
THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET


LUX
LIBERTAS


a 00001 22399 1

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME SIXIÈME.

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME SIXIÈME.

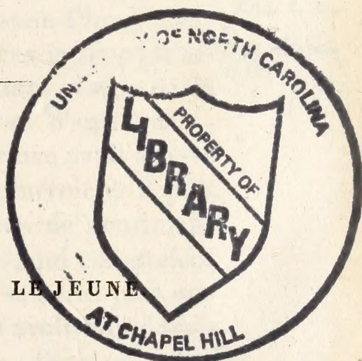
HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME SIXIÈME.



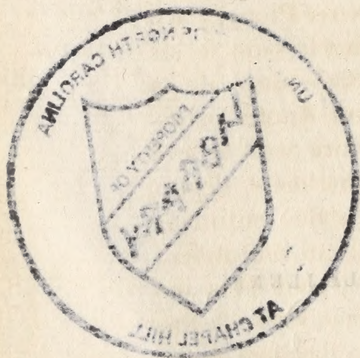
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.



HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

HÉRACLIUS.

Héraclius, à son avénement à la couronne, trouvoit l'empire dans un état déplorable. Depuis huit ans, un soldat brutal et féroce le gouvernoit comme il l'avoit acquis, par la violence et par le massacre. Plongé dans les plus infâmes débauches, baigné dans le sang de ses sujets, il sembloit ne connoître d'autre usage de la puissance souveraine que la licence, ni d'autre privilége que l'impunité. L'exemple du prince avoit achevé de corrompre les mœurs, qui dégénéroient depuis long-temps. Plus de courage, plus de sentimens d'honneur, plus de patrie. Les armées, qui comptoient autant de défaites que de combats, ne savoient plus que fuir. Ces guerriers rebelles, qui, après avoir tant de fois vaincu sous les étendards de Maurice, l'avoient indignement trahi, poursuivis par la vengeance du ciel, tomboient de toutes parts sous l'épée des Perses; et lorsque le nouvel empereur en fit faire le dénombrement, il ne se trouva que deux soldats de ceux qui avoient servi sous Maurice. L'Orient, ravagé depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, pleuroit la ruine de ses villes et la captivité de ses habitans. Au mois de mai de cette an-

An. 611.
Theoph. p. 251.
Cedr. p. 407.
Zon. t. 2, p. 82.
Hist. miscel. l. 18.

née 611, les Perses prirent Edesse. Ayant ensuite passé l'Euphrate, ils s'emparèrent d'Apamée, et portèrent le ravage jusqu'aux portes d'Antioche. Une armée romaine qui se rencontra sur leur passage fut entièrement taillée en pièces.

Fredeg. c. 69. Paul. diac. l. 4, c. 38, 42. Rubeus, hist. ravenn. l. 4. Murat. annal. ital., t. 4, p. 23, 27. Giann. hist. nap., l. 4, c. 4.

Les provinces que l'empire conservoit encore en Occident ne jouissoient pas d'un meilleur sort. La Thrace, la Mœsie, l'Illyrie, la Grèce, étoient en grande partie dépeuplées par les courses des Abares, des Bulgares, des Esclavons. L'avarice des exarques sembloit travailler de concert avec les barbares à ruiner l'Italie. Réduits à la nécessité d'acheter tous les ans la paix avec Agilulf, ils n'étoient armés que contre les sujets de l'empire, employant plus d'exacteurs pour les piller que de soldats pour les défendre. Tandis que les Abares désoloient le Frioul, où ils massacroient les Lombards, les Esclavons ravageoient l'Istrie, qui appartenoit encore à l'empereur. Ils y battirent cette année un corps de troupes romaines. Héraclius, dès le commencement de son règne, rappela l'exarque Smaragde, créature de Phocas. Jean Lémigius, qu'il lui substitua, se rendit encore plus odieux. Après cinq années d'une insupportable tyrannie, les habitans de Ravenne prirent les armes, le forcèrent dans son palais, et le massacrèrent avec sa femme et les magistrats qu'il avoit amenés de Constantinople.

Chron. Alex. Theoph. p. 250. Zon. t. 2, p. 82. Du Cange, fam. byz. p. 118. Pagi ad Baron.

Héraclius avoit épousé Eudocie le 7 octobre de l'année précédente, le même jour qu'il fut couronné. Au bout de neuf mois accomplis, le 7 juillet 611, il lui naquit une fille, qui fut nommée Epiphanie Eudocie; c'étoient les noms de son aïeule maternelle et de sa mère. Elle reçut le titre d'Auguste le 4 octobre de l'année suivante. Dans la suite elle fut promise à Ziébel, chef des Khozars. Mais, ce prince étant mort dans le temps même qu'on la conduisoit en son pays, elle épousa Nicétas, cousin germain de l'empereur. Il y eut le 20 avril à Constantinople un grand tremblement de terre.

Le 3 mai 612, Eudocie accoucha d'un fils qui fut nommé Héraclius-Constantin. Son père le fit couronner empereur dès le 22 janvier suivant; et avant que ce jeune prince eût un an accompli, il lui fiança Grégoria, fille de Nicétas. Le mariage ne se fit que seize ans après; mais Héraclius s'empressoit dès-lors et continua dans la suite de resserrer de plus en plus par des alliances les liens de parenté avec Nicétas, qui pouvoit seul lui donner de l'ombrage. Eudocie ne survécut que trois mois à la naissance de son fils. Elle mourut d'épilepsie le 13 août. Un accident de la plus légère conséquence, arrivé dans ses funérailles, ne mériteroit aucune place dans l'histoire, si l'événement tragique dont il fut suivi ne contribuoit à faire connoître les mœurs de ce siècle. Pendant que la pompe funèbre traversoit la ville dans le plus magnifique appareil, une pauvre servante qui regardoit d'une fenêtre cracha par mégarde sur les étoffes précieuses qui couvroient le cercueil. On saisit aussitôt cette fille, on la condamne au feu. L'exécution n'est différée que de peur d'interrompre la cérémonie, et le peuple court de la sépulture au bûcher de cette malheureuse victime. Comme si cette horrible punition ne suffisoit pas encore, on cherche la maîtresse pour lui faire subir le même supplice. Elle avoit eu le bonheur de se dérober à la fureur du peuple, et elle ne reparut plus à Constantinople: tant le mélange des barbares avoit alors altéré l'humanité romaine.

An. 612.
Niceph. p. 5, 6, 7, 15, et ibi Petav.
Theoph. p. 251.
Cedr. p. 407.
Chron. Alex.
Manas. p. 75.
Zon. t. 2 p. 82.
Du Cange, fam. byz. p. 118, 119.
Pagi ad Baron.

Peu de temps après, une violence criminelle fut punie d'un châtiment plus juste à la vérité, mais dont l'exécution fut peu conforme aux lois. Vitulin, officier de la garde, riche, hautain et fier de son emploi, avoit une maison de campagne aux environs de Constantinople. Son voisinage incommodoit fort une veuve à laquelle il suscitoit des chicanes continuelles. Pour abréger les procédures, il jugea à propos d'envoyer ses esclaves se mettre en possession d'un champ contesté. Il y eut un

combat, et les gens de Vitulin tuèrent à coups de bâtons un des fils de cette veuve. La mère, désespérée, court à Constantinople avec la robe sanglante de son fils, et, se jetant au-devant de l'empereur qui traversoit la ville, elle saisit la bride de son cheval, et lui portant cette robe sous les yeux : *Prince*, s'écria-t-elle, *puisse-t-il en arriver autant à vos fils, si vous refusez de venger selon les lois, le sang que je vous présente!* Comme les soldats de la garde la repoussoient brusquement, l'empereur leur défendit de la maltraiter : *Et vous*, lui dit-il, *n'ayez plus la hardiesse de m'aborder ainsi, je vous ferai justice.* Cette femme, se croyant méprisée, se retira en pleurant et faisant des plaintes amères. Quelques jours après on célébroit les jeux du Cirque. Vitulin, persuadé que le prince avoit oublié son crime, vint prendre sa part du divertissement public; mais Héraclius, l'ayant démêlé dans la foule des spectateurs, le fit conduire en prison. Le spectacle terminé, il mande la veuve, écoute sa plainte, et, le coupable étant convaincu, il le livre aux autres fils de cette femme, avec ordre de l'assommer à coups de bâtons, comme il avoit fait périr leur frère : sentence qui tient de la barbarie. C'est punir les offensés que de les charger de la fonction de bourreaux. Cette année, les Perses, sous la conduite de Razatès, s'avancèrent jusqu'à Césarée en Cappadoce; ils s'emparèrent de la ville, désolèrent les campagnes, et emmenèrent avec eux un nombre infini de prisonniers.

An. 613.
Theoph. p. 251.
Cedr. p. 408.
Hist. miscel. l. 18.
Pagi ad Baron.
Hottinger, hist. orient. l. 1, c. 3.

Dès le commencement de l'année suivante, ils repassèrent l'Euphrate, et vinrent encore ravager la Syrie. En même temps une troupe de Sarrasins se jeta dans la même province, du côté de l'Arabie. Les garnisons romaines renfermées dans les forteresses, n'osant tenir la campagne après tant de défaites, laissoient l'ennemi courir impunément. Les Juifs crurent l'occasion favorable pour se soustraire au joug de l'empire. Le bruit s'étoit répandu parmi eux qu'Héraclius, adonné à l'as-

trologie, avoit été averti que la puissance romaine seroit détruite par un peuple circoncis. Les Sarrasins surent bien dans la suite profiter de cette prophétie prétendue; mais alors les Juifs s'imaginèrent qu'elle les regardoit, et que le temps étoit venu de rétablir le royaume d'Israël. Le commerce en avoit attiré quarante mille dans la ville de Tyr; ils conspirèrent ensemble, et envoyèrent en diligence des courriers secrets dans l'île de Cypre, à Damas, à Jérusalem et dans toute la Judée, pour inviter ceux de leur nation à se rendre la nuit de Pâques aux portes de Tyr. Ils promettoient de leur ouvrir les portes, et, après avoir massacré les chrétiens, qui ne passoient pas le nombre de vingt mille, ils devoient aller ensemble en faire autant à Jérusalem. Mais, l'évêque de Tyr ayant eu avis de ce dessein perfide, les principaux habitans firent prendre les armes aux chrétiens pendant la nuit, et les partagèrent sans bruit dans les différens quartiers. On surprit les Juifs dans leurs lits, et, après les avoir enchaînés, on les enferma dans des cachots. On tint les portes de la ville fermées, les murs furent garnis de machines de guerre, et tout fut préparé pour une vigoureuse défense. La nuit d'avant Pâques, une incroyable multitude de Juifs arriva devant Tyr. On les salua d'une décharge de toutes les machines, à laquelle ils ne s'attendoient pas, et qui en abattit un grand nombre. Voyant le complot découvert, ils tournèrent leur colère sur les églises du dehors, qu'ils s'empressèrent de brûler ou d'abattre. Mais pour chaque église qu'ils ruinoient, les habitans, faisant monter sur la muraille cent Juifs qu'ils tiroient des cachots, les décapitoient à la vue des assiégeans, et jetoient les têtes au milieu d'eux par le moyen des machines. Il y en eut deux mille qui furent ainsi exécutés. Enfin cette multitude confuse, effrayée d'un si affreux spectacle tant de fois répété, prit la fuite en désordre, et les Tyriens, sortant sur eux, en firent un grand carnage.

An. 614.
Isid. chr. Goth.
Append. ad Greg. Tur.
Aimoin. l. 4, c. 15, 22.
Ado. chr.
Mariana, hist. esp. l. 6, c. 3.
Pagi ad Baron.

Cette entreprise des Juifs les rendit si odieux à l'empereur, qu'il résolut d'exterminer cette nation infidèle. A l'exemple de Phocas, il employa la contrainte pour les faire baptiser, et, non content de les persécuter dans les provinces de l'empire, il mit tout en œuvre pour animer contre eux les autres princes. Sisebut régnoit depuis deux ans avec gloire sur les Visigoths. Après avoir apaisé les troubles de ses états, il conçut le dessein de chasser entièrement d'Espagne ce qui restoit encore de Romains dans l'Andalousie. Il gagna sur eux deux batailles, et leur enleva presque toutes leurs places, en sorte qu'ils ne conservoient plus qu'un coin de terre vers le promontoire Sacré, à l'extrémité de la Lusitanie. Il passa même le détroit, et se rendit maître de Tanger, place importante, et qu'on pouvoit regarder comme la clef de la Mauritanie Tingitane. Redoutable par ses victoires, il se fit aimer par sa clémence. Il racheta des mains de ses soldats les prisonniers romains, et leur rendit la liberté. Le patrice Césaire, qui commandoit pour l'empire en ce pays, hors d'état de résister à ce prince belliqueux, et charmé de sa générosité, entra en négociation avec lui. On convint de laisser aux Romains cette partie de la Lusitanie qu'on nomme aujourd'hui le royaume d'Algarve. Pour assurer ce traité, Sisebut envoya des ambassadeurs à Héraclius. L'empereur prit cette occasion de se venger des Juifs. Il les représenta au roi, par ses ambassadeurs, comme une nation ennemie irréconciliable de tous les peuples chrétiens, et l'exhorta à les bannir de ses états. Sisebut suivit ce conseil ; il chassa de son royaume tous ceux qu'il ne put forcer à recevoir le baptême : procédé contraire à l'esprit du christianisme, et désapprouvé alors des évêques d'Espagne, et surtout de saint Isidore, qui tenoit le siége de Séville. Quelques années après, Héraclius engagea Dagobert, alors roi de France, à user de la même vigueur envers cette malheureuse nation. Mais il ne put

réussir lui-même à en délivrer ses états. Malgré les recherches et les vexations des gouverneurs, il en resta un très-grand nombre, dont le cruel ressentiment ne tarda pas long-temps à se satisfaire.

Héraclius étoit veuf depuis deux ans. Son second mariage causa beaucoup de scandale dans tout l'empire. Il choisit pour femme sa nièce Martine, fille de sa sœur Marie. Sergius, patriarche de Constantinople, employa les plus fortes instances pour le détourner de ce dessein, aussi contraire aux lois de l'empire qu'à celles de l'Eglise. L'empereur, n'écoutant que sa passion, lui imposa silence par ces paroles : *Je vous sais gré de votre zèle : vous faites le devoir de patriarche ; c'est à moi maintenant à décider si je dois déférer à vos avis.* Il n'y déféra pas ; Sergius fut lui-même obligé de célébrer le mariage, et de mettre la couronne sur la tête de la nouvelle impératrice. La faction verte, selon la licence de ces temps-là, fit publiquement la censure de cette alliance, au milieu des jeux du Cirque, par des cris peu respectueux. Ce qui acheva de persuader au peuple que le ciel n'approuvoit pas cette union, c'est que, des deux premiers enfans qui naquirent de Martine, l'un, nommé Flavius ou Fabius Constantin, vint au monde avec les vertèbres du cou tellement disloquées, qu'il ne pouvoit tourner la tête. Ce défaut n'empêcha pas son père de lui donner, deux ans après, le titre de César; mais il mourut dans l'enfance. Le second fils, nommé Théodose, naquit entièrement sourd; il vécut plus long-temps, et épousa Nicé, une des filles de Nicétas. Il mourut avant son père. Pendant qu'Héraclius ne s'occupoit que de ses plaisirs, Romizanès, général des Perses, plus connu sous le nom de *Sarbar*, c'est-à-dire *le Sanglier*, prit et saccagea la ville de Damas, d'où il emmena en esclavage un grand nombre d'habitans.

Theoph. p. 251. Cedr. p. 408. Zon. t. 2, p. 82. Manas. p. 75. Niceph. p. 10, 11, 15, et ibi Peteau. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 118. Pagi ad Baron. Assemani, bibl. or. t. 3.

Mais l'année suivante fut encore plus funeste. Une multitude innombrable de Perses, sous la conduite de

An. 615. *Niceph. p.*

11, *et ibi Petav.* *Chron. Alex.* *Cedr.* p. 408. *Zon.* t. 2, p. 83. *Theoph.* p. 252. *Baronius.* *Pagi ad Baron.* *Fleury, hist. ecclés.* l. 37, *art.* 10, 11. *Voyages de Chardin*, t. 2, p. 319. *Assemani, bibl. or.* t. 3.

Sarbar, vint comme un torrent ravager la Palestine. La Galilée, et les rives du Jourdain, dans toute l'étendue de son cours, furent couvertes de ruines. Les habitans des campagnes avoient pris la fuite; mais quarante-quatre pauvres solitaires, que la vieillesse et le mépris de la vie avoient retenus dans la laure de Saint-Sabas, souffrirent d'abord les plus horribles tortures de la part des soldats perses, qui vouloient les forcer à découvrir leurs trésors, et furent ensuite cruellement massacrés. Huit jours après, au mois de juin, Sarbar marcha vers Jérusalem : il y entra comme dans une place de la Perse. Toutes les garnisons avoient abandonné les villes, et la terreur générale n'opposoit aucune résistance. Les habitans, hommes, femmes, enfans, furent chargés de fers pour être traînés au-delà du Tigre. Mais les Juifs, que Sarbar épargnoit, triomphans du désastre des chrétiens leurs compatriotes, et possédés d'une rage meurtrière, rachetoient tous ceux dont ils pouvoient payer la rançon, pour se donner le cruel plaisir de leur arracher la vie. On dit qu'ils en massacrèrent ainsi quatre-vingt mille. L'évêque Zacharie fut emmené en captivité; mais la perte la plus sensible aux chrétiens fut celle de la croix, que chacun d'eux auroit voulu racheter au prix de sa propre vie. Sarbar l'emporta enfermée dans un étui scellé du sceau de l'évêque. Le Saint-Sépulcre et les églises furent la proie des flammes. Les Perses enlevèrent les vases sacrés, et toutes les richesses que la piété des fidèles avoit accumulées dans ces saints lieux. On sauva l'éponge qui avoit été présentée à Jésus-Christ sur la croix, et la lance dont son côté avoit été percé. Nicétas retira ces deux saintes reliques des mains d'un officier perse, moyennant une grande somme d'argent, et les fit porter à Constantinople, où elles furent exposées pendant quatre jours à la vénération des fidèles, qui les baignoient de leurs larmes. On montre encore à Tauris, nommée alors *Ganzac*, dans l'Aderbigian, les

ruines d'un château où l'on prétend que Chosroës mit la sainte croix en dépôt. Les Perses, qui faisoient la guerre en brigands, sans garder leurs conquêtes, s'en retournèrent chargés des dépouilles de Jérusalem, dont la partie la moins riche étoit la plus précieuse aux yeux des chrétiens.

Lorsque les Perses furent retirés, les habitans qui avoient pu se soustraire par la fuite aux Perses et aux glaives des Juifs, revinrent dans la sainte cité. Modeste, abbé du monastère de Saint-Théodore, prit le gouvernement de l'Eglise en l'absence de Zacharie; il travailla aussitôt à rétablir les lieux saints. Dans cette pieuse entreprise il reçut de grands secours de Jean surnommé l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. C'étoit dans cette capitale de l'Egypte que s'étoient réfugiés en grand nombre les habitans de la Palestine. Le saint prélat les reçut avec une tendresse paternelle; il les logea dans des hôpitaux, où il alloit lui-même panser leurs blessures, essuyer leurs larmes, leur distribuer la subsistance. Sa charité inépuisable suffisoit à tout. Il envoya un personnage pieux, nommé Ctésippe, pour porter de l'argent, du blé, des vêtemens à Jérusalem. Il mit de grandes sommes entre les mains de Théodore, évêque d'Amathonte, de Grégoire, évêque de Rhinocolure, et de l'abbé Anastase, qui s'exposèrent généreusement à tous les dangers pour courir après les Perses, et racheter autant qu'ils pourroient de prisonniers.

L'année suivante, Alexandrie eut besoin pour elle-même des secours qu'elle venoit de fournir à la Palestine. Les Perses pénétrèrent en Egypte, prirent et pillèrent Alexandrie, et poussèrent leurs ravages jusqu'aux frontières d'Ethiopie. Pendant ce temps-là Saës, à la tête d'une autre armée, assiégeoit Chalcédoine. Pour éviter la confusion que peuvent apporter dans cette histoire les noms des divers généraux perses employés par

AN. 616.
Theoph. p. 252.
Cedr. p. 408.
Niceph. p. 7, et ibi Petav.
Assemani bibl. or. t. 3.

Chosroës, il est bon de les distinguer. On en voit cinq dans cette guerre, tous capitaines expérimentés, tandis qu'Héraclius n'en avoit pas un seul à leur opposer. Comme quelques-uns d'entre eux portent plusieurs noms, le même général se trouve diversement nommé par les différens auteurs, ce qui pourroit les faire méconnoître. Nous avons déjà parlé de Razatès et de Romizanès; celui-ci est le même que Rasmisès, surnommé Sarbar, Sarbarazas, Sarbanazas, et aussi Shariar. Nous ferons mention dans la suite de Sarablagas ou Sarablancas, qui fit la guerre en Albanie. Nous verrons Saïs ou Sathis, nommé aussi Saïn, mourir de douleur d'avoir été vaincu par les Romains. Il ne faut pas le confondre avec Saës, dont nous parlons actuellement, et qui assiégeoit Chalcédoine.

Theoph. p. 252. Cedr. p. 408, 410, 411. Niceph. p. 7. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 82. Glycas. p. 276. Hist. miscel. l. 18. Pagi ad Baron. Assemani bibl. or. t. 3.

La prise de cette ville devoit mettre la capitale de l'empire dans le plus extrême danger, si les Perses prenoient le parti de s'y établir. Tout étoit en alarme dans Constantinople, d'où l'on voyoit l'ennemi, le fer et la flamme à la main, voler sur le bord du Bosphore, et mettre à feu et à sang cette riche contrée. Héraclius, trop foible pour hasarder une bataille, entreprit de corrompre Saës; il lui envoya des présens; et Saës, feignant d'être sensible à ces avances généreuses, invita l'empereur à conférer avec lui. Héraclius accepta la proposition, et monta dans une barque, suivi de toute sa cour, pour en imposer aux Perses par l'éclat de son cortége. Lorsqu'il se fut arrêté à quelque distance du rivage, Saës, s'avançant sur le bord, se prosterna devant lui, comme les Perses étoient en usage de faire devant leur souverain. Ensuite, élevant la voix, il s'étendit sur les avantages mutuels que la paix et la concorde procureroient aux deux empires, et sur les malheurs d'une guerre si funeste aux Romains. Il protesta avec serment que tout son désir étoit de réconcilier les deux nations. Héraclius témoigna qu'il y étoit lui-même très-disposé;

mais que, pour conclure un traité, il étoit nécessaire de s'assurer des intentions de Chosroës. *J'en suis garant,* répliqua Saës; *faites partir avec moi vos ambassadeurs; je leur promets mes bons offices auprès de mon maître; et je vous réponds d'une paix sincère et durable.* L'empereur, charmé de cet entretien, retourne à Constantinople. Le patriarche et le sénat sont d'avis de profiter d'une ouverture si favorable. On nomme aussitôt pour ambassadeurs Olympius, préfet du prétoire; Léonce, préfet de la ville, et Anastase, économe de l'église de Sainte-Sophie. Saës, qui n'espéroit pas prendre Chalcédoine cette année, parce que la saison étoit trop avancée, laisse devant cette ville une partie de ses troupes pour la tenir bloquée pendant l'hiver, et part avec le reste, accompagné des plénipotentiaires. On les traita avec beaucoup d'honneur tant qu'ils furent sur les terres de l'empire; mais, dès qu'ils eurent le pied dans la Perse, Saës les fit charger de chaînes, et les conduisit à Chosroës comme des prisonniers. Il comptoit que son maître lui sauroit gré de cette perfidie, et Chosroës étoit de caractère à y applaudir. Mais ce prince fier et intraitable n'eut pas plus tôt appris l'entrevue de Saës et les honneurs qu'il avoit rendus à l'empereur, que jetant sur lui des regards furieux: *Misérable*, dit-il, *tu as donc renoncé ton seigneur en prostituant à un étranger l'adoration que tu ne dois qu'à moi? c'étoit cet Héraclius qu'il falloit prendre et m'amener pieds et poings liés.* En même temps il ordonne de l'écorcher vif, et de faire un outre de sa peau. Se tournant ensuite vers les ambassadeurs: *J'épargnerai les Romains*, leur dit-il, *quand ils auront abjuré leur crucifié pour adorer le soleil;* et sur-le-champ, il commande de les enfermer dans des cachots et de les traiter avec rigueur. Léonce y mourut de maladie. Les deux autres furent assommés à coups de bâtons à la première nouvelle que Chosroës reçut, six ans après, de l'entrée d'Héraclius en Perse. Ce

monstre d'ingratitude, ennemi mortel des Romains; auxquels il devoit sa couronne, avoit aussi oublié qu'autrefois, dans l'extrémité de l'infortune, il n'avoit trouvé de secours que dans le dieu de Maurice, qu'il outrageoit par ses blasphèmes. Je ne tiens ici aucun compte d'une lettre que la chronique d'Alexandrie suppose avoir été mise par le sénat entre les mains des ambassadeurs pour être rendue à Chosroës. On y demande grâce à ce prince dans les termes les plus soumis; et il n'est nullement vraisemblable ni que le sénat ait eu la lâcheté ni qu'Héraclius ait permis d'avilir par tant de bassesse la majesté de l'empire. J'ai réuni dans ce récit ce que plusieurs historiens ont partagé en trois ambassades : selon un habile critique, Héraclius n'envoya jamais qu'une seule ambassade à Chosroës.

An. 617.
Theoph. p. 252.
Cedr. p. 410.
Anast. in Deus dedit et in Bonif. v.
Paul. diac. l. 4, c. 35, 43.
Rubeus, hist. ravenn.
Sigon. de reg. ital. l. 2.
Peregrin. de finib. Bencv. p. 33.
Murat. annal. ital. t. 2, p. 33, 35, 37, 38, 40.
Giann. hist. nap. l. 4, c. 4.
Pagi ad Baron.

Sarbar acheva le siége de Chalcédoine, et les Perses, après avoir pillé la ville, l'abandonnèrent selon leur coutume. Pendant ces ravages de l'Orient, l'Italie auroit pu jouir du repos. Agilulf, dont la valeur étoit tempérée par la prudence, préféroit à la gloire des armes le bonheur de ses sujets. Ce prince sage et réglé dans ses mœurs, déférant aux salutaires conseils de sa femme, la vertueuse Théodelinde, fut le premier roi lombard qui embrassa la religion catholique. Sa mort arrivée en 615 n'apporta aucun changement aux affaires. Théodelinde prit la tutelle de son fils Adaloald, qui n'avoit que treize ans, et, suivant l'exemple de son mari, elle continua de vivre en paix avec l'empire. Mais, faute d'ennemis étrangers, les Romains d'Italie se déchiroient eux-mêmes par des séditions et des révoltes. Les habitans de Ravenne s'étant soulevés contre Lémigius, et l'ayant massacré, l'eunuque Eleuthère, patrice et chambellan de l'empereur, envoyé pour lui succéder, fit le procès aux meurtriers, dont un grand nombre furent punis de mort. A peine le calme étoit-il rétabli dans Ravenne, qu'une autre révolte appela Eleuthère en

Campanie. Jean de Compsa, homme puissant et ambitieux, avoit profité de ces troubles pour se rendre maître de Naples. Eleuthère força la ville, la réduisit à l'obéissance, et revint à Ravenne. Jean de Compsa fut tué en combattant. Peu de temps après, l'an 619, Eleuthère lui-même, regardant l'Italie comme un membre détaché de l'empire, auquel elle ne tenoit plus que par les exarques, entreprit de s'ériger en souverain. Dans ce dessein, il prit la route de Rome, à la tête d'une armée. Mais ses soldats, plutôt par mépris pour sa personne que par attachement à l'empire, se révoltèrent contre lui en Ombrie, dans un lieu nommé Lucéoles, près de Cantiano, le tuèrent, et envoyèrent sa tête à Constantinople. L'empereur lui donna pour successeur Isac, né en Arménie d'une famille illustre, qui tint l'exarchat pendant dix-huit ans. Pour achever de désoler l'Italie, à la méchanceté des hommes se joignirent de furieux tremblemens de terre, qui furent suivis d'un autre fléau : c'étoit une lèpre inconnue jusqu'alors, qui dura plusieurs années, et qui fit périr une multitude d'habitans.

La contagion s'étendit jusqu'en Thrace; et comme l'irruption des Perses en Egypte n'avoit pas permis d'ensemencer les terres, les convois de blé qui venoient d'Alexandrie ayant manqué cette année 618, Constantinople se vit réduite à une extrême disette. Il fallut acheter du blé à grands frais; et, le trésor public étant épuisé, on fut obligé d'imposer une taxe toujours onéreuse, mais plus insupportable encore dans un temps de calamité. Constantin, pour attirer dans sa nouvelle ville un plus grand nombre d'habitans, avoit établi des distributions de pain qui se faisoient gratuitement toutes les semaines à ceux qui venoient bâtir à Constantinople. Ces gratifications passoient à leurs descendans, tant qu'ils conservoient la maison qui faisoit leur titre. Elles s'étendoient encore aux officiers du palais, et aux

An. 618.

Niceph. p. 9.
Chron Alex.
Godefr. paratit. l. ad lib. 17. Cod. Theod.
Du Cange, Comt. chris. l. 2, c. 12.
Pagi ad Baron.

soldats de la garde. Chaque chef de famille recevoit un certain nombre de pains à proportion de sa dignité et du nombre de ses enfans; et cette libéralité fut augmentée par Théodose le grand. Dans le désordre où se trouvoient les finances, Héraclius ne trouva d'autre moyen de fournir à cette dépense qu'en faisant payer une somme d'argent à ceux qui voudroient conserver ce droit. Il exigea trois pièces d'or une fois payées, c'étoit environ quarante francs de notre monnoie, pour chaque pain qu'on avoit coutume de recevoir. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que, peu de temps après, ces sommes étant épuisées ou dissipées par une mauvaise économie, il fallut supprimer une grande partie de ces distributions, quoiqu'elles eussent été payées d'avance : sorte de banqueroute qui ne manqua pas d'exciter de justes murmures.

Il n'en auroit pas fallu davantage pour soulever cette grande ville et pour faire perdre la couronne à tout autre qu'Héraclius. Mais ce prince étoit chéri de ses sujets; on comparoit sa bonté et son humanité naturelle avec la tyrannie récente de Phocas. Il étoit lui-même plus inconsolable que son peuple; et, dans l'excès de son chagrin, il fut tenté de quitter sa capitale et de se retirer en Afrique. Ce projet étoit même si avancé, qu'il fit embarquer ce qu'il avoit de plus précieux avec ordre aux pilotes de faire voile vers Carthage. Ce fut encore une nouvelle perte. La flotte étoit en mer et déjà à la vue des côtes d'Afrique, lorsqu'une violente tempête fit périr la plupart des vaisseaux, ou les brisa contre les rivages. Dès que la résolution du prince fut connue à Constantinople, elle y répandit la consternation. On vit en un moment accourir une foule innombrable d'habitans qui, assiégeant les portes du palais, levant les bras vers les fenêtres, conjuroient l'empereur avec larmes et par des cris lamentables de ne les pas abandonner. Les plus impétueux menaçoient d'user de violence pour le retenir : rien ne ressembloit

mieux à une sédition que cette sorte d'émeute excitée par l'amour de leur prince et par la crainte de le perdre. Au milieu de ces clameurs tumultueuses, le patriarche fait sortir le prince, et le conduit, au travers des supplications et des gémissemens du peuple, à l'église de Sainte-Sophie. Arrivé dans ce saint lieu, il impose silence à cette multitude, et oblige l'empereur de jurer hautement à la face des autels qu'il n'abandonnera pas sa ville impériale. Ce serment, qu'Héraclius ne prêtoit que malgré lui, fut suivi de cris de joie; et un jour d'alarme se termina par les signes les plus éclatans de l'allégresse publique.

Cette même année, ou la suivante, un prince de la nation des Huns vint avec un grand cortége à Constantinople demander le baptême. L'empereur fut son parrain. Les seigneurs et les dames de la cour firent le même honneur aux autres Huns et à leurs femmes. Le chef fut décoré de la dignité de patrice; et tous retournèrent dans leur pays avec de riches présens et des titres honorables.

A. 619. *Niceph. p.* 9, 10. *Theoph. p.* 252. *Cedr. p.* 408. *Chron. Alex. Zon. t.* 2, *p.* 82. *Hist. miscel. l.* 18.

Depuis dix-huit ans, les Abares demeuroient dans une inaction peu conforme à leur caractère turbulent et féroce. Cinq batailles perdues dans le cours d'une seule campagne les avoient tellement affoiblis, qu'il leur fallut attendre une nouvelle génération pour être en état d'inquiéter l'empire. Ainsi, sans avoir de traité avec les Romains, ils n'avoient fait aucun mouvement durant tout le règne de Phocas et les huit premières années de celui d'Héraclius. Cependant l'empereur, qui se préparoit à marcher contre les Perses, ne voulant pas laisser derrière lui ce sujet d'inquiétude, envoya des députés au kan des Abares, avec des présens, pour l'inviter à établir entre les deux nations une paix solide. Le kan leur répondit que la conduite qu'il tenoit depuis tant d'années prouvoit assez son amitié pour les Romains; et qu'afin de l'assurer davantage, il iroit lui-même conférer avec l'empereur. Héraclée fut choisie pour le lieu de l'entrevue. L'empe-

reur, voulant donner une fête au prince barbare, fit porter avec lui tout l'appareil d'un théâtre et d'une course de chars, avec quantité de riches habits qu'il destinoit au kan et aux seigneurs de sa suite. Il s'arrêta trois jours à Sélymbrie, où se rendit une foule de peuple que la curiosité attiroit. Pendant ce temps-là, le kan s'approcha d'Héraclée avec un nombreux cortége; et, ayant choisi ce qu'il avoit de meilleurs soldats, il les répandit dans les bois et dans les vallons, près de la longue muraille, avec ordre de se couler par des chemins fourrés, pour aller envelopper l'empereur et tous ceux qui l'accompagnoient. Ils ne purent marcher si secrètement qu'ils ne fussent aperçus de quelques paysans qui vinrent promptement en donner avis. Aussitôt Héraclius, saisi d'effroi, quitte sa pourpre et toutes les marques de sa dignité, prend l'habit d'un soldat, et, fuyant à toute bride avec son cortège, regagne Constantinople. Les Abares les poursuivent vivement, et le sabre à la main, au travers de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui fuyoient tout éperdus; ils les foulent aux pieds de leurs chevaux; ils massacrent, ils dépouillent; depuis Sélymbrie jusqu'aux murs de Constantinople, la terre est jonchée de cadavres. Ils campent dans l'Hebdome, et de là, s'étendant jusqu'à la pointe du golfe de Céras, qui borde la ville du côté du nord, ils ravagent tous les environs, brûlent les métairies, enlèvent les troupeaux, pillent les églises, brisent les statues et les autels, et couvrent toutes les campagnes de carnage. Les équipages de l'empereur, les habits qu'il avoit apportés pour en faire présent aux Abares, l'appareil du spectacle, les chars, les cochers, les voitures et les conducteurs, tout fut enlevé par les barbares. Ils se retirèrent au bout de quelques jours avec une multitude innombrable de prisonniers.

An. 620. Une si horrible perfidie méritoit la plus prompte vengeance; mais Héraclius, portant toutes ses vues sur

Theoph. p. 253.

la Perse, ne songeoit qu'à se mettre en repos du côté des Abares. Il envoya des députés au kan pour se plaindre d'un si étrange procédé. Le prince barbare répondit par des excuses qui, dans un autre temps, n'auroient pas été écoutées, rejetant la faute sur ses gens, si affamés de pillage, qu'il n'avoit pu les contenir, offrant de remettre les prisonniers avec tout ce qu'il pourroit recouvrer du butin, et protestant qu'il répareroit cette insulte par un zèle constant pour la défense de l'empire. Héraclius fit semblant de se payer de ses raisons; il conclut la paix avec les Abares, et ne s'occupa plus que de la guerre contre les Perses. Leurs incursions continuelles ne lui permettoient pas de différer, à moins qu'il ne consentît à voir toute l'Asie réduite à n'être plus que le tombeau de ses habitans. Ancyre, capitale de la Galatie, venoit d'éprouver toute la fureur de ces implacables ennemis.

Cedr. p. 405. Zon. t. 2, p. 83. Hist. miscel. l. 18.

Il se présenta une occasion de resserrer les Abares sans donner atteinte au traité fait avec eux. Ils avoient dépeuplé par leurs courses fréquentes la Dalmatie et les autres contrées voisines. La haute Mœsie, la Dace, la Dardanie, la Péonie, n'étoient plus qu'un vaste désert. Les Chrobates, que nous nommons aujourd'hui Croates, nation sclavonne, habitoient alors au-delà des monts Krapacs, qui séparent la Hongrie de la Pologne. Ils étoient divisés en plusieurs petites principautés, qu'ils nommoient *zupanies*, mot esclavon qui veut dire *contrée*. Cinq zupanies s'unirent ensemble sous le commandement de cinq frères; et s'étant détachées du reste de la nation, elles passèrent le Danube, et vinrent en Dalmatie, d'où elles chassèrent les Abares après une guerre de plusieurs années. Maîtres de ce pays, les Chrobates s'étendirent le long de la côte du golfe Adriatique, depuis les montagnes de l'Istrie jusque auprès de Dyrrachium. Comme ils étoient moins redoutables que les Abares, Héraclius, qui ne pouvoit défendre ce pays,

Ptolem. geog. tabula nona Europæ. Constant. Porph. de adm. imp. c. 30, et seqq. et ibi not. Band. Du Cange, hist. byz. de dalm. Croat. et Servis. Lucius de reg. Dalm. l. 1, c. 11; l. 4, c. 6. Pagi ad Baron.

au lieu de s'opposer à leur établissement, y contribua lui-même; c'étoit une barrière capable d'arrêter les courses des Abares. Il se réserva seulement quelques places maritimes, avec les principales îles du golfe; et les Chrobates reconnurent le domaine souverain de l'empereur. A leur arrivée, ils étoient idolâtres; mais leur union avec l'empire leur procura un avantage plus précieux que leur conquête. Héracléonas, successeur d'Héraclius, ou, selon d'autres auteurs, Constantin Pogonat, engagea le pape à leur envoyer un évêque et des prêtres pour les instruire, et leur conférer le baptême. Ils furent les premiers Esclavons qui embrassèrent le christianisme; aussi suivent-ils le rit latin. Jean, légat du pape, fut le premier évêque de Spalatro; et l'évêque de cette ville est encore aujourd'hui primat de Dalmatie et de Croatie. On dit que le pape les fit jurer, à leur baptême, que jamais ils n'envahiroient le pays d'autrui, et qu'ils vivroient en paix avec leurs voisins; et que de son côté il leur promit que, s'ils étoient attaqués injustement, Dieu et l'apôtre saint Pierre se déclareroient en leur faveur, et leur donneroient la victoire. Fidèles à ce serment, ils s'abstinrent de toute hostilité, quoiqu'ils fussent devenus assez puissans dans la suite pour mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie et soixante mille chevaux, et pour avoir en mer cent quatre-vingts bâtimens. Il est vrai que ce n'étoient que des barques, dont les plus grandes ne pouvoient porter que quarante hommes. Cette nouvelle Croatie fut distinguée de l'ancienne par le nom de *Croatie baptisée;* l'autre se nommoit *Bélochrobatie*, c'est-à-dire la grande Croatie ou la Croatie blanche, le terme esclavon pouvant recevoir ces deux explications.

Ce succès des Croates attira une nouvelle peuplade de barbares. Les Serbles, que nous nommons *Serves*, pour adoucir la prononciation esclavonne, demandè-

rent à Héraclius la même grâce qu'il avoit accordée aux Croates. Ce peuple, qui étoit aussi une branche d'Esclavons, venoit de la Sarmatie asiatique. Il y a beaucoup d'apparence que ce sont les *Serbi* de Ptolémée, qui les place aux environs du Volga, et qu'ils passèrent en Europe avec les Bulgares leurs voisins. Ils s'étoient établis à l'occident du Danube, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la basse Hongrie. Trop resserrés dans ce pays, dont une partie étoit occupée par les Abares, ils se partagèrent, et la moitié de la nation demanda des terres à l'empereur, qui leur donna d'abord le pays voisin de Thessalonique. S'y trouvant encore trop à l'étroit, ils quittèrent cette demeure, et repassèrent la Save et la Drave, pour rejoindre leurs compatriotes. Mais s'étant bientôt repentis de leur inconstance, ils eurent encore une fois recours à l'empereur, qui leur céda un vaste pays à l'orient des Croates ; c'étoient la Mœsie supérieure, la Dace, la Dardanie, qui changèrent de nom pour prendre celui des nouveaux habitans. C'est la Servie et la Bosnie d'aujourd'hui. Les Serves suivirent en tout l'exemple des Croates ; ils reçurent comme eux le baptême, et demeurèrent attachés à l'empire, sous le gouvernement de leurs princes particuliers.

Baronius. Pagi ad Baron. Assemani, bibl. jur. or. t. 4, c. 1.

Le lecteur doit être étonné de voir depuis dix ans un prince à la fleur de son âge, issu d'une race de guerriers, guerrier lui-même, qui avoit donné des preuves éclatantes de son courage en arrachant la couronne à Phocas, laisser les plus belles provinces de son empire en proie à des incursions continuelles, et languir dans une indolence léthargique, tandis que chaque année, par un retour aussi régulier que celui des saisons, voyoit revenir les Perses, et avec eux le ravage et la mort. A quoi attribuer cet engourdissement dans les commencemens de son règne, temps où pour l'ordinaire les princes les plus nonchalans jettent quelque

étincelle d'activité ? Héraclius aimoit le repos et le plaisir ; il laissa éteindre sur le trône la valeur qui l'y avoit placé, et il eut besoin de violentes secousses pour la rallumer. Ajoutez encore l'état de foiblesse où il se voyoit réduit. L'empire étoit anéanti ; la tyrannie de Phocas, comme un vent brûlant et pestilentiel, avoit desséché ce grand arbre jusque dans ses racines ; il falloit une longue culture pour lui rendre la vie. Tout désertoit dans les garnisons, tout fuyoit, tout périssoit dans les armées ; et il est remarquable que sous le règne d'Héraclius l'histoire ne montre, à l'exception du seul monarque, nul personnage, ni dans l'ordre militaire, ni dans l'ordre civil, qui mérite d'être connu de la postérité, tant l'empire étoit frappé de stérilité. Il est vrai que le courage du prince marchant en personne à la tête de ses troupes auroit pu les ranimer ; un vaillant capitaine sait créer de braves soldats. Mais les finances épuisées mettoient l'empereur hors d'état de former une armée. Ce fut pour cette raison qu'il s'occupa premièrement à trouver des ressources, et il faut avouer qu'il eut d'abord recours à celles qu'il devoit regarder comme les moins légitimes. Il envoya en Egypte le patrice Nicétas, pour demander au patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, l'argent qu'il dissipoit en libéralités inutiles. C'est ainsi qu'une cour corrompue appeloit les aumônes par lesquelles ce saint prélat a mérité le surnom particulier qui devroit être commun à tous les évêques. Jean répondit au patrice que ce qu'il demandoit étoit le bien des pauvres, et que Dieu seul en étoit le maître. Nicétas, piqué de ce refus, force le trésor et emporte le dépôt de l'église. Mais bientôt après, touché de repentir, ou bien étonné d'un miracle, comme le rapporte l'auteur de la vie du saint prélat, il renvoie l'argent, y en ajoute même du sien, et devient ami du patriarche. Il l'engage à venir à Constantinople pour donner sa bénédiction à l'empereur. Jean

se mit en mer avec lui ; mais, étant tombé malade à Rhodes, il se fit transporter en Cypre, où il mourut dans Amathonte, lieu de sa naissance.

Tranquille du côté de l'Occident, Héraclius ne songea plus qu'à réprimer l'audace des Perses. Chosroës, enflé de ses succès, non content de verser le sang des Romains, répandoit celui de ses propres sujets, et se rendoit de jour en jour odieux par sa cruauté et par les impôts dont il les accabloit. L'empereur conçut l'espérance de réduire un prince puissant à la vérité, mais qui ne régnoit plus sur le cœur de ses peuples. La longue inaction des Abares avoit laissé à la Thrace le temps de se repeupler. Les Croates et les Serves ne demandoient qu'à essayer leurs armes au service de l'empire ; l'Occident offroit une nouvelle pépinière de soldats pour réparer les pertes et la désolation de l'Orient. Mais il manquoit encore à Héraclius les deux grands ressorts de la guerre, l'argent et de bons généraux. Les talens militaires sembloient éteints ainsi que la valeur. Loin qu'il se fût formé d'habiles capitaines sous la tyrannie de Phocas, sa cruelle jalousie avoit fait périr ceux qui avoient survécu à Maurice. Héraclius résolut de commander lui-même son armée, persuadé qu'un prince courageux et aimé de ses sujets vaut seul plusieurs généraux, et que l'œil du souverain fait naître la valeur. Pour suppléer au mauvais état de ses finances, il fit fondre l'or et l'argent qui servoient à la décoration des églises, croyant qu'il étoit moins fâcheux de dépouiller les temples du Seigneur pour les défendre que de les laisser avec toutes leurs richesses en proie à des sacriléges destructeurs. Il passa l'année entière en préparatifs ; et, ayant mis sur pied des troupes nombreuses, il les fit passer en Asie, à dessein d'aller se mettre à leur tête au commencement du printemps.

An. 621.

Niceph. p. 11.
Theoph. p. 253.
Cedr. p. 409.
Hist. miscel. l. 18.
Pagi ad Baron.

Tandis que les deux puissances les plus anciennes, les plus étendues et les mieux affermies, se préparoient à

An. 622.

s'entre-détruire, un homme caché dans les déserts de l'Arabie forgeoit dans l'obscurité des ressorts dont il ignoroit lui-même la force, et dont les prodigieux effets devoient réduire en poudre les deux empires et changer la face du monde. Mahomet étoit né, et jetoit déjà les semences d'un fanatisme qui se développoit d'abord avec peine, mais qui dans la suite, abreuvé de ruisseaux de sang, prit des accroissemens rapides, remplit l'Asie et l'Afrique, et étendit ses branches jusqu'en Europe. Mahomet comptoit encore ses prosélytes, lorsqu'en cette année 622 il fut obligé de s'enfuir de sa patrie, fuite plus fameuse que les plus célèbres victoires, et qui sert d'époque à tous les peuples musulmans pour compter leurs années. Comme nous verrons désormais la nation formée par Mahomet porter les plus grands coups à l'empire romain, je ne puis me dispenser d'en rapporter l'origine; et, quoique ce redoutable imposteur soit connu de toute la terre, il est de mon sujet d'en rassembler les principaux traits, répandus dans un grand nombre d'auteurs.

Elmacin. Abraham Ecchel. hist. arab. D'Herbelot, bibl. orient. Gagnier, vie de Mahomet. Sale, dissert. sur le Mahom. Jault, préf. de la traduct. d'Okley Assemani, bibl. orient. t. 4. Hist. univ. des Anglois, t. 15. Mémoires de l'acad. des

Mahomet descendoit de mâle en mâle d'Ismaël, fils d'Abraham. Ismaël, chassé de la maison paternelle avec sa mère Agar, s'arrêta dans l'Egiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie pétrée et l'Arabie heureuse. Il y trouva établis les descendans de Jectan, que les Arabes nomment *Cahtan*, fils du patriarche Héber, nommé Houd par les Arabes, et dont la sépulture se montre encore dans l'Arabie heureuse. Yarab, fils de Jectan, avoit donné son nom à la nation. Les Ismaélites furent appelés *Mostarabes,* c'est-à-dire Arabes mêlés, par distinction des descendans de Jectan, qui furent nommés Arabes purs. Ils furent aussi nommés *Agaréniens*, du nom d'Agar. Mais celui de *Sarrasins* ne leur vient point de Sara, avec laquelle leur origine n'a aucun rapport; il vient d'un mot arabe qui signifie *Orientaux;* et c'est ainsi que les appeloient les Grecs et les Juifs, parce que l'Arabie est à

l'orient de la Judée et des pays habités par les Grecs. Les Arabes eux-mêmes ne se sont jamais donné le nom de *Sarrasins ;* cependant, pour nous conformer à l'usage, nous le leur donnerons presque toujours dans la suite de cette histoire. Ismaël, ayant fixé son séjour dans le lieu même où l'ange avoit montré à sa mère une source d'eau, y bâtit un temple au Seigneur, et fut aidé, selon les Arabes, par son père Abraham dans la construction de cet édifice. C'est la fameuse Caaba, ou maison carrée, le centre de la dévotion musulmane, le point de la terre vers lequel ils se tournent toutes les fois qu'ils font leurs prières en quelque pays qu'ils soient, le lieu qu'ils doivent visiter au moins une fois dans leur vie. Quelques-uns de leurs auteurs prétendent que la Caaba subsistoit long-temps avant Ismaël; qu'Adam y adoroit le Seigneur sous une tente descendue du ciel; que son fils Seth bâtit en ce lieu un temple de pierre qui fut détruit par le déluge, et qu'Abraham et Ismaël n'en furent que les réparateurs. Le puits de Zemzem, voisin du temple, est, selon eux, le puits d'Agar, et ils montrent encore sur une pierre noire très-révérée l'empreinte des pieds d'Abraham. La ville de la Mecque s'étant formée autour de la Caaba, tant par la multiplication des enfans d'Ismaël que par le concours des étrangers que la dévotion y attiroit, les descendans de ce patriarche furent en même temps princes de la Mecque et prêtres du temple.

inscr. et belles-lettres, t. 32, p. 406.

Ismaël eut douze fils, desquels sortit une postérité nombreuse, qui se divisa en un grand nombre de tribus. Celle des Coraïscites, dans laquelle naquit Mahomet, fut en possession de la Mecque; elle descendoit de Cédar, que les Arabes donnent pour l'aîné des fils d'Ismaël, quoique les livres saints attribuent l'honneur de la primogéniture à Nabajoth, père des Nabathéens. Il paroît par l'histoire de Mahomet que la qualité de prince de la Mecque ne donnoit pas une autorité souveraine, et

que le gouvernement de cette ville étoit aristocratique. Un conseil formé des chefs de famille de la tribu des Coraïscites régloit toutes les affaires publiques. Ce petit état, situé dans un terrain pauvre et stérile, se soutenoit par la valeur des Coraïscites, souvent en guerre avec les tribus voisines, par la célébrité du pèlerinage, et par le commerce que le port de Gidda, sur le golfe Arabique, à deux journées de la Mecque, facilitoit avec l'Egypte et l'Ethiopie. Haschem, bisaïeul de Mahomet, ouvrit encore une autre voie pour enrichir son pays; il établit des caravanes qui alloient, dans des saisons réglées, chercher les marchandises de l'Arabie méridionale et de la Syrie. Il les conduisoit lui-même; et ce fut alors la fonction la plus importante du prince de la Mecque d'escorter ses caravanes, et les défendre contre les Arabes du désert, qui ne vivoient que de pillage.

L'idolâtrie régnoit déjà en Arabie lorsque Ismaël vint y rétablir la religion primitive dans laquelle il étoit né. Cette religion ne se conserva pas long-temps dans sa pureté. L'homme, sorti des mains du Créateur, le perdit de vue à mesure qu'il s'éloigna de son origine. Environné de besoins, il se borna aux objets sensibles qui servoient à les satisfaire. Il ne vit plus que les bienfaits, sans s'élever jusqu'au bienfaiteur, et l'adoration fut le tribut de sa reconnoissance. Les peuples qui habitoient un terrain fertile adorèrent la terre qui produisoit les moissons, le soleil et la lune qui fécondoient les germes dans le sein de la terre, les arbres qui leur donnoient des fruits, les sources qui désaltéroient leur soif. Les Arabes, ainsi que les pâtres de la Chaldée, errans dans des plaines immenses où ils conduisoient leurs troupeaux, et toujours obligés d'avoir les yeux vers le ciel pour reconnoître et diriger leur route, firent des astres l'objet de leur culte; ils y placèrent des intelligences, ils leur donnèrent des noms, leur dressèrent des autels et des statues; le culte primitif fut corrompu, et ensuite oublié.

La Caaba, où le dieu d'Abraham étoit d'abord seul adoré, fut peuplée d'idoles; et cette nation ignorante donna aveuglément dans tous les écarts de l'idolâtrie. Les chrétiens hérétiques, chassés des terres de l'empire par les édits des empereurs, les Juifs, chargés de superstitions, trouvoient une retraite sûre dans les sables de l'Arabie, et le mélange de leurs dogmes grossissoit encore la masse des anciennes erreurs. D'ailleurs les Arabes étoient vifs, remuans, hardis, voluptueux; et leur imagination, exaltée par le soleil du climat, étoit une matière préparée à recevoir la flamme du plus ardent fanatisme.

Ce fut dans des circonstances si favorables à l'imposture que Mohammed, que nous nommons Mahomet, naquît à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570. Deux mois apres il perdit son père Abdollah, qui laissa dans l'indigence sa femme Amena. Elle ne survécut à son mari que de six ans. Mahomet, orphelin, trouva un asile dans la maison de son grand-père, Abdolmotalleb. Mais ce vieillard mourut deux ans après, âgé de cent dix ans, et le recommanda en mourant à son fils Abutaleb. L'unique occupation de Mahomet, dans ses premières années, fut d'accompagner son oncle dans les voyages qu'il faisoit en Syrie pour y vendre et acheter des marchandises. A l'âge de vingt ans il fit ses premières armes sous les ordres du même Abutaleb, dans une guerre des Coraïscites contre deux tribus voisines. Ce fut là que Mahomet fit l'essai de ce courage qui lui procura dans la suite les succès les plus étonnans. Ennuyé de vivre dans la dépendance de ses parens, l'espérance d'une meilleure fortune le fit passer au service d'une riche veuve nommée Cadigha; elle le chargea de la direction de son commerce et de la conduite de ses caravanes. Il n'eut pas de peine à se faire aimer de cette femme âgée de quarante ans; il en avoit vingt-cinq. Elle l'épousa, et en eut quatre fils, qui moururent

Elmacin. Abulfarage. Abraham Ecchel. Theoph. p. 277. Cedr. p. 421. Zon. t. 2, p. 86. Constant. Porph. de adm. imp. c. 14, 17. Strukusius, syntagma hist. sarac. Curio, hist. sarac. Hottinger, hist. or. l. 1, c. 4; l. 2, c. 25. Bergeron, abrégé de l'hist. des Sarr. Pagi ad Baron. D'Herbelot, bibl. or. Gagnier, vie de Mahomet. Sale, dissert. sur le mahom. Okley, hist. des Arabes.

Jault, préf. de la traduct. d'Okley.
Assemani, bibl. orient. t. 4.
Hist. univ. des Anglois, t. 15.
Mém. acad. t. 32, p. 412.
Riccioli, chr. réform. l. 1, c. 24.

dans l'enfance, et quatre filles, qui épousèrent dans la suite les principaux chefs de la secte mahométane. Le nom d'Al-Cassem, qu'il avoit donné à l'aîné de ses fils, lui fit prendre, selon l'usage des Arabes, le surnom d'*Abul-Cassem*, c'est-à-dire *père de Cassem.*

Mahomet, se voyant à l'abri de l'indigence, ne s'occupa plus que du grand projet qu'il méditoit depuis long-temps. Dès l'âge de douze à treize ans, lorsqu'il suivoit Abutaleb dans ses voyages de Syrie, il avoit entretenu à Bosira un moine nestorien, nommé par les Arabes Bohaïra, et par les Romains Sergius, chassé de Constantinople à cause de ses erreurs. Ce moine hérétique et ignorant, mais ardent et enthousiaste, lui avoit donné une idée grossière, telle qu'il l'avoit lui-même, de la religion chrétienne; il lui avoit lu quelques endroits de l'Ecriture sainte. Ces semences germèrent dans l'esprit de Mahomet; il conçut dès-lors du mépris pour l'idolâtrie. L'ambition vint animer ces sentimens; il forma en même temps le dessein de réformer le culte et de se rendre maître du pays. Nul titre ne lui parut plus flatteur que celui de fondateur à la fois d'un empire et d'une religion. L'ignorance des Arabes prêtoit à la séduction; la division et l'indépendance mutuelle des tribus facilitoient la conquête; il falloit de moindres efforts pour réussir de proche en proche, dans ce double objet, sur des peuples désunis; une tribu séduite ou subjuguée devoit servir à séduire et à subjuguer les autres. Il eut l'adresse de se faire un moyen d'un obstacle. Il ne savoit ni lire ni écrire, et se donna bien de garde de l'apprendre; il tira bien plus d'avantage de passer pour n'être que l'organe du ciel, pour n'être instruit que par des révélations, et pour n'enseigner aux hommes que ce qu'il apprenoit de Dieu même. Il s'en fait gloire dans l'Alcoran, où il affecte de se dire le prophète non lettré. D'ailleurs ses autres qualités aidoient merveilleusement à l'imposture. Ha-

bile à connoître les hommes et à les mouvoir, parlant peu, mais éloquent, prêt à tout entreprendre et à tout souffrir, intrépide au milieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, plein de dissimulation et d'artifice, il avoit tous les vices qui peuvent servir l'ambition, et savoit les cacher sous les dehors de toutes les vertus : impie et scélérat, la piété sembloit respirer dans toutes ses paroles, animer toutes ses actions; cruel, vindicatif, n'épargnant ni le poison, ni les assassinats, il ne montroit que douceur et clémence. Ravisseur injuste, il faisoit parade de justice, de désintéressement, de libéralité, de charité envers les pauvres. Il savoit sacrifier à ses intérêts tous ces caprices, tous ces défauts subalternes qui mettent souvent plus d'obstacle aux succès que les vices décidés. Sobre, d'une humeur égale, civil et complaisant, gai et familier avec ses amis, plein de condescendance pour ses inférieurs, humble même lorsque son orgueil y trouvoit à gagner. De tous les vices qui pouvoient nuire à sa politique, il ne retint ouvertement que l'incontinence : la dépravation de son cœur et l'ardeur de son tempérament triomphèrent en ce point de l'hypocrisie; mais, pour couvrir ses dissolutions, il eut la hardiesse d'en rendre le ciel complice : sacrilége imposteur, il osa faire parler Dieu même pour se dispenser des lois qu'il imposoit aux autres. Il ne proposa, pour récompense dans l'autre vie que les plaisirs des sens : pouvoit-il manquer de succès au milieu d'une nation ignorante et voluptueuse? Il arma pour la défense de son évangile les passions les plus brutales; il donna pour ressort à sa religion le plus puissant mobile du cœur humain abandonné à lui-même, la corruption de la nature. Son extérieur inspiroit à la fois le respect et la confiance. Il étoit de taille médiocre; il avoit la tête assez grosse; le teint basané, mais relevé par la vivacité du coloris; la barbe longue; les yeux grands, noirs et pleins de feu; les traits réguliers; la

physionomie douce et majestueuse ; dégagé dans ses mouvemens, sa démarche, selon l'expression des Arabes, ressembloit au cours d'un ruisseau qui coule sur un terrain libre et facile.

L'extérieur de la piété, le zèle pour la pureté du culte, avoient distingué Mahomet dès sa première jeunesse. On lui donnoit le surnom de *Fidèle*. Son mariage le mit en état de se livrer à la vie contemplative. Chaque année, pendant un mois, rompant tout commerce avec les hommes, il se retiroit dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Il ne se lassa pas durant quinze ans de jouer cette comédie, pour se faire considérer comme un personnage extraordinaire qui recevoit des visites de la cour céleste ; et peut-être à force de jeûnes, d'abstinences et de solitude, vint-il à bout de se le persuader à lui-même. Il sut faire servir à son dessein jusqu'aux attaques d'épilepsie. Cadigha, qui avant son mariage ne s'étoit pas aperçu qu'il fût sujet à cette maladie, en fut d'abord alarmée. Mahomet lui fit accroire que ces accès étoient autant d'extases, pendant lesquelles l'ange Gabriel lui révéloit les secrets du Très-haut ; et le moine Sergius, que Mahomet avoit fait venir à la Mecque, acheva de la rassurer. Cadigha se trouva fort honorée d'avoir un mari en commerce avec le ciel : on lui recommanda le secret, afin de le répandre davantage ; mais cette confidence se borna d'abord à quelques femmes imbécilles. Mahomet ne s'attribua la qualité de prophète qu'à l'âge de quarante ans ; aussi dit-il dans l'Alcoran qu'aucun prophète, excepté Jésus, n'a obtenu avant cet âge le don de prophétie. Ce fut alors qu'il prétendit que l'ange Gabriel lui apparoissoit sur le mont Héra, et qu'il lui apportoit dans sa retraite les chapitres de l'Alcoran. Pendant les quatre premières années, il n'osa débiter ses mensonges qu'en secret. Zaïd, son esclave ; Ali, son cousin, fils d'Abutaleb ; Abubècre, qui fut ensuite son beau-père et son

successeur, furent les premiers séduits. Il n'avoit encore que neuf prosélytes, lorsqu'à l'âge de quarante-quatre ans il se déclara hautement prophète envoyé de Dieu.

Il ne s'annonça pas comme auteur d'une nouvelle religion. Sa mission, disoit-il, ne consistoit qu'à ramener à la pureté primitive la seule religion véritable, professée par Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et tous les prophètes, mais défigurée par les idolâtres, altérée par les Juifs et par les chrétiens. Toute sa doctrine se réduisoit à ces deux articles : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son apôtre.* Telle est l'essence de l'islamisme : c'est ainsi que les musulmans appellent leur religion ; et ce mot signifie une entière soumission, une résignation du corps et de l'âme à Dieu et à ce que Mahomet a révélé de sa part. Les principaux points de sa doctrine étoient la circoncision, le jeûne du mois ramadan, dans lequel l'Alcoran avoit commencé à descendre du ciel, cinq prières par jour, la purification du corps, le pèlerinage de la Mecque, la défense de manger du sang des animaux morts d'eux-mêmes, ni de la chair de porc. Il approuvoit la loi de Moïse et celle de l'Evangile. Selon lui, les prophètes et les apôtres avoient annoncé la vérité ; mais leurs livres avoient été corrompus par les Juifs et par les chrétiens. Il convient que Jésus-Christ est fils de Dieu, mais par grâce, et non par nature ; c'est le verbe de Dieu, c'est-à-dire un grand prophète né de la Vierge par la vertu divine, et sans opération humaine : toutefois c'est un pur homme ; il n'est pas vraiment mort ni ressuscité ; Dieu en a substitué un autre, que les Juifs ont crucifié : pour lui, il est retourné à Dieu, dont il étoit l'envoyé. Le dogme de la trinité est proscrit comme le polythéisme : c'est pour cette raison que l'Alcoran confond les chrétiens avec les idolâtres, et que les musulmans se donnent le titre d'unitaires, comme étant les seuls qui n'adorent qu'un seul Dieu. Abraham, Moïse, Jésus, étoient autant d'apôtres envoyés en différens temps

pour réformer les abus qui altéroient le culte primitif. Mahomet est le dernier; il apporte aux hommes une loi plus parfaite, et il n'en doit venir nul autre après lui jusqu'à la consommation des siècles.

Le livre dans lequel il renferma toute sa doctrine se nomme *Alcoran*, c'est-à-dire *la lecture*. C'est un composé monstrueux de christianisme, de judaïsme, de paganisme. Ces trois religions partageoient alors l'Arabie, et Mahomet emprunta de toutes les trois pour gagner plus aisément tous les esprits. Il n'y a pas jusqu'aux fables de Lockman, d'Esope, des Orientaux, qui ne se trouvent mêlées avec la sainte Ecriture. Comme il étoit très-ignorant, il se servit du moine Sergius et d'un rabbin nommé Abdiah-ben-Salom, pour rassembler toutes les pièces dont il formoit le corps de sa religion. Il ne leur donna aucun ordre. Les divers chapitres, et quelquefois même de simples versets, lui étoient apportés au besoin et en différens temps par l'ange Gabriel; et ce fut une adresse de ce fourbe de ne pas répandre tout à la fois sa doctrine, il se seroit donné des entraves à lui-même, mais d'en produire successivement les diverses parties pour les ajuster à ses intérêts et à ses passions. Vouloit-il enlever une femme mariée à un autre, ou s'autoriser à prendre une concubine, un nouveau chapitre descendoit du ciel pour donner dispense au prophète. Aussi l'Alcoran est-il un tissu de pièces mal assorties et pleines de contradictions. Dans la naissance de la secte, lorsqu'elle étoit encore dans un état de foiblesse, Mahomet prêchoit la tolérance universelle; il avouoit que les autres lois pouvoient conduire au salut, et qu'il n'étoit pas en droit de contraindre les consciences. Dès qu'il se sentit en état de faire tête à ses adversaires, il permit de faire usage de l'épée pour la défense de sa loi; mais, lorsqu'il fut devenu plus fort, alors l'épée, selon le langage des musulmans, devint la clef du ciel: l'Alcoran prit un autre ton; il menaça, il tonna: *Tuez les*

idolâtres partout où vous les trouverez ; assiégez-les ; n'épargnez rien pour les faire périr ; et par idolâtres, il entend tous ceux qui ne sont pas musulmans. Il déclara que la guerre faite aux infidèles étoit d'un grand mérite aux yeux de Dieu, et que ceux qui perdoient la vie dans ces combats remportoient la palme du martyr ; dogme fécond en victoires, et qui, joint à celui de la prédestination absolue, a conquis une grande partie de l'univers.

La vraie religion s'est annoncée par des miracles; elle a été cimentée par le sang des martyrs. Mahomet étoit trop habile pour démasquer son impuissance en entreprenant de forcer les lois de la nature; les tentatives qu'on lui attribuoit à ce sujet ne sont fondées que sur des traditions fabuleuses, dont le recueil est nommé *la Sonna*, ouvrage plein de rêveries, et qui tient, chez les musulmans, le même rang que le *Talmud* chez les Juifs. L'Alcoran ne parle que d'un seul miracle, qui, ne pouvant avoir d'autre garant que Mahomet lui-même, ne peut, par conséquent, servir à prouver sa mission. C'est ce voyage merveilleux dans lequel, pendant le court intervalle d'une séule nuit, il fut transporté de la Mecque à Jérusalem, et de Jérusalem au plus haut des cieux, par des espaces immenses, pour s'entretenir avec Dieu. Il se vante sans cesse de cette faveur surnaturelle. D'ailleurs il donne pour preuve de sa mission divine l'Alcoran même, dont il défie ses adversaires d'égaler la pureté et l'éloquence; en sorte que Dieu seul est capable d'avoir composé un si parfait ouvrage. Il étoit écrit du doigt de l'Etre suprême, avant tous les temps, sur les tables du ciel, d'où l'ange Gabriel en apportoit des copies au prophète par chapitres et par versets. C'est, en effet, un modèle de style pour les Arabes; ils tiennent compte à Mahomet de chaque verset comme d'autant de miracles; et, selon ce calcul, il en a fait plus de six mille. Aussi les musulmans spéculatifs ont-ils long-temps dis-

puté si l'Alcoran est un ouvrage créé ou s'il est incréé, éternel comme Dieu même, une lumière réfléchie des rayons de sa substance ; et quand les princes ont pris part à cette dispute, elle a excité de vives persécutions. Pour ce qui est des martyrs, Mahomet et ses disciples n'en connoissent point d'autres que ceux qui meurent en combattant contre les infidèles. D'ailleurs il défend de disputer de sa religion ; il permet même de la nier dans les tourmens, pourvu qu'on la conserve dans le cœur. Ce faux prophète et ses sectateurs trouvèrent bien plus court et plus commode de faire des martyrs que de l'être eux-mêmes.

Cependant Mahomet fut d'abord persécuté. Les Coraïscites, attachés à l'idolâtrie, firent tous leurs efforts pour étouffer sa secte naissante, et les premiers musulmans furent obligés de s'enfuir en Ethiopie. Il ne s'effraya pas du péril. Sa réputation s'étendit jusqu'à Yatreb, ville considérable à soixante-quinze lieues de la Mecque, vers le nord, d'où il lui vint soixante-quinze prosélytes. Douze d'entre eux furent renvoyés pour persuader leur compatriotes, et ils réussirent. Mais enfin Mahomet, averti que le dessein étoit formé de le faire mourir, prit le parti de la retraite, et s'enfuit à Yatreb, où il avoit grand nombre de partisans. Son séjour dans cette ville en fit changer le nom ; elle prit celui de *Médinat-al-Nabi*, c'est-à-dire, ville du prophète, ou simplement de Médine, ville par excellence. C'est cette fuite qui est désignée par le nom d'*hégire*, et qui sert d'époque aux mahométans. Omar, second successeur de Mahomet, institua cette ère dix-sept ans après ; et quoique Mahomet eût pris la fuite dans le troisième mois de l'année des Arabes, nommé le premier *rebiah*, Omar, pour commencer l'hégire avec l'année la fit remonter jusqu'au premier jour de moharram, premier mois de l'année arabique. Dans cette année 622 de Jésus-Christ, ce jour tomboit au ven-

dredi 16 de juillet, et c'est de là qu'il faut dater le commencement de l'ère mahométane. Ces années sont lunaires, et ne contiennent que trois cent cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. Pour ne pas perdre ces fractions de jours, leurs astronomes, entre lesquels ils s'en est trouvé de fort habiles, ont établi un cycle de trente ans, dont dix-neuf sont de trois cent cinquante-quatre jours, et les onze autres de trois cent cinquante-cinq. Ces années étant donc plus courtes, tantôt de dix, tantôt de onze jours que nos années solaires, pour réduire le calcul de l'hégire à celui de l'ère chrétienne, sur trente-trois de leurs années on en retranche une; en sorte que trente-trois ans de l'hégire ne valent que trente-deux des nôtres : ce qui ne donne encore qu'une approximation, puisqu'en retranchant ainsi une année entière, on ôte six jours de trop. Ce fut à l'imitation des chrétiens, qui comptoient alors leurs années depuis la persécution de Dioclétien, que le calife Omar établit l'usage de commencer l'ère mahométane à la persécution suscitée à Mahomet.

La fuite de Mahomet fut le commencement de ses succès, et Médine, qui étoit pour lui un lieu d'exil, devint le siége de sa puissance. S'étant rendu maître de cette ville par l'empire qu'il savoit prendre sur les esprits, après avoir passé les douze années précédentes à prêcher, il passa le reste de sa vie à combattre. Quoiqu'il n'ait pas étendu ses conquêtes hors de l'Arabie, on peut lui attribuer celles de ses successeurs, et le regarder comme le créateur d'une nouvelle nation. D'un peuple misérable, méprisé, confiné dans les déserts, sans armes, sans discipline militaire, il fit un peuple de guerriers formidables. Ce fut son esprit, ce fut le fanatisme qu'il inspira qui, dans l'espace de quatre-vingts ans, conquit plus de provinces et de royaumes que la valeur romaine n'en avoit subjugué pendant sept cents ans; et quoique cette vaste monarchie, après avoir

éprouvé diverses secousses, selon le sort des choses humaines, se soit enfin entièrement écroulée au milieu du treizième siècle, lorsque le tartare Holagou renversa le trône des califes, ses débris ont couvert une grande partie de la terre; on a vu s'élever de ses ruines des royaumes et des empires qui subsistent encore avec splendeur. De quels efforts n'étoient pas capables des soldats obligés par religion à combattre de pied ferme l'ennemi, quoique supérieur en forces, à s'animer les uns les autres, à courir avec joie au-devant de la mort qui les faisoit passer du champ de bataille dans un séjour de délices, dont la seule idée enivroit des âmes grossières et voluptueuses! La cruauté de Mahomet à l'égard des vaincus contribuoit encore à la rapidité de ses succès : l'effroi qu'il répandoit désarmoit ceux qu'il menaçoit de la guerre. Lorsqu'il la déclaroit à des peuples de religion différente, il leur proposoit trois conditions : ou d'embrasser l'islamisme, ou de se soumettre et de payer tribut, ou de décider la querelle par l'épée. S'ils prenoient le premier parti, ils étoient en sûreté pour leurs personnes, leurs familles et leurs biens; ils participoient à tous les priviléges des musulmans : s'ils se soumettoient au tribut, ils conservoient la liberté de professer leur religion, pourvu que ce ne fût pas une idolâtrie grossière : s'ils avoient le courage de combattre, point de quartier pour ceux qui étoient pris les armes à la main; ils étoient égorgés sans miséricorde, à moins qu'ils ne se fissent mahométans; les femmes et les enfans étoient réduits en esclavages. Les premiers califes suivirent ce plan. Il est vrai que dans la suite, lorsque la religion mahométane eut jeté d'assez fortes racines pour n'avoir plus à craindre d'être détruite par ses ennemis, ce traitement fut jugé trop sévère, et cessa d'être pratiqué.

Ce seroit m'écarter de mon sujet que de suivre les Sarrasins dans toutes leurs guerres; je dois me borner

aux expéditions qui ont rapport à l'empire. Je ne parlerai donc qu'en passant des exploits de Mahomet en Arabie, où les Romains ne possédoient que quelques places sur la frontière de la Syrie. Les Coraïscites éprouvèrent bientôt la vengeance de leur citoyen fugitif. Sa première armée ne fut que de trois cents hommes, avec lesquels il en défit dix-neuf cents, et se rendit maître d'une riche caravane. C'est la fameuse bataille de Bèdre, si vantée par les musulmans, qui se donna la seconde année de l'hégire. Huit autres combats le mirent en possession de la Mecque, où il détruisit les idoles, établit le nouveau culte dans la Caaba, et se fit déclarer souverain. Les Juifs étoient puissans en Arabie; il les défit en onze combats, s'empara de toutes leurs places, et traita avec une extrême rigueur cette nation, contre laquelle il étoit plus acharné que contre les chrétiens. Maître de toutes les tribus des Arabes, il les réunit en un seul corps sous sa domination; et cette réunion lui fut aussi nécessaire pour étendre ses conquêtes que leur division lui avoit été utile pour les commencer et pour établir sa religion.

La puissante tribu des Homérites, qui possédoient l'Arabie heureuse, différa quelque temps à se ranger sous son obéissance. Ces peuples avoient été soumis successivement à quatre rois, sous la protection du grand Négus, ou roi d'Ethiopie; lorsque Seïf, issu de leurs anciens princes, ayant obtenu de Chosroës un secours que lui avoit refusé Justin second, chassa les Ethiopiens, et monta sur le trône qu'avoient occupé ses ancêtres. Il fut tué peu de temps après par des Ethiopiens qui étoient restés dans le pays. Les Perses s'en emparèrent sur son successeur Sanaturcès, au temps de la naissance de Mahomet, ainsi que je l'ai raconté; et depuis plus de cinquante ans les Homérites obéissoient à la Perse, qui leur donnoit des vice-rois. La septième année de l'hégire, Mahomet, portant ses vues au-delà de l'Arabie,

et joignant le zèle d'un prophète à la fierté d'un souverain, députa aux princes voisins pour les inviter à reconnoître sa mission. Les lettres qu'il leur écrivit étoient scellées d'un sceau qui portoit ces paroles : *Mahomet l'apôtre de Dieu.* Chosroës reçut sa lettre avec mépris, la mit en pièces, et, ayant chassé honteusement l'ambassadeur, il manda au vice-roi d'Arabie de se saisir de la personne de Mahomet, et de le ramener à son bon sens, ou de lui envoyer sa tête. Mahomet, instruit des troubles de la Perse et de l'extrémité à laquelle Héraclius avoit réduit Chosroës, comme je le raconterai dans la suite, écouta froidement le rapport de son ambassadeur, sans dire autre chose que ces mots : *Dieu mettra en pièces ton royaume.* Il venoit d'apprendre la mort funeste du roi de Perse, encore ignorée en Arabie, lorsqu'il reçut un courrier de Badhan, vice-roi de l'Yemen. Badhan, chargé par Chosroës de l'alternative de deux commissions également difficiles, se contenta de mander à Mahomet qu'il avoit ordre de l'envoyer à la cour de Perse. Mahomet, pour soutenir son rôle de prophète, différa sa réponse au lendemain matin; et alors il dit au courrier : *Il m'a été révélé cette nuit que Chosroës a été tué par son fils Siroës. Allez en instruire votre maître.* Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroës, qui lui apprenoit la mort de son père, et lui défendoit d'inquiéter Mahomet. Badhan et les Persans de sa suite, ne doutant plus que Mahomet ne fût en correspondance avec le ciel, l'envoyèrent assurer de leur obéissance, et se firent musulmans. Cette soumission acheva la réduction de l'Arabie, à la réserve de la province d'Yamama, où Moseïlama, rival de Mahomet en fait d'imposture, avoit formé un parti nombreux, qui ne fut réduit que sous le califat d'Abubècre.

Tandis que le royaume de Perse se détruisoit par des divisions intestines, Mahomet conçut le dessein de

s'agrandir du côté de l'empire. Les historiens grecs disent qu'il alla lui-même conférer avec Héraclius, qui s'étoit rendu à Emèse, dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, au retour de son expédition de Perse; que Mahomet fit avec l'empereur un traité de commerce, et qu'il en obtint quelque étendue de pays. C'étoit une partie de l'Arabie pétrée, gouvernée alors par plusieurs petits princes sarrasins qui relevoient de l'empire, mais qui, dans la guerre de Perse, avoient pris parti pour Chosroës. Ce fut apparemment en conséquence de la concession d'Héraclius que Mahomet se rendit maître de Daumat-al-Giandal, ville située à quinze journées de Médine et à cinq de Damas. Les auteurs arabes racontent cette négociation avec Héraclius d'une manière bien plus honorable pour Mahomet. Selon eux, le prophète envoya une ambassade à l'empereur, et lui écrivit pour l'inviter à embrasser l'islamisme : ils rapportent même sa lettre, pleine de cette froide simplicité que sait affecter le plus ardent fanatisme. Héraclius, disent-ils, reçut la lettre avec respect; il s'entretint familièrement avec l'ambassadeur sur la personne de Mahomet, sur sa religion, sur ses miracles : il se fit même mahométan; mais, dans la crainte de perdre sa couronne, il n'osa en faire profession publique. Il renvoya l'ambassadeur chargé de riches présens. Ce récit, rempli de faussetés, est démenti par les événemens qui vont suivre. Il n'y a pas plus de vérité dans ce que ces mêmes auteurs rapportent du grand Négus, auquel Mahomet avoit écrit en même temps. Ils prétendent que ce prince avoit renoncé au christianisme dès l'an 623, converti par les musulmans réfugiés dans ses états, et que la lettre de Mahomet acheva de l'affermir dans l'islamisme. Mais il est certain que les rois d'Ethiopie continuèrent de professer la religion chrétienne, altérée par les erreurs d'Eutychès, telle qu'ils l'avoient reçue du patriarche Dioscore.

Ce fut dans les dernières années de Mahomet que s'alluma cette guerre cruelle qui dura plus de huit cents ans entre les musulmans et l'empire ; et qui, n'étant interrompue que par de courts intervalles, couvrit de carnage l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe, réduisit en déserts les régions les plus florissantes de l'univers, éteignit dans des flots de sang le christianisme pour rétablir dans ces vastes contrées une religion grossière et brutale, et ne se termina que par la destruction de l'empire grec, et par la prise de Constantinople au milieu du quinzième siècle. Voici quelle fut la première étincelle qui produisit cet horrible embrasement. Mahomet envoya un député au gouverneur de Bostra pour l'exhorter à embrasser l'islamisme. C'étoit un de ces princes sarrasins, attachés au service de l'empire et à la religion chrétienne. Ce député étant à Muta, ville de Syrie au-delà du Jourdain, fut assassiné par ordre du gouverneur. A cette nouvelle, Mahomet, justement irrité, mit sur pied trois mille hommes d'élite, dont il donna le commandement à Zaïd son affranchi. Cette petite troupe, arrivée près de Muta, rencontra l'armée romaine, dont les historiens arabes exagèrent le nombre jusqu'à lui donner cent mille hommes; ce qui n'est nullement vraisemblable : il suffit de dire qu'elle étoit fort supérieure. Les Sarrasins, brûlant des premières ardeurs du fanatisme, indifférens entre la victoire et le martyre, attaquèrent les Romains avec fureur ; mais ils furent obligés de céder au nombre. Zaïd, qui portoit la grande enseigne de l'islamisme, fut tué. Giafar lui succéda, et soutint vaillamment le combat, jusqu'à ce qu'ayant perdu la main droite, et ensuite la gauche, il embrassa l'étendard, et le tenoit serré contre sa poitrine, lorsqu'un soldat romain lui fendit la tête d'un coup de sabre. Abdollah releva l'étendard, et rétablit le combat; mais, ayant été tué lui-même comme les deux autres, les Sarrasins

prirent la fuite. Caled, le plus déterminé de tous les musulmans, et que Mahomet appeloit *l'épée de Dieu*, rallie les fuyards, et, à la tête des plus braves, il retourne à la charge; tout cède à ce guerrier terrible; il enfonce les Romains, les met en fuite, et les poursuit jusque bien avant dans la nuit. Les deux armées campèrent au même lieu où avoit cessé la poursuite. Le lendemain Caled sortit du camp dès la pointe du jour, et rangea sa troupe en bataille. Quoiqu'elle eût fait un grand carnage des Romains, elle étoit encore fort inférieure en nombre. Caled usa de stratagème pour couvrir sa foiblesse; il fit faire à ses soldats des mouvemens si variés, changeant l'arrière-garde en avant-garde, l'aile droite en aile gauche, que les Romains, s'imaginant qu'il lui étoit arrivé pendant la nuit de nouveaux renforts, prirent l'épouvante; ils se débandent, ils fuient; les musulmans les poursuivent, couvrent de morts toute la plaine jusqu'aux montagnes, se rendent maîtres du camp, et retournent à Médine avec de riches dépouilles.

Les auteurs chrétiens donnent au contraire aux Romains tout l'honnuur de cette campagne. Voici ce qu'ils racontent. Mahomet avoit choisi quatre capitaines, auxquels il donna le nom d'*émirs*, pour subjuguer les Arabes chrétiens qui servoient l'empire. Ils marchèrent vers un bourg nommé Moucha, où Théodore, lieutenant du gouverneur de Palestine, se trouvoit alors. Théodore fut averti de leur marche par un Coraïscite qui trahissoit son parti. Ayant aussitôt rassemblé toutes les troupes des environs, il prévint les ennemis, fondit sur eux, les tailla en pièces; et des quatre émirs il ne resta que le seul Caled, qui échappa de la défaite. Il est difficile de décider lequel de ces deux récits est le plus véritable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ces premiers temps, les musulmans se croyoient invincibles. Jamais leur petit nombre ne leur ôta le courage. Sur la parole de leur prophète, ils étoient persuadés qu'à leur

tête marchoient des légions d'anges qui leur assuroient la victoire ; et cette confiance, étendant leurs conquêtes, les mit bientôt en état de lever des armées innombrables, et de se passer de ces secours invisibles.

S'il est vrai que les Romains aient eu l'avantage dans cette première rencontre, l'avarice et l'insolence d'un de leurs officiers leur en firent perdre tout le fruit. Les Sarrasins employés à la garde de la frontière du désert recevoient une somme modique. A l'arrivée du trésorier, qui étoit un eunuque du palais, ils se présentèrent pour le recevoir. Mais, loin de les satisfaire, ce courtisan superbe et arrogant, ne voyant devant lui qu'une troupe d'Arabes demi-nus et dans un état misérable : *Retirez-vous*, leur dit-il ; *l'empereur ne trouve qu'avec peine de quoi payer ses soldats ; il n'a rien à donner à ses chiens.* Ces Arabes, outrés de cette cruelle insulte, abandonnèrent aussitôt le service de l'empire, et allèrent grossir les troupes de Mahomet, dont ils embrassèrent la religion.

L'année suivante, qui étoit la neuvième de l'hégire, Mahomet apprit que les Romains se préparoient à entrer en Arabie, et qu'ils étoient campés à Belkaa, au-delà du Jourdain. Il arma trente mille hommes, qu'il voulut commander en personne. Après une longue et pénible marche, il campa près de Tabuc, à moitié chemin entre Médine et Damas. Il reçut dans ce camp des députés de plusieurs princes. Jean, seigneur d'Aïla, à la pointe du golfe Arabique, vint demander à Mahomet une alliance qui lui fut accordée sous la condition d'un tribut annuel. Mahomet lui fit présent d'un manteau, qui tomba depuis entre les mains des empereurs turcs, et que le sultan Amurat, troisième du nom, fit enfermer dans une cassette d'or. Giara et Adraa, villes de Syrie, se mirent aussi sous sa protection, et se soumirent au tribut. Plusieurs autres villes et bourgades suivirent cet exemple. Ayant appris que les Romains,

sur le bruit de sa marche, s'étoient retirés, et qu'ils ne pensoient plus à porter la guerre en Arabie, il songea aussi au retour. Mais, comme il étoit campé sur les terres de l'empire, il écrivit encore à Héraclius pour l'exhorter à croire à sa mission. Il n'en reçut aucune réponse, et reprit le chemin de Médine.

Cependant le mahométisme commençoit à infester la Syrie. Héraclius avoit donné le gouvernement de Rabbat-Ammon, qui est l'ancienne Philadelphie, à un Sarrasin nommé Farva. Cet officier, né et élevé dans le christianisme, s'étant laissé séduire peut-être par quelque prisonnier musulman, écrivit à Mahomet, lui envoya des présens, et le reconnut hautement pour l'apôtre de Dieu. Il fut arrêté par ordre d'Héraclius, qui voulut d'abord le faire revenir de son égarement, en lui promettant non-seulement le pardon, mais le rétablissement dans ses emplois. Farva répondit fièrement qu'Héraclius savoit bien lui-même que Mahomet étoit l'envoyé de Dieu, et que la crainte de perdre sa couronne l'empêchoit seule de le reconnoître à la face de tout l'empire. Son insolente opiniâtreté fut punie de mort; il fut pendu à Ophra en Palestine. Mahomet tournoit déjà ses regards sur l'Egypte, et il y a beaucoup d'apparence que, s'il eût vécu plus long-temps, il auroit entrepris cette conquête, dont il laissa l'honneur à Omar. Mocaucas, Egyptien d'origine, et gouverneur de Mesra, la capitale de l'Egypte, s'étoit rendu très-puissant dans ce pays. L'empereur l'avoit chargé du soin de recueillir les impôts. Il étoit de la secte des jacobites, hérétiques attachés aux erreurs d'Eutychès, et haïssoit mortellement les Grecs orthodoxes, qu'on nommoit alors *melchites*, c'est-à-dire, royalistes, parce qu'ils s'accordoient de croyance avec l'empereur. Mocaucas, profitant des troubles qui agitoient l'empire, retenoit les contributions de l'Egypte, et prenoit la qualité de prince des Egyptiens. Quoiqu'il n'eût pas ouver-

tement secoué le joug de l'obéissance, il agissoit en souverain indépendant, et craignoit le ressentiment de l'empereur. Mahomet lui écrivit, et l'Egyptien reçut la lettre avec respect; il l'appliqua sur sa poitrine, disent les écrivains mahométans, et la renferma dans une boîte d'ivoire, qu'il scellà de son sceau. Il répondit par une lettre flatteuse, dans laquelle, sans contester à Mahomet sa mission divine, il demandoit du temps pour se déclarer. On voit clairement qu'il redoutoit l'ambition du conquérant arabe autant que la vengeance de l'empereur. Il accompagna sa réponse de présens, entre lesquels on est indigné de voir deux jeunes Egyptiennes de noble famille, que ce politique scélérat sacrifioit à la lubricité du prétendu prophète. Nous parlerons encore de cet infidèle ministre dans l'histoire de la conquête de l'Egypte. Tels sont les événemens de la vie de Mahomet qui ont quelque rapport aux affaires de l'empire. J'ai cru convenable de les réunir pour ne pas interrompre trop souvent le récit de la guerre de Perse, qui développa les talens d'Héraclius, et exerça pendant six années la valeur de ce prince par des combats presque continuels.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

L'EMPEREUR, enfin résolu de tirer vengeance de tant d'insultes qu'il recevoit sans cesse de Chosroës, et de rabattre pour toujours l'orgueil d'une nation formidable aux Romains depuis sept cents ans, voulut auparavant s'assurer de Crispe, ce gendre de Phocas auquel il avoit donné dès le commencement de son règne le gouvernement de Cappadoce. Crispe avoit des troupes; elles étoient sans doute insuffisantes pour tenir tête aux Perses; mais la Cappadoce, ravagée sans qu'il eût fait aucun mouvement, Césarée mise au pillage sans résistance, le rendoient justement suspect de lâcheté, ou même de trahison. Fier d'avoir d'abord procuré l'empire à Héraclius, et de lui avoir ensuite cédé la couronne qu'Héraclius lui offroit, il méprisoit le prince, il s'échappoit en discours injurieux, comme si les plus éclatans services pouvoient autoriser un sujet à manquer à son souverain. Héraclius, frappé d'une juste défiance, vouloit s'éclaircir par lui-même de ses dispositions. Il alla le trouver à Césarée, sous prétexte de s'instruire par ses propres yeux de l'état de la province, et de conférer avec lui sur la guerre qu'il alloit entreprendre. Crispe, devenu encore plus insolent par la démarche du prince, feignit d'être malade pour se dispenser d'aller au-devant de lui: comme s'il eût en effet porté le diadème, qu'il avoit regret de n'avoir pas accepté, il l'attendit dans son lit, et prit avec lui le ton de maître, tournant en ridicule son entreprise, et disant qu'il convenoit peu à un empereur de faire le personnage d'aventurier, et d'abandonner son palais pour aller se faire battre à l'extrémité de ses états. Héraclius dissimula

AN. 622.
Niceph. p. 5.
Cedr. p. 407.
Zon. t. 2, p. 83.

son indignation ; et, sur la nouvelle qu'il reçut que l'impératrice venoit d'accoucher d'un fils, il reprit en diligence le chemin de Constantinople, après avoir invité Crispe à s'y rendre pour être le parrain de l'enfant. Crispe le suivit accompagné de ses troupes. Dès qu'il fut arrivé, l'empereur convoqua le sénat, où Crispe voulut se trouver, croyant qu'il ne s'agissoit que de délibérer sur l'expédition prochaine. Lorsque les sénateurs furent assemblés avec le patriarche Sergius, Héraclius élevant la voix : *Je n'ai*, dit-il, *qu'une question à vous faire. Celui qui outrage son empereur n'offense-t-il que la personne d'un homme mortel?* Tous s'écrièrent unanimement que l'outrage retomboit sur Dieu même, de qui le prince tient sa puissance. *Et vous*, dit-il en se tournant vers Crispe, *que pensez-vous?* Crispe, qui se croyoit trop grand pour être accusé, ne se douta pas même du dessein de l'empereur. *Je pense*, répondit-il, *qu'un si grand crime ne mérite aucune grâce.* Dès qu'il eut, sans le savoir, prononcé sa propre sentence, l'empereur lui rappela l'offre qu'il lui avoit faite de la couronne, les honneurs dont il l'avoit comblé; il exposa ensuite au sénat la conduite de Crispe depuis qu'il gouvernoit la Cappadoce, l'insolence avec laquelle il avoit reçu son empereur, ses railleries, ses mépris; et le frappant au visage avec un rouleau de pièces qu'il tenoit entre ses mains : *Voici*, lui dit-il, *d'autres accusations encore dont je te fais grâce : je suis en faute moi-même de m'être attendu qu'un gendre perfide pourroit devenir un ami fidèle.* Il le fit sur-le-champ sortir de sa présence, et ordonna de lui couper les cheveux et de le renfermer dans un cloître. Les soldats de Crispe, apprenant ce qui se passoit dans le sénat, s'étoient assemblés aux portes et commençoient à murmurer. Héraclius sortit, et les regardant d'un air assuré : *Soldats*, leur dit-il, *choisissez entre la condition de valets d'un prêtre ou de gardes de l'empereur. Je vous mets dès à présent*

sur l'état de ma maison pour composer ma garde, avec une pension annuelle. Il n'en fallut pas davantage pour changer les murmures en acclamations et en actions de grâces. Crispe mourut un an après dans le monastère qui lui servoit de prison. Philippique, beau-frère de Maurice, fut en même temps tiré de celui où il avoit été enfermé par ordre de Phocas. Le gouvernement de Cappadoce fut conféré à Théodore, frère d'Héraclius, et curopalate. Philippique lui fut donné pour adjoint dans cet emploi, que les conjonctures rendoient très-important. Mais il ne survécut pas long-temps. Il fut enterré à Chrysopolis, dans l'église qu'il avoit fondée. Le fils qui venoit de naître à l'empereur fut nommé Héraclius; et, pour le distinguer de son frère aîné, fils d'Eudocie, on lui donna dans la suite le nom d'*Héracléonas.*

Tout étant prêt pour le départ d'Héraclius, il déclara son fils Héraclius Constantin régent de l'empire en son absence, quoique ce jeune prince n'eût encore que dix ans. Ce n'étoit qu'un titre d'honneur. L'empereur chargea de la conduite des affaires le patriarche Sergius et le patrice Bon, dont il connoissoit la prudence. Il craignoit l'humeur inquiète et turbulente du kan des Abares; il lui écrivit une lettre remplie de protestations d'amitié, le priant avec instance de maintenir inviolablement l'alliance quil venoit de contracter avec les Romains, et de se regarder comme le tuteur et le père du jeune empereur. Il lui promit deux cent mille pièces d'or, c'est-à-dire près de trois millions de notre monnoie; et pour gage de sa parole il lui donna trois otages; Etienne, son neveu, fils de sa sœur Marie et d'Eutrope, Jean, surnommé Athalaric, et un autre Jean, fils naturel du patrice Bon. Ces otages demeurèrent pendant douze ans au pouvoir des Abares. Quoique dans cet intervalle le kan eût rompu toute alliance avec l'empereur en assiégeant Constantinople, il en coûta de grandes sommes

Theoph. p. 253, 254.
Cedr. p. 409, 410.
Niceph. p. 12, *et ibi Petav.*
Zon. t. 2, *p.* 84.
Hist. miscel. l. 18.
Pagi ad Baron.

d'argent en 634 pour les retirer de leurs mains. Après avoir célébré avec une dévotion édifiante la fête de Pâques, qui arriva cette année le 4 avril, il se rendit le lendemain à l'église de Sainte-Sophie, et se prosternant au pied de l'autel : *Seigneur*, s'écria-t-il, *ne nous punissez pas à proportion de nos crimes ; ne nous rendez pas la risée de nos ennemis, tournez sur nous des regards de miséricorde ; faites que les infidèles ne se glorifient pas de nos pertes, et n'insultent pas votre héritage.* Se tournant alors vers le patriarche : *Je laisse*, dit-il, *ma capitale et mon fils à la garde de Dieu, de la sainte Vierge, et à la vôtre.* Prenant ensuite entre ses mains cette image du Sauveur, qu'on disoit n'avoir pas été faite de main d'homme, il marcha vers le Bosphore, et s'embarqua au milieu des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable.

Arrivé en Asie, il rassembla les différens corps de troupes dispersés en diverses provinces, et il en forma une armée. Ce n'étoit qu'un mélange confus de Romains et de barbares perdus de débauche, énervés par l'inaction, sans ordre, sans discipline, sans connoissance du maniement des armes, exercés seulement à fuir devant l'ennemi. Le son d'une trompette suffisoit pour les glacer d'effroi. Il fallut passer une grande partie de cette année à en faire des soldats, à leur apprendre à se servir de leurs armes, à les dresser aux mouvemens, aux évolutions, aux factions militaires, à fortifier leurs cœurs par l'image des combats. Ils ne savoient faire la guerre qu'aux habitans des campagnes, qu'ils pilloient et qu'ils massacroient. L'empereur établit dans son camp une exacte discipline, et, loin de se rendre odieux par une juste sévérité, il sut tellement la tempérer par son affabilité, par ses soins paternels, par les récompenses et par les louanges, qui touchent encore plus sensiblement les âmes militaires, qu'il se fit en même temps aimer de ses soldats plus que leur propre vie, et redouter plus

que l'ennemi : sentimens qui sont les deux plus forts aiguillons du courage, et les deux plus grands ressorts de la victoire. Il leur parloit souvent; il les animoit par des discours pleins de feu. Naturellement vif et éloquent, il leur rappeloit la gloire de leurs ancêtres, l'honneur du nom romain; il embrasoit leurs cœurs par la honte, par la vengeance, leur représentant les campagnes désolées, les villes saccagées, les autels profanés, les églises réduites en cendres. Après avoir transformé en corps militaires ces brigands indisciplinés, il assembla toute l'armée, et, tenant en main l'image de Jésus-Christ, il jura qu'il combattroit comme eux et avec eux jusqu'à la mort, qu'il partageroit tous leurs dangers, et qu'il leur seroit inséparablement uni comme un père à ses enfans.

Lorsqu'il fut entré dans la petite Arménie, ses coureurs rencontrèrent un parti de cavaliers perses qui, ayant pris les devans, venoient fondre sur les Romains, dont ils comptoient avoir bon marché, ainsi qu'il étoit ordinaire; mais tout étoit changé. Au lieu de mettre en fuite l'armée, comme ils s'en flattoient, ils furent taillés en pièces par les seuls coureurs: le chef fut pris, chargé de chaînes, et conduit à Héraclius. On étoit déjà en automne; et, l'empereur s'étant retiré dans le Pont, où il se rendit maître de tous les passages, les ennemis se persuadèrent qu'il avoit dessein d'y séjourner et d'y prendre ses quartiers d'hiver: c'étoit, selon leur pensée, la fin de la campagne; mais, selon celle d'Héraclius, ce n'en étoit que le commencement. Dès qu'il les vit retirés, il revint sur ses pas, et marcha vers la Perse par l'Arménie. Sarbar, qui commandoit les Perses, étonné de cette marche, crut l'arrêter par une diversion. Il entra sur les terres de l'empire, et se jeta en Cilicie. Lorsqu'il vit qu'Héraclius continuoit sa route sans prendre le change, il se détermina lui-même à suivre les Romains, à dessein de les surprendre à la première occa-

sion. Il crut l'avoir trouvée dans une nuit obscure, et il se préparoit à les charger par-derrière, lorsque la lune, cachée jusqu'alors dans des nuages épais, parut tout à coup, et montra aux Romains l'armée des Perses. Sarbar, trahi par cet astre, qu'il adoroit comme une divinité, le chargea de malédictions, et se retira sur les montagnes, d'où il eut le loisir de considérer, le jour suivant, le bel ordre de l'armée romaine, qui lui parut tout nouveau. Héraclius resta dans la plaine, et il livra plusieurs combats où les Romains firent le premier essai de leurs forces, toujours avec avantage. Ce qui les rendoit invincibles, c'est qu'ils voyoient en toute occasion à leur tête leur prince affrontant le danger, et leur donnant l'exemple en même temps que les ordres.

Un déserteur perse contribua encore à augmenter la confiance des Romains. Après s'être rendu dans leur camp, s'apercevant qu'ils étoient fort inférieurs en nombre, il se repentit de sa désertion, et retourna au camp des Perses. Mais, quand il vit le découragement de ses compatriotes et l'effroi dont ils étoient frappés, il ne douta plus qu'ils ne fussent vaincus; et, ayant passé de nouveau du côté des Romains dix jours après les avoir abandonnés, il les instruisit de l'état où se trouvoient les Perses. Sarbar, naturellement vif et impatient, ennuyé de perdre le temps en petits combats peu décisifs, résolut de livrer bataille. Il descendit dans la plaine au point du jour, et rangea ses troupes en face du soleil levant, objet de l'adoration des Perses, qui le saluèrent par des cris de joie. Cet hommage qu'ils rendoient à l'astre du jour, loin de faire prospérer leurs armes, fut une des causes de leur défaite. La divinité ingrate éblouissoit leurs yeux, et leur laissoit à peine apercevoir l'ennemi. Pour accélérer la victoire, Héraclius usa de stratagème. Par une fuite simulée, il attire après lui les Perses, qui se débandent dans l'ardeur de la poursuite. Lorsqu'il les voit en désordre, il fait volte-face, les arrête, les ren-

verse, les met en fuite à son tour. On en fait un grand carnage; on les poursuit jusque sur les montagnes. C'étoit une chasse plutôt qu'une bataille. Les Perses, dispersés, ne faisant aucune résistance, fuient de rochers en rochers comme des chèvres sauvages; les uns tombent sous le fer ennemi, les autres se précipitent; un grand nombre se rend aux vainqueurs; le camp est pris et pillé: et les Romains, qui depuis plusieurs années fuyoient à la seule vue de la cavalerie perse, étonnés de leur propre victoire, rentrent dans leur camp, levant les bras au ciel, rendant à Dieu des actions de grâces, et comblant d'éloges leur empereur: c'étoit, disoient-ils, un ange tutélaire qui effaçoit leur honte passée et leur annonçoit un retour de prospérités. Après cette glorieuse journée, Héraclius établit ses troupes en quartiers d'hiver dans l'Arménie, sous le commandement d'un de ses lieutenans-généraux, et il alla partager avec sa capitale la joie de ce premier succès.

L'année suivante, Héraclius partit le 25 mars, et, ayant célébré la fête de Pâques deux jours après à Nicomédie avec sa famille, il renvoya ses enfans à Constantinople, et, retenant avec lui l'impératrice, il prit le chemin de l'Arménie. Le 20 avril, il étoit déjà dans la Perse. Ce fut alors que Chosroës, transporté de colère, fit assommer les ambassadeurs romains qu'il tenoit en prison depuis six ans. Il rappela Sarbar, qui avoit déjà passé l'Euphrate pour marcher en Bithynie; et, ayant rassemblé un grand corps de troupes, il en donna le commandement à Saïs, avec ordre de se joindre à Sarbar, et de s'opposer ensemble aux progrès d'Héraclius. A la nouvelle de l'horrible traitement fait aux ambassadeurs, l'empereur assembla son armée: « Romains (dit-« il), vous voyez à quels ennemis vous avez affaire. Ce « sont des bêtes féroces plutôt que des hommes. Ils ont « rompu les liens les plus sacrés de la société humaine « en massacrant les médiateurs de la paix; ils en ont

AN. 623.

Chron. Alex. Niceph. p. 12, et ibi Petav. Theoph. p. 256, 257. Cedr. p. 411. Zon. t. 2, p. 84. Glycas. p. 276. Tzetzes Chil. c. 66. Hist. misc. l. 18. Strukhusius, syntagma, hist. sarrac. p. 2. Pagi ad Baron. Mém. acad. t. 32, p. 560.

« détruit toute espérance. Ils déclarent la guerre à toutes « les nations; ils la font à Dieu même. Nés pour la « ruine du monde, ils ne reconnoissent pour divinité « que cet élément destructeur qui réduit en cendres vos « temples et vos autels : c'est leur rage qui fait votre « force. Dieu combattra pour vous. Armez-vous de con- « fiance; la loi surmonte toutes les craintes, elle triom- « phe même de la mort. Nous avons traversé l'Asie; « qu'avons-nous trouvé dans ces belles provinces? les « cendres de nos villes, les os de vos compatriotes semés « sur la terre. Nous voici dans le cœur de la Perse; « faisons-en à notre tour le tombeau de ses habitans. « Songez qu'environnés d'ennemis, vous ne pouvez leur « échapper que par la victoire : fuir, c'est courir à la « mort. » Ces paroles embrasoient tous les cœurs; les yeux de ses soldats étinceloient de courage; et, quoiqu'il eût cessé de parler, ils demeuroient encore immobiles, tenant leurs regards fixés sur l'empereur, lorsque, du milieu de ce silence, s'éleva une voix qui s'écria : *Prince, comptez sur notre valeur; nous ne craignons qu'un seul péril, c'est celui auquel vous exposez trop souvent votre personne sacrée; ne versez que notre sang; il est à vous plus que le vôtre.* Cette voix, interprète des sentimens de toute l'armée, fut soutenue d'une acclamation générale. Héraclius se mit en marche; et avançant à grandes journées, sans s'arrêter à aucun siége, il mettoit le feu aux villes et aux villages qu'il rencontroit sur sa route, et laissoit partout des traces sanglantes de son passage. On remarqua, comme un signe de la protection divine sur les armes romaines, que les chaleurs du solstice, très-ardentes en ce climat, furent adoucies par des rosées abondantes, qui répandoient une agréable fraîcheur.

L'armée approchoit de l'Atropatène, lorsque Héraclius apprit que Chosroës, à la tête de quarante mille hommes, étoit campé à Ganzac, capitale de cette pro-

vince. C'est la ville nommée aujourd'hui Tauris, et que les Arméniens nomment encore Gandzac-Schahistan, surnom qui paroît désigner une habitation royale, parce que ce fut autrefois la résidence des rois de l'Atropatène. *Gandz*, en langue arménienne, signifie un trésor, comme le mot *gaza* l'a signifié dans les langues orientales. En effet, les rois de Perse y avoient un trésor, et, selon une tradition fabuleuse, c'étoit celui de Crésus, roi de Lydie, que Cyrus y avoit transporté. Héraclius marcha droit à cette ville. Une troupe de Sarrasins à sa solde, qui devançoient son armée, tombèrent sur les gardes avancées du camp des Perses, les taillèrent en pièces, et jetèrent tant d'épouvante, que Chosroës prit aussitôt la fuite avec toutes ses troupes. Les Romains les poursuivent vivement, en tuent un grand nombre, font beaucoup de prisonniers, et dispersent le reste. Héraclius, étant entré sans résistance dans Ganzac, brûla un fameux temple du feu. Le culte de cet élément, la grande divinité de la Perse, n'étoit nulle part si ancien ni si bien établi que dans l'Atropatène; c'est même ce qui a fait donner à cette contrée le nom d'*Aderbigian : ader*, en langue perse, signifie *le feu*. Zoroastre, disoit-on, étoit né et avoit vécu dans ce pays. Mais ce qui donna le plus d'étonnement, et en même temps d'indignation à l'empereur, ce fut le colosse de Chosroës, qui surpassoit encore en orgueil impie les rois de l'ancienne Babylone. Il étoit assis au milieu du palais, sous un dôme qui représentoit le ciel. On voyoit autour de lui le soleil, la lune, et les autres astres, accompagnés d'anges qui portoient des sceptres. Au moyen de certaines machines, le colosse versoit des pluies et faisoit gronder le tonnerre. Héraclius fit jeter par terre et mettre en poudre la statue; il livra aux flammes toute cette scène impie, le Pyrée, et une partie de la ville, qui étoit grande et peuplée, contenant plus de trois mille maisons.

Il arriva devant Thébarmès, aujourd'hui Ormia, encore plus célèbre par son pyrée. On croyoit qu'Ormia étoit la patrie de Zoroastre, instituteur du culte du feu. Le temple et la ville furent consumés par les flammes, et l'on continua de poursuivre Chosroës. Ce prince fuyoit au travers des défilés qui donnoient passage dans la Médie, sans s'arrêter deux jours dans le même lieu, en sorte qu'il fût impossible de l'atteindre. On ne voit pas non plus que Sarbar et Saïs, avec leurs armées, aient paru pendant toute cette campagne en présence d'Héraclius, soit qu'ils n'aient pu le rejoindre, soit que ces généraux, intimidés par la défaite précédente, aient évité sa rencontre. L'hiver approchoit, et, dans le conseil d'Héraclius, les uns étoient d'avis de retourner en arrière et de prendre des quartiers en Albanie, les autres de pénétrer plus avant dans la Perse. L'empereur, pour obtenir de Dieu la grâce de l'éclairer sur le parti qu'il devoit prendre, ordonna un jeûne de trois jours; ensuite, par un effet de superstition en usage alors et long-temps après, ayant ouvert les saints Evangiles, il crut y voir l'ordre d'aller hiverner en Albanie. Il en prit aussitôt le chemin; et comme son armée, chargée de butin, traînoit encore avec elle près de cinquante mille prisonniers, elle fut souvent harcelée dans sa marche par des détachemens ennemis, qui furent toujours repoussés avec perte. Les Romains eurent beaucoup à souffrir des glaces de ces contrées, et du froid, qui fut fort vif durant cet hiver. Les prisonniers étoient réduits à un état déplorable. Dès qu'on fut en Albanie, Héraclius, naturellement humain, les mit en liberté; il leur procura tous les soulagemens qui furent en son pouvoir, comme s'ils eussent été ses propres soldats, et gagna tellement leur cœur par son humanité, que ces malheureux, fondant en larmes, conjuroient le ciel de délivrer la Perse de la tyrannie d'un prince odieux, pour y établir un monarque si bienfaisant Il est à re-

marquer que l'extinction du feu perpétuel des Perses, qu'Héraclius ensevelit sous les ruines de leurs pyrées, donna occasion aux Mahométans d'en faire honneur à leur prophète; ils ont faussement publié que ce feu s'étoit éteint de lui-même et par miracle au moment de la naissance de Mahomet.

Baronius. Pagi ad Baron. Mariana, l. 6, c. 4. Murat. annal. ital. t. 4.

Ce fut vers ce temps-là que Suintilla, roi des Visigoths, successeur de Récarède, dont le règne n'avoit duré que trois mois après la mort de son père Sisebut, acheva de chasser d'Espagne ce qui restoit de Romains dans la province des Algarves. Ce petit coin de terre étoit néanmoins partagé en deux contrées, sous le gouvernement de deux patrices. Le roi gagna l'un par insinuation, vainquit l'autre par la force des armes, et les obligea tous deux de sortir du pays, et de se retirer dans les îles Baléares. Les secours que les Romains tiroient du voisinage de l'Afrique les avoient jusqu'alors maintenus dans cette partie de l'Espagne; mais la perte de Tanger, dont Sisebut s'étoit rendu maître, leur ayant fermé toute communication avec l'Afrique, il fallut abandonner entièrement cette célèbre conquête des Scipions. C'étoit la première province du continent où ils eussent mis le pied autrefois, et ce fut la dernière qu'ils perdirent à l'occident de l'Italie.

An. 624.

Theoph. p. 258 et seqq. Cedr. p. 412, 413, 414. Const. de adm. imp. c. 45. Hist. miscel. l. 18. Petav. ad Niceph. Pagi ad Baron.

La campagne suivante se passa tout entière en Albanie. Chosroës, honteux du mauvais succès de ses armes pendant les deux années précédentes, fit celle-ci les plus grands efforts. Sans attendre la fin de l'hiver, il mit sur pied trois armées, et en fit partir deux sous la conduite de Sarbar et de Sarablagas, pour prévenir Héraclius qui n'étoit pas encore sorti de ses quartiers. Ils marchèrent d'abord séparément, à dessein d'enfermer entre deux l'armée romaine. Mais, n'osant l'approcher de trop près, ils se contentèrent de se rendre maîtres des défilés qui conduisoient de l'Albanie dans la Perse. Héraclius, ayant rassemblé ses troupes au commencement du printemps,

prit un long détour vers l'occident pour s'éloigner de la mer et des montagnes, et traversa de vastes plaines qui lui fournissoient des vivres en abondance. Sarablagas, instruit de cette marche, prit les devans par les gorges des montagnes, pour rencontrer les Romains au moment qu'ils paroîtroient au-delà, et Sarbar se mit à les poursuivre. L'avis de l'empereur étoit de retourner d'abord sur Sarbar, qui le suivoit en queue, et dont la cavalerie étoit harassée par des marches rudes et difficiles. Mais les Lazes, les Abasges, les Ibères, qui faisoient une grande partie de son armée, refusèrent d'obéir. C'étoit, disoient-ils, perdre leur sang inutilement que de combattre un ennemi qui se contentoit de les suivre sans pouvoir mettre obstacle à leurs progrès. Cependant, lorsqu'ils eurent tourné les montagnes, et qu'ils virent devant eux Sarablagas qui leur fermoit le passage, en sorte qu'il falloit se hâter de lui passer sur le ventre, ou de se voir enfermés entre deux armées, ils reconnurent leur faute, et demandèrent pardon de leur désobéissance, priant l'empereur de ne les pas ménager, et lui protestant que désormais ils suivroient aveuglément ses ordres. Héraclius marcha droit à Sarablagas, le battit, et continua sa route vers la Perse.

La perte qu'avoit faite Sarablagas n'étoit pas considérable, Héraclius s'étant contenté de s'ouvrir le passage sans poursuivre les vaincus. Ainsi les deux généraux réunis suivirent les Romains à dessein de les combattre. Ils y étoient encouragés par deux déserteurs qui leur persuadoient qu'Héraclius craignoit une bataille, et que sa marche étoit une véritable fuite. De plus, ils apprenoient que Saïs alloit incessamment les joindre avec une troisième armée, et ils s'empressoient de prévenir son arrivée pour ne lui pas laisser la gloire d'avoir battu les Romains. Ils se hâtèrent donc d'atteindre Héraclius, et vinrent le soir camper à sa vue, résolus de le forcer à combattre dès le lendemain. Pour accroître leur con-

fiance, et prendre un terrain plus avantageux, l'empereur décampa sans bruit dès que la nuit fut venue, et, ayant marché jusqu'au point du jour, il campa sur le penchant d'une colline couverte de bois, et fit reposer ses soldats. Les ennemis ne s'aperçurent de sa retraite qu'au matin; ce qui acheva de leur persuader qu'il fuyoit devant eux. Ils coururent aussitôt après lui, et arrivèrent en désordre au pied de la colline. Les Romains n'eurent que la peine de descendre sur eux; ils les mirent en fuite du premier choc, les poursuivirent dans les vallons, et en firent un grand carnage. Ils n'étoient pas encore rentrés dans leur camp, lorsque Saïs arriva : il avoit forcé sa marche pour avoir part à la bataille. La victoire que les Romains venoient de remporter, loin de les avoir fatigués, leur fit trouver de nouvelles forces; ils se rallient, fondent sur les troupes de Saïs, sans leur donner le temps de se reconnoître, en massacrent une grande partie, dispersent le reste, et se rendent maîtres de tous les bagages. Il est à croire que Sarablagas avoit péri dans le combat; son nom ne paroît plus dans l'histoire.

Sarbar et Saïs rallièrent les débris de leurs armées, et se réunirent pour ne faire qu'un seul corps. Héraclius, joignant la ruse à la valeur, feignoit de craindre une action contre toutes les forces des Perses ainsi rassemblées; il ne marchoit que par des routes escarpées, campoit sur des hauteurs presque inaccessibles, et traînoit après lui les Perses, qui ne le perdoient pas de vue. Il épioit l'occasion de les attaquer à son avantage. Mais les Lazes et les Abasges, fatigués de ces marches pénibles, où ils avoient sans cesse l'ennemi derrière eux, se séparèrent des Romains, et retournèrent dans leur pays. Cette désertion, qui affoiblissoit de moitié l'armée romaine, releva les espérances des généraux perses, qui se trouvoient fort supérieurs en nombre. Ils présentèrent la bataille, et l'empereur, se fiant sur le courage de ses soldats déjà tant de fois vainqueurs, et sur les ressources

de son génie, ne la refusa pas. Il rangea ses troupes, et courant lui-même entre les rangs : *Soldats*, disoit-il, *ne comptez pas les ennemis : ils ont fui devant vous en plus grand nombre ; ceux-ci ne sont que des misérables restes de trois défaites ; ce sont des victimes échappées au tranchant de vos épées. Montrez-leur que ce n'est pas aux Lazes et aux Abasges que vous devez vos victoires.* Les deux armées restèrent en présence jusque fort avant dans le jour sans en venir aux mains, chacun voulant conserver l'avantage de son poste. Enfin, le soleil étant sur son déclin, Héraclius fit défiler son armée en bon ordre, et se remit en marche, toujours suivi des ennemis, et toujours prêt à combattre, s'ils attaquoient son arrière-garde. Ce prince actif et vigilant s'étoit si bien fait instruire de la situation des lieux, qu'il connoissoit le pays mieux que les Perses mêmes. Il mesuroit ses marches avec tant de précision, qu'il se trouvoit toujours au soir dans un campement avantageux et hors d'insulte. Les Perses, ayant changé de route pour le prévenir et lui couper le chemin, s'engagèrent dans des marécages, où leur armée fut sur le point de périr. On traversoit alors la Persarménie : les habitans de ce pays, sujets des Perses et naturellement guerriers, vinrent en foule grossir l'armée de Sarbar ; mais bientôt après, aux approches de l'hiver, ils s'en détachèrent, et regagnèrent leurs demeures. Saïs étoit retourné en Perse, et avoit laissé son collègue en Albanie, où il établissoit déjà ses quartiers d'hiver. Héraclius, infatigable, et qui ne cédoit que fort tard aux rigueurs de la saison, voulut couronner cette campagne par une action d'éclat. Apprenant que Sarbar étoit cantonné dans un château de l'Albanie, et que ses troupes campoient alentour, il choisit les mieux montés de ses cavaliers, avec les plus alertes et les plus braves de son infanterie, et les partage en deux corps. Il fait partir le premier au commencement de la nuit, pour

aller jeter l'alarme dans le camp des Perses, et se met lui-même à la tête du second, pour profiter de cette première attaque et achever la défaite. Après une marche précipitée, ils arrivent au camp ennemi. Les Perses, endormis, prennent les armes en désordre; ils font peu de résistance. Héraclius survient, tout fuit, tout tombe sous le fer des Romains. Sarbar, réveillé en sursaut par tant de cris confus, croit que l'ennemi est déjà dans la place; il saute sur son cheval, sans se donner le temps de prendre ni ses habits ni ses armes, et se sauve à toute bride. Ses femmes, les satrapes, les principaux officiers, toute la fleur de la noblesse de Perse, logés avec lui dans le château, montent sur les toits et essaient de se défendre. Héraclius y faire mettre le feu : les uns se précipitent, les autres sont dévorés par les flammes. Ceux qui tentent de s'échapper sont ou tués, ou chargés de chaînes. On prend, on apporte à l'empereur les habits et les armes de Sarbar, entre lesquelles étoit un bouclier couvert de lames d'or et une ceinture enrichie de pierreries. On court à la poursuite de ceux que la terreur avoit dispersés dans les campagnes. La plupart furent massacrés ou fait prisonniers. Après cet exploit important, Héraclius rassembla toutes ses troupes, et passa l'hiver dans les quartiers que Sarbar avoit destinés pour lui-même. Quoique les généraux perses eussent été battus quatre fois dans cette campagne, cependant, à force de marches, de contre-marches et de chicanes militaires, ils étoient venus à bout d'empêcher Héraclius de pénétrer dans la Perse.

Depuis trois ans qu'Héraclius étoit parti de Constantinople, chaque année avoit été signalée par de glorieuses victoires. Mais, malgré de si brillans exploits, tant de batailles, tant de marches pénibles, toujours à la vue des ennemis, la difficulté des convois, les maladies, les rigueurs de deux hivers passés dans une contrée froide et stérile, avoient fort affoibli son armée. Il résolut de

An. 625.
Theoph. p. 261, 262, 263.
Cedr. p. 414, 415.
Hist. miscel. l. 18.
Petav. ad Niceph.

Pagi ad Baron.

la faire reposer cette année dans les fertiles campagnes de l'Asie mineure, où le voisinage de la Thrace lui faciliteroit les recrues, et où la douce température de l'air rétabliroit ses soldats. Une autre raison l'obligeoit encore à repasser l'Euphrate. Il apprenoit que Sarbar, suivi d'une nouvelle armée, avoit ordre de marcher à Constantinople, et l'état dans lequel il avoit laissé cette ville lui donnoit de l'inquiétude. Loin de compter sur le secours des Abares, il croyoit que le kan, plus fidèle à sa haine invétérée qu'à ses nouveaux sermens, se joindroit lui-même aux Perses pour détruire la capitale de l'empire. Dès le premier jour de mars il rassembla ses quartiers, et prit la route de la Mésopotamie. La marche fut longue et fatigante au travers des rochers et des neiges dont le pays étoit encore couvert. Ils furent sept jours à traverser le mont Taurus, et parvinrent enfin au bord du Tigre. Après l'avoir passé près de sa source, ils arrivèrent à Martyropolis, et séjournèrent à dix lieues de là dans la ville d'Amide. Pendant que l'armée se reposoit, l'empereur dépêcha un courrier à Constantinople pour instruire le sénat du détail de ses exploits. Ces nouvelles furent reçues avec beaucoup de joie. Sarbar approchoit avec toutes ses forces; mais l'empereur, qui ne vouloit pas s'arrêter en Mésopotamie, fit garder les gorges des montagnes par où les Perses pouvoient le joindre. Il passa le Nymphius, et arriva au bord de l'Euphrate, dans l'endroit même où Sarbar s'étoit d'avance préparé un passage au moyen d'un pont de cordes tendues d'un bord à l'autre. Mais à l'approche des Romains, il avoit envoyé ordre de replier le pont sur l'autre bord. Héraclius ayant fait sonder le fleuve, le trouva guéable en un endroit; il y fit passer son armée, et se rendit à Samosate à la fin de mars. Après avoir traversé le mont Amanus, il entra en Cilicie. Les plaines, arrosées des eaux du Sarus, abondoient en pâturages; il s'y établit pour refaire sa cava-

lerie, et campa entre la ville et le pont d'Adanes; c'étoit une des principales villes de la province.

Sarbar avoit passé l'Euphrate peu de temps après l'empereur, et il le suivoit à la trace. Il parut bientôt au bord du Sarus, en sorte que les deux armées n'étoient séparées que par le pont. Le passage en étoit défendu par deux redoutes construites à la tête, et garnies de soldats. Pendant que les Perses s'occupoient à dresser leurs tentes et à se retrancher, des volontaires de l'armée romaine allèrent fondre sur eux, et en tuèrent un assez grand nombre. L'empereur, qui craignoit que ces attaques inconsidérées n'attirassent l'ennemi en-deçà du pont, fit défense à ses soldats de se hasarder sans son ordre. Il ne fut pas obéi : c'étoient à toutes les heures du jour des escarmouches, dans lesquelles les Romains avoient presque toujours l'avantage. Sarbar profita de leur témérité; il posta un corps de troupes en embuscade au bord du fleuve, entre des saules et des roseaux, et, se laissant battre à dessein, il prit la fuite. Par cette feinte il en attira un plus grand nombre, qui accoururent pour avoir part aux dépouilles. Lorsqu'il les vit assez éloignés du fleuve, il tourna visage, et les mit en fuite à son tour. Les soldats de l'embuscade se montrèrent en même temps, et leur fermèrent l'entrée du pont. Surpris et enveloppés, ils furent tous taillés en pièces. Les Perses, animés par ce succès, attaquèrent les redoutes, et alloient se rendre maîtres du passage, lorsque Héraclius accourut lui-même à la tête de ses meilleurs soldats. Au milieu du pont vint sur lui à toute bride un cavalier perse d'une taille gigantesque, armé d'un large cimeterre; l'empereur, aussi adroit qu'intrépide, le perça du premier coup de lance, et le renversa dans le fleuve. La défaite de ce géant, renommé pour sa force et sa valeur, jette l'effroi dans le cœur des Perses; ils fuient devant Héraclius; les uns sont tués, les autres, se pressant sur ce pont étroit, tom-

bent dans le fleuve, tandis que leur armée, rangée sur le bord, tire sans cesse sur les Romains. Rien n'arrête Héraclius; il passe au travers d'une grêle de flèches; accompagné d'un peloton de soldats, il donne tête baissée dans le gros de l'armée ennemie. On le reconnoissoit à ses bottines de couleur de pourpre, et plus encore à son intrépidité et à la pesanteur de ses coups. Au rapport des historiens, il se signala dans cette journée par des efforts au-dessus de l'humanité. Sarbar fuyant avec effroi, et tournant vers lui ses regards: *Vois-tu ton maître?* dit-il à un déserteur romain qui fuyoit avec lui, *c'est lui seul qui défait notre armée.* Ses armes furent faussées en cent endroits; il reçut plusieurs blessures, dont aucune ne se trouva dangereuse. Le combat ne finit qu'avec le jour. Sarbar s'éloigna pendant la nuit avec ce qu'il put rallier de ses troupes, et ne revint de son épouvante qu'après avoir repassé l'Euphrate. Il regagna promptement la Perse, et passa le reste de l'année à réparer ses pertes, pour revenir l'année suivante avec de plus grandes forces. L'empereur remonta vers Sébaste dans le Pont, et ayant passé l'Halys, il mit son armée en quartier de rafraîchissement sur les bords délicieux de ce fleuve. Chosroës se vengea de la défaite de ses troupes sur les églises de la Perse, dont il enleva tous les ornemens; et, pour faire dépit à l'empereur, il força les chrétiens de ses états d'embrasser la secte de Nestorius. Quinze ans auparavant, par complaisance pour son médecin, il avoit contraint les habitans d'Edesse d'adopter l'hérésie contraire. Ce prince violent et superbe s'attribuoit les droits de souveraineté jusque sur les pensées des hommes; il se jouoit de toutes les religions, et prétendoit les faire obéir à sa politique et à ses passions.

An. 626. Les finances de l'empereur n'étoient pas si bien gouvernées que ses armées, qu'il conduisoit lui-même. Depuis huit ans on avoit aboli les distributions de pain

établies par un long usage à Constantinople. On les avoit cependant continuées aux soldats de la garde. Jean Sismus, trésorier de l'épargne, sous prétexte de fournir aux dépenses de la guerre de Perse, les supprima entièrement; et, de plus, il voulut mettre sur les vivres un impôt qui en rehaussoit le prix dans la proportion de trois à huit; ce qui causa une grande émeute. Le 14 mai, le peuple et les soldats s'attroupèrent dans l'église de Sainte-Sophie, au moment qu'on alloit commencer l'office, jetant de grands cris, et accablant Sismus d'imprécations. Le patriarche les calma pour quelques momens, en promettant d'employer son crédit pour leur procurer satisfaction. Mais dès que l'office fut achevé, ils accoururent de nouveau, et les clameurs recommencèrent. Le patriarche, accompagné d'Alexandre, préfet du prétoire, du comte Léonce, écuyer de l'empereur, et de plusieurs magistrats, étant monté dans la tribune, ne put les apaiser qu'en leur promettant que la trésorerie ne seroit plus entre les mains de Sismus, qu'on n'augmenteroit pas le prix des vivres, et qu'incessamment on rétabliroit les distributions sur l'ancien pied. Aussitôt la multitude satisfaite sortit en foule de l'église, et alla décharger sa colère sur les statues de Sismus, qui furent mises en pièces. Plus le mérite étoit devenu rare, plus les monumens institués pour en être la récompense s'étoient multipliés. Il suffisoit d'entrer dans quelque charge pour se voir décoré de statues, de médaillons, et d'inscriptions honorables, qui perdirent leur prix par cet abus.

Chosroës, au désespoir de voir sa fortune enchaînée par celle d'Héraclius, et de ne redoubler ses efforts depuis quatre années que pour recevoir de nouveaux affronts, mit toute la Perse en mouvement pendant cet hiver. Sans distinction de libres et d'esclaves, de naturels du pays et d'étrangers, il forma trois grandes armées. Il donna les meilleures troupes à Saïs, qui de-

Niceph. p. 11, 12, 13. Chron. Alex. Theoph. p. 263 et seqq. Cedr. p. 415, 416. Manas. p. 75, 76. Zon. t. 2, p. 84.

Orat. in Festum τῆς ἀκαθίςȣ. apud Combesis. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 117, 118. Petav. ad Niceph. Pagi ad Baron. D'Herbelot, bibl. orient. au mot Khozars. *M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 507. Mém. acad. t. 32, p. 565.*

voit marcher contre Héraclius. Dans cette armée étoient cinquante mille hommes choisis dans toute la Perse, qu'on appeloit *les bataillons d'or*, parce que le fer de leurs javelots étoit doré. Sarbar, à la tête d'une autre armée, avoit ordre d'aller droit à Constantinople, et d'agir de concert avec les Abares, les Bulgares et les Esclavons, pour l'investir et s'en rendre maître. Une troisième armée, sous la conduite de Razatès, étoit destinée à couvrir la frontière. Sur ce plan l'empereur divisa ses troupes en trois corps; il en envoya un à Constantinople pour défendre la ville; il mit à la tête d'un autre son frère Théodore, pour résister à Saïs; il marcha lui-même en Lazique avec le troisième. La première action de cette campagne se passa entre Saïs et Théodore. Saïs, ayant traversé l'Euphrate, vint attaquer Théodore dans les plaines de la petite Arménie. L'heureux succès de cette bataille fut attribué à la protection de la sainte Vierge. Dès que les deux armées furent aux mains, il tomba sur les Perses une grêle si violente, qu'un grand nombre en furent tués ou blessés, tandis que l'armée romaine jouissoit d'une parfaite sérénité. Les Romains n'eurent pas de peine à mettre l'ennemi en déroute; ils en firent un grand carnage. Un accident si imprévu n'excusa pas Saïs auprès de Chosroës, qui, dans les transports de sa colère, lui destinoit une mort cruelle. Mais le désespoir de cet infortuné général prévint la barbarie du prince. Il mourut de chagrin peu de jours après sa défaite. Chosroës donna ordre d'embaumer son corps; et l'ayant fait apporter devant lui, il assouvit sa rage en le meurtrissant de coups, et vomissant contre lui les plus horribles injures.

Héraclius étant parti des bords de l'Halys, où il avoit passé l'hiver, avoit traversé le Pont, et étoit entré en Lazique, où il parcouroit les bords du Phase, mettant des garnisons dans toutes les villes, pour s'assurer de l'obéissance de ces peuples, qui, deux ans auparavant,

avoient abandonné son armée. En avançant vers le nord, il prit connoissance d'une nation puissante, qui s'étoit depuis peu établie dans ces contrées. C'étoient les Khazars ou Khozars, que l'histoire nomme ici pour la première fois. Si l'on en pouvoit croire les historiens orientaux, l'origine de ce peuple remonteroit jusqu'à la première division du genre humain. Khazar, fils de Japhet et frère de Turk, disent-ils, s'établit sur les bords du fleuve Atel, qui est le Volga; il y bâtit une ville, à laquelle il donna son nom; et c'est de là que les Persans appellent la mer Caspienne *mer de Khozar*. Les auteurs les nomment quelquefois *Turcs orientaux*, parce qu'ils venoient du côté de la Sarmatie asiatique. Ils s'étendirent depuis le Daguestan le long du mont Caucase, et dans tout le nord de la Circassie et du Pont-Euxin, jusque dans la Chersonèse taurique, aujourd'hui la Crimée; ce qui leur a fait donner quelquefois le nom de *Tauroscythes*. Leur prince avoit le titre de *kan*; ils étoient divisés en plusieurs tribus: celle de Cabarta a donné le nom au pays qu'on appelle *Cabarta*, à l'orient de la Circassie. C'est une espèce de république indépendante. Il y a encore au nord de la Géorgie une tribu de Tartares qui conserve le nom de *Khozars*.

Ces barbares, conduits par Ziébel, qui gouvernoit la nation sous l'autorité du kan, avoient fait une irruption dans la Perse par le détroit de Derbend; et, après avoir pénétré jusque dans l'Aderbigian, ils avoient ravagé une grande étendue de pays. Héraclius, alors en Lazique, résolut d'en tirer des secours. Il envoya donc des présens à Ziébel qui revenoit de Perse avec une multitude de prisonniers, et lui fit proposer une alliance. Ce général témoigna qu'il s'en trouvoit fort honoré; et, sur cette réponse, Héraclius alla au-devant des Khazars. Ils se rencontrèrent près de Tiflis, ville d'Ibérie, alors occupée par les Perses, aujourd'hui capitale du pays de Carduel en Géorgie. Dès que Ziébel

aperçut l'empereur, il s'avança à la tête d'un escadron; et, sautant à bas de son cheval, il se prosterna devant lui; toute la troupe en fit autant, et ensuite l'armée entière. L'empereur leur ayant fait signe de se relever, et à Ziébel de remonter à cheval et de s'approcher, il l'appela son fils, et, ôtant la couronne de sa tête, il la mit sur celle du prince khazar. Tout cela se passoit à la vue des Perses qui bordoient les murs de Tiflis. L'empereur donna un repas à Ziébel, et lui fit présent de toute la vaisselle qu'on avoit servie au festin sur les tables, d'une robe de riche étoffe, et de pendans d'oreilles de grand prix. Il distribua aussi des présens aux principaux officiers. Ziébel, charmé de la générosité de l'empereur et de la prudence qui paroissoit dans ses discours, le pria de recevoir son fils âgé de quatorze à quinze ans, afin qu'il pût s'instruire à la suite d'un prince si sage. L'empereur, de son côté, lui présentant le portrait de sa fille Eudocie : *Je vous la promets en mariage*, lui dit-il, *si vous me secondez contre notre ennemi commun.* La mort du prince khazar, arrivée peu de temps après, prévint l'accomplissement de cette promesse. Mais l'empereur étoit bien résolu de la tenir, puisque la princesse étoit déjà en chemin. Il falloit qu'Héraclius eût la destruction de Chosroës plus à cœur que ni la majesté de l'empire, ni l'honneur de sa famille, puisqu'il achetoit à ce prix l'alliance d'un barbare qui n'étoit pas même souverain dans son pays. Ziébel, comblé de libéralités et de caresses, se retira avec son armée, dont il laissa quarante mille hommes à Héraclius, pour retourner avec lui dans l'intérieur de la Perse.

Pendant qu'Héraclius se faisoit de nouveaux alliés en Orient, ceux qu'il avoit en Occident se liguoient avec ses ennemis. Sarbar avoit engagé par ses députés le kan des Abares à se joindre à lui avec les Bulgares et les Esclavons, pour attaquer la capitale de l'empire. En attendant l'arrivée de ces secours, il demeuroit campé devant

Chalcédoine, dont il brûloit les faubourgs. Enfin, le 29 juin, on vit arriver la tête de l'armée abare, composée de trente mille hommes, qui campèrent au pied de la longue muraille. Aussitôt les différens corps de troupes romaines, répandus autour de Constantinople, se renfermèrent dans l'enceinte de la ville. Le lendemain les Abares avancèrent jusqu'à la distance de quatre lieues, et campèrent près de Mélantias. Leurs partis infestoient tous les environs, brûlant les bourgs et les villages. Néanmoins dix jours après, comme il ne paroissoit point de barbares dans la plaine, il sortit de la ville grand nombre de soldats suivis des valets de l'armée, et de plusieurs habitans, pour aller faire un fourrage à trois lieues. Cette hardiesse ne fut pas heureuse. Un corps de troupes supérieur en forces tomba sur eux, en tua une partie, et fit beaucoup de prisonniers. Cependant les soldats romains combattirent avec courage, et sauvèrent aux dépens de leur vie celle de leurs valets et des habitans qui fuyoient derrière eux. Ce même jour, un corps d'environ mille Abares tourna le golfe de Céras, et s'avança au-delà du faubourg de Syques, jusqu'au bord du Bosphore, pour se montrer aux Perses campés à Chrysopolis, dans le même lieu où est aujourd'hui Scutari. Ils se donnèrent mutuellement des signaux, les Abares pour avertir les Perses de leur arrivée, les Perses pour exhorter les Abares à commencer les attaques.

Dès qu'on avoit appris à Constantinople que le kan se liguoit avec les Perses, on lui avoit député un sénateur nommé Athanase, pour tâcher de traverser cette négociation. Le kan, sans avoir aucun égard à ses remontrances, ne lui permettoit pas de retourner, et le retenoit à sa suite. Lorsqu'il fut arrivé près d'Andrinople avec le reste de son armée, qu'il conduisoit en personne, il le fit venir devant lui : *Va dire à tes compatriotes*, lui dit-il, *qu'il est encore temps pour eux de me désarmer, pourvu qu'ils consentent à payer ma re-*

traite. Athanase, porteur de ces paroles, fut mal reçu par le patrice Bon, et par les sénateurs, qui lui reprochèrent de s'être avili jusqu'à devenir le messager d'un barbare perfide et insolent. Il s'excusa sur la commission dont le sénat lui-même l'avoit chargé de rapporter la réponse du kan des Abares, ajoutant qu'il étoit prêt à lui reporter la leur sans en adoucir les termes, au risque d'essuyer toute la colère d'un prince brutal et cruel. Pour lui faire voir que la ville étoit en état de défense, on fit en sa présence la revue des troupes. Il se trouva douze mille chevaux avec une infanterie sans doute beaucoup plus nombreuse, mais dont les écrivains ne spécifient pas le nombre. Athanase fut chargé d'une réponse par laquelle, sans insulter le kan, on lui signifioit une résolution irrévocable de se défendre jusqu'à l'extrémité plutôt que de s'abaisser à des conditions que les Abares ne pouvoient proposer sans injustice, ni les Romains accepter sans déshonneur. Le kan, irrité de cette fermeté, chassa de sa présence Athanase : *Va périr avec tes concitoyens*, lui dit-il, *et dis-leur de ma part qu'il faut qu'ils m'abandonnent tout, ou que je détruirai leur ville de fond en comble.*

Le peuple, animé par les discours du patriarche et par la confiance qu'il avoit en la protection de la sainte Vierge, patronne de la ville, ne s'effraya point de ces menaces. Bon disposoit tout pour une vigoureuse défense, tandis que Sergius imploroit l'assistance de Dieu par des prières et des processions dans lesquelles on portoit les images et les reliques des saints, en chantant les premiers versets du psaume *exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* Le 29 juillet le kan arriva, suivi du reste de son armée, et s'avança jusqu'à la portée des machines pour reconnoître la ville. Les Abares parurent innombrables. Le lendemain, pendant qu'il faisoit reposer ses troupes, un de ses partis courut à l'église de Sainte-Marie de la fontaine, qui n'étoit qu'à cent vingt-

cinq pas de la Porte dorée. Il fut repoussé et taillé en pièces par un corps de troupes légères qui sortirent de la ville. Le 31 juillet, le kan fit battre la muraille par le bélier et par toutes sortes de machines, depuis le commencement du jour jusqu'à six heures du soir. L'attaque continua les deux jours suivans avec la même violence. Douze tours roulantes, aussi hautes que les tours des murailles, faisoient pleuvoir les pierres, les flèches, les javelots. Les assiégés se défendoient avec un courage opiniâtre; les machines dont les murs étoient couverts, et les fréquentes sorties faisoient périr grand nombre d'ennemis. On détruisoit, on brûloit leurs ouvrages. Les gens de mer se joignirent aux soldats et aux habitans, et ces trois ordres de combattans se disputoient le prix de la hardiesse et de la valeur. Un matelot inventa une nouvelle machine; c'étoit un mât porté sur des roues, au haut duquel étoit suspendue une nacelle; poussé le long de la muraille, il suivoit le mouvement des tours ennemies, auxquelles les matelots, dont la nacelle étoit remplie, mettoient le feu avec des torches ardentes qu'ils y lançoient.

Après trois jours d'attaques continuelles, toujours courageusement repoussées, le kan demanda un pourparler. On lui envoya cinq des principaux sénateurs. Lorsqu'ils furent en sa présence, il fit venir trois officiers perses, que Sarbar lui avoit députés; il les fit asseoir à ses côtés, laissant debout les envoyés romains, auxquels il parla en ces termes: « Ces Perses que vous « voyez viennent m'offrir leurs bras; je n'en ferai point « d'usage, si vous écoutez les conseils de ma clémence: « sortez tous de votre ville, sans rien emporter que « l'habit qui couvrira votre corps; abandonnez-moi « tout le reste, et retirez-vous au camp des Perses, dont « vous ne recevrez aucun mauvais traitement. Sarbar « m'en a donné parole, et je suis garant de sa bonne foi. « C'est l'unique moyen de sauver votre vie et celle de

« vos familles, à moins que vous n'ayez le secret de « vous transformer en poissons ou en oiseaux pour vous « échapper au travers des eaux ou des airs. Que votre « confiance dans le secours de votre Dieu ne vous aveugle « pas; je prendrai demain votre ville, et j'en ferai un « désert. Ne comptez pas non plus sur votre empereur; « ces Perses m'assurent qu'il n'est point entré dans leur « pays, et qu'il n'a point d'armée. » *S'ils l'assurent*, reprit brusquement un des sénateurs, *ce sont des imposteurs qui vous abusent par leurs mensonges*. Comme un des Perses lui répliquoit en termes injurieux : *Je n'ai rien à te répondre*, dit le sénateur, *quand tu nous insultes ; ce n'est pas toi, c'est le kan qui nous outrage ;* et, se tournant vers le prince abare : *Avec tant de forces*, lui dit-il, *vous avez donc encore besoin du secours des Perses ? Point du tout*, dit le kan, *mais ils me l'offrent parce qu'ils sont mes amis. Eh bien*, répliqua le Romain, *acceptez leurs offres : pour nous, n'espérez pas que nous abandonnions notre ville ; si vous n'avez point d'autre proposition à nous faire, permettez-nous de nous retirer*. Après cette entrevue, ils rentrent dans la ville. La nuit suivante, les trois Perses, traversant le Bosphore dans une nacelle pour retourner à Chrysopolis, furent pris au passage par un vaisseau romain, et conduits à Constantinople. On trancha sur-le-champ la tête à l'un des trois; on coupa les deux mains à un autre, et, après les avoir attachées à son cou avec la tête de son camarade, on le mit hors de la ville pour aller en cet état horrible se présenter au kan des Abares. Le troisième fut conduit dans un vaisseau à la vue de Chrysopolis; là on lui coupa la tête sur le tillac, et on la jeta, par le moyen d'une machine, dans le camp des Perses, avec un écriteau en ces termes : *Le kan s'est réconcilié avec nous ; il nous a fait présent de vos députés ; ne soyez point inquiets des deux autres ; nous vous renvoyons la tête de celui-ci.*

Quelque irrités que fussent les Perses de cette cruelle ironie, ils ne pouvoient s'en venger, faute de vaisseaux pour passer le Bosphore. Le kan entreprit de leur procurer le passage. Il avoit apporté au siége un très-grand nombre de canots pour bloquer la ville du côté du golfe de Céras, tandis qu'il l'attaqueroit du côté de la terre. Mais les vaisseaux romains, maîtres du golfe, ayant rompu ses mesures, il avoit pris le parti de jeter ses canots à l'embouchure du Barbyssus, qui se décharge à la pointe du golfe. Comme il y avoit beaucoup de vase en cet endroit, et que l'eau y étoit fort basse, les vaisseaux ne pouvoient en approcher, et les canots se trouvoient hors d'insulte. Il en fit transporter une partie dans une baie du Bosphore, nommée *Chelæ*, à deux lieues de Constantinople, en remontant vers le nord, afin qu'ils ne fussent point aperçus de la ville. Mais, malgré cette précaution, l'entreprise ne put demeurer secrète. Plusieurs vaisseaux sortirent du port, quoique avec un vent contraire, et se mirent en état de s'opposer au passage. Le kan, qui avoit voulu conduire lui-même ce transport, revint vers le soir devant Constantinople, et les Romains, par bravade, lui envoyèrent un présent de vins et de gibier. Comme l'officier qui recevoit ce présent leur reprochoit la cruauté dont ils venoient d'user envers les députés des Perses, et l'insulte faite au kan, qui se préparoit, disoit-il, à en tirer une terrible vengeance: *Nous l'attendons*, répondirent-ils. La nuit suivante les Perses, prêts à s'embarquer, bordoient le rivage, et les canots des Abares traversoient le Bosphore, lorsque les vaisseaux romains fondirent dessus, et s'en emparèrent, massacrant et précipitant dans la mer les Esclavons qui les conduisoient.

Le kan, consterné de cette perte, résolut de faire un dernier effort pour emporter la ville par un assaut général. Voici quel étoit l'ordre de l'attaque. Toute son armée devoit, dès le point du jour, s'avancer au pied

des murs, dégarnir la muraille et en abattre les défenseurs par une grêle continuelle de flèches; faire jouer en même temps toutes les machines; et, lorsqu'on seroit près de monter à l'assaut, on devoit donner le signal, avec des torches allumées, aux Esclavons qui étoient sur les canots à l'embouchure du Barbyssus. Ceux-ci devoient aussitôt entrer dans le golfe, débarquer le long de la ville, l'attaquer de ce côté-là pour faire diversion, y pénétrer, s'il étoit possible, et donner la main aux troupes qui auroient escaladé du côté de la terre. Le patrice Bon fut averti à temps de toutes ces dispositions. Pour les rendre inutiles, il rassembla dès l'entrée de la nuit tous les vaisseaux dispersés dans les différens ports de Constantinople, et les fit ranger sans bruit le long des deux rivages vers la pointe du golfe. Dès que les canots sortis de l'embouchure du fleuve au signal donné se sont avancés en pleine eau, les vaisseaux fondent sur eux à droite et à gauche, et les enveloppent; les Esclavons sont la plupart assommés et déchirés à coups de crocs; les autres tâchent de se sauver à la nage vers l'endroit où ils avoient vu briller des feux, croyant y trouver les Abares; ils y trouvent la mort. Un corps d'Arméniens rangé sur le bord de Blaquernes les passe au fil de l'épée à mesure qu'ils atteignent le rivage. Quelques-uns échappent et gagnent l'armée du kan, qui ne leur fait pas plus de quartier. Outré de colère de ce qu'ils avoient mal exécuté ses ordres, il les fait tuer sans pitié. Les eaux du golfe étoient rougies du sang des Esclavons et couvertes de leurs cadavres flottans, entre lesquels on reconnut plusieurs femmes. Cependant l'armée de terre battoit les murs de la ville. Le kan, placé sur une éminence avec sa cavalerie, voyant toutes ses mesures rompues, se livroit aux plus violens excès de la rage et du désespoir. Les habitans profitent du désordre pour faire une furieuse sortie; l'épouvante saisit les Abares; ils fuient avec tant d'effroi,

que les enfans mêmes et les femmes, mêlés avec les combattans, pénètrent jusqu'à leur camp.

Cet échec découragea entièrement le prince abare. La nuit suivante il fit démonter toutes ses machines, brûla les tours roulantes, combla ses retranchemens, pendant que le patriarche et tout le peuple de Constantinople, les mains levées vers le ciel et versant des larmes de joie, rendoient à Dieu des actions de grâces. Dès le matin, étant prêt à partir avec toute son armée, il envoya un héraut crier aux habitans *qu'il ne se retiroit que pour revenir dans une saison plus commode et avec de plus grands préparatifs; que bientôt ils le reverroient armé de toutes ses forces et de toute sa vengeance, pour leur faire à tous le même traitement qu'ils avoient fait aux trois députés des Perses*. Cependant quelques momens après il fit demander encore une entrevue au patrice, qui répondit *qu'il n'avoit plus de pouvoir pour traiter avec les Abares; que le frère de l'empereur étoit sur le point d'arriver avec son armée victorieuse, et que ce prince iroit incessamment chercher le kan dans son pays, apparemment pour lui parler de paix*. Ce mensonge jeta dans le cœur du roi barbare une nouvelle terreur; il craignit d'avoir sur les bras l'armée de Théodore vainqueur de Saïs, et décampa aussitôt. Pour couvrir sa retraite, il laissa dans la plaine de Constantinople sa cavalerie, qui passa le reste du jour à brûler ce qui subsistoit encore d'églises et de villages alentour, et le rejoignit la nuit suivante. La ville, qui avoit soutenu des attaques continuelles pendant treize jours depuis le 31 juillet jusqu'au 12 d'août, crut devoir sa délivrance à la protection de la sainte Vierge. En mémoire de cet heureux événement, on institua une fête annuelle, qui se célébroit le samedi de la cinquième semaine de carême, et dans laquelle on passoit la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de la mère de Dieu. Sarbar, quoique dénué du secours des

Abares, ne renonça pas au siége de Chalcédoine : il y passa l'hiver sans discontinuer ses ravages. Cette ville avoit été prise et pillée par les Perses neuf ans auparavant ; mais, fortifiée depuis peu et bien munie de soldats et de toutes les provisions de guerre, elle soutint un siége de deux ans, et résista à tous les efforts de Sarbar. Bon, qui avoit signalé son courage et sa prudence dans la défense de Constantinople, mourut le 21 mai de l'année suivante, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, au monastère de Studius, près de la Porte dorée.

An. 627. Le siége de Constantinople avoit tenu Héraclius en échec sur les frontières de Perse. Craignant d'être obligé de retourner sur ses pas pour courir au secours de sa capitale, il n'avoit osé s'engager dans l'intérieur du pays. Après la retraite des Abares, il s'avança dans l'Atropatène, où il passa l'hiver : au printemps il entra en Assyrie, où il prit plusieurs villes, et fit de grands ravages. On étoit déjà au mois de septembre, et les approches de l'hiver se faisoient déjà sentir dans ces contrées montagneuses et froides. Ce prince infatigable avoit tellement endurci, par l'habitude des travaux, et surtout par son exemple, les soldats romains perdus de mollesse avant cette guerre, qu'ils surpassoient en force et en constance des barbares nés dans les glaces du nord, au milieu de toutes les incommodités de la vie. Les Khazars, fatigués des marches pénibles et des combats continuels qu'il falloit soutenir contre les Perses, qui les harceloient sans cesse, redoutant d'ailleurs l'hiver qu'ils avoient déjà passé hors de leur pays, commencèrent à déserter séparément ; enfin, tous ensemble vinrent demander à Héraclius la permission de se retirer. Il leur donna aussitôt leur congé à la tête de ses troupes assemblées, et vit quarante mille hommes se détacher de son armée, sans témoigner aucun regret. Se tournant alors vers ses soldats, de peur que cette désertion ne dimi-

nuât leur courage : *Mes amis*, leur dit-il, *nous avons vaincu sans aucun secours étranger, sachons gré à ces barbares de ne pas vouloir partager notre gloire. Dieu ne vous abandonne pas ; il veut faire voir à l'univers que nous ne devons nos succès qu'à son bras puissant et à la valeur qu'il vous inspire.*

L'empereur se vengeoit sur l'Assyrie des ravages de l'Asie mineure. Les habitans fuyoient de toutes parts, ou tomboient sous l'épée des Romains. Le 9 octobre il entra dans la contrée nommée Camaétha, et y fit reposer son armée pendant sept jours. Cependant Razatès, chargé de la défense du pays, étant parti de Ganzac, suivoit les traces de l'armée romaine. Comme elle consumoit tous les magasins sur son passage, et qu'elle détruisoit ce qu'elle ne pouvoit consumer, il avoit beaucoup de peine à faire subsister ses troupes, et il perdit quantité de chevaux. Le premier décembre Héraclius arriva au bord du grand Zab, et l'ayant passé, il campa près de Ninive. Razatès alla passer une lieue au-dessous, où il trouva un gué, et campa près du confluent du Zab et du Tigre. Baane, un des lieutenans-généraux d'Héraclius, ayant rencontré un parti de Perses, le tailla en pièces avec le commandant, dont il porta la tête à l'empereur, et ramena vingt-six prisonniers, entre lesquels se trouvoit l'écuyer de Razatès. Celui-ci, interrogé sur les desseins de son maître, déclara que Razatès avoit ordre de combattre, et qu'il attendoit un renfort de troupes qui devoient le joindre. L'empereur, résolu d'en prévenir l'arrivée, marcha aux ennemis; et, s'étant arrêté dans une plaine assez unie et assez spacieuse pour y développer toutes ses troupes, il les rangea en bataille. Razatès ne tarda pas de s'y rendre, et on se prépara de part et d'autre à une action décisive.

Le 12 décembre, les deux armées en vinrent aux mains. Héraclius s'avança le premier de tous, et ter-

rassa un cavalier perse qui se présentoit pour le combattre. Un autre accourut, et eut le même sort. Il en vint un troisième, et quelques historiens prétendent que c'étoit Razatès lui-même. Il blessa légèrement l'empereur de deux coups, l'un au visage, l'autre au talon. Héraclius, plus animé par ses blessures, l'abattit d'un coup de lance. Les deux armées se choquèrent ensuite avec fureur. L'empereur s'exposa dans le plus fort de la mêlée; son cheval fut blessé; il reçut plusieurs coups dans ses armes, qui, étant à l'épreuve, lui sauvèrent la vie. Le combat, commencé dès le matin, ne finit qu'avec le jour. Les Perses y perdirent trois de leurs principaux commandans, avec le général, presque tous leurs officiers, et plus de la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes de tués; mais il y en eut un très-grand nombre de blessés, qui n'auroient pas évité la mort après la bataille, sans le bon ordre et les bons traitemens établis par Héraclius, qui vouloit bien y veiller lui-même. Ce prince savoit que les suites d'un combat sont souvent plus funestes que le combat même, qu'un hôpital militaire est un nouveau champ de bataille, et que les vrais ennemis des soldats sont moins quelquefois ceux qui les blessent que ceux qui sont chargés de les guérir. De plusieurs milliers de blessés il n'en mourut que dix. On remporta vingt-huit enseignes, sans compter celles qui furent brisées ou déchirées dans l'action. Les soldats romains y gagnèrent quantité de casques, de cuirasses, et toute sortes d'armes. Ce qu'il y eut de singulier dans cette bataille, c'est que les Perses, quoique très-maltraités, ne prirent cependant pas la fuite; glacés d'effroi, et devenus comme immobiles, ils passèrent plus de la moitié de la nuit à deux portées d'arc des Romains, entre les cadavres de leurs camarades. Enfin, revenus à eux-mêmes, ils regagnèrent leur camp, où ils ne rentrèrent que pour emporter leur bagage. Ils se retirèrent encore

tremblans et plein d'épouvante au pied d'une montagne escarpée. Le lendemain, les Romains, étant entrés dans le camp ennemi, y trouvèrent encore beaucoup de richesses échappées à la précipitation de la fuite : des épées d'or, des ceintures garnies de pierreries, la cotte-d'arme et le bouclier de Razatès, couvert de six-vingts lames d'or, sa cuirasse d'or tout entière, ainsi que ses bracelets, et la selle de son cheval. Ils trouvèrent aussi son cadavre abandonné, dont ils emportèrent la tête. On fit prisonnier Barsamesès, prince des Ibériens soumis aux Perses, qui n'avoit pu se sauver à cause de ses blessures.

Une si grande victoire redoubla le courage des Romains, et les rendit insensibles aux rigueurs de la saison, qui devenoit plus supportable à mesure qu'ils approchoient de Ctésiphon. Héraclius résolut de marcher droit à Chosroës, et de le serrer de près, afin de l'obliger, par son propre danger, à rappeler Sarbar qui continuoit le siége de Chalcédoine. Le 21 décembre, il apprit que le renfort de troupes qu'avoit attendu Razatès avoit joint l'armée vaincue, et que les Perses étoient devenus assez hardis pour le suivre dans sa marche. Il s'empara de Ninive, qui n'étoit plus qu'une bourgade bâtie des ruines de l'ancienne capitale de l'Assyrie; il passa de nouveau le grand Zab pour prendre la route de Ctésiphon. George, un de ses lieutenans, à la tête d'un corps de cavalerie, fit seize lieues en une nuit, et se rendit maître de quatre ponts sur le petit Zab, qui est l'ancien Caprus. Il prit d'emblée plusieurs châteaux, dont il fit les habitans prisonniers. Le 27 décembre, l'empereur traversa le petit Zab. Dans cette contrée de l'Assyrie, le long des bords du Tigre jusqu'à Ctésiphon, s'élevoient de distance en distance de superbes palais où les rois de Perse aimoient à faire leur séjour. L'empereur s'arrêta quelques jours au palais d'Yesdem, pour reposer ses troupes et refaire sa cavalerie, qui avoit manqué de fourrage. Chosroës, apprenant

que les Romains approchoient de Ctésiphon, avoit envoyé ordre à son armée de hâter sa marche pour atteindre Héraclius, et de lui livrer une seconde bataille. Les Perses firent en effet tant de diligence, qu'ayant pris des routes abrégées, ils gagnèrent une journée sur l'empereur; mais ils ne se pressoient pas d'en venir aux mains, et se contentoient de le devancer dans la marche et dans ses campemens. Héraclius, arrivé à un second palais nommé *Rousa*, le détruisit de fond en comble. Il craignoit que les ennemis ne l'attendissent au passage de la rivière nommée *Torna*, autrefois *Physcus*, aujourd'hui *Odorneh*; mais, dès qu'ils l'aperçurent, ils prirent la fuite.

An. 628.

Chron. Alex. Theoph. p. 267, et seqq. Cedr. p. 417, 418, 419. Niceph. p. 12. Zon. t. 2, p. 84. Hist. miscel. l. 18. Elmacin. l. 1. Assemani, bibl. orient. t. 3. Mém. acad. t. 32, p. 567 et suiv.

Le premier jour de janvier l'empereur passa le Torna et logea son armée dans un palais nommé *Béclal;* c'étoit une des ménageries du roi de Perse. On y nourrissoit un nombre infini d'animaux de toute espèce, privés et sauvages. Les Romains y firent bonne chère, et le détruisirent ensuite. Il y avoit un cirque. Héraclius, pour distraire ses soldats de leurs fatigues, leur donna le divertissement d'une course de chevaux. Ce palais n'étoit éloigné que de cinq milles de Dastagerd, ville considérable, nommée autrefois par les Macédoniens *Artémita*, située sur les bords de l'Arba, rivière profonde, dont le lit étoit resserré par des digues, et qui donnoit passage dans la ville par un pont fort étroit. La rivière se nomme aujourd'hui *Diiala*, et la ville *Dascara el Melic*, c'est-à-dire, *la Royale*, nom qu'elle a conservé du séjour de Chosroës. Il y faisoit sa demeure ordinaire depuis vingt-quatre ans, ayant abandonné Ctésiphon, parce que ses astrologues lui avoient prédit que cette ville lui seroit funeste. Il y avoit rassemblé ses troupes. Héraclius espéroit le trouver en ce lieu, et terminer la guerre par une bataille. Mais, dès le 23 décembre, Chosroës, effrayé de l'approche des Romains, avoit pendant la nuit percé secrètement le mur de la

ville qui touchoit à son palais, et s'étoit sauvé avec ses femmes et ses enfans, sans en donner avis même aux principaux seigneurs de sa cour que lorsqu'il fut éloigné de deux lieues. Alors il envoya ordre à son armée de le suivre.

Les Romains trouvèrent dans le palais de Dastagerd trois cents enseignes gagnées sur eux dans les guerres précédentes, des amas immenses d'or, d'argent, d'aromates, d'épiceries, de soies, de tentes, de meubles précieux; quantité de statues qui représentoient ce prince orgueilleux en diverses attitudes; les jardins et les parcs étoient peuplés de paons, de faisans, d'autruches, de chevreuils, de sangliers. On y avoit même enfermé des lions et des tigres d'une grandeur extraordinaire, pour donner au prince le plaisir de la chasse. Le sérail étoit rempli d'un peuple nombreux de jeunes filles, choisies entre les plus belles de la Perse, ou enlevées sur les terres de l'empire. Il n'est pas possible d'ajouter foi aux exagérations d'un auteur arabe. Chosroës auroit possédé plus de richesses que tous les princes ensemble. Selon cet historien, il entroit tous les ans dans ses trésors plus de cinq milliards de notre monnoie; il avoit mille coffres pleins de pierreries, mille éléphans, dont plusieurs étoient aussi blancs que la neige; plusieurs avoient douze pieds de haut; ce qui devoit être infiniment rare, la plus haute taille de ces animaux ne passant jamais dix pieds et demi. Tout fut pillé; ce qu'on ne put emporter fut livré aux flammes avec le palais même, édifice d'une admirable structure. Grand nombre de prisonniers d'Edesse, d'Alexandrie et de toutes les provinces romaines ravagées par les Perses, recouvrèrent la liberté. Héraclius donna quelques jours de repos à ses troupes, et passa en ce lieu la fête de l'Epiphanie.

Chosroës suivoit la route de Ctésiphon, n'étant accompagné que de son sérail. Ses femmes, que la jalousie orientale avoit jusqu'alors tenues comme prisonnières, et qui

ne s'étoient jamais vues, traînant chacune leurs enfans, fuyoient à pied pêle-mêle, s'embarrassant, se heurtant, se querellant les unes les autres. Après huit lieues de chemin, il passa la nuit dans une pauvre chaumière, où l'on ne pouvoit entrer qu'en rampant. On la montra quelques jours après à Héraclius, qui ne put voir ce misérable hospice du plus puissant roi de l'Asie sans gémir sur le néant des grandeurs humaines. Chosroës marcha trois jours, et ce prince, qui depuis vingt-quatre ans, frappé de la prédiction de ses astrologues, n'avoit osé faire un pas du côté de Ctésiphon, arriva en désordre dans cette ville; mais il ne s'y arrêta pas. Dès qu'il eut passé le Tigre, il continua sa route vers la Susiane, et choisit pour sa retraite une grande ville nommée par les Perses Guédéser, et par les Grecs Séleucie, un peu au-delà de Suse et du fleuve Eulœus, à près de cent lieues de Ctésiphon. Il garda auprès de lui sa femme Sira, le plus jeune de ses fils nommé Médarsès, ses filles, et trois de ses concubines. Il envoya les autres, avec le reste de sa famille, à Mahuza, ville royale. C'étoit la nouvelle Antioche, bâtie par son aïeul.

Réduit à de si grandes extrémités, Chosroës n'avoit de ressource que dans l'armée de Sarbar. Après la défaite de Razatès, il lui avoit mandé de venir en diligence au secours de son roi. Le courrier fut arrêté par un parti romain, et conduit à Héraclius. L'empereur retint le courrier et la dépêche; il en supposa une autre par laquelle Chosroës mandoit à Sarbar qu'il avoit entièrement défait Héraclius joint aux Khozars; que la Perse étoit en sûreté; que Sarbar se donnât bien de garde d'abandonner Chalcédoine, et de se présenter devant lui sans lui apporter les clefs de cette ville. Sarbar, trompé par cet artifice, continua le siége. Chosroës, apprenant qu'il ne se disposoit nullement à revenir, fut fort irrité de cette désobéissance. La malice des flatteurs, funeste instrument de la colère divine pour la destruc-

tion des empires, profita de l'occasion pour ruiner Sarbar dans l'esprit du roi. On lui persuada que ce général le méprisoit; que, s'attribuant tous les succès précédens, il triomphoit des disgrâces présentes, et qu'il ne désiroit que la perte de son maître pour usurper le trône. Il n'en falloit pas tant pour porter aux dernières violences un prince aussi impétueux que Chosroës. Il fait partir un de ses écuyers, chargé d'un ordre adressé au lieutenant-général de Sarbar; il lui commandoit de tuer Sarbar, et de ramener l'armée en Perse. Le porteur de ces ordres fut encore arrêté en Galatie et conduit à Constantinople. Constantin demande une entrevue à Sarbar, et lui envoie un sauf-conduit. Il lui met entre les mains la dépêche de Chosroës, et Sarbar ajoute à la lettre un ordre de massacrer avec lui quatre cents officiers de l'armée. Il retourne ensuite au camp, assemble les troupes, leur fait la lecture de cet ordre sanguinaire, et demande au lieutenant-général s'il est disposé à l'exécuter. Les officiers, sans attendre la réponse, embrasés d'une furieuse colère, s'écrient qu'ils n'ont plus d'autre ennemi que Chosroës; que c'est à ce tyran injuste et cruel qu'il faut aller faire la guerre. On lève le siége; on traite avec le jeune empereur d'un consentement unanime. Sarbar lui donne en otage deux de ses fils, et ceux du lieutenant-général, qui n'ose les refuser, et l'on marche vers la Perse.

Tout y étoit dans un affreux désordre. Avant que de partir de Dastagerd, Héraclius avoit écrit à Chosroës en ces termes : « Si je m'attache à vous poursuivre, ce « n'est pas pour vous combattre, c'est pour vous con- « traindre à faire la paix. Les maux qu'entraîne la « guerre m'affligent autant que vos sujets qui les res- « sentent; c'est vous qui me forcez à désoler vos con- « trées. Quittons les armes; resserrons de nouveau les « nœuds d'amitié qui unissoient les deux empires. « Si vous voulez concourir avec moi, il sera facile

« d'éteindre cet incendie avant qu'il ait embrasé « toute la Perse. » Chosroës méprisa ces avances que lui faisoit l'empereur, et par cette opiniâtreté il s'attira la haine de ses sujets. Epuisé de forces, il donna des armes à ses domestiques, aux esclaves de ses femmes et des seigneurs de sa cour, et envoya ce foible renfort à l'armée de Gurdanaspe, successeur de Razatès dans le commandement. Il lui ordonnoit de repasser l'Arba et de rompre tous les ponts. Héraclius, étant parti de Dastagerd le 7 janvier, arriva en trois jours à l'endroit où l'Arba se décharge dans le Tigre. Gurdanaspe étoit campé au-delà, dans le dessein de couvrir Ctésiphon, qui n'étoit éloignée que de quatre lieues. Son armée n'avoit de formidable que deux cents éléphans. L'empereur désiroit ardemment de le joindre et de lui livrer bataille ; mais ses coureurs lui rapportèrent que tous les ponts étoient rompus, et que l'Arba n'étoit guéable en nul endroit. Il apprit en même temps que Chosroës avoit trouvé dans sa famille un ennemi plus redoutable que les Romains. Il résolut de laisser les Perses se déchirer mutuellement par une guerre civile, et de donner du repos à ses troupes en attendant l'événement. Il remonta le long de l'Arba jusqu'à une ville nommée Siarzur, aujourd'hui Scherzour, au pied des montagnes du Curdistan, qui est l'ancienne Assyrie; et, après y avoir consumé les vivres et les fourrages, il marcha vers Ganzac, où il espéroit trouver plus d'abondance. Il eut beaucoup de peine à passer le mont Zara ; et s'il eût tardé de quelques jours, son armée auroit couru risque d'être ensevelie dans les neiges. Depuis le 24 février de cette année jusqu'au 30 mars, il ne cessa de neiger dans ce pays. A son approche, le gouverneur de Ganzac et tous les habitans, laissant la ville déserte, se sauvèrent sur les montagnes et dans les châteaux du voisinage.

Voici ce qui se passoit en Perse pendant ce temps-là. Chosroës, attaqué d'une cruelle dysenterie, résolut de

se nommer pour successeur son fils Médarsès, qu'il avoit eu de Sira, son épouse chérie. Dans ce dessein, il se mit en marche pour retourner à Ctésiphon, où se devoit faire la cérémonie du couronnement, conduisant avec lui Sira et Médarsès. Siroës, son fils aîné, étoit alors détenu à Mahuza, dans une étroite prison. Dès que le roi fut parti de Séleucie, un Perse nommé Samata, que Chosroës avoit injustement dépouillé de ses biens, se transporte en diligence à Mahuza, et sur un ordre du roi qu'il avoit su contrefaire, il fait élargir Siroës. Le premier usage que le prince fit de sa liberté, fut de massacrer ses vingt-quatre frères, que Chosroës avoit envoyés dans cette ville, comme dans un asile assuré. Il court ensuite à Ctésiphon, où il arrive avant son père, que sa maladie obligeoit de marcher à petites journées. Il fait ouvrir les prisons, et donne aux prisonniers des armes et des chevaux. Il n'avoit à craindre que l'armée campée au bord de l'Arba. Il écrit en ces termes au général Gurdanaspe : « Vous savez en quel « état la Perse est réduite par le détestable gouverne- « ment du plus méchant de ses rois. Sachez encore qu'il « veut m'arracher la couronne qui m'appartient par le « droit de ma naissance, et qu'il prétend la mettre sur « la tête du dernier de mes frères. Vous êtes le maître « de vos soldats; si vous les engagez à mon service, « j'augmenterai leur paie, je ferai la paix avec les Ro- « mains, je délivrerai la Perse de tous les maux qu'elle « endure, et vous tiendrez auprès de moi le premier « rang. Votre roi légitime attend de vous cette preuve « de votre zèle pour maintenir les lois et rétablir « l'honneur et la prospérité de la Perse. » Gurdanaspe, mécontent de Chosroës, qui s'étoit rendu odieux à tous ses sujets, se déclara pour le rebelle, et n'eut pas de peine à entraîner son armée dans ce parti. Il se rendit à Ctésiphon, et trouva toute la noblesse du royaume, déjà rassemblée autour de Siroës. Leur dessein étoit

d'aller combattre Chosroës; et si la fortune leur étoit contraire, ils étoient résolus d'aller se jeter entre les bras d'Héraclius. Gurdanaspe se chargea lui-même de mettre ce prince dans leurs intérêts. L'étant allé trouver à Ganzac avec cinq des principaux seigneurs, il en reçut un accueil favorable, et des avis pour le succès de l'entreprise. Ce n'étoit plus le temps où la générosité romaine rejetoit avec horreur des propositions criminelles, lors même qu'elles étoient utiles. Gurdanaspe demeura auprès d'Héraclius pour l'entretenir dans ces dispositions, et fit savoir à Siroës le conseil que lui donnoit l'empereur de marcher sans délai à Chosroës, et de lui livrer bataille.

Il ne fut pas besoin de combattre. Abandonné de tous ses sujets, Chosroës n'attendit pas l'armée de son fils; il fut arrêté dans sa fuite, et amené à Ctésiphon le 24 février. On le chargea de chaînes; on l'enferma dans une tour qu'il avoit fait bâtir pour y serrer ses trésors. Siroës se fit couronner dès le lendemain; et la première action de son règne fut de condamner son père à mourir de faim : juste vengeance de la part du souverain juge, qui punissoit ainsi le parricide dont Chosroës s'étoit rendu complice autrefois; mais horrible et criminelle de la part d'un fils dénaturé, qui, insultant encore au malheur de son père, lui adressa ces cruelles paroles: *Nourris-toi de cet or pour lequel tu as désolé l'univers, et fait mourir de faim tant de milliers de tes sujets.* Comme si le parricide n'eût pas été suffisant pour assouvir sa rage, il fit rechercher ceux qui avoient reçu de Chosroës quelque mauvais traitement, et les envoya dans son cachot, les excitant à le frapper et à l'accabler des insultes les plus outrageantes. Médarsès fut égorgé devant les yeux de son père. Comme le malheureux vieillard respiroit encore le cinquième jour, Siroës le fit tuer à coups de flèches.

Niceph. p. 14, 15. Dès que le nouveau roi de Perse se vit sur le trône

il envoya un de ses secrétaires, nommé Chosdaës, au camp de Ganzac, pour traiter avec l'empereur. Comme la chute des neiges retenoit long-temps ce député dans son voyage, Siroës en fit partir un second nommé Phaïac, qui arriva au camp le 3 avril. Siroës témoigna à l'empereur un extrême désir de vivre en bonne intelligence avec les Romains. Héraclius répondit en ces termes : « Le souverain arbitre des victoires, qui tient « en sa main le cœur des monarques, m'est témoin que « je n'ai jamais prétendu usurper les états de Chosroës « ni ceux d'aucun prince. Malgré les cruautés barbares « qu'il a exercées sur les Romains, ainsi que sur ses « propres sujets, je n'avois dessein que de le réduire, « mais non pas de le détrôner. Dieu, qui connoissoit ses « funestes intentions, a bien voulu rendre le repos à la « terre, et la paix aux deux nations, en faisant périr « celui qui seul y mettoit obstacle. J'accepte de bon « cœur l'alliance que vous demandez, et je ne vous « demande de ma part que des conditions aussi con- « formes à la justice qu'à nos intérêts réciproques. » Ces conditions étoient que les deux états se borneroient à leurs anciennes limites; que les prisonniers seroient rendus de part et d'autre, et qu'on remettroit entre les mains d'Héraclius la sainte croix, que Sarbar avoit emportée de Jérusalem. Eustathe, garde des archives de l'empire, fut chargé de porter ces conditions à Siroës, qui les accepta sans balancer; et, après une guerre de vingt-quatre ans, honteuse et funeste aux Romains pendant les dix-huit premières années, mais enfin terminée avec gloire par Héraclius, la concorde fut rétablie entre les deux nations.

Theoph. p. 272, 273. Cedr. p. 419, 420. Manas. p. 76. Zon. t. 2, p. 85. Hist. misc. l. 18. Suid. voce Ἡράκλειος. *Chron. Alex. Elmacin. l. 1. Petav. ad Niceph. p. 70, 71. Du Cange, de inf. ævi num. art. 65. Gagnier, vie de Mahomet, l. 5, c. 8. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 402. Hist. univ. angl. t. 15, p. 31, 123.*

En exécution du traité, Théodore, frère d'Héraclius, accompagné des commissaires de Siroës, parcourut toutes les villes de Syrie, d'Egypte et de Mésopotamie, y mit des garnisons, en fit sortir les Perses répandus dans toutes ces provinces, les faisant escorter jusqu'à

leurs frontières. Le 15 mai, jour de la Pentecôte, on fit à Constantinople, dans l'église de Sainte-Sophie, la lecture des lettres de l'empereur qui annonçoient la conclusion de la paix, et qui contenoient le détail des derniers événemens. Elle fut reçue avec toutes les marques de la plus vive joie. L'empereur prit sa route par l'Arménie, et, étant arrivé au bourg de Théman, qu'on disoit avoir été bâti par Noé, au sortir de l'arche, il monta sur la montagne de Giudi, la plus haute de ces contrées, pour voir le lieu où l'arche s'étoit arrêtée. Cette montagne faisoit partie de celle de la Gordyène. De là il passa par Amide, où il s'arrêta quelque temps. En arrivant à Hiéraple, il appprit la mort de Siroës.

Ce prince, encore plus méchant que son père, et très-corrompu dans ses mœurs, ne régna que six mois. Objet d'horreur à toute la Perse, il tomba dans une profonde mélancolie. La peste, qui succéda aux maux de la guerre, abrégea le cours de sa vie et de ses crimes. La Perse, ébranlée jusque dans ses fondemens par les secousses de la guerre précédente, et plus encore par la tyrannie de ses trois derniers rois, ne fut plus qu'un théâtre changeant de sanglantes et rapides révolutions. Dans l'espace de quatre années, elle vit huit rois ne monter sur le trône que pour en être aussitôt précipités. Entre ces princes on compte deux femmes. Le plus célèbre de ces rois éphémères est ce même Sarbar qui avoit si long-temps commandé les armées de Chosroës. Il avoit même épousé une des filles de ce prince; mais, malgré cette alliance, il ne s'étoit mis à couvert des injustes soupçons de Chosroës que par la révolte. En sortant des terres de l'empire, il avoit écrit à Héraclius pour s'excuser des ravages qu'il y avoit faits pendant tant d'années, et qui ne devoient être imputés qu'à Chosroës, dont il avoit suivi les ordres. Il promettoit de les réparer aux dépens même de tous les trésors de la Perse, s'il en avoit jamais le pouvoir, et protestoit que, si l'empereur l'honoroit de

sa bienveillance, il ne trouveroit jamais de serviteur plus zélé et plus fidèle. Héraclius, sensible à ces témoignages d'attachement, l'avoit assuré de son amitié, et Sarbar, comptant sur une si puissante protection, se défit d'Artaxerxès III, qui régnoit après son père Siroës, et s'empara de la couronne. Mais, au bout de deux mois, il la perdit avec la vie. Tant de scènes tragiques ne cessèrent qu'en 632, par le couronnement d'Isdegerd III, fils de Sarbar, qui conserva vingt ans le titre de roi, pour être le dernier et le plus malheureux de tous, comme je le raconterai dans la suite.

Après avoir traversé une partie de la Syrie et de l'Asie mineure tout entière, en rétablissant l'ordre dans les villes et la sûreté dans les campagnes, Héraclius arriva, dans le cours du mois de septembre, à Constantinople. Le jeune Constantin, accompagné du patriarche, vint au-devant de lui au-delà du Bosphore, et le reçut dans le palais d'Hérée. Tout le peuple suivoit portant des cierges allumés, des palmes, des branches d'olivier, et chantant des hymnes. L'entrevue des deux princes fut un spectacle touchant. Un père et un fils qui s'aimoient avec tendresse se revoyoient après six ans d'absence, pendant lesquels tous deux avoient couru de grands dangers, et s'étoient réciproquement causé de mortelles inquiétudes. Constantin se jeta aux pieds de son père, qui le tint long-temps embrassé; et se baignant mutuellement le visage de leurs larmes, ils en firent verser à tout le peuple. Héraclius entra dans Constantinople avec tout l'appareil d'un triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphans, il faisoit porter devant lui la sainte croix, que Siroës lui avoit renvoyée : c'étoit le plus glorieux trophée de ses victoires. Ces éléphans furent exposés au milieu du Cirque, pendant les courses de chars dont cette solennité fut suivie. L'allégresse du peuple éclata par toutes les démonstrations dont il est capable dans l'ivresse de sa joie.

Les Perses, ce fléau éternel de l'empire, souvent vainqueurs, toujours se relevant après leurs défaites, l'unique barrière que le monde eût opposée aux armes romaines pour mettre à couvert de leur invasion son extrémité orientale, terrassés enfin et soumis, mettoient Héraclius au-dessus des héros de l'ancienne république. Les dangers qu'il avoit courus, les cicatrices de ses blessures, qui ajoutoient un nouvel éclat à sa pourpre et à sa couronne, le rendoient un objet de tendresse et d'admiration. L'enthousiasme étoit porté jusqu'à une sorte de folie : on le comparoit à Dieu même, qui, après avoir pendant six jours développé sa puissance dans les ouvrages de la création, s'étoit reposé le septième ; et cette extravagante comparaison des six campagnes d'Héraclius étoit alors tellement à la mode, qu'elle se trouva répétée par les historiens les plus graves et les plus sensés. La joie d'Héraclius fut un peu altérée par l'état où il trouva sa famille; il lui étoit mort deux fils et deux filles pendant le cours de la guerre. Pour diminuer l'amertume de cette perte, il donna le consulat à son fils Constantin, et quelque temps après le titre de César à Héracléonas. Le mariage arrêté depuis long-temps entre Constantin et Grégoria, fille de Nicétas, fut célébré avec magnificence. Afin de dédommager le trésor de Sainte-Sophie de l'argent qu'il en avoit tiré au commencement de son expédition, il assigna au clergé de cette église une pension annuelle sur les revenus du prince, et fit à tout le peuple des largesses considérables.

An. 629.

Niceph. p. 15.
Theoph. p. 273.
Cedr. p. 420.
Zon. t. 2, *p.* 85.
Collin. Orig. p. 33.
Suid. voce Ἡράκλειος.

Aux premiers jours du printemps l'empereur partit de Constantinople pour Jérusalem, où il vouloit rendre grâce à Dieu de ses victoires, et replacer la sainte croix dans l'église de la Résurrection. En passant par Tibériade, il fut défrayé, lui et son cortége, qui étoit très-nombreux, par un Juif extrêmement riche, nommé Benjamin. Pendant qu'il étoit dans la maison de ce Juif, les chrétiens de la ville vinrent lui présenter une

requête par laquelle ils demandoient justice des mauvais traitemens qu'ils recevoient tous les jours de ce même Benjamin. Celui-ci, sans chercher à se justifier, avoua franchement qu'il faisoit aux chrétiens tout le mal dont il étoit capable, parce qu'ils étoient les ennemis de sa loi. Héraclius, aussi surpris que satisfait de sa sincérité, lui déclara qu'il le condamnoit à s'instruire de cette religion qu'il persécutoit sans la connoître. Un autre Juif, déjà chrétien, fut à son égard l'organe de la grâce divine, et peu de jours après Benjamin reçut le baptême. L'empereur, arrivé à Jérusalem, rétablit dans le siége patriarchal Zacharie, qui avoit été détenu prisonnier en Perse depuis le saccagement de la ville, quatorze ans auparavant. L'abbé Modeste, qui succéda ensuite à Zacharie, avoit pendant son absence gouverné cette église avec beaucoup de sagesse. La sainte croix fut remise entre les mains du patriarche, au même état où elle étoit lorsqu'elle avoit été enlevée, les Perses n'ayant pas même eu la curiosité de rompre le sceau dont l'étui étoit scellé. Héraclius voulut marcher sur les traces du Sauveur, et porter lui-même la croix sur ses épaules jusqu'au haut du Calvaire. Ce fut pour le peuple de Jérusalem une fête solennelle, et l'Eglise en célèbre encore la mémoire le 14 septembre. Pour rendre plus sensible le triomphe de la croix, l'empereur chassa tous les Juifs de Jérusalem, avec défense d'en approcher de plus près que d'une lieue. Il passa le reste de l'année et les cinq années suivantes à Emèse, à Hiéraple, à Antioche, et dans les autres villes de Syrie. Il se mit en possession d'Edesse, d'où il chassa les nestoriens. Son dessein n'étoit d'abord que de se mettre plus à portée de réparer les désordres causés par la guerre des Perses dans tout l'Orient, et surtout dans ces contrées. Mais les progrès rapides d'un nouvel ennemi, plus redoutable encore que les Perses, le retinrent en Syrie plus longtemps qu'il n'avoit résolu.

Hist. misc. l. 18. Baronius. Pagi ad Baron.

Fredeg. c. 65. *Aimoin. l.* 4, *c.* 21.

Héraclius reçut cette année une ambassade de Dagobert, devenu depuis peu roi de toute la France. Ce prince le félicitoit sur l'heureux succès de son expédition de Perse, et demandoit le renouvellement de l'alliance qui subsistoit depuis long-temps entre la France et l'empire. Ses ambassadeurs furent reçus honòrablement, et retournèrent en France avec la confirmation des traités précédens.

An. 630. *Theop. p.* 278. *Cedr. p.* 429. *Hist. miscel. l.* 18. *Du Cange, fam. byz. p.* 119, 120. *Pagi ad Baron.*

L'année suivante n'eut rien de mémorable que la naissance de deux princes dans la maison impériale. L'impératrice, qui accompagnoit son mari en Orient, mit au monde le 7 novembre un quatrième fils, auquel on donna le nom de *David*, et qui reçut le titre de César peu de temps avant la mort de son père. Le même jour Héraclius devint grand-père par la naissance d'un fils de Constantin, qui régna dans la suite, et qui fut nommé César dès l'année suivante : il porta d'abord le nom d'Héraclius. Le peuple le nomma Constantin comme son père, dans la cérémonie de son couronnement : mais il est plus connu sous le nom de *Constant,* que lui donnent presque tous les historiens.

Nous allons voir désormais Héraclius replongé dans cette honteuse inaction dans laquelle il avoit passé les premières années de son règne. Héros dans la guerre de Perse, les grands efforts qu'il fit alors épuisèrent ses forces. Fatigué de tant de combats, ébloui de sa propre gloire, il s'endormit d'un profond sommeil, et ne se réveilla plus qu'au bruit des disputes théologiques, qui glacèrent encore son activité. Il ne fit plus que se traîner languissamment de questions en questions, d'erreurs en erreurs, tandis que les musulmans, nation neuve et fanatique, attaquoient à main armée le corps même de la religion chrétienne, et envahissoient les provinces de l'empire. Ce fut alors qu'on vît naître le monothélisme, hérésie plus subtile que les précédentes, qu'elle entreprenoit d'accorder ensemble, et qui fut pour l'Eglise

un nouveau sujet de persécution, et pour l'état une nouvelle source de troubles. Nous allons en exposer brièvement le commencement et les progrès jusqu'à la fin du règne d'Héraclius.

Trois hérésies partageoient l'Orient, celles d'Apollinaire, de Nestorius, et d'Eutychès. Apollinaire confondoit les deux natures du fils de Dieu fait homme : selon sa doctrine, le Verbe tenoit lieu d'âme et d'entendement dans Jésus-Christ. Nestorius prétendoit que l'union des deux natures ne consistoit que dans l'union d'opération et de volonté : Eutychès ne reconnoissoit qu'une nature. L'hérésie des monothélites se rapprochoit de toutes les trois, ce qui leur procura un grand nombre de sectateurs. C'étoit une invention de Théodore, évêque de Pharan en Arabie, qui, pour concilier les hétérodoxes, n'admettoit en J. C. qu'une seule volonté en deux natures. Il entraîna dans son parti Sergius, patriarche de Constantinople, qui, étant né en Syrie de parens jacobites, avoit du penchant pour les dogmes d'Eutychès. Dès l'an 622, lorsque l'empereur étoit à Théodosiopolis, en Arménie, une conférence qu'il eut avec Paul, surnommé *le Borgne*, attaché aux erreurs de Sévère, et chef des acéphales, jeta dans son esprit les semences du monothélisme. Trop prévenu de sa science théologique, il prétendoit convertir cet hérétique, dont les subtilités ébranlèrent sa croyance. Quatre ans après, tandis qu'il parcouroit les bords du Phase pour réduire les villes de Lazique à l'obéissance de l'empire, il eut un entretien avec Cyrus, évêque de Phase, qui, se trouvant embarrassé sur la question des deux volontés, consulta par lettres Sergius. La réponse du patriarche, quoiqu'elle ne parût pas décisive, concluoit en faveur d'une seule opération ; et ces prélats, agissant de concert, réussirent à faire naître dans l'esprit de l'empereur des doutes sur la croyance orthodoxe. Enfin Héraclius, se trouvant à Hiéraple en 629, entreprit de ramener à la foi catho-

Niceph. p. 18.
Theoph. p. 274, 275, et ibi Goar.
Cedr. p. 420, 421.
Zon. t. 2, p. 85, 86.
Manas. p. 75.
Glycas, p. 276.
Suid voce Ἡράκλειος.
Hist. miscel. l. 18.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Combefis, hist. monoth.
Fleury, hist. ecclés. l. 37, art. 41 et suiv.; l. 18, art. 6, 7, 8, 21, 22, 24.
Assemani, bibl. orient. t. 2; dissert. de Monophys. c. 4; idem ibid. jur. or. t. 3, 4.
Oriens chris. t. 2, p. 739, 740.

lique Athanase, chef des jacobites, lui promettant de l'élever sur le siége d'Antioche, s'il recevoit le concile de Chalcédoine. Athanase y consentit ; mais, en reconnoissant deux natures en Jésus-Christ, il demanda s'il y devoit aussi reconnoître deux volontés. Cet hérétique, rusé et dissimulé comme l'étoient la plupart des Syriens, vouloit retenir d'une main ce qu'il sembloit abandonner de l'autre ; il sentoit bien que n'admettre qu'une volonté en Jésus-Christ, c'étoit dans le fond n'y reconnoître qu'une seule nature. Héraclius, depuis long-temps indécis sur cette question, consulta Sergius, qui, de concert avec Cyrus, lui répondit sans balancer qu'il ne pouvoit y avoir qu'une opération et une volonté en Jésus-Christ, puisque les deux natures étoient réunies en une seule personne.

Il n'est pas certain que l'empereur ait tenu parole au jacobite Athanase pour le patriarchat d'Antioche, dont le siége étoit vacant depuis plusieurs années. Mais il n'attendit pas long-temps à récompenser un autre de ses théologiens. George, patriarche d'Alexandrie, étant mort en 630, Cyrus, évêque de Phase, lui succéda ; et, à la faveur du monothélisme, il n'eut pas de peine à réunir avec lui les diverses branches de la secte d'Eutychès, dont la ville étoit remplie, ainsi que toute l'Egypte. Les nouveaux hérétiques avoient un savant et infatigable adversaire, le moine Sophrone, qui devint en 633 évêque de Jérusalem. Sergius, craignant qu'il ne prévînt le pape Honorius contre la nouvelle doctrine, écrivit à ce pape une lettre flatteuse, dans laquelle il lui faisoit une exposition artificieuse de tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors ; il relevoit extrêmement en faveur de Cyrus la prétendue réunion des hérétiques d'Alexandrie et d'Egypte ; il dépeignoit Sophrone comme un brouillon, qui, par des chicanes de scolastique, ne cherchoit qu'à détruire cette bonne œuvre et à réveiller la discorde. Honorius, trompé par ce récit, loue beaucoup dans

sa réponse la prudence de Sergius ; il traite cette question de dispute de mots, qu'il faut, dit-il, laisser aux grammairiens ; il veut qu'on reconnoisse en Jésus-Christ l'unité de personnes, avec les deux natures, sans pousser plus loin la curiosité, pour ne donner aucun avantage ; ni aux nestoriens, en déterminant deux opérations et deux volontés ; ni aux disciples d'Eutychès, en n'en admettant qu'une seule. Honorius persista jusqu'à la mort dans ce système de condescendance, qui favorisoit l'hérésie naissante.

La négligence du pape ne fit que redoubler l'activité de Sophrone. Ce fut principalement pour fermer la bouche à ce défenseur de la vérité que parut en 639 le fameux édit nommé l'*Ecthèse*, c'est-à-dire *l'exposition*. Sergius en étoit l'auteur. Héraclius eut la foiblesse de l'adopter, et le fit publier dans tout l'empire. Le prince imposoit silence sur la question des deux volontés ; et, quoique l'hérésie se déguisât d'abord avec assez de circonspection, cependant elle se démasquoit à la fin, et le dogme des monothélites s'y trouvoit exprimé comme la croyance catholique. Cet édit contradictoire, loin d'apaiser les troubles, ne fit que les enflammer. Tandis que Cyrus et ses partisans l'approuvoient dans leurs synodes, Jean IV, assis sur la chaire de saint Pierre, le proscrivoit à Rome, et les évêques d'Afrique suivoient son exemple. Sergius étant mort la même année 639, son ami Pyrrhus, moine de Chrysopolis, succéda également à sa dignité et à ses erreurs. Héraclius chérissoit le nouveau prélat, qu'il honoroit même du nom de frère, parce que Pyrrhus avoit tenu sur les fonts de baptême la sœur de l'empereur. Cependant l'opposition que l'Ecthèse rencontroit à Rome, en Afrique, et dans une partie de l'Orient, fit ouvrir les yeux à Héraclius. Quelque temps avant sa mort il la désavoua par une lettre adressée au pape ; il y déclaroit que l'Ecthèse n'étoit pas de lui ; qu'il ne l'avoit ni dictée ni commandée ; qu'elle étoit l'ou-

vrage du seul Sergius, qui l'avoit engagé à la souscrire et à la laisser publier sous son nom. Ce désaveu de l'empereur auroit eu plus de force s'il eût révoqué son édit par un édit contraire. Mais ce foible prince craignoit l'audace de Pyrrhus, et il laissa l'Eglise dans les troubles qu'avoit excités son aveugle confiance en des prélats séducteurs.

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

La Perse, vaincue et abandonnée à la fureur des guerres civiles qui achevoient de la détruire, combloit de gloire Héraclius. Créateur de ses armées, il avoit ranimé la valeur éteinte dans le cœur des Romains. Par son exemple autant que par sa conduite il leur avoit appris à vaincre, et tant de succès éclatans étoient dus à sa sagesse et à son courage. S'il conçut quelque vanité d'avoir enfin humilié le plus vaste et le plus florissant royaume de l'Asie, elle fut bientôt rabattue par les étonnantes conquêtes d'une nation jusqu'alors méprisée, qui, sortant des sables de l'Arabie comme une nuée de sauterelles, dévora en dix ans, et enleva pour toujours à l'empire plus de riches provinces que n'en avoit pu entamer la puissance des Perses par des efforts sans cesse redoublés pendant sept cents ans. Afin de suivre sans interruption la course rapide des Sarrasins, dont l'histoire va remplir presque entièrement les années suivantes, il est à propos de jeter un coup-d'œil sur ce qui se passa en Italie depuis la mort d'Agilulf, jusqu'à la fin du règne d'Héraclius. La sagesse de Théodelinde avoit maintenu la paix pendant la minorité de son fils Adaloald, et la foiblesse de l'exarchat ne pouvoit troubler les Lombards dans la possession de leurs conquêtes. La mort de cette princesse en 625 laissa sans conseil un roi de vingt-trois ans, qui ne trouvoit pas en lui-même assez de ressources pour se soutenir contre l'ambition de son beau-frère Arioald, duc de Turin. Son esprit fut encore affoibli par un breuvage empoisonné que lui fit prendre un député perfide d'Héraclius, nommé Eusèbe, corrompu sans doute par le duc. La

An. 631.
Fredeg.
Paul. diac. l. 4, c. 43.
Rubeus, hist. ravenn. l. 4.
Sigon, de regno ital. l. 1.
Pagi ad Baron.
Giann. hist. nap. l. 4, c. 5
Abrégé chr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 208 et suiv.

crainte d'une révolte porta le jeune prince à des cruautés qui le rendirent odieux. Déposé par les suffrages des seigneurs, qui mirent la couronne sur la tête d'Arioald, il s'enfuit à Ravenne, où l'exarque Isac lui donna retraite, et lui promit même de le rétablir. Isac en étoit vivement sollicité par le pape Honorius, qui se disposoit à punir dans toute la rigueur des canons les évêques déclarés en faveur du rebelle. Mais, avant que l'exarque se fût mis en état de marcher contre Arioald, le poison acheva de faire son effet en ôtant la vie au roi légitime. Isac, voyant l'usurpateur devenu paisible possesseur de la couronne, prit le parti de renouveler avec lui le traité de paix conclu autrefois avec Agilulf.

Murat. annal. ital. t. 4, p. 66. Abr. chron. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 220, 222.

L'exarque suivoit en ce point les intentions de l'empereur. Héraclius, alors occupé de la guerre de Perse, ne craignoit rien tant que d'être obligé de diviser ses forces pour combattre les Lombards. C'est ce qui parut évidemment dans l'affaire de Primigénius. Pendant qu'Héraclius poursuivoit Chosroës au-delà du Tigre en 628, Fortunat, patriarche de Grado, ayant embrassé les sentimens des schismatiques, et craignant quelques mauvais traitemens de la part de l'exarque, enleva les vases et les ornemens de son église, et s'enfuit au château de Cormone, dans le Frioul, sous la domination des Lombards. Le pape, regardant le siége de Grado comme vacant, y nomma Primigénius, soudiacre de l'église de Rome. Le nouveau patriarche s'adressa d'abord au roi des Lombards pour obtenir la restitution du vol fait à son église. Ses sollicitations étant inutiles, il porta ses plaintes à l'empereur, qui, pour éviter une rupture avec les Lombards, répara lui-même le dommage, et fit remettre à Primigénius une somme qui surpassoit de beaucoup la valeur de ce que Fortunat avoit enlevé. Un auteur moderne conclut de ce récit que l'île de Grado relevoit alors immédiatement de

l'empereur, et que les Vénitiens ne se regardoient pas encore comme un état indépendant.

Depuis qu'Arioald étoit sur le trône, il ne pouvoit réduire à l'obéissance Tason et Caccon, fils de Gisulf, conjointement ducs de Frioul, qui se rendoient redoutables par leur alliance avec les rois de France. Voulant se délivrer de ses ennemis, sans s'exposer lui-même au ressentiment des princes françois, il eut recours à l'exarque, qui ne connoissoit point la distinction de l'utile et de l'honnête. Le roi s'engageoit à remettre cent livres d'or sur la somme de trois cents que les Romains payoient chaque année aux Lombards pour en acheter la paix. En exécution de ce traité criminel, le patrice Grégoire, qui commandoit les troupes de l'exarchat sous les ordres d'Isac, invite Tason et Caccon à se rendre à Opiterge, aujourd'hui Oderzo, sous prétexte qu'il veut leur donner une fête en les adoptant pour ses fils. Les deux princes y viennent sans défiance avec leur suite. Mais à peine sont-ils entrés, qu'on ferme les portes de la ville; ils voient fondre sur eux une troupe de soldats qui font main basse sur leur cortége. Les deux frères s'étant embrassés pour se dire le dernier adieu, se défendent en désespérés; on les pousse de rue en rue, de place en place; ils vendent bien cher leur vie, et font périr avant eux grand nombre de leurs assassins. Enfin, accablés par le nombre, ils tombent percés de coups. Grégoire, joignant l'insulte à la perfidie, se fait apporter leur tête, et leur coupant la barbe : *Vous ne m'accuserez pas*, dit-il, *de vous manquer de parole.* Cette raillerie inhumaine étoit fondée sur la forme d'adoption alors en usage; le père adoptif coupoit la barbe à celui qu'il adoptoit. Grimoald, frère des deux ducs massacrés, se vengea dans la suite de cette trahison sur les habitans d'Opiterge : devenu roi de Lombardie, il détruisit la ville de fond en comble : les habitans se retirèrent dans les lagunes,

Fredeg c. 69. Paul. diac. l. 4, c. 40. Aimoin, l. 4, c. 32. Sigon. de regno ital. l. 2. Murat. annal. ital. t. 4, p. 74.

à l'exemple des Vénitiens, et bâtirent à l'embouchure du fleuve Plavis, aujourd'hui Piave, une ville qu'ils nommèrent Héraclée, du nom de l'empereur. Comme elle ne se trouvoit pas assez grande pour donner retraite aux paysans avec leur bétail, ils formèrent au-delà un bourg qui prit le nom d'*Equilium*.

Paul. diac. l. 4, c. 44. Giann. hist. nap. l. 4, c. 5, 6. Murat. annal. ital. t. 4, p. 79. De vita ant. Benevent. t. 2, dissert. 5.

Arioald étant mort en 636, les Lombards firent à sa veuve Gondeberge le même honneur qu'ils avoient fait à Théodelinde, mère de cette princesse. Ils convinrent de prendre pour roi celui qu'elle prendroit pour second mari. Son choix tomba sur Rotaris, duc de Bresse; et Gondeberge fut la seule qui eut lieu de s'en repentir. Ingrat à l'égard de sa bienfaitrice, qu'il tint long-temps comme prisonnière dans son palais, ce prince, adonné aux plaisirs, n'en fut ni moins vaillant ni moins habile. Il étendit son royaume par la conquête des Alpes cottiennes, et des villes que les Romains possédoient encore dans la Vénétie. Quoique attaché à l'arianisme, il laissa aux catholiques une entière liberté de religion; et sous son règne chaque ville épiscopale avoit deux évêques, l'un catholique, l'autre arien, qui exerçoient leurs fonctions avec une égale autorité. Ce qu'il fit de plus mémorable, fut la rédaction des lois des Lombards, dont nous parlerons dans la suite.

Anast. in Severino. Pagi ad Baron. Abrégé chr. de l'histoire d'Italie, t. 1, p. 211, 213, 215.

Après la mort du pape Honorius, arrivée le 10 octobre 638, Séverin fut élu pour lui succéder. Les apocrisiaires de l'église romaine étant allés à Ravenne pour obtenir l'agrément de l'empereur, selon l'usage alors établi, trouvèrent de grandes difficultés. Héraclius étoit mécontent de ce que, pendant qu'il étoit en Perse, on s'étoit hâté d'installer Honorius sur le saint-siége sans attendre que l'élection eût été confirmée par le jeune empereur Constantin, régent de l'empire dans l'absence de son père. Pendant le cours de la négociation, qui dura près de deux ans, survint un nouvel obstacle encore plus difficile à surmonter. Héraclius publia son Ecthèse;

il refusoit de reconnoître Séverin pour pape, jusqu'à ce qu'il eût reçu et souscrit cet édit. Isac, aigri par les contestations, résolut de punir les Romains de leur résistance d'une manière qui ne lui fût pas inutile à lui-même. Le trésor de l'église de Latran étoit rempli de vases précieux, de magnifiques ornemens, et de sommes considérables que la piété des empereurs, des patrices, des consuls, avoit accumulées dans ce dépôt sacré pour le soulagement des pauvres et la rédemption des captifs. Il forma le dessein d'enlever toutes ces richesses, ne doutant pas que cette violence ne fût au moins tolérée par l'empereur, dans un temps où la guerre des Sarrasins épuisoit les finances de l'empire. Pour réussir, il corrompit Maurice, cartulaire de l'église romaine. Les soldats de Rome murmuroient de ce que depuis longtemps on différoit de leur payer leurs montres. Maurice leur fit entendre que ce n'étoit pas la faute de l'empereur; qu'il avoit envoyé plus d'une fois l'argent de leur solde, mais qu'Honorius, au lieu de les satisfaire, l'avoit versé dans le trésor de l'église de Latran. Il n'en fallut pas davantage pour les mettre en fureur. Ils prennent les armes, ils courent à l'église. Maurice lui-même se met à leur tête, et veut enfoncer les portes du trésor. Séverin, soutenu des officiers et des domestiques du palais, résiste avec courage. Cette sorte de siége dure trois jours. Enfin Maurice vient à bout de forcer l'entrée, et, accompagné des magistrats qu'il avoit gagnés, il met le scellé sur le vestiaire, sur les vases, sur tout ce qui étoit de quelque prix. Après cette opération violente, il mande à l'exarque qu'il peut, quand il voudra, venir prendre possession de ce riche héritage. Isac ne perd point de temps; il arrive à Rome, exile les principaux du clergé, s'établit dans le palais de Latran, où il passe huit jours entiers à faire emporter ce qu'il y avoit de précieux. Il en envoie une partie à Constantinople, et retourne à Ravenne beaucoup plus riche qu'il n'en étoit parti.

Héraclius profita sans scrupule de ce brigandage sacrilége. Rien ne mérite moins et n'exige plus de récompense qu'un scélérat qui a vendu sa conscience et son honneur. Maurice, apparemment, ne se trouva pas assez bien partagé dans le pillage. Peu de temps après il souleva contre l'exarque les soldats de Rome et des environs, sous prétexte qu'Isac travailloit à se rendre souverain en Italie. Il les engagea par serment à ne plus reconnoître les ordres de l'exarque. Isac, instruit de ce soulèvement, envoie à Rome le général Donus à la tête d'une armée. Son arrivée fit trembler les partisans de Maurice, qui, oubliant aussitôt leur serment, se joignirent à Donus. Le perfide Cartulaire se réfugia dans l'église de Sainte-Marie-Majeure : sans respect pour cet asile, on se saisit de sa personne, on le charge de fers, on l'envoie à Ravenne avec les principaux de son parti. Arrivé à Ficule, aujourd'hui Cervia, à quatre lieues de Ravenne, on lui tranche la tête : elle est portée à Ravenne, et exposée sur un pieu au milieu du Cirque. Ses complices sont jetés dans des cachots pour y attendre leur sentence. Mais dans l'intervalle Isac mourut, et sa mort sauva la vie aux prisonniers. Platon, son successeur, tint long-temps en échec les apocrisiaires de Rome, qui sollicitoient la permission d'installer Séverin sur le saint-siége. Ils l'obtinrent enfin, mais à condition que le nouveau pape souscriroit l'Ecthèse; promesse téméraire que Séverin se crut obligé de ne pas exécuter. Il mourut avant que l'empereur eût eu le temps de lui en marquer son ressentiment. Jean IV, qui lui succéda, n'eut rien plus à cœur que de condamner l'hérésie des monothélites. Il écrivit à l'empereur pour l'engager à supprimer l'Ecthèse, et ce fut sur ses remontrances qu'Héraclius désavoua cet édit, qui, sous prétexte de rétablir la paix dans l'Eglise, y allumoit plus que jamais le feu de la discorde. Ce pape a rendu sa mémoire précieuse à la postérité par sa cha-

Anast. in Theodoro. Rubeus, hist. ravenn. l. 4. Murat. annal. ital. t. 4, p. 72, 80. Abr. chronol. de l'hist. d'It. p. 211, 213.

rité vraiment pastorale. Les Esclavons, qui s'étendoient jusqu'aux confins de la Bavière, et qui peut-être possédoient aussi le Tyrol et le pays de Saltzbourg, faisoient des courses fréquentes dans l'Italie, d'où ils enlevoient un grand nombre de prisonniers. Ce généreux pontife les rachetoit, croyant ne pouvoir faire un plus saint usage des trésors de l'Eglise.

Ces événemens ne paroîtront que des faits obscurs et de peu d'importance, si l'on jette les yeux sur ce qui se passoit alors en Orient. Qu'étoit-ce en effet que ce royaume des Lombards en comparaison de la redoutable puissance que les Sarrasins commençoient d'établir? L'empire se détruisoit en Occident par des attaques sourdes, lentes, et presque insensibles; mais il s'écrouloit en Asie par grandes masses. Les Arabes abattoient à grands coups ce vaste édifice; les provinces tomboient les unes sur les autres avec un horrible fracas; et sur un monceau de ruines, depuis l'entrée de la Syrie jusqu'au fond de l'Egypte, et aux extrémités de l'Afrique s'élevoit un nouveau culte et un nouvel empire. Mahomet mourut à Médine le 17 juin 632, dans sa soixante-troisième année; mais il laissoit après lui l'incendie qu'il avoit allumée. Près de mourir, il recommanda trois choses à ses amis qui l'environnoient: de chasser tous les idolâtres de la presqu'île de l'Arabie; de faire part aux prosélytes de tous les droits et de tous les priviléges des musulmans naturels, et de s'attacher constamment à la prière. C'est en conséquence de ces ordres que les mahométans, qui tolèrent ailleurs les chrétiens, les Juifs et les Gaures, n'en souffrent point dans toute l'Arabie; que les renégats sont admis aux mêmes charges et aux mêmes emplois que ceux qui sont nés musulmans; et que les moins dévots ne se dispensent guère du nombre de prières prescrit pour chaque jour.

An. 632.
Theoph. p. 278.
Cedr. p. 421, 429.
Elmacin.
Albufarage, chr. orient. p. 64.
Okley, hist. des Sarrasins.
Jault, préf. de la traduct. d'Okley.
Curio, hist. sarrac. p. 18.
Pagi ad Baron.
Gagnier, vie de Mahomet.
Sale, dissert sur le mahom.
D'Herbelot, bibl. orient.
Bergeron.
Assemani, bibl. or. t. 2, 3.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 523, 402.
Hist. univ. des Anglois, t. 15.

Cet imposteur avoit réuni en sa personne l'autorité royale et pontificale; il la transmit à ses successeurs.

Comme pontifes, ils interprétoient la loi, faisoient des constitutions en matière de religion, officioient et prêchoient dans les mosquées. Vers le milieu du dixième siècle, la puissance royale ayant été envahie par différens usurpateurs, les califes (ce mot signifie *vicaire* et *successeur*) ne conservèrent que l'autorité de pontifes. Toujours respectés, on les regardoit comme des personnes sacrées ; ils prononçoient sur les questions qui concernoient l'islamisme ; ils étoient nommés les premiers dans les prières publiques, mais ils n'avoient aucune part au gouvernement civil. Enfin l'autorité et le nom même de *calife* furent entièrement éteints par les Tartares, lorsqu'ils prirent Bagdad en 1258. Depuis ce temps la plupart des princes mahométans ont établi chacun dans leurs états un chef de religion, qui porte en Turquie le nom de *mufti*, et celui de *sadre* en Perse.

L'Alcoran ne permettoit que quatre femmes à la fois; mais le prophète, par un privilége qu'il avoit eu soin de faire descendre du ciel et d'insérer dans l'Alcoran, en avoit eu un bien plus grand nombre: onze, suivant quelques auteurs, et vingt et une selon d'autres. Néanmoins il ne laissoit aucun enfant mâle, et la succession sembloit regarder Ali, cousin et gendre de Mahomet, qui l'avoit même désigné par son testament comme le plus digne de régner après lui. Mais Abubècre, beau-père du prophète, et qui le premier avoit cru en lui, réunit les suffrages en sa faveur. C'étoit le plus considéré des Arabes, et Mahomet devoit à son zèle le principal succès de sa prédication. De plus, Omar et Othman, les plus puissans de la nation, l'appuyoient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aspiroient eux-mêmes, un vieillard de soixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, selon le cours de la nature, devoit les en exclure pour toujours. C'est cette préférence d'Abubècre sur Ali qui a fait naître ces

haines irréconciliables et ces guerres si fréquentes entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci prétendent qu'Ali fut le légitime successeur de Mahomet, et que les trois premiers califes n'ont été que des usurpateurs, non plus que les Ommiades, qui ont régné après eux au préjudice des Fatimites ou des enfans d'Ali, nés de sa femme Fatime, fille de Mahomet. Cette ancienne discorde subsiste encore, et les effets n'en sont aujourd'hui que suspendus par l'horrible embrasement des guerres civiles dont la Perse est le théâtre depuis plusieurs années. Les Turcs, qui se qualifient de sunnites, c'est-à-dire d'orthodoxes attachés aux traditions, détestent les Persans, qu'ils traitent de schiites, terme injurieux, qui signifie sectaires ou schismatiques.

Abubècre, ayant fait le dénombrement de ses sujets, trouva cent vingt-quatre mille musulmans, et ne douta point qu'avec de pareilles forces il ne fût en état de former les plus grandes entreprises. Il commença par réduire ceux d'entre les Arabes qui refusoient de le reconnoître, et songea ensuite à étendre sa puissance hors de l'Arabie. Mahomet, quelque temps avant sa mort, se préparoit à porter la guerre en Syrie. Il avoit nommé pour général Osma, fils de Zaïd, tué à la bataille de Muta. Ce jeune guerrier, animé par le désir de venger la mort de son père, avoit en peu de jours assemblé des troupes; et, ayant reçu l'étendard de la main de Mahomet, il étoit allé camper à Jorf, à une lieue de Médine, lorsque la mort de Mahomet l'obligea d'attendre de nouveaux ordres. Abubècre jugea à propos de suspendre cette expédition, pour achever une conquête déjà commencée. Les troubles dont la Perse étoit agitée depuis la mort de Siroës avoient attiré sur les frontières les armes des Sarrasins. Dès l'année précédente Mahomet avoit envoyé Abu-Obeïda, fils de Masoud, dans l'Irac arabique. Cette province, qui est l'ancienne Chaldée, située vers l'embouchure de l'Euphrate et du

Tigre, renfermoit un petit royaume gouverné depuis plus de six cents ans par des princes arabes nommés Mondars. Ils y régnoient, sous la protection des rois de Perse, dont ils étoient les lieutenans, sur tous les Arabes de l'Irac, comme les souverains de Gassan, près de Damas, l'étoient pour les empereurs romains sur les Arabes de la Syrie. La capitale des Mondars étoit Hira, près de l'Euphrate, à la pointe du lac de Réhéma. Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de ces princes dans le cours de cette histoire. Les Perses se mirent en devoir de défendre leurs vassaux, et marchèrent en grand nombre contre les Sarrasins. Le général sarrasin voulut combattre, malgré l'avis de ses officiers, et fut tué le premier à la tête de ses troupes. Les musulmans, accablés par le nombre, furent obligés de repasser une rivière, sur les bords de laquelle ils se tinrent retranchés, en attendant du secours. Un brave capitaine, nommé Mothanna, se mit à leur tête; et, ayant reçu de Mahomet un nouveau renfort, il sortit de ses retranchemens, et mit tout à feu et à sang le long de l'Euphrate. Arzoumidocht, fille de Chosroës, régnoit alors en Perse. Elle choisit douze mille cavaliers des plus braves de ses troupes, et les fit partir sous les ordres de Mahran, le plus vaillant de ses généraux. Il marche à Hira, et les deux armées se livrent un furieux combat. Mothanna se jette au milieu des ennemis, abattant à coups de cimeterre tout ce qui se trouve à sa rencontre. Malgré sa valeur, ses soldats plient : il les rassure, il les ramène au combat, qui dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Pour décider une victoire si long-temps disputée, Mahran et Mothanna s'élancent avec fureur l'un sur l'autre : Mahran est tué d'un coup de sabre; les Perses prennent la fuite, et les Sarrasins ne songent plus qu'à ensevelir leurs morts et à panser leurs blessés.

Les Perses, aussi honteux qu'affligés de se voir battus

par une poignée d'ennemis qu'ils avoient jusqu'alors méprisés comme des brigands, se persuadèrent que tous ces maux ne leur arrivoient que parce qu'ils étoient gouvernés par une femme. Ils conspirèrent contre la reine, la déposèrent, et mirent successivement sur le trône trois princes, qui ne remplirent pas l'espace d'une année. Enfin ils appelèrent à la couronne Isdegerd, fils de Sarbar, et petit-fils de Chosroës par sa mère. Ce prince n'avoit alors que quinze ans. La cruauté de Siroës qui faisoit périr toute la famille royale l'avoit obligé de chercher un asile en Arabie. Il fut proclamé roi le 16 juin 632, la veille même de la mort de Mahomet; et ce jour commence une ère fameuse chez les Orientaux. Un Perse nommé Hormisdas lui disputa la couronne pendant quatre ans, au bout desquels il fut tué.

Isdegerd porta pendant vingt ans le titre de roi. Mais, plus malheureux encore que ses prédécesseurs depuis Chosroës, il vit expirer entre ses mains cette brillante monarchie, qui subsistoit avec gloire depuis tant de siècles. Ce n'est pas qu'il manquât de courage; mais une nation qui n'avoit cédé qu'au grand Alexandre, et qui, s'étant bientôt relevée, avoit pendant sept cents ans lutté contre toutes les forces romaines, ne put résister à la valeur naissante des musulmans. Isdegerd, résolu de venger l'honneur de la Perse, ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il mit sur pied deux armées : l'une, sous les ordres de Rustan, vieillard expérimenté, marcha vers l'Irac, où Caled, envoyé par Abubècre, faisoit d'horribles ravages; l'autre, commandée par un seigneur nommé Alharmazan, s'avança dans le Khousistan, pour combattre Abu-Musa, qui étoit entré dans cette province avec un corps d'Arabes. Les deux généraux perses furent également défaits, et le royaume de Hira fut détruit.

L'année suivante Caleb signala son courage dans l'Irac, et l'empereur, retiré à Emèse, séjour charmant et déli- An. 633. *Theoph. p. 278, 279.*

Cedr. p. 429. *Niceph. p.* 16. *Hist. miscel. l.* 18. *Abulfarage. Okley. Hist. univ. t.* 15.

cieux, s'endormoit dans le sein des plaisirs. Sa vanité fut flattée d'une ambassade que lui envoyoit le roi des Indes. Ce prince le félicitoit des victoires remportées sur les Perses, et lui faisoit présent d'un grand nombre de pierreries très-précieuses. Mais Abubècre ne s'occupoit que de ses projets de conquêtes. Osama reprit par ses ordres l'expédition de Syrie, et ne trouva aucun obstacle dans sa marche. Les Sarrasins de la frontière, qui jusqu'alors avoient servi l'empire, indignés du refus de trente livres d'or qu'on avoit coutume de leur payer tous les ans, favorisèrent son passage, et lui servirent de guides. Il pénétra jusqu'à Obna, ravagea tout le pays, et revint sans aucune perte. Le succès de cette course fit espérer au calife qu'il pourroit aisément s'emparer de la Syrie. Déjà une nombreuse armée campoit autour de Médine. Voiçi les ordres qu'Abubècre donna de vive voix à ses généraux : « Fidèles serviteurs de Dieu et de « son prophète, gardez-vous de traiter durement vos « troupes; vos soldats sont mes enfans. Consultez vos of- « ficiers dans toutes les occasions importantes; faites « justice : les injustes ne prospèrent pas. Lorsque vous « rencontrerez vos ennemis, combattez vaillamment, et » mourez plutôt que de tourner le dos. Si vous rempor- « tez la victoire, ne tuez ni les vieillards, ni les enfans, « ni les femmes. Ne détruisez pas les palmiers, ne brû- « lez point les blés, ne coupez point les arbres, ne faites « point de mal au bétail, à l'exception de ce qu'il fau- « dra pour la nourriture de vos troupes. Gardez religieu- « sement les paroles que vous aurez données à vos ennemis. « Vous trouverez sur votre route des hommes qui vivent « en retraite et qui se sont consacrés au service de Dieu, « épargnez-les eux et leurs monastères; mais, pour ces « membres de la synagogue de Satan, que vous recon- « noîtrez à leur tonsure, fendez-leur la tête, et ne leur « faites point de quartier, à moins qu'ils ne se fassent « musulmans, ou qu'ils ne consentent à payer tribut. »

Cette prédilection en faveur des moines étoit apparemment fondée sur la liaison intime que Bohaïra ou Sergius, moine de Bostra, avoit contractée avec Mahomet.

L'armée se mit en marche vers la Syrie. Elle étoit de vingt mille hommes, sous le commandement d'Abu-Obeïda, fils de Jerah. L'approche des musulmans alarma l'empereur, qui vint à Damas. Il détacha Sergius, gouverneur de Césarée, avec cinq mille hommes, pour observer la marche des Arabes, et les combattre, s'il en trouvoit l'occasion. Sergius les rencontra près de Tadun, ville voisine de Gaza, et ne put éviter le combat. Blessé et obligé de prendre la fuite, il tomba de cheval, et fut remonté par ses esclaves. Etant tombé une seconde fois, comme ils se préparoient à le remonter encore : *Sauvez-vous*, leur dit-il, *et laissez périr un vieillard inutile.* Les Sarrasins l'enfermèrent dans une peau de chameau fraîchement écorché; et cette peau, se rétrécissant à mesure qu'elle se desséchoit, le fit mourir dans des tourmens horribles. Leur haine personnelle contre Sergius fut cause de cette cruauté. Il avoit empêché l'empereur de permettre aux Sarrasins alliés d'employer les trente livres d'or qu'ils recevoient tous les ans à commercer avec les autres Arabes.

Le butin, envoyé au calife, fit naître aux Sarrasins qui étoient restés dans le pays le désir d'aller en Syrie. Ils formèrent bientôt une nombreuse armée. Abubècre avoit d'abord nommé Saëd pour la commander; Omar s'y opposa, et fut approuvé d'Aïscha, veuve de Mahomet : elle conservoit un empire absolu sur l'esprit des musulmans, qui la regardoient comme dépositaire des sentimens du prophète. Saëd lui-même, plein de respect pour ses décisions, remit aussitôt l'étendard. *Je ne prétendois*, dit-il, *qu'à combattre et à mourir pour la religion, et quel que soit le général, je combattrai volontiers*

sous ses ordres. Telle étoit la grandeur d'âme de ces hommes que Dieu avoit suscités pour châtier les chrétiens. Ce n'étoit pas le désir de commander, c'étoit uniquement l'intérêt public qui avoit été cause de l'opposition d'Omar. Il regardoit Amrou comme un capitaine plus capable de réussir. Amrou fut choisi pour conduire la nouvelle armée ; et, dans ce même temps, Abu-Obeïda ayant reçu un échec près de Gaza, le calife rappela Caled de l'Irac, pour lui donner le commandement au-dessus des deux autres généraux.

Toutes les forces des Sarrasins étant rassemblées en Syrie, on fut d'avis de commencer la conquête par le siége de Bostra. C'étoit une ville peuplée, riche et florissante, limitrophe de l'Arabie, et qui, par sa situation avantageuse, pouvoit servir de place d'armes pour le reste de l'expédition. Il y avoit dans la ville douze mille hommes de cavalerie sous les ordres de Romain. Abu-Obeïda envoya d'abord, vers Bostra, Sergiabil, un de ses lieutenans, avec quatre mille chevaux pour reconnoître le pays. A son approche, Romain sortit de la ville, et vint lui demander ce que les Sarrasins venoient faire à Bostra : *Ils viennent,* répondit froidement Sergiabil, *vous apporter le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous à vous faire mahométans, ou à payer tribut, ou à passer sous le tranchant de nos épées.* Romain, de retour dans la ville, tâcha de persuader aux habitans de se soumettre à payer tribut. Ils le refusèrent, et se préparèrent à la défense. Etant sortis en armes, ils eurent d'abord quelque avantage; mais Caled, arrivant en même temps de l'Irac avec quinze cents cavaliers, les repoussa dans la ville. Le lendemain le gouverneur sortit à la tête de ses douze mille cavaliers et d'un grand nombre d'habitans qui formoient une grosse troupe d'infanterie. Les deux armées s'étant rangées en bataille, Romain s'avança à cheval, et ayant appelé à haute voix Caled, qui accourut aussitôt à lui : *Je désire depuis long-temps,* lui dit-il, *d'embrasser*

votre religion, et j'ai donné le même conseil aux habitans ; mais, au lieu de les persuader, je n'ai fait que m'attirer leur haine ; accordez-nous encore quelques jours, je vais renouveler mes efforts pour les engager à se rendre. Caled le loua beaucoup d'une si sainte résolution, et lui promit de lui conserver tous ses biens. Romain ajouta que, pour ôter tout soupçon à ceux de Bostra, témoins de cette conférence, il falloit qu'ils fissent semblant de se battre. Caled y consentit de bon cœur ; mais, peu accoutumé à modérer ses coups, il en porta de si furieux au gouverneur que c'en étoit fait de sa vie, s'il ne se fût sauvé avec plusieurs blessures. Les habitans, qu'il vouloit intimider en leur exaltant la valeur de Caled et des Sarrasins, ne lui répondirent que par des huées et des insultes. Ils l'enfermèrent dans sa maison, et se donnèrent un autre commandant, de qui ils exigèrent qu'il allât défier Caled ; ce qu'il fit. Mais Abderrahman, fils d'Abubècre, qui, dans sa première jeunesse, montroit déjà un grand courage, obtint de Caled l'honneur de ce combat. Il s'y porta avec tant de force et de valeur, que le nouveau commandant prit la fuite pour sauver sa vie. Abderrahman, au désespoir de voir échapper son ennemi, déchargea sa fureur sur les chrétiens, qui n'avoient été jusque-là que spectateurs. Caled et les autres chefs accoururent pour le seconder. Les deux armées se mêlèrent ; les habitans, supérieurs en nombre, combattoient pour leur vie, pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leur religion : les Sarrasins, animés par Caled qui crioit sans cesse : *Frappez ! frappez ! paradis ! paradis !* s'élançoient avec l'agilité et la fureur des lions. Toute la ville étoit dans une confusion étrange ; on sonnoit les cloches ; les femmes, les enfans, les vieillards faisoient retentir les églises de cris lamentables ; les prêtres et les moines, courant par les rues et se frappant la poitrine, imploroient l'assistance de Dieu ; on entendoit au-dehors Caled et Sergiabil

qui invoquoient aussi à haute voix la vengeance de Dieu et de son prophète contre ces idolâtres. Enfin les habitans, couverts de blessures et presque mis en pièces, se sauvèrent dans la ville, dont ils fermèrent les portes. Ils arborèrent sur leurs murs la croix au milieu de leurs étendards, et envoyèrent en diligence à l'empereur demander du secours.

La nuit suivante Romain perça les murs de la ville, auxquels touchoit sa maison, et alla donner avis à Caled de la facilité qu'il auroit de s'y introduire. Caled fit partir sur l'heure Abderrahman avec cent hommes. Romain, les ayant fait entrer dans sa maison, leur donna des habits semblables à ceux des soldats chrétiens, et sous ce déguisement ils se répandirent en différentes rues. Abderrahman, accompagné de vingt-cinq musulmans, se fit conduire par Romain au château, où étoit le nouveau commandant contre lequel il avoit combattu. Celui-ci, surpris de voir Romain, lui demanda quel sujet l'amenoit: *C'est*, lui répondit-il, *pour accompagner un de tes amis*, *qui souhaite fort te voir et t'envoyer en enfer*. Au même instant Abderrahman s'avance, et lui plonge son épée dans le sein, en lui disant: *Tu ne m'échapperas pas cette fois*. Aussitôt, au signal donné, les Sarrasins dispersés dans les rues se rassemblent en poussant de grands cris, tuent les gardes, ouvrent les portes, et font entrer Caled et toute l'armée. On fait main basse sur tous ceux qui se rencontrent d'abord; mais, les principaux habitans demandant quartier, Caled fit cesser le massacre. Maître de Bostra, il y mit une garnison de quatre cents chevaux. L'exercice de la religion chrétienne n'y fut plus permis qu'en payant tribut. Le traître Romain déclara publiquement son apostasie, et se joignit aux mahométans. La prise de Bostra fut suivie de celle de Palmyre, et de plusieurs autres villes frontières de l'Arabie.

Elmacin. Tandis que Bostra étoit assiégée, Amrou, par ordre

d'Abubècre, faisoit le siége de Gaza. Dès que les Sarrasins parurent devant la ville, le gouverneur demanda un pourparler avec quelqu'un de leurs officiers. L'intrépide Amrou entra lui-même dans Gaza, et s'étant présenté au gouverneur, il le salua avec respect. *Quelle cause vous amène ici?* lui dit fièrement le Romain. *L'ordre de Dieu et de notre maître,* répondit Amrou. *Si vous embrassez notre religion, vous deviendrez nos frères. Si vous voulez conserver la vôtre, obligez-vous à nous payer à perpétuité un tribut annuel, et nous vous défendrons contre vos ennemis. Autrement, il n'y aura que l'épée entre vous et nous.* Le gouverneur reconnut à cette audace que c'étoit le chef de l'armée, et il donna ordre de le tuer quand il sortiroit de la ville. Un esclave d'Amrou, qui entendoit la langue grecque, en avertit son maître en arabe, que le Romain n'entendoit pas. Aussitôt Amrou, sans changer de ton ni de couleur: *Seigneur,* dit-il, *je ne suis que le dernier des dix capitaines qui commandent l'armée. C'est par leur ordre que je vous parle. Ils souhaitent venir tous ensemble pour traiter avec vous, si je leur porte un sauf-conduit de votre part.* Le gouverneur, espérant se saisir des dix capitaines à la fois, révoqua l'ordre qu'il avoit donné, et Amrou regagna son armée. On l'attendit en vain à Gaza; et le gouverneur, plein de dépit de se voir trompé, se mit à la tête de la garnison et des habitans en état de combattre, et sortit en ordre de bataille. Les Sarrasins lui taillèrent en pièces tout ce qu'il avoit de troupes; ils lui coupèrent le retour, et le poursuivirent l'espace de quinze lieues jusqu'à la vue de Jérusalem, où il alla se renfermer. Amrou, de retour à Gaza, dépourvue de gouverneur et de garnison, n'eut pas de peine à s'en rendre maître.

Les Sarrasins avoient alors sept mille hommes sous le commandement d'Amrou, trente-sept mille sous celui d'Abu-Obeïda; et Caled, commandant général,

An. 634.
Elmacin.
Okley, hist. des Sarrasins.

Hist. univ. t. 15.

avoit amené de l'Irac quinze cents chevaux. Dès le mois de février, Caled rassembla toutes ces troupes, et marcha vers Damas. Ce pays, le plus beau et le plus riant de l'univers, étoit nommé dès-lors le paradis de la Syrie. Héraclius, se trouvant trop près de l'ennemi à Emèse, avoit choisi Antioche pour sa retraite. Informé du dessein des Sarrasins, il fit partir Caloüs avec cinq mille hommes pour se jeter dans Damas. Ce commandant prit le chemin d'Emèse, qu'il trouva bien pourvue de vivres, d'armes et de munitions de guerre. Il continua sa route vers Balbec, qui est l'ancienne Héliopolis. Cette ville, située sur une éminence, et défendue par une forte citadelle, renfermoit dans son enceinte les plus superbes édifices, dont les restes ont subsisté jusqu'à nos jours. A l'arrivée de Caloüs, les habitans vinrent au-devant de lui, jetant de grands cris, et donnant des marques de la plus vive douleur. Ils croyoient déjà voir à leurs portes Caled leur proposant l'apostasie, l'esclavage ou la mort. Caloüs, naturellement vain et fanfaron, les rassura, en jurant qu'à son retour il leur rapporteroit la tête de Caled au bout de sa lance. Arrivé à Damas, au lieu de s'occuper des dispositions nécessaires pour soutenir un siége, il passa le temps en contestations avec le gouverneur nommé Israïl, prétendant commander en chef; ce qu'il ne put obtenir. Bientôt les Sarrasins parurent; les habitans sortirent à la suite de la garnison, et se rangèrent en bataille. A leur vue, un brave Sarrasin nommé Dérar, excité par Caled, se détache de l'armée, et fondant sur eux avec la rapidité de la foudre, il tue quatre cavaliers, six fantassins, et retourne aussi vite qu'il étoit venu. Abderrahman, animé par cet exemple, en fait autant, et Caled, insultant les chrétiens, propose le défi à quiconque voudra le combattre. Les habitans jettent les yeux sur le commandant, qui, plus par honte que par sentiment de courage, s'avance vers Caled, qu'il veut intimider par ses bravades. Caled lui

répond par un coup de lance, le renverse de son cheval, se saisit de sa personne, et fait un nouveau défi au gouverneur, qui n'est pas plus heureux que le commandant. Sur le refus d'embrasser la nouvelle religion, ils sont mis à mort, et leurs têtes jetées dans la ville. Après plusieurs sorties sans succès, les habitans se tiennent renfermés, et envoient demander du secours à Héraclius. Cependant les Sarrasins, ayant appris des Arabes qui avoient servi dans les troupes de l'empire la fabrique et l'usage des machines de guerre, battoient la ville avec violence. Au bout de six semaines, les habitans, se croyant abandonnés, offrirent à Caled mille onces d'or et deux cents habits de soie s'il vouloit lever le siége. Il répondit qu'il ne partiroit qu'après les avoir rendus musulmans ou tributaires.

A la nouvelle du siége de Damas, l'empereur avoit rassemblé les garnisons de la Syrie, et mis à leur tête son frère Théodore. Si l'on en croit les historiens arabes, l'armée romaine étoit de cent mille hommes. Mais ces auteurs méritent peu de croyance sur le nombre des troupes chrétiennes, qu'ils exagèrent toujours, pour relever la valeur de leur nation. Comment Héraclius, renfermé dans Antioche, auroit-il pu en si peu de temps réunir tant de soldats? Aussi, selon le récit des auteurs chrétiens, Théodore n'en avoit guère que la moitié lorsqu'il marcha vers Damas. Caled détacha un corps de Sarrasins sous la conduite de Dérar, pour l'arrêter dans sa marche. Ils rencontrèrent les Romains près de Gabata. Dérar, malgré sa bravoure, fut fait prisonnier, et les Sarrasins fuyoient, lorsque Rafi, un de leurs officiers, s'opposant à leur fuite : *Quoi donc*, s'écria-t-il, *avez-vous oublié que quiconque tourne le dos à l'ennemi offense Dieu et son prophète ? Retournez à la charge ; je marcherai devant vous. Qu'importe que votre chef soit mort ou prisonnier ? Votre Dieu est vivant, il voit votre lâcheté.* Ils reprirent courage, et

Theoph. p. 279.
Cedr. p. 425.
Hist. miscel. l. 18.
Du Cange, fam. byz. p. 117.
Okley.

retournèrent sur les Romains. En ce moment, Caled arrive suivi d'un grand corps de troupes ; il s'élance d'abord au travers des ennemis pour délivrer Dérar ; mais, apprenant qu'on l'avoit sur-le-champ envoyé à Emèse sous l'escorte de cent cavaliers, il fait partir Rafi avec le même nombre de chevaux. Rafi atteint l'escorte de Dérar, la taille en pièces, et vient avec son camarade rejoindre Caled, qui pendant ce temps-là avoit défait l'armée romaine. Il retourne incontinent au siége de Damas. Théodore s'étant rendu auprès d'Héraclius, en fut fort mal reçu. On l'accusoit de faire des railleries de l'empereur son frère, qui, traînant sa femme avec lui dans tous ses voyages, aimoit mieux abandonner des provinces entières que de la perdre de vue. Cette censure fut d'autant plus sensible à Héraclius, qu'elle étoit fondée. La perte de la bataille servit de prétexte à la disgrâce de Théodore ; il fut renvoyé à Constantinople, avec ordre à Constantin de le faire garder à vue, sans lui donner aucun emploi. Depuis ce temps-là il n'est plus parlé de Théodore frère d'Héraclius ; ce qui a fait penser à quelques auteurs qu'il avoit été tué à la bataille de Gabata.

Niceph. p. 16. Theoph. p. 279, 280. Cedr. p. 425, 426. Hist. miscel. l. 18. Elmacin. Okley. Curio, hist. sarac. p. 19. Assemani, bibl. orient. t. 3. Idem, bibl. bibl. jur. or. t. 4, c. 20.

Héraclius ayant rassemblé les débris de l'armée vaincue, en donna le commandement à deux généraux. C'étoient Théodore Trithurius, son sacellaire, c'est-à-dire intendant de son trésor, et Baane, Perse de nation, qui s'étoit retiré sur les terres de l'empire pendant les troubles de son pays. Baane avoit amené avec lui un jeune prince, fils de Sarbar, et par conséquent frère d'Isdegerd, et il avoit la réputation d'un guerrier expérimenté. Héraclius, fort dépourvu d'habiles généraux romains, le mit à la tête de ses troupes. Ces deux commandans, étant allés à Emèse, y reçurent un renfort de dix mille hommes, en sorte que leur armée se trouva encore forte de quarante mille combattans. Ils jugèrent à propos de former deux camps, et de partager les

troupes. Ils marchèrent ensemble vers Damas, chassant devant eux les différens corps de Sarrasins qui couroient le pays jusqu'à Emèse. Ils en tuèrent un grand nombre, et vinrent camper au bord du Bardanise; c'est le Baradi, qui passe à Damas. Mausor, gouverneur de la ville depuis la mort d'Israïl, avoit ordre de fournir de l'argent à cette armée; mais, comme il étoit mécontent de l'empereur, il différa plusieurs jours. Enfin il arriva pendant une nuit, escorté d'une troupe nombreuse qui faisoit un grand bruit de timbales et de trompettes. Comme il n'avoit donné aucun avis, les soldats de Baane, s'imaginant que c'étoit les Sarrasins qui venoient fondre sur eux, prirent l'épouvante; un grand nombre se jeta dans le fleuve et y périt. Mausor retourna à Damas, après avoir causé plus de mal aux Romains par cette surprise qu'il ne leur avoit rendu de service par l'argent qu'il apportoit.

Caled, informé de l'approche des Romains, envoya ordre à toutes les troupes des Sarrasins dispersées dans le pays d'alentour de se rassembler à Ainadin, lieu aujourd'hui inconnu, mais qui devoit être à quelques lieues de Damas. Il décampa lui-même avec Abu-Obeïda, et ils prirent ensemble la route d'Ainadin, pour réunir toutes leurs forces et marcher à l'ennemi. La garnison de Damas, commandée par deux frères d'une grande valeur, nommés Pierre et Paul, les attaqua dans leur retraite, défit leur arrière-garde, et pilla leurs bagages, que Pierre conduisit aussitôt vers Damas, laissant son frère aux prises avec les ennemis. Caled, averti de ce désordre, accourut à la tête d'un détachement de cavalerie. Paul fut pris, et, de six mille chevaux sortis de Damas, il n'en rentra que cent. Cependant Pierre emmenoit quantité de femmes prisonnières, la plupart de la tribu des Hémiarites, exercées à monter à cheval et à combattre. La plus distinguée étoit Caula, sœur de Dérar. Elle égaloit son frère

en courage, et surpassoit en beauté toutes les femmes de l'Arabie. Pierre, ébloui des charmes de sa captive, avoit déjà tenté de la traiter en vainqueur; mais la fière Sarrasine, indignée des sollicitations d'un chrétien, l'avoit rebuté avec mépris. Tandis que Pierre et ses soldats se reposoient à moitié chemin, elle persuada aux autres femmes de s'armer chacune d'un piquet de tente, et de s'en servir contre les ennemis lorsqu'ils viendroient pour les faire partir. Elles se rangèrent, et, se serrant dos à dos, armées de leurs piquets, elles se défendirent long-temps contre les sabres et les épées. Pendant ce nouveau genre de combat arrive Caled, qui poursuivoit les Romains à toute bride; il les charge, et, secondé des femmes, il en fait un grand carnage. Pierre fut tué. Paul voyant la tête de son frère, refusa de se faire musulman pour lui survivre, et eut aussi la tête tranchée.

Les Sarrasins, s'étant rendus à Ainadin, marchèrent aux Romains. Les deux armées étant en présence le 23 juillet, les généraux animèrent leurs soldats par les motifs les plus pressans. Du côté des Sarrasins, Caula et plusieurs autres femmes s'offrirent à combattre. Caled accepta leur service, et les plaça à la queue de l'armée pour tuer les musulmans qui prendroient la fuite. Baane fit faire à Caled des propositions qui furent rejetées: *Point de paix*, répondit Caled, *si vous ne vous rendez musulmans ou tributaires.* L'armée romaine étoit plus nombreuse, et, comme elle avoit le vent à dos, Caled différa le combat, faisant plusieurs mouvemens pour gagner le vent, qui dans ces vastes plaines roule des tourbillons de poussière. Enfin, comme les archers arméniens abattoient un grand nombre d'Arabes, il donna le signal, et les deux armées se choquèrent avec fureur. Les Sarrasins, qui dans les batailles voyoient le paradis ouvert, prodiguoient leur vie. Ils avoient l'avantage, lorsque Théodore envoya proposer une suspension

d'armes jusqu'au lendemain; il offroit d'avoir une conférence avec Caled à la vue des deux armées. Son dessein étoit de placer une embuscade pour se saisir de Caled; mais il fut trahi par le héraut même, qui découvrit à Caled la perfidie de Théodore. Sur cet avis, Caled accepte la conférence, et envoie pendant la nuit dix Sarrasins sous les ordres de Dérar, qui égorgea les soldats de l'embuscade, ivres et endormis. Le lendemain les Sarrasins, plus animés encore que la veille, attaquèrent l'armée chrétienne, et en firent un horrible carnage. La plus grande perte tomba sur l'armée de Théodore. Il n'en coûta pas cinq cents hommes aux Sarrasins.

Baane ne se crut pas vaincu. Ses soldats, pleins de mépris pour Théodore, et pour le prince même qui employoit un si mauvais général, proclamèrent Baane empereur. Théodore, avec le reste des troupes, se sépara aussitôt de son collègue, et donna aux Sarrasins une nouvelle occasion de vaincre. Après quelques jours de marche, les deux armées se rencontrèrent près d'Emèse. Il y eut un sanglant combat, dans lequel le vent du midi servit si bien les Sarrasins, que les Romains, aveuglés par les sables et la poussière, tomboient sous le cimeterre ennemi sans voir le bras qui les frappoit. Le fils de Sarbar se sauva dans Emèse, et Baane, ne pouvant plus espérer de sûreté dans l'empire après l'extravagante proclamation de ses soldats, alla se cacher dans le désert du mont Sinaï, où cet empereur d'une journée prit l'habit de moine. Dans cette bataille fut tué Elie, qui avoit joint quelques troupes à celles de Baane. Pendant que les Perses dominoient en Syrie, un certain Joseph, homme hardi et entreprenant, s'étoit rendu maître de Byblos, sans aucune opposition de la part des Romains. Il ne prenoit d'autre titre que celui de serviteur de l'empire sur la côte de Phénicie, qu'il défendoit contre Chosroës. Après lui, Job, sous le même prétexte, étendit son petit état jusqu'à Césarée de Phi-

lippe, et en Galilée. Elie, successeur de Job, servit Héraclius contre les Sarrasins. Nous parlerons plus en détail de cette dynastie lorsque nous traiterons de l'établissement des Maronites.

Le retour des Sarrasins vainqueurs ôta l'espérance aux habitans de Damas. Privés de toutes leurs ressources, ils ne voyoient d'autre parti que de se rendre. Mais Thomas, gendre de l'empereur, qui s'étoit enfermé dans la ville sans titre et sans emploi, après avoir, pendant le siége, soutenu par sa valeur le courage des habitans, les retenoit encore par les motifs de religion et d'honneur. Il fit sur les ennemis une furieuse sortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche, tiré par une femme dont il venoit de tuer le mari. Deux autres sorties coûtèrent du sang aux Sarrasins; mais la moitié de la garnison et des habitans y laissa la vie. Enfin on envoya demander à Caled une suspension d'armes pour traiter de la capitulation. Il la refusa. On s'adressa la nuit suivante à Abu-Obeïda, plus doux et plus humain, qui campoit à une autre porte. Ce général voulut bien traiter avec eux, et leur accorda sept églises. L'accord étant fait, il reçut des otages, et entra dans la ville avec cent hommes, auxquels il défendit de tirer l'épée. Cependant Caled, n'étant pas instruit du traité, donnoit un violent assaut. Tandis qu'on se battoit de part et d'autre avec un égal acharnement, un prêtre nommé Josias vint trouver Caled, et lui offrit d'introduire les musulmans. Caled lui donna cent hommes, qui eurent ordre de rompre les portes dès qu'ils seroient entrés. Ce qui étant exécuté, les Sarrasins se jetèrent de ce côté-là dans la ville, massacrant tous ceux qu'ils trouvoient sur leur passage. En avançant, Caled rencontra Abu-Obeïda à la tête de sa troupe, l'épée dans le fourreau, et marchant en paix. Etonné de cette inaction, il apprend le traité fait avec les habitans; il entre dans une grande colère, protestant qu'on n'avoit pu

rien conclure sans la participation du principal chef, et qu'il n'y auroit aucun égard. En même temps les soldats, altérés de sang, se jetoient sur les habitans, dont il ne seroit pas resté un seul, si Abu-Obéïda, à force de prières, n'eût calmé l'impitoyable Caled. Ce fut ainsi que Damas tomba au pouvoir des Sarrasins, le trentième d'août, après six mois de siége. On déclara aux habitans qu'ils étoient maîtres de se retirer où ils voudroient; mais Caled ne voulut leur accorder que trois jours de sûreté, après lesquels on pourroit les traiter en ennemis, en quelque lieu qu'ils se trouvassent. On leur permit de sortir avec leurs effets, et chacun une arme, lance, arc ou épée. Le mouvement qu'un ordre si rigoureux excitoit dans la ville ressembloit au tumulte d'un saccagement et d'un pillage. On voyoit emporter quantité d'or, d'argent, de pierreries. Outre la garde-robe de l'empereur, il y avoit plus de trois cents charges de soie teinte en pourpre, et d'étoffes précieuses. Baignés de larmes, osant à peine faire entendre leurs sanglots au milieu des risées et des insultes des Sarrasins, baisant le seuil de leurs maisons, et traînant après eux leurs femmes et leurs enfans, ils partoient courbés sous la crainte du cimeterre ennemi autant que sous les fardeaux dont ils étoient chargés. Dans cette troupe déplorable on voyoit des dames foibles et délicates, nourries dans les délices de ce beau pays, se traîner à pied par des déserts affreux et des montagnes escarpées, mourant de faim et de soif, et privées de tous les soulagemens de la vie. Les habitans qui s'assujettirent à payer un tribut eurent la liberté de rester à Damas; mais ce fut le plus petit nombre. On dit qu'à la première nouvelle qu'Héraclius reçut de la prise de Damas, il s'écria, *adieu la Syrie;* et qu'il fit dès ce moment ses dispositions pour abandonner le pays et retourner à Constantinople.

Durant le siége de Damas, l'amour fit naître une

aventure qui se termina par l'événement le plus tragique. Une patrouille de Sarrasins entendit pendant la nuit hennir un cheval qui sortoit par une des portes de la ville. Ils l'attendirent, et firent prisonnier celui qui le montoit. Un moment après, ils virent sortir de la même porte un autre cavalier, qui appela le premier par son nom. Ils ordonnèrent à leur prisonnier de lui répondre, afin de l'attirer et de le prendre. Le premier cria en langue grecque, *l'oiseau est pris*. Sur-le-champ le second tourna bride et rentra dans la ville. Les Sarrasins devinèrent aisément que le premier avoit averti l'autre. Ils vouloient d'abord le tuer; mais ils jugèrent plus à propos de le conduire à Caled. *Qui es-tu?* demanda le général sarrasin. « Je suis (répondit-il) un « homme de qualité; mon nom est Jonas. J'ai fiancé « une jeune fille que j'aime avec passion, et dont je suis « aimé. Mais, sur le point de la célébration du mariage, « les parens me l'ont refusée, disant qu'ils avoient « changé de dessein. Nous sommes convenus secrète- « ment de sortir de la ville. Je l'ai avertie de mon mal- « heur pour l'en garantir. Je ne puis vivre sans la voir; « mais je mourrois si je la voyois captive. Otez-moi la « vie, ou ma douleur me l'ôtera bientôt. » *Oui, tu mourras*, reprit Caled, *si tu refuses de te faire musulman; mais, si tu embrasses la vraie religion, rien ne manquera à ton bonheur. Je te rendrai ton épouse dès que la ville sera prise.* Jonas, aveuglé par sa passion, prit sans balancer le dernier parti; et, plus ardent à la prise de la ville que tous les Sarrasins, il les servit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha sa maîtresse; et l'ayant trouvée dans un monastère où elle s'étoit consacrée à Dieu pour le reste de ses jours, il lui raconta son aventure, et voulut l'engager à le suivre. Elle le rejeta avec horreur, et rien ne put l'ébranler dans sa résolution. Lorsque Thomas et les autres chrétiens sortirent, elle partit avec eux.

Les trois jours accordés aux habitans pour assurer leur retraite étant écoulés, Caled, suivi de quatre mille chevaux, se mit à leur poursuite. Il y étoit excité par le désir d'enlever un si riche butin, par la rage désespérée de Jonas, et par le zèle de Dérar, barbare dévot de l'islamisme, qui faisoit grand scrupule aux pieux musulmans d'avoir épargné tant de sang infidèle. Après une route très-pénible par des montagnes impraticables, Caled atteignit près de Laodicée ces infortunés fugitifs. Il les trouva qui se reposoient sur l'herbe, où ils avoient étendu leurs habits après une grande pluie. Il en fit un cruel massacre. Thomas fut tué en se défendant vaillamment : Jonas y retrouva sa fiancée; elle se battit contre lui; mais, ayant été renversée par terre, devenue prisonnière de son amant, elle se perça le cœur d'un couteau. Une autre femme d'une rare beauté, distinguée de toutes les autres par la richesse de sa parure, se distinguoit encore plus par son courage. Elle se battit long-temps contre Rafi, dont elle tua le cheval avant qu'il pût l'obliger à se rendre. Enfin Rafi, s'en étant rendu maître, l'offrit à Jonas pour le consoler de la perte de son épouse; mais Jonas, inconsolable, la refusa. Caled, apprenant que cette belle héroïne étoit la veuve de Thomas et la fille de l'empereur, fut assez généreux pour la faire conduire à Antioche avec honneur, et remettre entre les mains de son père.

Abubècre mourut de phthisie le jour même de la prise de Damas, âgé de soixante-trois ans. Il avoit régné deux ans et deux mois et demi. Ce qui rend sa mémoire plus précieuse aux musulmans, c'est qu'il recueillit et réduisit en un corps les chapitres de l'Alcoran détachés et sans suite. Mais ce qui lui doit conserver l'estime de toutes les nations, c'est son désintéressement et sa justice. Après la conquête et le pillage des plus riches contrées, sa succession ne monta qu'à cinq staters, qui font environ quarante écus de notre mon-

Theoph. p. 279. Cedr. p. 425. Chr. orient. p. 64. Constant. Porph. de adm. imp. c. 18. Elmacin. Albufarage. Hottinger, hist. or. l. 2, c. 5. Pagi ad Baron.

Okley. Hist. univ. t. 15. D'Herbelot, bibl. orient.

noie. Il ne prenoit dans le trésor pour sa dépense journalière que trois drachmes, c'est-à-dire, environ cinquante sous. Tous les vendredis, qui sont les jours de dévotion dans la religion musulmane, il distribuoit ce qu'il y avoit d'argent dans le trésor, à proportion du mérite de chacun, d'abord aux gens de guerre, ensuite aux savans (ils appeloient ainsi leurs théologiens, leurs poëtes, leurs astrologues), enfin à ceux qui avoient mérité quelque récompense par leur travail. Mahomet lui avoit donné deux surnoms, celui de *Seddik*, c'est-à-dire *témoin fidèle*, parce qu'il avoit attesté aux Arabes la vérité du voyage céleste du prophète, et celui d'*Atik*, qui signifie *le prédestiné*. Il désigna Omar pour son successeur ; et comme Omar le prioit de ne point penser à lui, disant qu'il n'avoit pas besoin de cette dignité : *Je le sais bien*, répliqua le calife ; *mais cette dignité a besoin de vous*. Son testament commençoit par ces paroles mémorables : *Ceci est le testament d'Abubècre, qu'il a fait sur le point de sortir de ce monde pour entrer dans l'autre, dans le temps où les incrédules commencent à croire, où les impies n'ont plus de doutes, et où les menteurs disent la vérité*. Il avoit souvent à la bouche cette sentence : *Les bonnes actions sont une sauvegarde contre les coups de l'adversité*. Il étoit maigre et de haute taille ; il buvoit et mangeoit peu. L'exemple de ses vertus apparentes étoit bien capable de séduire ceux que l'épée de Caled avoit conquis à la religion musulmane.

Omar, qui lui succéda, fut, selon quelques auteurs, le premier des califes qui prit le titre d'*émir al moumenin*, c'est-à-dire *prince des fidèles*. Ce mot, corrompu dans les langues de l'Europe, a formé celui de *miramolin*. A la nouvelle de la mort d'Abubècre et de l'élévation d'Omar, Caled s'écria : *Je ne suis donc plus général*. En effet, dès le premier octobre arriva une lettre d'Omar qui nommoit Abu-Obeïda comman-

dant principal en Syrie. Omar le préféroit à cause de sa douceur et de sa modestie. Ce Caled, qu'on peut regarder comme un de ces puissans et terribles instrumens que Dieu emploie dans sa colère pour la destruction des empires, ce génie violent et impétueux, mais vraiment magnanime, descendit sans murmurer aux emplois subalternes; il soumit sa fierté naturelle à l'amour du bien public, et sacrifia de bonne foi tout ce qu'il avoit de talens et de forces à la gloire d'un général auquel il se sentoit supérieur.

Héraclius étoit désespéré des nouvelles qu'il recevoit tous les jours. Ayant assemblé son conseil, il demanda quelle pouvoit être la cause des succès étonnans des Arabes, si inférieurs aux Romains pour le nombre, pour la science militaire, pour la manière de s'armer; barbares misérables, la plupart sans armes défensives, ayant même à peine assez d'habits pour se couvrir. Après quelques momens de silence, un vieillard se leva, et dit *qu'on ne pouvoit attribuer les victoires des Sarrasins qu'à la colère de Dieu irrité contre les Romains, qui, foulant aux pieds les lois de l'Evangile, s'abandonnoient aux plus honteux désordres, et se faisoient une guerre intestine, plus opiniâtre que celle des Sarrasins, par leurs concussions, leurs violences, leurs injustices et leurs usures.* L'empereur convint de la vérité de ces reproches, et déclara qu'il alloit quitter la Syrie et se retirer à Constantinople. En vain ses officiers lui représentèrent que cette retraite ôteroit le courage à ses sujets, et fourniroit aux Sarrasins un sujet de triomphe, il persista dans sa résolution, et partit pour Jérusalem. Persuadé que cette ville seroit bientôt la proie de l'armée musulmane, il vouloit du moins sauver la sainte croix, qu'il avoit eu l'honneur de retirer des mains des Perses. Le patriarche Sophrone, fondant en larmes avec tout son peuple, lui remit ce sacré dépôt, et l'empereur prit par terre le chemin de

Niceph. p. 15, 17, 18. *Theoph. p.* 280. *Cedr. p.* 426. *Hist. miscel. l.* 18. *Suid. voce* Ἡράκλειος. *Okley. Pagi ad Baron.*

Constantinople avec l'impératrice. Ce prince, dont l'esprit étoit affoibli par ses malheurs, étoit devenu timide, et craignoit la mer. Arrivé au Bosphore, il n'osa se montrer, vaincu et fugitif, à cette même capitale, où, vainqueur des Perses, il avoit fait quelques années auparavant une entrée qui rappeloit les triomphes des anciens Romains. Il s'arrêta dans le palais d'Hérée, sur la côte d'Asie, et y séjourna long-temps, malgré les instances des magistrats et du sénat, qui le pressoient de se rendre aux vœux d'un peuple dont il étoit chéri. Il se contentoit d'envoyer ses fils les jours de fêtes et de réjouissances publiques pour assister, selon l'usage, à l'office solennel, et pour présider aux jeux du Cirque. Pendant ce séjour, il découvrit ou crut découvrir une conjuration formée contre sa personne. On en accusoit Athalaric, son fils naturel, Théodore, son neveu, fils de son frère Théodore, et plusieurs autres de moindre considération. Sa mélancolie lui fit croire aisément qu'ils étoient coupables ; et, sans beaucoup d'examen, il leur fit couper le nez, les mains, et le pied droit. Athalaric fut relégué dans l'île du Prince, et Théodore dans celle de Gaulos, aujourd'hui Gozo, près de Malte. Enfin l'empereur consentit à rentrer dans Constantinople. Mais, pour ménager sa foiblesse, il fallut jeter sur le Bosphore un pont de bateaux que l'on recouvrit de terre, et dont les côtés, garnis de branches d'arbres et de feuillages épais, déroboient la vue de la mer. Après avoir passé sur ce pont comme sur la terre ferme, il côtoya le rivage jusqu'à la pointe du golfe de Céras; et, ayant traversé le pont du Barbyssus, il entra dans Constantinople.

Niceph. p. 16.
Theoph. p. 279.
Hist. miscel. l. 18.
Elmacin.

Tant d'infortunes n'avoient pas encore fait perdre à ce prince la réputation qu'il s'étoit acquise dans la guerre de Perse. Cubrat, roi des Bulgares, secoua le joug du kan des Abares; il les chassa de ses états avec outrage, et leur en défendit l'entrée. En même temps

il envoya une ambassade à Héraclius, et fit avec lui un traité de paix qui dura inviolablement jusqu'au règne de Constantin Pogonat. Héraclius envoya des présens au roi des Bulgares, et lui conféra le titre de patrice. La Palestine, déjà alarmée des ravages des Sarrasins, fut encore affligée d'un terrible tremblement de terre, dont les secousses se renouvelèrent par intervalles pendant quarante jours. Ce fléau fut suivi de la peste, qui emporta grand nombre d'habitans.

Abu-Obeïda fit reposer ses troupes à Damas, dont la conquête lui ouvroit les portes de la Phénicie et de toute la Syrie. Le reste de l'année et le commencement de la suivante se passèrent en courses et en ravages, qui s'étendoient à trente lieues à la ronde. A quelque distance de Tripoli étoit le monastère d'Abilkodos, célèbre par le séjour d'un saint vieillard dont la vertu étoit renommée dans tout le pays d'alentour. On venoit de toutes parts lui demander sa bénédiction; on lui amenoit les nouveaux mariés pour les bénir. Les Sarrasins n'auroient pas troublé cette dévotion, s'il n'y eût eu une foire très-riche et très-fréquentée qui se tenoit tous les ans à Pâques près de ce monastère. Le général résolut de la piller. Il fit partir, dans ce dessein, Abdalla, avec cinq cents cavaliers. Un chrétien perfide, qui avoit donné cet avis, servit de conducteur; et, ayant pris les devans pour reconnoître le lieu, il rapporta qu'il y avoit cette année un concours beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire; que le gouverneur de Tripoli y avoit amené sa fille, mariée depuis peu, pour recevoir la communion des mains de ce vénérable moine, et qu'elle étoit escortée de vingt mille chevaux. Sur ce rapport, les Sarrasins étoient d'avis de s'en retourner; mais Abdalla protesta qu'il ne fuiroit pas, et que, dût-il être seul, il iroit, de peur de s'attirer la colère de Dieu, toujours prêt à punir ceux qui se portent avec froideur à son service. Les Sarrasins, touchés de ces pieux sentimens,

An. 635.
Okley.

s'écrièrent qu'ils ne l'abandonneroient pas. Ils avancent et arrivent pendant que le vieillard prêchoit à une foule de gens qui se pressoient autour de lui pour l'entendre. La jeune épouse, environnée de sa garde, brilloit au milieu de cet auditoire. A cette vue, Abdalla se tournant vers ses Sarrasins : *Mes amis*, leur dit-il, *l'apôtre de Dieu a déclaré que le paradis est sous l'ombre des épées ; nous allons gagner un riche butin ou un heureux martyre.* En même temps il s'élance le cimeterre à la main au travers de cette assemblée, et la dévotion musulmane en fait une sanglante boucherie. Les chrétiens, s'imaginant avoir sur les bras tous les Sarrasins de Damas, fuient de toutes parts avec d'horribles cris ; mais, s'étant bientôt reconnus, et s'apercevant que ce n'étoit qu'une poignée d'ennemis, ils reprennent courage, et enveloppent les Sarrasins ; *en sorte*, dit un auteur arabe, *que cette troupe d'élus ne paroissoit que comme une tache blanche sur la peau d'un chameau noir*. Pendant que les Arabes se défendent avec courage, Abdalla envoie à toute bride demander au général un prompt secours. Abu-Obeïda n'avoit osé jusqu'alors employer Caled, qu'il croyoit irrité. Il avoit cependant besoin de sa vivacité et de sa valeur dans un danger si pressant. Il le conjure, au nom de Dieu, de courir au secours de ses frères : *Commande*, lui dit Caled ; *j'obéirois à un enfant, si le calife lui avoit donné le commandement de l'armée. Tu me trouveras toujours prêt à suivre tes ordres. Je te respecte encore à un autre titre ; tu as professé avant moi la véritable religion.* Il part aussitôt avec sa troupe, et arrive lorsque les Sarrasins étoient aux abois. Sa vue ranime leur courage ; ils se joignent ; ils fondent tous ensemble sur les chrétiens ; tout est massacré ; le gouverneur de Tripoli est tué par Dérar ; on n'épargne que le vieillard, par respect pour la mémoire d'Abubècre, qui avoit accordé sa protection aux moines. On enlève toutes les richesses étalées autour du monas-

tère. La nouvelle mariée est prise avec quarante filles qui l'accompagnoient : on la donne à Abdalla.

Dès que Caled fut de retour à Damas, Abu-Obeïda rendit compte au calife de ce qui s'étoit passé. Il donnoit dans sa lettre de grands éloges à Caled, qu'il savoit qu'Omar haïssoit. Il l'avertissoit en même temps d'un désordre scandaleux qui s'introduisoit dans l'armée : *Nos musulmans*, disoit-il, *ont appris en Syrie à boire du vin.* Omar répondit *que ces prévaricateurs méritoient d'être privés de tous les biens de la vie; qu'au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils feroient bien mieux d'observer les commandemens de Dieu, de croire en lui, de le servir et de lui rendre grâces.* Ce sont les termes de sa lettre. Il condamnoit tous ceux qui avoient bu du vin à recevoir quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. Cette sentence fut scrupuleusement exécutée. Mais ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'Abu-Obeïda vint à bout de persuader à ses soldats que ceux qui se sentoient coupables de ce crime devoient s'accuser eux-mêmes, et s'offrir à la punition. Il y en eut un grand nombre que leur conscience seule conduisit au supplice, et qui se soumirent volontairement à cette rigoureuse pénitence.

Le général, ayant laissé à Damas une garnison de cinq cents chevaux, prit la route d'Alep, l'ancienne Bérée, à dessein de s'emparer de cette place importante, et d'aller ensuite assiéger Antioche. Mais un ordre d'Omar l'arrêta devant Emèse. Il avoit déjà fait ses dispositions pour le siége, lorsque les habitans vinrent lui offrir dix mille pièces d'or et deux cents robes de soie pour obtenir une trève d'un an. Ils promettoient de se soumettre lorsque les Sarrasins se seroient rendus maîtres d'Alep, d'Alhadir et de Kennesrin, qui est l'ancienne Chalcis. Il accepta ces conditions, et se contenta de ravager le pays. Il fit grand nombre de prisonniers, qu'on taxoit à quatre pièces d'or par tête. Ils se soumet-

toient à payer tribut, et s'engageoient à secourir les musulmans de tout leur pouvoir. On leur rendoit leurs femmes, leurs enfans et tous leurs effets; on enregistroit leur nom et leur demeure. Cette conduite facilita les progrès des Arabes. Ces chrétiens, ainsi enrôlés, leur servoient d'interprètes, de guides et d'espions. Les habitans d'Alhadir et de Kennesrin étoient tentés de suivre cet exemple; mais Luc, gouverneur de ces deux places, qui étoient voisines, résolut de se défendre. Cependant il dissimuloit, et fit demander au Sarrasin une trève d'un an, qui lui fut accordée, à condition que, si l'empereur envoyoit du secours, les deux garnisons se tiendroient renfermées dans leurs murailles, sans donner aucune assistance aux troupes impériales. On convint que les habitans, pour la sûreté de leurs terres, placeroient une marque sur leurs limites. Ils y dressèrent une colonne qui portoit la statue d'Héraclius. Quelques cavaliers arabes, passant par là, s'arrêtèrent pour considérer cette statue, qu'ils admiroient, quoiqu'elle fût assez grossière. Elle avoit des yeux postiches. Un Sarrasin par hasard lui fit sauter un œil du bout de sa lance. Ce fut pour les habitans de Kennesrin une infraction manifeste de la trève. Ils envoyèrent faire de grandes plaintes au général, qui leur protesta qu'on n'avoit eu aucun dessein d'insulter l'empereur, offrant telle satisfaction qu'ils pourroient raisonnablement désirer. Ils répondirent que rien ne les satisferoit que la loi du talion, et qu'il falloit crever un œil à Omar. A cette parole, peu s'en fallut que les Sarrasins ne les missent en pièces. Mais Abu-Obeïda arrêta leurs bras en leur disant qu'ils devoient pardonner à ces Grecs, nation imbécille et dépourvue de sens; que ces misérables vouloient apparemment parler non de la personne d'Omar, mais de son image. Il offrit aux députés de leur donner la sienne, dont ils feroient ce qu'ils jugeroient à propos. Ils s'obstinèrent à vouloir celle d'Omar;

le Sarrasin, plus sensé qu'eux, y consentit; et ils traitèrent la statue d'Omar comme on avoit traité celle d'Héraclius. Cette représaille, loin d'irriter la cour de Médine, ne servit qu'à la divertir.

Quelques mois après on apprit à Damas que le gouverneur de Kennesrin, sans avoir égard aux conditions de la trève, avoit demandé du secours à l'empereur, et qu'il étoit sorti de la ville pour aller au-devant. Abu-Obéïda partit aussitôt, et envoya devant lui Caled avec quelques troupes. Suivant dans sa marche le cours de l'Oronte, il accorda la même trève aux habitans d'Arestan, de Hama et de Chizar : ce sont des villes situées le long de ce fleuve, et qui portoient encore les noms d'Aréthuse, d'Epiphanée et de Larisse. Il n'eut pas besoin de passer outre. Caled, toujours prompt dans ses expéditions, avoit rencontré le gouverneur à la tête d'une troupe plus forte que la sienne; ce qui ne l'avoit pas empêché de le combattre, de le vaincre, et de le tuer même dans le combat. Les habitans, ayant perdu leur gouverneur, s'étoient soumis aux Sarrasins. Malgré la déplorable situation des chrétiens, ils contribuoient à se ruiner eux-mêmes par leurs divisions. Il y avoit dans Alep assez de forces pour secourir Kennesrin, et ces deux villes ne sont éloignées l'une de l'autre que de cinq à six lieues; mais les deux gouverneurs étoient si peu d'accord, qu'on ne put les engager à se réunir pour la défense de la cause commune. Le sort d'Alhadir suivit celui de Kennesrin.

Elmacin. Okley.

Les musulmans murmuroient de toutes ces trèves qu'Abu-Obéïda accordoit aux villes chrétiennes. C'étoit, à leur avis, trahir les intérêts de Dieu et de son prophète; Omar lui-même en fit par lettres des reproches à son général. Mais Abu-Obéïda, religieux observateur de sa parole, essuya ces mécontentemens plutôt que de prévenir d'un seul jour le terme fixé par les conventions. Cependant, pour apaiser ces murmures,

en attendant l'expiration de la trève faite pour Emèse, il alla faire le siége de Balbec. Les habitans, voyant du haut de leurs murs paroître les Sarrasins, s'imaginèrent que ce n'étoit qu'un parti de fourrageurs, et envoyèrent contre eux six mille chevaux qui furent taillés en pièces. Le général, qui épargnoit le sang autant que sa loi pouvoit le permettre, les invitoit en vain à se rendre. Ils firent plusieurs sorties, dans lesquelles Habis, leur commandant, signala sa valeur, et repoussa rudement les Sarrasins. Enfin, s'étant laissé emporter trop loin par son courage, les ennemis lui coupèrent le retour; et les habitans, pour lui sauver la vie, capitulèrent et reçurent garnison sarrasine.

An. 636. Le terme de la trève étant expiré, Abu-Obeïda retourna devant Emèse. Comme la ville étoit forte et abondamment pourvue pour un long siége, après une vigoureuse sortie où ses troupes furent fort maltraitées, il s'avisa d'un stratagème. Il offrit aux habitans de se retirer, à condition qu'ils fourniroient à son armée des vivres pour cinq jours. La proposition fut acceptée. Après avoir reçu les provisions dont on étoit convenu, il acheta toutes celles qui restoient dans Emèse. Son intention étoit de revenir bientôt assiéger la ville dépourvue de vivres. Pour masquer ce dessein, il marcha vers les trois villes situées sur l'Oronte, dont la trève ne subsistoit plus. Il se présenta d'abord devant Arrestan, place bien fortifiée, et munie d'un bon nombre de troupes, et la somma de se rendre. Sur le refus du gouverneur, il le pria de lui permettre d'y laisser quelques gros bagages qui l'embarrassoient, disoit-il, dans sa marche. Le gouverneur, se trouvant trop heureux de voir les Sarrasins s'éloigner, y consentit. Abu-Obeïda fit enfermer vingt de ses plus braves capitaines dans autant de caisses, qui furent portées dans le château, et se mit en marche comme pour aller ailleurs. Il laissa Caled en embuscade près de la ville avec quelques

troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitans, ravis de joie, coururent à la grande église pour rendre à Dieu des actions de grâces. Les Sarrasins enfermés, les entendant chanter, sortent de leurs caisses; se saisissent de la femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la ville. Ils courent à l'église, massacrent cette multitude d'habitans, et ouvrent les portes à Caled. On permit à ceux qui restoient de se retirer où ils voudroient. Quelques-uns changèrent de religion, la plupart se retirèrent à Emèse. On laissa dans la place deux mille hommes de garnison. Quoique les auteurs arabes ne disent rien de Hama dans le récit de cette expédition, il est à croire qu'on s'en empara avant que de passer outre pour aller à Schizar. Dans cette dernière ville, les habitans tuèrent le gouverneur qui vouloit se défendre, et portèrent les clefs au général sarrasin. Il les traita humainement, sans les obliger même à changer de religion. Maître de ces trois places, il revint sur ses pas, et reparut devant Emèse lorsqu'il y étoit le moins attendu.

Dès le premier jour les habitans, résolus de se défendre, firent sortir cinq mille cavaliers bien armés et pleins de courage, qui tombèrent sur les Sarrasins occupés du campement, et en tuèrent un grand nombre. Pendant deux mois que dura le siége, ce ne furent que combats continuels, où les assiégés avoient presque toujours l'avantage malgré le nombre supérieur des Sarrasins. Dans une de ces actions, Caled fit preuve d'une vigueur extraordinaire. Son épée s'étant rompue tandis qu'il se battoit contre un cavalier, il se jeta sur lui, le saisit, et le serra si fortement, qu'il lui brisa les côtes, et le renversa mort de son cheval. Enfin, par le conseil de Caled, les Sarrasins eurent recours à la ruse. Ils décampent en tumulte, et feignent de prendre la fuite: les habitans les poursuivent assez loin. Alors les Sarra-

sins, faisant volte-face, les enveloppent et les taillent en pièces. Le gouverneur, qui s'étoit distingué par son courage dans toutes les sorties, fut tué en combattant. La place, qui depuis long-temps manquoit de vivres, dénuée alors de troupes et de commandant, consentit à capituler. Les Sarrasins ne se rendirent pas difficiles; ils apprenoient, ce qu'on ignoroit dans la ville, que l'empereur avoit fait un dernier effort, et qu'ils alloient incontinent avoir sur les bras une armée formidable. Dans une conjoncture si pressante, ils se contentèrent de la parole des habitans, dont ils reçurent des otages, sans se donner le temps de prendre possession de la ville, et se mirent en marche pour livrer une bataille qui alloit décider du sort de la Syrie.

Elmacin. Okley. Sale, dissertat. sur le mahom. sect. 1.

Héraclius avoit rassemblé toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, dont il avoit donné le commandement à un général nommé Manuel. Jabala, roi des Arabes de Gassan, chrétien de religion, y avoit joint ce qu'il avoit de soldats. Si l'on veut en croire Elmacin, l'armée romaine étoit de deux cent quarante mille hommes; mais, selon toute apparence, il en faut au moins rabattre la moitié, et c'en eût encore été trop aux Scipions et à César, avec des soldats tels que les leurs, pour subjuguer l'univers. Manuel donna ordre à Jabala de marcher toujours à la tête avec ses Sarrasins, disant *qu'il n'y avoit rien de tel que le diamant pour couper le diamant.* Cette armée, aussi insupportable aux provinces que les ennemis mêmes, s'abandonnoit sur son passage à toute sorte de désordres : funeste présage pour le succès. Le bruit de son approche effraya d'abord les Sarrasins; plusieurs d'entre eux vouloient se retirer en Arabie; mais les plus braves s'écrièrent qu'ils aimoient mieux mourir pour la défense de cette contrée opulente et délicieuse, qu'ils venoient de conquérir au prix de leur sang, que de retourner dans leurs déserts pour y traîner une vie pauvre et misérable. Leur armée étoit de trente-

six mille hommes. Ils se rendirent près de la ville d'Yarmouc, sur les bords d'une rivière de ce nom. Manuel vint camper à leur vue; mais il ne se pressa pas de donner bataille. Il avoit ordre de l'empereur de faire des propositions de paix. Elles furent rejetées. Il se passa plusieurs jours en pourparlers. Les Sarrasins tentèrent inutilement d'engager Jabala à garder la neutralité. Caled, irrité de sa résistance, attaqua pendant la nuit son quartier; il y jeta le désordre, et massacra un assez grand nombre de ses Arabes; mais il y laissa prisonniers les trois plus braves officiers des troupes sarrasines, Dérar, Rafi et Yézid.

A la première nouvelle qu'Abu-Obeïda avoit reçue de la marche des Romains, il avoit dépêché un courrier au calife pour demander le secours de ses prières, et un renfort de troupes. A l'arrivée du courrier, Omar monta en chaire dans la mosquée de Médine, et représenta aux musulmans de quel mérite il étoit de combattre pour la cause de Dieu. Il répondit à son général par une lettre remplie de consolations spirituelles tirées de l'Alcoran; il lui envoya sa bénédiction, et, ce qui valoit mieux sans doute, huit mille hommes sous le commandement de Saïd, capitaine d'une grande valeur, qui, ayant rencontré dans sa marche le gouverneur d'Amman à la tête de cinq mille hommes, les tailla en pièces sans qu'il en restât un seul. Les vainqueurs arrivèrent au camp, portant au bout de leurs lances les têtes écorchées des ennemis : spectacle affreux, qui ralluma le courage de l'armée sarrasine.

En attendant ce secours, Abu-Obeïda amusoit les chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Il se fit accompagner de cent Sarrasins. Manuel vouloit que Caled vînt le trouver seul, ce qu'il refusa. On prétendit l'obliger, lui et toute sa troupe, de mettre pied à terre à l'entrée de la tente de Manuel et de rendre leurs épées : il rejeta fièrement tout ce cérémonial, et il

fallut lui permettre d'entrer comme il voulut. Les Sarrasins trouvèrent le général romain assis sur une estrade élevée, et des siéges préparés pour eux. Ils ôtèrent les siéges, et s'assirent à terre. Manuel leur en demandant la raison : *Dieu*, dit Caled, *a donné la terre aux musulmans pour leur servir de siége, et c'en est un plus riche que les plus superbes tapis des chrétiens.* Manuel se plaignit d'abord des hostilités des Sarrasins; Caled lui répondit ce qu'il voulut. Le Romain, étonné de la noblesse de ses réponses, ne put s'empêcher de lui témoigner que sa visite lui donnoit de l'estime pour les Arabes, qu'on lui avoit dépeints comme une nation ignorante et stupide. *Nous étions tels en effet*, reprit Caled, *avant que Dieu nous eût envoyé Mahomet son prophète pour nous apprendre à distinguer la vérité d'avec l'erreur.* Dans le cours de la conférence, Manuel et Caled s'échauffèrent, et le Sarrasin s'emporta jusqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. Manuel répondit : *Tu ne me parles sans doute avec tant d'insolence que par confiance dans le droit des gens qui met à couvert les ambassadeurs ; mais je te châtierai dans la personne des trois prisonniers tes amis, auxquels je vais sur-le-champ faire trancher la tête. Prends bien garde à ce que tu vas faire*, reprit Caled en fureur ; *je jure par le nom de Dieu, par Mahomet, et par le saint temple de la Mecque, que, si tu les fais mourir, je te tuerai tout à l'heure de ma propre main, et que les musulmans qui sont ici tueront chacun leur homme, quoi qu'il puisse en arriver.* En même temps il se lève et tire son épée ; tous les Sarrasins en firent autant. Manuel, effrayé, ne jugea pas à propos d'éprouver si Caled tiendroit parole ; il se radoucit, et lui dit qu'il ne vouloit point avoir de démêlé avec lui au sujet des prisonniers. Il remirent leurs épées dans le fourreau, et le reste de la conférence se passa tranquillement. Manuel fit même présent des

prisonniers à Caled, et lui demanda la tente d'écarlate qu'il avoit apportée et dressée vis-à-vis de celle du général romain. Caled la donna de bonne grâce, et ne voulut rien accepter de ce que Manuel lui offroit en échange, estimant plus que tous les trésors des Romains la liberté des trois plus vaillans officiers de son armée.

Les conférences n'ayant fait qu'animer de plus en plus les deux partis, on se prépara de part et d'autre à combattre. Abu-Obeïda remit à Caled le commandement de l'armée. Ce sage général, excellent pour le conseil, avoit l'âme assez grande pour reconnoître sans jalousie la supériorité que Caled avoit sur lui dans l'exécution. Il se tint à l'arrière-garde, sous le drapeau jaune sous lequel Mahomet avoit combattu. La présence du général et la vue de ce redoutable drapeau étoient une puissante barrière pour empêcher les Sarrasins de prendre la fuite. Ce fut pour la même raison qu'on plaça les femmes derrière l'armée. Abu-Sofian, un des principaux capitaines, chargé d'exhorter les soldats, leur dit pour toute harangue : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable et le feu de l'enfer derrière.* Les deux armées s'ébranlèrent, et les Romains, très-supérieurs en nombre, renversèrent du premier choc la cavalerie arabe, et la séparèrent du reste de l'armée. Mais les fuyards furent si mal reçus des femmes, qui les accabloient d'insultes, qu'ils aimèrent mieux retourner au combat que d'essuyer un si sanglant affront. Repoussés encore, ils entraînèrent avec eux Abu-Sofian, qui reçut au visage un grand coup de piquet de tente de la main d'une femme. Enfin les Sarrasins, trois fois repoussés et trois fois obligés par les femmes de retourner à la charge, commençoient à prendre l'avantage, lorsque la nuit sépara les combattans. Abu-Obeïda la passa partie en prière, partie à visiter le camp, à encourager ses soldats, à consoler les blessés, à les panser de ses propres mains, en leur disant que les ennemis souf-

froient les mêmes douleurs, mais qu'ils n'étoient pas soutenus par les mêmes espérances.

Le lendemain, le jour commençant à paroître, on vit les deux armées déjà rangées en bataille, et le combat se ralluma avec la même fureur. Les archers chrétiens tiroient si promptement et si juste, que, sans compter les autres Sarrasins tués ou blessés, sept cents perdirent un œil ou les deux yeux; ce qui fit nommer cette journée *la journée de l'aveuglement*. Ces aveugles se firent gloire toute leur vie de ces blessures, et furent honorés comme des martyrs. Malgré les efforts désespérés des Sarrasins, ils auroient succombé, sans le courage des femmes. Caula, sœur de Dérar, fut blessée et renversée par terre; Oseïra, autre femme, la vengea en faisant sauter d'un coup de sabre la tête à celui qui l'avoit blessée. Lui ayant ensuite demandé comment elle se trouvoit: *Fort bien*, répondit Caula, *car je vais mourir*. Cependant elle ne mourut pas, et elle passa la nuit suivante à visiter et à panser les blessés.

Le jour finit encore sans décider la victoire. Mais la brutalité plus que barbare de quelques officiers romains causa leur perte. Ils s'étoient retirés chez un chrétien fort riche de la ville d'Yarmouc, pour se reposer des fatigues de deux si sanglantes journées. Ils y trouvèrent l'accueil le plus honnête. Déjà échauffés par les agitations de deux cruelles batailles, ils se remplirent de vin; et, ayant perdu la raison, ils violèrent la femme de leur hôte, et coupèrent la tête à un petit enfant qui troubloit par ses cris la violence qu'on faisoit à sa mère. La dame, éplorée, ayant pris entre ses mains la tête de son fils, l'alla porter à Manuel, et lui raconta l'horrible emportement de ses officiers, lui demandant justice. Manuel, occupé d'autres soins, ne l'écouta pas, et la congédia brusquement. Le mari, outré de désespoir, se vengea sur toute l'armée. Il alla secrètement trouver les chefs des Sarrasins, leur fit part de son dessein, et re-

vint ensuite dire à Manuel qu'il étoit en état de rendre aux Romains un service signalé. En même temps il lui débita un projet chimérique, qu'il n'avoit nulle intention d'exécuter. Le général, qui comptoit sur sa fidélité et sur sa hardiesse également connues, lui permit de prendre autant de soldats qu'il jugeroit à propos, et leur ordonna de lui obéir. Il prit l'élite de l'armée, et la conduisit au bord de la rivière d'Yarmouc, très-profonde, et guéable seulement dans un endroit qu'il avoit indiqué aux ennemis. A peine y est-il arrivé, que cinq cents chevaux sarrasins viennent escarmoucher, et, feignant de prendre la fuite, se jettent dans la rivière, et traversent le gué. Les chrétiens à l'ordre du commandant se précipitent avec ardeur pour les poursuivre, et, ne connoissant pas le gué, ils sont tous ensevelis dans les eaux. Il se livra encore plusieurs combats les jours suivans, toujours au désavantage des chrétiens, qui furent enfin entièrement défaits. Ils perdirent dans cette funeste campagne plus de cent mille hommes tant tués que prisonniers. Il n'en périt pas cinq mille du côté des musulmans. Manuel fut pris dans sa fuite, et conduit à Damas, où il fut tué par un Sarrasin. Ces batailles se livrèrent dans le mois de novembre. Jabala, intimidé par le succès des armes des Arabes, se fit mahométan. Cette tribu de Gassan avoit depuis long-temps embrassé le christianisme, et elle eut cinq rois du nom d'*Arétas*, qui sont connus dans l'histoire. Mais Jabala, ayant eu bientôt quelque sujet de mécontentement de la part d'Omar, quitta son pays, dont les musulmans s'emparèrent, abjura le mahométisme, et alla passer le reste de ses jours à Constantinople.

Un mois après la défaite des Romains, Abu-Obeïda reçut ordre d'aller assiéger Jérusalem. Il fit partir Caled au commencement de l'année 637, avec une partie de l'armée. Lorsque les Sarrasins parurent devant la ville, les habitans se disposèrent à la défense, et dressèrent

AN. 637.
Theoph. p. 281, 282, 284.
Cedr. p. 426, 431.
Hist. miscel. l. 18, 19.

Elmacin. Baronius. Pagi ad Baron. Okley. Oriens christ. t. 3, p. 282, 290.

les machines sur leurs murailles. Ils rejetèrent les deux propositions ordinaires des Sarrasins, qui commencèrent l'attaque le lendemain, après la prière que toute l'armée avoit coutume de faire en commun au point du jour. Tous récitèrent à haute voix ces paroles de l'Alcoran : *Peuples, entrez dans la terre sainte que Dieu vous a destinée.* Les attaques durèrent dix jours, et les assiégés se défendirent avec courage. Le onzième, Abu-Obeïda vint au siége avec le reste des troupes. Pendant quatre mois il ne se passa aucun jour sans combat, les assiégeans ne souffrant pas moins des rigueurs de la saison que de la résistance des assiégés. Mais enfin les chrétiens, sans espérance de secours, cédèrent à l'opiniâtreté des Sarrasins, et prirent le parti de capituler. Le patriarche Sophrone parut sur la muraille, et ayant demandé à parler au général musulman, il lui dit, par la bouche d'un interprète, *que Jérusalem étoit la cité sainte, et que quiconque entroit en ennemi sur son territoire, consacré par les pas du fils de Dieu, s'attiroit la colère du ciel.* « Nous savons, répondit le général, que « Jérusalem est une ville sacrée; que notre prophète y « fut transporté dans cette nuit miraculeuse pendant « laquelle il monta au ciel et s'entretint avec Dieu même. « Nous savons que c'est le berceau et le tombeau des « prophètes; et c'est à tous ces titres que cette ville nous « est chère. Nous sommes plus dignes que vous de la « posséder : aussi ne cesserons-nous de l'assiéger jus-« qu'à ce que Dieu l'ait mise entre nos mains, comme « il nous a livré tant d'autres places. » Sophrone consentit à capituler, pourvu que ce fût avec le calife en personne.

Omar, informé de cette convention, se mit en marche dans un équipage dont l'austère simplicité seroit aujourd'hui remarquable dans le chef d'un ordre religieux. Aussi peut-on dire que, dans ces premiers temps, la nation entière étoit une société religieusement fanatique,

qui concilioit une dévotion grossière, une obéissance aveugle, une étroite austérité avec l'esprit de conquête, l'intrépidité du courage, la constance opiniâtre dans ses ambitieux projets, le mépris des autres nations, et le zèle le plus sanguinaire. Rien de plus simple que l'extérieur de cet homme, qui, du fond de sa retraite de Médine, bouleversoit alors la Syrie et la Perse, méditoit l'invasion de l'Egypte, et préparoit pour ses successeurs les ressorts de la monarchie universelle. Il avoit fort peu de suite. Il montoit un chameau chargé de deux sacs; l'un contenoit la provision ordinaire des Arabes, c'est-à-dire, de l'orge, du riz, ou du froment bouilli et mondé; l'autre renfermoit des fruits. Devant lui étoit un outre rempli d'eau; derrière lui un grand plat de bois. Il mangeoit avec ses gens sans distinction. Arrivé au camp, il débuta par un sermon; et, ayant aperçu des Sarrasins vêtus d'habits de soie qu'ils avoient gagnés au pillage, il les fit traîner dans la boue le visage contre terre, et commanda que l'on mît en pièces leurs magnifiques habits. Sa tente n'étoit que de poil; il n'avoit d'autre siége que la terre.

Après quelques conférences avec Sophrone, on convint des conditions. Comme cette capitulation a servi dans la suite de modèle aux musulmans, j'en rapporterai les articles d'après les auteurs arabes de l'Histoire de Jérusalem. « Au nom de Dieu très-miséricordieux, « de la part d'Omar aux habitans d'Ælia (on appeloit « ainsi Jérusalem, du nom de famille de l'empereur « Adrien qui l'avoit rétablie). Ils seront protégés; ils « conserveront la vie et leurs biens. Leurs églises ne « seront pas démolies; eux seuls en auront l'usage; « mais ils n'empêcheront pas les musulmans d'y entrer « ni jour ni nuit; ils en ouvriront les portes aux passans « et aux voyageurs; ils n'érigeront point de croix au-« dessus; ils ne sonneront pas les cloches, et se conten-« teront de tinter; ils ne bâtiront de nouvelles églises

« ni dans la ville, ni dans son territoire. Si quelque « voyageur musulman passe par leur ville, ils seront « obligés de le loger et de le nourrir gratuitement pen« dant trois jours. On ne les obligera point d'enseigner « l'Alcoran à leurs enfans ; mais ils ne parleront point « ouvertement de leur religion aux musulmans, ne sol« liciteront personne à l'embrasser, et n'empêcheront « point leurs parens de la quitter pour faire profession « du musulmanisme. Ils ne montreront pas publique« ment dans les rues leurs croix et leurs livres. Ils té« moigneront du respect aux musulmans, et céderont « leur place lorsque ceux-ci voudront s'asseoir. Ils ne « seront pas vêtus comme eux ; ils ne porteront ni leurs « bonnets, ni leurs turbans, ni leur chaussure ; ils gar« deront partout un habillement distinctif, et ne quit« teront jamais la ceinture. Ils ne partageront pas leurs « cheveux comme les vrais fidèles ; ils ne parleront pas la « même langue, ne prendront pas les mêmes noms, et « ne se serviront pas de la langue arabe dans les devises « de leurs cachets. Ils n'iront point à cheval avec des « selles ; ils ne porteront aucune sorte d'armes ; ils ne « vendront point de vin ; ils ne prendront chez eux aucun « domestique qui ait servi un musulman ; ils paieront « ponctuellement le tribut ; ils reconnoîtront le calife « pour leur souverain, et ne feront jamais, ni directe« ment, ni indirectement, rien de contraire à son ser« vice. » A ces conditions ils eurent liberté de religion, en payant le tribut que les vainqueurs jugèrent à propos de leur imposer, et l'on continua de voir arriver à Jérusalem des pèlerins chrétiens de toutes les contrées de l'univers. Ce fut ainsi qu'au mois de mai 637 la ville sainte tomba entre les mains des plus mortels ennemis du christianisme, qui en sont toujours demeurés maîtres, excepté dans l'intervalle d'environ quatre-vingt-dix ans qu'elle fut possédée par les chrétiens du temps des croisades.

La capitulation étant signée de la main d'Omar, les habitans ouvrirent les portes, et le calife entra seulement avec les gens de sa suite. Il étoit accompagné du patriarche, avec lequel il s'entretenoit familièrement, lui faisant diverses questions sur les antiquités de la ville. Entre autres endroits célèbres, il visita l'église de la Résurrection, et s'assit au milieu. Sophrone ne put s'empêcher de dire en langue grecque aux chrétiens qui l'accompagnoient que c'étoit là véritablement l'abomination de la désolation qui devoit s'établir dans le lieu saint, selon la prophétie de Daniel; et les larmes coulèrent en abondance de ses yeux. Après les avoir essuyées, il s'approcha d'Omar, qui étoit vêtu d'un méchant habit de poil de chameau, sale et déchiré, et il eut beaucoup de peine à l'engager à se revêtir d'une autre robe pendant quelques momens qu'on employa à laver ses haillons, qu'il reprit aussitôt. L'heure de la prière des musulmans étant venue, Omar demanda au patriarche une place où il pût s'acquitter de ce devoir indispensable. Le patriarche lui ayant dit de la faire où il étoit, le calife le refusa. Sophrone le conduisit à l'église de Constantin, et fit étendre une natte pour lui; mais il ne voulut pas non plus prier en cet endroit, et se retira seul sur les degrés du portique oriental de cette église, où il se mit à genoux et fit sa prière. S'étant relevé ensuite : *Vous ignorez sans doute*, dit-il au patriarche, *pour quelle raison j'ai refusé de prier Dieu dans une église chrétienne; c'est par égard pour vous : les musulmans s'en seroient saisis aussitôt, et rien n'auroit pu les empêcher de prier eux-mêmes dans une église où le calife auroit prié.* Il demanda au patriarche en quel lieu il pourroit bâtir une mosquée; le prélat lui montra l'endroit où étoit la pierre sur laquelle Jacob s'endormit lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cette pierre étoit couverte d'ordures accumulées depuis long-temps. Omar fit assembler un grand

nombre de musulmans pour nettoyer ce lieu; il mit lui-même la main à l'œuvre, et prit dans sa veste autant qu'il put de ces ordures, qu'il porta loin de là. Les musulmans, à son exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, et l'on travailla sur-le-champ à bâtir la mosquée. Le bâtiment commençoit à s'élever, lorsqu'il s'écroula tout à coup. Les Juifs, plus ennemis des chrétiens que les musulmans mêmes, persuadèrent au calife que cet édifice ne pourroit subsister tant qu'il y auroit une croix élevée sur le mont des Olives. Il la fit abattre, et à cette occasion les musulmans détruisirent toutes les croix. Omar se rendit à Béthléem, entra dans l'église bâtie sur le lieu même où étoit né le Sauveur, et y fit sa prière. Mais, pour empêcher que les Sarrasins ne s'en rendissent les maîtres, il donna au patriarche une sauvegarde signée de sa main, portant défense aux musulmans de prier dans cette église plus d'un seul à la fois. Malgré ces précautions, les musulmans s'en emparèrent dans la suite, ainsi que de la moitié du portique de Constantin à Jérusalem, et ils bâtirent une mosquée dans ces deux endroits. Omar divisa la Syrie en deux parties. Abu-Obeïda fut chargé du gouvernement de tout le pays entre Hauran et Alep, avec ordre d'en achever la conquête. Yézid eut pour son département la Palestine et les côtes de la mer. Amrou eut ordre de leur prêter la main à tous deux, et d'envahir l'Egypte lorsque toute la Syrie seroit soumise. La douleur de la prise de Jérusalem abrégea les jours de Sophrone. Ce saint prélat, zélé défenseur de la foi de l'Eglise contre les monothélites, fut remplacé par un intrus fort différent de lui pour les mœurs et pour la doctrine. Sergius, évêque de Joppé, n'eut ni scrupule ni honte de faire sa cour aux Sarrasins pour parvenir au rang de patriarche; mais ni lui ni ses successeurs, pendant soixante ans, ne furent reconnus par l'église romaine, qui nomma des vicaires de l'église de Jérusalem pendant la vacance du siége. Avant que de re-

tourner à Médine, Omar se présenta en personne devant Ramla, qui n'étoit éloigné de Jérusalem que de sept à huit lieues. Arténon, qui commandoit dans la place, la rendit aux Sarrasins sans oser faire de résistance.

Omar étant parti pour Médine, ses généraux se mirent en devoir d'exécuter leurs ordres. Yézid marcha vers Césarée; mais, la trouvant bien fournie de toutes sortes de munitions, envoyées depuis peu par mer avec un renfort de deux mille hommes, il n'osa l'attaquer, et alla rejoindre Abu-Obeïda, qui marchoit vers Alep. C'étoit une ville riche et de grand commerce. La prise de Kennesrin et d'Alhadir y avoit déjà jeté l'alarme. Le gouverneur, nommé Yukinna, faisoit sa résidence dans le château le plus fort de toute la Syrie avec douze mille hommes de troupes. Il se mit à leur tête pour combattre les Sarrasins. Abu-Obeïda avoit fait prendre les devans à un détachement de mille hommes, sous les ordres de Caab. Yukinna tomba sur eux, en tua deux cents, et blessa la plupart des autres. Cependant ils tinrent ferme jusqu'à la nuit, qui fit cesser le combat. Pendant la nuit, les principaux habitans d'Alep, plus attachés à leur commerce qu'à l'empire et à leur religion même, s'assemblèrent en secret, et, ayant résolu de se rendre, ils députèrent trente d'entre eux au général sarrasin, qui étoit arrivé la veille à Kennesrin. Ils lui apprirent qu'Yukinna étoit sorti de la ville pour aller attaquer Caab. Le général traita avec eux, leur promit sûreté, et leur fit prêter le serment en usage chez les chrétiens. Yukinna, instruit de cette démarche, abandonna les Sarrasins, dont il avoit dessein d'achever la défaite dès que le jour paroîtroit, et se hâta de regagner le château. Il en sortit bientôt avec ses troupes, et fit main basse sur les habitans, qui de leur côté avoient pris les armes. Il en avoit déjà tué trois cents, sans épargner son propre frère qui intercédoit pour eux, lorsque Caled arriva et le força de rentrer dans le château,

Okley.

après lui avoir tué trois mille hommes. Le gouverneur se préparoit à la défense, tandis que les habitans livroient aux Sarrasins quarante soldats de la garnison, qu'ils avoient pris, et dont sept seulement voulurent sauver leur vie en se faisant mahométans; les autres eurent la tête tranchée. Les Sarrasins donnèrent un assaut qui dura tout le jour, et furent repoussés avec courage. Yukinna fit sur eux une sortie pendant la nuit; il en tua soixante, et se retira avec cinquante prisonniers, auxquels il fit le lendemain trancher la tête sur la muraille. Un detachement qu'il fit sortir la nuit suivante ne fut pas si heureux. Ils tuèrent d'abord cent trente fourrageurs; mais ils furent surpris à leur tour: Caled les tailla en pièces, et en réserva trois cents, qui furent le lendemain, par représailles, décapités devant le château. Le siége duroit depuis quatre mois, et le Sarrasin, rebuté d'une si longue résistance, songeoit à se retirer, lorsqu'il reçut d'Omar un renfort de troupes avec un ordre exprès de ne pas abandonner la ville qu'elle ne fût prise. Enfin un esclave sarrasin nommé Damès, suivi seulement de trente hommes, escalada le château pendant une nuit et en ouvrit les portes. Les assiégés demandèrent quartier; on le fit à ceux qui se rendirent mahométans, et Yukinna, aussi mauvais chrétien que brave capitaine, donna l'exemple de l'apostasie. Les autres furent passés au fil de l'épée; on n'épargna que les vieillards, les femmes et les enfans.

An. 638. Déjà maîtres de la plus grande partie de la Syrie, les Sarrasins songèrent à couronner leurs exploits par la prise d'Antioche. Cette ville, capitale de tout l'Orient, rivale d'Alexandrie, le cédoit à peine à Constantinople, résidence des empereurs. Héraclius, croyant toujours régner en Syrie tant qu'il conserveroit cette puissante cité, hasarda pour lors ce qu'il avoit de plus cher au monde après ses plaisirs. Il envoya par mer son fils Constantin avec une flotte chargée de troupes. L'impé-

ratrice, qui destinoit la couronne à son fils Héracléonas, ne l'empêcha pas sans doute d'exposer l'héritier présomptif de l'empire à des dangers qu'il s'épargnoit à lui-même. L'arrivée du jeune empereur et de ses troupes rassura les habitans d'Antioche, tremblans au bruit de tant de places qui tomboient autour d'eux. Les Sarrasins s'approchoient pour commencer le siége; mais Yukinna, qui les servoit avec autant d'ardeur qu'il les avoit combattus, leur conseilla de s'emparer auparavant du château d'Azaz, situé entre Alep et Antioche, et capable d'incommoder également ces deux villes. Il leur offrit de les rendre maîtres de cette place importante, où commandoit Théodore son cousin-germain. Il ne demandoit pour cette expédition que cent hommes vêtus à la grecque, qui seroient suivis de mille autres Sarrasins, avec leurs habits ordinaires. Il ne doutoit pas qu'il ne fût bien reçu par son cousin, en lui déclarant qu'il n'avoit embrassé le mahométisme qu'en apparence, jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de s'échapper. Il devoit ensuite se jeter pendant la nuit sur la garnison, et faire entrer les mille autres Sarrasins. On lui promit de grandes récompenses. Mais ce projet fut découvert par un espion qui en instruisit Théodore par le moyen d'un billet attaché sous l'aile d'un pigeon. Théodore envoya aussitôt demander du secours à Lucas, gouverneur d'Arravendau, à neuf ou dix lieues d'Azaz. Yukinna, arrivé au château, fut arrêté par Théodore, qui le fit enfermer avec sa troupe. Cependant Malec, chef des mille autres Sarrasins, surprit Lucas qui amenoit cinq cents chevaux, et l'enveloppa. Il habilla ses gens de la dépouille de ces prisonniers, envoya dire à Théodore que Lucas venoit à son secours, et se mit en marche. En approchant des murs pendant la nuit, il entendit de grands cris, mêlés du son des trompettes. C'étoient les suites d'une scène horrible qui venoit de se passer dans le château. Théodore avoit deux fils, Luc et Léon, tous

deux éperdument amoureux de la fille d'Yukinna. Léon offrit au prisonnier de rompre ses chaînes, et même de tuer son propre père, si Yukinna lui promettoit sa fille. Yukinna lui ayant donné sa parole, Léon le mit en liberté avec ses Sarrasins, et leur rendit leurs armes. Il courut en même temps pour aller tuer son père, qu'il croyoit trouver endormi ; mais il le trouva mort. Luc son frère, animé de la même espérance, et possédé de la même fureur, l'avoit prévenu dans cet exécrable parricide. Les Sarrasins, se voyant en liberté, se jetèrent sur la garnison, qu'ils massacrèrent. Malec arriva dans ce moment, et, ayant appris l'action de Luc, il lui donna sa bénédiction avec de grands éloges pour avoir sacrifié son père au désir d'embrasser la sainte religion de Mahomet.

Yukinna, non content d'une perfidie, en méditoit une autre. Il voulut rendre les Sarrasins maîtres d'Antioche. Il prit avec lui deux cents renégats : lorsqu'il fut près de la ville, il en choisit quatre pour l'accompagner, et commanda aux autres de suivre la grande route des caravanes, et de faire semblant de fuir devant les Sarrasins. Il prit ensuite un chemin détourné. Quelques soldats du jeune empereur, l'ayant rencontré, l'interrogèrent, et, dès qu'ils surent que c'étoit le gouverneur d'Alep, ils le conduisirent au prince. Constantin, en le voyant, ne put retenir ses larmes, déplorant son apostasie, dont il étoit informé. Le perfide s'excusa sur le dessein qu'il avoit eu de sauver sa vie pour la sacrifier au service de sa majesté. Il ajouta *qu'ayant trouvé l'occasion d'échapper d'Azaz, il l'avoit saisie avec joie pour rentrer dans le sein de la vraie religion ; que la vigoureuse défense d'Alep prouvoit assez sa fidélité.* Le prince, trompé par ces belles paroles, le traita favorablement ; et les deux cents renégats étant arrivés peu après, il lui en donna le commandement. Haïm, fils de Jabala, qui couroit dans les environs d'Antioche, y

amena deux cents prisonniers sarrasins, entre lesquels étoit le brave Dérar. Constantin leur fit diverses questions sur Mahomet et sur sa doctrine ; ils y répondirent avec l'assurance que leur inspiroit le fanatisme. Cependant Yézid, conjointement avec Abu-Obeïda, approchoit, et étoit déjà maître d'un pont peu éloigné d'Antioche, que l'on nommoit *le pont de fer*. Ce pont étoit défendu par deux tours garnies de trois cents soldats ; mais ceux-ci, ayant été châtiés quelques jours auparavant à cause de leur négligence, livrèrent les tours aux ennemis. Le jeune prince, irrité de cette trahison, vouloit faire mourir les deux cents prisonniers ; Yukinna l'en détourna, sous prétexte qu'ils serviroient à faire des échanges.

Le plus grand malheur des Romains dans ces temps de décadence est d'avoir mérité leurs disgrâces. Bien éloignés de ce qu'ils avoient été au temps de Pyrrhus, ils ne se faisoient plus scrupule de cette sombre et affreuse politique qui rampe au travers des crimes pour parvenir au but qu'elle se propose. Constantin, au désespoir, ne se fioit ni sur la fidélité, ni sur la valeur de ses troupes. Il crut que la voie la plus sûre et la plus courte pour conjurer l'orage qui alloit fondre sur Antioche, étoit de faire périr le calife. C'étoit l'âme de toutes les armées des Sarrasins, et ce coup terrible devoit tenir leurs bras suspendus, et les arrêter au fort de leur course. Il envoya donc un assassin à Médine. Ce criminel attentat eut le succès qu'il méritoit. Tremblant à la vue d'Omar, l'assassin lui avoua même le dessein du jeune empereur, et Omar, loin de perdre la vie, acquit encore la gloire de pardonner à son meurtrier.

Les deux armées campoient devant Antioche. Le général romain, nommé Nestorius, ne manquoit pas de valeur. Il se distingua même dans deux combats singuliers, dans lesquels il eut l'avantage. Mais son courage ne put sauver l'armée chrétienne : elle fut entièrement

Theoph. p. 282. Cedr. p. 429. Hotton, hist. orient. c. 25. Baronius. Okley.

taillée en pièces, après un choc très-rude et un sanglant combat. Rien ne contribua plus à la défaite des Romains qu'une nouvelle perfidie d'Yukinna. Dès que le combat fut engagé, ce traître mit en liberté Dérar avec les deux cents prisonniers; et, les ayant réunis à sa troupe, il sortit de la ville, et alla joindre l'armée sarrasine. La vue de ces nouveaux ennemis fit perdre cœur aux chrétiens, qui s'imaginèrent que tout le peuple d'Antioche venoit fondre sur eux. La plaine de Possène, où se livra la bataille, fut jonchée de morts, et Hatton, qui vivoit vers la fin du treizième siècle, rapporte qu'on y voyoit encore des ossemens amoncelés, tristes monumens de cette funeste journée. Les habitans, se voyant sans ressource, capitulèrent, et se rachetèrent du pillage en payant trois cent mille pièces d'or, qui font plus de quatre millions de notre monnoie. Yézid prit possession d'Antioche le 21 août 638. Constantin en étoit parti depuis quelques jours, et s'étoit retiré à Césarée. Grand nombre de chrétiens abandonnèrent la ville et se répandirent en Occident, où ils transportèrent les reliques des saints qu'ils avoient sauvées de la profanation. Le général sarrasin, craignant pour ses soldats les délices de cette ville voluptueuse plus qu'il ne craignoit les armes romaines, ne les y laissa reposer que trois jours.

Les Romains échappés de la bataille s'étoient enfuis dans les montagnes de Syrie, où, s'étant ralliés, ils se trouvèrent encore au nombre de trente mille hommes. Abu-Obeïda, par ordre d'Omar, envoya un de ses lieutenans pour détruire ces restes de l'armée vaincue. Mais, comme il ne s'attendoit pas qu'ils fussent si considérables, il se contenta de donner à Meïssara, qu'il chargeoit de cette expédition, trois cents Arabes avec mille esclaves noirs. Meïssara, qui croyoit n'avoir qu'à donner la chasse à une poignée de fugitifs, ayant atteint les Romains après beaucoup de fatigues, se vit enveloppé

d'une armée entière. Il eut besoin de toute son activité pour gagner un poste avantageux, et de toute sa bravoure pour s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours qu'il envoya demander à son général. Caled accourut, suivi de trois mille chevaux. Le nom seul de Caled valoit une armée; la terreur vole avec lui, et le devance au camp des Romains. Ils se retirent pendant la nuit, abandonnant tentes et bagages. Mais ils emmenèrent avec eux un prisonnier de la plus grande distinction entre les Sarrasins. C'étoit Abdalla, cousin-germain de Mahomet. On le fit aussitôt partir sous bonne garde pour Constantinople. Le calife, qui le chérissoit, affligé d'une perte plus sensible pour lui que celle d'une bataille, écrivit sur-le-champ à l'empereur, menaçant Constantinople et tout l'empire, si on ne lui rendoit Abdalla. Héraclius, déjà subjugué par la terreur, n'osa éprouver l'effet de ses menaces; il relâcha ce dangereux prisonnier, et envoya même à Omar des présens de grand prix; libéralité servile, qui ne le rendoit que plus méprisable.

Quoique, après la prise de Jérusalem, Omar eût assigné à ses généraux des départemens séparés, cependant Abu-Obeïda, Yézid et Amrou agissoient de concert dans une parfaite intelligence. Sans jalousie, sans délicatesse sur leurs partages respectifs, ils préféroient l'intérêt commun à un faux point d'honneur : toute entreprise devenoit légitime quand la nation étoit servie. Le droit de bien faire ne leur sembloit borné par aucun partage. Césarée étoit du département d'Yézid. Amrou, attendant avec impatience la réduction entière de la Syrie pour attaquer l'Egypte, marcha vers Césarée, où le jeune empereur avoit encore rassemblé quarante mille hommes. C'étoit en automne, et la saison étant déjà extrêmement rude, plusieurs musulmans furent saisis de froid au point de ne pouvoir suivre l'armée. Un vieux chrétien leur fit boire du vin, comme un excellent

Theoph. p. 282, 283. *Cedr. p.* 426, 429, 430. *Hist. miscel. l.* 18. *Elmacin. Okley. Pagi ad Baron. Assemani, bibl. orient. t.* 2, *p.* 105. *Hist. univ. t.* 15, *p.* 358, 361, 363.

remède pour recouvrer leur chaleur et leurs forces. Ils en burent si largement, qu'ils n'en eurent que plus de peine à gagner le camp. Amrou consulta sur ce point Abu-Obeïda, qui répondit qu'il falloit que chacun des coupables reçût sur la plante des pieds le nombre de coups de bâtons déjà fixé par Omar en pareil cas : ce qui fut exécuté. Malgré la rigueur de ce châtiment, ces musulmans étoient si repentans de leur faute, qu'ils croyoient ne pouvoir la réparer pleinement qu'en tuant le chrétien suborneur : ce qu'ils auroient fait, si Amrou ne l'eût soustrait à l'emportement de leur zèle.

A l'approche des ennemis Constantin sortit de la ville, et les deux armées campèrent en présence l'une de l'autre. Le jeune prince ayant désiré une entrevue, Amrou se rendit sans crainte au camp des Romains. Constantin lui demanda quel droit les Sarrasins prétendoient avoir à la possession de la Syrie : *Le droit que confère le Créateur,* répondit Amrou : *la terre appartient à Dieu ; il la donne pour héritage à qui il lui plaît de ses serviteurs ; et c'est le succès des armes qui manifeste sa volonté. Au reste,* ajouta-t-il en s'adressant aux Romains qui étoient présens, *je vous offre un moyen de vous sauver ; faites-vous mahométans, ou soumettez-vous à payer tribut.* Les Romains ayant répondu qu'ils ne feroient ni l'un ni l'autre : *Eh bien,* reprit Amrou, *il ne me reste plus qu'à vider notre différend par les armes.* Après ces paroles, Amrou se retira, et l'on se prépara de part et d'autre à la bataille.

Les deux armées attendoient le signal, lorsqu'on vit sortir des rangs de l'armée chrétienne un officier richement vêtu, qui défia au combat singulier le plus hardi des Sarrasins. Trois se présentèrent, et furent tués successivement. Enfin Sergiabil, un des plus braves, entra en lice, et alloit subir le même sort, si un cavalier de l'armée chrétienne n'eût accouru en ce moment, et n'eût abattu d'un coup de sabre la tête à l'officier vainqueur.

Après ce coup imprévu, qui étonna également les deux armées, il s'alla jeter entre les Sarrasins. C'étoit un Arabe, nommé Toleïa, qui, s'étant érigé en prophète du vivant de Mahomet, avoit été défait par Caled et obligé de se réfugier sur les terres de l'empire, où il s'étoit mis au service d'Héraclius. En récompense de cette action il obtint sa grâce d'Omar. La bataille qui se livra ensuite ne fut pas de longue durée; le jour étoit fort avancé; la plupart des soldats romains, nouvelles milices sans discipline et sans courage, se débandèrent et prirent la fuite. La nuit étant survenue, Constantin se retira dans Césarée, abandonnant son camp aux ennemis.

Amrou marcha droit à Césarée, où Yézid et Obeïda vinrent le joindre pour attaquer ensemble Tyr et Tripoli. L'adresse d'Yukinna leur épargna la peine d'assiéger Tripoli; il s'en rendit maître par trahison. A peine étoit-il en possession de la ville, qu'il y arriva cinquante vaisseaux venant des îles de Crète et de Cypre, chargés d'armes et de provisions pour les troupes de Constantin. Les officiers de la flotte, ne sachant pas que Tripoli avoit changé de maître, y débarquèrent sans crainte; ils furent reçus à bras ouverts par Yukinna, qui un moment après se saisit de leurs personnes et de leurs navires; il les remit à Caled, qui venoit d'arriver. Le succès de cette perfidie en fit réussir une seconde. Yukinna, monté sur ces mêmes vaisseaux, alla se présenter devant Tyr. Son arrivée causa beaucoup de joie; il amenoit, disoit-il, des munitions et des troupes pour mettre la place en état de défense. Il descendit à terre avec neuf cents hommes, qui furent logés dans la ville. Mais, ayant été trahi lui même par un d'entre eux, il fut mis aux fers avec sa troupe. On les auroit fait mourir sur-le-champ, sans un nouveau sujet d'alarme. Yézid paroissoit à la vue de Tyr avec deux mille hommes. Le gouverneur, suivi de la garnison, sortit pour le

combattre; et tandis que les deux partis étoient aux mains, Yukinna et ses soldats furent mis en liberté par un certain Basile, qui, déjà musulman dans le cœur, n'attendoit que l'occasion de se signaler en faveur des Sarrasins. Yukinna fait aussitôt informer de sa délivrance les soldats qu'il avoit laissés sur la flotte; ils viennent se joindre à lui; il envoie en même temps avertir Yézid de ce qui se passoit à Tyr. Le Sarrasin repoussoit vigoureusement la garnison, et lui coupoit le retour. Tout s'accordoit sans s'être concerté. On ouvre les portes; les Sarrasins du dedans et ceux du dehors, s'étant réunis, font un grand carnage des habitans. La plupart des Tyriens se firent mahométans pour éviter la mort ou l'esclavage. Cette nouvelle ôta toute espérance à Constantin; il s'embarqua secrètement pendant la nuit au port de Césarée pour retourner à Constantinople. Après sa retraite, qui ne fut connue des habitans que le lendemain, Césarée se rendit en payant pour sa sûreté deux cent mille pièces d'or, qui font près de trois millions de notre monnoie.

Les autres villes de Syrie, Acre, Joppé, Ascalon, Tibériade, Naplouse, qui est l'ancienne Sichem, se soumirent incontinent. Sidon, Béryte, Jabala, Laodicée, suivirent leur exemple. Caled s'avança jusqu'à l'Euphrate, et prit par composition Menbig, l'ancienne Hiérapolis, et toutes les villes le long de ce fleuve. Ce fut ainsi que les musulmans, dans l'espace de six années, se rendirent maîtres de la Syrie, que les Romains possédoient depuis sept cents ans : contrée fameuse entre toutes les contrées de la terre par les merveilles que le Tout-puissant y avoit opérées en faveur du peuple juif, par l'éclat et la puissance des Séleucides, par les victoires des Romains, et infiniment plus encore par la naissance, les miracles et la mort du Sauveur du monde. Les chrétiens, en la perdant, perdirent le berceau de leur religion, livré à la profanation d'une secte impie.

Le regret qu'ils en conçurent, perpétué de siècle en siècle, leur fit sans cesse verser des larmes, et, cinq cents ans après, des torrens de sang. Leurs efforts tant de fois réitérés pour arracher la Terre sainte des mains des infidèles, leur ont été encore plus funestes que n'en avoit été la perte.

A peine la conquête de la Syrie étoit-elle achevée, que la province entière, mais surtout Emmaüs et ses environs, furent ravagés par une peste si cruelle, que les Arabes appellent cette année *l'année de la mortalité*. Vingt-cinq mille Sarrasins, qui avoient survécu à tant de siéges et de batailles, furent la victime de cette contagion. Ils perdirent plusieurs de leurs plus fameux capitaines, Abu-Obeïda, Yézid, Sergiabil. Caled, qui échappa à ce fléau, mourut deux ou trois ans après d'une autre maladie.

An. 639.
Theoph. p. 282.
Cedr. p. 429.
Hist. miscel. l. 18.
Elmacin.
Hist. univ. t. 15.

L'année suivante vit commencer la conquête de l'Egypte. Mais comme celle de la Mésopotamie, qui fut faite en même temps, se termina dans l'espace d'une seule année, et que l'histoire ne nous en donne que peu de détail, je vais d'abord la mettre sous les yeux du lecteur. Dès l'année 637, Jean Catéas, gouverneur de l'Osrhoëne, effrayé des progrès rapides des Sarrasins, étoit entré en négociation avec Yézid, et, dans une conférence qu'ils eurent ensemble à Kennesrin, il étoit convenu de payer tous les ans cent mille pièces d'or, à condition que les Sarrasins ne passeroient pas l'Euphrate. De retour à Edesse, il avoit envoyé à Yézid le paiement de la première année. L'empereur, irrité d'un traité si déshonorant fait à son insu, exila Catéas, et envoya en Mésopotamie un général nommé Ptolémée. Aussitôt Ayad, un des généraux d'Omar, reçut ordre de passer l'Euphrate avec une puissante armée. Il étoit sur le point d'assiéger Edesse, lorsque le gouverneur offrit de la rendre, pourvu qu'on assurât la vie à la garnison romaine, et aux habitans la jouissance de leurs biens, et

le libre exercice de leur religion. A ces conditions, ils se soumettoient à payer tribut. Ces propositions furent acceptées, et les musulmans prirent possession de la ville. Constantine fut prise d'assaut, et trois cents Romains y périrent. Dara fut forcée et saccagée. Carres ouvrit ses portes sans attendre l'attaque. Ayad se rendit aisément maître de Callinique, qui reprit son ancien nom de Racca. Il emporta Nisibe et les autres places le long de l'Euphrate et du Tigre. Rhézène, qui prit ensuite le nom d'Aïn-Verda, et Circèse, qui conserva le sien sous la prononciation arabe, furent soumises par les lieutenans d'Ayad. La Mésopotamie, ainsi nommée par les Grecs à cause des deux grands fleuves dont elle est presque entièrement environnée, fut alors nommée d'*Al-Gésire*, c'est-à-dire *l'île*. Les villes anciennes conquises par les Sarrasins reprenoient dans tout l'Orient les noms qu'elles avoient portés avant les conquêtes des Grecs. Le pays d'entre l'Euphrate et le Tigre avoit été autrefois habité par des Arabes, que la fameuse inondation du lac Al-Arem avoit obligés d'abandonner l'Arabie. Trois de leurs tribus étoient venues s'y établir sous la conduite de trois chefs, Becr, Modar et Rabia, qui partagèrent le pays en autant de provinces, et leur donnèrent leur nom qu'elles portent encore aujourd'hui. La conquête fut terminée par la prise d'Amide, qui conserve son nom. Les Turcs la nomment Cara-Amid ou Diarbékir, du nom de la province dont elle est capitale.

Assemani, bibl. orient. t. 4, p. 716.

Selon quelques auteurs, ce fut en ce temps-là que Cufa fut bâtie par Omar sur le lac de Réhéma, à deux lieues au midi de Hira, qu'Abubècre avoit détruite. Mais cette ville subsistoit avant Omar. C'est la même qu'Akula, dans la Chaldée. *Cufa* signifie *sable rouge*, ou *une bâtisse de joncs et de roseaux couverts de terre*; et ce nom fut donné à cette ville parce qu'elle ne fut qu'un assemblage de pareilles cabanes sur un terrain de

sable rouge. Ruinée aujourd'hui, elle fut long-temps très-célèbre. Les califes, dont elle a été le séjour avant qu'ils eussent bâti Bagdad, y établirent une école qui devint très-florissante et rivale de celle de Basra. C'est de cette école que les anciens caractères arabes ont pris le nom de *cufiques*. Outre les mahométans, il y avoit dans cette ville des chrétiens nestoriens et jacobites sous la conduite de deux évêques.

Les Sarrasins n'avoient pas besoin de prétexte pour entrer en Egypte. Mais l'audace imprudente du patriarche d'Alexandrie leur en fournit un qui donnoit quelque apparence de justice à l'invasion de ces barbares. Quatre ans auparavant Cyrus, prévoyant bien que les Sarrasins se jetteroient en Egypte dès qu'ils seroient en possession de la Syrie, avoit lié une intrigue secrète avec Omar, et, sans consulter l'empereur, il promettoit au calife deux cent mille pièces d'or de tribut annuel, s'il s'abstenoit d'attaquer l'Egypte. Le crédit de Mocaucas, avec lequel il étoit d'intelligence, lui avoit fait trouver une partie de cette somme, qu'il avoit déjà envoyée à Médine. Mais, ne pouvant la recueillir tout entière sans l'autorité du prince, il se vit obligé d'en demander la permission à l'empereur, lui faisant valoir cette convention comme un grand service rendu à l'empire, et lui voulant persuader qu'on pourroit lever sur les marchandises et sur le commerce de l'Egypte de quoi satisfaire à cet engagement sans aucune diminution des revenus de l'empereur. Il ajoutoit qu'il avoit en tête un projet très-avantageux pour faire tomber les armes des mains aux Sarrasins, mais qu'il craignoit de s'en ouvrir à l'empereur sans un ordre particulier de sa majesté. Héraclius, indigné que le patriarche eût osé de son chef rendre une province de l'empire tributaire des Sarrasins, dissimula cependant sa colère pour ne pas aigrir et porter aux extrémités cet esprit remuant et dangereux. Il fit partir Jean, duc de Barca, et Ma-

Niceph. p. 17.
Theoph. p. 280.
Hist. miscel. l. 18.
Oriens christ. t. 2, *p.* 449.

nuel, général des armées de Thrace, avec des troupes, pour s'opposer à l'irruption des barbares.

Theoph. p. 280, 281. Cedr. p. 426. Niceph. p. 17, 18. Hist. miscel. l. 18. Elmacin. Okley et Jault. Pagi ad Baron. Oriens christ. t. 2, p. 449. Mém. acad. t. 16, p. 370. Assemani, bibl. juris. or. t. 4, c. 9. Hist. univ. t. 15, p. 380, 381, 383. M. Danville, mém. sur l'Egypte ancienne et moderne.

Lorsqu'ils arrivèrent en Egypte, Amrou étoit déjà en chemin, et il approchoit de la frontière. La cour de Médine, tout austère qu'elle étoit, n'étoit pas tout-à-fait exempte de ces jalousies et de ces cabales qui traversent l'intérêt public jusque dans les sociétés les plus régulières. Amrou reçut une lettre d'Omar conçue en ces termes : *Si à l'arrivée de mes lettres vous êtes encore en Syrie, ne passez pas en Egypte. Si vous êtes déjà en Egypte, continuez votre marche avec l'aide de Dieu.* C'étoit un effet de l'envie des courtisans, qui voyoient à regret ce général sur le point de recueillir une ample moisson de gloire ; et les termes faisoient assez connoître qu'Omar n'avoit écrit que pour satisfaire à leur importunité. Mais Amrou avoit aussi ses amis, il fut averti du contenu de la lettre d'Omar. Il la reçut à Raphia, dernière ville de la Palestine, et ne l'ouvrit que lorsqu'il fut arrivé à Rhinocolure. Il en fit alors la lecture en présence des principaux officiers, et leur demanda s'ils étoient en Syrie ou en Egypte. Sur ce qu'ils répondirent que Rhinocolure étoit une ville d'Egypte : *Eh bien*, dit-il, *obéissons donc au vicaire du prophète, et continuons notre marche ; Dieu nous ordonne de nous rendre maîtres de ce pays.* Cependant les généraux romains qui marchoient à sa rencontre envoyèrent lui demander ce qu'il venoit chercher en Egypte: *Je viens*, dit-il, *recueillir le tribut qu'on s'est engagé à nous payer.* Manuel répondit *que la parole de Cyrus n'étoit pas celle de l'empereur, et qu'Amrou n'auroit pas affaire à un évêque, mais à une armée.* La fierté de cette réponse fut mal soutenue par les effets. Amrou n'avoit avec lui que quatre mille hommes ; c'en fut assez pour tailler en pièces les deux généraux romains, dont l'un fut tué dans la bataille, et l'autre eut beaucoup de peine à sauver sa vie.

Dès que l'empereur eut appris la défaite de son armée, il envoya de nouvelles troupes sous la conduite d'un de ses chambellans nommé Marien, et lui ordonna de conférer avec le patriarche pour savoir de lui quel étoit ce merveilleux projet qu'il avoit annoncé à l'empereur. Marien fut fort étonné d'apprendre que Cyrus avoit imaginé de donner en mariage au calife une fille de l'empereur. C'étoit, disoit-il, un moyen infaillible de désarmer le Sarrasin, qui ne manqueroit pas de se faire baptiser pour parvenir à une alliance si honorable. Le général instruisit l'empereur de cette extravagance, et se mit en marche pour aller combattre les ennemis. Ils étoient déjà maîtres de Farma, place importante située à l'embouchure du bras oriental du Nil. C'étoit alors la clef de l'Egypte; elle avoit remplacé Péluse à demi-détruite. Elle fut prise après un mois de siége. Amrou avançoit le long du Nil vers l'intérieur du pays, lorsqu'il fut arrêté par l'armée de Marien, beaucoup plus forte que la sienne. Résolu de périr plutôt que de renoncer à son entreprise, il livra bataille et fut vainqueur. Marien y perdit la vie avec un grand nombre de ses soldats.

Après cette victoire, Amrou marcha droit à Mesra, que quelques auteurs modernes croient être Memphis, parce que le nom de Mesra devoit être celui de la capitale, étant proprement le nom de l'Egypte entière, dont Mesraïm, petit-fils de Noé, fut le premier roi. Mais les circonstances du siége que nous allons raconter ne peuvent convenir à Memphis, bâtie sur la rive gauche du Nil; elles désignent incontestablement la Babylone d'Egypte, située sur la rive orientale, un peu au-dessus de la pointe du Delta, à trente-quatre lieues de Farma. Babylone étoit apparemment devenue capitale depuis que Memphis, déjà presque ruinée, avoit perdu son ancien lustre, Alexandrie étant regardée comme une colonie grecque qui n'appartenoit pas à l'ancienne AN. 640.

Egypte. Mesra étoit défendue par un ancien château fortifié; et pour en rendre l'accès plus difficile aux musulmans, on creusa alentour un large fossé, où l'on sema quantité de chausse-trapes. Amrou, qui n'avoit que quatre mille hommes, demeura sept mois entiers devant ce château, et fut contraint de demander de nouvelles troupes au calife, qui lui envoya encore quatre mille hommes.

Mais la perfidie du gouverneur lui fut d'un bien plus grand secours. C'étoit ce Mocaucas qui avoit eu des relations secrètes avec Mahomet. L'empereur, qui devoit être mécontent de sa conduite depuis dix ou douze ans, n'avoit osé le dépouiller de son gouvernement, dans la crainte de perdre l'Egypte en révoltant toute la nation des Coptes, dont Mocaucas disposoit en souverain. On nommoit dès-lors *Coptes* les anciens habitans du pays, de race égyptienne, pour les distinguer des Grecs qui s'y étoient établis sous Alexandre et ses successeurs. Mocaucas ne cherchoit qu'à livrer le château aux Sarrasins à des conditions avantageuses pour lui-même; et, s'il tenoit si long-temps contre leurs attaques, c'est qu'il n'étoit pas maître d'une garnison nombreuse, dont les officiers l'observoient avec défiance, et ne prenoient l'ordre que du conseil de guerre. Cependant, à force de se contrefaire, il vint à bout d'en imposer à ses surveillans. Le Nil formoit vis-à-vis du château une île qu'on nomme aujourd'hui l'île de Rouda. Ce perfide représenta aux officiers « qu'ils ne pouvoient « tenir encore long-temps; qu'ils n'avoient aucun se- « cours à espérer; que le meilleur parti étoit de se reti- « rer dans cette île, et de soustraire à la cruauté des « Sarrasins la plus grande partie de la garnison, qu'il « falloit conserver pour la défense du reste du pays; « que, pour lui, il se dévouoit volontiers à la mort pour « le service de l'empire; et qu'il resteroit dans le châ- « teau avec un petit nombre de soldats pour s'y défendre

« jusqu'à l'extrémité, et s'ensevelir sous les ruines, s'il ne « pouvoit obtenir une capitulation honorable. » La disette, l'ennui, les blessures, les fatigues d'un long siége donnoient du poids au conseil de Mocaucas : on se laissa persuader, et la plus grande partie de la garnison passa dans l'île. Mocaucas, se trouvant alors maître de ses démarches, députa au général sarrasin pour demander un accommodement ; il l'avertissoit que, s'il ne se hâtoit de traiter, le débordement du Nil alloit mettre incessamment son armée en grand danger. Amrou lui fit faire les propositions ordinaires des musulmans. Le gouverneur répondit « que jamais les chrétiens ne « consentiroient à changer de religion ; que, pour ce qui « étoit du tribut, il ne falloit pas s'attendre que les Ro- « mains voulussent s'y soumettre ; mais que lui et les « Coptes ses amis s'y assujettiroient volontiers ; qu'après « tout il n'étoit resté dans le château qu'une poignée de « Romains. » Sur cette réponse, Amrou fait escalader la place. Les soldats de la garnison, hors d'état de résister, se jettent dans des barques, et se sauvent dans l'île. Les Sarrasins font main basse sur tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Ceux qui échappent, persuadés enfin de la perfidie du gouverneur, passent avec leurs camarades de l'autre côté du fleuve, et se retirent, entre Mesra et Alexandrie, dans une place que les historiens arabes nomment Kéramol-Schoraïk. Pendant ce temps-là Mocaucas arrête avec Amrou les articles de la capitulation pour tous les Coptes de l'Egypte ; on convient qu'ils paieront chaque année deux ducats par tête, à l'exception des vieillards, des femmes et des enfans au-dessous de seize ans. Le nombre des Coptes qui furent enregistrés pour le tribut se trouva de six millions, tant l'Egypte étoit encore peuplée.

Il ne restoit aux Sarrasins que de prendre Alexandrie pour être maîtres de toute l'Egypte. Ayant passé le Nil, ils attaquèrent Kéramol-Schoraïk, qui ne put tenir que

trois jours. Quelques corps de troupes romaines qui se rencontrèrent sur leur passage furent aisément défaits. Les vaincus se réfugièrent tous dans Alexandrie, comme dans leur dernier asile, et se préparoient à s'y défendre. Bientôt les musulmans parurent et campèrent à la vue de la ville. Amrou, qui donnoit dans les batailles l'exemple de la valeur, ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en personne la situation et la force de la place; il ne prit avec lui que Verdan son esclave, et un des principaux officiers nommé Muslima. Mais, s'étant approché de trop près des murailles, il fut pris et conduit devant le gouverneur, qui lui fit encore cette demande inutile qu'on faisoit partout aux Sarrasins, et il en reçut la réponse ordinaire. La fierté de ses paroles et de sa contenance fit juger au gouverneur que ce prisonnier étoit le général. *C'est Amrou lui-même*, dit-il à ses gens; *qu'on lui tranche la tête tout à l'heure.* Verdan, qui entendoit la langue grecque, voyant le danger de son maître, qu'il avoit déjà sauvé dans une pareille occasion au siége de Gaza, se tourna vers lui avec mépris, et le frappant rudement : *De quoi t'avises-tu de répondre?* lui dit-il; *tu n'es que le dernier des musulmans; laisse parler tes supérieurs.* Muslima, prenant aussitôt la parole, dit que le général les envoyoit pour demander une entrevue; qu'il désiroit de traiter avec le gouverneur, et que, si les Romains vouloient faire ou accepter des propositions raisonnables, la paix seroit bientôt conclue. Le gouverneur fut la dupe de cette feinte; il se persuada qu'il se trompoit, et qu'Amrou n'étoit qu'un simple soldat; il révoqua l'ordre et les renvoya. Mais, au lieu de l'entrevue proposée, Amrou se montra le lendemain au pied de la muraille avec toutes ses troupes, et commença les travaux du siége.

L'empereur, consterné de cette nouvelle, résolut de consentir aux conditions les plus dures plutôt que de

perdre Alexandrie, et avec elle la plus belle province de ses états. Pendant le siége de Babylone, il avoit fait venir Cyrus à Constantinople; et, outré de colère contre ce prélat, il s'emporta jusqu'à compromettre la majesté souveraine. Il le fit conduire à la grande place pour le juger en présence de tout le peuple, qui accourut en foule; et, se portant lui-même pour accusateur, il reprocha à l'évêque d'avoir livré l'Egypte aux Sarrasins. Cyrus, devenu plus fier et plus hardi de voir son souverain s'abaisser jusqu'à se rendre sa partie, essaya de se justifier en protestant que, si l'on eût suivi ses conseils, on auroit évité la guerre en Egypte, et satisfait les Sarrasins sans qu'il en coutât rien au prince. Il rejetoit toute la faute des malheurs qui affligeoient l'empire sur les mauvais conseillers de l'empereur. Héraclius, encore plus offensé de ses réponses, s'abandonnant à une colère indécente, le chargeoit d'injures, l'appelant un païen, un ennemi de Dieu, qui avoit conjuré la perte des chrétiens, qui avoit osé conseiller à son prince de prostituer sa fille en la livrant au calife. Il menaçoit de le tuer. Enfin il le mit sous la garde du préfet de la ville, avec ordre de le traiter comme un scélérat jusqu'à ce qu'il eût décidé du châtiment que ses crimes avoient mérité. Cependant, lorsqu'il apprit qu'Alexandrie étoit assiégée, sa colère cédant à la crainte, il crut que personne n'étoit plus propre que Cyrus à négocier avec les Sarrasins. Il l'envoya donc pour renouveler avec eux ce même traité dont il lui avoit fait de vifs reproches. Cyrus, arrivé au camp ennemi, après s'être disculpé de l'inexécution de ses promesses précédentes, proposa de les assurer de nouveau par les sermens les plus authentiques, sous la parole même de l'empereur, si les Sarrasins vouloient sortir de l'Egypte. Amrou, après l'avoir froidement écouté, le regardant d'un œil de mépris, et lui montrant une grande colonne qu'ils avoient devant les yeux: *Vois-tu cette colonne?* lui dit-il; *nous sortirons de*

l'Egypte quand tu l'auras avalée. Le Sarrasins continuèrent le siége, qui dura quatorze mois.

An. 641. Dans cet intervalle, Héraclius, accablé de chagrins et d'infirmités, mourut d'hydropisie le 11 février 641, après avoir régné trente ans, quatre mois et six jours. Son fils aîné, Héraclius Constantin, né d'Eudocie, âgé de vingt-huit ans, portoit le titre d'empereur presque depuis sa naissance. L'autre Héraclius, que l'on nomme plus communément *Héracléonas*, fils de Martine, âgé de dix-neuf ans, avoit reçu le même titre deux ans avant la mort de son père. L'empereur ordonna par son testament qu'ils régneroient ensemble avec une égale autorité, qu'ils auroient pour Martine la déférence due à une impératrice, et qu'il l'honoreroient tous deux comme leur mère. Il laissa deux autres fils, David et Marin, qu'il avoit nommés Césars. Il avoit aussi décoré du nom d'Augustes deux filles qui lui survécurent, Augustine et Martine. On ne sait si Eudocie, qu'il avoit promise à Ziébel, mourut avant lui. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Son tombeau demeura ouvert pendant trois jours, et fut gardé par ses eunuques, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Telle fut la fin de ce prince; et l'on peut dire que, si l'on partage la durée de son règne en trois dixaines d'années, on trouvera que la seconde fut signalée par des actions héroïques que la première n'avoit pas fait espérer, et que la dernière fit oublier. Le milieu de son règne brilla d'un grand éclat; mais les victoires qu'il remporta sur les Perses laissèrent à peine quelques traces, qui furent effacées par les armes des Sarrasins; au lieu que la perte de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Egypte, furent pour l'empire autant de blessures profondes et incurables: ces membres, une fois séparés de ce grand corps, ne purent jamais y être réunis. On voyoit encore à Barlette, dans la Pouille, à la fin du quinzième siècle, une statue colossale d'Héraclius.

Theoph. p. 283. Cedr. p. 430. Niceph. p. 10, 11, 18, et ibi Petav. Suid. voce Ἡράκλειος. Glycas, p. 276. Pagi ad Baron. Du Cange, hist. byz. p. 118, 119. M. Mariette, pierres gravées, t. 1, p. 263.

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

CONSTANTIN III. HÉRACLÉONAS. CONSTANT II.

Après la mort d'Héraclius, Martine fit assembler le peuple de Constantinople pour lui faire part du testament. Elle l'avoit dicté elle-même, et prétendoit bien en tirer avantage pour gouverner les deux empereurs. L'un étoit son fils; elle le tenoit dans une soumission aveugle à ses volontés. L'autre, moins disposé à lui obéir, lui donnoit cependant peu d'inquiétude. Il est vrai que ce prince, déjà d'un âge mûr, avoit acquis de bonne heure l'expérience des affaires; qu'il avoit montré du courage dans la guerre contre les Sarrasins, et qu'il s'étoit attiré l'amour des peuples par sa bonté et par sa douceur; mais des maladies continuelles l'affoiblissoient de plus en plus et ne lui permettoient pas de se flatter qu'il régnât long-temps. Ces circonstances favorisoient l'ambition de Martine, et elle auroit réussi dans ses projets, si elle n'eût trouvé dans le peuple un reste de cette fierté romaine que l'abâtardissement des esprits n'avoit pas encore entièrement étouffée. Lorsqu'on la vit paroître seule sur un tribunal élevé, et qu'on eut entendu la lecture du testament, on s'écria de toutes parts : *Où sont nos empereurs? où sont Constantin et Héracléonas?* Elle fut obligée de les faire venir et de les présenter au peuple. Comme elle se levoit pour parler, et qu'elle commençoit à donner ses ordres en souveraine, il s'éleva mille voix du milieu de l'assemblée : « Nous de-

An. 641.

Theoph. p. 275, 283. *Cedr. p.* 430. *Hist. miscel. l.* 18. *Niceph. p.* 19, 20. *Zon. t.* 2, *p.* 87. *Manas. p.* 78. *Glycas, p.* 276. *Du Cange, fam. byz. p.* 118, 119. *Pagi ad Baron.*

« vons vous honorer comme la mère de nos princes ;
« mais c'est à nos princes que nous devons obéir. Pré-
« tendez-vous répondre aux ambassadeurs des puis-
« sances étrangères ? Sera-ce une femme qui comman-
« dera nos armées ? A Dieu ne plaise que l'empire
« romain se voie réduit à un gouvernement qui vient
« de faire rougir les Perses ! » L'impératrice, couverte de confusion et pleine de dépit, se retira dans son palais.

Quoique la puissance souveraine eût été également partagée entre les deux princes, Martine, ne pouvant la retenir, souhaitoit du moins la mettre entre les mains de son fils. Mais l'affection du peuple la donnoit tout entière à Constantin. On n'obéissoit qu'à ses ordres. Le premier qu'il donna ne fit pas honneur au commencement de son règne. Son trésorier Philagre lui conseilla de faire retirer du tombeau une couronne d'or de grand prix qu'on avoit ensevelie avec son père. Le chambellan Callinique n'exécuta qu'avec douleur une si triste commission ; il trouva le cadavre d'Héraclius déjà presque réduit en eau, et la couronne tellement adhérente à sa tête, qu'il fallut enlever avec elle une partie des cheveux. Elle pesoit soixante et dix livres. Philagre fit encore revenir au prince un trésor plus considérable, et dont l'enlèvement fut moins odieux, mais sans doute plus sensible à ceux qui le virent arracher de leurs mains. Il avertit l'empereur qu'Héraclius, dans sa dernière maladie, avoit fait porter chez le patriarche Pyrrhus de grandes sommes d'argent, destinées à l'entretien de l'impératrice, s'il arrivoit que Constantin la fît sortir du palais. Le prince fit venir Pyrrhus, qui nia d'abord le dépôt ; mais, convaincu par Philagre, il le rendit à regret. Ce patriarche, si chéri d'Héraclius, étoit en horreur à Constantin, que ni l'exemple, ni l'autorité de son père n'avoient pu engager dans les erreurs du monothélisme.

Constantin voyoit sa santé s'affoiblir tous les jours. L'air de Constantinople lui étant contraire, il s'étoit retiré à Chalcédoine dans un palais qu'il avoit fait bâtir. Il craignoit moins pour lui-même que pour ses deux fils, Constant et Théodose, qu'il avoit de sa femme Grégoria, fille de Nicétas. Philagre, qui appréhendoit encore plus pour lui-même le ressentiment de Martine, aigrissoit encore les soupçons de Constantin. Il engagea ce prince à écrire aux armées répandues en diverses provinces *que, s'il venoit à manquer, il leur recommandoit ses deux fils; qu'il les conjuroit d'en prendre soin, et de ne pas permettre qu'on les privât de leurs droits.* Valentin, écuyer de Philagre, fut chargé de ces lettres et de grandes sommes d'argent qu'il devoit distribuer aux soldats pour les engager à s'opposer aux entreprises de Martine et d'Héracléonas. Peu de temps après, Constantin mourut le 25 mai, n'ayant régné que trois mois et demi depuis la mort de son père. On soupçonna généralement Martine et Pyrrhus d'avoir abrégé ses jours par le poison.

L'ambitieuse Martine, devenue maîtresse de l'empire comme elle l'étoit de son fils, songea d'abord à gagner l'estime des peuples et l'affection des soldats. Ce fut par son conseil que le jeune empereur fit présent à l'église de Sainte-Sophie de la couronne tirée du tombeau d'Héraclius, et qu'il envoya ordre à Valentin de distribuer, en son nom aux soldats, l'argent qu'il avoit reçu de Constantin. Le patriarche Cyrus fut envoyé dans son église; Philagre fut dépouillé de sa charge, forcé d'entrer dans le clergé, et relégué à Ceuta, aux extrémités de l'Afrique. On lui laissa la vie, mais on fit périr ceux qui lui avoient prêté leur ministère. Valentin étoit celui qui devoit craindre davantage; il avoit été plus avant que tout autre dans la confidence de Philagre; il étoit aussi le plus redoutable, ayant entre ses mains de quoi gagner les soldats; aussi l'impératrice lui fit-elle

Niceph. p. 20, 21. *Theoph. p.* 275, 283. *Cedr. p.* 430, 431. *Hist. miscel. l.* 18. *Zon. t.* 2, *p.* 87. *Manas. p.* 78. *Glycas, p.* 276. *Du Cange, fam. byz. p.* 118, 119, 120. *Pagi ad Baron. Mansi ad Baron. Assemani, bibl. jur. or. t.* 4. *c.* 9.

des avances pour lui témoigner de l'amitié et de la confiance. Mais Valentin, aussi rusé qu'il étoit hardi et entreprenant, loin de donner dans le piége, leva l'étendard de la révolte, et s'empara de Chalcédoine.

Il prit pour prétexte la défense des deux fils de Constantin son maître, auxquels l'empire appartenoit, et qui alloient, disoit-il, être ainsi que leur père les victimes d'une marâtre perfide, et d'un oncle jaloux de leurs droits, si les fidèles sujets du défunt empereur ne s'unissoient pour les tirer de leurs mains. Martine, à la veille de se voir attaquée dans Constantinople, prenoit les précautions nécessaires pour sa sûreté, tandis que son fils publioit des manifestes pour se justifier de ces odieuses imputations. Il protestoit que rien au monde ne lui étoit plus cher que la conservation de ses neveux; il en appeloit à leur propre témoignage : *Quelle noirceur*, disoit-il, *de me supposer des desseins criminels contre ces princes, qui me sont attachés de si près par les liens du sang, et dont l'un me tient encore par une alliance spirituelle et sacrée !* Il parloit de Constant, qu'il avoit levé des fonts baptismaux. Pour confirmer ces protestations par l'acte le plus authentique, il se transporta dans l'église de Sainte-Sophie, et là, en présence du patriarche, tenant la main sur la vraie croix, il jura que jamais il ne nuiroit aux fils de Constantin, ni par lui-même, ni par le ministère d'aucun autre. Il fit plus encore : il se hasarda de passer à Chalcédoine avec Constant, et offrit à Valentin de jurer entre ses mains qu'il n'avoit pour les deux princes que les sentimens de la plus sincère affection. Valentin refusa de recevoir son serment; et, par affectation de générosité, il ne profita pas de l'imprudence du jeune empereur, et le laissa retourner à Constantinople. Après ces démarches, Héracléonas persuada facilement au peuple que la sûreté des princes n'étoit qu'un faux prétexte dont se servoit Valentin pour s'emparer lui-même de l'empire.

Mais le peuple changea bientôt de disposition. On approchoit du temps de la vendange; et les habitans de Constantinople, ayant pour la plupart des vignobles en Asie, apprenoient avec chagrin que l'armée de Valentin, maîtresse du détroit, ravageoit impunément leurs possessions, et leur enlevoit le revenu de l'année. Ils s'attroupent autour du palais du patriarche, et demandent à grands cris que Constant soit couronné. Pyrrhus les traite d'abord de rebelles, qui ne proposent de couronner Constant que pour donner l'empire à Valentin. Mais le peuple redoublant ses cris, et le menaçant lui-même des dernières violences, il va instruire Héracléonas de la sédition près d'éclater. L'empereur, saisi de crainte, conduit aussitôt Constant à l'église. Dès qu'il paroît sur la tribune avec le patriarche, il s'élève un cri général, *la couronne, la couronne à Constantin !* C'est le nom que le peuple donna pour lors au jeune prince; jusque-là il portoit celui d'Héraclius, et dans la suite il fut plus connu sous le nom de Constant. Héracléonas, sans différer, fait apporter la couronne de son père, qu'il avoit déposée dans cette église, et Pyrrhus la met sur la tête du nouvel empereur. Cette condescendance du patriarche ne fut pas encore capable d'adoucir les esprits. On le détestoit comme le conseiller de Martine et l'auteur de tous les maux. On veut le mettre en pièces; une foule de misérables, auxquels se joignent les Juifs et les barbares qui se trouvoient à Constantinople, se jettent dans Sainte-Sophie; ils profanent le sanctuaire, ils déchirent la nappe de l'autel, rompent les bancs, abattent les images, et, sortant ensuite de l'église comme en triomphe, ils en emportent les clefs, qu'ils suspendent au bout d'une pique, et courent comme des forcenés par toute la ville.

Pyrrhus, qui s'étoit dérobé à leur fureur, ne voyoit plus de sûreté pour lui à Constantinople. La nuit suivante il vient à l'église; et, après avoir fait sa prière, il

dépose son étole sur l'autel en disant : *Je n'abdique point la dignité de patriarche, mais je cède à un peuple rebelle.* Il sort ensuite, et, s'étant tenu caché dans la ville pendant quelques jours, il passe secrètement à Chalcédoine, et s'embarque pour l'Afrique.

Cependant l'opiniâtreté de Valentin faisoit bien connoître que l'intérêt des petits-fils d'Héraclius n'étoit pas le principal motif de sa révolte. Le couronnement de Constant ne lui fit pas quitter les armes ; toujours maître de Chalcédoine, il continuoit de ravager les environs. Martine et son fils furent contraints de traiter avec lui comme avec leur égal ; il exigea leur serment pour assurance des conditions qu'on lui accordoit. On s'engageoit à ne lui demander aucun compte de l'argent qu'il avoit reçu de Constantin, et à récompenser ses soldats par des largesses. On lui donnoit la charge de commandant de la garde. Non content de cette dignité, une des plus éminentes de la cour impériale, il eut l'effronterie de demander la permission de prendre la pourpre et le titre de César, ce qui étoit sans exemple ; et l'on eut la bassesse d'y consentir. Pour conserver la majesté souveraine, Martine se détermina à l'avilir, en approchant si près du trône un inconnu que la révolte seule avoit fait sortir de l'obscurité.

Cette extrême condescendance désarma Valentin, mais n'éteignit pas la haine dont il étoit embrasé contre l'impératrice. Armé contre elle des dignités qu'elle lui accordoit, il fut sans doute le principal moteur du soulèvement qui précipita cette princesse et son fils dans un abîme de malheurs ; car on ne peut l'attribuer à Constant, qui n'étoit encore que dans sa onzième année. Le soupçon de l'empoisonnement de Constantin se confirmant de jour en jour par de nouveaux indices, le sénat résolut de secouer un joug odieux. Les gens de guerre, entrant dans les mêmes vues, lui offrirent leurs services. On arracha du palais le fils et la mère ; on leur

fit leur procès ; on coupa la langue à Martine, le nez à Héracléonas ; et tous deux traînèrent le reste de leur vie dans l'exil et dans une si profonde obscurité, que, depuis cette horrible catastrophe, les historiens ne parlent plus que de leur sépulture. Nous verrons désormais ces exemples se renouveler fréquemment. L'histoire de l'empire, la plus tragique de toutes les histoires, va devenir un théâtre de révolutions funestes. De soixante-dix souverains qui osèrent encore monter sur ce trône ensanglanté, près de la moitié furent ou tués ou chassés, ou contraints d'abdiquer la couronne.

On ne donne que six mois de règne à Héracléonas, et, selon l'opinion la plus probable, il y faut comprendre les trois mois qu'il régna conjointement avec son frère Constantin. Ainsi Constant commença de régner seul au mois d'août de cette année, qui se termina par un événement des plus tristes pour l'empire. Alexandrie, assiégée depuis quatorze mois, fut enfin forcée et prise le 11 décembre. Amrou, dont Omar avoit fort augmenté l'armée, perdit à ce siége vingt-trois mille hommes. Au moment que les Sarrasins entrèrent, les Romains, qui étoient encore dans la ville, se jetèrent dans les vaisseaux, et prirent le large. Comme il y avoit plusieurs corps de troupes romaines qui s'étoient retirées plus avant dans le pays, Amrou, pour se délivrer d'inquiétude, résolut de les poursuivre. Il ne laissa dans Alexandrie que ce qu'il falloit de Sarrasins pour contenir les habitans. Mais, dès qu'il fut éloigné, les Romains rentrèrent dans le port, surprirent la ville, et massacrèrent tous les musulmans. A cette nouvelle, Amrou revient sur ses pas : il trouve les Romains déjà maîtres du château ; il les attaque, et les force après une vigoureuse résistance. Ceux qui échappent au glaive des Sarrasins regagnent leurs vaisseaux, et abandonnent à ces conquérans barbares cette puissante cité, le magasin de Constantinople, qu'elle nour-

Elmacin. Abulfarage. Okley. Bergeron, hist. des Sar. Fleury, hist. ecclés. l. 38, art. 23. Mém. acad. t. 16, p. 370. Oriens christ. t. 2, p. 451. Assemani, bibl. or. t. 2, pag. 118. Hist. univ. t. 15, p. 380. 383, 385, 389, 390. Assemani, bibl. jur. or. t. 4. c. 4.

rissoit des blés de l'Egypte, l'ornement de l'empire, et le centre du commerce de l'Orient.

Le général sarrasin attendit les ordres d'Omar pour décider du sort d'Alexandrie. Il manda au calife qu'il avoit trouvé dans cette ville immense quatre mille palais (il faut sans doute entendre tous les édifices plus grands et plus magnifiques que les maisons ordinaires), autant de bains publics, quatre cents cirques ou places pour les divertissemens, douze mille jardins potagers, et quarante mille Juifs payant tribut. Omar défendit le pillage; il ordonna de recueillir soigneusement tout ce qui se trouverait de précieux, afin de s'en servir à soutenir les frais de la guerre. Médine étant alors affligée de la disette, il fit venir d'Alexandrie des chameaux chargés de blé. Toute l'Egypte suivit la fortune de cette grande ville, et se soumit au vainqueur. On imposa aux Egyptiens un tribut annuel de deux ducats par tête; à ce prix ils conservèrent leur vie, leurs biens et le libre exercice de leur religion. Les propriétaires des terres furent de plus obligés à payer une taxe proportionnée au produit de leurs fonds, et ces contributions rapportèrent au calife une somme immense. Cet accroissement de richesses entre les mains d'une nation aussi économe et aussi ennemie du luxe que les Sarrasins, les mit en état d'étendre leurs conquêtes. Ils ne connoissoient point les dépenses de plaisir. Point d'ornement dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabanes, ils ne se piquoient de magnificence que dans leurs mosquées. Leurs alimens étoient sans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature: c'étoit du lait, du riz, des fruits; ils laissoient le vin aux peuples vaincus.

Amrou n'avoit de barbare que la naissance. Nourri dans une ignorance profonde, ainsi que tous les Sarrasins, il étoit d'un esprit vif, pénétrant, curieux; et quoiqu'il ne se fût jamais exercé qu'au métier des armes, il

estimoit les sciences et les savans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean; c'étoit un prêtre jacobite, interdit pour ses erreurs dans un concile tenu à Mesra. La réputation de savoir qu'il avoit dans la ville le fit rechercher d'Amrou, qui se plaisoit à l'entendre discourir de philosophie, chose toute nouvelle pour les Sarrasins. Jean voulut sauver au moins une partie de la bibliothèque d'Alexandrie. C'était celle du Sérapéon, le plus vaste recueil de livres qui fût dans l'univers. Elle étoit dans le quartier nommé *Rhacotis*, au même lieu où avoit été le temple de Sérapis, détruit sous le règne du grand Théodose. On l'appeloit la fille de celle que Ptolémée Philadelphe avoit formée dans le quartier nommé *Bruchion*, et la fille étoit devenue beaucoup plus considérable que la mère. Celle de Ptolémée montoit à quatre cent mille volumes lorsqu'elle fut réduite en cendre du temps de Jule César; celle du Sérapéon étoit dès-lors composée de cinq cent mille volumes, et elle avoit été depuis fort augmentée. Jean profita de la bienveillance du général sarrasin pour lui demander les livres de philosophie qui ne pouvoient être, disoit-il, d'aucun usage aux musulmans. *Tu me demandes une chose dont je ne puis disposer*, lui dit Amrou, *sans en avoir obtenu la permission de l'empereur des fidèles.* Il écrivit en conséquence au calife, qui lui répondit en ces termes : *Tu me parles de livres : s'ils ne contiennent que ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles : s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont pernicieux. Ainsi fais - les brûler.* Amrou, quoiqu'à regret, obéit scrupuleusement à l'ordre du calife. Il fit distribuer la bibliothèque dans les bains d'Alexandre; on ajoute qu'elle fut suffisante pour les chauffer pendant six mois. Mais cette partie du récit d'Abulfarage est évidemment fausse et hors de toute vraisemblance : ce qui ne suffit pas, à mon avis, pour rejeter le récit tout entier, comme le veut M. Assemani. Les

raisons de ce savant critique ne me semblent pas assez convaincantes pour contredire une tradition aussi générale qu'elle est ancienne.

Quelque zélés que fussent les Sarrasins pour établir le mahométisme, ils tenoient parole aux chrétiens qui s'étoient soumis au tribut. Ils laissèrent donc subsister le christianisme en Egypte. Cyrus demeura en possession du siége d'Alexandrie, et ne mourut que deux ans après. Pierre, imbu de la même erreur, lui succéda, et gouverna cette église neuf ou dix ans, après lesquels les jacobites s'en emparèrent, et la possédèrent seuls pendant plus de quatre-vingts ans. Depuis Diodore, le grand protecteur d'Eutychès, l'église d'Alexandrie étoit déchirée par le schisme; les jacobites formoient un puissant parti, et Benjamin, leur évêque, partageoit avec Cyrus l'autorité patriarchale. Chassé de la ville par ordre d'Héraclius, il erra pendant dix ans en divers lieux de la Thébaïde. Mais les Coptes, c'est-à-dire les Egyptiens naturels, qui étoient de son obédience, s'étant concilié la faveur des Sarrasins en se soumettant les premiers avec Mocaucas, Amrou rappela Benjamin, et lui envoya des lettres de sauvegarde en ces termes : *Nous donnons pleine sûreté à Benjamin, patriarche des chrétiens Coptes, avec défense de l'inquiéter en aucune manière, ni dans sa personne, ni dans son ministère, en quelque lieu qu'il se trouve.* Avec cette permission, Benjamin reprit les fonctions de patriarche, qu'il continua tranquillement jusqu'à sa mort, et qu'il laissa sans contradiction à ses successeurs.

Malgré le traité fait avec les Coptes, Amrou, par ordre d'Omar, acheva de détruire la Babylone d'Egypte, et bâtit tout auprès une autre ville sur le bord du Nil. Il la nomma *Fostat*, mot arabe qui signifie *pavillon*, parce que c'étoit en ce lieu qu'il avoit placé sa tente lorsqu'il fit le siége de Babylone. Fostat devint la capitale de l'Egypte et la résidence des gouverneurs ; c'est

ce qu'on appelle le vieux Caire, depuis que le nouveau a été bâti par les califes fatimites, en 969. La côte de Farma n'étoit éloignée de la mer Rouge que de soixante-dix milles. Cet intervalle étant une plaine très-unie et peu élevée au-dessus du niveau des deux mers, Amrou forma le projet de les joindre par un canal qu'il auroit rempli par les eaux du Nil. Mais Omar s'y étant opposé dans la crainte d'ouvrir aux vaisseaux chrétiens l'entrée de l'Arabie, Amrou tourna ses vues d'un autre côté. Il y avoit un ancien canal nommé *Trajanus amnis*, qu'Adrien avoit fait conduire du Nil, près de Babylone, jusqu'à *Pharbœtus*, aujourd'hui *Belbeïs*. Il rencontroit en cet endroit un autre canal commencé par Nécos, et continué par Darius, fils d'Hystaspe, et alloit se décharger avec lui dans une lagune d'eau salée, au sortir de laquelle Ptolémée Philadelphe avoit fait creuser un large fossé qui conduisoit les eaux jusqu'à la ville d'Arsinoé ou Cléopatris, à la pointe du golfe où est aujourd'hui le Suez. Tout ce canal, comblé par les sables, étoit devenu inutile dès le temps de la fameuse Cléopâtre. Amrou ne fut point arrêté par l'ancien préjugé qui, supposant les eaux de la mer Rouge plus hautes que le sol de l'Egypte, faisoit craindre de leur ouvrir un passage. Il fit nettoyer ce canal, et le rendit navigable, pour transporter en Arabie les blés de l'Egypte. C'est ce qu'on nomme maintenant *le Khalits*, qui passe au travers du Caire: mais il ne conduit que jusqu'à la lagune que l'on nomme *le lac de Scheïb*. Le reste, jusqu'à la mer Rouge, est entièrement comblé, quoiqu'on en distingue quelques vestiges.

Amrou jouissoit tranquillement de sa conquête. Un empereur de onze ans, dépourvu d'habiles ministres, n'étoit pas en état de l'arracher de ses mains. Cet enfant, effrayé de la terrible révolution qui le laissoit seul sur le trône, crut n'avoir d'autre ressource que de se jeter entre les bras de ce sénat devenu si redoutable à

An. 642.
Theoph. p. 283, 284.
Cedr. p. 431.
Hist. misc. l. 19.

ses maîtres. Il le fit assembler, et, après avoir relevé par de pompeux éloges le courage avec lequel les sénateurs avoient vengé son père, et affranchi l'empire du joug honteux qu'une femme osoit lui imposer, il les pria de servir de guide à un prince orphelin, sans amis, sans expérience, qui ne pouvoit trouver d'appui que dans leur bienveillance, ni de lumières que dans leurs conseils. Ce discours, propre à inspirer la compassion voisine du mépris, plutôt que le respect dû à la majesté impériale, fut suivi de largesses qu'il fit à chacun des sénateurs.

Fredeg. c. 71. Paul. diac. l. 4, c. 38, 41, 44 et seqq. Rubeus, hist. ravenn. l. 4. Sigon, de regno ital. l. 3. Peregrin, de fin. duc. Benev. p. 55, 558, 559. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. t. 1, l. 4, c. 6, 7, 8; l. 5, c. 5. Murat. annal. ital. t. 4, p. 87, 88, 89, 91, 94, 100, 104. De vitâ antiq. Benevent. t. 2, dissert. 4. Abrégé chr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 211, 213, 215, 217.

Les pertes que l'empire faisoit en Italie n'étoient ni si rapides ni si étendues que celles qu'il faisoit en Orient; mais elles n'étoient pas moins irréparables. Les villes maritimes de la Ligurie faisoient encore partie de l'empire. Mais Rotaris, roi des Lombards, ayant refusé de continuer la trève toujours renouvelée depuis trente-six ans, se rendit maître de Gênes, de Savone, et de tout le pays depuis Luna, sur les frontières de Toscane, jusqu'aux Alpes, qui séparent l'Italie de la France. Il saccagea et démantela les places; il fit les habitans prisonniers. L'exarque Platon, étant venu le combattre sur les bords de la Scultenne, aujourd'hui *le Panaro*, près de Modène, fut taillé en pièces avec perte de huit mille hommes. Cependant les Lombards de Bénévent s'étendoient de plus en plus. Aréchis, après avoir gouverné ce duché avec gloire pendant cinquante ans, laissa pour successeur en 641 son fils Aion. Ce jeune prince, au retour d'un voyage à la cour de Pavie, avoit passé par Ravenne, où l'exarque, par une perfidie alors trop en usage, lui avoit fait prendre un breuvage empoisonné, qui affoiblit son esprit. Son père, le croyant incapable de gouverner ses états, ne lui laissa en mourant que le nom de duc, et confia toute l'autorité à Radoald et à Grimoald. C'étoient deux fils de Gisulf, duc de Frioul, qui, après la mort de Tason et de Caccon leurs frères,

massacrés dans Opiterge, s'étoient retirés à Bénévent, sous la protection de leur parent Aréchis. Aion, un an et demi après la mort de son père, fut tué dans une expédition contre les Esclavons, dont une flotte avoit abordé près de Siponte en Apulie. Radoald fut proclamé duc à sa place, et força les Esclavons de regagner leurs navires. Il fit sur l'empire de nouvelles conquêtes, et porta ses armes jusqu'à Surrente, qu'il assiégea inutilement. Les habitans, animés par Agapet leur évêque, se défendirent avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de lever le siége. Ce duc étant mort en 647, fut remplacé par son frère Grimoald, prince aussi courageux que sage et prudent, qui du duché de Bénévent s'éleva sur le trône des Lombards en 662. Il n'étoit encore que duc, lorsqu'en 650 il tailla en pièces une armée de Napolitains et de Calabrois, sujets de l'empereur, qui vinrent piller l'église de Saint-Michel sur le mont Gargan. Ce pays appartenoit aux Lombards, et cette église, révérée dans toute l'Italie méridionale, étoit un trésor de pieuses et riches offrandes. Cet événement est fameux dans l'histoire de Lombardie, et les historiens de Naples font de grands efforts pour disculper leurs compatriotes et pour rejeter sur les Lombards mêmes l'odieux de ce pillage sacrilége. Pendant ces mouvemens, Rome, toujours soumise aux empereurs, étoit exempte des ravages de la guerre; mais elle éprouva un violent tremblement de terre, joint à l'inondation du Tibre, et suivi d'une peste très-meurtrière.

Rotaris rendit son règne encore plus célèbre par sa législation que par ses exploits. Les Lombards, absolument sans lettres, n'avoient ni lois écrites, ni même d'autre histoire que des traditions qui passoient de bouche en bouche. Ils ne se gouvernoient que par leurs usages. L'anarchie de dix ans avoit introduit des désordres auxquels la sagesse d'Autharis et d'Agilulf n'avoit pu entièrement remédier. Le droit romain étoit le seul connu AN. 643.

en Italie. Rotaris, craignant que les empereurs ne parussent encore dominer sur ses états par leurs lois, établit un nouveau corps de droit par un édit qu'il fit publier le 22 novembre 643. Il y fut peut-être engagé par l'exemple de Dagobert, qui avoit compilé les lois des Francs, des Allemands et des Bavarois. Rotaris, dans son code, ne fait aucune mention du droit romain, que les Goths avoient conservé; il n'envisage que les usages et les coutumes de sa nation. Il casse toutes les lois précédentes. Grimoald en ajouta plusieurs en 668, quarante-cinq ans après. Liutprand recueillit les lois de ces deux princes: il les soumit à un nouvel examen, et y suppléa les articles qui parurent y manquer. C'est ce qu'on appelle *le code lombard*, qui demeura en vigueur pendant plusieurs siècles, jusqu'au temps où l'on retrouva les Pandectes; et même, après cette découverte, le droit lombard ne fut pas entièrement abandonné; il eut, aussi-bien que le droit romain, de célèbres commentateurs. Les Normands l'adoptèrent lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Italie méridionale. Frédéric II, qui succéda aux Normands, abolit la loi des Francs, et conserva aux lois lombardes toute leur autorité. C'est de ces lois que dérivent presque toutes les ordonnances de ce prince, qui sont suivies dans le royaume de Naples et de Sicile. Le droit lombard est le fondement du droit féodal en usage chez toutes les nations européennes. En effet, la forme de cette législation donnoit aux lois une constitution ferme et durable. Les rois lombards y apportoient de grandes précautions, comme à l'ouvrage le plus important de la souveraineté. Ils convoquoient à Pavie les ordres du royaume, c'est-à-dire les nobles et les magistrats. C'est une question qui partage les auteurs les plus célèbres, de savoir si le clergé et le tiers-état étoient admis à ces assemblées. On examinoit, on discutoit avec soin chaque article; et ce n'étoit qu'après une mûre et libre délibération qu'on s'en tenoit à ce

qui paroissoit le plus conforme à la justice et à l'utilité publique.

Si l'on en croit les annales chinoises, les Romains envoyèrent en ce même temps des présens à l'empereur de la Chine. Ces historiens ne donnent à Constant que le titre de roi, et font entendre qu'il cherchoit à susciter des ennemis aux Arabes, dont la puissance s'étendoit en Orient. En effet, ils étoient alors maîtres de la Perse, comme je le dirai dans la suite, et Isdegerd imploroit contre eux l'assistance des Chinois. Le mahométisme avoit déjà pénétré dans la Chine. Le christianisme n'y étoit pas non plus inconnu. Un monument trouvé à Siganfu, dans le Chensi, prouve qu'il y arriva des missionnaires chrétiens en 635; et peut-être la foi y avoit-elle été portée dès le second siècle de l'Eglise, sous la dynastie des Han, qui entretenoient un grand commerce avec les peuples de l'Occident.

M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 55, 56.

L'année suivante 644, il s'éleva une sédition dans Constantinople. Théophane nomme Valentinien celui qui en fut l'auteur; mais je soupçonne que c'est ce même Valentin, qui s'étoit fait donner le titre de César. Ce qui me détermine à le croire, c'est qu'il n'est plus parlé de ce Valentin qui tenoit un rang si éminent dans l'empire. Son ambition sans doute, et son audace, qui lui avoient déjà fait franchir un si grand intervalle pour s'élever de la poussière sur les degrés du trône, lui persuadèrent qu'il en feroit aisément descendre un prince de quatorze ans, en qui les talens ne réparoient pas le défaut de l'âge. Tout ce qu'on sait de cet événement, c'est que le rebelle souleva les troupes, qu'il fut tué par ordre du prince, et que les révoltés rentrèrent aussitôt dans le devoir.

An. 644.
Theoph. p. 283.
Hist. miscel. l. 19.

Cependant Amrou, paisible possesseur de l'Egypte, poussoit ses conquêtes vers l'Occident. Déjà maître du pays de Barca, qui est l'ancienne Pentapole cyrénaïque, il étendoit la domination des Sarrasins jusque Zaveïla,

Theoph. p. 284.
Hist. miscel. l. 19.
Oratio in Festum τῆς ἀκαθίςȣ,

apud Combefis.
Elmacin.
Abulfarage.
Curio hist. sarrac. p. 20, 21.
Okley.
D'Herbelot, bibl. or.
Pagi ad Baron.
Assemani, bibl. or. t. 2, p. 103.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 323.
Hist. univ. t. 15, p. 399, 400.

située à plus de deux cents lieues de Barca vers le midi, et éloignée du Nil de plus de trois cents lieues vers l'occident. Les habitans de cette vaste contrée apportoient eux-mêmes au temps prescrit le tribut qu'il leur avoit imposé, sans qu'il fût besoin de leur envoyer des collecteurs. Il se préparoit à envahir la Tripolitaine, lorsque la mort du calife suspendit le cours de ses exploits. Un esclave perse, irrité contre Omar, auquel il s'étoit plaint de la dureté de son maître sans en obtenir justice, le perça de trois coups de poignard pendant qu'il faisoit la prière du matin dans la mosquée de Médine; et, se défendant en désespéré contre les musulmans qui se jetoient sur lui, il en blessa treize, dont sept moururent, et se poignarda lui-même. Omar ne survécut que trois jours; et comme on lui demandoit son avis sur celui qu'il jugeoit digne de lui succéder, quelqu'un ayant nommé son fils: *Non*, répondit-il; *c'est assez pour les enfans de Kettab* (c'étoit le nom de son père) *qu'il y en ait eu un chargé de rendre compte à Dieu du gouvernement des fidèles.* Il se contenta de nommer six commissaires, et leur donna trois jours pour délibérer ensemble sur le choix de son successeur. Ils choisirent Othman, que Mahomet avoit rejeté comme trop attaché à ses parens, qu'il préféroit aux gens de mérite dans la distribution des emplois; et la conduite d'Othman justifia dans la suite le jugement de Mahomet. Omar laissa aux musulmans les plus vifs regrets, et c'est encore aujourd'hui le plus révéré de tous les califes chez les mahométans sunnites. Il fut la gloire de sa nation et le modèle de sa secte. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse presque entière jusqu'à l'Oxus, l'Egypte et la Libye jusqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays subjugués, suffiroient pour illustrer la vie de plusieurs conquérans. Dans l'espace de dix ans et demi, selon Kondemir, historien de Perse, il se rendit maître de trente-six mille villes, places ou châteaux; il détruisit

quatre mille temples de chrétiens, de mages, d'idolâtres; il fit bâtir quatorze cents mosquées. La sagesse de son gouvernement rendit ses conquêtes solides et durables. Le bâton d'Omar, disent les Arabes, inspiroit plus de crainte que l'épée de ses successeurs. Ce prodigieux accroissement de puissance n'apporta aucun changement dans ses mœurs ni dans sa façon de vivre. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuoit tous les vendredis l'argent du trésor, comme l'avoit pratiqué Abubècre; mais il régloit ses libéralités sur un principe différent; Abubècre avoit proportionné ses largesses au mérite; Omar ne considéroit que les besoins, disant que les biens de ce monde ne nous sont donnés par la Providence que pour subvenir à l'indigence, et non pour récompenser la vertu, qui ne doit être couronnée que dans l'autre vie. On fait de grands éloges de sa justice : jamais le rang des coupables ne les exempta du châtiment; mais il portoit jusqu'à un excès de férocité et de barbarie l'idée qu'il avoit de la soumission que les inférieurs doivent à leurs supérieurs, et il en donna un exemple terrible, n'étant encore que particulier. Un musulman faisoit un mauvais procès à un Juif; Mahomet jugea en faveur du Juif. Le musulman déclara qu'il n'acquiesceroit pas au jugement que l'affaire n'eût été revue par Omar. Les deux plaideurs vont le trouver; ils le rencontrent comme il sortoit de sa maison, et lui exposent le fait. *Attendez un moment*, leur dit-il; et il rentre chez lui. Il revient incontinent le sabre à la main, et d'un seul coup il abat la tête au musulman : *Voilà*, dit-il, *ce que méritent ceux qui se révoltent contre la sentence de leur juge souverain.* Les musulmans eux-mêmes lui reprochent d'avoir pensé quelquefois qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée aux infidèles, et d'avoir fait mourir plusieurs chrétiens malgré la promesse qu'il leur avoit faite de ne pas les forcer de renoncer à leur foi. Ce fut lui qui jeta les fondemens

de Basra, à l'embouchure du Tigre, pour ôter aux Perses la navigation du golfe Persique, et la liberté du commerce des Indes en Arabie. Cette ville, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans.

An. 645.

Elmacin. Abulfarage. Theoph. p. 282, 283. Cedr. p. 429, 430. Bergeron, hist. des Sar. Pagi ad Baron. Okley. D'Herbelot, bibl. or. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 55, 57, 402; t. 2, p. 484, 491. Assemani, bibl. or. t. 3.

Mahomet avoit déjà porté ses armes sur les frontières de la Perse. Caled, envoyé par Abubècre dans l'Irac arabique, ouvroit par sa valeur aux Sarrasins l'entrée de ce vaste royaume, lorsqu'il fut rappelé pour la conquête de la Syrie. Omar, loin d'abandonner ce projet, le poussa si vigoureusement, qu'il ne laissa presque rien à faire à son successeur. Quoique l'histoire de Perse ne soit pas proprement de mon sujet, elle a eu, depuis le siècle de Crassus et d'Antoine, tant de liaison avec celle des Romains, que je ne puis me dispenser de raconter succinctement quelle fut la fin de cette puissance rivale qui exerça si long-temps les armes romaines. Pendant que les remparts de la Syrie tomboient sous les efforts des musulmans, une autre partie de leurs forces portoit le fer et le feu sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. A peine Omar fut-il élevé à la dignité de calife, qu'il fit partir pour l'Irac une armée de trente mille hommes sous le commandement de Saad, un des héros de ce premier siècle des musulmans. Les Perses, de leur côté, réveillèrent leur ancien courage; ils firent des efforts inouïs pour arrêter ce torrent déjà grossi par tant de ravages; et l'on peut dire que les Sarrasins ne demeurèrent maîtres de ce pays que lorsqu'il ne resta presque plus d'habitans pour le défendre. La première bataille, aussi fameuse chez les Arabes que celle d'Arbelles chez les Grecs, se livra l'an 636 près de Cadésie, ville de la province d'Irac, à l'occident de l'ancienne Babylone, dont elle étoit éloignée de vingt-cinq lieues. Rostan, le meilleur général d'Isdegerd, étoit à la tête de six-vingt mille hommes. On se battit durant trois jours avec un acharnement horrible : sept mille cinq cents musulmans y périrent; mais enfin la victoire se déclara pour

eux, et Isdegerd, qui attendoit dans Modin le succès du combat, s'enfuit dans le Korasan, à l'extrémité de ses états.

Modin, nommé par les Arabes *Madaïn*, c'est-à-dire *les deux villes*, réunissoit Ctésiphon et Coqué, et s'étendoit sur les deux bords du Tigre. Capitale de la Perse sous le règne des Sassanides, elle avoit été embellie par le grand Chosroës, et le palais des rois passoit pour le plus superbe édifice de tout l'Orient. Saad, victorieux, marche vers cette ville, et le gouverneur, étant sorti à la tête de la garnison et des habitans, fut en un moment terrassé et fait prisonnier. Saad lui fit trancher la tête au pied des murailles, et, étant entré sans résistance, il abandonna la ville au pillage. Les Sarrasins trouvèrent dans le palais plus de quarante millions en monnoie d'or, quantité de vases et de meubles d'un prix inestimable. C'étoit ce que les révolutions précédentes avoient épargné des trésors de Chosroës. On parle surtout d'un tapis de soixante aunes en carré, tissu de soie, d'or, d'argent, et semé de pierreries, où toute sorte de plantes et de fleurs étoient artistement figurées à l'aiguille. Les soldats l'ayant dépecé à coups de sabre pour le partager entre eux, une seule pièce fort petite fut vendue vingt mille écus à des marchands de Syrie. Ce fut dans ce pillage que les Sarrasins perdirent cette heureuse ignorance des richesses et du luxe, trésor plus précieux que ceux de Chosroës, et qui fortifioit leur fanatisme dans le mépris de la vie. Ils apprirent à estimer l'or, et, peu de temps après, Abbas, fils d'Abdolmotalleb et oncle de Mahomet, laissa en mourant une succession de dix-sept millions de nos livres. Les filles de Chosroës, qui avoient survécu à tant d'infortunes, furent prises dans le palais de Modin, et envoyées au calife, qui les traita avec humanité.

Ce prince perse, qui avoit passé avec Baane au service de l'empire, s'étoit retiré à Emèse après la bataille

d'Yarmouc. Il étoit fils de Sarbar et frère de père d'Isdegerd. Loin d'être touché des malheurs de son frère, il entreprit de l'accabler pour relever sa propre fortune. Il promit par lettre au calife de lui soumettre toute la Perse, où il avoit des intelligences, et de lui livrer Isdegerd, s'il vouloit lui donner des troupes. Omar eut horreur d'une si détestable perfidie. Il apprit encore des filles de Chosroës que ce misérable étoit une âme basse, déjà noircie de crimes et de trahisons. Pour toute réponse il le fit mettre en croix au milieu d'Emèse. Il envoya ordre à Saad d'aller chercher Isdegerd au fond de sa retraite. Saad traversa la Perse entière, et, sans être arrêté ni par les montagnes ni par de vastes déserts, aussi infatigable que ses soldats, il atteignit Isdegerd à Gialoula, dans le Korasan, défit dans une sanglante bataille tout ce qui lui restoit de troupes, et le força d'abandonner ses états. Le roi fugitif alla chercher un asile à Fergana, dans le Turquestan.

Une troisième bataille décida du sort de toute la Perse. Rostan, ayant rassemblé tous les Perses en état de porter les armes, s'avanca dans l'Irac persique, à la tête d'une armée innombrable. Nooman, général des troupes du calife, vint à sa rencontre. Il se donna un furieux combat près de Nahavend. Les Perses firent les derniers efforts pour soutenir leur monarchie expirante. Nooman fut tué dans la mêlée, et les Sarrasins alloient prendre la fuite, lorsque Hodaïfa, un des principaux officiers, s'étant mis à leur tête, ranima leur courage; et, malgré la valeur opiniâtre des Perses, il rompit leurs escadrons, et en fit un horrible carnage. C'est cette journée, fatale à la Perse, que les Arabes appellent *la victoire des victoires*. Depuis cette bataille, les Perses n'osèrent plus paroître en corps d'armée devant les Sarrasins. La prise d'Hamadan livra aux musulmans tout l'Irac persique; les villes de l'Aderbigian ouvrirent leurs portes. Dans ce même temps Saad faisoit la conquête du Kousistan, qui

est l'ancienne Susiane; il ne trouva de résistance que dans Suse, nommée *Toster* par les Arabes. Cependant Isdegerd, réduit à l'extrémité, imploroit le secours de tous les barbares du Turquestan et du Mauérennahar. Il envoya jusque dans la Chine demander l'assistance de l'empereur, dont il étoit allié.

La mort d'Omar et la retraite de Saad lui donnèrent quelque espérance. Il revint en Perse, et s'enferma dans Estakar, l'ancienne Persépolis, ville célèbre, capitale du royaume sous les Hystaspides, et dont les énormes et superbes bâtimens passoient parmi le peuple pour être l'ouvrage des démons. Mais bientôt Abdalla, envoyé par Othman, vint assiéger la ville. Isdegerd ne l'attendit pas. Il traversa le désert de Carmanie, et passa dans le Ségestan, où il demeura caché près de cinq années. Son dessein étoit de se retirer à la Chine, s'il ne pouvoit tirer aucun secours des barbares voisins de la Perse, qu'il sollicitoit sans cesse par des messages secrets. Enfin un prince turc nommé Tarkhan, vint le joindre avec six mille hommes. Mais, avant qu'il eût rien entrepris, l'imprudent Isdegerd, fier encore au milieu de ses désastres, le congédia avec hauteur, à cause de quelques paroles peu respectueuses, dont il se tenoit offensé. Tarkhan, irrité de cet affront, retournoit avec honte dans son pays; mais, étant arrivé à Mérou, ville du Korasan, sujette de la Perse, il se joignit au gouverneur, mécontent lui-même d'Isdegerd, et tous deux ensemble allèrent chercher ce malheureux prince, qui avoit encore ramassé quelques troupes. Elles furent taillées en pièces; il échappa par la vitesse de son cheval, et, étant arrivé au pied d'un moulin aux environs de Mérou, il pria le meunier de le cacher, lui offrant pour récompense son anneau, son baudrier, et ses bracelets, enrichis des plus rares pierreries. Le meunier, qui connoissoit aussi peu le prince que le prix des bijoux qu'il lui offroit, lui répondit : *Mon moulin me vaut quatre*

drachmes (environ un écu) *par jour ; si vous me les donnez, j'arrêterai ma meule, et je ne m'occuperai aujourd'hui que de votre sûreté.* Tandis qu'ils faisoient ce marché survint une troupe de cavaliers turcs qui égorgèrent Isdegerd sans le connoître. C'est ainsi que finit en 651 l'ancien royaume de Perse. La dynastie des Sassanides avoit subsisté quatre cent vingt-six ans, ayant commencé, l'an de Jésus-Christ 225, par la révolte d'Artaxerxès. Pérose, fils d'Isdegerd, se sauva à la Chine, où il fut reconnu pour roi de Perse, et fit à l'empereur hommage de ses états, qu'il ne posséda jamais. L'empereur lui donna l'emploi de capitaine de ses gardes, et fit passer ensuite ce titre à son fils, que les Chinois feignirent de vouloir rétablir dans son royaume. Ils le firent partir avec une armée. Mais leur dessein n'étoit que de surprendre les peuples du Thibet, chez lesquels il falloit passer. Cette ruse ayant réussi, leur général ramena ce prince, qui mourut à Siganfu sans laisser de postérité.

Après la mort d'Isdegerd, cette horde de Turcs qui, étant venue pour le secourir, avoit achevé de le perdre, s'arrêta dans le Korasan, du consentement des Sarrasins. Ils leur payèrent tribut, embrassèrent le mahométisme, et demeurèrent soumis aux califes pendant environ trois cents ans, après lesquels ils chassèrent leurs maîtres, et s'emparèrent du pays. Les Sarrasins se mirent en possession de toute la Perse. Estakar, Aspa, aujourd'hui Ispahan, furent prises par Abdalla. Nisabour, capitale du Korasan, ne tint pas contre ses attaques, et toute la province tomba au pouvoir des musulmans. Abdalla ne revint à Médine qu'après avoir bu dans la rivière de Balk. Abu-Musa prit la grande ville de Raï, à présent ruinée; c'est la Ragès de l'Ecriture. Il soumit tout l'Irac persique. Uthal acheva la conquête de l'Irac arabique, et de tout le pays renfermé entre l'Euphrate et le Tigre. Habib subjugua une grande partie de l'Ar-

ménie, et pénétra entre la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'au mont Caucase. Mogheïra passa en Cappadoce, où il se rendit maître de Sivas, nommée jusqu'alors *Sébaste*. Cette vaste étendue de provinces formoit seule un grand empire. Mais, deux siècles après, plusieurs aventuriers, les uns Turcs, les autres originaires de Perse, enlevèrent aux califes en différens temps plusieurs de ces provinces, et y établirent des dynasties particulières; en sorte que la Perse, divisée en plusieurs royaumes, ne fut réunie en un seul corps de monarchie que sous le règne des sophis.

A peine Abdalla étoit-il revenu de Perse, qu'Othman, dont il étoit frère utérin, l'envoya gouverner l'Egypte. Il en avoit rappelé Amrou, qui, après en avoir fait la conquête, se faisoit autant aimer par sa douceur et par sa générosité qu'il s'étoit rendu redoutable par sa valeur. Le calife eut bientôt sujet de se repentir de ce changement. Manuel, qui avoit été battu par Amrou après la prise de Farma, vint avec une flotte chargée de troupes se présenter devant Alexandrie. A la vue des vaisseaux romains, les anciens habitans prennent les armes, chassent la garnison sarrasine, trop faible pour résister à un peuple si nombreux, et ouvrent les portes aux troupes impériales. Cette nouvelle, portée à Médine, fut bientôt suivie des sollicitations pressantes des Coptes, qui, craignant de retomber entre les mains de l'empereur qu'ils avoient trahi, redemandoient avec instance leur premier gouverneur, comme seul capable de les défendre. Amrou, renvoyé en Egypte, fut reçu avec joie par Mocaucas, qui joignit à son armée une multitude innombrable de Coptes. On marcha vers Alexandrie. Les Romains soutinrent les attaques pendant plusieurs jours avec tant de courage, que le général sarrasin, irrité de leur opiniâtreté, jura qu'il abattroit les murs de la ville, si Dieu lui donnoit la victoire. Enfin il l'emporta d'assaut, et sa bonté naturelle, plus

AN 646.
Elmacin.
Okley.

forte que sa colère, épargna tous ceux qu'il put sauver du glaive de ses soldats. Il bâtit ensuite une mosquée dans l'endroit où il avoit arrêté le carnage; elle fut nommée *la mosquée de la miséricorde*. Manuel, échappé du massacre, fut assez heureux pour se rembarquer avec les débris de ses troupes. Les murs d'Alexandrie furent démolis. Depuis ce temps-là, cette ville, dépouillée de toute sa splendeur, réduite à une enceinte beaucoup plus étroite et remplie de ruines, n'est plus que le tombeau de l'ancienne. Elle ne subsiste que par la bonté de son port, et par sa situation avantageuse pour le commerce.

An. 647.
Elmacin.
Theoph. p. 285.
Hist. miscel. l. 19.
Curio, hist. sarrac. p. 21.
Pagi ad Baron.
Mém. acad. t. 21, *p.* 114, 115.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, *p.* 346.
M. Cardonne, hist. de l'Afrique, t. 1, *p.* 8 *et suiv.*
Hist. univ. t. 15, *p.* 408.

Le calife n'avoit renvoyé Amrou en Egypte que pour reprendre Alexandrie. Cette gloire appartenoit à ce grand capitaine, parce qu'Alexandrie étoit sa conquête. Aussi, dès que l'expédition fut terminée, Othman remit Abdalla en possession du gouvernement de l'Egypte. Amrou étoit cependant beaucoup plus capable d'exécuter le projet que le calife méditoit; mais la prédilection d'Othman pour ses parens nuisoit souvent au bien des affaires, comme Mahomet l'avoit prévu; et la faveur d'Abdalla fut une des causes qui rendirent ce calife odieux aux zélés musulmans. Ils se souvenoient qu'Abdalla, employé autrefois par Mahomet à mettre par écrit ses révélations, avoit encouru la disgrâce du prophète pour avoir renoncé à l'islamisme, et que Mahomet, après la prise de la Mecque, l'auroit mis à mort, si son frère n'eût obtenu sa grâce à force de prières. Othman, devenu calife, cherchoit à effacer ce crime aux yeux des musulmans, et à lui procurer des occasions de se signaler par quelque exploit éclatant. Abdalla étoit vaillant comme tous les Sarrasins de ce temps-là; il avoit réussi en Perse; mais les succès qu'il avoit eus dans ce pays étoient partagés avec un trop grand nombre d'autres capitaines. Othman lui destinoit la conquête de l'Afrique. Cette entreprise sembloit être facile. Amrou

s'étoit rendu maître de la Cyrénaïque, et avoit porté ses armes jusque sur les frontières de la Tripolitaine. Les Arabes avoient fait depuis peu avec succès plusieurs incursions sur les terres des Romains. Les troubles de l'Afrique offroient encore une occasion favorable. Le patrice Grégoire, gouverneur de cette province, s'étoit érigé en souverain; il ne reconnoissoit plus les ordres de l'empereur, et se rendoit odieux aux peuples par sa tyrannie. Othman résolut donc de profiter de ces conjonctures pour étendre son empire jusqu'au détroit de Cadix. Il leva vingt mille hommes entre les plus braves des Arabes. Il prêcha lui-même cette armée, et la fit partir, au mois d'octobre 647, sous les ordres de Mervan, qui devoit en remettre le commandement à Abdalla, dès qu'elle seroit arrivée en Egypte.

Abdalla y joignit vingt autres mille hommes, qu'il avoit levés dans son gouvernement, et marcha vers Tripoli. C'étoit l'ancienne Sabrata, qui avoit pris le nom de la province; c'est aujourd'hui le vieux Tripoli, à douze ou treize lieues à l'occident du nouveau Tripoli, bâti depuis sur le terrain de l'ancienne ville d'Œa. Un détachement qui devançoit l'armée s'empara de quelques vaisseaux venus au secours de la place, et ramena cent prisonniers, auxquels Abdalla fit trancher la tête. Tripoli fut investi du côté de la terre; mais les Sarrasins n'avoient ni flotte, ni vivres, ni machines de guerre, et la place étoit défendue par une forte garnison jointe aux Berbers, qui firent une vigoureuse résistance. Les Berbers étoient les habitans du pays que nous nommons aujourd'hui *Barbarie*. C'étoit, selon quelques auteurs, la postérité de ces Chananéens que Josué chassa de la Palestine. Selon d'autres, ils descendoient de cinq colonies d'Arabes homérites, qui passèrent en Afrique sous la conduite d'Afrikin, fils de Kis, et petit-fils de Safi, roi des Homérites; et c'est ce chef de colonie qui donna son nom à cette vaste portion

de notre continent. Ces cinq colonies subsistent encore sous leur ancien nom, et sont maintenant divisées en plus de six cents lignées de Berbers, qui habitent, les uns sous des tentes, les autres dans des villes. Abdalla, contraint de lever le siége, alla former celui de Cabès, nommée alors *Tacapé*, et fut par les mêmes raisons obligé de l'abandonner.

An. 648. A la première nouvelle de l'irruption des Sarrasins, le patrice Grégoire avoit rassemblé cent vingt mille hommes. Abdalla n'en avoit que quarante mille; mais c'étoit l'élite des tribus arabes. Les deux armées se rencontrèrent dans un lieu nommé *Yacoubé*. Le général sarrasin, selon l'usage des musulmans, envoya d'abord offrir la paix au patrice, à condition qu'il se rendroit, avec tous ses sujets, ou musulman ou tributaire. Grégoire ayant rejeté avec mépris l'un et l'autre parti, on en vint à la bataille. Elle fut sanglante, et dura jusqu'à la nuit avec un égal avantage. Ce qui étonna le plus l'intrépidité sarrasine, ce fut la fille du général romain. Grégoire donnoit l'exemple de la valeur; mais sa fille, éclatante par sa beauté et par la magnificence de sa parure, le surpassoit encore en courage. Montée sur un cheval vigoureux, elle ne cessa de combattre à côté de son père, et, par des coups terribles, elle abattoit les Sarrasins, que ses charmes avoient déjà éblouis. A la fin du jour, Osman, qui commandoit un corps de réserve, se trouva derrière le camp des Africains, qui le séparoit de son armée. Les Sarrasins, rentrés dans leur camp, s'aperçurent de son absence. L'inquiétude étoit mutuelle; Osman ignoroit l'état de l'armée sarrasine; Abdalla craignoit que la réserve n'eût été taillée en pièces. Il se trouva douze soldats d'Osman assez déterminés pour traverser pendant la nuit le camp ennemi, ayant Zobeïr à leur tête, et assez heureux pour n'être pas reconnus. Ils se rendirent auprès d'Abdalla, et leur arrivée excita des cris de joie qui portèrent l'alarme

dans le camp des Africains. Ceux-ci, persuadés que les Sarrasins alloient fondre sur eux, prennent les armes avant le jour, et se rangent en bataille pour les recevoir.

Ils n'attendirent pas long-temps: dès qu'Osman eut rejoint l'armée, les Sarrasins sortirent du camp, et l'on combattit avec le même acharnement que la veille. Zobeïr, sans se donner le temps de prendre du repos, court au plus fort de la mêlée, et cherche des yeux Abdalla; ne l'apercevant pas, il retourne au camp, et le trouve assis dans sa tente. *Quoi donc!* lui dit-il, avec une noble hardiesse, *est-ce là le poste d'un général, tandis que ses soldats sont aux mains avec les infidèles?* Abdalla lui répond *que ses amis l'ont forcé de se tenir renfermé dans sa tente pour éviter une mort assurée; que Grégoire a fait publier dans son armée qu'il donneroit sa fille avec une dot de cent mille dinars* (c'étoit environ seize cent mille livres de notre monnoie) *à quiconque, soit chrétien, soit musulman, lui apporteroit la tête du général arabe; que la beauté de cette fille, connue des deux armées, jointe à l'appât d'une si riche dot, tourneroit infailliblement contre lui les armes de tous les chrétiens, et peut-être celles des musulmans mêmes. Eh bien!* reprit Zobeïr, *venez au champ de bataille, et faites faire la même proclamation dans votre armée contre Grégoire. Il n'est point de musulman qui n'aime mieux mériter la même récompense par un exploit glorieux que par une perfidie.* Abdalla suivit son avis, et Grégoire se vit exposé au péril où il avoit jeté le général sarrasin. Ce combat se termina encore sans décider la victoire. On se battit ainsi pendant plusieurs jours; les deux armées sortoient du camp au lever du soleil; elles combattoient avec acharnement jusqu'à midi; alors, également excédées de fatigue et de chaleur, elles se séparoient comme de concert, à dessein de recommencer le lendemain.

Ce qu'une valeur obstinée n'avoit pu faire, un stra-

tagème l'acheva ; et ce fut encore un conseil de Zobeïr. Une partie des Sarrasins eut ordre de se tenir sous les tentes, en état de charger au premier signal ; et le reste de l'armée marcha dès le matin aux ennemis, ainsi que les jours précédens. Le combat fut soutenu de part et d'autre avec l'opiniâtreté ordinaire. Zobeïr, l'âme de toutes les batailles, prolongea l'action le plus long-temps qu'il lui fut possible pour épuiser les forces des Africains. Enfin les Sarrasins se retirent et quittent leurs armes, comme ne songeant plus qu'à se reposer. Les Africains, accablés de lassitude et brûlés du soleil de midi, se mettent en mouvement pour défiler vers leur camp. Au même instant les Sarrasins, cachés sous les tentes, sautent sur leurs chevaux, et, Zobeïr à leur tête, ils viennent à toute bride fondre sur l'ennemi. Une attaque si brusque jette la terreur et le désordre ; tout se débande, tout fuit. Grégoire, suivi de ses plus braves soldats, essaie en vain d'arrêter cette fougue impétueuse ; il est renversé d'un coup de lance et expire sur la poussière. On fait un grand carnage de l'armée chrétienne ; ceux qui échappent se réfugient dans la ville de Sbaïtla, abandonnant leur camp aux ennemis. La fille de Grégoire, après avoir immolé sur son cadavre plusieurs musulmans, est prise les armes à la main. On la conduit au général, qui lui demande des nouvelles de son père. *Il est plus heureux que moi*, répondit-elle, *je l'ai vu mourir en homme de cœur, et moi je suis captive. Une seule espérance me console : je vais sans doute trouver ici la mort, que j'ai en vain cherchée dans la bataille.* Abdalla, étonné qu'il ne se présentât personne pour recevoir la récompense promise à celui qui tueroit Grégoire, fait venir devant elle les principaux officiers. Dès qu'elle aperçoit Zobeïr : *Ah !* dit-elle en détournant ses regards, *le voilà celui que vous cherchez.* Abdalla ayant demandé à Zobeïr la cause de son silence : *Je n'ai combattu*, répondit-il, *que pour ma religion, et je*

ne veux d'autre récompense que l'honneur de l'avoir servie. Le général, aussi charmé de ce noble désintéressement que de sa valeur, l'obligea d'accepter les cent mille dinars, et la belle captive, que le fier Sarrasin ne reçut qu'avec dédain malgré ses attraits et sa gloire.

Après cette victoire, les Sarrasins allèrent assiéger Sbaïtla, nommée aussi *Sabtélé* et *Soubaïthala*, selon les diverses manières de prononcer les mots arabes. C'étoit l'ancienne *Sufétula* en Byzacène, ville opulente, décorée de somptueux édifices, et devenue très-considérable depuis que Carthage avoit perdu son ancien lustre. Elle fut prise d'assaut et pillée. Le butin qu'on y fit en or et en argent est porté par les auteurs arabes à une somme tout-à-fait incroyable; ils le font monter à près de six cents millions. On en préleva, selon la coutume, la cinquième partie pour le trésor public; le reste fut distribué aux soldats. Les cavaliers eurent le triple des fantassins, un tiers pour eux, les deux autres pour leurs chevaux. Les Arabes ont toujours fait une estime singulière de ces animaux, jusqu'à en conserver la généalogie avec autant de soin que la leur propre. Le peu d'habitans échappé du carnage se réfugia dans les forteresses des environs, qui ne tinrent pas long-temps contre les attaques. La place la plus forte, nommé *Sfax* ou *Sfakès*, n'osa même les attendre; elle obtint avec peine et par des instances réitérées de se racheter du pillage en payant trois cents livres d'or. Plusieurs places prévinrent leur ruine en se soumettant à payer tribut.

Zobeïr, dont la valeur et la prudence avoient le plus contribué à ces succès, fut choisi pour en porter la nouvelle au calife. Lorsqu'il fut arrivé à Médine après vingt jours de marche, Othman assembla le peuple dans la mosquée. et fit monter Zobeïr dans la tribune pour annoncer lui-même ces glorieuses conquêtes. Son récit fut mille fois interrompu par des cris de joie, et des actions de grâces à Dieu et au prophète. Cependant

l'armée musulmane, affoiblie par les combats et par les maladies, ne pouvoit subsister plus long-temps en Afrique, où elle étoit depuis quinze mois. Les députés de la province traitèrent avec Abdalla sans la participation de l'empereur. On convint de la paix, à condition que les Sarrasins resteroient en possession de tout ce qu'ils avoient conquis. Ils laissèrent des troupes pour s'y maintenir, et retournèrent en Egypte. Ce fut ainsi que se termina cette première expédition; et, pendant les seize années suivantes, les musulmans ne firent sur l'Afrique aucune nouvelle entreprise.

Theoph. p. 285, 286. Cedr. p. 431. Hist. miscel. l. 19. Hayton, hist. or. c. 15. Okley. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 103. Hist. univ. t. 15.

Pendant qu'Abdalla faisoit la guerre en Afrique, Moavia, fils d'Abu-Sofian, gouverneur de Syrie, grand capitaine, et qui fut dans la suite le plus célèbre des califes depuis Mahomet, achevoit de soumettre entièrement cette province, où quelques places peu considérables tenoient encore pour les Romains. N'ayant plus rien à faire dans le continent de la Syrie, il passa dans l'île de Cypre avec une flotte de dix-sept cents barques, ravagea l'île entière, et prit la capitale, nommée alors Constantia: c'étoit l'ancienne Salamine. Elle fut saccagée et entièrement détruite. Un peuple innombrable fut traîné en esclavage. Moavia ne quitta l'île de Cypre qu'après avoir imposé aux habitans un tribut annuel de sept mille deux cents ducats : c'étoit la moitié de ce que cette île payoit à l'empereur. Mais cette conquête ne fut pas de longue durée. Au bout de deux ans, une flotte romaine chargée de troupes et commandée par Cacorize, chambellan de Constant, chassa les Sarrasins et se remit en possession du pays.

A la hauteur de l'île de Cypre, à vingt stades du continent de la Syrie et de l'embouchure du fleuve Eleuthérus, étoit l'île d'Arade, célèbre dans l'antiquité, quoique peu considérable par son étendue. Ce n'étoit qu'un rocher de sept stades de circuit, mais couvert d'édifices fort élevés, qui renfermoient un grand

peuple. Des Sidoniens fugitifs avoient autrefois bâti cette ville, qui avoit ensuite étendu son domaine sur la côte voisine. Gouvernée d'abord par ses rois, elle avoit passé successivement sous la domination des Perses, des Macédoniens, et enfin des Romains. Moavia l'attaqua, et fit battre les murailles. Comme elles étoient à l'épreuve des machines, il y envoya Thomaric, évêque d'Apamée, pour persuader aux habitans d'abandonner leur ville aux Sarrasins, s'ils ne vouloient être tous passés au fil de l'épée. Les Aradiens retinrent l'évêque, et refusèrent de se soumettre. Après avoir perdu un assez long temps devant cette place, Moavia, aux approches de l'hiver, retourna à Damas, sa résidence ordinaire. Il revint l'année suivante, et força enfin les habitans à se rendre, à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. On mit le feu à la ville, on en détruisit les murailles; en sorte que cette île demeura déserte. Moavia, maître de toute la Syrie, porta ses armes au-delà du mont Amanus. Busur, un de ses lieutenans, entra dans l'Asie mineure, et ravagea la Cilicie et l'Isaurie, d'où il emmena cinq mille captifs. Constant, effrayé de cette incursion, qui ouvroit aux Sarrasins la route de Constantinople, entra en négociation. Le sénateur Procope obtint de Moavia une trève de deux ans. Grégoire, fils de Théodore, demeura en qualité d'otage à Damas, où il mourut trois ans après : son corps fut rapporté à Constantinople.

LIVRE SOIXANTIÈME.

CONSTANT II.

An. 648.
Niceph. p. 21.
Theoph. p. 275, 283.
Cedr. p. 431.
Zon. t. 2, p. 87, 88.
Anast. in Theodoro.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Combesis, hist. monoth. c. 13.
Assemani, bibl. or. t. 4.
Idem, Ital. hist. script. t. 2, p. 165 et seqq.

Tout sembloit favoriser les progrès des Sarrasins. La jeunesse et l'incapacité du prince leur laissoient une libre carrière. Constant, plus attentif à soutenir le monothélisme qu'à défendre son empire, écoutoit les disputes des théologiens sur l'unité d'opération et de volonté en Jésus-Christ, tandis que les musulmans, le sabre à la main, travailloient à détruire la foi en Jésus-Christ même. Il avoit hérité de son père la croyance catholique; il la porta sur le trône. Après la mort d'Héraclius, le pape Jean IV avoit écrit à Constantin, devenu empereur avec Héracléonas, pour justifier la mémoire du pape Honorius, que Pyrrhus faisoit passer pour monothélite. Il lui demandoit en même temps la suppression d'un formulaire hérétique que ce patriarche faisoit signer. Cette lettre, retardée par quelque circonstance, ne vint à Constantinople qu'après la fuite de Pyrrhus et l'élection de Constant. Le nouvel empereur répondit au pape, en termes respectueux, qu'il avoit déjà fait brûler ce formulaire. Mais un prince âgé de onze ans fut bientôt séduit par les hérétiques dont sa cour étoit remplie. Il avoit été élu au mois d'août; dès le mois d'octobre suivant, il mit sur le siége de Constantinople Paul, économe de Sainte-Sophie, attaché à la même hérésie que ses deux prédécesseurs.

Cependant Pyrrhus, retiré en Afrique, y trouva les évêques fort opposés à ses erreurs. Pour apaiser les troubles qu'il excitoit, le patrice Grégoire, alors gou-

verneur de la province, vint à bout de l'engager à conférer, en sa présence, avec l'abbé Maxime, le personnage le plus éclairé de son siècle. Né à Constantinople d'une ancienne noblesse, instruit dans les sciences divines et humaines, il avoit été premier secrétaire d'Héraclius. L'amour de l'étude et de la retraite lui avoit fait quitter la cour pour se consacrer à Dieu dans le monastère de Chrysopolis. Il en étoit abbé lorsque les progrès de l'hérésie le déterminèrent à passer en Afrique. Plusieurs évêques, et les personnes les plus distinguées de la province furent témoins de cette conférence. Nous en avons encore les actes. Pyrrhus y fut tellement confondu, qu'il ne couvrit sa honte qu'en renonçant au monothélisme. Il alla même à Rome présenter au pape Théodore une abjuration signée de sa main. Le pape le reçut avec honneur, et le traita comme patriarche légitime de Constantinople. Mais, Pyrrhus étant ensuite allé à Ravenne, l'exarque Platon, imbu des mêmes sentimens que l'empereur, replongea ce prélat dans ses anciennes erreurs, et lui fit faire un désaveu public de son abjuration. Pyrrhus rentra dans Constantinople aussi hérétique qu'auparavant. En vain les évêques d'Afrique tinrent des conciles en chaque province pour condamner l'hérésie ; leurs lettres à l'empereur et au patriarche, jointes à celles du pape, ne produisirent aucun effet.

L'Ecthèse d'Héraclius n'avoit fait qu'augmenter les troubles de l'Eglise. Constant, à la sollicitation de Paul, se flatta d'être plus heureux en publiant un nouvel édit, qu'il nomma *Type*, c'est-à-dire, formulaire. Paul en étoit l'auteur, comme Sergius l'avoit été de l'Ecthèse. L'empereur y défendoit toute dispute, ordonnant de s'en tenir à la doctrine de l'Ecriture et des pères, sans s'expliquer sur la question des deux volontés. Il menaçoit les contrevenans de déposition, de privation de charges, de confiscation, de bannissement, et même de

punition corporelle. Le zèle du prélat, sous le nom de l'empereur, ne trouvoit pas de châtiment trop rigoureux pour ceux qui ne pensoient pas comme lui. Cet édit devoit, ce semble, moins révolter les orthodoxes que celui d'Héraclius : l'Ecthèse, contradictoire dans les termes, en imposant également silence aux monothélites et aux catholiques, prononçoit cependant en faveur de l'unité de volonté en Jésus-Christ ; au lieu que le Type laissoit la question indécise, et défendoit absolument de s'expliquer sur l'un ou sur l'autre sentiment. Le pape Théodore et les évêques catholiques les rejetèrent néanmoins comme un édit dangereux, qui fermoit la bouche aux orthodoxes, qui confondoit la vérité avec l'erreur, et qui tenoit la foi captive et muette sur une question importante : *La nature humaine est-elle entière et parfaite en Jésus-Christ?* Le pape assembla un concile, où Paul et Pyrrhus furent déposés et frappés d'anathème. La forme de la condamnation fut terrible : le pape se transporta au tombeau de saint Pierre, dans le Vatican; et, s'étant fait apporter un calice dans lequel on avoit consacré, il prit quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, et s'en servit pour écrire la sentence prononcée contre les deux patriarches; ce qui étoit sans exemple, et ne fut jamais pratiqué depuis, sinon dans la condamnation de Photius, au huitième concile général, assemblé en 869 à Constantinople. Paul se vengea du pape en persécutant ses légats et les évêques catholiques, dont les uns furent mis en prison, les autres bannis; quelques-uns même essuyèrent les traitemens les plus rigoureux.

An. 649.

Theoph. p. 276, 286. Cedr. p. 431. Anast. in Martino. Baronius. Pagi ad Baron.

Cette persécution obligea un grand nombre d'ecclésiastiques, prêtres, moines et abbés de venir à Rome implorer la protection du saint-siége. Le pape Théodore étant mort au mois de mai 649, Martin lui succéda. Le clergé de Rome n'avoit pas attendu le consentement de l'empereur pour installer le nouveau pape;

ce qui dans la suite autorisa les Grecs à le persécuter, et leur fit regarder sa consécration comme irrégulière. Cependant, comme l'empereur n'y avoit point fait d'opposition, il demandoit que, par reconnoissance, Martin reçût le Type, et qu'il le fît recevoir par les évêques d'Occident. Le pape assembla un synode qui s'ouvrit le 5 octobre dans l'église de Saint-Jean de Latran. Il y assista cent cinq évêques qui condamnèrent l'hérésie des monothélites, l'ecthèse d'Héraclius et le type de Constant, sous la qualification d'ouvrages impies. Théodore de Pharan, premier auteur de l'hérésie, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de Constantinople, Pyrrhus et Paul, qui en étoient les promoteurs, furent frappés d'anathème. Théodore Calliopas, qui avoit succédé à Platon dans l'exarchat, ne put empêcher Maur, archevêque de Ravenne, retenu par une maladie, de prendre part au concile par ses suffragans et ses députés; et ce fut peut-être pour cette raison que cet exarque fut rappelé. Quoique le concile eût usé de condescendance à l'égard de l'empereur en supposant Paul seul auteur du Type, toutefois la lettre de Martin qui instruisoit Constant de ce qui avoit été fait dans le concile, et qui l'exhortoit à faire usage de son pouvoir pour extirper l'hérésie, mit le prince dans une grande colère. Olympius, exarque à la place de Calliopas, fut chargé de faire signer le Type en Italie, et de s'assurer de la personne du pape. Il ne put réussir dans l'une ni dans l'autre commission. Le Type fut rejeté par toutes les églises; et l'attachement du clergé et du peuple mit le pape à couvert de toute violence.

Combesis, hist. monoth. c. 15. *Fleury, hist. ecclés. l.* 38, *art.* 46 *et suiv. Murat. annal. ital. t.* 4, *p.* 99. *Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t.* 1, *p.* 213, 215 *et* 238.

L'année suivante se passa en sollicitations en faveur du Type, en intrigues, en sourdes pratiques pour gagner le clergé et le peuple, et les détacher des intérêts du pape, qui n'étoient que ceux de l'Eglise. Tout fut inutile. Loin d'accréditer le Type par toutes ces manœuvres, on le rendit plus odieux; et, à l'exception de

An. 650.

Paul, évêque de Thessalonique, qui fut déposé par sentence du pape dont il étoit légat en Illyrie, il n'y eut pas un évêque en Occident ni en Afrique qui n'adhérât à la décision du concile. Il n'en étoit pas de même en Orient, où le crédit du patriarche de Constantinople entraînoit un grand nombre de prélats, tandis que les Sarrasins, ennemis des catholiques, qu'ils regardoient comme plus attachés et plus fidèles à l'empire, favorisoient de préférence toutes les sectes hérétiques.

An. 651.

Theoph. p. 286. Cedr. p. 431. Hist. miscel. l. 19. Zon. t. 2, p. 85, et ibi du Cange. Elmacin. Curio, hist. sarrac. p. 23. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 2. Plin. hist. l. 34, c. 18. Philo byz. de septem orbis miraculis. Euseb. chr. Oros. l. 4, c. 13. Suid. in Κολασσαεὺς. Eustam. in Dionys. Perieg. v. 505. Riccioli, chronol. ref. Hist. univ. t. 15. Murat. annal. ital. t. 4, p. 111.

Ces redoutables conquérans faisoient trembler l'Afrique et l'Asie. Abdalla, gouverneur d'Egypte, assembla ses troupes dans la Thébaïde, et fit des courses en Nubie, où il trouva peu de résistance. Le roi du pays, chrétien de religion, ainsi que les Coptes et les Abyssins, demanda la paix, et se soumit à un tribut qu'il payoit en esclaves noirs, espèce en estime chez les Arabes. Les Sarrasins, déjà établis sur les côtes d'Afrique, firent une descente en Sicile, la ravagèrent, et s'établirent sur la côte. Tant de pertes rendoient l'empereur méprisable à ses propres sujets. Les liens de l'obéissance se relâchoient de plus en plus, et les gouverneurs des provinces éloignées n'étoient guère plus soumis que Mocaucas et Grégoire. Le patrice Pasagnathe, qui gouvernoit l'Arménie, prit les armes pour se rendre indépendant; il se ligua avec Moavia, auquel il donna son fils en otage. L'empereur, irrité, voulut d'abord marcher en personne contre le rebelle. Il s'avança jusqu'à Césarée en Cappadoce; mais, apprenant que Pasagnathe étoit en état de lui tenir tête, il retourna honteusement à Constantinople. Il faut cependant que cette révolte n'ait pas été soutenue; car on voit, deux ans après, les Romains encore maîtres de l'Arménie, et Marien, à leur tête, livrer bataille aux Sarrasins, qui le défirent et le poursuivirent jusqu'au mont Caucase. Mais la plus mémorable conquête fut celle de l'île de Rhodes. Moavia y transporta une armée sur douze cents barques; il s'em-

para de la ville et de l'île. Rien ne causa plus d'admiration aux Sarrasins grossiers et ignorans dans les arts que le fameux colosse du soleil, de soixante-dix coudées de proportion, et du poids de sept cent vingt mille livres. C'étoit un ouvrage de Charès de Linde, élève du célèbre Lysippe. Il avoit coûté douze ans de travail, et trois cents talens, qui font treize cent cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. C'étoit la somme que les Rhodiens avoient retirée de la dépouille du camp de Démétrius, lorsqu'il avoit levé le siége de leur ville. Cette dépense, qui suffiroit à peine aujourd'hui pour exécuter un des membres d'une pareille statue, avoit tellement effrayé l'ouvrier, qu'il s'étoit tué de désespoir pour éviter les reproches de ses concitoyens. Ce colosse, élevé sur le port de Rhodes, n'avoit subsisté sur pied que cinquante-six ans. Abattu par un tremblement de terre, il demeuroit brisé et couché près du port depuis près de neuf cents ans; et dans cet état on le regardoit encore comme une des sept merveilles du monde. Chacun de ses doigts surpassoit en grosseur une statue humaine. Les musulmans considéroient avec étonnement les vastes cavités qui s'ouvroient à l'endroit des fractures, et les prodigieuses masses de pierres dont on avoit rempli l'intérieur du bronze pour lui donner une assiette solide. Un marchand juif de la ville d'Emèse acheta de Moavia ces énormes débris, qui firent la charge de neuf cents chameaux : ce que Muratori traite de fable, sans en apporter de raison suffisante.

L'Italie n'éprouvoit pas encore les attaques des Sarrasins; mais l'opiniâtreté de l'empereur à faire recevoir le Type y allumoit une guerre intestine. L'exarque Olympius, ne pouvant exécuter l'ordre qu'il avoit reçu d'enlever le pape sans bruit et sans alarme, forma le dessein de lui ôter la vie. Toutes les entrées du palais lui étant fermées, et le pape ne paroissant jamais en public sans être accompagné d'un nombreux cortége toujours

An. 652.
Anast. in Martino.

prêt à le défendre, il résolut de le faire assassiner dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, au moment que le pape viendroit lui administrer la communion; car chaque fidèle la recevoit alors sans sortir de sa place. Ce projet sacrilége ne fut suivi d'aucun effet. Le dieu que Martin tenoit entre ses mains fut pour lui une garde assurée; et l'assassin, qui étoit un des écuyers d'Olympius, protesta depuis avec serment qu'il avoit été frappé d'aveuglement, et que le pape avoit disparu à ses yeux. Olympius, convaincu de la protection visible de Dieu sur Martin, et saisi d'horreur de son crime, alla se jeter aux pieds du pape, lui avoua son exécrable dessein, lui découvrit les cruelles intentions de l'empereur, et lui demanda humblement pardon. La cour de Constantinople traita cette réconciliation de trahison et de complot formé contre le prince; on en fit dans la suite un crime à Martin. L'exarque eut ordre de passer en Sicile pour en chasser les Sarrasins. Il y fut défait, et mourut peu après de maladie ou de chagrin.

An. 653.

Anast. in Martino. Theoph. p. 275, 276, 286, 288. Zon. t. 2, p. 87, 88. Acta et epistolæ Martini. Manas. p. 78. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés., l. 39, art. 1, 2, 5 et suiv. Murat. annal. ital. t. 4, p. 105, 107, 109 et seqq. Abrégé chr. de l'histoire

Théodore Calliopas fut renvoyé en Italie, bien résolu sans doute de regagner par ses rigueurs envers le pape la confiance du prince, que sa douceur lui avoit fait perdre. Martin étoit un prélat d'une sainteté éminente, aussi patient à supporter les injures qu'inébranlable dans la défense de la vérité. Simple et frugal dans sa dépense, il n'étoit somptueux qu'en aumônes; il envoyoit de grandes sommes d'argent aux chrétiens captifs des Sarrasins pour les délivrer d'esclavage ou du moins les soulager. C'étoit aux yeux de tout l'empire un ange de paix, un digne successeur des apôtres. Mais, dès qu'il eut encouru la disgrâce du prince en condamnant le Type, ce ne fut plus à la cour qu'un sujet rebelle. La calomnie éleva sa voix autour du trône; et tous les échos du palais répétoient sans cesse que Martin avoit conspiré avec Olympius pour livrer l'Italie aux Sarrasins, et que ses prétendues aumônes étoient une solde qu'il payoit aux

infidèles. Sa perte fut résolue. Calliopas, chargé d'exécuter ce qu'Olympius n'avoit osé entreprendre, se rendit à Rome le samedi 15 juin 653 avec grand nombre de soldats; il étoit accompagné d'un Théodore Pellure, entre les mains duquel il devoit remettre Martin pour le conduire à Constantinople. Le pape, malade au lit depuis huit mois, envoya au-devant de l'exarque les principaux de son clergé pour le recevoir avec honneur. Calliopas témoigna un grand désir d'aller saluer le pape; mais, craignant le concours du peuple assemblé le jour du dimanche, il manqua de parole. Le lundi il envoya dire au pape *qu'il apprenoit que le palais pontifical étoit devenu une place de guerre; qu'on y faisoit des amas d'armes et de pierres; qu'il en ignoroit la cause, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de condamner ces mouvemens comme des préparatifs de révolte.* Le pape, pour toute réponse, invita les envoyés à faire eux-mêmes la visite du palais : il ne s'y trouva ni armes ni pierres. C'étoit une ruse de l'exarque, qui vouloit s'assurer s'il ne trouveroit aucun obstacle à forcer le palais. Le pape, se doutant alors de ses intentions, fit porter son lit dans la basilique, comme dans un asile inviolable. Calliopas, très-capable de craindre, mais incapable de rien respecter, s'y transporta aussitôt avec ses troupes. Elles y entrèrent armées comme pour un assaut, brisant les chandeliers et les cierges de l'église, et poussant des cris affreux, joints au bruit des épées dont ils frappoient leurs boucliers. Après avoir ainsi effrayé les esprits, Calliopas lut au clergé une lettre de l'empereur, qui ordonnoit de procéder à l'élection d'un pape, Martin n'étant qu'un intrus. Le clergé se récrie et se dispose à soutenir son pasteur. Martin, jusqu'alors couché sur son lit, regardant d'un œil intrépide toutes ces violences dont il ne se plaignoit qu'à Dieu seul, se soulève avec peine; et, déterminé à périr plutôt que de laisser verser une goutte de sang pour sa défense, il ordonne à son clergé de

d'Italie, p. 244, 246, 248.
Ital. hist. script. ab Assemani, t. 2, p. 25 et *seqq.*

s'abstenir de toute résistance, et se met lui-même entre les mains de Calliopas. Comme le clergé crioit *anathème aux persécuteurs de Martin, anathème aux ennemis de la foi catholique! il ne s'agit point de la foi,* reprit Calliopas; *je professe la même foi que les Romains.* Le pape ayant prié l'exarque de lui permettre de prendre avec lui quelques-uns de ses clercs, l'exarque répondit qu'on n'empêcheroit personne de l'accompagner. Sur quoi plusieurs évêques s'écrièrent : *Nous voulons tous vivre et mourir avec lui.* Martin passa la nuit dans le palais de l'exarque, et le lendemain mardi il fut visité d'un grand nombre de personnes qui, se disposant à partir avec leur pasteur, avoient déjà fait embarquer leur équipage. Mais, au milieu de la nuit suivante, on le mit entre les mains de Pellure; on écarta tous ceux de sa suite, excepté six de ses serviteurs, avec lesquels on le jeta dans une barque sur le Tibre, sans lui laisser emporter autre chose que ses habits et un vase à boire. On ferma en même temps toutes les portes de Rome pour empêcher de le suivre. Pellure le conduisit à Porto, et de là au port de Messine, où l'attendoit le vaisseau qui devoit le porter à Constantinople.

On avoit ordre de prolonger le voyage et de le rendre le plus incommode et le plus fatigant qu'il seroit possible pour lasser la constance du pape. On passa près de trois mois sur les côtes de Calabre et dans diverses îles. Pendant tout ce temps-là le vaisseau servit de prison à Martin; jamais on ne lui permit d'aller à terre. Tourmenté, depuis près d'un an, d'une cruelle dysenterie qui l'avoit réduit à une extrême foiblesse et à un dégoût mortel de toute nourriture, il n'avoit, pour soutenir sa vie languissante que les alimens grossiers des matelots. Les prêtres et les fidèles des lieux où l'on abordoit s'empressoient en vain de lui apporter des soulagemens; on les maltraitoit, on saisissoit ce qu'ils apportoient; c'étoit la proie des soldats, qui leur di-

soient, comme les Juifs à Pilate, *si vous aimez cet homme, vous êtes ennemis de l'empereur.* Enfin on s'arrêta dans l'île de Naxe, où Martin eut la permission de sortir du vaisseau : mais ce fut pour être retenu prisonnier une année entière dans une maison de la ville.

Enfin, le 17 septembre 654, Martin arriva dans le port de Constantinople. Tous ceux qui étoient attachés à la cour se faisoient un mérite de l'outrager. On le laissa un jour entier sur le rivage, couché sur un grabat, et exposé aux insultes du peuple, à qui on faisoit croire que c'était un ennemi de l'état. Sur le soir on l'enferma dans la prison, où il demeura trois mois, sans avoir la liberté de parler à personne. Le 19 décembre, on le porta dans la maison de Bucoléon, sacellaire, c'est-à-dire trésorier de l'empereur. C'étoit un magistrat injuste et vendu à la cour. Tout le sénat étoit assemblé. On fit comparoître les témoins. Les crimes dont ils chargeoient le pape se réduisoient à deux chefs, le prétendu complot avec Olympius et l'intelligence avec les Sarrasins. De vingt témoins qui se présentèrent, deux seuls furent entendus, et si pleinement confondus par le pape, que les juges, résolus de le condamner, s'épargnèrent la honte de faire parler les autres. Pendant cet interrogatoire, Martin, que ses cruelles douleurs mettoient depuis long-temps hors d'état de se soutenir, fut obligé par le sacellaire, encore plus cruel, de se tenir sur ses pieds, appuyé sur deux de ses gardes. An. 654.

L'empereur, instruit par le sacellaire de la fermeté de Martin devant cet inique tribunal, n'en fut que plus irrité : il voulut être lui-même spectateur des horribles traitemens qu'il lui préparoit. On transporta le pape dans une cour du palais, au-dessous d'une des fenêtres de l'empereur, qui voyoit au travers d'une jalousie tout ce qui s'y passoit. Le pape, environné de gardes, fut élevé sur une terrasse, où il parut debout, soutenu à droite et à gauche par des bourreaux, à la vue du

sénat et d'une foule de peuple. C'étoit un spectacle déplorable pour tout autre que l'empereur et ses courtisans que de voir le premier pasteur de l'Eglise, respectable par sa vieillesse et plus encore par la sainteté de ses mœurs, à qui une langueur mortelle laissoit à peine un souffle de vie, exposé comme sur un théâtre aux outrages du sacellaire. Ce ministre impitoyable le fit dépouiller du *pallium* et de tous ses habits, ne lui laissant sur le corps qu'une tunique déchirée de haut en bas; il le mit ensuite entre les mains du préfet, en lui disant: *Faites-le tout à l'heure hacher en pièces;* et criant aux assistans: *Chargez d'anathèmes cet impie, cet ennemi de l'empire.* Mais, dans ce peuple innombrable, il ne fut obéi que d'une vingtaine de scélérats, ses valets et ses créatures; tous les autres, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, ne maudissoient que le juge. Après avoir donné à l'empereur le temps de repaître ses yeux d'une si affreuse scène, on voulut la donner à toute la ville. On traîna par les rues et les carrefours le saint pontife, un carcan au cou, enchaîné avec le geôlier, pour faire voir qu'il étoit condamné à mort. Le bourreau portoit devant lui l'épée dont il devoit être égorgé. A l'exception de ces misérables dont je viens de parler, tout le peuple fondoit en larmes Martin seul montroit un visage serein; courbé sous le poids de ses fers, pénétré des vifs aiguillons de ses maux, il sembloit triompher de ses calomniateurs. Chancelant, tombant à chaque pas, et marquant son passage par les traces de son sang, il fut traîné à la prison, où, n'ayant pour lit qu'un banc, et pour matelas que ses chaînes, il seroit mort de froid, l'hiver étant alors insupportable, s'il n'avoit trouvé quelque compassion dans les geôliers mêmes, et dans le préfet, qui lui fit ôter ses fers.

Tant de barbarie excita la pitié du plus mortel ennemi de Martin. Le patriarche Paul, l'auteur du Type,

ce prélat opiniâtre que le pape, à la tête du concile, avoit frappé d'anathème, en épargnant l'empereur, se trouvoit alors réduit à cet état de clarté funeste où le voile des passions se déchire pour ne laisser voir que les égaremens et les injustices d'une vie criminelle. Il étoit malade et près de mourir. L'empereur lui rendit visite le lendemain de cette horrible tragédie. Il lui raconta la vengeance qu'il avoit tirée du pape, et il en attendoit des éloges. Mais Paul se tournant vers la muraille : *Hélas!* dit-il, *c'est encore de quoi aggraver ma condamnation.* Le prince, étonné, lui demandant pourquoi il tenoit ce langage : *Eh quoi!* reprit-il, *n'est-ce pas un crime de traiter si indignement un évêque? Si vous avez quelque soin de votre âme et de la mienne, contentez-vous de ce qu'il a souffert.* Le cœur de Constant étoit endurci; il écouta ces paroles comme le délire d'un agonisant. Paul mourut, et Pyrrhus, rentré en faveur par son apostasie, prétendoit se remettre en possession d'une dignité dont il ne s'étoit jamais dépouillé. Mais les zélateurs de l'hérésie s'y opposoient. Il s'en étoit, disoient-ils, rendu indigne par sa rétractation, et le patriarche Paul l'avoit anathématisé. Pyrrhus répondoit qu'il ne s'étoit rétracté que par contrainte; que le pape Théodore lui avoit fait violence; qu'il ne s'étoit jamais écarté de ses premiers sentimens, comme il l'avoit bien montré dès qu'il s'étoit trouvé en liberté à Ravenne. L'empereur, pour éclaircir ce fait, fit encore interroger le pape, qui détruisit par son témoignage les mensonges de Pyrrhus. Malgré ce démenti authentique, Pyrrhus vint à bout de ce qu'il désiroit. Mais cinq mois n'étoient pas encore écoulés que la mort lui ravit ce malheureux fruit de son apostasie. L'empereur lui donna pour successeur Pierre, qui le fut aussi de ses erreurs.

Au bout de trois mois le pape fut transporté par mer AN. 655.
à Chersone; c'étoit l'exil des grands criminels. Cette

ville, nommée autrefois Héraclée, étoit un port de la Chersonèse taurique, pays barbare et stérile, ne produisant ni blé, ni vin, ni huile, habité par des peuples féroces et païens pour la plupart. Le saint pape y souffrit avec patience la privation des choses les plus nécessaires à la vie, soupirant sans cesse après le moment qui le délivreroit de l'injustice des hommes. Mais rien ne lui fut plus sensible que l'oubli de l'église de Rome, qu'il avoit honorée par ses vertus et par sa constance héroïque. Pendant quatre mois qu'il vécut à Chersone, il n'en reçut aucun secours, lui qui avoit soulagé tant d'infortunés, soit à cause de la longueur et de la difficulté du voyage, soit parce qu'il est bien plus facile d'honorer les martyrs après leur mort que de les aider de leur vivant. Il mourut le 16 septembre 655, et sa mémoire n'est pas moins en vénération dans l'église grecque que dans l'église latine.

Anast. in Eugenio. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 39, art. 2. Murat. annal. ital. t. 4, p. 112, 113. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 221, 248.

Quoique l'exarque Calliopas, par ordre de l'empereur, pressât le clergé de Rome d'élire un nouveau pape, l'église romaine résista pendant près de quinze mois à ses instances réitérées. Elle fut alors gouvernée par l'archidiacre, l'archiprêtre et le primicier des notaires, selon l'usage dans la vacance du siége. Enfin on en vint à craindre que l'empereur, irrité d'un si long refus, n'envoyât de Constantinople quelque prélat monothélite, qui s'empareroit à main armée de la chaire de saint Pierre; et l'on élut, le 8 septembre 654, Eugène, prêtre de l'église de Rome. Cette élection n'étoit pas sans doute conforme aux canons : Martin vivoit encore, et, loin d'être déchu du pontificat, il méritoit plus que jamais l'amour et la vénération des fidèles. Mais le danger auquel l'Eglise étoit exposée fit passer par-dessus les règles, inviolables en toute autre occasion. Martin lui-même approuva cette conduite; et dans la dernière lettre qu'il écrivit de Chersone, peu de jours avant sa mort, on lit ces paroles : *Je prie Dieu, par l'interces-*

sion de saint Pierre, de conserver les Romains inébranlables dans la foi orthodoxe, et principalement le pasteur qui les gouverne maintenant. Aussi, après la mort de Martin, ne fut-il pas besoin d'une nouvelle élection pour valider la première, qui fut regardée comme légitime. Dans une conjoncture si critique, on n'osa se passer de la confirmation de l'empereur, qui n'osa non plus la refuser : il espéroit que l'exemple de Martin intimideroit le successeur. Mais il se trompa dans son attente; et quoique les apocrisiaires du saint-siége à Constantinople se fussent laissé éblouir dans la suite par les subtilités des hérétiques, Eugène ne reçut jamais le Type. Pierre, qui succédoit à Pyrrhus, prélat plus politique et plus réservé que ses prédécesseurs, voulut d'abord se réconcilier avec l'église romaine, mais sans renoncer à l'erreur que le prince s'étoit engagé de soutenir. Il envoya à Eugène une lettre synodique, qui contenoit une profession de foi pleine d'obscurité et d'équivoques. Son artifice n'eut aucun succès. Le clergé et le peuple de Rome, après en avoir entendu la lecture, selon la coutume, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, n'eurent pas besoin d'avertissement pour s'apercevoir que le patriarche ne s'expliquoit pas clairement sur la foi des deux volontés en Jésus-Christ. Tous se récrièrent, et, sans attendre même le sentiment du pape, ils osèrent lui déclarer qu'ils ne lui permettroient pas de célébrer la messe dans cette église qu'il n'eût auparavant promis solennellement de ne jamais admettre cette profession de foi.

Pierre ne tarda pas à se démasquer. La persécution suscitée à l'abbé Maxime, à laquelle il eut beaucoup de part, fit connoître qu'il n'étoit pas un ennemi moins dangereux pour l'Eglise que Paul et Pyrrhus. Maxime étoit encore plus odieux à l'empereur que le pape Martin. Ce prince le regardoit comme le héros du parti catholique; et il ne se trompoit pas. Maxime étoit le plus

Acta Sti. Maximi.
Theoph. p. 288.
Cedr. p. 453.
Manas. p. 78.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist.

ecclés. l. 39, *art.* 12 *et suiv.*; *art.* 31, 38.
Murat. annal. ital. t. 4, *p.* 111.

savant théologien de l'Eglise : son éloquence, aussi exacte et aussi judicieuse que forte et véhémente, portoit la conviction dans les cœurs ; c'étoit lui qui avoit réduit Pyrrhus à rougir de ses erreurs ; il étoit l'âme des conciles d'Afrique, et le pape même avoit été éclairé par ses lumières, et fortifié par ses conseils. L'empereur le fit enlever et amener à Constantinople avec ses deux disciples, qui portoient l'un et l'autre le nom d'*Anastase.* Son crime étoit le même que celui de Martin ; on voulut aussi suivre la même voie pour le perdre. On l'accusa de crime d'état ; on lui imputoit la perte de l'Egypte, de la Pentapole et de la Tripolitaine. Mais ces calomnies avoient si peu de vraisemblance, qu'on les abandonna bientôt dans le cours de la procédure. Il subit d'abord deux interrogatoires en présence du sénat. Ce même sacellaire que nous avons vu si animé contre Martin présidoit à ce jugement. On peut voir dans les actes de saint Maxime quel avantage lui donnoit sur ses adversaires la force de la vérité, soutenue d'un esprit ferme, d'un profond savoir, et d'une admirable précision. Les hérétiques, confondus, terminèrent la dispute, comme la terminent toujours ceux qui ont peu de raisons et beaucoup de faveur, par un ordre du prince, qui exiloit en Thrace l'abbé et ses deux disciples, Maxime à Bizye, l'un des deux Anastase à Sélymbrie, et l'autre à Perrhèbe, la dernière ville de la province.

Peu de temps après, deux commissaires de l'empereur se transportèrent à Bizye avec Théodose, évêque de Césarée en Bithynie, qui se flattoit de le vaincre par la force de sa dialectique. Mais, vaincu lui-même, il avoua sa défaite, et les deux commissaires, joints avec lui, déclarèrent qu'ils se rendoient aux raisons de Maxime. Leur conversion ne dura que jusqu'à ce qu'ils eussent repris l'air de la cour. On transféra Maxime à Rhége, près de Constantinople. Deux patrices se rendirent en ce lieu, et lui offrirent de la part de l'empereur les fa-

veurs les plus signalées, s'il vouloit communiquer avec le patriarche. L'évêque Théodose, qui étoit avec eux, et qui tenoit le même langage, essuya de la part de Maxime de vifs reproches sur son inconstance, et, comme le saint abbé persistoit invinciblement dans son refus, les patrices, s'abandonnant à une colère aussi indécente que brutale, le maltraitèrent avec violence, l'accablèrent d'outrages; et peut-être l'eussent-ils mis en pièces, si Théodose n'eût arrêté leur fureur. Ils sortirent en menaçant de toute la colère de l'empereur et Maxime, et le pape, et toute l'Eglise, dès que les Sarrasins lui donneroient le temps de se venger du mépris qu'on faisoit de ses édits. Le lendemain Maxime fut conduit à Sélymbrie. Il y avoit un corps de troupes campé aux environs; et comme les soldats venoient en foule le voir et l'entendre, et qu'ils commençoient à murmurer de l'injustice de ses persécuteurs, on le transféra promptement à Perrhèbe. On le ramena quelque temps après à Constantinople avec ses deux disciples pour leur faire leur procès. Ils furent d'abord anathématisés dans un concile, et avec eux la mémoire du pape Martin, celle de Sophrone, mort évêque de Jérusalem, et tous leurs adhérens, c'est-à-dire tous les catholiques. La sentence du sénat suivit celle du concile et fut aussitôt exécutée. Ils furent battus de nerfs de bœuf; on leur coupa la langue jusqu'à la racine, comme ayant proféré une doctrine blasphématoire, et la main droite, pour l'avoir écrite. En cet état on les promena par toute la ville, et on les exila dans le pays des Lazes.

Le reste de leur vie fut un long martyre. Privés de tout, séparés l'un de l'autre, enfermés dans des châteaux affreux au pied du mont Caucase, entre des rochers et des précipices, sans autre consolation que l'espérance de la mort qu'ils attendoient avec patience, saint Maxime et l'un de ses deux disciples reçurent la récompense de leurs souffrances en 662; l'autre leur survécut de quatre

ans. Il reste de saint Maxime un assez grand nombre d'écrits qui prouvent sa profonde connoissance des matières théologiques, et la pureté de sa foi et de sa morale. Il fut armé de science et de force pour être le fléau des monothélites. C'est ainsi qu'un prince sans vertu et sans courage, n'osant combattre les Sarrasins qui lui enlevoient ses provinces, s'occupoit à faire la guerre à des prélats et à des moines, qu'il pouvoit bien faire mourir, mais qu'il ne pouvoit pas vaincre.

Theoph. p. 286, 287. *Cedr. p.* 431. *Zon. t.* 2, *p.* 87. *Glycas, p.* 277. *Hist. miscel. l.* 19. *Strab. l.* 14, *p.* 666.

La trève faite avec Moavia, gouverneur de Syrie pour les Sarrasins, étoit expirée ; et ce guerrier, aussi redoutable par sa capacité que par son courage, songeoit à de nouvelles conquêtes. Il portoit ses vues jusque sur la capitale de l'empire ; et ce fut dans le dessein de l'attaquer qu'il équipa une flotte nombreuse dans le port de Tripoli de Syrie. Elle n'attendoit qu'un vent favorable, lorsque deux frères, habitans de Tripoli, et chrétiens, entreprirent de sauver l'empire du péril dont il étoit menacé. Pleins d'audace et déterminés à tout faire et à tout souffrir, ils courent aux prisons remplies de Romains, brisent les portes, délivrent les prisonniers, vont à leur tête attaquer l'émir, gouverneur de la ville, le massacrent avec toute sa maison, mettent le feu au palais, et ensuite à la flotte ; et, s'étant saisis d'un navire, ils gagnent les côtes de l'Asie mineure, dont les Romains étoient encore les maîtres. L'incendie d'un grand nombre de vaisseaux ne fit pas abandonner l'entreprise. Dès que Moavia eut rétabli sa flotte, il en donna le commandement à son lieutenant Abulabar, dont il connoissoit la valeur ; et, pour partager les forces des Romains, il marcha lui-même à la tête d'une autre armée vers Césarée de Cappadoce. A la première nouvelle de l'armement des Sarrasins, l'empereur avoit, de son côté, équipé une armée navale ; et, par un effort de courage qui ne lui étoit pas ordinaire, il s'étoit lui-même embarqué pour animer ses soldats par sa

présence. Il laissa dans Constantinople son fils Constantin, qu'il avoit, l'année précédente, associé à l'empire. Les deux flottes se rencontrèrent près du mont Phénix, nommé aussi *le mont Olympe*, sur les côtes de Lycie. Les Romains furent les premiers à choquer l'ennemi; ils furent reçus avec vigueur, et la mer fut bientôt rougie de leur sang, et couverte des débris de leurs vaisseaux. Les Sarrasins s'attachant avec acharnement au vaisseau de l'empereur, Constant changea d'habit avec un soldat; mais, malgré ce déguisement, il n'auroit pu éviter de tomber entre les mains des ennemis, si un de ces deux Tripolitains qui avoient mis le feu à la flotte sarrasine ne l'eût pris à brasse-corps pour le transporter sur un autre navire. Le Tripolitain revint ensuite au vaisseau royal, où il combattit jusqu'à la mort. Celui qui portoit le manteau impérial fut massacré avec tout l'équipage; et les Sarrasins crurent avoir tué l'empereur, qui se sauva à Constantinople. L'entreprise que Moavia avoit formée sur Césarée fut interrompue par les troubles qui survinrent à Médine. Ce fut sans doute ce même contre-temps qui empêcha les Sarrasins de poursuivre leur victoire et de profiter de la terreur que la fuite de l'empereur et la destruction de sa flotte avoient portée dans la ville impériale.

Othman régnoit depuis douze ans sur les Sarrasins. Sa prédilection pour ses parens, qu'il combloit d'honneurs et de richesses, sa fierté qui lui donnoit la hardiesse de s'asseoir, dans la mosquée, sur le siége même de Mahomet, respecté par Abubècre et par Omar, qui s'étoient toujours assis au-dessous, la dissipation du trésor qu'il prodiguoit à ses créatures, sa cruauté à l'égard de ceux qui murmuroient contre son gouvernement, toutes ces raisons révoltèrent les esprits. Les principaux Sarrasins, suivis d'un grand nombre d'habitans, sortent de Médine, et vont camper à une lieue de la ville. Alarmé de cette rébellion, il promet de se corriger.

An. 656.
Elmacin, l. 1.
Abulfarage.
Theoph. p. 287, 288, 289.
Hist. miscel. l. 19.
Const. Porphyr. de adm. imp. c. 20, 21.
Chr. oriens. p. 65, 66.
Leuncl. hist. musulm.
Bergeron.

D'Herbelot, bibl. orient. Curio. hist. sarrac. p. 23 et 24. Pagi ad Baron. Strukusius. Jault, préf. de la trad. d'Okley. Murat. ann. ital. t. 4, p. 114. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 322, 324, 325. Assemani, bibl. or. t. 2. Idem, bibl. jur. or. t. 4, c. 25. Hist. univ. t. 15.

Cette soumission ne fait que joindre le mépris à l'aigreur. Il étoit venu à Médine des députés de l'Egypte pour se plaindre des vexations d'Abdalla, frère du calife, et pour demander à sa place Mahomet, fils d'Abubècre. Othman, pour ne pas accroître le nombre des mécontens, leur avoit accordé leur demande; et ils s'en retournoient avec Mahomet, lorsqu'ils rencontrèrent près d'Aïlath, à la pointe du golfe Arabique, un courrier d'Othman chargé d'une lettre pour Abdalla. Ils l'ouvrirent, et y trouvèrent un ordre de couper les pieds et les mains à Mahomet et à ceux de sa suite, dès qu'ils seroient arrivés, et de les pendre à des palmiers. On prétend que cette lettre étoit tout entière de Méruan, secrétaire du calife, qui l'avoit signée sans la lire. Méruan rendoit son maître odieux en lui faisant signer des ordres contraires aux lois et qui révoltoient les provinces. Mais, comme les ministres pèchent sur le compte de leur maître, Mahomet et les Egyptiens, outrés de colère, retournent à Médine; ils se joignent à la troupe des révoltés. On assiége Othman dans son palais, où il se défend pendant un mois. Enfin Mahomet, suivi de deux autres musulmans, escalade la muraille, et lui plonge l'épée dans le sein, tandis que ce calife, toujours dévot malgré ses injustices, méditoit l'Alcoran, qu'il tenoit sur ses genoux, sans en être détourné par le bruit des armes, ni par la crainte du péril. Il étoit âgé de quatre-vingt-deux ans.

La mort d'Othman fut suivie de grands troubles qui ne furent calmés qu'au bout de cinq ans. Les Sarrasins se partagèrent. Les révoltés nommèrent Ali, gendre de Mahomet; mais cette élection déplut à un grand nombre de musulmans, et surtout à Aïscha, veuve du prophète. Elle se mit à la tête du parti, et livra près de Basra une sanglante bataille, dans laquelle cette héroïne, montée sur un puissant chameau, animoit les combattans et donnoit elle-même les ordres. Cette journée est nom-

mée par les Arabes *la journée du chameau.* Aïscha fut prise malgré son courage, et Ali demeura vainqueur. Il en coûta la vie à dix-sept mille Arabes. Aïscha, prisonnière, fut traitée avec respect, et elle acheva sa vie à Médine, toujours révérée des musulmans. Le succès d'Ali ne fut pas de longue durée. Moavia, gouverneur de Syrie, se joignit aux mécontens, et, sous prétexte de venger la mort d'Othman, son parent, il vint avec six-vingt mille hommes disputer la place de calife. Ali marcha contre lui à la tête de quatre-vingt mille combattans. Ils se rencontrèrent dans les plaines de Siffin, en-deçà de l'Euphrate, sur la frontière de Syrie. Ils demeurèrent long-temps en présence. On combattit sans cesse pendant plus de trois mois. Il y eut quatre-vingt-dix combats, dont aucun ne décida la victoire. Il y périt vingt cinq mille hommes de l'armée d'Ali, et quarante-cinq mille de celle de Moavia. Le dernier combat se livra pendant la nuit; toutes les lances furent rompues; c'étoit un carnage affreux et un affreux silence. Chaque soldat s'attachoit à un ennemi avec un acharnement horrible; on tuoit, on périssoit sans proférer une parole, sans jeter un cri. Enfin, au lever de l'aurore, Moavia fit attacher au haut de quatre piques autant d'Alcorans, en criant : *Que ce livre juge entre vous et nous.* A la vue de cette enseigne révérée, Ali fit cesser le combat. On convint de prendre deux arbitres pour décider la querelle selon le précepte de l'Alcoran. Amrou, nommé du côté de Moavia, lui donna l'avantage par une ruse.

Ali, malgré sa promesse, rejeta la décision. Il défia Moavia; celui-ci refusa le défi avec une franchise qui fait honneur au bon sens du Sarrasin, sans déshonorer sa bravoure. *Le bras d'Ali*, répondit-il, *est plus fort que le mien; jamais il ne s'est battu sans tuer son ennemi; mais c'est la tête qui fait le capitaine, et je le suis. D'ailleurs, notre querelle est terminée par un jugement irrévocable.* La guerre continua toujours à l'avantage de

Moavia, qui se rendit maître de la Mecque et de Médine. Enfin trois musulmans, pour arrêter l'effusion du sang, complotèrent en secret de tuer les trois chefs de cette guerre, Ali, Moavia, et Amrou, qui s'étoit rendu maître de l'Egypte pour Moavia. Amrou fut sauvé par une méprise; Moavia en fut quitte pour une blessure qui le rendit impuissant; mais Ali fut assassiné dans la mosquée de Cufa. Hasan, son fils aîné, fut reconnu pour calife dans l'Arabie et dans l'Irac. Ce prince, d'un caractère doux et sans ambition, consentit à céder à Moavia la puissance souveraine, moyennant un dédommagement considérable en argent et en terres, et le traité fut signé. Ils entrèrent tous deux dans Cufa, et Hasan, ayant fait assembler le peuple, déclara qu'il renonçoit, en faveur de Moavia, à tous les droits qu'il avoit à la dignité de calife. Moavia, l'ayant fait asseoir, se leva à son tour, et sans chercher de détours pour voiler sa mauvaise foi : *Je suis convenu avec Hasan*, dit-il, *de certaines conditions pour rétablir la paix; maintenant qu'il n'est plus besoin de ces conditions, je les révoque en vertu du pouvoir dont je suis revêtu. On abat l'échafaud quand l'édifice est bâti.* Hasan, confus, mais hors d'état de se faire rendre justice, alla vivre à Médine, où il mourut de poison huit jours après. Son frère Houssain demeura en repos tant que vécut Moavia; mais, après la mort de ce calife, ayant refusé de reconnoître son fils Yézid, il fut tué dans la plaine de Kerbéla, près de Cufa. Moavia, paisible possesseur de l'autorité souveraine, établit le siége de son empire à Damas, et fut le chef de la dynastie des Ommiades, ainsi nommée d'Ommia, son trisaïeul. Elle subsista quatre-vingt-douze ans, jusqu'à celle des Abbassides. Ce calife, si peu scrupuleux sur l'article de la bonne foi, étoit cependant dévot mahométan; et, dès les premiers temps de son règne, il rendit un grand service à sa religion. Le recueil des traditions mahométanes et des explications de l'Alcoran,

nommé *la Sonna*, croissoit tous les jours, et les disputes se multiplioient en proportion de tant d'interprétations diverses. Moavia tint à Damas un synode de tous les alfaquis ou docteurs de la loi. De deux cents qu'ils étoient, il en choisit six pour réduire à de justes bornes cet amas de rêveries. Ces commissaires n'en tirèrent que six livres, et le reste fut jeté dans le fleuve. On dit qu'il y avoit déjà en gloses et commentaires la charge de deux cents chameaux. Il en resta encore assez pour faire éclore soixante-douze sectes, dont les deux principales, encore subsistantes de nos jours, sont celle d'Omar, suivie par les Turcs, et celle d'Ali, embrassée par les Persans, les Tartares et les Indiens. Ces divisions des Sarrasins donnèrent quelque repos aux chrétiens, et peut-être se prévalurent-ils de la conjoncture pour chasser les Sarrasins de la Sicile, d'où il paroît qu'ils sortirent en ce temps-là.

L'empereur, honteux lui-même des indignes traitemens qu'il avoit fait souffrir au pape Martin, cherchoit à en effacer l'horreur. Vitalien, ayant succédé à Eugène, qui mourut le premier juin 657, envoya, selon l'usage, des légats à Constantinople, avec une lettre synodale, pour faire part de son élévation à l'empereur et au patriarche. Constant reçut honorablement les légats, confirma les priviléges de l'église romaine, et envoya au pape un livre d'Evangiles couvert de lames d'or et enrichi de pierreries. Le patriarche répondit par une lettre remplie de protestations de respect, mais en même temps pleine du venin de l'hérésie.

AN. 657. *Anast. in Vitaliano. Fleury, hist. ecclés. l. 39, art. 25.*

Constant, élevé à l'empire dès l'âge de onze ans, avoit déjà atteint sa vingt-septième année. Depuis la défaite de sa flotte, il n'employoit son activité qu'à faire triompher le monothélisme et à persécuter les catholiques. Il paroît qu'il voulut cette année tourner contre les ennemis de l'empire la guerre qu'il faisoit à ses sujets les plus fidèles. Il se mit à la tête d'une armée; et, étant entré dans le pays des Esclavons, il fit voir que ces bar-

AN. 658. *Theoph. p. 288. Cedr. p. 453. Hist. miscel. l. 19. Murat. annal. ital. t. 4, p. 115.*

bares n'étoient redoutables que par la foiblesse des empereurs. Ses armes ne trouvèrent point de résistance. Il subjugua toute la contrée, et revint à Constantinople avec un grand nombre de prisonniers.

An. 659.
Theoph. p. 288.
Cedr. p. 435.
Hist. miscel. l. 19.
Zon. t. 2, p. 88.
Pagi ad Baron.

Constantin, fils aîné de l'empereur, étoit depuis cinq ans associé à l'empire. Ses frères puînés, Héraclius et Tibère, reçurent en 659 le titre de Césars. Le succès de l'expédition de Constant contre les Esclavons avoit relevé son courage; il se disposoit à équiper une nouvelle flotte pour effacer la honte qu'il avoit reçue par la défaite de la première. Moavia, qui avoit alors besoin de toutes ses forces pour soutenir contre Ali une guerre meurtrière, en conçut de l'inquiétude. Il fit faire à l'empereur des propositions de paix. Quelques auteurs disent qu'elle fut acceptée à condition que les Sarrasins fourniroient chaque jour à l'empire un esclave, un cheval, et mille pièces d'argent. La valeur de ces pièces n'est pas exprimée; mais ce ne peut être que des drachmes ou des deniers romains, dont mille faisoient la somme de sept cent cinquante livres. D'autres historiens prétendent que ces offres furent faites par les Sarrasins, et rejetées par l'empereur. Cependant on ne voit pas qu'il ait fait en conséquence aucun mouvement. Il y eut cette année, au mois de juin, un tremblement de terre qui détruisit plusieurs villes en Palestine et en Syrie.

An. 660.
Theoph. p. 288.
Cedr. p. 435.
Manas. p. 78.
Hist. miscel. l. 19.

Il y avoit long-temps que Théodose, frère de Constant, exerçoit les fonctions de diacre. C'étoit par un abus sacrilége, établi dans ces temps-là, une punition à laquelle l'empereur l'avoit condamné. On ignore la cause de la disgrâce de ce prince; mais, comme il paroît que le patriarche Paul y avoit contribué, on peut soupçonner qu'il ne s'accordoit pas avec son frère sur l'article du monothélisme. Leur dissension croissant de jour en jour, l'empereur le fit assassiner, quoiqu'il eût plusieurs fois reçu de sa main la coupe sacrée. Cet horrible fratricide rendit Constant odieux, et lui causa de cuisans

remords, dont les suites furent très-funestes. Avant que de les raconter, il est nécessaire d'exposer l'état où se trouvoit alors le royaume des Lombards.

Rotaris étoit mort en 652, après avoir régné seize ans avec gloire. Son fils Rodoald ne lui survécut que quelques mois; il fut tué par un seigneur lombard dont il avoit violé la femme. Comme il ne laissoit point de postérité, on lui donna pour successeur Aripert, fils du duc Gondoald, frère de la reine Théodelinde. Après neuf ans d'un règne paisible, il mourut en 661. Mais, comme s'il eût voulu que la tranquillité qu'il avoit maintenue dans ses états expirât avec lui, il laissa une semence de troubles et de guerre en nommant ses deux fils Pertharite et Gondebert pour lui succéder également. L'un établit sa résidence à Milan, l'autre à Pavie; l'ambition de régner seuls les arma bientôt l'un contre l'autre. Gondebert, plus foible ou plus violent, envoya Guaribald, duc de Turin, prier Grimoald, duc de Bénévent, de venir à son secours, lui promettant sa fille en mariage. Grimoald, aussi ambitieux que les deux frères, mais plus habile, se met en campagne à la tête d'une armée, résolu de dépouiller les deux rois et de monter à leur place sur le trône de Lombardie. Il laisse le gouvernement de Bénévent à son fils Romuald, prend la route de Pavie, se fait par ses largesses des partisans dans tout le pays qu'il traverse. Il gagne même le député du roi lombard; et ce député, par une insigne trahison, lui vend les intérêts et la vie de son maître. A quelque distance de Pavie, le traître va trouver Gondebert, il lui conseille de venir par honneur au-devant de Grimoald; mais il l'avertit de prendre une cuirasse sous sa robe pour sûreté de sa personne. A la première entrevue, Grimoald embrasse Gondebert; et sentant qu'il étoit armé sous ses habits, *eh quoi!* s'écrie-t-il, *tu m'appelles à ton secours, et tu viens pour m'ôter la vie?* En même temps il tire son épée et la plonge dans le sein

An. 661.

Paul. diac. l. 4, *c.* 48, 49, 50, 58; *l.* 5, *c.* 1, 2, 3, 4, 5.
Aimoin, l. 4, *c.* 32.
Rubeus, hist. ravenn. l. 4.
Sigeb. chr.
Sigon. de regno ital. l. 2.
Pagi ad Baron.
Giann. hist. nap. l. 2, *c.* 10.
Murat, annal. ital. t. 4, *p.* 104, 108, 109.
Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, *p.* 242, 250.
Hist. ital. script. ab Assemani, t. 2, *p.* 248 *et seqq.*

de ce malheureux prince. Un coup si terrible glace d'effroi les Lombards ; tout fléchit devant Grimoald, et il se trouve en un moment maître de Pavie et du royaume. Le roi assassiné avoit un fils au berceau. Cet enfant, nommé Rambert, fut sauvé par de fidèles serviteurs ; et Grimoald, méprisant son bas âge, le laissa vivre dans l'obscurité, sans en faire aucune recherche. Pertharite, qui régnoit à Milan, effrayé du meurtre de son frère, prit la fuite, abandonnant sa femme Rodelinde et son fils Cunibert encore enfant. Ils furent mis entre les mains de l'usurpateur, qui les fit transporter à Bénévent. Guaribald ne jouit pas long-temps des fruits de sa perfidie ; il fut assassiné à Turin, le jour de Pâques, dans l'église de Saint-Jean, par un domestique de Gondebert, qui fut lui-même sur-le-champ percé de coups.

An. 662. Grimoald, devenu maître de toute la Lombardie, se fit proclamer roi, et prit pour femme la sœur des deux princes qui lui avoit été promise. Il renvoya ses troupes à Bénévent, et retint seulement avec lui les principaux officiers, auxquels il distribua de grandes terres. Pertharite s'étoit réfugié auprès du kan des Abares, qui le fit bientôt sortir de ses états, de peur de s'attirer une guerre dont Grimoald le menaçoit. Le prince fugitif, entendant vanter la clémence de son ennemi, prit l'étrange résolution d'aller se jeter entre ses bras. Il vient à Lodi, et lui fait savoir son arrivée. Grimoald, étonné de cette hardiesse, mais flatté en même temps d'un trait de confiance si extraordinaire, lui promet sûreté, et l'invite à venir le trouver. L'entrevue se passe en embrassemens mutuels et en protestations d'amitié. Grimoald lui jure qu'il le traitera en frère ; il le loge dans un palais, et lui donne un état convenable à un prince. Mais les devoirs que les habitans de Pavie s'empressoient de rendre au fils de leur ancien roi alarment les ministres de l'usurpateur. Ils font entendre à Grimoald qu'il est perdu s'il ménage Pertharite. On prend la résolution d'enlever

le prince la nuit suivante, et de le transporter dans un château éloigné, où il demeurera prisonnier tant qu'on jugera à propos de le laisser vivre. Pour le mettre hors d'état de défense, on imagine de lui faire passer la nuit à boire et de l'enivrer. Dans ce dessein, le roi lui envoie quantité de viandes et de vins de plusieurs sortes. Pertharite invite tous ses amis; on se met à table. Déjà le prince commençoit à oublier ses disgrâces, lorsqu'un ancien domestique de son père trouve moyen de lui parler à l'oreille, et de l'instruire du dessein de Grimoald. Pertharite, sans changer de contenance, continue de boire; mais il ordonne secrètement de ne lui servir que de l'eau. Feignant d'être ivre, il se lève de table de bonne heure, congédie les convives, et fait part à Hunulf, son confident, de ce qu'il venoit d'apprendre. Déjà son palais étoit environné de gardes. Hunulf, fécond en expédiens, lui fait prendre un habit d'esclave, le charge de matelas, et le conduit devant lui hors du palais, en le faisant avancer à coups de bâton, et criant qu'il aimeroit mieux ne boire de sa vie que de tenir tête à cet ivrogne de Pertharite. Les gardes, éclatant de rire, les laissent passer, sans reconnoître Pertharite, courbé sous le fardeau dont il paroissoit accablé. Arrivé au mur de la ville, Hunulf le fait descendre le long d'une corde, et retourne dans sa maison. Pertharite trouve un cheval, sur lequel il gagne Asti avant le jour. Il s'y fait connoître à quelques amis, qui prennent avec lui la route de Turin; il passe les Alpes, et se retire en France auprès de Clotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne.

Avant que de sortir de son palais, Pertharite avoit, sous différens prétextes, écarté tous ses gens; il n'y avoit laissé qu'un fidèle domestique, avec ordre de tenir les portes fermées le plus long-temps qu'il pourroit, afin de lui donner le moyen de s'éloigner, sans que Grimoald fût informé de sa fuite. Le domestique arrêta les soldats

jusque bien avant dans le jour, sous prétexte que son maître, s'étant pris de vin, n'étoit pas encore éveillé. Enfin, sur un ordre de Grimoald, on enfonce les portes, on cherche de toutes parts. Les gardes, furieux de ne pas trouver Pertharit, se jettent sur le gardien du palais; ils le traînent par les cheveux devant le roi, comme un complice de l'évasion de son maître. Le roi l'interroge, et ayant tout appris de sa bouche : *Que pensez-vous*, dit-il à ses courtisans, *que mérite cet homme*? Un homme est perdu, quand le prince consulte les courtisans sur une belle action, qu'ils soupçonnent être désagréable au prince. Tous répondirent qu'il méritoit la mort; ils ne différoient dans leurs avis que sur le genre de supplice; n'en pouvant trouver d'assez rigoureux : *Et moi*, reprit Grimoald, *je juge qu'il est digne de récompense pour avoir sauvé son maître au péril de sa vie.* En même temps il lui donna dans sa maison le même office qu'il avoit exercé auprès de Pertharite, lui promettant de nouvelles faveurs, s'il le servoit avec autant de zèle qu'il avoit servi son premier maître. Apprenant qu'Hunulf s'étoit retiré dans une église pour se mettre à couvert de sa colère, il lui fit dire qu'il lui donnoit sa parole de roi de ne lui faire aucun mal, s'il se mettoit entre ses mains. Hunulf se rendit au palais avec confiance. Grimoald écouta avec plaisir le récit de son stratagème, le combla d'éloges, lui conserva tous ses biens, et y ajouta de nouvelles grâces. Hunulf vivoit heureux dans le palais de Grimoald, s'il eût pu l'être tandis que son maître étoit dans l'infortune. Au bout de quelques jours, comme Grimoald lui demandoit s'il ne se trouvoit pas mieux avec lui que de traîner une vie misérable à la suite d'un fugitif : *Prince*, répondit Hunulf, *je vous rends grâces de vos bienfaits ; mais, si vous me permettez de vous parler avec franchise, je préférerois à toute autre fortune celle de partager les malheurs de Pertharite*. Le roi, ayant fait la même ques-

tion à l'autre officier, en reçut la même réponse. Attendri jusqu'aux larmes d'une fidélité si constante et si désintéressée, et plus jaloux de l'amour que savoit inspirer Pertharite qu'il ne l'avoit été de sa couronne, il loua ces généreux serviteurs, leur permit d'emporter tout ce qui leur appartenoit, et donna ses ordres pour les conduire en sûreté auprès de leur ancien maître.

Ce magnanime usurpateur eut bientôt occasion de montrer encore par son habileté dans la guerre qu'il étoit digne de la couronne, s'il ne l'eût pas acquise par un crime. Une armée françoise entra en Italie sous prétexte de défendre les droits de Pertharite, et s'avança jusqu'aux environs d'Asti. Grimoald alla camper à la vue des ennemis; et peu après, comme s'il eût craint une bataille, il abandonna son camp, qu'il laissa bien fourni de provisions de bouche et des meilleurs vins d'Italie. C'étoit le stratagème qu'avoit autrefois employé le célèbre Cyrus pour tailler en pièces l'armée des Massagètes. Les François s'emparèrent du camp des Lombards, et, dans la joie de ce succès inespéré, ils se livrèrent à la débauche. Pendant la nuit, lorsqu'ils étoient ensevelis dans le sommeil, Grimoald revint sur eux, et en fit un si grand carnage, qu'il n'en retourna qu'un très-petit nombre au-delà des monts.

Ce fut dans ces conjonctures que Constant prit la résolution de passer en Italie. Depuis la destruction de l'empire d'Occident, aucun empereur n'avoit entrepris ce voyage. Un dessein si extraordinaire étonna l'Orient, et donna lieu aux plus étranges conjectures. Le bruit se répandit que son frère Théodose, qu'il avoit fait assassiner, venoit toutes les nuits l'effrayer durant le sommeil, et que son ombre sanglante, se présentant à lui en habit de diacre et tenant entre ses mains une coupe pleine de sang, lui crioit d'une voix terrible : *Buvez, mon frère.* On prétendit que ce fantôme le suivit en Italie, en Sicile, et ne cessa de le persécuter jusqu'à la

Theoph. p. 289, 292.
Cedr. p. 435, 436.
Zon. t. 2, p. 88.
Anast. in Vital.
Manas. p. 78.
Glycas, p. 278.
Paul. diac. l. 5, c. 6 et seqq.
Regino chr.
Beda de sex mundi ætat.
Ignoti Cas-

sin. hist. apud Peregrin. p. 98. Sigon. de regno ital. l. 2. Peregrin, de fin. ducat. benevent. p. 65, 66. Holstenius ad ital. Cluver. p. 1203. Combesis, hist. monot. c. 15. Pagi ad Baron. Du Cange, fam. byz. p. 120. Fleury, hist. ecclés. l. 39, art. 32. Giann. hist. ital. l. 4, c. 10. Murat. annal. ital. t. 4, p. 121. De vitâ antiq. Benevent. thes. alter. p. 21. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 250 et suiv.

mort. D'autres disoient que, s'étant rendu odieux à tout l'Orient par les cruautés exercées sur le pape Martin, sur l'abbé Maxime, sur un grand nombre d'orthodoxes, et plus encore par le meurtre de son frère, il ne pouvoit plus supporter la vue de Constantinople. Mais la raison qu'il donnoit lui-même étoit le désir de reconquérir l'Italie entière par l'expulsion des Lombards, et de rétablir à Rome le siége de l'empire, disant que *la mère méritoit plus de considération que la fille.* Il équipa donc une flotte, y rassembla ce qu'il avoit de soldats, et, s'étant embarqué vers la fin de l'année 662, avec ses trésors, il envoya ordre à l'impératrice et à ses trois fils de venir le joindre dans le port. Mais André, son chambellan, et Théodore de Colones, soulevèrent le peuple, qui les retint par force à Constantinople. Ce refus qu'on lui faisoit de sa famille ne le retarda pas d'un moment. Monté sur le tillac de son vaisseau, il cracha contre la ville, et fit sur-le-champ mettre à la voile. Il alla passer dans Athènes le reste de l'hiver, et dès les premiers jours du printemps il partit pour l'Italie.

An. 663.

Tarente appartenoit encore à l'empire. Constant y débarqua ses troupes et fit venir des renforts de Naples et de Sicile. Il marcha vers l'Apulie, dont les Lombards de Bénévent étoient les maîtres. Cette incursion imprévue répandit la terreur. Les villes furent abandonnées. Lucérie fut prise d'assaut, pillée et rasée. Mais la situation avantageuse d'Acérenza arrêta ce torrent. L'empereur, désespérant de prendre la place autrement que par famine, ne jugea pas à propos de perdre un temps précieux; il leva le siége et alla camper à la vue de Bénévent. A cinq lieues de cette ville, près d'un lieu nommé aujourd'hui Mirabella, étoit située Eclane, ville épiscopale. Constant la détruisit de fond en comble. Il en reste encore les ruines, d'où l'on a tiré de belles statues, qui ont été transportées en Espagne. L'évêché

d'Eclane fut transféré à *Frequentum*, aujourd'hui *Frigento*. Romuald, fils de Grimoald, commandoit dans Bénévent ; ce jeune prince ne s'effraya pas des bravades de l'empereur. Plein de courage, mais trop foible pour livrer bataille, il fit partir Sesvald, son gouverneur, pour aller à Pavie demander du secours à son père. En attendant, il repoussa vaillamment tous les assauts, fit de fréquentes sorties, surprit plusieurs fois les ennemis dans leurs retranchemens, ruina leurs travaux, brûla leurs machines, et ne perdit pas un pouce de terrain jusqu'à l'arrivée de Grimoald. Le prêtre Barbatus encourageoit les assiégés, la plupart encore païens ou ariens, ainsi que leur duc, et leur promettoit la protection du ciel, s'ils renonçoient à leurs erreurs. Cependant Grimoald, dès qu'il eut appris le danger où étoient son fils et son duché, s'étoit mis en marche à la tête d'une armée. Plusieurs Lombards l'abandonnèrent en chemin, et retournèrent chez eux, se persuadant que le roi demeureroit à Bénévent, après en avoir éloigné les ennemis, et qu'il ne reviendroit plus à Pavie. Cette désertion ne retarda pas sa marche. Craignant l'impatience des Bénéventins, il envoya devant lui Sesvald pour assurer son fils qu'il alloit incessamment le délivrer. Arrivé aux portes de Bénévent, Sesvald fut fait prisonnier. L'empereur, ayant appris de lui le sujet de sa commission, le fit conduire au pied du mur, avec ordre de dire à Romuald, que son père, ne pouvant le secourir, lui ordonnoit de se rendre. Le prisonnier promit tout ce qu'on voulut ; mais, lorsqu'il vit Romuald paroître sur la muraille : *Prince*, lui cria-t-il, *ayez bon courage ; votre père est sur le point d'arriver ; il doit camper la nuit prochaine au bord du Sangro. Je vous recommande ma femme et mes enfans, car ces lâches vont m'ôter la vie.* A peine avoit-il achevé, que Constant, outré de colère, moins généreux que Grimoald, lui fit abattre la tête. Elle fut jetée dans la ville, et vint tomber aux

pieds de Romuald, qui, après l'avoir tendrement baisée et arrosée de ses larmes, la fit déposer dans une sépulture honorable.

L'empereur n'eut pas le courage d'attendre l'armée des Lombards; il leva le siége et prit le chemin de Naples. Mittola, comte de Capoue, l'attaqua dans sa marche, et lui tua beaucoup de soldats près du fleuve Calor. Ce double échec rabattit sa fierté; mais Saburrus, un de ses lieutenans, se flatta d'effacer ces affronts et de rétablir l'honneur des armes romaines. Dès que l'empereur fut à Naples, il lui demanda vingt mille hommes, promettant de battre infailliblement les Lombards. L'empereur eut l'imprudence de lui confier ce nombre de troupes, avec lesquelles Saburrus alla camper dans le voisinage de Bénévent. Grimoald étoit entré dans la place, et se préparoit à sortir lui-même pour donner une leçon à ce présomptueux général. Son fils le pria de lui en laisser l'honneur, l'assurant qu'il lui rendroit bon compte de ce fanfaron. Romuald marche aux ennemis, et trouve plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu. L'armée de Saburrus étoit en grande partie composée de Napolitains, exercés depuis longtemps à combattre les Bénéventins, et piqués contre eux d'une émulation de courage. Le choc fut rude et la victoire balançoit, lorsqu'un Lombard nommé Amalongue, porte-lance du roi, et renommé pour sa force extraordinaire, tenant à deux mains une grosse javeline, perça un cavalier napolitain avec tant de furie, que, l'ayant enlevé de dessus son cheval, il le jeta mort par-dessus sa tête. Un fait d'armes si étonnant effraya tellement les troupes de Saburrus, qu'elles ne songèrent plus qu'à sauver leur vie. Il en périt plus dans la fuite que dans la bataille; et Saburrus, au lieu de dépouilles et de prisonniers qu'il avoit promis, ne ramena que les tristes débris d'une armée entièrement défaite. Romuald, triomphant, alla recevoir entre les bras de son père les

témoignages de joie et les éloges que méritoit sa valeur.

Constant, ayant perdu l'espérance de réduire les Lombards, marcha vers Rome, résolu de réparer aux dépens de ses sujets les pertes qu'il avoit essuyées de la part des ennemis. Il y arriva le mercredi 5 juillet. Le pape Vitalien, à la tête de son clergé, l'alla recevoir à deux lieues de la ville, et le conduisit à l'église de Saint-Pierre, où l'empereur laissa un riche présent. Le samedi suivant il visita l'église de Sainte-Marie-Majeure, et y fit encore une offrande. Le lendemain il se rendit une seconde fois à Saint-Pierre avec toute son armée. Le clergé vint processionnellement au-devant de lui. Il y entendit la messe, et mit sur l'autel une pièce d'étoffe d'or. Le samedi il alla faire sa station dans l'église de Saint-Jean de Latran. Il dîna dans la basilique de Jule. Le dimanche il entendit la messe à Saint-Pierre, et après le saint sacrifice l'empereur et le pape s'embrassèrent et se dirent adieu. C'étoit le douzième jour depuis son arrivée; et pendant tout ce temps le prince n'avoit donné que des marques de dévotion et d'une pieuse libéralité. Mais, le reste de ce jour et le lendemain avant son départ, il sut bien se payer avec usure de ses présens. Depuis qu'il avoit éprouvé la valeur des Lombards, il avoit perdu l'envie de fixer son séjour à Rome. Avant que de la quitter, il en pilla les églises; tous les ornemens, tous les vases précieux échappés aux Goths et aux Vandales, devinrent la proie de ce prince sacrilége. Il enleva jusqu'aux carreaux de bronze dont étoit couvert le Panthéon, nommé dès-lors Notre-Dame de la Rotonde. De retour à Naples, il s'avança jusqu'à Rhége; et, après avoir encore été battu en ce lieu par les Lombards, il passa en Sicile, et choisit Syracuse pour sa demeure.

Cette expédition, qui devoit rendre à l'empire toute l'Italie, ne fit qu'affermir et étendre davantage la puis-

sance des Lombards. Grimoald étant retourné à Pavie, son fils Romuald conquit sur l'empire Bari, Tarente, Brindes et toute l'ancienne Calabre. Il ne resta aux empereurs, dans l'Italie méridionale, que Gaëte, Naples, Amalfi, Otrante, Gallipoli, et quelques villes sur le bord de la mer, dans le pays des Brutiens, qu'on nomme aujourd'hui la Calabre ultérieure.

Les Lombards de Bénévent, à l'exemple de Romuald, achevèrent de se convertir à la religion catholique, et choisirent pour évêque Barbatus, aux prières duquel ils attribuoient leur délivrance autant qu'à la force de leurs armes. Grimoald, de retour à Pavie, trouva son état en désordre par la mauvaise conduite de Loup, duc de Frioul, auquel il en avoit confié le gouvernement pendant son absence. Loup, s'étant retiré dans son duché, leva l'étendard de la révolte. Le roi, ne voulant pas armer les Lombards les uns contre les autres, se servit du secours des Abares pour réduire les rebelles. Loup fut vaincu après un combat opiniâtre qui dura trois jours, et qui se termina par sa défaite entière et sa mort. Mais ce ne fut pas sans peine que Grimoald vint à bout de renvoyer dans leur pays ces dangereux alliés, qui prétendoient demeurer maîtres du Frioul par droit de conquête. Il donna ce duché à Vectaris, qui défit les Esclavons, et qui gouverna ses états avec sagesse. Grimoald, pendant la guerre avec l'empereur, avoit reçu plusieurs insultes des habitans de Forlimpopoli, ville de l'exarchat. Pour s'en venger, il y entra par surprise le samedi saint, pendant que toute la ville étoit rassemblée dans le baptistère; il fit un horrible massacre des habitans, sans épargner les diacres mêmes, qui administroient alors le baptême, et qui furent égorgés sur les fonts. Il rasa la ville. Il ne traita pas moins cruellement Oderzo, où Tason et Caccon ses deux frères avoient péri par une trahison. La religion catholique, que Jean, évêque de Bergame, fit

embrasser à ce prince, adoucit dans la suite la dureté de ses mœurs, et son exemple entraîna le reste des Lombards. On s'aperçut bientôt de cet heureux changement. Il ajouta plusieurs lois au code de Rotaris, et corrigea celles qui se ressentoient encore de la férocité primitive de la nation. Alzec, chef d'une horde de Bulgares, étant venu en Italie lui offrir ses services et lui demander un établissement, Grimoald l'adressa à son fils, auquel il céda en 667 le duché de Bénévent; car jusqu'alors Romuald n'en avoit eu que l'administration. Ces nouveaux hôtes étoient un puissant secours contre les entreprises de l'empereur, qui sembloit ne rester en Sicile qu'à dessein de faire une nouvelle tentative. Romuald donna pour demeure aux Bulgares quelques villes du Samnium, qu'on nomme aujourd'hui le comtat de Molise; et Giannone observe que leur langage contribua encore à l'altération de la langue latine, déjà corrompue par le mélange des Lombards. Un traité que Grimoald fit à la fin de son règne avec Childéric II, roi de France, alarma tellement Pertharite, qu'il résolut de se sauver chez les Saxons en Angleterre. Il étoit déjà embarqué lorsqu'il apprit la mort de Grimoald. Ce prince, mourant après neuf années d'un règne glorieux, nomma pour son successeur Garibald, qu'il avoit eu de la fille d'Aripert; il le préféra, quoiqu'en bas âge, au duc de Bénévent qu'il chérissoit, et qui avoit déjà fait connoître sa prudence et sa valeur, parce que Romuald n'étoit pas né d'un mariage légitime. J'ai conduit l'histoire de Grimoald jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 671, pour n'être pas obligé d'interrompre ce qui me reste à raconter du règne de Constant.

Les Siciliens furent d'abord comblés de joie de voir l'empereur fixer dans leur île le siége de l'empire. Mais cette joie ne fut pas longue. Ils éprouvèrent bientôt l'insatiable avidité de ce prince, qui multiplioit les impôts et les exigeoit avec inhumanité. On séparoit les femmes

AN. 664. *Theoph. p. 289. Anast. in Vitaliano. Hist. miscel. l. 19.*

Paul. diac. l. 5, c. 11. Murat. annal. ital. t. 4, p. 133.

de leurs maris, les enfans de leurs pères. On dépouilloit les églises; on enlevoit les vases sacrés. Cette île, la plus riche et la plus fertile de l'univers, malheureuse par sa propre fertilité, qui fait l'attrait du brigandage, souvent ravagée par les barbares, plus souvent encore par l'avarice de ses maîtres, n'avoit jamais été si cruellement pillée. Le désespoir des Siciliens fut porté à un tel point, qu'un grand nombre d'entre eux préférèrent de vivre sous la domination des musulmans. Ils passèrent en Syrie, et s'établirent à Damas, où ils oublièrent leur religion avec leur patrie. Pendant que Constant désoloit l'intérieur de son empire, Moavia, qui n'avoit plus besoin de paix, en dépeuploit les frontières. Abderraman, fils de Caled, se signaloit par ses ravages; il enleva un nombre infini d'habitans. Cinq mille Esclavons passèrent en Asie et se joignirent à lui. Il les conduisit en Syrie, et leur donna des habitations aux environs d'Apamée. Busur, autre lieutenant de Moavia, pénétra en Arménie; et, après l'avoir mise à feu et à sang pendant l'été, il y laissa Phadalas pour continuer de la ravager pendant l'hiver.

AN. 665.

Elmacin, l. 1, c. 7. Pagi ad Baron. Mém. acad. t. 21, hist. p. 116, 117. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 346. M. Cardonne, hist. de l'Afrique, t. 1, p. 25 et suiv. Hist. univ. t. 15, p. 469, 470.

L'année suivante est célèbre, dans les annales des Sarrasins, par une seconde expédition en Afrique. L'empereur, non content d'épuiser par ses vexations la Sicile, la Calabre et la Sardaigne, porta ses mains avides sur l'Afrique. Les Africains avoient besoin de secours, loin d'être en état de supporter de nouvelles charges. Cependant il leur envoya ordre de lui payer une somme pareille à celle qu'ils payoient tous les ans aux Sarrasins. C'étoit, disoit-il, pour les punir d'avoir, sans son consentement, traité dix-sept ans auparavant avec Abdalla; engagement forcé dont il étoit lui-même la cause, n'ayant alors envoyé aucun secours pour opposer aux armes des musulmans. Cette demande de l'empereur, publiée au milieu de Carthage, alarma toute la ville. On s'écrie que *l'empereur veut donc par-*

tager avec les Sarrasins les dépouilles de la province ; qu'il vienne lui-même ; qu'il nous arrache la vie que les Sarrasins nous ont laissée. On chasse l'envoyé ; on l'oblige à se rembarquer au plus vite. Une partie de la province se soulève. Havage, qui, depuis la mort de Grégoire, s'en étoit fait gouverneur, sans nomination ni opposition du souverain, se met lui-même à la tête des révoltés ; il court à Damas, il invite le calife à se rendre maître de l'Afrique, qui lui tend les bras pour s'affranchir d'une insupportable tyrannie. Moavia lève une armée ; c'étoit l'élite des troupes de Syrie et d'Egypte ; il en donne le commandement à un habile général qui portoit le même nom que lui. Havage accompagne cette armée ; mais il meurt en passant par Alexandrie. Le général musulman entre en Afrique ; il traverse la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Il rencontre sur le bord de la mer, près de Tripoli, une armée de trente mille hommes. C'étoient des troupes que Constant avoit fait partir à la première nouvelle du soulèvement de l'Afrique. Moavia leur livre bataille et remporte une victoire complète. Il avance dans le pays nommé autrefois Byzacène, et met le siége devant Géloula, qui étoit l'ancienne Usula, au bord de la mer, vis-à-vis l'île de Cercine. Il y avoit garnison romaine, et la force de cette place l'arrêta long-temps. Il étoit sur le point de lever le siége, lorsqu'un pan de muraille s'étant tout à coup écroulé, les assiégés et les assiégeans accoururent sur la brèche avec une égale ardeur. Le combat fut sanglant et opiniâtre ; mais il fallut céder au nombre. Les musulmans pillèrent la ville, et passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Le butin étoit riche, et peu s'en fallut qu'il ne mît les vainqueurs aux mains les uns contre les autres. On fut obligé d'écrire au calife pour en régler le partage ; il ordonna que tout fût partagé également. Les exploits de Moavia se bornèrent alors à cette con-

quête. Le calife, on ne sait pour quelle raison, rappela son armée, qui retourna en Egypte.

An. 666.
Zon. t. 2, p. 88.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Combesis, hist. monot. c. 14.
Oriens christ. t. 1, p. 231.
Fleury, hist. ecclés. l. 39, art. 42, 48.
Murat. annal. ital. p. 136, 137.
Assemani, bibl. jur. or. t. 4, p. 20.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 217, 256.

Il ne paroît pas que l'empereur ait fait aucun nouvel effort pour recouvrer ce qu'il avoit perdu en Afrique : il ne s'occupoit que de pillages et de querelles ecclésiastiques. Ennemi du pape Vitalien, qui opposoit à l'erreur toute l'autorité de l'église romaine, ce fut sans doute pour le chagriner qu'il favorisa les injustes prétentions de Maur, archevêque de Ravenne. Ce prélat, fier et hautain, étant en contestation avec le pape, avoit été mandé à Rome ; et, sur son refus, le pape l'avoit menacé d'excommunication. Il avoit répondu par une menace pareille, prétendant que l'évêque de Rome n'avoit sur lui aucune supériorité. Ils eurent tous deux recours à l'empereur, qui, sans autre examen, fit expédier un diplome, par lequel il déclaroit les archevêques de Ravenne exempts pour toujours de la dépendance de tout supérieur ecclésiastique, et même de celle *du patriarche de l'ancienne Rome*. Il chargeoit de l'exécution de ce décret l'exarque Grégoire, qui venoit de succéder à Théodore Calliopas. Cependant l'église de Constantinople profita de l'éloignement de Constant. Son fils Constantin, qui gouvernoit l'Orient en son absence, ne prenoit aucun intérêt au progrès de l'hérésie, et penchoit même pour les sentimens orthodoxes. On peut conjecturer qu'il avoit cette obligation à sa mère, dont les historiens ne nous font connoître ni le nom ni la naissance. Le patriarche Pierre étant mort dans la douzième année de son épiscopat, Thomas, diacre et garde des archives, fut élu à sa place. Quelques auteurs ont douté de l'orthodoxie de Thomas et de ses deux successeurs Jean et Constantin ; mais ces prélats sont justifiés de ce soupçon par le sixième concile général, qui fut tenu sous le règne de Constantin Pogonat. Après avoir prononcé anathème contre Sergius, Paul, Pyrrhus et Pierre, le concile examina les lettres synodales de ces

trois patriarches ; il déclara qu'elles ne contenoient rien que d'orthodoxe, et ordonna en conséquence que leur mémoire fût conservée dans les Diptyques. On reconnut même alors que Thomas avoit dessein de se réunir à l'église romaine ; mais qu'étant mort au bout de deux ans et demi d'épiscopat, il n'avoit pu faire tenir au pape sa lettre synodale, à cause des troubles arrivés en Thrace, dont je vais rendre compte.

An. 667.
Abulfarage. Theoph. p. 290, 291, 292. *Cedr. p.* 436. *Hist. miscel. l.* 19.

Depuis que le royaume de Perse étoit détruit, plusieurs officiers perses s'étoient donnés à l'empereur et servoient dans ses armées. Un d'entre eux, nommé Sapor, s'étoit élevé aux premiers emplois de la guerre ; il commandoit les troupes d'Arménie, qui, faisant partie des armées de l'empire, étoient en quartier dans la ville d'Andrinople. Le mépris qu'il faisoit de Constant, à cause de sa lâcheté, et de Constantin, à cause de sa jeunesse, lui fit concevoir l'espérance de se faire lui-même empereur. Mais, pour réussir dans un projet si hardi, il avoit besoin d'un secours étranger. Il jeta les yeux sur les Sarrasins, et son confident Sergius se chargea d'aller à Damas solliciter Moavia de lui fournir des troupes, à condition que Sapor, maître de l'empire, paieroit tribut au calife. L'eunuque André, celui qui avoit retenu à Constantinople la femme et les enfans de Constant, assistoit le jeune Constantin de ses conseils. Ce ministre zélé et clairvoyant, ayant découvert cette trame perfide, partit lui-même pour la traverser. Arrivé à Damas, il trouve la négociation fort avancée, et Sergius déjà établi dans la confiance du calife. Cependant il ne perd pas courage ; il obtient une audience, et demande du secours contre les rebelles. Le calife avoit fait asseoir Sergius à côté de lui, et le montrant à André : *Celui-ci,* dit-il, *me demande le contraire ; faites vos offres tous les deux ; je me déterminerai en faveur de celui qui me donnera davantage. Sergius m'offre déjà de me payer tribut. Prince,* répondit André, *Sergius ne perd rien en chan-*

geant de maître; il est déjà l'esclave d'un Perse. Pour moi, je suis Romain, et je n'asservirai point l'empire à une condition si honteuse; vous ne nous offrez qu'une ombre, et vous exigez qu'on vous abandonne un corps. Dieu est plus puissant que vous, il saura bien nous défendre. En même temps il se retire après avoir salué Moavia; et comme Sergius le chargeoit d'injures, l'appelant un misérable, un monstre qui n'étoit ni homme ni femme, André, se retournant et lançant sur lui un regard terrible: *Tu verras bientôt qui je suis*, lui répondit-il. Il prend sur-le-champ la route de Mélitine, et fait garder les défilés du mont Taurus par où il savoit que Sergius devoit passer. Il n'attendit pas long-temps. Peu de jours après, Moavia mit sur pied quelques troupes, dont il donna le commandement à Phadalas. Sergius, comblé de joie, et glorieux du succès de sa commission, avoit pris les devans pour porter en diligence cette bonne nouvelle à Sapor. Il fut fort surpris de se voir arrêté au passage du mont Taurus. On le charge de chaînes, on le conduit à André. Dès qu'il l'aperçoit, il court se prosterner à ses pieds et lui demander grâce. *Je te l'accorderois, si tu n'avois offensé que moi*, lui dit André; *mais il n'en est point pour un traître à la patrie.* Aussitôt on le mutile et on le pend à un arbre. André envoie un courrier à Constantin pour l'instruire de ce qui est arrivé, et l'avertir de ce qui reste à faire. Le jeune prince fait partir une armée commandée par le patrice Nicéphore, pour aller attaquer Sapor dans Andrinople. Mais un accident imprévu tint lieu de bataille. Le rebelle sortoit tous les jours de la ville pour exercer son cheval et le préparer au combat. Un jour, en passant sous la porte, comme il le pressoit d'un grand coup de fouet, l'animal furieux brusqua son cavalier, et lui alla rompre la tête contre la porte. Sapor tomba mort, et il ne fallut qu'un cheval pour étouffer une révolution naissante qui alarmoit tout l'empire.

Phadalas, arrivé dans la petite Arménie, apprit ces tristes événemens. Il envoya demander de nouveaux ordres au calife, qui, ne voulant pas abandonner l'entreprise, et jugeant les troupes de Phadalas insuffisantes pour agir seules, fit partir son fils Yézid à la tête d'une nombreuse armée. Les deux généraux traversèrent l'Asie mineure, pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine, prirent la ville d'Amorium, sur le fleuve Sangaris en Galatie, y laissèrent en garnison cinq mille hommes de leurs troupes, et retournèrent en Syrie avec une multitude de prisonniers. L'hiver suivant, pendant que la terre étoit couverte de neige, André passa le Bosphore avec un grand corps de troupes légères; et, étant arrivé de nuit à Amorium, il surprit la ville par escalade, passa au fil de l'épée les cinq mille Sarrasins, sans qu'il en échappât un seul, et y laissa une partie de ses troupes. Ce même hiver, des pluies continuelles firent déborder les rivières de l'Asie; le fleuve Scirtus inonda en une nuit toute la ville d'Edesse, et noya quantité d'habitans.

Il y avoit six ans que Constant vivoit à Syracuse, plongé dans la débauche, et ne s'occupant de ses états que pour les ruiner par de cruelles exactions. Enfin, le 15 juillet 668, pendant qu'il étoit dans le bain, l'officier qui le servoit, nommé André, après lui avoir versé de l'eau chaude sur le corps, lui déchargea le vase sur la tête avec violence, et prit la fuite. Ses gardes, étonnés de ce qu'il restoit si long-temps dans le bain, entrent et le trouvent noyé dans l'eau mêlée avec son sang. Il avoit régné vingt-sept ans, et en avoit vécu trente-huit. Perturbateur de l'Eglise, persécuteur des orthodoxes, tyran de ses provinces qu'il abandonnoit en proie aux Sarrasins après les avoir pillées, il n'emporta au tombeau que la haine de ses sujets.

AN. 668.
Theoph. p. 276, 292.
Cedr. p. 436.
Niceph. p. 21.

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT.

An. 669. *Theoph. p.* 292. *Cedr. p.* 436. *Zon. t.* 2, *p.* 89. *Anast. p.* 79. *Glycas, p.* 278. *Anast. in Adeodato. Hist. miscel. l.* 19. *Paul. diac. l.* 5. *c.* 12.

Le meurtre de Constant étoit l'effet d'une conspiration de ses principaux officiers. Aussi ne firent-ils aucune recherche de l'assassin; et, après avoir célébré les funérailles du prince, ils songèrent à se mettre à couvert du châtiment en se donnant eux-mêmes un empereur. Leur choix tomba sur un Arménien nommé Mizize, qui n'étoit recommandable que par sa bonne mine, plus propre à servir de modèle aux peintres et aux statuaires qu'à gouverner un empire. Il se rendoit lui-même justice ; et, aussi exempt d'ambition que dépourvu de talens, il fallut le contraindre d'accepter la couronne. La nouvelle de cette étrange révolution vola si rapidement à Constantinople, qu'on se persuada dans la suite qu'elle y avoit été annoncée par une voix céleste le jour même de l'assassinat de Constant ; miracle fabuleux plus d'une fois renouvelé dans l'histoire. Constantin, fils aîné du prince défunt, et déjà associé à la puissance souveraine, travailla aussitôt à se mettre en état de venger son père et de défendre ses propres droits. Mais les principales forces de l'empire étoient en Sicile au pouvoir des rebelles ; et il eut besoin du reste de l'année pour équiper une flotte, et pour faire des préparatifs capables d'assurer le succès d'une si importante expédition. Il envoya ses ordres à Ravenne, en Campanie, en Sardaigne, en Afrique, pour armer tout ce qu'il y avoit

de vaisseaux, qui viendroient le joindre en Sicile au commencement de l'année suivante. Le jeune prince fut servi avec zèle. Le printemps étoit à peine venu, qu'il se présenta devant Syracuse. Tout plia devant lui; on lui livra les meurtriers de son père, et l'infortuné Mizize, qui n'avoit été forcé d'accepter la couronne que pour la perdre avec la vie. Sa tête et celles des conjurés furent portées à Constantinople. On ne plaignit que le patrice Justinien, homme vertueux, que la haine des vices de son maître avoit rendu criminel. Germain son fils étoit innocent; mais la douleur que lui causa la mort de son père fit sortir de sa bouche quelques paroles injurieuses à l'empereur. Elles furent punies d'un châtiment aussi honteux que cruel : il fut mutilé; et, ayant survécu à ce supplice, quoiqu'il fût pour lors âgé de vingt ans, il devint dans la suite patriarche de Constantinople. Nous le verrons honorer cette place éminente par ses vertus et par sa constance à défendre la foi et la discipline de l'Eglise contre Léon l'iconoclaste. La rébellion s'étoit éteinte à la première vue du jeune empereur : dès qu'il eut rétabli l'ordre en Occident, il reprit la route de Constantinople, où il rapporta le corps de son père, qu'il fit enterrer dans l'église des Saints-Apôtres. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de *Pogonat*, c'est-à-dire *le barbu;* parce qu'étant parti sans barbe quelques mois auparavant, il revint avec une barbe longue et épaisse. Comme il faisoit hautement profession de la foi catholique, il fut secondé dans son expédition par le zèle et le crédit du pape Vitalien. Les services éclatans que saint Grégoire avoit rendus en Italie avoient fort augmenté l'autorité de ses successeurs, même dans les affaires temporelles.

A peine Constantin avoit-il quitté la Sicile, qu'une flotte de Sarrasins y arriva d'Alexandrie. Il y a beaucoup d'apparence que les conjurés les avoient appelés à leur secours; mais ils arrivèrent trop tard. Ils en-

Anast. in Adeodato. Paul. diac. l. 5, c. 13. Regino chr. Murat. an-

nal. d'Ital. t. 4, p. 140.

trèrent sans résistance dans le port de Syracuse. Il n'y eut qu'un petit nombre d'habitans qui eurent le temps de se sauver dans les châteaux et sur les montagnes des environs : le reste fut égorgé. La ville, livrée au pillage, éprouva la cruauté de ces barbares. Ils emportèrent avec eux tous les ornemens, toutes les statues et les vases d'or, d'argent, d'airain, dont Constant avoit dépouillé la ville de Rome, et que Constantin avoit laissés en Sicile, à dessein sans doute de les renvoyer aux églises d'où ils avoient été enlevés.

Theoph. p. 293. Cedr. p. 436. Zon. t. 2, p. 89. Hist. miscel. l. 19. Assemani, bibl. jur. or. t. 4, art. 25. Du Cange, fam. byz. p. 120. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 142. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 264, 266.

Sur la fin de cette année ou au commencement de la suivante, l'empereur étouffa dans l'origine une sédition qui pouvoit devenir dangereuse. Il avoit honoré du titre d'Auguste ses deux frères Héraclius et Tibère. Mais, pour ne pas leur communiquer son pouvoir, il ne les avoit pas fait couronner, et ne leur donnoit aucune part aux affaires. Les soldats dispersés en Asie, excités sans doute par de sourdes intrigues, se rendirent de toutes parts à Chrysopolis, et, se regardant comme arbitres du gouvernement, ils vouloient que la puissance souveraine fût également partagée entre les frères. *Nous adorons les trois personnes de la sainte Trinité*, crioient ces hommes grossiers ; *nous voulons être gouvernés sur la terre comme nous le sommes dans le ciel ; il nous faut trois empereurs.* Constantin, effrayé d'abord de cette émeute, leur envoya Théodore de Colones, ministre adroit et fidèle, qui, loin de combattre leur caprice, les loua beaucoup du zèle qu'ils témoignoient pour la famille impériale, les assura que l'empereur avoit le même désir, qu'il n'étoit question que d'avoir le consentement du sénat, auquel leur proposition ne pouvoit manquer d'être agréable. Sous prétexte d'aller consulter cette auguste compagnie, il choisit les plus mutins, et leur fit passer le détroit avec lui. Dès qu'ils furent à Constantinople, il les fit pendre au bord de la mer, vis-à-vis de Chrysopolis. La vue d'une si prompte exécution

frappa de terreur leurs camarades; ils prirent aussitôt la fuite, couverts de honte, comme une armée battue, et retournèrent dans leurs garnisons. L'empereur se contenta de faire observer ses frères, après les avoir avertis qu'ils eussent à se conduire avec plus de modération et de sagesse.

La puissance des Sarrasins croissoit de plus en plus. L'état de foiblesse où l'empire étoit réduit favorisoit leur passion de ravager et de conquérir. C'étoit une jeunesse robuste et bouillante qui attaquoit un corps usé de vieillesse et de maladie, déjà privé d'une partie de ses membres. Moavia, toujours agissant, quoique assis au milieu de Damas, portoit ses regards au-delà de ses vastes états; il dirigeoit la marche de ses généraux, il assuroit leurs succès; et tandis que Phadalas et Busur désoloient l'Asie mineure, et portoient le ravage jusqu'aux portes de Cyzique, il faisoit partir un nouveau général, brûlant de courage et de fanatisme, pour achever la conquête de l'Afrique. C'étoit Oucba, qui, depuis l'expédition d'Amrou, étoit demeuré à Barca pour contenir les Berbers, et pour leur prêcher le mahométisme. Ce missionnaire guerrier reçut dix mille hommes des meilleures troupes de Syrie, la plupart cavaliers, avec ordre d'étendre la puissance et la doctrine musulmane. Ayant grossi son armée d'un grand nombre de Berbers, il s'avança dans la Byzacène, dont les Sarrasins s'étoient ouvert l'entrée dans leur incursion précédente. Tout ce pays fut inondé du sang des chrétiens; mais, fidèle à la loi de la guerre prescrite par Abubècre, Oucba laissa la vie aux femmes, aux enfans et aux vieillards; il envoya quatre-vingt mille prisonniers en Egypte.

An. 670.
Theoph. p. 293.
Cedr. p. 436, 437.
Hist. miscel. l. 19.
Herman. Contract. chron.
Okley.
D'Herbelot, bibl. orient.
Mém. acad. t. 21, hist. p. 117 et suiv.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 346.
M. Cardonne, hist. de l'Afrique, t. 1, p. 29 et suiv.
Hist. univ. t. 15, p. 469.

Maître de cette vaste contrée, il voulut s'en assurer la possession en fondant une grande ville qui rendît son nom immortel, et qui servît aux musulmans de place d'armes pour étendre leurs conquêtes, et de re-

traite dans les événemens incertains de la guerre. Il choisit une situation avantageuse près d'une forêt, au midi d'une montagne fertile, à quarante lieues de Carthage vers le sud-est, et à quinze lieues de la côte où étoit bâtie l'ancienne Adrumette. Il est étonnant que d'habiles littérateurs, d'après un passage d'Elmacin mal entendu, aient placé Caïroan sur les ruines de l'ancienne Cyrène, qui en étoit éloignée de près de trois cents lieues vers l'orient, ces deux villes étant séparées par ce vaste contour de rivages qui bordent la Cyrénaïque, la Tripolitaine et la Byzacène. La ville fut environnée d'une muraille de briques, et flanquée de tours, sur un circuit d'une lieue et demie. Destinée à la résidence du gouverneur de l'Afrique, elle fut bientôt peuplée de Sarrasins, auxquels elle servoit de citadelle pour maintenir les Africains dans l'obéissance. Fortifiée selon l'usage de ces temps-là, et trop éloignée de la mer pour craindre l'insulte des flottes ennemies, elle se rendit considérable non-seulement par ses richesses, mais encore par l'étude des sciences et des lettres. Ce fut une des plus célèbres académies des musulmans. Elle devint le siège royal et la capitale des états que les califes fatimites possédèrent en Afrique. Cette ville fameuse subsiste encore aujourd'hui, mais fort déchue de son ancienne splendeur, depuis que les Turcs s'en sont rendus maîtres vers le milieu du seizième siècle. Après la destruction de l'empire des Sarrasins, Caïroan se soutint sous la domination de ses rois particuliers.

Pendant la construction de cette ville, qui fut achevée au bout de cinq ans, Oucba poussoit ses conquêtes. Mais une intrigue de cour vint arrêter ses progrès. Obligé de céder sa place à un affranchi protégé, nommé Dinar, il vit détruire son ouvrage. Le successeur, jaloux de la gloire d'Oucba, entreprit de bâtir une autre ville, et, pour la peupler, il y transporta les habitans de Caïroan. Après la mort de Moavia, Oucba, rétabli par Yézid,

détruisit à son tour cette ville rivale, et rendit à Caïroan ses habitans. Il mit Dinar dans les fers et reprit le cours de ses exploits. Il battit les troupes romaines près de Mélich, une des plus importantes villes du pays, qui étoit l'ancienne Numidie; et, sans s'arrêter devant cette place, non plus que devant Bagaï, qu'il tenta en vain d'emporter d'emblée, il entra dans le Zab. C'étoit une contrée peuplée de trois cent soixante bourgs, dont la capitale, nommée *Erbé*, autrefois *Lambesa*, avoit près de trois lieues de circuit. Le gouverneur, étant venu à la rencontre d'Oucba, fut défait; il rallia ses troupes sous les remparts de Tahert, où un grand corps de Berbers vint le joindre. Il fut encore taillé en pièces; et les habitans s'étant sauvés dans des lieux inaccessibles, les Sarrasins demeurèrent maîtres du pays. Le vainqueur, ne trouvant plus d'obstacle, traversa la Mauritanie et marcha droit à Tanger. Julien, que d'autres nomment Elie, qui commandoit dans cette place, trop foible pour arrêter ce torrent, prit le parti de la soumission; il alla offrir de riches présens au général musulman. Oucba apprit de lui que les habitans de la côte occidentale étoient une nation féroce, sans lois, sans humanité, sans religion. Ce rapport enflamma le zèle et le courage d'Oucba. Il va chercher ces barbares, force les passages du mont Atlas, traverse ce vaste pays hérissé de hautes montagnes et coupé de défilés, et trouve toute la nation sous les armes dans la province de Sous, aujourd'hui la plus méridionale du royaume de Maroc. Il les taille en pièces malgré leur courage opiniâtre; et, les ayant poursuivis jusqu'à leur capitale, nommée aussi *Sous* ou *Tarodant*, il y entre avec eux, et y fait un butin immense, dont la partie la plus précieuse, surtout pour des Sarrasins, furent les femmes : la beauté la plus rare dans les autres climats, étoit commune en ce pays; celles qu'ils eurent de trop furent vendues jusqu'à mille pièces d'or et au-delà, c'est-à-dire, environ treize mille livres de

notre monnoie. Tout fuyoit, tout tomboit devant Oucba; la mer seule arrêta ce guerrier terrible. Alors s'avançant fièrement sur le rivage, il pousse son cheval dans les flots; et levant au ciel ses yeux et son bras armé d'un cimeterre: *Grand Dieu*, s'écrie-t-il, *sans cette barrière que tu m'opposes, j'irois chercher d'autres nations chez qui ton nom est ignoré, pour les forcer à n'adorer que toi ou à mourir.*

Après cette saillie de piété musulmane, il regagne le rivage, et, s'étant retourné pour contempler encore cet élément qui osoit borner ses conquêtes, il traverse de nouveau l'Afrique, dont toutes les nations trembloient sur son passage, et revient à Caïroan. Fier de sa gloire et plein de mépris pour les peuples vaincus, il crut n'avoir plus besoin de ses troupes; il les dispersa dans les provinces conquises, et ne retint que cinq mille hommes. Il restoit encore plusieurs villes occupées par des garnisons impériales. Oucba, parcourant l'Afrique avec la rapidité d'un éclair, n'avoit conquis que les lieux de son passage. Les troupes romaines se rassemblent, et, n'ayant point de chef pour les commander, elles s'adressent à un prince maure, grand capitaine, accrédité par sa prudence et par sa valeur parmi les Berbers. Il se nommoit Kuscilé. Il s'étoit fait mahométan; mais, plus ambitieux qu'attaché à une religion qu'il n'avoit embrassée que par politique, il saisit avec empressement l'occasion de se faire un royaume. Des Romains et des Berbers qui vinrent en foule se ranger sous ses étendards il forma une armée plus nombreuse que ne pouvoient être les troupes musulmanes quand elles auroient été réunies. Il marcha aussitôt vers Caïroan. Dinar, quoique dans les fers, fut le premier instruit de cette révolte. Il en avertit Oucba, qui, ne se sentant pas en état de résister à des forces si supérieures, ne vit d'autre ressource, pour sauver son honneur, que de périr les armes à la main. Il fait venir Dinar de-

vant lui : *Généreux esclave*, lui dit-il, *je te devrois le salut des musulmans, si mon imprudence, en les séparant les uns des autres, ne les eût mis hors d'état de s'entre-secourir. Je te rends la liberté ; cherche une retraite où tu puisses rassembler de nouvelles forces, pour rétablir ici l'empire du prophète. Pour moi, je vais mourir ; il ne m'est pas permis de fuir devant des chrétiens. Je te remercie de la liberté que tu me rends*, répond Dinar, *et je veux te faire connoître que j'en suis digne. J'ai droit de te haïr ; mais j'aime encore plus la religion et la gloire musulmane. Penses-tu que je sois plus capable que toi de les déshonorer par la fuite? Je mourrai avec toi, avec qui je n'aurois pu vivre.* Oucba, résolu de mourir, se met aussitôt en marche ; il épargne aux ennemis plus de la moitié du chemin. Les deux armées se rencontrent dans le Zab. Oucba et Dinar, à la tête de cinq mille hommes vis-à-vis de cent mille, brisent les fourreaux de leurs épées, et les jettent à leurs pieds. Les soldats imitent leur exemple ; et, possédés de la même fureur, ils s'élancent en désespérés sur les ennemis, dont ils font un affreux carnage. Nul d'entre eux ne reçoit la mort qu'après l'avoir donnée à plus d'un Romain ou d'un Maure. Le combat ne finit que par le massacre du dernier musulman. Oucba expira sur un monceau de cadavres, et le champ de bataille qui fut son tombeau est encore aujourd'hui le monument de sa valeur; on l'appelle *le champ d'Oucba.* Kuscilé, vainqueur, chassa les musulmans de Caïroan, dont il demeura le maître jusqu'à la troisième année du successeur de Constantin.

L'Italie n'étoit pas heureuse, et ne pouvoit l'être sous la domination des exarques, qui profitoient de l'éloignement du prince pour s'enrichir aux dépens des sujets ; mais au moins elle étoit tranquille du côté des Lombards, si l'on excepte quelques entreprises des ducs de Bénévent pour agrandir leurs états. Grimoald étant

An. 671.
Paul. diac. l. 5, c. 33, 35, 36, 37. Giann. hist. nap. l. 4, c. 11. Abrégé chr. de l'hist. d'I.

tal. t. 1, p. 258, 262 et suiv.

mort en 671, Garibald son fils, encore enfant, lui succéda; mais il ne porta que trois mois le titre de roi. Pertharite, ayant appris la mort de Grimoald au moment même qu'il s'embarquoit pour se retirer en Angleterre, revint aussitôt en Italie. La révolution qui le plaça sur le trône fut aussi rapide que celle qui l'en avoit précipité neuf ans auparavant. Il trouva toute la nation disposée à le reconnaître; et, dès qu'il parut, Garibald fut oublié. Il fit revenir de Bénévent sa femme Rodelinde et son fils Cunibert, que Romuald n'osa lui refuser. Ce prince, instruit par ses malheurs, ne songea qu'à maintenir la paix dans ses états, et, pendant les seize années de son règne, il n'eut aucun démêlé avec l'empire.

An. 672.

Rubeus, hist. rav. l. 4. Murat. ann. d'Ital. t. 4, p. 152, 166. Abr. chronol. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 264 et suiv.

Mais quelques prélats, oubliant qu'un des devoirs les plus sacrés de leur état est de maintenir l'union et la concorde, ne furent pas aussi pacifiques. L'empereur fut obligé d'interposer son autorité pour les réduire à la subordination légitime. Je parle des archevêques de Ravenne. Cette ville, résidence des exarques, lieutenans de l'empereur en Italie, étoit devenue rivale de Rome; elle mettoit sur pied des troupes nombreuses de cavalerie et d'infanterie. Ses archevêques étoient riches et puissans; ils avoient de grandes possessions en Istrie et jusqu'en Sicile. Nous avons déjà vu l'ambition de Maur qui s'égaloit au pape, et qui fut confirmé dans ses orgueilleuses prétentions par un diplome de Constant. Ce prélat mourut en 672, et ses derniers soupirs soufflèrent encore le feu de la discorde. Il exhorta son clergé à se maintenir dans l'indépendance qu'il lui avoit procurée, et à ne s'adresser au pape ni pour l'ordination de ses successeurs, ni pour obtenir le *pallium*, qu'il ne falloit, disoit-il, recevoir que de l'empereur. Ses conseils turbulens furent mieux suivis que ne l'auroient été de pieuses volontés. Son successeur Réparat fit le voyage de Constantinople. Il reçut de

l'empereur de nouveaux privilèges ; mais ce fut à condition qu'il rentreroit sous l'obéissance du siége de Rome. Il mourut à son retour, sans avoir eu le temps de donner des preuves de sa soumission. Théodore, qui lui succéda, ne différa point de remplir cette obligation : il alla se faire sacrer à Rome. Cet acte de déférence révolta l'orgueil de son clergé. On se sépare de lui ; la guerre s'allume entre le prélat et les ecclésiastiques de Ravenne. D'un côté, l'archevêque prive le clergé de quelques droits légitimes ; de l'autre, le clergé fait schisme, et refuse de communiquer avec l'archevêque. Il fallut avoir recours à la puissance séculière ; l'exarque vint à bout de réunir les deux partis. Mais les différends du saint-siége avec les archevêques ne furent entièrement terminés qu'en 682, par la sage condescendance du pape Léon, qui, en abandonnant des droits abusifs usurpés par ses prédécesseurs, retint ceux qui étoient réels et légitimes. La transaction faite à ce sujet fut confirmée par un décret de l'empereur, qui, dérogeant à celui de Constant, ordonna que l'église de Ravenne rentrât sous la dépendance du saint-siége ; et que, suivant l'ancien usage, l'archevêque allât se faire sacrer à Rome. On célébroit à Ravenne l'anniversaire de l'archevêque Maur, comme du restaurateur des privilèges et de la gloire de son église ; le pape défendit de rendre cet honneur à la mémoire d'un prélat mort dans les liens de l'excommunication ; et il fut obéi.

Tandis que l'Occident étoit en paix, les Sarrasins tenoient l'Orient dans de continuelles alarmes. Cette année 672, ils équipèrent une flotte beaucoup plus formidable qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. L'épouvante s'empara des esprits ; les phénomènes de la nature furent interprétés comme des présages funestes. Un arc-en-ciel, qui parut au mois de mars pendant plusieurs jours, jeta les peuples dans la consternation. C'étoit, disoit-on, l'avant-coureur de la destruction universelle. *Theoph. p. 294.*

Les Sarrasins même n'étoient pas sans crainte; une épidémie cruelle désoloit l'Egypte. Moavia, peu susceptible de ces terreurs, mit sa flotte en mer sous le commandement de deux renégats, Mahomet et Caïs, qui, rangeant les côtes de l'Asie mineure, entrèrent dans l'Archipel. La saison étant déjà avancée, la flotte se sépara : une partie alla hiverner dans le golfe de Smyrne, le reste sur les côtes de Lycie et de Cilicie.

Theoph. p. 295. Cedr. p. 437. Hist. miscel. l. 19. Plin. l. 2, c. 109. Proc. bel. goth. l. 4, c. 11. Leo. tactic. c. 19, art. 6, 46, 52. Constant. Porph. de adm. imp. c. 13, 48. Anna Comnena. Alex. l. 11, p. 386. Nicetas in Isaac. Ang. l. 1, c. 10. Hist. Hierosol. auctoris incerti apud gesta Dei per Francos, p. 1167. Sigeb. chr. Albertus magnus, de mirabilibus mundi. Jul. Scalig. exercit. 13 in Cardan. Joinville, hist. de St. Louis, édit. du Louvre, p. 44. Du Cange, notes sur Villehar-

On ne doutoit pas que cet armement ne fût destiné à l'attaque de la capitale de l'empire; aussi l'empereur fit-il pendant cet hiver les préparatifs nécessaires pour la défendre. Un Syrien nommé Callinique, de la ville d'Héliopolis, et sujet des Sarrasins, trouva moyen de s'échapper, et vint à Constantinople. Il y porta l'invention du feu grégeois, la plus meurtrière que les hommes aient imaginée, avant la poudre à canon, pour la destruction de leurs semblables. On connoissoit depuis longtemps une composition de soufre et de naphte, sorte de bitume que les Grecs appeloient *l'huile de Médée*, parce qu'ils prétendoient que cette princesse l'avoit mise en œuvre pour faire périr sa rivale. On en faisoit usage dans les siéges pour brûler les machines des assiégeans. C'étoit de ce feu artificiel que Genséric avoit rempli les brûlots qui détruisirent la flotte romaine commandée par Basilisque. On s'en servit aussi sous Anastase pour brûler la flotte de Vitalien. Jule Africain, qui vivoit sous Elagabale et sous Alexandre Sévère, parle d'un feu artificiel composé de soufre-vif, de nitre ou de sel fossile, et de la pierre de tonnerre broyés ensemble; mais ces inventions funestes n'étoient pas encore le feu grégeois. Il devoit entrer dans celui-ci ce que la nature a de plus violent. On ne tire pas beaucoup de lumière d'Anne Comnène, qui semble vouloir en décrire la composition; elle ne parle que de gommes d'arbres résineux broyées avec le soufre. Jule Scaliger, dans son ouvrage contre Cardan, en donne une double préparation; il

cite pour autorité deux écrivains, l'un Arabe, l'autre Catalan, sans nommer ni l'un ni l'autre. D'habiles chimistes prétendent que le mélange des ingrédiens qu'il indique, et dont il donne un long détail jusqu'à en fixer les doses, seroit capable des effets qu'on attribue au feu grégeois. L'expérience fait connoître que l'huile de pétrole toute seule en produit d'épouvantables. On trouve une composition à peu près semblable dans le *Traité des merveilles du monde*, faussement attribué à Albert-le-Grand. Les auteurs nomment ce feu tantôt *feu marin*, parce qu'on s'en servoit principalement dans les combats de mer; tantôt *feu liquide*, parce que c'étoit quelquefois une liqueur distillée. C'est pour cette raison qu'il est aussi désigné sous le nom d'*huile incendiaire*. Il brûloit dans l'eau; et, contre la nature des autres feux dont la flamme s'élève, il se portoit en bas, et suivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner. Il dévoroit tout; ni les pierres, ni le fer même ne résistoient à son activité. On ne pouvoit l'éteindre qu'avec le vinaigre, le sable ou l'urine. On l'employoit de plusieurs manières. Dans les batailles navales, on remplissoit de cette matière des brûlots qu'on lâchoit après y avoir mis le feu. On disposoit sur la proue des navires de course, nommés *dromons*, de grands tubes de cuivre, placés comme le coursier sur nos galères, et par le moyen du vent on lançoit ce feu dans les vaisseaux ennemis. Dans les combats de terre on le souffloit par des tuyaux de cuivre garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On renfermoit aussi la matière inflammable, tantôt pulvérisée, tantôt réduite en huile, dans des fioles de verre ou dans des vases de terre vernissée, que les soldats jetoient à la main après avoir allumé l'amorce, comme on jetoit les grenades dans nos armées il n'y a pas encore longtemps. *Ce feu liquide*, dit un auteur grec, *dormoit dans les vases qui le tenoient enfermé*. Dans les siéges on se

douin, p. 306; *et sur Joinville*, p. 71.
Le même, gloss. latin et grec.
Vossii variæ observ. c. 15.

contentoit quelquefois de lancer sur les machines des assiégeans des épieux de fer fort pointus, et environnés d'étoupes imbibées de cette liqueur. Mais la plus terrible manière de mettre en œuvre le feu grégeois étoit de le lancer avec la baliste ou l'arbalète. On en jetoit alors une quantité prodigieuse, qui, traversant l'air avec la splendeur de l'éclair et le bruit du tonnerre, embrasoit avec une horrible explosion des bataillons, des navires, des édifices entiers. La poudre avoit tout l'effet de la nôtre, hors qu'on ne s'en servoit pas pour chasser des balles, des pierres, ou des boulets. Tous les historiens les plus approchans de ces temps-là attribuent à Callinique cette invention infernale. Vossius se trompe quand il dit que ce Syrien la tenoit des Sarrasins, et ceux-ci des Chinois, qui venoient alors jusque dans le golfe Arabique. On voit par l'histoire que les Sarrasins en furent assez long-temps les victimes, avant que de la connoître. Les auteurs donnent même quelquefois à cet artifice le nom de *feu romain*. Il a été retrouvé de nos jours, et replongé aussitôt dans l'oubli par la sagesse d'un monarque ami de l'humanité. Les empereurs en faisoient un secret; ils ne le confioient qu'à un ingénieur nommé par eux et résidant à Constantinople, dont ils exigeoient sans doute le serment qu'il ne le communiqueroit à personne. Lorsqu'un prince étranger, qu'ils vouloient satisfaire, les prioit de lui faire part de cette invention, ils aimoient mieux lui envoyer la matière toute préparée que de l'instruire de la préparation. Constantin Porphyrogénète, qui vivoit au dixième siècle, dans les instructions qu'il donne à son fils, lui recommande avec beaucoup d'instance de tenir cette composition secrète; et cet empereur, grand conteur de fables, dit qu'elle fut apportée par un ange au grand Constantin; que ce prince chargea de malédictions quiconque la communiqueroit aux étrangers; qu'il le déclara infâme, et permit à toute per-

sonne de lui courir sus, fût-il empereur ou patriarche. Si on veut l'en croire, le ciel même eut la complaisance de se conformer à cette injonction de Constantin: un des dépositaires du secret ayant osé le révéler fut tué d'un coup de foudre.

Constantinople dut alors son salut au peu d'expérience des Sarrasins, qui, n'assiégeant les villes que pendant l'été, leur laissoient le temps de l'hiver pour réparer leurs pertes et se préparer à une nouvelle défense. La flotte, s'étant réunie au printemps de 673, vint envelopper la ville. Constantinople est un triangle dont la base regarde l'occident, et la pointe aboutit au Bosphore, qui la sépare de l'Asie. Le côté méridional est appuyé sur la Propontide; le golfe de Céras borde le côté du septentrion. Les vaisseaux ennemis occupoient tout ce vaste contour qui s'étend depuis l'angle de la base formée par la Propontide, où est aujourd'hui le château des sept tours, jusqu'au promontoire qui termine le golfe de Céras. La flotte étoit augmentée d'un nouveau renfort sous la conduite de Calé, le plus vaillant et le plus hardi des Sarrasins, envoyé par Moavia en qualité de commandant-général. Yézid, fils du calife, s'y transporta lui-même quelque temps après. Mais ce qui animoit encore davantage les musulmans, c'est qu'ils voyoient combattre à leur tête trois vieillards respectés de toute la nation. C'étoient d'anciens compagnons de Mahomet, à qui le zèle de leur religion faisoit essuyer malgré leur grand âge les dangers et les fatigues de cette guerre. L'un deux, nommé Abou-Aïoub, étoit celui qui avoit donné asile au prophète lorsqu'il s'étoit sauvé à Médine. Etant mort pendant le siége, il fut enterré près des murs; et son tombeau est encore en grande vénération chez les musulmans; c'est là que les empereurs ottomans vont ceindre l'épée lorsqu'ils prennent possession du trône. Les troupes de débarquement faisoient leurs attaques du côté de terre. Toutes

Theoph. p. 294. Cedr. p. 437. Niceph. p. 21, 22. Hist. miscel. l. 19. Zon. t. 2, p. 89, 90. Elmacin. l. 1, c. 7. Okley. Jault, sur Okley. Hist. univ. t. 15, p. 470, 472, 475, 480.

les machines alors en usage portoient de part et d'autre la mort dans la ville et dans l'armée. Mais rien ne causa plus de frayeur et de perte aux Sarrasins que la pluie de feu grégeois, qui, tombant sur eux du haut des murs, s'attachoit aux hommes et aux vaisseaux, et les dévoroit jusque dans les eaux, sans qu'il fût possible de l'éteindre. Cependant tous ces maux ne purent vaincre leur opiniâtreté. Ils étoient encouragés par une tradition suivant laquelle Mahomet avoit déclaré que tous les péchés seroient pardonnés à l'armée musulmane qui prendroit la ville capitale de César. Après avoir fait des efforts continuels durant cinq mois, ils allèrent attaquer Cyzique; et, après l'avoir prise, ils en firent leur place d'armes et leur quartier d'hiver. La guerre dura sept ans; ils revenoient tous les ans au mois d'avril devant Constantinople, et retournoient à Cyzique au mois de septembre. Pendant un si long temps ni les musulmans ne se lassèrent d'attaquer, ni les Romains de se défendre. Les historiens ne nous donnent aucun détail de ce siége mémorable. Tant d'actions de valeur qui ont dû le signaler de part et d'autre sont restées dans l'oubli. Ainsi, pendant la durée de cinq ans, l'histoire de l'empire se réduit presqu'au silence.

Theoph. p. 295, 296. Hist. miscel. l. 19. Anast. in Adeodato. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 325. Assemani bibl. or. t. 2, p. 104. Hist. univ. t. 15, p. 478.

Quoique les principales forces des Sarrasins fussent rassemblées devant Constantinople, ils étoient devenus assez puissans pour former encore d'autres entreprises. Abdalla, fils de Caïs, joint à Phadalas, entra dans l'île de Crète, où il passa l'hiver. Ce fut la première descente des Sarrasins dans cette île célèbre. D'autres auteurs nomment Elaredi le chef de cette expédition. Moavia traitoit les chrétiens avec douceur; il n'exigeoit d'eux que le tribut, et ne leur refusoit pas les grâces qu'il accordoit à ses autres sujets. Ce fut à leur prière qu'il voulut bien réparer à ses dépens l'église d'Edesse. Un tremblement de terre l'avoit fait tomber le 3 avril 679, et grand nombre de chrétiens, alors assemblés,

avoient péri sous les ruines. Des nuées de sauterelles ravagèrent la Syrie et la Mésopotamie. L'Italie, surtout aux environs de Rome, essuya de furieux orages; le pays fut inondé en plein été, et grand nombre d'habitans furent tués par la foudre.

Les Sarrasins avoient perdu la meilleure partie de leur armée, et la peste faisoit périr ceux que le fer et le feu grégeois avoient épargnés. Leur retraite, toujours réglée au mois de septembre, rendoit inutiles tous les travaux précédens; c'étoit chaque année un nouveau siége et de nouvelles fatigues. Enfin, au bout de sept ans, ils se rebutèrent, et s'éloignèrent de Constantinople, en 679, avec autant de honte que de regret. Les habitans attribuèrent le succès de leur défense à la protection de la sainte Vierge, dont ils avoient déjà éprouvé le secours cinquante-trois ans auparavant, lorsque les Abares, joints aux Perses, étoient venus attaquer leur ville. Ce qui les confirma dans cette pensée, c'est que l'armée sarrasine, encore très-nombreuse lorsqu'elle leva le siége, fut entièrement détruite dans la retraite. Comme le feu grégeois leur avoit fait perdre un grand nombre de vaisseaux, ils ne purent embarquer toutes leurs troupes; et trente mille hommes, sous la conduite de Sophian, prirent la route de terre pour retourner en Syrie. La flotte rangeoit la côte de Pamphylie, lorsqu'une furieuse tempête la porta sur le promontoire de Sylée, ou Perge, avec tant de violence, que tous les navires furent brisés et abîmés dans les eaux. L'armée de terre ne fut pas plus heureuse. L'empereur avoit envoyé à sa poursuite tout ce qu'il avoit de troupes à Constantinople, sous la conduite de trois généraux, Florus, Pétronas et Cyprien. Ils la joignirent près de Cibyre; les soldats sarrasins, languissans, estropiés, couverts de blessures, ayant à peine assez de force pour une marche tranquille, furent taillés en pièces presque sans résistance, comme des malades qu'on auroit égor-

An. 679.
Theoph. p. 295.
Cedr p. 437.
Niceph. p. 22.
Zon. t. 1, p. 90.
Hist. miscel. l. 19.
Const. Porphyr. l. 1, them. 14.
Combesis. not. ad orat. τῆς ἀκαθίστε.

gés dans leurs lits. Il n'en coûta aux Romains que la peine de les atteindre.

Theoph. p. 295. Cedr. p. 437. Niceph. p. 22. Zon. t. 2, p. 90. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 21. Pagi ad Baron. Assemani bibl. jur. or. t. 4, c. 25.

Tant de pertes rabattirent la fierté du calife. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople pour traiter de la paix. L'empereur les reçut avec bonté ; il fit partir avec eux le patrice Pizigaude, vieillard sage, éloquent, et très-expérimenté dans les affaires d'état. Après d'assez longues contestations, le calife consentit à payer tribut à l'empire ; il devoit chaque année envoyer trois mille livres d'or, rendre cinquante prisonniers, et faire présent d'autant de chevaux arabes de la meilleure race. A ces conditions la paix fut conclue pour trente ans, et confirmée par le serment des deux princes. Pizigaude se fit estimer du calife, qui le combla de présens. Ce joug imposé à une nation qui faisoit trembler toutes les autres fit grand honneur à Constantin. Ce fut un signal qui fit tomber à ses pieds tout l'Occident. Le kan des Abares, le roi des Lombards, les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolette, lui députèrent pour lui demander son amitié. Il prit le ton supérieur dans les traités qu'il fit avec eux ; tout plioit devant un prince qu'on croyoit assez habile et assez heureux pour relever l'ancienne majesté de l'empire, et lui rendre tout l'éclat dont il avoit brillé sous le premier Constantin.

Theoph. p. 295. Cedr. p. 437. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 21. Willelmus tyr. bel. sacr. l. 22, c. 8. Jacob. à Vitriaco apud gesta Dei per Francos, p. 1093. Pagi ad Baron. Dandini,

Ce fut un nouvel ennemi, sorti des cavernes du Liban, qui obligea le calife à recevoir des conditions si peu compatibles avec la fierté sarrasine. Les Maronites vengeoient l'empire malgré l'empereur, qui les traitoit de rebelles, parce que, se voyant abandonnés, ils s'étoient donné un chef. Ils rendoient aux Sarrasins, dans la Syrie, tous les maux que les Sarrasins causoient à l'empire dans l'Asie mineure. Cette nation, qui, semblable aux matières légères, n'a point été submergée au milieu des flots de tant de barbares divers, dont la Syrie a été inondée, et qui subsiste encore aujourd'hui sous la protection du prince des Druses, se forma dans le sep-

tième siècle, et dut sa naissance à ses malheurs et à son courage. Les montagnes du Liban lui servirent d'abord de berceau, et ensuite de remparts contre les fureurs des Sarrasins. C'est ainsi qu'en plusieurs points de notre globe on aperçoit des nations anciennes, cachées entre des montagnes, où, conservant leur liberté originaire, à l'abri de leur indigence encore plus qu'à la faveur de ces boulevards naturels, elles se maintiennent pauvres et heureuses par le mépris ou par la crainte des peuples conquérans qui les environnent. Nous avons déjà dit un mot des nouveaux souverains de Byblos dans le récit de la bataille d'Emèse, sous l'an 634. L'occasion présente nous oblige d'entrer dans un plus grand détail. Du temps que Chosroës II ravageoit la Syrie, il avoit établi des garnisons dans la vallée de Tripoli, entre les montagnes et la mer. Ce beau pays, devenu une de ses provinces, prit le nom de *Chosroène*, et porte encore aujourd'hui celui de *Kesroan*. Les incursions des Perses désolant tous les environs, dont l'empereur sembloit avoir abandonné la défense, un habitant du pays, homme puissant et courageux, nommé Joseph, se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers assez hardis pour le suivre : il s'empara de Byblos, et, sans l'aveu ni l'opposition de l'empereur, il défendit la côte de Phénicie. Job, qui lui succéda, étendit ses conquêtes jusqu'en Galilée, et se rendit maître de Césarée de Philippe. Héraclius regardoit avec indifférence les progrès de cette nouvelle dynastie : il aimoit mieux voir ces pays au pouvoir de ses sujets naturels que sous la domination des Perses. Elie, successeur de Job, amena des troupes à l'armée romaine pour combattre les Sarrasins devant Emèse, et fut tué dans la bataille. Un second Joseph prit sa place ; et, malgré les efforts des Sarrasins, qui se rendirent maîtres de la côte de Syrie depuis Antioche jusqu'en Egypte, il se maintint dans Byblos, et se fortifia sur les hauteurs du Liban. Jean,

voyage du mont Liban. c. 19, avec les remarques de Richard Simon.
Faustus Naironus, de origine Maronitarum.
Le Quien, oriens christ. t. 3, p. 1 et seqq.
Assemani bibl. or. t. 1, c. 20, 35.
Idem, ital. hist. script. t. 2, p. 93, 94, 100, 101, 102, 104, 105, 468, 469.

héritier de sa puissance et de sa valeur, entreprit de reconquérir la Terre sainte. Une nouvelle peuplade, sortie des territoires d'Antioche, d'Apamée et d'Emèse, au nombre de plus de quarante mille hommes, pour se ranger sous ses ordres, animoit son courage, et fortifioit ses espérances.

C'étoient des chrétiens zélés, qui, supportant impatiemment le joug des Sarrasins, se cantonnèrent dans le mont Liban. Ils se nommèrent *Maronites*. Rien n'est plus obscur ni plus contesté que leur origine. Quelques auteurs prétendent qu'ils ont pris leur nom d'une contrée de Célésyrie nommée *Maronia*. Ce sentiment seroit le plus simple, si cette contrée étoit connue. Eutychius, patriarche d'Alexandrie dans le dixième siècle, en fait un nom de secte, dont le chef, dit-il, fut un moine hérésiarque, nommé Maron, qui vivoit du temps de Maurice, et qui n'admettoit en Jésus-Christ qu'une volonté et une opération. Cette opinion est appuyée du témoignage des historiens des croisades. Ils rapportent que les Maronites abjurèrent leurs erreurs, et qu'ils se réunirent à l'église romaine entre les mains d'Aimeric, troisième patriarche latin d'Antioche, en 1182. Presque tous les écrivains modernes ont suivi ce sentiment : ils prétendent même qu'après ce retour à l'Eglise ils retombèrent dans leurs erreurs. On voit les Maronites de Cypre faire de nouveau abjuration en 1445, sous le pontificat d'Eugène IV. Un évêque franciscain attribue leur conversion à un miracle semblable à celui qui fut fait pour Josué. Il raconte que le soleil rétrograda à la prière d'un franciscain flamand, nommé Griphon, et qu'il n'en fallut pas davantage pour convertir les Maronites. D'autres retardent leur conversion jusqu'en 1582. Ce qui semble fortifier cette opinion, c'est qu'on trouve encore des vestiges d'erreur dans les anciens livres des Maronites. Malgré toutes ces présomptions si peu favorables à ce peuple singulier, plusieurs Maro-

nites modernes, très-versés dans leurs antiquités et très-habiles en tout genre de critique, ont prouvé par de très-fortes raisons que les Maronites furent toujours catholiques et attachés à l'église romaine. La Syrie étant divisée en un grand nombre de sectes, macédoniens, apollinaristes, nestoriens, eutychiens, jacobites, ces hérétiques donnèrent le nom de *Maronites* aux catholiques qui suivoient la doctrine de saint Maron, et les catholiques l'adoptèrent comme un titre d'honneur. Maron avoit été un des plus grands adversaires des hérétiques, et l'on croit que c'est le moine nommé Maron auquel est adressée une lettre de saint Jean Chrysostôme. Ses reliques furent déposées dans une grande église dédiée sous son invocation, et les Grecs célèbrent sa fête le 14 février. Ses disciples bâtirent sous son nom, entre Apamée et Emèse, au bord de l'Oronte, un célèbre monastère, où se rassemblèrent jusqu'à huit cents moines. Les trois cent cinquante moines qui furent massacrés par les hérétiques du temps de Pierre le Foulon étoient de ce monastère. L'opinion d'Eutychius se détruit d'elle-même; il fait remonter jusqu'à Maurice l'origine du monothélisme, que nul auteur ne fait naître avant le règne d'Héraclius. Ce chroniqueur arabe, aussi peu exact pour les faits que pour la chronologie, est le seul qui parle d'un hérésiarque nommé Maron, personnage inconnu à toute l'antiquité. On répond au témoignage de Guillaume de Tyr et des autres historiens des croisades, que les Maronites vivant au milieu des hérésies dont l'Orient étoit infecté, plusieurs d'entre eux s'étoient écartés de la doctrine orthodoxe; que ce fut cette portion qui abjura entre les mains du patriarche d'Antioche, et que les Latins l'ont mal à propos confondue avec la nation entière. Les jacobites, avec lesquels ils étoient mêlés dans le civil, altérèrent même leurs livres et y glissèrent des erreurs, qu'on ne trouve pas dans leurs plus anciens manuscrits. Cette contagion gagna

surtout dans l'île de Cypre, et s'y entretint jusque dans les quinzième et seizième siècles. Mais la doctrine catholique et l'union avec l'église romaine se conservèrent dans le corps de la nation. Une preuve que le nom de *Maronites* n'est pas un nom de secte, c'est qu'encore à présent ils se nomment ainsi eux-mêmes, et qu'ils sont ainsi nommés par l'église romaine, quoique leur orthodoxie ne soit pas suspecte.

Jean, évêque de Philadelphie, que le pape Martin avoit établi vicaire du saint-siége en Orient, apprit avec joie que les Maronites avoient secoué le joug des Sarrasins, et que, s'étant joints aux princes de Byblos, ils étoient maîtres du Liban et de tout le pays depuis le mont Maurus ou la montagne Noire, qui est la même que le Casius vers Antioche, jusqu'en Galilée. Afin que cette nouvelle peuplade ne fût pas privée de secours spirituels, il leur donna pour évêque Jean Maron, moine dans le monastère de Saint-Maron sur l'Oronte. C'étoit un homme savant, qui avoit déjà servi l'église par des écrits contre les sectateurs de Nestorius et d'Eutychès. Il fut sacré évêque de Botrys, avec le titre de patriarche des Maronites, et le pouvoir de sacrer des évêques dans tout le pays de leur dépendance. Il ramena au sein de l'Eglise grand nombre d'hérétiques. Ses missionnaires se répandirent d'un côté jusqu'à Jérusalem, de l'autre jusque dans la petite Arménie; et par ses soins charitables, non-seulement il accrut le nombre des fidèles, mais il augmenta même considérablement les forces du petit état dont il étoit le pasteur. Quantité de nouveaux convertis, voisins, éloignés, libres, esclaves, virent peupler les retraites du Liban et grossir le nombre des Maronites. Ce nom leur devint d'autant plus cher et plus précieux, qu'ils le voyoient revivre dans leur nouveau pasteur avec les vertus du saint personnage dont ils honoroient la mémoire. Jean et ses successeurs choisirent pour leur résidence le monastère de Canobin,

fondé par le grand Théodose, dans la vallée de Tripoli, sur les bords du Nahr-Kadès ou *Fleuve saint*. Depuis Innocent III, ces prélats ont joint à leur titre celui de patriarches d'Antioche pour les Maronites, et ils sont ainsi nommés dans les bulles des papes.

Le nouveau patriarche n'étoit pas moins propre à la conduite des affaires séculières qu'au gouvernement ecclésiastique. Il sut allumer dans le cœur des Maronites ces sentimens de courage qui les rendirent le fléau des Sarrasins en Syrie. Ils devinrent soldats intrépides, aussi adroits à tirer de l'arc qu'à manier leurs chevaux, les meilleurs fantassins et les meilleurs cavaliers de tout l'Orient. Jean de Byblos, fortifié d'un si puissant secours, s'empara en peu de temps de toute la côte, depuis Marghat, qui est l'ancienne Marathus, jusqu'au-delà du Carmel. Il poussa ses courses, d'un côté jusqu'à Jérusalem, de l'autre au-delà de Damas, jusqu'aux frontières de l'Arabie déserte. Les cavernes du Liban servoient de retraite aux Maronites, et les sommets de ces hautes montagnes, de forteresses inaccessibles. Ils bâtirent trois grandes villes; Basconta sur le penchant du Liban, du côté de l'orient, au-dessus de la vallée de Belkah, nommée autrefois *Aulon,* qui, séparant le Liban de l'anti-Liban, s'étend depuis Balbek, l'ancienne Héliopolis, jusqu'aux environs de Tyr. Haddeth fut bâtie dans la vallée où coule le Nahr-Kadès, qui, passant sous Canobin, laisse Haddeth à quelque distance sur la gauche. Mais le plus grand de leurs établissemens fut la ville de Besciarraï, située au pied du Liban, un peu au-dessous de la source du Nahr-Kadès. Elle étoit défendue par une bonne citadelle; ce fut dans la suite la demeure du chef des Maronites.

Les princes de Byblos se disoient toujours sujets de l'empire, et prétendoient ne rien faire que pour sa défense. Cependant ils agissoient en souverains indépendans; et, sans considérer si l'on étoit en paix ou en guerre

avec les Sarrasins, ils ne connoissoient point de trêve avec ces voisins odieux. En vain l'empereur leur envoyoit-il ordre de poser les armes toutes les fois qu'il faisoit la paix avec les Sarrasins; au mépris de ces ordres, ils continuoient leurs hostilités. Ce fut alors qu'on donna aux Maronites le nom de *mardaïtes*, sous lequel ils ont été communément désignés jusqu'au temps de leur dispersion sous le règne de Justinien II, ainsi que nous le raconterons dans la suite. C'est un mot arabe, qui signifie *rebelles*. Malgré leur protestation, la cour de Constantinople ne les regarda plus que comme des sujets révoltés. Cependant quelques auteurs pensent que le nom de *mardaïtes* leur fut donné, non par les Romains, mais par les Sarrasins, qui, se regardant comme maîtres légitimes de la Syrie par le droit des armes, traitèrent de rébellion la hardiesse de ses habitans qui refusoient de leur obéir ; et ce qui confirme ce sentiment, c'est que le nom de *mardaïtes* est de la langue arabe.

Les Maronites, qui faisoient la partie la plus considérable de la nation, avoient donné le nom à tout le reste. Après la mort de Jean, ils choisirent deux chefs pleins de courage, Paul et Fortunat, qui, étant sortis de Haddeth à la tête de quelques troupes, rencontrèrent un détachement de Sarrasins qu'ils taillèrent en pièces. Moavia, pour s'en venger, fit assiéger Haddeth par une armée nombreuse. Les Maronites parlent encore aujourd'hui de ce siége mémorable où leurs ancêtres, sans autre secours que celui de leur valeur et de leur constance, repoussèrent durant sept ans les fréquens assauts des Sarrasins, et les auroient forcés à lever le siége, si la ville n'eût été prise par trahison. Elle fut rasée. On y comptoit dix-sept cents maisons. Les musulmans se préparoient à reconquérir toute la Phénicie. Les Maronites, trop foibles pour résister aux forces des musulmans, eurent recours à l'empereur. Ils offroient de recevoir pour chef celui qu'il voudroit leur envoyer avec du se-

cours, et de lui obéir fidèlement. Mais Constantin étoit alors occupé à se prémunir lui-même contre l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur sa capitale. Les Maronites furent donc obligés de se donner un chef ; car Paul et Fortunat avoient péri dans le saccagement d'Haddeth. Je ne trouve point dans les auteurs le nom de celui qui fut élu par les suffrages de la nation ; il ne fut proclamé qu'après avoir promis avec serment qu'il ne permettroit à aucun Sarrasin, ni hérétique, de s'établir dans le pays, et qu'il n'en recevroit aucun dans sa maison ; on lui déclara que, s'il manquoit à sa parole, il seroit excommunié par le patriarche. Le nouveau prince, cherchant à regagner les bonnes grâces de l'empereur, envoya des députés à Constantinople. Il demandoit d'être confirmé dans sa dignité ; il protestoit que les Maronites, dans toutes leurs entreprises, n'avoient eu en vue que leur sûreté et le maintien de leur religion, et que l'empereur n'avoit point de sujets plus zélés et plus fidèles. C'étoit le temps où Constantinople se voyoit tous les ans asiégée par les Sarrasins. On ne sait quelle fut la réponse de l'empereur, à qui des dangers plus prochains faisoient perdre de vue la Syrie.

Ce chef des Maronites étant mort bientôt après cette députation, son fils Salem lui succéda. Voulant augmenter la population de son petit état, il oublia le serment de son père, et permit aux hérétiques, qui étoient en grand nombre dans les environs, de venir s'établir dans le Liban. Le patriarche l'excommunia ; et par une suite alors inévitable chez des peuples ignorans et superstitieux, les Maronites refusèrent de lui obéir. Ces discussions firent renaître aux Sarrasins l'envie d'envahir le Liban. Ils partagèrent leurs forces, et attaquèrent en même temps Tripoli, Byblos et Besciarraï. Les habitans de ces trois villes se défendirent avec tant de courage, qu'ils forcèrent les ennemis de lever le siége. Les Maronites appelèrent au Liban toutes leurs troupes

de Phénicie; ils s'assemblèrent au nombre de trente mille hommes, et, sans être commandés par Salem, qu'ils ne vouloient plus avoir pour maître depuis son excommunication, ils se distribuèrent sous différens chefs, dans des postes avantageux, sur les divers sommets du Liban. Ils apprirent qu'une armée de Sarrasins étoit campée au bord de la mer entre Byblos et Botrys. Ils résolurent de les attaquer ; et, s'étant partagés en plusieurs corps, ils tombèrent sur eux de toutes parts avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite, et les poursuivirent avec grand carnage jusqu'à un fleuve près d'Alfidar. Ils firent quatre mille prisonniers, et remportèrent beaucoup de butin. Quelques jours après, Salem, ayant appris qu'il étoit resté dans le Liban quelques troupes de Sarrasins, y courut ; et pour mériter d'être relevé de l'excommunication et regagner la confiance de ses sujets, il chassa non-seulement les Sarrasins, mais aussi tous les hérétiques auxquels il avoit auparavant permis d'habiter le Liban. Ce furent les attaques et les courses continuelles de ces opiniâtres ennemis qui forcèrent Moavia de demander la paix à l'empereur. Nous verrons la suite de l'histoire des Maronites sous le règne de Justinien II.

Theoph. p. 96 et seqq. Niceph. p. 22, 23. Cedr. p. 438, 440. Hist. miscel. l. 19. Const. Porphyr. them p. 21. Zon. t. 2, p. 91. Aimoin, l. 4, c. 24. Sigeb. chr. Pagi ad Baron. Dodwel in excerpt. Strab. Du Cange,

Dans le même temps que les Maronites étonnoient les Sarrasins dans un coin de la Syrie par leur indomptable valeur, une nation beaucoup plus nombreuse et plus formidable, qui n'avoit encore porté à l'empire que de légères atteintes, commençoit à l'attaquer par des coups mortels en lui enlevant des provinces entières. Les Bulgares étoient connus depuis le règne de Zénon ; nous en avons indiqué l'origine. Une de leurs hordes, s'étant avancée en 485 des bords du Volga au Borysthène, fut défaite par le grand Théodoric. Quatorze ans après ils pénétrèrent en Thrace, et défirent une armée romaine. Ils continuèrent leurs ravages, et ce ne fut que l'argent d'Anastase qui leur fit repasser le Danube. Ce prince, pour arrêter leurs courses et celles des autres barbares,

fit bâtir la longue muraille. Les Abares étoient alors les plus puissans des peuples septentrionaux qui eussent entamé les frontières de l'empire. Ils s'étendoient depuis le Norique, le long du Danube, jusque bien avant en Mœsie, et possédoient les deux Pannonies. Leur domination embrassoit encore toute l'ancienne Dace; les Esclavons, habitans de ces vastes contrées qui bordent le Pont-Euxin jusqu'aux Palus-Méotides, étoient leurs sujets. Les Bulgares se joignirent à eux et se soumirent à leur kan. Mais, comme ils prétendoient leur être associés, et non pas assujettis, le kan étant mort, les Bulgares voulurent faire élire un successeur qui fût de leur nation. On en vint aux armes, et les Abares furent vainqueurs. Une partie des Bulgares, ne pouvant souffrir une domination étrangère, se retira dans les états de Dagobert, roi de France, et lui demanda un asile. Il les envoya passer l'hiver en Bavière, en attendant qu'il eût délibéré sur leur requête. Le conseil fut d'avis de se défaire de ces hôtes dangereux. On expédia des ordres secrets de les égorger tous dans la même nuit avec leurs femmes et leurs enfans. Il en périt neuf mille dans ce massacre cruel; il ne s'en sauva que sept cents, qui trouvèrent une retraite chez les Esclavons Vinides. Ceux qui étoient restés soumis aux Abares vinrent ravager la Mœsie et la petite Scythie. Justinien, au commencement de son règne, arrêta leurs courses par la valeur de Chilbudius, qui, après les avoir réprimées pendant trois ans, fut enfin défait et tué. En 538 les Romains gagnèrent sur eux une bataille et en perdirent deux. Ils furent ensuite soixante ans sans se montrer en-deçà du Danube. En 597 on les vit de nouveau voltiger sur les terres de l'empire. Ils avoient un roi; mais ils reconnoissoient pour maître le kan des Abares. Vers la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cubrat affranchit sa nation de ce joug incommode; il chassa les Abares de ses

fam. byz. p. 305 et seqq. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 11, p. 514, 515. Mém. acad. t. 30, p. 243.

états, et s'appuya de l'alliance de l'empereur, qui l'honora du titre de patrice.

Ce prince vécut jusqu'au règne de Constantin Pogonat. Il laissa cinq fils, auxquels il recommanda par son testament de demeurer unis pour maintenir leur indépendance contre les nations étrangères, et surtout contre les Abares. Un avis si sage fut bientôt oublié. La jalousie du commandement les sépara; ils prirent chacun sous leurs ordres une partie de la nation. Les Bulgares, en s'étendant vers l'occident, avoient conservé leur ancien territoire au-delà du Volga; c'est une province de l'empire des Russes, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Bulgar*. C'étoit la résidence du souverain. L'aîné des frères, nommé Basian ou Batbaïas, y demeura, et sa postérité y subsista long-temps; mais, affoibli par la séparation de ses frères, il ne put résister aux Khasars, qui le réduisirent à leur payer tribut, comme son père l'avoit prévu. Le second frère, nommé Cotrague, passa le Tanaïs, et s'établit sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis de l'ancienne Bulgarie. Le quatrième alla se joindre aux Abares en Pannonie. Le cinquième fut, selon les apparences, cet Alzec que nous avons vu arriver en Italie sur la fin du règne de Grimoald, et s'incorporer avec les Lombards dans le duché de Bénévent. Le troisième et le plus célèbre, nommé Asparuch, fut le chef de la nouvelle nation des Bulgares, qui pendant plus de trois siècles furent le fléau de l'empire du côté de l'occident. Est-ce par vengeance, ou conformément à la vérité, que les auteurs grecs les nomment une nation impure et abominable, et qu'ils les taxent de ce vice infâme dont le nom porte encore les traces de celui des Bulgares dans la plupart des langues de l'Europe? Asparuch, ayant passé le Borysthène ou Danapris et le Danastris, aujourd'hui le Niéper et le Niester, s'établit vers les bouches du Danube, dans un terrain bordé d'un côté

par de vastes marais, et de l'autre par des roches escarpées. Il jugea ce poste favorable pour la sûreté de sa colonie, qui, n'étant pas nombreuse, montroit plus de courage que de force.

Cantonnés dans ce fort comme autant d'animaux féroces, ils se hasardoient à passer le Danube, et faisoient d'affreux ravages au midi de ce fleuve. Pour se délivrer d'un voisinage si incommode, l'empereur rassemble en Thrace ses meilleures troupes; il équipe une flotte, et, à la tête de ses principales forces de terre et de mer, il entre lui-même dans le Danube, qu'il borde de ses vaisseaux, le fait passer à son armée, et va camper à la vue des barbares. Effrayés d'un appareil si redoutable, les Bulgares se croient perdus; ils se tiennent enfermés entre leurs marais et leurs roches, et fortifient encore par des retranchemens cette enceinte inaccessible. Au bout de trois ou quatre jours, voyant que les Romains n'osent entreprendre de les forcer, ils reprennent courage, et commencent à mépriser des ennemis si timides. Dans ces conjonctures, l'empereur, tourmenté des douleurs de la goutte, fut obligé de quitter l'armée pour aller prendre les bains à Mésembrie. Il partit avec sa maison sur une escadre de cinq vaisseaux de course, après avoir donné ordre à ses officiers de faire leurs efforts pour attirer les ennemis au combat, ou de les tenir bloqués dans leurs retranchemens jusqu'à son retour. Mais l'armée, voyant partir l'empereur, se persuade qu'il prend la fuite; la crainte s'empare de tous les cœurs; les officiers ne peuvent retenir les soldats qui leur présentent la pointe de leurs épées, et sans autre raison que l'exemple du prince, tout se débande, tout fuit vers le Danube. Les Bulgares, témoins de ce désordre, fondent sur eux, tuent les uns, blessent les autres, et les poursuivent jusqu'au fleuve, qu'ils passent après eux. Ils traversent la petite Scythie, s'emparent de la ville de Varna sur le Pont-Euxin, près d'Odessus, et se fixent dans une po-

sition qui les met hors d'insulte. Le Danube derrière eux, à leur gauche le Pont-Euxin, à droite et devant eux les hauteurs du mont Hémus, leur forment une barrière impénétrable. De là ils se répandent dans les contrées d'alentour. Ils y trouvent établies sept peuplades d'Esclavons, qu'ils subjuguent par la force de leurs armes, et qu'ils joignent à leurs troupes. S'étendant alors dans tout le pays qui porte encore aujourd'hui le nom de *Bulgarie*, d'un côté ils font face aux Abares, de l'autre aux Romains, et désolent par des courses continuelles les villes et les campagnes de la Thrace. L'empereur, dont l'armée étoit entièrement dissipée, n'ayant plus de ressource dans la force, fut contraint d'acheter la paix en s'obligeant à leur payer une pension annuelle.

An. 680.

Theoph. p 69, 300. *Cedr. p.* 438. *Niceph. p.* 24, *et ibi Petau.* *Zon. t.* 2, *p.* 90. *Anast. in Agathone et Benedicto* II. *Hist. miscel. l.* 19. *Paul. diac. l.* 6, *c.* 4. *Sigon. de regno ital. l.* 2. *Baronius. Pagi ad Baron.* *Fleury, hist. ecclés. l.* 39, *art.* 48, 56; *l.* 40, *art.* 1, 2, 6, 7, 10 *et suiv.* *Oriens christ. t.* 1, *p.* 232; *t.* 2, *p.* 452, 455, 745. *Murat. annal. ital. t.*

La paix, enfin rétablie dans tout l'empire, mettoit l'empereur en état de la procurer à l'Eglise. C'étoit ce qu'il désiroit depuis long-temps. Le pape Adéodat, qui avoit succédé à Vitalien en 672, étant mort en 676, Donus monta sur le saint-siége en 677. La même année, Constantin, patriarche de Constantinople, eut pour successeur Théodore, chef du parti monothélite avec Macaire, patriarche d'Antioche. Constantinople n'étoit pas encore délivrée des attaques des Sarrasins qui venoient l'assiéger tous les ans, lorsqu'en 678 l'empereur pria le pape Donus d'envoyer des hommes sages et instruits pour conférer avec les deux patriarches, et pour terminer les différends qui déchiroient le sein de l'Eglise. Il promettoit une entière sûreté pour ces légats, et reconnoissoit que, dans les disputes de la foi, il ne pouvoit qu'exhorter les chrétiens à la concorde, sans prétendre avoir droit de contraindre les consciences. Il chargeoit l'exarque Théodore, successeur de Grégoire, de fournir des vaisseaux et tous les frais du voyage à ceux qui seroient envoyés par le pape. La lettre n'arriva que l'année suivante, après la mort de Donus, lorsque Agathon étoit déjà sur le saint-siége. Le pape fit savoir aux

évêques d'Occident les pieuses intentions de l'empereur. 4, p. 158, 159, 163, 164.
Aussitôt il se tint des synodes dans plusieurs provinces. Ceux d'Italie et des Gaules envoyèrent des députés à Rome, où le pape assembla, le 27 mars 680, un concile de cent vingt-cinq évêques pour nommer les légats qui devoient aller à Constantinople, et pour préparer les matières qui seroient agitées devant l'empereur. Tout l'Occident sans exception s'accordoit à rejeter l'erreur des monothélites, et à reconnoître dans Jésus-Christ deux volontés et deux opérations, ainsi que deux natures. La lettre que le pape écrivit à l'empereur pour lui exposer la foi de l'Eglise, et lui adresser ses légats, contient une peinture touchante de l'ignorance où l'inondation des barbares avoit plongé l'Occident. *Ne vous attendez pas,* lui dit-il, *à trouver dans nos légats l'éloquence séculière, ni même la science parfaite des Ecritures. Comment ces lumières auroient-elles pu se conserver au milieu du tumulte des armes, dans des prélats obligés de gagner leur nourriture journalière par le travail de leurs mains? Le patrimoine des églises est devenu la proie des barbares. Tout ce qu'ils ont pu sauver de tant de ravages, c'est le trésor de la foi, qu'ils gardent dans la simplicité de leur cœur telle que nos pères nous l'ont transmise, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher.* Les évêques du concile parlent le même langage dans leur lettre synodale: *Il ne nous reste,* disent-ils, *d'autre science que la vérité, d'autre talent que celui de l'Evangile. Notre unique étude est de conserver la foi dans sa pureté, au milieu du mélange de tant de nations qui nous environnent. Notre triomphe est de mourir pour elle.* Cette lettre, très-estimable pour la doctrine et les sentimens, prouve en même temps, par le style dans lequel elle est écrite, la vérité de l'aveu que font ces bons évêques.

Les légats arrivèrent le 10 septembre, et furent honorablement reçus de l'empereur, qui les logea dans un

de ses palais, et donna ordre de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien. Il leur recommanda de traiter la matière contestée sans animosité, sans contention; d'écarter de la dispute toute subtilité philosophique, et de ne s'appuyer que sur l'Ecriture, les pères et les conciles. Théodore vivoit encore, mais il n'étoit plus patriarche. Baronius conjecture qu'il avoit été déposé comme monothélite; ce qui n'est pas vraisemblable, puisque le concile étant convoqué pour décider quelle étoit sur ce point la croyance de l'Eglise, ç'auroit été prévenir son jugement. De plus, il paroît par les actes que la foi de George, qui lui fut substitué, étoit au moins très-équivoque, et que ce prélat ne se détacha du parti de Macaire que dans le concile. La première session s'ouvrit le 7 de novembre dans un salon du palais nommé *le dôme*. L'empereur, accompagné de treize de ses principaux officiers, occupoit la première place; à sa gauche, qui étoit le côté le plus honorable, étoient assis les légats du pape, les députés d'Occident et celui de Jérusalem; à sa droite, les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche. Le livre des Evangiles étoit placé au milieu, comme pour éclairer cette sainte assemblée. Il n'y avoit point alors de patriarche à Jérusalem, et celui d'Alexandrie, non plus que les évêques dépendans de ces deux siéges, étant soumis à la domination des musulmans, n'avoient pu se rendre au concile. Il y eut dix-huit sessions. Les cinq premières se tinrent cette année; les treize autres l'année suivante 681. Macaire et ses sectateurs furent convaincus d'avoir falsifié les actes du cinquième concile en y insérant des pièces qui favorisoient le monothélisme, d'avoir tronqué les passages des pères qu'ils produisoient pour appuyer leurs erreurs, et de soutenir une doctrine opposée à l'Evangile et à la tradition. L'empereur, occupé des affaires d'état, se retira après la onzième session, et laissa quatre magistrats pour

maintenir l'ordre et la liberté des suffrages. Macaire fut déposé, et Théophane mis à sa place sur le siége d'Antioche. Un vieux prêtre hérétique et extravagant, nommé Polychrone, offrit de ressusciter un mort pour prouver la vérité de sa croyance : on consentit à cette épreuve, pour ne pas donner de défiance au peuple, toujours facile à séduire. Elle fut faite en public ; le mort demeura sourd à toutes les conjurations de l'imposteur, qui fut frappé d'anathème et dégradé de la prêtrise.

L'empereur fut présent à la conclusion du concile, qui se termina le 16 septembre. On décida que l'Eglise avoit toujours reconnu en Jésus-Christ deux natures réunies sans confusion, et deux volontés distinctes sans opposition. On condamna les auteurs du monothélisme, entre lesquels le pape Honorius fut anathématisé. Les actes furent souscrits par les légats, par cent soixante-cinq évêques, et par l'empereur, qui souscrivit le dernier. Il appuya le jugement du concile par un édit, dans lequel il défendoit toute dispute sur la question décidée, sous peine de déposition pour les ecclésiastiques, de confiscation et de bannissement pour les laïcs. Macaire et ses sectateurs opiniâtres ayant demandé d'être renvoyés au pape, l'empereur leur assigna la ville de Rome pour le lieu de leur exil. A la prière des légats, il déchargea l'église romaine de plusieurs redevances onéreuses. Il remit aux papes la somme d'argent qu'ils avoient coutume de payer après leur élection, pour obtenir l'agrément de l'empereur. Cet usage avoit été établi par les rois goths. Après eux les empereurs s'en étoient fait un droit, et les exarques n'oublioient pas de l'exiger. Cette somme étoit de trois mille sous d'or, ce qui revenoit à près de quarante mille livres de notre monnoie actuelle. Constantin abandonna l'argent, et retint seulement le droit de confirmation, auquel il renonça même dans la suite, sous le pontificat

de Benoît II. Il paroît que son fils Justinien reprit le droit de confirmer l'élection des papes, mais sans exiger d'argent. Agathon mourut avant le retour des légats. Léon II, son successeur, reçut la copie des actes avec une lettre de l'empereur, qui prioit le pape de lui envoyer un légat pour résider à Constantinople, suivant l'ancien usage; ce qui fut exécuté. Dans la lettre que le pape écrivit à l'empereur, il déclara qu'il recevoit la définition du concile; et, dans les anathèmes qu'il prononce contre les auteurs de la nouvelle hérésie, il n'épargne pas même Honorius. Depuis la mort d'Honorius les patriarches de Constantinople ne mettoient plus le nom des papes dans les Diptyques. Cependant Vitalien avoit usé de tant de condescendance à l'égard de Constant et de son successeur, que son nom y avoit été admis par une faveur particulière. Théodore et Macaire avoient obtenu de l'empereur, à force d'importunités, qu'il laissât effacer le nom de Vitalien. Mais, après le concile, cet honneur lui fut rendu, ainsi qu'à tous les successeurs d'Honorius. Ce fut ainsi que la sagesse de l'empereur fit cesser la division funeste qui séparoit l'église de Constantinople de l'église de Rome, depuis le patriarchat de Sergius. Théodore déposé abjura ses erreurs. La preuve de son retour à l'église catholique, c'est qu'après la mort de George en 683, il fut rétabli sur le siége de Constantinople.

Theoph. p. 296, 300. Anast. in Agathone. Hist. miscel. l. 19. Paul. diac. l. 6, c. 5. Elmacin, l. 1, c. 7, 8. Okley. Chr. or. p. 66. Curio, hist. sarrac. p. 28, 29.

Dans le temps que le pape envoyoit ses légats au concile, une peste très-meurtrière désoloit l'Italie, et surtout Rome et Pavie, qui demeura déserte, ceux que la contagion avoit épargnés s'étant sauvés sur les montagnes. Ce fléau se fit sentir avec violence pendant quatre mois, et ne cessa qu'à la fin de septembre. Cette même année, dans le mois de mai, mourut à Damas le calife Moavia, le chef et l'honneur des Ommiades, grand guerrier et grand politique. L'ambition l'avoit rendu perfide; dès qu'elle fut satisfaite, il ne montra plus que

de la bonne foi et de la probité. Aux talens du gouvernement il joignit la douceur et la clémence. Quoiqu'il ne sût pas même lire, il avoit beaucoup de génie, nulle dureté dans les manières non plus que dans les mœurs, une éloquence naturelle qui le rendoit maître des esprits. Aucun des califes ne ressembla davantage à Mahomet; aussi fut-il aimé du prophète; et l'on rapporte que, dans un festin où se trouvoit Moavia, Mahomet, fixant les yeux sur lui, s'écria : *ô Dieu! sauve ce jeune homme des périls auxquels l'exposera son courage.* Il avoit vécu soixante-dix-huit ans, et en avoit régné dix-neuf depuis la mort d'Ali. Le caractère de son successeur rendit encore sa perte plus sensible. Jusqu'alors la dignité de calife avoit été élective; Moavia la rendit héréditaire. Ce prince, clairvoyant sur tout le reste, fut aveuglé par la tendresse paternelle; il chérissoit, il admiroit même son fils Yézid, en qui tous les Arabes ne voyoient rien que de sinistre et de méprisable. Leurs écrivains disent qu'il étoit de très-mauvaises mœurs, et, pour le prouver, ils lui reprochent trois vices qu'ils regardent comme capitaux : *il étoit*, disent-ils, *adonné au vin, il aimoit la musique, et portoit de la soie :* censure remarquable, et qui fait connoître combien la vertu musulmane étoit encore rude et grossière. Malgré les plus fortes oppositions, Moavia vint à bout de faire reconnoître son fils pour son collègue de son vivant, et pour son successeur après sa mort. Avant que d'exécuter ce dessein, il avoit consulté son beau-frère Ahnaf sur le caractère d'Yézid; le sage musulman demeura d'abord dans le silence; enfin, pressé de parler : *Que voulez-vous que je vous réponde?* lui dit-il : *si je mens, je crains de déplaire à Dieu; si je dis la vérité, je crains de vous déplaire.* Yézid ne démentit pas ce mauvais augure. Plus lettré, mais moins sensé et moins humain que son père, il aima la poésie et la débauche; il fit des vers et commit des meurtres; il déshonora sa propre sœur; il versa,

Pagi ad Baron.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 325.
Assemani, bibl. orient. t. 2, p. 104.
Hist. univ. t. 15, p. 480, 482, 502, 503.

par ses cruautés le plus noble sang des Arabes. Sélim, son général, lui conquit la Bukarie et le Karisme : le roi de Samarcande fut forcé d'acheter la paix ; mais un rebelle nommé Moctar lui enleva la Perse. Les désordres du prince jetèrent le trouble dans l'Arabie. Médine se révolta ; Yézid la prit de force et l'abandonna au pillage. Les habitans furent passés au fil de l'épée ou réduits en esclavage. Le vainqueur, qui méprisoit sa propre religion ainsi que toutes les autres, ne tint aucun compte des menaces de Mahomet, qui avoit dit : *Quiconque insultera ma ville, ma colère s'arrêtera sur sa tête.*

An. 681.
Theoph. p. 300.
Cedr. p. 440.
Hist. miscel. l. 19.
Du Cange, fam. byz. p. 120, 121.
Assemani, bibl. jur. or. t. 4, p. 25.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 258, 264, 266.

Peu s'en fallut que l'ambition turbulente des deux frères de Constantin, Héraclius et Tibère, n'excitât les mêmes troubles dans l'empire. En montant sur le trône, il les avoit associés à sa dignité, sans leur faire part de sa puissance. Il leur avoit pardonné la sédition dont ils avoient été l'occasion, et peut-être les auteurs. Depuis ce temps-là ils jouissoient des honneurs attachés au titre d'Auguste. Leur nom accompagnoit celui du prince dans tous les actes publics ; c'est ce que l'on voit jusqu'à l'an 681. Cependant, ennuyés de ne servir que d'ombre à leur frère, ils renouèrent leurs anciennes intrigues. Mais leur complot fut encore une fois éventé et prévenu. Constantin leur ôta le titre dont il les avoit honorés, et les réduisit à la condition privée. Quelques auteurs ajoutent qu'il leur fit couper le nez ; ce qui n'est ni certain, ni même vraisemblable dans un prince naturellement porté à la douceur. Il associa en même temps à l'empire son fils Justinien, qui n'étoit encore que dans sa douzième année.

An. 683.
Theoph. p. 300.
Hist. miscel. l. 19.
Elmacin, l. 1, p. 8, 11, 12.

Le saccagement de Médine, loin d'intimider les Arabes, les mit en fureur. La Mecque se déclara pour les mécontens, et fut assiégée par l'armée d'Yézid. Les assiégeans n'épargnèrent pas même cette célèbre mosquée, qui est l'objet de la vénération de tous les peuples mu-

sulmans. On y mit le feu; on brûla les portes de la Caaba, dont les murs portent encore les marques de cet incendie. Enfin la nouvelle de la mort d'Yézid fit lever le siége. Il mourut en 683, à l'âge de trente-neuf ans, après avoir régné trois ans et demi. Son fils Moavia II lui succéda. Celui-ci étoit un dévot scrupuleux. Après la mort de son père, il consulta son casuiste Omar sur le parti qu'il devoit prendre : *C'est*, lui dit Omar, *de régner avec justice, ou de renoncer à la place de vicaire du prophète.* Sur cet avis le nouveau calife assembla le peuple dans la mosquée de Damas, et lui dit : *Mon aïeul Moavia s'est rendu maître de la souveraineté au préjudice d'un homme dont le droit étoit mieux fondé que le sien. Mon père Yézid lui a succédé, et n'en étoit pas trop digne : pour moi, je ne veux pas répondre de vous quand je paroîtrai devant Dieu; donnez à qui vous voudrez le droit de vous commander.* Ayant dit ces mots, il descendit de la tribune et s'alla renfermer dans sa maison, résolu de se consacrer à la vie contemplative. Les Ommiades s'en prirent au casuiste, qu'ils enterrèrent tout vif, pour avoir, disoient-ils, troublé le cerveau de leur maître par des pointilleries théologiques. Le prince reclus mourut peu après de la peste. Son scrupule ne fut pas contagieux. Deux concurrens prirent en même temps le titre de calife. Abdalla, qui n'étoit pas de la famille des Ommiades, se rendit maître de l'Arabie, de l'Irac, de l'Egypte et de la Syrie. Mérouan, qui descendoit d'Ommia, s'empara de Damas, dont il défit et tua le gouverneur. Il entra ensuite en Egypte et en fit la conquête. Mais, étant de retour à Damas, il envoya contre Abdalla une armée qui fut battue. Il ne survécut pas long-temps à cette défaite; la peste, qui continuoit de ravager la Syrie, l'enleva après un règne de dix mois. Son fils Abdolmélic hérita de ses titres et de sa puissance. Comme Abdalla étoit maître de la Mecque, Abdolmélic entreprit de détour-

Chron. or. p. 66, 67.
Pagi ad Baron.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, *p.* 325.
Assemani, bibl. or. t. 2, *p.* 104.
Idem, ital. hist. script. t. 2, *p.* 480.
Hist. univ. t. 15, *p.* 517, 522, 527.

ner de cette ville les musulmans, qui se croient obligés d'y aller en dévotion une fois en leur vie. Il résolut de les attirer à Damas, et il offrit aux chrétiens une somme très-considérable pour les engager à lui céder une grande église dont il prétendoit faire la mosquée des pèlerins. Mais les chrétiens n'y voulurent jamais consentir; ils s'en défendirent par la capitulation qu'ils avoient obtenue de Caled, et le calife respecta la foi des traités. A leur refus il choisit pour son dessein la mosquée de Jérusalem, dont il augmenta l'édifice. Dans la suite, ayant repris la Mecque, il lui rendit l'honneur du pèlerinage. Abdalla disputa la souveraineté durant neuf ans, et fut puissamment secouru par Moctar, qui s'étoit emparé de la Perse.

An. 684. *Anast. in Benedicto* II. *Du Cange, fam. byz. p.* 121. *Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t.* 4, *p.* 168.

Les deux dernières années du règne de Constantin fournissent peu d'événemens, et dans le gouvernement des empires, comme dans la vie des particuliers, c'est assez ordinairement la marque d'un état heureux, parce qu'il est tranquille. Les Sarrasins lui payoient tribut; il le payoit lui-même aux Bulgares. Les Abares et les Lombards restoient en paix depuis plusieurs années. L'empereur, pour donner à l'église romaine une nouvelle preuve de sa parfaite réconciliation, envoya au pape Benoît II, qui venoit de succéder à Léon II, quelques boucles de cheveux de ses deux fils, Justinien et Héraclius. C'étoit, selon l'usage de ces temps-là, inviter le pape à les adopter pour ses enfans, et le reconnoître pour leur père spirituel. C'est ainsi que, quelques années après, on voit les rois des Bulgares, pour témoigner leur attachement au saint-siége, se couper les cheveux, et les mettre entre les mains des légats du pape, se déclarant à l'avenir serfs de saint Pierre et de ses successeurs.

An. 685. *Niceph. p.* 24. *Theoph. p.* 301.

Après dix-sept ans et deux mois de règne, Constantin mourut d'une dysenterie dans le mois de septembre 685. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Deux

grands événemens rendent mémorable le règne de ce prince, les Sarrasins vaincus et la paix rendue à l'Eglise. On peut dire qu'il retint l'empire sur le penchant de sa ruine; et, s'il ne le releva pas, on n'en doit accuser que les conjonctures et la brièveté de son règne. C'est une perte pour la postérité qu'il n'ait point eu d'historien qui nous ait transmis le détail de ses actions. Placé par la Providence entre deux mauvais princes, Constant son père lui laissa l'empire ébranlé dans toutes ses parties; Justinien son fils ruina les appuis qu'il avoit préparés pour le soutenir.

Cedr. p. 440. Hist. miscel. l. 19. Paul. diac. l. 6, c. 11. Glycas. p. 278. Du Cange, fam. byz. p. 120.

Jusqu'aux incursions des Sarrasins, l'empire romain avoit été divisé en grands gouvernemens, dont un seul contenoit plusieurs provinces. On voit encore, du temps de Justinien, toute l'Asie mineure gouvernée par un seul proconsul. Un seul préfet commandoit les troupes dans cette vaste étendue; Bélisaire avoit sous ses ordres toutes celles de l'Orient. Mais, lorsque les Sarrasins eurent entamé les frontières, et que, se répandant de toutes parts, ils tenoient en échec toutes les provinces, les empereurs jugèrent à propos de couper en moindres parties les grand départemens, et de loger dans chacune de ces parties un corps de troupes toujours prêt à courir à la première alarme; institution utile, si ces troupes eussent été plus aguerries et mieux commandées, et si les empereurs eussent quitté plus souvent l'ombre de leurs palais pour se montrer aux soldats. Ces divisions nouvelles se nommèrent *thèmes*, mot qui signifie *position* dans la langue grecque; c'étoit le nom que, dès le temps de Maurice, on donnoit aux troupes cantonnées dans une province. On le donna dans la suite aux cantons mêmes; et l'empire romain fut divisé en vingt-neuf thèmes, dont dix-sept étoient contenus dans la partie orientale, depuis les côtes de l'Archipel jusqu'à l'Euphrate; et douze dans la partie occidentale, depuis Chersone, dans le Bosphore cimmérien, jusqu'en Sicile. L'é-

Const. Porphyr. de themat. initio. Du Cange, gloss. græc.

poque précise de ce changement n'est pas bien connue; il se fit dans l'intervalle qui s'écoula depuis les dernières années d'Héraclius jusqu'à la fin du règne de Constantin Pogonat.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

JUSTINIEN II,

ET UNE SECONDE FOIS, DIT ALORS RHINOTM. LÉONCE. TIBÈRE II. FILÉPIQUE.

An. 686.

Theoph. p. 303. Niceph. p. 24. Cedr. p. 440, 441. Hist. miscel. l. 19. Zon. t. 2, p. 91, 92. Glycas, p. 279. Manas. p. 79.

Un prince de seize ans, se jouant de la puissance souveraine, va replonger l'empire dans les malheurs dont la prudence de son père avoit suspendu le cours. Justinien II joignoit à l'inexpérience et aux autres défauts de la jeunesse les vices d'un mauvais naturel. Dur, cruel, présomptueux, ne prenant conseil que de ses caprices, il se rendit odieux à ses sujets, méprisable à ses ennemis. Cependant son règne s'annonça par des succès assez heureux. Les Sarrasins se déchiroient par des guerres civiles. Moctar en Perse, Abdalla en Arabie, Saïd révolté en Syrie, partageoient les forces du calife Abdolmélic. En même temps Jean, chef des Maronites, et successeur de Salem, ne donnoit point de repos aux Sarrasins. S'étant avancé jusqu'au mont Carmel, dans le dessein d'aller attaquer Jérusalem, il fut surpris par les Sarrasins de Gaza, qui lui tuèrent trois mille hommes. Pour se venger de cet échec, il marcha vers Gaza, pilla les terres des environs, défit neuf mille hommes, enleva quantité d'habitans et de troupeaux, et retourna au Liban. L'empereur crut la conjoncture favorable pour attaquer les Sarrasins. Il rompit la paix que son père avoit faite pour trente ans; mais, au lieu de tomber sur la Syrie, dont les guerres civiles et les ravages des Mar-

daïtes lui ouvroient l'entrée, il porta ses forces sur les provinces septentrionales. Elles étoient dégarnies; toutes les troupes des musulmans, partagées entre Abdolmélic et ses rivaux, s'étant réunies en Mésopotamie et en Syrie. Le patrice Léonce, à la tête d'une nombreuse armée, traversa sans obstacle l'Arménie, l'Ibérie, l'Albanie, la Médie; il pénétra jusqu'en Hyrcanie, faisant partout un horrible carnage. Chargé de riches dépouilles qu'il fit passer à l'empereur, il prit la route de Syrie, où les divisions des Sarrasins sembloient l'assurer du succès.

Theoph. p. 302, 303. Cedr. p. 440, 441. Hist. miscel. l. 19. Zon. t. 2, p. 91, 92. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 22, 50. Anast. in Joan. v. Baronius. Pagi ad Baron. Faustus Naironus. p. 64. Okley. Oriens christ. t. 3, p. 14 et seqq. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 502. Idem, ital. hist. script. t. 2, p. 488 et seqq. Hist. univ. t. 15, p. 534.

Le calife, vainqueur de Saïd qu'il avoit mis à mort, étoit rentré dans Damas et avoit pris Antioche. Mais, affoibli par tant d'agitations, il proposa une suspension d'armes qui fut acceptée. Paul, agent de l'empereur, conclut avec lui un nouveau traité de paix à des conditions plus avantageuses que celles dont on étoit convenu avec Moavia huit ans auparavant. Le calife consentoit à donner chaque jour à l'empereur mille pièces d'or, un cheval de race et un esclave. Du côté des Romains, on cédoit au calife la moitié des revenus de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie. Cette paix devoit durer dix ans. Par un article secret l'empereur s'engageoit à délivrer les Sarrasins des incursions continuelles des Mardaïtes. Pour l'exécution de ce dernier article, Léonce, suivi d'un détachement de son armée, entra en Syrie de concert avec les Sarrasins, et marcha au mont Liban. Les Mardaïtes n'étant pas instruits de la négociation de l'empereur, il fut aisé de leur faire accroire que les troupes romaines venoient pour chasser les musulmans de la Syrie. Léonce étoit chargé de présens et d'une lettre affectueuse pour le chef des Mardaïtes; mais il avoit ordre de le tuer. Ce général, aussi fourbe que son maître, va trouver Jean dans la ville de Cabbélias; il lui met entre les mains la lettre et les présens de l'empereur. Jean lui fit le meilleur accueil. Charmé de n'être

plus regardé comme un rebelle, protestant à Léonce que jamais les Maronites ne s'étoient écartés de la fidélité qu'ils devoient à l'empereur, et qu'en combattant sans cesse les Sarrasins, ils avoient cru servir l'empire autant que se défendre eux-mêmes, il l'invite à un repas. Tandis qu'ils étoient à table, et qu'ils s'entretenoient des mesures qu'il falloit prendre pour réussir dans la guerre qu'on alloit commencer, les soldats de Léonce, au signal qu'il leur donne, se jettent sur Jean et le percent de coups. Les Maronites qui étoient présens fondent sur les assassins, et sont eux-mêmes hachés en pièces. Une action si atroce révolte tout le pays; mais Léonce, moitié par argent, moitié par menaces, vient à bout de calmer l'orage. Il fait prêter aux Mardaïtes le serment de fidélité. Il leur donne pour chef Simon, neveu du défunt. S'étant ainsi rendu maître des esprits et des forteresses, il choisit douze mille des plus braves, et, sous prétexte que l'empire a besoin de leur secours, il les fait sortir du pays. Les uns sont transportés dans la petite Arménie, d'autres en Thrace; la plupart sont établis en Pamphylie, où ils eurent dans la suite un chef sous le nom de *capitaine*, qui résidoit dans Attalée. Ceux qui restèrent dans le Liban, affoiblis par cette division, se tinrent cantonnés dans leurs montagnes, où il étoit difficile de les forcer, comme ils étoient eux-mêmes hors d'état d'inquiéter les Sarrasins. Tous les écrivains de ces temps-là parlent de cette dispersion des Maronites comme d'une faute capitale de Justinien et d'une plaie mortelle faite à l'empire. Ces peuples guerriers tenoient à l'abri d'insulte les frontières du côté de la Syrie. Les musulmans étoient maîtres de toutes les villes depuis Mopsueste en Cilicie jusqu'à la petite Arménie; mais, fatigués par les courses des Maronites, ils les avoient abandonnées, et ce pays, réduit en désert, servoit de barrière à l'empire. Dès que les Maronites eurent perdu leurs forces, les Sarrasins se rétablirent

dans cette contrée. Les hauteurs du mont Amanus et du mont Taurus leur servirent de forteresses pour foudroyer l'Asie mineure et désoler les provinces romaines. Outre les Maronites qui habitent encore aujourd'hui dans le Liban, on en voit plusieurs familles établies sur les confins de la Cilicie et de l'Arménie, et surtout dans Alep. Une famine dont la Syrie fut affligée l'année suivante en fit encore sortir un grand nombre d'habitans, qui allèrent s'établir sur les terres de l'empire.

An. 687.

Anast. in Conone et in Sergio. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 40, art. 37, 39. Murat. ann. ital. t. 4, p. 172. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 259.

Le jeune empereur, déjà déshonoré par la plus noire perfidie, ne tarda pas à donner des marques de son penchant à la cruauté. Un assez grand nombre de manichéens avoient vécu tranquillement en Arménie sous l'empire des musulmans; il eût été trop long de travailler à les convertir; Justinien jugea plus court et plus facile de les faire brûler vifs. Il témoignoit un grand zèle pour la religion, dont il ignoroit le véritable esprit. Il recueillit les actes du sixième concile, qui étoient restés entre les mains de quelques officiers. Il les fit lire dans une nombreuse assemblée où il avoit convoqué les personnages les plus respectables de l'Eglise et de l'état; il les fit sceller ensuite et déposer dans les archives du palais, pour les préserver de toute altération. Il accordoit aux papes des exemptions et des remises d'arrérages dus au fisc impérial. Mais ses lieutenans en Italie déshonoroient le prince par leur avarice, et prétendoient vendre jusqu'à la chaire de saint Pierre. Jean v, successeur de Benoît ii, étant mort en 686, on vit s'élever deux concurrens soutenus, l'un par le clergé, l'autre par la noblesse. Les magistrats, à la tête du peuple, terminèrent la contestation en les excluant tous deux, et faisant choisir un prêtre vertueux et sans ambition, nommé Conon, dont l'élection réunit enfin tous les suffrages. Ce bon pape, trop facile à tromper, reçut un affront sensible dans la personne d'un de ses agens. Sur de fausses re-

commandations, et sans consulter son clergé, il avoit établi un diacre de l'église de Syracuse, nommé Constantin, directeur du patrimoine de saint Pierre en Sicile. C'étoit un fourbe qui, par ses chicanes et ses rapines, révolta toute la province. Le pape eut le chagrin d'apprendre qu'il avoit été arrêté et renfermé dans une étroite prison par sentence des magistrats. Conon ne tint le saint-siége que onze mois : à sa mort les factions se réveillèrent. Il avoit légué par son testament une somme considérable aux monastères et aux églises. Paschal, archidiacre de Rome, chargé, par sa dignité, de la dispensation de ce legs religieux, en détourna une partie pour acheter le pontificat. Il offrit à l'exarque cent livres d'or, s'il l'aidoit à monter sur le saint-siége. Jean Platys venoit de succéder dans l'exarchat à Théodore II, qui avoit succédé à Grégoire. Cette première occasion de s'enrichir lui parut de bon augure; il promit tout. Paschal se mit sur les rangs; il partagea les suffrages avec Théodore, l'un des deux contendans déjà rejetés avant l'élection de Conon. Après de grands débats, le différend se termina comme auparavant; toutes les voix se réunirent en faveur d'un troisième, nommé Sergius. Platys arriva trop tard pour servir Paschal; mais il ne voulut pas perdre sa proie : pour confirmer l'élection de Sergius, il exigea les cent livres d'or que Paschal lui avoit promises. En vain le nouveau pape s'efforça de lui faire horreur d'une simonie si criminelle; il fallut, pour le satisfaire, mettre en gage les lampes et les couronnes suspendues autour du tombeau de saint Pierre. Tant d'iniquités de toute espèce que commettoient les exarques demeuroient impunies. L'Italie, autrefois le centre de de l'empire, étoit devenue province frontière, encore ne tenoit-elle à l'empire que par de foibles attaches, la plus grande partie étant au pouvoir des Lombards. Les empereurs sembloient ne s'en occuper que pour en vendre le gouvernement, et les gouverneurs, après avoir

acheté leur dignité, se dédommageoient par les rapines. Cette espèce de magistrature n'a rien laissé de remarquable, sinon que, dans le nombre de dix-huit exarques qui se sont succédés dans l'espace de cent quatre-vingts ans, il ne s'en trouve pas un seul qui mérite le souvenir de la postérité : preuve évidente que cette place ne s'acquéroit que par argent et par des intrigues de cour. L'indignité de ceux qui représentoient l'empereur détachoit de l'empire le cœur des sujets, et avilissoit dans leur esprit la personne du prince. Cependant les papes, attentifs à leur propre agrandissement, avoient soin de recueillir la considération que perdoient les empereurs; et, par une sorte de balance politique, à mesure que l'autorité impériale baissoit en Occident, celle des papes s'élevoit dans les affaires temporelles.

An. 688.

Theoph. p. 303, 304. Cedr. p. 441. Niceph. p. 24. Hist. miscel. l. 19. Zon. t. 2, p. 92. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 22. Sigeb. chr. Pagi ad Baron. Dodwel. in excerpt. Strab.

Justinien, plus capable de troubler le repos de l'empire que d'en réformer les abus, rompit alors la paix que son père avoit faite avec les Bulgares. Plein de confiance en ses forces, enivré des flatteries de ses jeunes courtisans, il fit passer en Thrace les corps de cavalerie qu'il avoit en Asie, et se mit à leur tête pour aller exterminer les Bulgares, que son père, lui disoit-on, par une honteuse lâcheté, avoit laissé établir en-deçà du Danube. Le début de cette campagne fut heureux. On battit une armée de Bulgares qui s'étoit avancée dans la Thrace. Les Esclavons, sujets des Bulgares, avoient inondé une partie de la Macédoine, et s'étendoient jusqu'à Thessalonique. Ils s'étoient emparés de toutes les places, et peuploient les campagnes d'un prodigieux essaim d'habitans. L'armée romaine y porta le ravage; et cette irruption soudaine les trouvant sans défense, les uns furent passés au fil de l'épée, les autres, en plus grand nombre, se rendirent prisonniers. L'empereur en laissa une partie dans le pays, à condition qu'ils se reconnoîtroient désormais sujets de l'empire, et qu'ils

paieroient un tribut ; mais il les éloigna de Thessalonique, et les établit dans les montagnes, à l'occident du fleuve Strymon. Il en fit passer le plus grand nombre en Asie, et leur assigna des demeures sur les bords de l'Hellespont, de la Propontide, et dans la Troade. Il revenoit avec la fierté d'un vainqueur et la sécurité d'un jeune prince sans expérience, lorsqu'aux défilés du mont Rhodope, il se vit assailli d'une armée de Bulgares qui, lui fermant les passages, fondirent sur lui de toutes parts. Plus de la moitié de ses soldats furent tués ou blessés ; il courut lui-même grand risque de la vie, et revint en très-mauvais état à Constantinople, où ses lettres, quelques jours auparavant, avoient porté la nouvelle des plus brillans succès.

M. Cardone, hist. d'Afrique, t. 1, p. 42 et suiv. Mém. acad. t. 21, p. 120, hist.

Il semble que l'Afrique, dans ce temps-là, fût regardée par les empereurs et par les califes comme un pays détaché des deux empires, où les deux nations pouvoient se faire la guerre sans rompre la paix qui subsistoit ailleurs entre elles. Le traité conclu deux ans auparavant entre Justinien et Abdolmélic ne fut pas censé violé par une nouvelle entreprise des Sarrasins sur l'Afrique. Depuis la mort d'Oucba, Kuscilé, maître de Caïroan, avoit enlevé aux musulmans toutes leurs conquêtes dans la Byzacène. Pour réparer ces pertes, Abdolmélic rassembla les meilleures troupes de la Syrie, et les pourvut d'argent, de vivres et de munitions de guerre. Mais ce qui en faisoit la principale force, ce fut le choix du général. Zuheïr s'étoit signalé sous le commandement d'Oucba dans l'expédition précédente : il étoit gouverneur de Caïroan, lorsque Kuscilé vint s'en emparer, et il n'en étoit sorti qu'en frémissant de rage, prêt à s'ensevelir sous les ruines de cette place, si la garnison n'eût refusé de mourir avec lui. Zuheïr fut choisi pour commander la nouvelle armée. Il marcha aussitôt à Caïroan. Le trajet étoit long, et Kuscilé eut le temps d'armer un grand nombre de Romains et de Berbers qui vinrent à

l'envi s'enrôler sous ses étendards. Tout sembloit égal dans les deux armées, le nombre des troupes, la valeur et la science militaire dans les généraux, la bravoure dans les soldats. Mais celle des musulmans étoit animée par le plus violent ressort des actions humaines : c'étoit le fanatisme, qui change les hommes en bêtes féroces. Après un combat opiniâtre, où la victoire changea souvent de parti, Kuscilé, couvert de son sang et de celui de ses ennemis, tomba mort, et sa chute ôta le courage à son armée; le carnage fut horrible. Le vainqueur entra dans Caïroan; et, après y avoir fait reposer ses troupes, il songeoit à pousser ses conquêtes vers l'Occident, lorsqu'il apprit qu'une flotte romaine faisoit voile vers l'Afrique.

A la première nouvelle qu'avoit reçue Justinien de l'entrée des musulmans en Afrique, il avoit fait embarquer les troupes de la Thrace, avec ordre à la flotte de cingler vers Carthage, et de prendre en passant tous les vaisseaux et toutes les garnisons de la Sicile. Les Romains abordèrent dans le temps même que Zuheïr vainqueur marchoit à Carthage. Son armée, affoiblie par une victoire qui lui avoit coûté beaucoup de sang, se trouvoit fort inférieure à l'armée romaine. Mais les Sarrasins n'avoient pas encore appris à compter leurs ennemis; emportés par un enthousiasme impétueux, ils ignoroient l'art des retraites; ils ne savoient que mourir, lorsqu'ils étoient les plus foibles. Zuheïr livra bataille, et, malgré sa valeur héroïque, il succomba sous le nombre. Nul de ses soldats ne voulut lui survivre. Les Romains, étonnés eux-mêmes de leur victoire, n'osèrent en risquer la gloire en s'engageant dans le pays; ils se rembarquèrent aussitôt, trop contens d'aller montrer à Constantinople les dépouilles des Sarrasins. Le calife, vivement touché de la perte de son général et de son armée, ne se trouva pas en état d'en poursuivre la vengeance. Il avoit alors à soutenir deux guerres meur-

trières, l'une contre Moctar du côté de la Perse, l'autre contre Abdalla en Arabie. Il ne reprit ses projets sur l'Afrique qu'après la défaite et la mort de ses deux rivaux.

Tous deux périrent les armes à la main; et le cadavre d'Abdalla ayant été porté en Syrie, sa peau remplie de paille fut attachée à un gibet aux portes de Damas. Abdolmélic, devenu en 691 paisible possesseur de tout l'empire musulman, voulut réparer le temple de la Mecque, qui avoit été fort endommagé pendant le siége. Il entreprit d'y faire transporter de belles colonnes de granit, qui soutenoient l'église bâtie dans la vallée de Gethsémani, près de Jérusalem. Deux chrétiens, Serge et Patrice, puissans en Palestine et fort considérés du calife, l'en détournèrent à force de prières, et lui promirent d'obtenir de l'empereur d'autres colonnes propres à son dessein; ce qui fut exécuté. Mais, tandis qu'Abdolmélic s'occupoit à rétablir ses états après les désordres d'une longue guerre civile, Justinien, plein d'imprudence et de caprices, sembloit ne travailler qu'à détruire les siens. Par un article du dernier traité de paix, le calife partageoit avec lui le domaine de l'île de Cypre: l'empereur, se repentant d'avoir consenti à ce partage, prit une résolution tout-à-fait insensée; ce fut d'abandonner l'île entière, et de transporter ailleurs les habitans de la partie qui lui appartenoit. Il les fit passer dans l'Hellespont, et les établit près de Cyzique, dans une ville à laquelle il donna son nom. La plus grande partie des malheureux Cypriots, arrachés du sein de leur patrie, furent submergés dans le trajet par une tempête; d'autres moururent de maladies. Il n'en resta qu'un petit nombre, qui revinrent en Cypre sous le règne de Léon l'Isaurien. Quelques auteurs disent que ce fut Justinien lui-même qui les ramena dans leurs anciennes demeures en 706. Mais, dans cet intervalle, l'ancienne Salamine, nommée alors *Constantia*, et métropole de l'île

An. 691.

Theoph. p. 304.
Cedr. p. 441.
Hist. miscel. l. 19.
Const. Porphyr. de adm. imp. c. 27.
Idem, de them. l. 1.
Pagi ad Baron.
Oriens christ. t. 2, p. 1042, 1050.
Mém. acad. t. 32, p. 545.
Assemani, hist. ital. script. t. 11, p. 499, 500, 501.

entière, avoit été détruite par les Sarrasins, et elle ne s'est jamais relevée de ses ruines.

Theoph. p. 304, 305. Cedr. p. 441. Zon. t. 2, p. 92. Hist. miscel. l. 19. Elmacin, l. 1, c. 12. Okley. Pagi ad Baron. Hist. univ. t. 15, p. 541.

Cette émigration déplut beaucoup au calife, qui s'attendoit bien à se voir incessamment maître de l'île entière et de tous ses habitans. Délivré de ses ennemis domestiques, il souhaitoit la guerre, et regardoit la redevance à laquelle la nécessité de ses affaires l'avoit engagé, comme un tribut déshonorant dont il cherchoit à s'affranchir. Mais, pour mettre de son côté une apparence de justice, il vouloit que la rupture fût l'ouvrage du jeune empereur; et il prévoyoit qu'elle ne tarderoit pas de la part d'un prince impétueux, hautain, imprudent, plus avide de guerre que capable d'y réussir. Il ne fut pas trompé dans son attente. Depuis le commencement de l'empire romain, aucune monnoie d'or n'y avoit cours qu'elle ne fût frappée au coin des empereurs. C'étoit avec ces espèces que les Sarrasins payoient la somme stipulée par les deux derniers traités. Ils n'avoient même jamais battu monnoie, et s'étoient toujours servis de celle des Romains et des Perses. Abdolmélic en fit frapper à son coin; et voici quelle fut l'occasion de ce changement. Toutes les lettres des califes portoient en titre cette formule : *Dites qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Mahomet est son prophète.* Quoique cette façon d'écrire eût toujours été tolérée par les empereurs, Justinien voulut s'en offenser; il manda fièrement au calife qu'il eût à supprimer sa formule; sinon qu'il lui enverroit une monnoie où l'apôtre des musulmans seroit caractérisé par le nom qu'il méritoit. Abdolmélic, irrité d'une menace si outrageante, fit assembler le peuple dans la mosquée de Damas. Il l'instruisit de l'insolence du monarque romain, maudit la monnoie de l'empire, et déclara qu'il en alloit faire frapper d'autre. Le soin en fut confié à un Juif nommé Somior. On frappa des staters d'or du poids d'une drachme et au-dessous : ils avoient pour inscription : *Dieu est le Seigneur.* Le pre-

mier coin étoit fort grossier ; il fut perfectionné sous les règnes suivans.

L'empereur refusa cette nouvelle monnoie, et envoya au calife une déclaration de guerre. Des Esclavons qu'il avoit transplantés en Asie, il composa un corps de trente mille hommes, dont il donna le commandement à un de leurs compatriotes, nommé Nébule. Ayant joint à ce corps ses troupes de cavalerie, il marcha en personne vers la Cilicie, et campa vis-à-vis de l'île d'Eleuse. Abdolmélic, poussant la feinte jusqu'au bout, fit publier un manifeste dans lequel il protestoit qu'il ne désiroit que la paix; que c'étoit la nécessité d'une juste défense qui forçoit les Sarrasins à prendre les armes, et qu'il ne faudroit imputer qu'à l'empereur les suites funestes de la guerre. Il fit en même temps marcher les troupes sous la conduite d'un chef habile et plein de valeur, nommé Mahomet. Lorsque les deux armées furent en présence, le général sarrasin, pour se conformer à la politique de son maître, envoya représenter à l'empereur *qu'il se rendoit criminel en violant un traité confirmé par son propre serment ; et que le bras du Tout-puissant, suspendu sur les deux nations, alloit foudroyer le parjure, et combattre en faveur du peuple fidèle.* L'effet de ces paroles fut d'irriter davantage l'empereur. Il chasse le député de sa présence, et range son armée en bataille. Les Sarrasins, ayant attaché au haut d'une pique l'original du traité, marchent sous cet étendard et en viennent aux mains. Ils étoient fort inférieurs en nombre; et, après un choc furieux, ils commençoient à reculer, lorsque Mahomet, soutenant par sa valeur le courage des siens, trouve le moyen de faire passer à Nébule un carquois rempli de pièces d'or, avec promesse d'une plus grande récompense, s'il se sépare des Romains. Jamais la force de ce métal dangereux n'eut un effet plus prompt; Nébule passe du côté des Sarrasins avec vingt mille Esclavons, et leur porte la victoire; il laisse dans

An. 692.
Theoph. p. 305, 306.
Cedr. p. 441.
Niceph. p. 24.
Hist. miscel. l. 19.
Zon. t. 2, *p.* 92.
Okley.
Hist. univ. t. 15, *p.* 542.

l'armée romaine l'épouvante et le désordre. L'empereur prend la fuite, abandonnant ses troupes à la fureur de l'ennemi. Arrivé au bord de la Propontide, ce prince, plein de rage, se venge de la trahison des Esclavons par une cruauté encore plus criminelle; il fait rassembler ce qui reste de cette malheureuse nation, vieillards, femmes, enfans, et les fait tous précipiter du haut d'un rocher dans le golfe de Nicomédie.

Theoph. p. 283. Cedr. p. 430. Elmacin, l. 1, c. 3. D'Herbelot, bibl. orient. Murat. ann. ital. t. 4, p. 85. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 104.

Abdolmélic, affranchi par cette victoire du tribut qu'il payoit aux Romains, se voyoit le plus puissant monarque de la terre. Son empire s'étendoit depuis les Indes, dont il avoit subjugué une partie, jusqu'aux portes de Carthage; il se promettoit de réduire bientôt le reste de l'Afrique, et de porter jusqu'en Espagne ses armes victorieuses. Ce prince, aussi avide d'argent que de conquêtes, fit faire alors le dénombrement de tous les habitans de son vaste empire. Quelques auteurs font remonter cette opération politique à l'an dix-neuvième de l'hégire, sous le règne d'Omar; mais les plus habiles historiens la reculent jusqu'à l'an de Jésus-Christ 692, au temps d'Abdolmélic. Jamais rôle ne fut dressé avec une plus rigoureuse exactitude; il ordonna d'enregistrer non-seulement chaque personne, mais aussi chaque tête de bétail, chaque pied d'arbre; détail odieux et capable d'abâtardir une nation, en y introduisant la fraude, qui devient comme naturelle aux agens avides chargés de recueillir les impositions, et aux sujets opprimés qui les paient. Le dénombrement achevé, le calife imposa un tribut, dont les chrétiens furent les plus chargés: c'est ce que les Turcs nomment aujourd'hui *carage;* et c'est là l'origine de toutes les avanies que les chrétiens essuient dans les états mahométans.

Anast. in Sergio et in Joan. VII. Paul. diac. l. 6, c. 11.

Il falloit à Justinien quelque occupation importante pour faire diversion au chagrin que lui causoit sa défaite. Depuis long-temps les évêques orientaux demandoient

un concile pour rétablir la discipline de l'Eglise, dont le sort, ainsi que celui de toutes les choses humaines, est de se relâcher et de s'affoiblir, si l'on n'a soin de temps en temps de la resserrer et de la remettre en vigueur. Les deux derniers conciles généraux ne s'étoient occupés que de la condamnation des hérésies, sans faire de lois ecclésiastiques. Ce fut pour remédier à ce défaut que les évêques, convoqués par l'empereur, s'assemblèrent à Constantinople dans l'automne de cette année. Le concile se tint sous le dôme du palais impérial, et c'est pour cette raison qu'il est nommé *in Trullo*. On l'appelle aussi *Quini-sexte*, parce qu'il fut comme le supplément du cinquième et du sixième concile général. Paul, successeur de Théodore dans la chaire de Constantinople, y présida. Il paroît que le pape Sergius n'y fut pas invité, et qu'il n'y envoya point de légats; aussi refusa-t-il d'y souscrire. Entre cent-deux canons qui furent alors dressés par les évêques d'Orient, il y en a plusieurs qui sont contraires aux usages de l'église romaine. Celui qui choquoit davantage la discipline d'Occident, c'étoit la permission donnée aux prêtres de garder leurs femmes, et de vivre avec elles comme ils y avoient vécu avant leur ordination. On blâmoit même en ce point l'usage de l'église latine, qui prescrivoit la continence aux prêtres, et on prétendoit qu'il étoit moins parfait et moins conforme à la dignité du sacrement de mariage. Quoique ce concile n'ait jamais été reçu en son entier, cependant l'Eglise n'en rejette pas les canons, qui ne renferment rien d'opposé aux traditions de l'église romaine, aux décrets des papes, ni aux bonnes mœurs. On s'en est même servi contre les iconoclastes pour prouver l'universalité de l'usage des images dans l'église grecque.

Ado Vienn. Marian. Scot. Beda, de sex mundi ætat. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 40, art. 49 et suiv. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 183, 209. Or. christ. t. 3, p. 183. Abrégé chronol. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 294, 296, 298.

Irrité du refus que le pape faisoit de souscrire, l'empereur envoya un officier nommé Serge, avec ordre de lui amener Jean, évêque de Porto, et Boniface, con-

seiller du siége apostolique, qu'il savoit être les plus opposés à l'acceptation du concile. Ils partirent sans résistance. Mais il n'en fut pas ainsi de la personne même du pape. Zacharie, écuyer de l'empereur, étant venu à Rome pour l'enlever et le conduire à Constantinople, trouva tout le peuple sous les armes pour défendre son pasteur. La milice de l'exarchat accourut dans le même dessein. Tout retentissoit de cris menaçans, et Zacharie n'eut point d'autre asile que le palais de Latran. Il se réfugia tout tremblant dans la chambre même du pape, le conjurant de lui sauver la vie. Cependant le bruit se répand que le saint pontife a été enlevé et embarqué pendant la nuit; l'armée de Ravenne environne le palais, demande à voir le pape, et menace de jeter les portes par terre, si on ne se hâte de les ouvrir. Zacharie se crut alors au dernier moment de sa vie; saisi de frayeur et hors de sens, il se cache sous le lit du pape, qui le rassure en lui donnant parole de ne pas permettre qu'on lui fasse aucun mal. Sergius se montre ensuite au peuple et aux soldats; il les assemble dans la basilique de Théodore; il les adoucit par ses paroles, et leur demande grâce pour l'officier de l'empereur. Le trouble ne s'apaisa que par la retraite de Zacharie, qui se trouva fort heureux de pouvoir sortir de Rome au milieu des malédictions dont tout le peuple l'accabloit. Justinien ne put se venger de cet affront; il étoit déjà détrôné et traité plus outrageusement que Zacharie ne l'avoit été à Rome. Mais lorsqu'il se fut rétabli sur le trône, il reprit son premier dessein. Il envoya deux métropolitains à Jean VII, qui tenoit alors le saint siége, pour le prier de confirmer les canons qu'il approuveroit, avec permission de rejeter les autres. Ce pape n'osant, par timidité, entrer dans cette discussion, se contenta de les renvoyer, sans les souscrire ni les censurer. Mais le pape Constantin montra dans la suite plus de fermeté et de sagesse, approuvant les uns, et rejetant les autres.

La victoire des Sarrasins les rendit maîtres d'une grande partie de l'Arménie mineure. Le patrice Symbace y commandoit. L'approche de l'armée sarrasine, qui marcha l'année suivante vers cette province, le glaça d'effroi. Il leur abandonna le pays. Un officier romain, nommé Sabin, indigné de cette lâcheté, rassembla une troupe de volontaires. A la tête de ce camp volant, il harceloit sans cesse les musulmans, et en tuoit un grand nombre. Il tomba sur eux au passage d'une rivière; leur chef fut renversé de cheval, et courut grand risque de périr dans les eaux. Mais la valeur de Sabin ne put réparer la perte qu'avoit causée la lâcheté de son général. Cette campagne est beaucoup plus brillante dans le récit des auteurs arabes. Voici ce qu'ils en racontent. Les Khazars alliés des Romains se mirent en marche pour la défense de l'empire. A cette nouvelle Abdolmélic fit partir deux armées : l'une, sous la conduite d'Othman, marcha en Arménie; le succès en fut heureux au-delà de toute espérance : Othman avec quatre mille hommes battit soixante mille Romains. L'autre armée, commandée par Mahomet, alla combattre les Khazars. Elle fut défaite, quoiqu'elle fût de cent mille hommes. Mais le géneral ne perdit pas courage. A la tête de quarante mille hommes d'élite il retourne sur les Khazars vainqueurs, et les défait à son tour. Abdolmélic ne crut pas l'honneur des armes sarrasines assez réparé par cette revanche; il fit partir son fils Moslem avec une autre armée. Moslem passa l'Euphrate, joignit près des Portes caspiennes les Khazars, qui étoient encore au nombre de quatre-vingt mille, et remporta sur eux une victoire complète.

An. 693.
Theoph. p. 306.
Cedr. p. 441, 442.
Zon. t. 2, *p.* 93.
Hist. miscel. l. 19.
Okley. Hist. univ. t. 15, *p.* 502.

Le jeune empereur se consoloit de toutes ces pertes par le plaisir qu'il prenoit à voir élever de superbes bâtimens, qui coûtoient plus à ses sujets que tous les ravages des Sarrasins. Pour embellir les dehors de son palais, il fit construire une magnifique fontaine, et un

An. 694.
Theoph. p. 306, 307.
Cedr. p. 442.
Niceph. p. 25.
Hist. miscel. l. 19.

Manas. p. 79. Zon. t. 2, p. 93. Suidas Γ'ουστινιανός. Du Cange. Constant. christ. l. 2, c. 13.

lieu de parade où il devoit faire la revue de la faction bleue, qu'il honoroit de sa faveur. Il fit bâtir dans son palais même une salle de festin d'une étendue extraordinaire, dont le pavé et les murs étoient revêtus des marbres les plus précieux et enrichis de compartimens d'or. Il falloit, pour exécuter ses desseins, abattre une église de la Sainte-Vierge. L'empereur s'adressa au patriarche Callinique, successeur de Paul, et lui ordonna de prononcer les prières qui devoient être en usage lorsqu'il étoit besoin de détruire un lieu saint. Le patriarche répondit qu'il avoit des formules de prières pour la construction des églises, mais qu'il n'en avoit point pour leur destruction. Le prince, impatient, peu satisfait de cette réponse, continuant de le presser, comme s'il n'eût osé outrager la religion sans lui en faire des excuses, enfin le prélat prononça une formule d'oraison que l'occasion même lui suggéra : *Au Tout-puissant, dont la patience est infinie, gloire soit rendue dans tous les siècles.* C'en fut assez pour calmer les scrupules de l'empereur. L'église fut aussitôt démolie. On ne pouvoit subvenir à ces dépenses sans écraser le peuple d'impositions, susciter des chicanes aux riches pour leur enlever leurs biens, et ruiner toutes les familles. C'est en quoi l'empereur étoit admirablement bien servi par le zèle de deux financiers impitoyables, voués à l'iniquité et à la tyrannie. L'un étoit Etienne, Perse de nation, receveur des deniers du prince, et chef de ses eunuques. Cet homme sanguinaire, préposé à la construction des nouveaux édifices, traitoit inhumainement les ouvriers, et sur le moindre sujet de plainte il faisoit tuer à coups de pierres et les manœuvres et les inspecteurs. Fier de sa faveur, et sans respect pour la maison impériale, il porta l'insolence jusqu'à menacer la princesse Anastasie, mère de l'empereur, de lui faire subir le châtiment ordinaire des enfans. Justinien étoit pour lors absent de Constantinople, et nul historien ne dit qu'il ait été sen-

sible à cet outrage. Tout l'empire se ressentoit des violences et des rapines d'Etienne, qui rendoit son maître aussi odieux que lui-même. Il n'avoit qu'un rival en fait de méchanceté; c'étoit un moine nommé Théodote, qui avoit long-temps vécu en reclus sur les bords du Bosphore. Tiré de sa cellule par quelque dame de la cour dupe de son hypocrisie, il étoit parvenu à la dignité de grand trésorier, ce que les Grecs désignoient par le nom de *grand-logothète.* Plus cruel qu'Etienne, il inventoit tous les jours de nouvelles taxes ; ni le rang, ni la naissance ne pouvoient soustraire personne à ses persécutions; il se faisoit un jeu des confiscations, des proscriptions, des supplices même. Payer lentement, murmurer contre l'imposition, c'étoit un crime digne de mort. On pendoit par les pieds à un gibet les malheureuses victimes d'un fisc barbare, et on allumoit au-dessous de leur tête un monceau de paille humide dont la fumée les étouffoit.

Tant de cruautés soulevoient tous les esprits. Le prince n'étoit plus qu'un objet d'horreur. Une foule d'habitans s'assembloient toutes les nuits dans les places et dans les carrefours de la ville, et, se remplissant les uns les autres de haine et de fureur, ils ne s'entretenoient que de projets séditieux, que de malédictions contre le gouvernement. Tout tendoit à une révolte prochaine. Pour la prévenir, l'empereur conçut le plus affreux dessein qui puisse tomber dans l'esprit d'un prince, ce fut d'égorger son peuple pour se mettre lui-même en sûreté. Il ordonna secrètement au patrice Etienne Rusius, général de ses armées, de faire prendre les armes à ses soldats la nuit suivante, de massacrer tous les habitans qui se trouveroient hors de leurs maisons, et de commencer par le patriarche, qu'il regardoit comme le chef des mécontens. Tout étoit disposé pour cette sanglante tragédie; mais la justice divine préparoit une autre vengeance, qui ne devoit éclater que sur la tête du prince et de ses

AN. 695.
Theoph. p. 307, 308.
Cedr. p. 442.
Niceph. p. 25, 26.
Manas. p. 79.
Glycas, p. 279.
Zon. t. 2, *p.* 93.
Hist. miscel. l. 19.
Paul. diac. l. 6, *c.* 12.
Suidas, Ἰεστινιανός.
Pagi ad Baron.

ministres. Léonce, le meilleur général de l'empire, connu par les exploits que nous avons racontés au commencement de ce malheureux règne, n'avoit pu échapper à la cruelle jalousie des ministres. Il gémissoit depuis trois ans dans les horreurs d'une prison. L'empereur, n'osant le faire périr à Constantinople, jugea plus à propos de l'éloigner, pour s'en défaire loin des yeux du peuple dont il étoit estimé. Il le tira de prison, et, feignant de lui rendre ses bonnes grâces, il lui donna le gouvernement de la Grèce, et lui commanda de partir le jour même. Il étoit déjà dans le port, où il recevoit les complimens de ses amis. De ce nombre étoient deux moines, Paul et Grégoire, entêtés des chimères de l'astrologie, mais hardis et capables de réaliser par leur hardiesse ce qu'ils avoient follement prédit. Dans les fréquentes visites qu'ils lui avoient rendues dans la prison, ils n'avoient cessé de lui répéter qu'il surmonteroit infailliblement la malice de ses ennemis, et que son étoile lui promettoit l'empire. Léonce les ayant tirés à l'écart : *Eh bien*, leur dit-il, *vous voyez la vanité de vos prédictions ; je devois parvenir à l'empire, et je pars pour la Grèce, où m'attend une mort assurée. Je connois l'empereur ; honoré de ce nouvel emploi, je sais que je ne suis qu'une victime parée pour le sacrifice. Rassurez-vous*, lui répondirent-ils; *le terme fatal est arrivé ; vous allez régner, si vous voulez nous suivre*. En un moment ils forment leur projet, en dressent le plan, et Léonce l'exécute.

Dès que la nuit est venue il arme ses domestiques, et marche sans bruit au prétoire. C'étoit la résidence du préfet de la ville; c'étoit aussi la prison où étoient détenus dans les fers depuis sept et huit ans des personnages considérables, la plupart officiers de guerre. On frappe à la porte : on annonce l'empereur, qui vient, dit-on, pour juger quelques prisonniers. Les portes s'ouvrent, le préfet se présente : on le saisit, on l'accable

de coups, on fait sortir les prisonniers, et on l'enferme à leur place. Léonce, accompagné de cette troupe, qui ne respire que vengeance, court à la grande place en criant : *à Sainte-Sophie tous les chrétiens ! A Sainte-Sophie !* Le même cri se répète dans toute la ville. Le peuple accourt en foule au baptistère de Sainte-Sophie. Léonce, avec ses amis, toujours précédé des deux moines, se transporte au palais du patriarche, qui, secrètement instruit des ordres de l'empereur, n'attendoit que la mort. Il prend Léonce pour l'assassin, et lui présente la gorge. Léonce le relève, le rassure, le conduit au baptistère, et lui ordonne d'entonner l'antienne de Pâques, *voici le jour qu'a fait le Seigneur.* Le peuple la continue, et passant des éclats de la joie aux transports de la fureur, il ajoute tout d'une voix, *la mort, la mort à Justinien !* De là il court à l'Hippodrome. Au bruit de ce tumulte, Rusius s'étoit renfermé dans sa maison, sans exécuter l'ordre sanguinaire dont il avoit lui-même horreur. Au point du jour on amène Justinien dans l'Hippodrome. Les clameurs redoublent; tout le peuple demande sa mort. Mais Léonce, se souvenant des bienfaits de Constantin Pogonat, auquel il devoit sa fortune, obtient la vie pour ce malheureux prince. On se contente de lui couper le nez et de le reléguer à Chersone. Il avoit régné neuf ans, et n'en avoit encore que vingt-cinq. Léonce est proclamé empereur. On va se saisir aussitôt du trésorier Théodote et du receveur Etienne. On les accable d'outrages; et, malgré le nouvel empereur, qui vouloit les faire condamner juridiquement, le peuple, ce juge atroce, qui prononce sans examen, et qui exécute sans pitié, aussi furieux contre les ministres, dont il a ressenti la cruauté et l'avarice, qu'un lion blessé par les chasseurs, les attache ensemble par les pieds, et les traîne au travers de la ville jusqu'à la place du Taureau. Là, ces deux misérables, respirant encore quoique meurtris et déchirés, sont brûlés vifs;

et leurs maisons, qui receloient les dépouilles encore sanglantes de la ville et des provinces, sont abandonnées au pillage.

An. 696. Theoph. p. 309. Cedr. p. 443. Agnellus vita episc. Ravenn. Murat, annal. d'Ital. t. 4, p. 190, 191. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 298, 299, 300.

Le trouble qu'avoit excité cette révolution se renferma dans Constantinople, où il s'apaisa en peu de jours; et la chute de Justinien ne causa nulle secousse dans le reste de l'empire. Les Sarrasins ne firent aucun mouvement en 696; et cette année seroit entièrement stérile en événemens, si Ravenne ne nous offroit une de ces scènes affreuses qui font la honte et l'horreur de l'humanité. C'étoit la coutume que les dimanches et les fêtes, après le dîner, la jeunesse allât se battre à coups de fronde hors de la ville, par forme de divertissement. Les jeunes gens de deux quartiers différens, l'un nommé *Trigur*, l'autre *la Poterne*, piqués d'une émulation féroce, s'acharnèrent mutuellement avec tant de chaleur, qu'il y en eut un assez grand nombre de tués du quartier de la Poterne. Le dimanche suivant, le même parti fut encore plus maltraité. Les vaincus, outrés de dépit, feignirent de se réconcilier avec leurs vainqueurs, pour mieux assurer leur vengeance. Chacun d'eux en invita un de l'autre parti à venir dîner chez lui. Ce fut pour ceux de Trigur un repas funèbre; leurs hôtes les massacrèrent et les enterrèrent dans leurs maisons, sans que le reste de la ville en eût connoissance. Les mères, les femmes, les sœurs, ne voyant revenir aucun des leurs, remplissent toute la ville de cris lamentables; chacun pleuroit quelqu'un de ses parens, chacun trembloit pour soi-même. Dans cette désolation générale, l'évêque Damien ordonna un jeûne de trois jours, et une procession, à laquelle tous les habitans, baignés de larmes, assistèrent en habits de pénitens. Enfin, au bout de trois jours on découvrit les cadavres de ces malheureuses victimes de la plus atroce perfidie. Le peuple n'attendit pas la sentence des magistrats; toujours aussi précipité qu'excessif dans les punitions, et souvent injuste dans

les plus justes vengeances, il mit le feu au quartier de la Poterne, et fit périr dans les flammes non-seulement les meurtriers, mais encore toutes leurs familles, sans distinction d'innocent et de coupable. Ce lieu ne fut long-temps couvert que de cendres et de débris; il conservoit encore cent ans après le nom de *quartier des assassins*.

Cependant il se formoit dans le voisinage de Ravenne une république qui, s'élevant peu à peu des lagunes du golfe Adriatique, parvint dans la suite à étendre son commerce dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ses conquêtes sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée et de l'Archipel, se rendit la maîtresse de tous les trésors de l'Orient, balança le pouvoir des plus grands princes de l'Europe, servit de digue à la chrétienté contre le torrent de la puissance ottomane, et règne encore en souveraine sur le golfe auquel elle a fait prendre son nom. Les soixante-douze îles qui composent l'état de mer de Venise, devenues l'asile le plus sûr contre les diverses invasions des Goths, des Huns et des Lombards, s'étoient peuplées de plus en plus. Elles reconnoissoient encore la souveraineté de l'empire, et faisoient partie du gouvernement d'Istrie. Mais cette dépendance n'étoit guère qu'une sujétion honoraire; chacune de ces îles formoit une petite république, gouvernée par ses tribuns. Les fréquentes querelles qu'elles avoient avec les Lombards leurs voisins les déterminèrent à se réunir en un seul corps d'état pour résister avec plus de force à l'ennemi commun. Christophe, patriarche de Grado, les évêques ses suffragans, le clergé, les tribuns, les nobles et le peuple, s'étant assemblés dans la ville d'Héraclée, créèrent de concert leur premier duc. Ce fut Paul Luc Anafeste, nommé vulgairement *Paoluccio*. On lui conféra l'autorité nécessaire pour assembler le conseil, nommer les tribuns de la milice et les juges civils, présider à toutes les affaires du gouvernement. Il est à présumer que ce fut l'empereur même qui honora ce ma-

An. 697.

Anast. in Sergio.
Paul. diac. l. 6, *c.* 14.
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 192, 193.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 283, 285, 287.

gistrat suprême de la dignité ducale, l'établissant par ce titre, *gouverneur perpétuel des îles de la Vénétie.* Ce qui prouve que ce changement ne se fit pas sans l'agrément de l'empereur, c'est qu'on voit dans la suite les doges de Venise demander avec empressement, et obtenir de la cour de Constantinople des charges honorables de l'empire, ou de la maison de l'empereur. Dans le même temps, les soins du pape Sergius mirent fin au schisme d'Aquilée, qui duroit depuis près de cent cinquante ans. Il fit assembler dans cette ville un concile, où la doctrine du cinquième concile général fut embrassée par le patriarche et par ses suffragans. Cette réunion avec l'église romaine ne ramena pas le gouvernement ecclésiastique d'Aquilée à son premier état; il continua d'y avoir deux patriarches, l'un dans Aquilée, l'autre à Grado.

Theoph. p. 309. Cedr. p. 443. Niceph. p. 26. Manas. p. 80. Zon. t. 2, p. 94. Paul. diac. l. 6, c. 10. Hist. miscel. l. 20. Pagi ad Baron. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 185, 192. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 347. Assemani, Ital. hist. script. t. 2, p. 494, 495. Hist univ. t. 15, p. 549. M. Cardone, histoire de l'Afrique, t. 1, p. 44.

L'établissement de la république de Venise n'étoit qu'une légère diminution du domaine de l'empire, en comparaison des pertes qu'il faisoit en Asie et en Afrique. Alid, général sarrasin, entra dans l'Asie mineure, la ravagea, enleva une multitude d'habitans, et pénétra jusqu'en Lazique, où le patrice Sergius lui ouvrit les portes de toutes les villes, et le rendit maître du pays. Mais le plus grand orage tomba sur l'Afrique. Depuis cinquante ans les Sarrasins avoient quatre fois renouvelé leurs efforts pour conquérir cette vaste province, et ils avoient été obligés autant de fois d'abandonner l'entreprise. Après avoir bâti Caïroan dans leur troisième expédition en 670, ils l'avoient perdu dans la quatrième, en 688, par la défaite et la mort du brave Zuheïr. Tant d'attaques réitérées n'avoient pu réveiller l'indolence des empereurs. Le désordre régnoit dans la province; les gouverneurs y commandoient en souverains. La plupart des villes, sans garnison et sans défense, ne s'apercevoient qu'elles étoient romaines que par les impôts qu'on exigeoit avec rigueur. Carthage, quoique déchue

de son ancienne splendeur, conservoit encore le rang de capitale de l'Afrique ; sa renommée imposoit aux Sarrasins, et aucun de leurs généraux n'avoit encore osé l'attaquer. A la nouvelle de la révolution qui avoit placé Léonce sur le trône, Abdolmélic crut l'occasion favorable pour s'en emparer. Il envoya des troupes à Hassan, gouverneur de l'Egypte, avec ordre de marcher en Afrique, et de faire les derniers efforts pour en assurer la conquête. Hassan joignit à la nouvelle armée un corps de quarante mille hommes qu'il entretenoit en Egypte. Il entra sans résistance dans Caïroan, qu'il trouva déserte ; et, après y avoir fait reposer ses troupes, il marcha droit à Carthage, qui en étoit éloignée de quarante lieues. Le nom seul de Carthage effrayoit les Sarrasins; mais il enflammoit davantage l'ardeur du général, qui leur représenta que cette ville n'étoit plus que le cadavre ou l'ombre de l'ancienne ; et qu'après tout rien ne devoit paroître difficile aux conquérans de la Syrie, de l'Egypte et de la Perse. Il leur promit un plein succès, et leur tint parole. A peine se fut-il présenté devant la ville, qu'il l'emporta par escalade. Les habitans, au lieu de se défendre, se jetèrent dans leurs vaisseaux, et se sauvèrent, les uns en Sicile, les autres en Espagne. Ceux qui ne purent s'embarquer furent passés au fil de l'épée. Hassan y laissa une garnison, et fit tendre une grosse chaîne pour fermer l'entrée du port aux flottes romaines qui pourroient venir à dessein de reprendre la ville.

La prise de Carthage répandit la terreur. Ce qui restoit de Romains abandonna les campagnes et les autres villes pour se retirer dans les deux places les plus fortes de la contrée, Safatcoura et Bizerte, encore nommée alors *Hippo-zaritos.* Les Berbers, toujours ennemis des Sarrasins, y accoururent en foule pour se joindre aux Romains, et les deux nations réunies formèrent une nombreuse armée. Mais le nombre succomba sous la valeur de Hassan et de ses soldats. L'armée vaincue se réfugia

dans Bone. C'est ainsi que les Sarrasins ont depuis ce temps-là défiguré le nom de l'ancienne *Hippo-regius*, cette ville fameuse par l'épiscopat de saint Augustin. Safatcoura et Bizerte suivirent le sort des vaincus. Il ne restoit plus aux Romains que Bone dans les provinces de Carthage et de Numidie. L'armée sarrasine, chargée de dépouilles, rentra dans Caïroan.

Dès que Léonce apprit que les troupes de Syrie et d'Egypte avançoient en Afrique, il mit en mer une flotte chargée de soldats, sous le commandement du patrice Jean, guerrier expérimenté et plein de valeur. Quoique ce général eût fait une extrême diligence, il n'arriva qu'après la prise de Carthage et la retraite de Hassan. La vue des drapeaux sarrasins qui flottoient sur les murailles n'abattit pas son courage. Faisant force de rames et de voiles, il rompt la chaîne qui fermoit le port, débarque ses troupes malgré la garnison sarrasine qui bordoit le rivage, la taille en pièces, et, maître de Carthage, il y passe l'hiver, pendant lequel il répare les fortifications, et demande à l'empereur de nouveaux renforts.

An. 698. Léonce, triomphant de cet heureux succès, ne se pressa pas d'en envoyer : mais les Sarrasins se hâtèrent de réparer leur perte. Leur général n'eut pas plus tôt fait savoir au calife ce qu'on avoit perdu, et ce qu'on avoit encore à craindre, qu'Abdolmélic fit partir une flotte beaucoup plus nombreuse que celle des Romains. Hassan, qui l'attendoit au port d'Adrumette, où il s'étoit avancé de Caïroan, y embarqua ses troupes, et cingla vers Carthage. A son approche, la flotte romaine sortit du port, et se rangea en bataille. Mais les officiers, par leur lâcheté et leur inexpérience dans les combats de mer, répondirent mal à la valeur du général. Des vaisseaux romains, les uns furent coulés à fond; les autres, prenant la fuite, se dispersèrent le long des côtes. La plus grande partie rentrèrent dans le

port, dont ils ne purent défendre l'entrée contre la flotte sarrasine. Jean, se voyant sur le point d'être accablé dans le port même, sauta à terre avec ce qui lui restoit de soldats, et gagna une éminence voisine, derrière laquelle se rassembloit le reste de sa flotte. Attaqué par les Sarrasins qui l'avoient poursuivi, il se rembarqua avec beaucoup de désordre et de perte, et prit le large pour retourner à Constantinople. Hassan, redevenu maître de Carthage, rasa les murailles, abattit les édifices; et cette ville superbe, fille de Tyr, reine de l'Afrique, rivale de Rome, aussi fameuse dans l'histoire de l'Eglise que dans les annales des nations, fut à jamais ensevelie par le bras d'un peuple nouveau, destructeur de l'ancien monde.

Les auteurs arabes, partisans du merveilleux, ont revêtu l'histoire de cette révolution de circonstances romanesques. Ce fut, selon leur récit, une reine des Berbers, nommée Kahiné, qui défit d'abord les Arabes; mais, dans une seconde bataille, elle mourut les armes à la main, après avoir fait des prodiges de valeur, et laissa les Sarrasins maîtres de toute l'Afrique. Selon les critiques les plus judicieux, cette héroïne est le patrice Jean lui-même, que les historiens arabes ont déguisé en femme, parce qu'il étoit eunuque. La religion chrétienne se soutint encore quelque temps dans cette partie du monde; mais enfin elle s'y éteignit entièrement, et l'on ne voit aucun évêque d'Afrique dans le septième ni dans le huitième concile général.

Jean faisoit voile vers Constantinople, à dessein de demander à l'empereur un renfort de troupes et de vaisseaux pour retourner en Afrique. Lorsqu'il fut arrivé en Crète, les officiers de son armée, honteux de leur défaite, et craignant la punition de leur lâcheté, excitèrent les soldats à la révolte. Les premiers à se soulever furent ceux de la province de Cibyre : c'est le nom que portoient alors l'ancienne Carie et l'ancienne Lycie. Ces

Theoph. p. 309, 310. Cedr. p. 444. Niceph. p. 26. Manas. p. 80. Zon. t. 2, p. 94. Glycas. p. 279. Paul. diac. l. 6, c. 13.

Hist. miscel. l. 20. Sigeb. chron. Marian. Scot. Pagi ad Baron. Du Cange, fam. byz. p. 121.

troupes, naturellement séditieuses, proclament empereur leur commandant nommé Absimare. Les autres corps, entraînés par cet exemple, saluent Absimare sous le nom de *Tibère* II. Jean est massacré, et le nouveau prince se met à la tête de sa flotte. Il arrive devant Constantinople, et jette l'ancre dans le golfe de Céras, entre la ville et le faubourg de Syques. Constantinople étoit pour lors affligée d'une peste très-meurtrière. Léonce ayant voulu faire nettoyer un des ports comblé de vase et de limon, une vapeur maligne s'étoit répandue dans la ville, et depuis quatre mois la contagion y faisoit de grands ravages. Cependant les habitans résistèrent assez long-temps; ils aimoient Léonce, dont ils espéroient un gouvernement doux et équitable; mais une trahison livra la ville au nouvel usurpateur. Constantinople n'étoit environnée que d'une simple muraille le long de la mer; du côté de la terre depuis le golfe jusqu'à la Propontide, elle étoit fermée d'un double mur, excepté vers le faubourg de Blaquernes. L'empereur avoit confié la garde de cette partie aux commandans des troupes étrangères, après s'être assuré de leur fidélité par un serment terrible qu'ils avoient prononcé en prenant les clefs des portes sur les autels; mais ce serment fut moins puissant que l'argent de Tibère. Ils ouvrent les portes; les soldats de la flotte se jettent en foule dans la ville, pillent les maisons, et traitent les habitans comme des ennemis vaincus. Léonce reçut les mêmes outrages qu'il avoit faits à Justinien; on lui coupe le nez; on l'enferme dans un monastère. Tous ceux qui avoient eu part à sa faveur partagent aussi sa disgrâce; on les déchire à coups de verge; on confisque leurs biens; on les condamne à l'exil. Tibère, se croyant assuré au-dedans, songe à se défendre contre les ennemis du dehors. Les troupes de l'empire ne consistoient presque plus qu'en cavalerie; il en donne le commandement général à son frère Héraclius qui savoit la guerre et ne manquoit pas de valeur.

Il l'envoie en Cappadoce pour garder les défilés des montagnes qui donnoient entrée dans l'Asie mineure, et pour observer les mouvemens des Sarrasins.

Ces barbares se déchiroient mutuellement par des guerres civiles. Héraclius, profitant de leurs divisions, se jette dans la Syrie, et, portant de toutes parts l'effroi et la désolation, il n'épargne ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Deux cent mille Arabes sont la victime de cette fureur. Les Romains, aigris par tant de pertes et de défaites, étoient devenus plus inhumains que leurs ennemis.

An. 699. *Theoph. p.* 310. *Cedr. p.* 444. *Zon. t.* 2, *p.* 94. *Hist. miscel. l.* 20.

Le calife, affligé de ces ravages, se voyoit hors d'état d'en tirer une prompte vengeance. Mais, deux ans après, la paix étant rétablie dans ses états, Abdalla, un de ses généraux, se mit en campagne, et alla faire le siége d'Antarade. Quoique les Sarrasins fussent depuis cinquante-trois ans maîtres de l'île d'Arade, que Moavia avoit conquise et ruinée, les Romains avoient conservé le port d'Antarade, situé sur le continent, vis-à-vis de cette île. Ils y entretenoient une forte garnison. Les courses des Maronites, et ensuite les guerres civiles, avoient empêché les Sarrasins de rien entreprendre sur cette place. Ils l'attaquèrent en 701 ; mais la vigoureuse défense des assiégés, qui recevoient sans cesse des rafraîchissemens du côté de la mer, les obligea de lever le siége. Abdalla s'étant avancé jusqu'en Cilicie, borna son expédition à relever les murs de Mopsueste, détruite dans les guerres contre les Maronites. Il y laissa une garnison qui désola par ses courses les campagnes de la Cilicie.

An. 701.

L'élévation de Léonce, et plus encore celle d'Absimare, avoit animé les espérances de tous les ambitieux. Un Arménien nommé Bardane, fils du patrice Nicéphore, ayant vu en songe un aigle voltiger au-dessus de sa tête, s'imagina que ce présage lui promettoit l'empire. Il alla consulter un reclus infecté de monothélisme, qui passoit pour fort habile dans l'art d'interpréter les

Theoph. p. 319. *Niceph. p.* 29. *Zon. t.* 2, *p.* 95. *Hist. miscel. l.* 20.

songes. *Le pronostic est indubitable,* lui dit le reclus; *mais Dieu, qui vous destine à l'empire, y attache une condition; il veut que vous fassiez usage de la puissance souveraine pour relever l'Eglise, qui gémit dans l'oppression. Jurez-moi tout à l'heure que, dès que vous serez empereur, vous casserez par un édit tout ce qui a été décidé dans cette tumultueuse assemblée que nos adversaires appellent le sixième concile général. Ce n'a été qu'une cabale hérétique.* Bardane, aussi peu instruit qu'indifférent sur les matières de religion, jura tout ce que voulut son prophète, et attendoit avec impatience l'effet d'une si flatteuse prédiction. Sa vanité ne put la tenir long-temps secrète; il s'en ouvrit à un ami qui crut ne pouvoir mieux faire que d'aller la révéler à l'empereur, dont il espéroit récompense. Tibère n'étoit pas sanguinaire; il se contenta de faire battre de verges le futur empereur, de lui faire raser la tête comme à un insensé, et de l'envoyer chargé de chaînes dans l'île de Céphalonie. Nous verrons néanmoins dans la suite l'accomplissement de cette prophétie. Dans l'état où étoit l'empire, la couronne sembloit être descendue à la portée de tous ceux qui avoient la hardiesse d'y prétendre.

An. 702.
Paul. diac. l. 6, c. 27.
Anast. in Joann. VI.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Murat. rerum. ital. t. 1, part. 2, p. 306.
Assemani, hist. ital. script. t. 2, p. 479, 547.
De vitâ ant. Benev. t. 2, p. 136.

L'Italie se détachoit peu à peu de l'empire. L'autorité des papes, qui se faisoient estimer par leur activité et par leurs vertus, éclipsoit insensiblement celle des empereurs, devenus la plupart méprisables par leur inaction ou par leurs vices. L'exarchat ne jouissoit de la paix qu'à la faveur des troubles dont la Lombardie étoit agitée. Après la mort de Cunibert, fils de Pertharite, l'un des meilleurs princes qui soient monté sur le trône des Lombards, son fils Liutpert, encore en bas âge, fut reconnu par la nation, qui le mit sous la tutelle d'Ansprand, seigneur renommé pour sa prudence et sa valeur. Mais Rambert, fils de Gondebert frère de Pertharite, ayant rassemblé les anciens vassaux de son père, marche

à Pavie à la tête d'une armée. Une bataille livrée près de Novare fait passer la couronne sur la tête de Rambert. Il mourut au bout de quelques mois, laissant pour successeur son fils Aripert. Celui-ci, vainqueur d'Ansprand, qui étoit venu l'attaquer jusque sous les murs de Pavie, se rend maître de la personne de Liutpert et le fait mourir. Ansprand se sauve en Bavière. Aripert, n'ayant pu lui ôter la vie, immole à sa vengeance la femme, les enfans et les amis de ce seigneur, qui n'avoit d'autre crime que d'avoir été fidèle à son maître légitime. Cependant le tyran, malgré sa cruauté, se laisse attendrir par les grâces et par la jeunesse de Liutprand, second fils d'Ansprand, et lui permet d'aller rejoindre son père. Il ne prévoyoit pas que ce jeune seigneur régneroit un jour, et qu'il feroit pas sa sagesse et par toutes ses qualités royales l'honneur de sa nation. Au défaut d'ennemis, les exarques eux-mêmes tenoient la ville de Rome dans une crainte et dans une défiance perpétuelle. Jean Platys ayant été rappelé, Théophylacte fut envoyé à sa place. Il prit sa route par la Sicile, et voulut passer par Rome, sans autre dessein que de satisfaire sa dévotion en visitant les tombeaux des Saints-Apôtres. Mais les exarques n'avoient pas coutume de prendre ce chemin pour se rendre à Ravenne, et depuis long-temps on n'avoit vu arriver à Rome aucun ministre de la cour qui ne fût chargé de quelque commission fâcheuse. Le bruit se répand en Italie qu'on en veut à la personne du pape; c'étoit Jean VI, successeur de Sergius. Théophylacte, disoit-on, venoit pour se saisir de lui, comme Zacharie avoit voulu enlever son prédécesseur. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'alarme. Les troupes des environs, celles même de Ravenne et de la Pentapole viennent camper devant Rome, où Théophylacte venoit d'arriver. On se prépare à défendre le souverain pontife ; tout retentit de menaces contre l'exarque, contre l'empereur même. Le

pape, plus sage et mieux informé des intentions de Théophylacte, fait fermer les portes de Rome ; il envoie des prêtres pour calmer ces terreurs, et en vient à bout à force de raisons et de prières. Il s'agissoit d'empêcher Théophylacte de faire aucune violence. A peine cette crainte est-elle dissipée, qu'on travaille à l'y exciter. Des esprits turbulens et vindicatifs, pour se défaire de leurs ennemis, lui vont présenter une liste de personnes distinguées, qui trahissoient, disoient-ils, les intérêts de l'empereur. Mais l'exarque, ayant reconnu par des informations secrètes l'innocence des accusés, fit retomber la punition sur les calomniateurs. Pendant ce temps-là Gisulf, duc de Bénévent, ravageoit la Campanie, et s'étoit rendu maître de Sora, d'Arpino, et d'Arcé. Il traînoit après lui un nombre infini de prisonniers, lorsque le pape, unique ressource de l'Italie dans ces temps malheureux, mit seul en usage pour désarmer ce prince, les forces qu'eut alors le saint-siége, et qui furent presque toujours victorieuses, tant qu'il n'en eut point d'autres. Il lui envoya des prêtres et des présens apostoliques; c'étoient des reliques et d'autres objets de dévotion. Gisulf ne résista pas aux remontrances du saint pontife ; il abandonna le pays pour retourner à Bénévent ; mais il ne rendit les prisonniers qu'après en avoir reçu la rançon. Le pape les racheta aux dépens de son église.

An. 703. Theoph. p. 311. Cedr. p. 444. Zon. t. 2, p. 94, 95. Hist. miscel. l. 20.

Les Sarrasins avançoient leurs conquêtes ; et quoiqu'ils ne fussent pas toujours heureux, leurs défaites ne faisoient qu'ajouter à leur hardiesse naturelle le désir de la vengeance. Ils s'acharnoient avec plus d'opiniâtreté sur les provinces qu'ils avoient une fois teintes de leur sang. Baane, que les chrétiens avoient surnommé *les sept Démons*, s'empara de plusieurs villes dans la petite Arménie, et y laissa des garnisons. A peine eut-il retiré ses troupes, que les seigneurs du pays formèrent le complot de massacrer les Sarrasins, et l'exécutèrent. Ils dé-

putèrent ensuite à l'empereur, et reçurent garnison romaine. Mahomet, autre général, entre à son tour dans le pays, égorge tout ce qu'il y a de Romains, se remet en possession de l'Arménie, rassemble en un même lieu tous les seigneurs, et les fait brûler vifs. En même temps Azar se jette en Cilicie avec dix mille hommes. Héraclius marche à sa rencontre, défait son armée, et envoie prisonniers à l'empereur ceux qui n'avoient pas péri dans le combat. Il remporte bientôt après une seconde victoire sur Azib, qui, étant entré dans la même province, avoit pris et ruiné la forteresse de Sis, place encore subsistante aujourd'hui à trois lieues au nord d'Anazarbe. Héraclius vint fondre sur les Sarrasins et leur tua douze mille hommes; mais les succès de ce brave guerrier furent bientôt arrêtés par une nouvelle révolution, qui replongea l'empire dans les malheurs dont il sembloit délivré depuis l'expulsion de Justinien.

Ce prince, relégué à Chersone, conservoit sa férocité naturelle. Loin d'être humilié de son infortune, il se vantoit hautement qu'il triompheroit bientôt de ses ennemis. Cet esprit indomptable, ne respirant que vengeance, tyran jusque dans son exil, traitoit avec insolence et cruauté les habitans du pays; il ne leur promettoit que des rigueurs lorsqu'il seroit remonté sur le trône. Les Chersonites, lassés de ses fureurs, et encore plus effrayés de ses menaces, formèrent enfin le dessein de le tuer ou de le transporter à Constantinople, pour le mettre entre les mains de l'empereur, comme une bête féroce qu'ils ne pouvoient garder sans danger. Le complot ne put être si secret qu'il n'en fût averti. Il prend aussitôt la fuite, et va se jeter entre les bras du kan des Khazars. Le kan, maître de tous les pays qui bordoient les Palus Méotides, tenoit alors sa cour dans la ville de Dore, située dans l'ancienne Gothie, vers le bord occidental des Palus. Il comble d'honneurs l'empereur détrôné, dont il espère voir bientôt relever la fortune, et

An. 704.

Theoph. p. 311, 312.
Cedr. p. 444, 445.
Niceph. p. 27, 28.
Zon. t. 2, *p.* 95.
Anast. in Joanne. VII.
Hist. miscel. l. 20.
Paul. diac. l. 6, *c.* 32.
Manas. p. 80, 81.
Glycas, p. 279.
Joël, p. 175.
Codin, orig. p. 49.
Suid. in Βȣλγαροι.

lui fait épouser sa sœur Théodora. Il donne pour demeure aux deux époux la ville de Phanagorie, place considérable au-delà du Bosphore cimmérien.

Cependant Tibère, instruit des projets de Justinien, et intimidé par les prédictions de ses astrologues, auxquels il donnoit confiance, résolut de se défaire d'un ennemi si dangereux. Bien assuré que, dans l'esprit d'un barbare, la considération de l'alliance la plus étroite ne tiendroit pas contre l'éclat de l'or, il offre au kan une grande somme, s'il veut lui livrer Justinien vif ou mort. Le Khazar oublie aussitôt que le prince romain est son beau-frère; il lui envoie une garde sous prétexte de le mettre en sûreté contre les sourdes pratiques de l'usurpateur, et charge les deux commandans de le tuer au premier signal qu'ils en recevront de sa part. Un esclave de Théodora découvre ce dessein à sa maîtresse, qui en instruit son mari. Justinien, sans perdre un moment, mande les deux commandans, les étrangle de ses propres mains, renvoie Théodora à son frère, et se jette dans une barque de pêcheur, avec laquelle il aborde au port de Symbole, sur la côte méridionale de la Chersonèse. De là il envoie secrètement à Chersone, d'où il fait venir six de ses amis, et dans la même barque il côtoie les rivages pour gagner le Danube. A la hauteur de l'embouchure du Niester, il est assailli d'une si violente tempête, que tout son cortége n'attendoit que la mort. *Prince*, lui dit alors Myace, un de ses domestiques, *vous allez périr avec nous. Promettez à Dieu que, s'il vous sauve de ce danger, vous pardonnerez pour l'amour de lui à tous ceux qui ont contribué à votre désastre. Si j'en épargne un seul*, répliqua brusquement Justinien plein de rage, *je veux que Dieu m'abîme tout à l'heure au fond des flots.* Le souverain vengeur des crimes, qui ne prend pas conseil des impies pour les punir à leur gré, le réservoit à une fin plus tragique. Echappé du naufrage, il entre dans le Danube, et en-

voie au roi des Bulgares un de ses amis nommé Etienne, pour le prier de l'aider à recouvrer ses états, lui promettant de partager avec lui les trésors de l'empire, et de lui donner sa fille en mariage. Elle étoit née d'une première femme dont on ignore le nom. Terbel régnoit alors en Bulgarie; il tend les bras à Justinien, et s'engage par serment à le secourir; bientôt il se met en campagne avec quinze mille, tant Bulgares qu'Esclavons, et marche droit à Constantinople.

Tibère, qui comptoit sur sa négociation avec le kan des Khazars, n'avoit pris aucune précaution; il n'étoit pas même instruit de l'évasion de Justinien, et il n'apprit que ce prince vivoit encore que lorsqu'il le vit à la tête des Bulgares devant les murs de Constantinople. Cependant, comme l'armée ennemie n'étoit pas nombreuse, et que les murailles étoient nouvellement réparées, les gardes du palais, joints aux habitans animés par la haine qu'ils portoient à Justinien, se préparoient à une opiniâtre résistance. L'ennemi campa du côté de Blaquernes, et pendant trois jours les assauts furent repoussés avec courage. En vain l'empereur détrôné se présentoit-il aux assiégés, leur tendant les bras et leur promettant le pardon du passé et de nouveaux priviléges; on ne lui répondoit du haut des murs que par des injures et des malédictions; mais la nuit du troisième jour, à la faveur d'une intelligence, il trouva moyen de pénétrer dans la ville par le canal d'un aquéduc avec quelques-uns de ses amis. Il rompent aussitôt la porte de Charsias, qui étoit la plus voisine, et ils ouvrent le passage à toute l'armée. Justinien s'empare du palais de Blaquernes.

An. 705.

Au premier bruit de l'entrée des ennemis, Tibère avoit abandonné la ville pour se sauver à Apollonie en Thrace, sur le Pont-Euxin. Mais, poursuivi sans relâche, il fut ramené à Justinien, et jeté dans un cachot avec Léonce, qui fut tiré du monastère où Tibère l'avoit fait

enfermer. Héraclius, le défenseur de l'empire contre les Sarrasins, fut arrêté en Thrace avec tous les officiers qui avoient commandé sous ses ordres; il fut pendu avec eux aux créneaux des murailles. Dès que Justinien fut le maître, il ne trouva que trop de ministres de ses fureurs dans ceux-mêmes dont il avoit été abhorré. Toute la Thrace étoit couverte d'exécuteurs de ses ordres cruels, qui, courant dans les campagnes, égorgeoient, massacroient tous ceux qui avoient servi Tibère. C'étoit un crime digne de mort de lui avoir été attaché par quelque emploi, d'en avoir reçu la solde. Ce fut au travers des flots de sang de ses sujets que Justinien remonta sur le trône, dix ans après en avoir été précipité. Il porta depuis le surnom de *Rhinotmète*, qui, dans la langue des Grecs, signifie qu'il avoit le nez coupé. Il s'en fit mettre un d'or, et l'on rapporte que toutes les fois qu'il le détachoit, sa vengeance se rallumoit avec violence, et que c'étoit toujours le signal de quelque nouveau massacre. Fier de son triomphe, il fit célébrer les jeux du Cirque; mais il lui falloit du sang pour rendre sa joie complète. On tira de prison Léonce et Absimare chargés de chaînes; et, après les avoir conduits ignominieusement par toutes les rues de la ville, on vint les jeter à ses pieds. Il étoit assis sur un trône brillant dans le lieu le plus élevé du Cirque, et, tant que dura la première course de chars, il tint ses deux pieds sur la gorge de ces deux malheureux princes étendus par terre. Le peuple, esclave de la fortune, devenu en peu de jours aussi féroce que son maître, applaudissoit à cette insolence, et profanoit par des acclamations inhumaines ce verset du psaume, *tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon*. Ensuite Justinien donna ordre de les traîner à l'amphithéâtre nommé le Cynége, lieu destiné dans ce temps-là à l'exécution des criminels, où ils eurent la tête tranchée; et l'on vit deux rivaux, autrefois divisés par l'ambition, réunis alors par

l'infortune, tous deux plus dignes de régner que celui qui leur ôtoit la vie, tomber dans le sang l'un de l'autre. Absimare avoit régné environ sept ans. Il avoit associé à l'empire ses deux fils, Théodore et Constantin, qui périrent apparemment avec lui. Ils ne sont connus que par la date d'une bulle du pape Jean VII, donnée le dernier de mai de l'an 705. Il y a cependant beaucoup d'apparence que celui qui est nommé Théodore dans la date de cette bulle est le même que Théodose qui fut ensuite évêque d'Ephèse et un des principaux chefs des iconoclastes. Les historiens s'accordent à dire que ce Théodose étoit le fils de l'empereur Absimare.

Huit mois de supplices presque continuels n'épuisèrent pas la cruauté de Justinien. Il employa l'année suivante presque entière à l'exécution de l'horrible serment qu'il avoit fait au milieu de la tempête. Il fit crever les yeux au patriarche Callinique en punition d'avoir prêté sa voix à l'inauguration de Léonce, et il l'envoya en exil à Rome. Il mit à sa place sur le siége de Constantinople un reclus paphlagonien nommé Cyrus, de la ville d'Amastris, qui lui avoit prédit son rétablissement. Une infinité d'habitans et de soldats périrent par divers supplices. Il en fit jeter dans la mer un grand nombre enfermés dans des sacs; et, se faisant un jeu de sa cruauté, il se plaisoit à combler de caresses ceux qu'il destinoit à la mort, il les nommoit aux premières charges de l'empire, et, après avoir reçu leurs remercîmens, il les faisoit massacrer à la porte du palais. Il en invitoit d'autres à souper avec lui; le repas se passoit dans la joie, et au sortir de table il les faisoit pendre ou égorger. Leurs biens étoient confisqués, leurs maisons réduites en cendres. Terbel, témoin de ces horreurs, s'étonnoit que les Romains traitassent de barbare sa nation; il lui sembloit au contraire que l'humanité s'étoit réfugiée chez les Bulgares. Plein de mépris pour ce monstre farouche, il exigea avec hauteur la récompense de ses

AN. 706.

services. Non content de la Zagorie, pays de Thrace autour de la ville de *Déveltus,* que lui céda Justinien, il emporta d'immenses trésors. Par une sorte de moquerie, il coucha par terre son large bouclier et le fouet dont il se servoit à cheval, et ordonna de couvrir entièrement l'un et l'autre de pièces d'or. Il étendit ensuite sa pique, et y fit entasser dans toute sa longueur des étoffes de soie jusqu'à une hauteur considérable. Il obligea de plus l'empereur d'enrichir tous les soldats bulgares, en leur remplissant la main droite de pièces d'or, et la gauche de pièces d'argent. Après avoir rassasié d'or, et enfin congédié ces défenseurs avides, Justinien envoya chercher sa femme, qui étoit demeurée auprès de son frère le kan des Khazars. Pour honorer le voyage de l'impératrice, il fit partir une flotte nombreuse, qui fut tout entière abîmée par une tempête, sans qu'il s'en pût sauver un seul homme. A cette nouvelle, le kan lui écrivit en ces termes : *Insensé, ne suffisoit-il pas de deux ou trois barques pour transporter ta femme? Pourquoi risquer tant d'hommes et de vaisseaux? Voulois-tu donc me l'enlever par force? Elle t'a donné un fils depuis ton départ; envoie un seul homme, je lui mettrai entre les mains l'enfant et la mère.* Le chambellan Théophylacte, député à cet effet, amena la princesse avec son fils, qui fut nommé *Tibère.* Ils furent tous deux couronnés à leur arrivée, et honorés du titre d'Auguste.

An. 708. Il s'en falloit bien que les services laissassent dans l'esprit de Justinien une impression aussi forte et aussi durable que les injures. Deux ans après avoir été rétabli par les Bulgares, ce prince, ne se souvenant plus que d'avoir payé trop cher leur secours, rompit la paix avec eux. Il fit passer en Thrace toute sa cavalerie, et lui donna rendez-vous sous les murs d'Anchiale, où il se rendit par mer avec sa flotte. Les Bulgares occupoient les hauteurs voisines; et, voyant les cavaliers romains

Theoph. p. 314, 315. Cedr. p. 446. Niceph. p. 28. Zon. t. 2, p. 96. Hist. miscel. l. 20. Sigeb. chr.

dispersés sans ordre dans les campagnes pour faire du fourrage, ils fondent sur eux, les taillent en pièces, enlèvent hommes, chevaux, chariots, et poursuivent l'empereur, qui se sauve dans la ville. Ils le tiennent assiégé pendant trois jours. Justinien, hors d'état de se défendre plus long-temps, fait couper les jarrets des chevaux; et, ayant bordé d'armes le haut des murailles pour cacher sa fuite, il se rembarque avec les débris de son armée, et va porter sa honte à Constantinople.

La valeur d'Héraclius avoit arrêté pendant quelque temps les progrès des Sarrasins; sa mort laissa l'empire sans défense du côté de la Syrie. Le calife Abdolmélic étoit mort en 705, après un règne glorieux de vingt-un ans. Il avoit achevé la conquête de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar. Toutes les villes de cette vaste contrée passèrent sous le pouvoir des musulmans, à l'exception de Ceuta, qui demeura aux Visigoths d'Espagne. Sous son règne Mahomet avoit ravagé la Sicile. Il laissa un grand nombre de fils, dont quatre régnèrent successivement après lui. Oualid, qui monta le premier sur le trône des califes, moins clément que son père, haïssoit mortellement les chrétiens. Il leur enleva l'église de Damas, la plus riche et la plus magnifique de l'Orient, que son père leur avoit laissée conformément à la capitulation. Les Sarrasins étoient alors dans une telle ignorance, qu'ils avoient besoin des chrétiens pour tenir les registres du trésor. On les écrivoit en grec. Oualid ordonna de les écrire en arabe, afin d'y pouvoir employer des musulmans; mais il ne s'en trouva pas qui connussent les procédés arithmétiques nécessaires pour les calculs, et il fallut encore avoir recours aux chrétiens. Les Romains, après la perte d'Héraclius, eurent cependant encore quelques succès. Un général nommé Marien défit une armée sarrasine en Cappadoce. Maïumas, qui en étoit le chef, fut tué dans la bataille. Mais

An. 709.
Theoph. p. 312, 313, 314, 315.
Niceph. p. 29.
Hist. miscel. l. 20.
M. de Guignes, hist. des Huns, p. 325, 326.

cette victoire n'eut aucune suite, et les Sarrasins s'en vengèrent sur la ville de Tyanes. Ils l'assiégèrent, et, contre leur coutume, ils passèrent l'hiver devant ses murs. Masalmas, et Soliman, frère du calife, pressoient le siége avec vigueur; leurs machines avoient abattu une partie des murailles; ils avoient donné plusieurs assauts : mais toujours repoussés, et enfin manquant de vivres, ils étoient sur le point de lever le siége, lorsqu'un secours envoyé pour sauver la ville fut cause de sa perte. Théodore et Théophylacte, à la tête d'une multitude de paysans mal armés et mal disciplinés, vinrent attaquer les Sarrasins. La mésintelligence des deux commandans augmentoit encore le désordre. Ils furent taillés en pièces, et ceux qui ne périrent pas sous le cimeterre des musulmans furent faits prisonniers. Encouragés par cette victoire, les Sarrasins redoublent leurs efforts. Ils trouvent dans le camp des vaincus de quoi nourrir long-temps leur armée. Les assiégés, perdant toute espérance, se rendirent enfin, à condition qu'on les laisseroit en possession de leurs biens et de leur ville. On ne leur tint pas parole. Les uns furent réduits en esclavage, les autres relégués dans les déserts de l'Arabie. La ville de Tyanes, célèbre depuis plusieurs siècles, grande, riche, peuplée, capitale de la seconde Cappadoce, demeura abandonnée, et ne conserva que son nom et ses évêques.

Anast. in Constantino. Agnell. hist. episc. Raven. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 41, art. 17. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 216. Assemani, ital. hist.

Justinien, plus occupé de vengeance que du soin de l'empire, ne songeoit alors qu'à faire éprouver à la ville de Ravenne son cruel ressentiment. On lui avoit rapporté que cette ville avoit témoigné de la joie à la nouvelle de sa disgrâce. Il prit occasion d'une contestation qui subsistoit depuis quelque temps entre les papes et les archevêques de Ravenne. Le pape Jean VII étoit mort au mois d'octobre 707. Sisinnius, son successeur, n'avoit tenu le saint-siége que vingt jours, et avoit été remplacé en 708 par Constantin. Ce pape, ayant sacré

Félix archevêque de Ravenne, ne put jamais le faire condescendre aux soumissions que les pontifes romains étoient en usage d'exiger de ces prélats. L'empereur affectant d'être irrité de cette opiniâtreté, envoie ordre au patrice Théodore, qui commandoit en Sicile, de se transporter à Ravenne avec ses troupes, et de traiter les habitans comme des rebelles. Théodore arrive par mer; il jette l'ancre près de la ville, et, étant descendu sur le rivage, il fait l'accueil le plus gracieux aux principaux citoyens qui venoient le saluer; il les invite à se rendre le lendemain auprès de lui pour entendre les ordres de l'empereur. Cependant il fait pratiquer une galerie couverte depuis sa tente jusqu'à ses vaisseaux, dans l'espace de cent vingt-cinq pas. Le lendemain toute la noblesse de Ravenne se présente à la porte de sa tente; il donne ordre de les introduire séparément deux à deux. Dès qu'ils étoient entrés, on se saisissoit d'eux, et, un bâillon dans la bouche, ils étoient conduits par la galerie au fond de cale d'un vaisseau, en sorte que ceux qui étoient au-dehors ne voyoient pas ce qui se passoit sous la tente. L'archevêque fut enlevé avec les autres, ainsi que le plus distingué des citoyens, nommé Joannice, que j'aurai occasion de faire connoître dans la suite. Théodore entre ensuite dans Ravenne à la tête de ses soldats; il fait transporter dans ses vaisseaux les richesses de ceux qu'il tenoit prisonniers, abandonne le reste au pillage, met le feu dans divers quartiers, et se rembarque pour Constantinople. Ces infortunés, la plupart innocens, les autres coupables d'un crime digne de grâce auprès d'un prince équitable, chargés de chaînes et accablés de misères, traversent toute la ville, et sont présentés à l'empereur, qui affectoit encore d'insulter à leur malheur par un appareil superbe. Il étoit assis sur un trône enrichi d'or et parsemé d'émeraudes; son diadème étoit tissu d'or et de perles; c'étoit un ouvrage de sa femme Théodora. Après les avoir fait passer devant lui, lan-

script. t. 2, p. 549, 551.

çant sur chacun d'eux des regards furieux, il ordonna de les conduire tous en prison, pour avoir le temps de déterminer le genre de mort auquel il les condamnoit. Les jours suivans furent employés à leur faire souffrir différens supplices. Le tyran inexorable avoit juré d'ôter la vie à l'archevêque Félix : mais, aussi superstitieux qu'il étoit cruel, il crut en avoir reçu la défense dans un songe, et se contenta de le priver de l'usage de la vue. On fit rougir au feu un bassin d'argent; et, après l'avoir arrosé de vinaigre, on força Félix d'y tenir les yeux fixés, jusqu'à ce que la prunelle fût desséchée. C'étoit un des moyens employés par les Grecs pour procurer l'aveuglement. L'archevêque fut ensuite relégué à Chersone. On laissa vivre Joannice, qui avoit été secrétaire de Justinien même; mais il fut condamné à une prison perpétuelle.

An. 710.

Anast. in Constantino, et in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 31. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 41, 2

L'empereur, qui ne pouvoit souffrir aucune résistance à ses ordres, voyoit avec chagrin que les canons du concile, qu'il avoit fait assembler dans son palais dix-huit ans auparavant, n'avoient pas été reçus à Rome. Il envoya ordre au pape Constantin de se transporter à Constantinople, et le pape obéit aussitôt. Il partit de Rome le 5 octobre 710, et prit la route de la mer. Il étoit accompagné d'un cortége assez nombreux, composé de prêtres, de diacres et de deux évêques, dont l'un mourut en chemin. En arrivant à Naples, il y rencontra Jean Rhizocope, qui alloit à Ravenne pour y remplacer l'exarque Théophylacte, mort depuis peu. Rhizocope voulut passer par Rome. Cette ville étoit alors affligée d'une famine qui dura trois ans; mais l'arrivée du nouvel exarque fut pour elle un fléau encore plus triste. Il fit égorger, en exécution d'ordres secrets, dont on ignora toujours la raison, quatre des principaux du clergé. Le pape continua sa route par la Sicile, où il fut honorablement reçu du patrice Théodore, qui y étoit retourné après la cruelle expédition de

Ravenne. Il passa par Rhége, Crotone, Gallipoli, et séjourna quelque temps à Otrante, pour y attendre la fin de l'hiver. Il y reçut un diplome de l'empereur, qui ordonnoit à tous ses officiers, établis dans les lieux du passage, de rendre au pape les mêmes honneurs qu'à l'empereur même. Constantin trouva dans l'île de Céa le patrice Théophile, envoyé au-devant de lui pour le conduire à Constantinople. Tibère, fils de l'empereur, accompagné des patrices et de la principale noblesse, et le patriarche Cyrus, suivi de son clergé et d'une foule de peuple poussant des cris de joie, vinrent à sa rencontre jusqu'à sept mille pas de la ville. Le pape, revêtu des mêmes ornemens qu'il portoit à Rome les jours de cérémonie, et les premiers du clergé, montés sur des chevaux des écuries de l'empereur, dont les selles, les brides et les housses étoient enrichies de broderie d'or, entrèrent comme en triomphe. Au sortir du palais de l'empereur, où ils se rendirent d'abord, on les conduisit au palais de Placidie, qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le prince, qui étoit alors à Nicée, écrivit au pape, dès qu'il sut son arrivée, une lettre de félicitation, et le pria de venir à Nicomédie, où il se rendroit lui-même. A leur première entrevue, l'empereur, la couronne sur la tête, se prosterna devant le pape, et lui baisa les pieds. Ils s'embrassèrent ensuite au milieu des acclamations du peuple. Ce fut dans un entretien particulier qu'ils traitèrent des canons du concile, dont Constantin rejeta une partie, et accepta l'autre. Le pape, avec la permission de l'empereur, se fit assister dans cette conférence par le diacre Grégoire, qui lui succéda sur le siége de saint Pierre. C'étoit un homme savant, éloquent, et d'une tête assez ferme pour ne pas se laisser éblouir par l'éclat de la pourpre impériale. Il satisfit pleinement à toutes les questions de l'empereur. La conférence se termina au grand contentement du prince, qui, pour en donner un témoignage public, assista le

dimanche suivant à la messe, célébrée par le pape, et voulut recevoir de sa main la sainte communion. Il le conjura de demander à Dieu la rémission de ses péchés; il renouvela les priviléges accordés par ses prédécesseurs à l'église de Rome, et lui permit de retourner en Italie, quand il le jugeroit à propos; mais de fréquentes indispositions retinrent le pape plusieurs mois. Enfin s'étant mis en mer, il trouva au port de Gaëte tout son clergé et une grande partie du peuple romain empressé de le revoir, et il rentra dans Rome le 24 octobre 711, après plus d'une année d'absence.

Theoph. p. 315. Niceph. p. 29. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 216. Hist. miscel. l. 20. Ptol. geog. p. 129. Oriens christ. t. 1, p. 436.

La prise de Tyanes ouvroit la Cappadoce aux Sarrasins. Soliman y fit cette année un horrible ravage. La terreur s'étendoit encore plus loin. Les habitans fuyoient de toutes parts comme de timides troupeaux. Les barbares avoient conçu tant de confiance et tant de mépris pour les Romains, qu'un parti de trente Sarrasins osa traverser toute l'Asie mineure, pénétra jusqu'à Chrysopolis vis-à-vis de Constantinople, égorgea tous les habitans, mit le feu aux vaisseaux qui se trouvoient dans le port, et retourna joindre Soliman sans avoir perdu un seul homme. Cette année fut des plus funestes à la chrétienté. Les musulmans, non contens de leur vaste empire, qui s'étendoit depuis les Indes jusqu'au détroit de Gibraltar, entrèrent en Espagne, où ils s'établirent l'année suivante. Ils y jetèrent les fondemens d'une redoutable puissance qui subsista jusqu'à la fin du quinzième siècle, où Ferdinand le Catholique se rendit maître de Grenade. L'année suivante Othman ravagea la Cilicie; il s'empara d'un grand nombre de places, et, traversant l'Arménie mineure, il prit par trahison la ville de Camaque, nommée aussi *Daranalis* et *Analibla*, que Ptolémée place au pied de l'anti-Taurus.

An. 711. *Theoph. p. 316, 317, 318.*

Les sentimens de piété que la présence du pape avoit inspirés à Justinien sembloient promettre quelque adoucissement de son humeur violente et sanguinaire.

Mais on ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la religion n'avoit pas sur lui assez d'empire pour éteindre la soif de la vengeance dont il étoit consumé, et dont il fut enfin lui-même la dernière victime. Après avoir inondé de sang Constantinople, il porta plus loin sa fureur; et, animé d'une haine implacable contre les Chersonites, dont il n'avoit pas oublié les injures, il résolut d'en faire un exemple terrible. Il fit contribuer tous ses sujets, depuis les sénateurs jusqu'aux derniers du peuple, pour l'équipement d'une grande flotte. Elle fut composée de bâtimens de toute espèce, et chargée d'une armée nombreuse que les auteurs grecs font monter à cent mille hommes; ce qui passe toute croyance. Elle étoit commandée par le patrice Etienne, surnommé *le Farouche*. Il avoit ordre de passer au fil de l'épée tous les habitans de Chersone, sans en épargner aucun. Le pape, qui étoit encore à Constantinople, fit de vains efforts pour détourner l'empereur d'un dessein si barbare. La flotte partit avec Elie, écuyer du prince, qui devoit rester dans la Chersonèse pour y commander. Il emmenoit avec lui Bardane, que l'empereur avoit fait revenir de Céphalonie pour le reléguer à Chersone. L'ordre cruel ne fut pas entièrement exécuté. Etienne, tout impitoyable qu'il étoit, laissa à la plupart des habitans le temps de prendre la fuite; et, entre ceux qui demeurèrent dans la ville, on réserva les jeunes garçons et les enfans pour en faire des esclaves. Les principaux de la ville furent partagés en trois bandes; sept qui passoient pour être les plus coupables furent enfilés par les pieds, supendus la tête en bas à une traverse de fer, et brûlés à petit feu. Il y en eut vingt qu'on jeta tout garrottés dans une barque à laquelle on attacha de grosses pierres pour la faire couler à fond. Quarante-deux furent envoyés à Justinien avec leurs femmes et leurs enfans. De ce nombre étoient Dun et Zoïle, alliés et amis du kan des Khazars. De si étranges cruautés ne satisfirent pas encore celle de

Cedr. p. 446, 447, 448. *Niceph. p.* 29, 30, 31. *Anast. in Constantino. Hist. miscel. l.* 20. *Paul. diac. l.* 6, *c.* 31, 32. *Zon. t.* 2, *p.* 96, 97. *Manas. p.* 81, 82, 83. *Glycas, p.* 279, 280. *Joël. p.* 176. *Du Cange. de inf. ævi numism. art.* 26. *Pagi ad Baron. Murat. annal. d'Ital. t.* 4, *p.* 218, 219. *Assemani, hist. ital. scrip. t.* 2, *p.* 549, 551. *Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t.* 1, *p.* 285, 287, 289, 305, 306.

Justinien. Irrité contre son général de ce qu'il ne lui avoit pas obéi à la lettre, il lui commanda de revenir et d'amener à Constantinople cette malheureuse jeunesse qu'il avoit épargnée. Etienne se rembarqua sur-le-champ, laissant Elie à Chersone. Mais la mer, qui avoit déjà châtié la vanité de ce méchant prince, eut ordre encore de punir le ministre de ses fureurs. La flotte, étant partie au mois d'octobre, essuya un affreux orage qui la submergea presque entière. Etienne fut enseveli dans les eaux. Les historiens exagèrent encore cette perte au-delà de toute vraisemblance ; mais on peut croire ce qu'ils ajoutent, qu'on vit les cadavres poussés par les vents et les vagues flotter sur les rivages de l'Asie, depuis Amastris jusqu'à Héraclée.

Ce qui seroit incroyable d'un autre prince que Justinien, loin d'être affligé de ce désastre, il en témoigna de la joie. La mer, disoit-il, avoit prévenu sa justice en faisant périr ceux qu'il destinoit à la mort. Il s'occupa aussitôt des moyens d'achever ce qui manquoit à sa vengeance. Mais les nouvelles qu'il recevoit d'Italie lui causoient de vives inquiétudes. Le peuple de Ravenne, désespéré du saccagement de la ville et du massacre de la noblesse, secoua le joug du cruel empereur. Il se donna pour chef George, fils de Joannice, dont les qualités estimables étoient encore relevées par les grâces de la figure. Les villes de l'exarchat et de la Décapole se liguèrent avec Ravenne. George partagea les habitans sous plusieurs bannières, qu'il distingua par différens noms, et cette division du peuple de Ravenne subsistoit encore long-temps après. Rhizocope, qui vouloit sévir contre les séditieux, fut mis en pièces. A la nouvelle de ce désordre, Justinien fit partir l'eunuque Eutychius pour succéder à Rhizocope. Le nouvel exarque, aussi adroit et aussi insinuant que son prédécesseur avoit été violent et emporté, vint à bout de calmer les esprits et de les ramener par la douceur à l'obéissance. Mais il

falloit du sang pour apaiser Justinien. Il tenoit dans les prisons de Constantinople, Joannice, père de George. C'étoit un homme de naissance, mais plus recommandable encore par sa vertu et par ses talens. Il avoit été secrétaire de l'exarque Théodore. La correspondance que cet emploi lui donnoit avec la cour fit connoître son mérite. L'empereur le mande; et quoique, étant de petite taille et fort laid, son extérieur l'eût d'abord exposé à la risée des courtisans, il s'en fit bientôt respecter par la supériorité de son génie. Après avoir pendant plusieurs années rempli avec une fidélité et une capacité rares la charge de secrétaire-d'état, il obtint la permission de retourner dans sa patrie. Il en faisoit l'honneur, et consacroit sa vieillesse à servir ses citoyens de son crédit et de ses talens, lorsque Justinien, l'ayant fait enlever avec le reste de la noblesse, crut le payer amplement de ses services en ne le faisant pas périr avec les autres, dont la plupart étoient également innocens. Il le tenoit depuis deux ans étroitement enfermé. Lorsqu'il apprit le soulèvement de Ravenne, dont George étoit le chef, il tira Joannice de prison, et lui fit souffrir les tourmens les plus affreux. Ce respectable vieillard y expira en protestant de son innocence, et citant le prince à comparoître incessamment au tribunal du souverain juge. Telles furent ses dernières paroles, qui ne tardèrent pas d'avoir leur effet.

Les fugitifs, étant retournés à Chersone après le départ d'Etienne, apprirent que l'empereur se préparoit à les exterminer. Ils travaillent en diligence aux fortifications de la ville; ils implorent le secours du kan des Khazars, qui leur envoie quelques troupes. Elie se joint à Bardane pour se défendre de l'orage qui le menaçoit le premier. En effet, on vit bientôt arriver le patrice George, trésorier-général de l'empire; Jean, préfet de Constantinople; et Christophe, commandant des troupes de Thrace, suivi de trois cents soldats. Ils étoient ac-

compagnés de Dun et de Zoïle, que Justinien renvoyoit pour ne pas s'attirer la colère du prince khazar. George avoit ordre de les rétablir dans leurs biens, d'envoyer faire des excuses au kan, et de ramener à Constantinople Elie et Bardane. Lorsque les trois chefs avec leur escorte se présentèrent devant la ville, et que George et Jean, qui marchoient à la tête, furent entrés, on ferma les portes et on les massacra sur-le-champ. En même temps les Khazars sortent de sa place, enveloppent les trois cents soldats, et, les ayant faits prisonniers, ils les conduisent à leur kan avec Dun, Zoïle et Christophe. Dun étant mort en chemin, les Khazars, pour honorer ses funérailles, immolèrent sur son tombeau Christophe et les trois cents soldats. Cependant la ville de Chersone retentissoit de malédictions contre Justinien. On s'assemble, on renonce à l'obéissance d'un tyran devenu le bourreau de ses sujets. On offre la couronne à Elie, qui la refuse; on nomme Bardane empereur, on lui fait prendre le nom de *Philippique* : c'est ainsi que le nomment les historiens; mais le véritable nom étoit *Filépique*, comme on le voit par ses médailles, et c'est celui que nous lui donnerons par la suite.

Cette nouvelle vole à Constantinople. Justinien, transporté de rage, court à la maison d'Elie; il poignarde ses deux fils encore enfans sur le sein de leur mère; il la livre elle-même à la brutalité d'un Indien affreux qu'il avoit pour cuisinier. Il met en mer une nouvelle flotte, qu'il charge de soldats et de toutes les machines de guerre propres à la destruction des villes. Il en donne le commandement au patrice Maur, et lui ordonne, sous les plus terribles menaces, de ruiner Chersone de fond en comble, d'y faire passer la charrue, et de ne pas laisser échapper un seul de ceux qui y étoient enfermés, non pas même les enfans à la mamelle. Il lui recommande de l'instruire de tout par de fréquens messages. Maur aborde à Chersone, et commence aussitôt

les attaques. Ses machines avoient déjà renversé deux tours, et il se disposoit à donner l'assaut, lorsqu'il voit arriver une armée de Khazars, dont les forces supérieures lui font perdre toute espérance de succès. Il se rembarqua; mais ni lui ni ses soldats n'osant retourner à Constantinople pour y essuyer les emportemens d'un prince furieux, ils prirent le parti de se joindre aux Chersonites. Filépique étoit sorti de la ville avant qu'elle fût attaquée, et s'étoit retiré auprès du kan des Khazars. On députe au kan pour le prier de renvoyer le prince élu; il exige une pièce d'or par tête, et le serment d'être fidèle au nouvel empereur. Ces deux conditions étant remplies, Filépique revient à Chersone, et y est reçu au milieu des vœux et des acclamations.

Cependant Justinien, étonné de ne recevoir aucune nouvelle de sa flotte, se douta qu'il étoit trahi. Il assemble ce qui lui reste de soldats, et demande du secours au roi des Bulgares, avec lequel il s'étoit réconcilié. Terbel lui envoie trois mille hommes. Justinien passe le détroit, et va camper à Damatrys, entre Chalcédoine et Nicomédie. Pour être plus à portée de s'instruire de ce qui se passoit à Chersone, il s'avance avec un détachement de cavalerie jusqu'à Ginglisse près de Sinope, sur le Pont-Euxin. A peine y est-il arrivé, qu'il aperçoit sa flotte voguant à pleines voiles vers le Bosphore. Il envoie aux nouvelles un brigantin léger, qui lui rapporte que Bardane est empereur, et qu'il va se rendre maître de la capitale. Aussitôt, rugissant comme un lion, il court sans relâche vers le Bosphore; mais Filépique étoit déjà dans Constantinople. Il retourne donc à Damatrys. Il étoit résolu d'aller combattre l'usurpateur; mais Filépique le prévint. Dès qu'il fut entré dans la ville, dont la haine du tyran l'avoit rendu maître, il prit les mesures les plus promptes pour se défaire de Justinien et de son fils Tibère, associé à l'empire, et du principal ministre, nommé Basbacure. Le

patrice Maur et Jean le Passereau eurent ordre d'aller massacrer Tibère. Ce jeune prince, âgé de six ans, s'étoit réfugié dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de Blaquernes. Il embrassoit d'une main le pilier qui soutenoit la table de l'autel; il tenoit de l'autre le bois de la vraie croix; et, pour rendre sa personne plus inviolable, on lui avoit suspendu au cou plusieurs reliques. Son aïeule Anastasie (car il avoit perdu sa mère) se tenoit à la porte du sanctuaire, comme pour en défendre l'entrée. A l'arrivée des assassins, elle se jette aux pieds de Maur avec des cris lamentables, et les tenant embrassés, les baignant de ses larmes, elle demande grâce pour un enfant innocent. Pendant qu'elle se tenoit attachée au patrice, Jean saute dans le sanctuaire, détache de l'autel le jeune prince, lui arrache le bois de la croix qu'il pose sur la table sacrée, lui enlève les reliquaires qu'il se passe lui-même au cou, et traînant l'enfant à la porte de l'église, il le dépouille, l'étend sur les degrés et l'égorge. Il fait ensuite porter son corps dans l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien, où on lui donne la sépulture. Basbacure, qui avoit pris la fuite, est bientôt atteint et massacré. Elie s'étoit chargé lui-même de l'exécution la plus difficile; c'étoit d'ôter la vie à Justinien, campé à Damatrys avec son armée. Il y marcha avec les troupes de Filépique. Dès qu'il fut à portée de se faire entendre : « Camarades « (s'écria-t-il)! je ne viens pas vous apporter la guerre, « mais le salut et la liberté. Séparez-vous d'un monstre « odieux, altéré de votre sang ainsi que du nôtre, et « qui a juré de perdre le dernier des Romains. L'em- « pereur vous promet sûreté et récompense. Et vous, « Bulgares, dont il a payé les services en vous allant « attaquer contre la foi des traités, quittez cet ingrat, « ce perfide. Filépique notre maître, et dès ce jour votre « allié fidèle, vous ouvre un libre passage par ses états. « Vous n'y trouverez que des amis. Recevez la parole et

« le sauf-conduit de l'empereur. » Il parloit encore, que les soldats de Justinien se mettoient en mouvement pour se joindre à l'armée ennemie. Justinien, abandonné, ne songeoit qu'à fuir. Elie ne lui en donna pas le temps; il court à lui, le saisit par les cheveux, et lui coupe la tête, qu'il envoie sur-le-champ à Filépique. Après l'avoir donnée en spectacle à Constantinople, on la porta en Occident jusqu'à Rome, pour annoncer le commencement du nouveau règne. On reçut à Rome cette nouvelle vers la fin de janvier 712, trois mois après le retour du pape. Ainsi mourut Justinien II, âgé de quarante-un ans; il en avoit régné six depuis son rétablissement au milieu du sang et du carnage. Il fut le dernier de la famille d'Héraclius qui avoit occupé le trône pendant la durée précise d'un siècle, dans la personne de six empereurs. Ce prince, faisant un mélange monstrueux de dévotion et de barbarie, fut le premier des empereurs qui fit graver sur ses monnoies l'image de Jésus-Christ.

Filépique, infecté dès l'enfance de l'erreur des monothélites, ne voulut point entrer dans le palais qu'on n'eût effacé l'image du sixième concile, peint sur les murs du vestibule. Trop fidèle à la parole qu'il avoit donnée au prétendu prophète, qui lui avoit prédit son élévation à l'empire, il ne fit usage de son pouvoir que pour rétablir l'hérésie, que Constantin Pogonat avoit proscrite. Il commença par chasser du siége de Constantinople et par renfermer dans un monastère le patriarche Cyrus, et mit à sa place le diacre Jean, que l'ambition rendit monothélite. Les hérétiques, qui se tenoient cachés depuis le règne de Pogonat, pressoient l'empereur d'abolir la mémoire du sixième concile, qui les avoit condamnés. Ils étoient secondés par les flatteurs de cour, toujours zélés pour la religion du prince. L'empereur n'eut pas de peine à se rendre à leurs instances. Il assembla les évêques d'Orient; et quoique les

AN. 712.
Theoph. p. 319, 320.
Cedr. p. 446, 447, 448.
Anast. in Constantino.
Niceph. p. 31, 32.
Hist. miscel. l. 22.
Paul. diac. l. 6, *c.* 34.
Peroratio Agathonis.
Zon. t. 2, *p.* 96, 97, 98.
Suidas, φιλιππικός.
Baronius.
Oriens christ. t. 1, *p.* 234.
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital.

t. 4, p. 192, 193. actes de ce faux concile aient été ensevelis avec Filépique, en sorte qu'on ne sait ni le nombre des prélats qui le composèrent, ni ce qui se passa dans les diverses séances, on peut conjecturer qu'il fut très-nombreux, et qu'on n'y épargna nulle des voies irrégulières pour corrompre ou forcer les suffrages. Tout l'Orient devint monothélite, les siéges vacans furent remplis d'hérétiques, la crainte et l'intérêt firent même succomber les orthodoxes. Germain, évêque de Cyzique, et André de Crète, prélats renommés pour leur science et leur vertu, eurent la foiblesse de céder au torrent : prévarication honteuse qu'ils effacèrent dans la suite par leurs larmes, et par leur fermeté héroïque à soutenir la discipline de l'Eglise contre les efforts de Léon. Il n'y eut qu'un petit nombre de prélats assez courageux pour braver l'exil et toutes les rigueurs de la persécution. L'empereur fit mettre dans les Diptyques les noms de Sergius et d'Honorius anathématisés dans le sixième concile, dont il fit brûler les actes.

Dans cette apostasie presque universelle de l'Orient, l'Occident, moins exposé aux violences du prince, ferma toute entrée à l'hérésie. Filépique, triomphant du succès de son concile, écrivit au pape Constantin une lettre remplie de ses erreurs. Elle fut rejetée, et le zèle du peuple romain en cette occasion approcha fort d'un soulèvement que la religion n'autorisa jamais. On déclara qu'on ne reconnoîtroit pas un empereur hérétique; qu'on ne recevroit ni ses lettres ni ses monnoies; que son portrait ne seroit point placé dans l'église selon l'usage; que son nom ne seroit pas prononcé à la messe. On fit peindre dans l'église de Saint-Pierre la représentation des six conciles généraux. Rome étoit alors gouvernée par des ducs nommés par l'exarque de Ravenne au nom de l'empereur : Christophe étoit revêtu de cette dignité. Eutychius ayant envoyé Pierre pour lui succéder, on prit les armes; Christophe se mit à la tête des

révoltés; on en vint aux mains dans la rue Sacrée; il en coûta la vie à vingt-cinq personnes de part et d'autre. Enfin le pape sépara les combattans par le moyen des prêtres qui se jetèrent à la traverse avec la croix et les Evangiles. A cette vue les catholiques se retirèrent, et laissèrent le champ de bataille au parti de Pierre, qui fut néanmoins obligé de sortir de Rome.

Félix, archevêque de Ravenne, fut le seul prélat orthodoxe qui éprouva de la part de l'empereur un traitement équitable. Aveuglé par ordre de Justinien, et relégué à Chersone, il avoit été compagnon d'exil de Bardane. Le prince lui permit de retourner à Ravenne. Il voulut même par ses libéralités le consoler des tourmens qu'il avoit endurés. Entre les présens qu'il lui fit étoit une petite couronne d'or enrichie de pierreries d'un grand prix. Dans la suite Charlemagne, maître de Ravenne, ayant voulu savoir d'un marchand juif la valeur de cette couronne, le Juif répondit que toutes les richesses de la cathédrale de Ravenne ne pourroient la payer. Elle disparut cent ans après sous l'archevêque George. Félix remonta sur son siége, quoiqu'il eût perdu l'usage de la vue. Il obtint du pape son absolution, en se soumettant à lui rendre les mêmes hommages qu'avoient rendus ses prédécesseurs, et il continua de mériter l'amour et le respect de son peuple par sa charité et par la sainteté de sa vie.

Quoique Terbel, roi des Bulgares, n'eût pas sujet d'aimer Justinien, cependant, comme il l'avoit rétabli sur le trône, il prit prétexte de sa mort pour faire des courses sur les terres de l'empire. Il marcha vers l'entrée du Bosphore du côté de la mer Noire, et mettant tout le pays à feu et à sang il s'avança jusqu'au golfe de Céras. Sa marche fut si rapide, qu'on n'en fut averti à Constantinople que par l'incendie du faubourg de Syques. On y célébroit ce jour-là les noces d'un riche citoyen de la ville, et l'on y avoit transporté par le golfe une magni-

fique et nombreuse argenterie, avec tout l'appareil d'un festin somptueux. Tout fut la proie des Bulgares; ils firent un horrible massacre des conviés, et poursuivirent les fuyards jusqu'à la porte Dorée. S'étendant ensuite dans toute la Thrace, ils la ravagèrent et retournèrent vers le Danube avec un butin immense, et un nombre infini de prisonniers. L'empereur, pour peupler et défendre ce qui restoit aux Romains dans la petite Arménie, y avoit fait passer des colonies de la grande Arménie, et les avoit logées dans Mélitine et dans les places d'alentour. Masalmas, le plus redoutable des généraux sarrasins de ce temps-là, bravant ces foibles remparts, pénétra dans le Pont, prit Amasée avec les châteaux des environs, et dépeupla ce pays. Il se jeta ensuite dans la Lycaonie, où, pillant toutes les villes, qui ne lui firent aucune résistance, il recueillit un butin inestimable.

An. 713.

Theoph. p. 320, 321. *Niceph. p.* 32. *Cedr. p.* 448. *Hist. miscel. l.* 20. *Zon. t.* 2, *p.* 98. *Manas. p.* 84. *Glycas, p.* 280. *Joël, p.* 176.

L'année suivante Abbas, autre chef des Sarrasins, prit Antioche de Pisidie. Cependant Filépique, insensible à tant de pertes, ne s'occupoit que de ses plaisirs. Oisif au fond de son palais, livré aux plus infâmes débauches, il enlevoit les femmes à leurs maris, il forçoit les monastères, et arrachoit des autels les religieuses dont il entendoit vanter la beauté. Sans action, sans mouvemens, sinon pour les festins et les fêtes, il dissipa en peu de mois la plus grande partie des meubles précieux et des trésors accumulés par ses prédécesseurs, et surtout par le dernier prince; fruits malheureux de tant de rapines, et de confiscations injustes. Il s'énonçoit avec facilité et avec grâce; plein d'esprit et de connoissances, ses discours respiroient la politique la plus saine et la plus éclairée; mais ses actions déshonoroient le trône et le rendoient méprisable à ses sujets. Le reclus qui lui avoit prédit son élévation, lui avoit promis un règne long et heureux, s'il abolissoit les décrets du sixième concile. Mais au bout de dix-huit mois il se forma contre

lui un complot qui le plongea dans un état plus triste que n'avoit été son exil. Le patrice George Buraphe, commandant des troupes de Phrygie, de Mysie et d'Hellespont, étoit alors en Thrace pour défendre cette province contre les incursions des Bulgares. De concert avec le patrice Théodore Myace, il prit la résolution de dépouiller Filépique d'un titre dont il étoit indigne. Il envoya à Constantinople un de ses officiers, homme hardi et entreprenant, nommé Rufus, avec quelques soldats, et lui ordonne de saisir la première occasion d'exécuter leur dessein. Elle ne tarda pas à se présenter. Le troisième de juin, veille de la Pentecôte, Filépique célébra le jour de sa naissance par des courses de chars dans le Cirque. Il traversa ensuite toute la ville à la tête d'une pompeuse cavalcade, au son de mille instrumens de musique. Après avoir pris le bain dans les thermes de Zeuxippe, il alla se mettre à table avec les premiers de sa cour, et but avec excès. Le repas étant fini, pendant qu'il dormoit profondément, Rufus accourt au palais, où tout étoit dans le désordre d'une fête tumultueuse. Chacun, sans songer au prince, ne s'occupoit que de ses propres plaisirs. Il pénètre sans obstacle jusqu'à l'appartement de l'empereur, et, le trouvant sans gardes, ivre et enseveli dans le sommeil, il se saisit de lui, l'enveloppe d'un manteau, le transporte à l'Hippodrome, sans être remarqué de personne, le prince lui-même, plongé dans l'ivresse, ne s'apercevant pas de son enlèvement. Là, Rufus l'ayant enfermé dans le vestiaire de la faction verte, lui fait crever les yeux.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

ANASTASE II. THÉODOSE III. LÉON, DIT L'ISAURIEN.

An. 713.

Anast. in Constantino. Theoph. p. 321, 327, et seqq. Cedr. p. 448, et seqq. Niceph. p. 32. Peroratio Agathonis. Hist. misc. l. 20, 21. Zon. t. 2, p. 98 et seqq. Manas. p. 84, 85. Glycas, p. 80. Oriens chris. t. 1, p. 235.

Les gardes et les officiers du palais ne furent pas longtemps à s'apercevoir de l'absence de l'empereur. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, on le trouva sur le soir dans le même lieu où il avoit été traité si cruellement, détestant les auteurs de ses maux, et plus encore sa malheureuse ambition qui, après un éclat de courte durée, le plongeoit dans d'affreuses ténèbres pour le reste de sa vie. Il avoit régné environ dix-sept mois. Sa chute ne produisit aucun mouvement à Constantinople; il disparut sans être regretté, et rentra dans une si profonde obscurité, que l'histoire n'a pas même daigné nous apprendre ce qu'il devint après sa disgrâce. Le lendemain, jour de la Pentecôte, le peuple s'étant rendu en foule dans l'église de Sainte-Sophie, Artémius, le premier secrétaire-d'état, universellement estimé pour son savoir et son expérience dans les affaires, fut proclamé empereur. Il reçut la couronne des mains du patriarche, et prit le nom d'*Anastase* II. Entre les soins qui l'occupèrent les premiers jours de son règne, il crut devoir à sa propre sûreté et à celle de tous les souverains la punition de l'attentat commis contre son prédécesseur. Dès le samedi suivant, George et Théodore subirent le même traitement qu'ils avoient osé faire à leur maître. Ils furent ensuite transportés à Thessalonique pour y vivre en exil.

Le nouvel empereur avoit été constamment attaché à la doctrine catholique; son élection rendit la liberté à l'Eglise. Dans le moment même qu'il fut couronné, les évêques, le clergé et le peuple, assemblés dans Sainte-Sophie, s'écrièrent comme de concert : *Nous embrassons la foi du sixième concile ; il est saint, il est œcuménique.* L'empereur joignit sa voix à ces acclamations unanimes; il déclara qu'il soutiendroit de tout son pouvoir l'ancienne croyance. Il rendit compte de ces pieux sentimens au pape Constantin dans une lettre qu'il lui fit porter par le patrice Scolastique, son chambellan, nommé exarque de Ravenne, à la place d'Eutychius qui fut rappelé. Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux orthodoxes, et replongea les hérétiques dans le silence et l'obscurité, d'où la faveur de Filépique les avoit tirés. Le peuple de Rome, rassuré par ce témoignage authentique de la foi de l'empereur, consentit enfin à recevoir pour duc Pierre, qui promit de soutenir la saine doctrine. Jean, patriarche de Constantinople, écrivit aussi au pape pour lui demander sa communion, s'excusant de sa foiblesse, témoignant un sincère repentir, et prononçant anathème contre l'erreur des monothélites.

Anastase, qui avoit rempli avec distinction les premiers emplois du ministère, étoit bien capable de faire un choix judicieux de ses ministres. Il confia le soin des affaires civiles à des personnes aussi intègres qu'éclairées, et il fit usage de la valeur et des talens militaires de Léon pour le commandement des troupes. Il est temps de faire connoître ce personnage célèbre dont l'adroite politique se frayoit dès-lors insensiblement un chemin à l'empire. Il naquit en Isaurie, de parens pauvres et obscurs qui le nommèrent Conon. La misère les ayant fait sortir de leur pays, ils allèrent s'établir en Thrace, dans la ville de Mésembrie, où ils gagnèrent quelque bien à faire commerce de bestiaux. Conon, ayant

pris le parti des armes, se fit appeler Léon. Il servoit simple soldat dans l'armée de Justinien, lorsque ce prince alla faire la guerre aux Bulgares. Comme l'armée manquoit de vivres, il engagea son père à lui envoyer cinq cents moutons, dont il fit présent à l'empereur. Léon étoit bien fait et d'une taille avantageuse. Justinien, charmé de son zèle et de sa figure, le mit au nombre de ses gardes, et l'avança en peu de temps aux premiers grades de la milice. Une fortune si rapide excita l'envie; on l'accusa de porter ses vues ambitieuses jusqu'au trône; mais d'exactes informations ne laissèrent à ses accusateurs que la confusion de la calomnie.

Il en resta cependant quelque impression dans l'esprit de Justinien. Le mérite de Léon suffisoit pour le rendre suspect à ce méchant prince, qui résolut de l'éloigner. Il prit occasion de la révolte des Abasges, des Lazes et des Ibériens, que la dureté et l'avarice des gouverneurs avoient portés à secouer le joug de l'empire. Il le chargea d'exciter les Alains à faire la guerre à ces peuples, et lui mit entre les mains une grande somme d'argent pour y réussir. La ville de Phase étoit demeurée fidèle; Léon y laissa cet argent en dépôt, à dessein d'en faire venir ce qu'il croiroit nécessaire, selon la disposition des esprits. Justinien, l'ayant appris, crut avoir trouvé un moyen de perdre Léon en le mettant hors d'état d'exécuter les promesses qu'il auroit faites aux barbares; il fit enlever le trésor. Mais Léon n'eut besoin que de paroles pour engager les Alains à marcher contre les Abasges. Ils entrèrent donc sur leurs terres et y firent de grands ravages. Les Abasges, alarmés de cette irruption soudaine, députèrent aux Alains pour réclamer leur ancienne alliance, leur offrant six milles pièces d'or s'ils vouloient leur mettre entre les mains ce corrupteur perfide qui venoit désunir des peuples amis, et troubler la paix qui régnoit dans leurs montagnes. Les Alains reçurent l'argent, et promirent de leur livrer

le député romain à un jour marqué. Ce n'étoit qu'une feinte ; ils étoient convenus avec Léon de ce qu'ils vouloient faire. Le jour étant arrivé, les Abasges vinrent en grand nombre, et emmenèrent Léon chargé de chaînes. A peine furent-ils engagés dans les gorges des montagnes, que les Alains postés en embuscade fondent sur eux, délivrent Léon, qui, se mettant à leur tête, enveloppe toute l'escorte, la fait prisonnière, pénètre dans le pays, et met tout à feu et à sang.

Cependant un corps de troupes romaines ayant passé de l'Arménie dans la Lazique, assiégeoit Archéopolis : mais un plus grand corps de Sarrasins, étant accouru au secours, obligea les Romains de lever le siége en désordre et de regagner le Phase. Deux cents Romains, auxquels les Sarrasins avoient coupé le chemin, se réfugièrent au pied du Caucase. Léon, l'ayant appris, crut y trouver toute l'armée ; et prenant avec lui cinquante Alains, il traverse au mois de mai les neiges de ces affreuses montagnes. Etonné de n'y voir qu'une poignée de Romains, il apprit que l'armée avoit pris la fuite, et que tous les passages étoient fermés d'un côté par les Abasges, de l'autre par les Sarrasins. Il ne restoit qu'un chemin, qui conduisoit dans l'Apsilie, dont les peuples n'avoient point pris de part à la révolte de leurs voisins. Ce pays avoit des ports sur le Pont-Euxin, d'où Léon pouvoit passer sur les terres de l'empire. Mais ce chemin même étoit fermé par la forteresse de Sidère, qu'occupoient les Sarrasins. Léon envoya demander passage au commandant nommé Pharasmane. Le Sarrasin l'ayant refusé, il résolut d'attaquer la place, quoiqu'il n'eût à sa suite que deux cent cinquante hommes. Mais un secours inespéré releva son courage. Marin, un des principaux habitans de l'Apsilie, vint le joindre avec trois cents soldats ; et Pharasmane, croyant que c'étoit un détachement de l'armée romaine qui revenoit tout entière sur ses pas, demanda à capituler. Léon étoit

trop ambitieux pour être esclave de sa parole. Il promit tout, et ne tint rien. Il pilla la forteresse, mit le feu aux maisons, rasa les murailles, et gagna l'Apsilie, dont les habitans lui rendirent de grands honneurs. Là, s'étant embarqué, il entra dans le port de Trébisonde, et revint par terre à Constantinople. Anastase, qui régnoit alors, le nomma commandant général des troupes de l'Orient.

An. 714. Theoph. p. 321, 322. Cedr. p. 449. Niceph. p. 32, 33. Hist. misc. l. 20.

Les Sarrasins continuoient leurs ravages. Mouslima pilloit la Galatie, et le calife faisoit de grands armemens de terre et de mer, qui menaçoient Constantinople. L'empereur lui envoya le patrice Daniel, en apparence pour traiter de paix, mais en effet pour prendre connoissance de ses desseins et de ses forces. Sur le rapport que fit Daniel à son retour, Anastase jugea qu'il n'avoit pas de temps à perdre. Il fit publier un édit qui enjoignoit aux habitans de se pourvoir de vivres pour trois ans, chacun dans sa famille. Ceux qui n'étoient pas en état de faire cette dépense, eurent ordre de sortir de la ville. Il nomma des inspecteurs pour présider aux différens ouvrages. On construisit des barques et des vaisseaux de course; on répara les murs du côté de la mer; on les garnit de pierres et de machines de toute espèce. Les greniers publics furent remplis de toutes sortes de grains, on prit les précautions nécessaires pour en procurer la conservation.

An. 715. Theoph. p. 322. Cedr. p. 449. Hist. miscel. l. 20. Zon. t. 2, p. 98. Pagi ad Baron. Petau ad Niceph. p. 81. Fleury, hist. ecclés. l. 41, art. 26.

Pendant qu'Anastase s'occupoit de ces soins, le patriarche Jean mourut, ou, selon d'autres, fut déposé, ce qui paroît moins vraisemblable. Jean, engagé d'abord dans l'hérésie, avoit expié son crime par une rétractation éclatante : dans le temps même du couronnement d'Anastase, il avoit déclaré, avec les autres évêques, qu'il embrassoit la doctrine du sixième concile. Il étoit entré dans la communion du pape Constantin; en un mot, il n'étoit pas plus coupable que Germain, qui fut son successeur. Germain, évêque de Cyzique, se distinguoit

par sa science et par sa vertu. Mais la mort de son père, auquel Constantin Pogonat avoit ôté la vie, et le cruel traitement qu'il en avoit reçu lui-même, lui inspiroient de l'éloignement pour les décrets du sixième concile convoqué par ce prince. Il étoit devenu monothélite par ressentiment; il rentra par un sincère repentir dans le sein de l'Eglise catholique. Après la mort de Jean il fut transféré du siége de Cyzique à celui de Constantinople par le suffrage unanime du clergé, du sénat et du peuple. Le décret de la translation, qui portoit une sorte de dispense de la loi générale, établie par les canons, fut fait en présence de Michel, apocrisiaire de l'église romaine et de plusieurs évêques.

Oriens christ. t. 1, p. 255.

L'intelligence d'Anastase, son amour pour le travail, son détachement de tous les plaisirs, commençoient à rétablir les affaires de l'état: on respiroit enfin après une longue tyrannie; et si l'empire eût pu être retenu sur le penchant de sa ruine, s'il lui eût été possible de reprendre ses forces et de réparer ses pertes, il auroit trouvé dans la prudence de ce prince une ressource assurée. Mais, par le mauvais gouvernement des précédens empereurs, l'esprit des peuples avoit contracté des maladies incurables, dont la plus mortelle étoit de ne pouvoir souffrir de remèdes. Anastase méritoit de régner long-temps; mais ses sujets n'étoient pas dignes de jouir d'un règne, si sage et si modéré. Après deux ans de repos, ils s'ennuyèrent de leur bonheur. Le calife Oualid étoit mort au commencement de cette année 715. Sous son règne, les Sarrasins avoient poussé leurs conquêtes dans le Maouerennahar; ils s'étoient emparés du Sogd, de Bukara, de Fargana, de Bagrasa, de Samarcand. Le Charisme étoit devenu leur tributaire. Ils avoient porté leurs armes jusqu'au bord de Sihon, qui est l'ancien Jaxarte. D'un autre côté ils avoient pénétré dans l'Inde, et tous les bords de l'Indus reconnoissoient leur empire. Ils s'étendoient aussi vers l'Occident; leur gé-

Elmacin. l. 1, c. 13. Theop. p. 322, 323. Cedr. p. 449. Niceph. p. 33, 34. Hist. miscel. l. 20, 21. Anast. in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 36. Manas. p. 84, 85. Zon. t. 2, p. 98, 99. Glycas, p. 280. Joël. p. 176, 177. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 326.

néral Abou-Ommia s'étoit rendu maître d'une partie de l'île de Crète. Soliman prit la place de son frère Oualid. Non moins ambitieux, et encore plus brave, il suivit avec une nouvelle ardeur le projet que son frère avoit formé d'attaquer le cœur de l'empire et de planter l'étendard de Mahomet sur les murs de la capitale. Dans ce dessein, il fit abattre des forêts entières sur le mont Liban pour construire une nombreuse flotte : on portoit ces arbres au bord de la mer, où l'on en faisoit de grands amas, pour les transporter ensuite dans le port d'Alexandrie. L'empereur résolut de détruire cet armement, avant même que les vaisseaux fussent construits. Il choisit les bâtimens les plus légers de sa flotte ; il les chargea de troupes, et leur assigna pour rendez-vous l'île de Rhodes, d'où ils devoient gagner les côtes de Phénicie, et mettre le feu aux bois de construction entassés sur les rivages. Il confia la conduite de cette expédition à un chef, qui, par son état, n'étoit destiné qu'au service de l'Eglise, mais que son génie rendoit également propre aux emplois civils et militaires. C'étoit Jean, en même temps diacre de Sainte-Sophie, et grand trésorier de l'empire. La barbarie et l'ignorance qui croissoient de jour en jour, commençoient à confondre les fonctions séculières avec le ministère ecclésiastique. On voit alors, et on vit encore long-temps après, tant en Occident qu'en Orient, plusieurs exemples de clercs portant les armes.

La flotte se trouvant rassemblée dans le port de Rhodes, et tout étant prêt pour le départ, Jean ordonnoit de mettre à la voile, lorsque quelques mutins, mécontens du traitement qu'ils recevoient de l'empereur, refusent d'obéir, et soulèvent avec eux les troupes de Phrygie, de Mysie et d'Hellespont. Comme le général s'efforçoit de les faire rentrer dans le devoir, ils se jettent sur lui et le massacrent. Aussitôt la flotte se disperse ; les autres reprennent le chemin de leur pays ; mais les rebelles,

réunis ensemble, font voile vers Constantinople. Arrivés au port d'Adramytte en Mysie, ils y rencontrent un homme du pays nommé Théodose, simple receveur des impôts, et d'ailleurs sans talens, sans expérience. Résolus de ne plus reconnoître Anastase, et voulant avoir à leur tête un fantôme d'empereur, ils lui offrent la couronne impériale, et le pressent de l'accepter. Théodose, effrayé d'une proposition si bizarre, s'échappe de leurs mains et va se cacher dans les montagnes voisines. On le cherche, on découvre sa retraite, on le force de se laisser couronner. Au premier bruit de cette révolte, Anastase laisse une partie de ses troupes et le reste de la flotte à la défense de Constantinople; pour lui, il se retire à Nicée, à dessein d'y rassembler les forces de l'Asie. Les rebelles font des soldats de tout ce qu'ils trouvent sur leur route; ils s'emparent des vaisseaux marchands de toute forme et de toute grandeur, et se rendent par terre et par mer à Chrysopolis.

Constantinople, affectionnée à son prince, ne voulut entendre à aucune de leurs propositions. Pendant six mois les deux flottes, à peu près égales en forces, restèrent en présence l'une de l'autre; celle de l'empereur défendant l'approche de la ville, celle des révoltés faisant de vains efforts pour s'ouvrir un passage. C'étoient tous les jours de petits combats, mais sans aucune bataille décisive. Enfin, au mois de janvier 716, la flotte impériale, lasse de tenir la mer si long-temps, s'étant retirée dans le port pour s'y rafraîchir, celle de Théodose profita de la nuit suivante pour passer au rivage de Thrace. Les troupes y débarquèrent, et marchant le long du golfe de Céras, elles gagnèrent le mur de Blaquernes. Quelques habitans, corrompus par l'argent des rebelles, leur ayant ouvert une porte, ils se jettent en foule dans la ville, mettent le feu aux maisons, et à la lueur de l'incendie ils pillent et les palais et les églises. Cependant Anastase, retiré à Nicée, y étoit assiégé par une AN. 716.

partie des rebelles. Il en sortit avec ce qu'il avoit ramassé de troupes, et livra une grande bataille, dans laquelle il fut vaincu, avec perte de sept mille hommes. Obligé de se renfermer dans la ville, il attendoit le succès de l'attaque de Constantinople, qui devoit décider de son sort. La vue de ses amis et du patriarche Germain qu'on lui présenta chargés de fers devant les murs de Nicée, lui apprit que sa capitale étoit au pouvoir des rebelles, et lui fit perdre toute espérance. Ainsi, sans s'opiniâtrer contre la fortune, il tira parole des assiégeans qu'on lui laisseroit la vie, qu'on épargneroit ses amis et le patriarche, qu'on les rétabliroit dans leurs biens et dans leurs dignités. Aussitôt, ayant pris l'habit monastique, il se fit conduire à Théodose, qui lui confirma par serment tout ce qui lui avoit été promis. Selon la mauvaise coutume de ce temps-là, on lui conféra la prêtrise, et il fut relégué à Thessalonique. Il avoit régné deux ans et demi.

Theoph. p. 323; et seqq. et 421. Cedr. p. 449, 450. Niceph. p. 34. Hist. miscel. l. 20, 21. Zon. t. 2, p. 99, 101. Manas. p. 84, 85. Joël. p. 177. Glycas, p. 280. Anast. in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 36. Pagi ad Baron. Du Cange, Gloss. græc. voce Χρυσόγραφος.

Théodose, dépourvu des talens nécessaires dans un état pour lequel il n'étoit pas né, n'avoit que les vertus d'un particulier. Il étoit pieux et attaché à la doctrine catholique. Il rétablit dans le palais l'image du sixième concile, que Filépique avoit fait effacer. Il fit la paix avec les Bulgares, mais à des conditions fort désavantageuses. Il leur abandonna une partie de la Thrace, s'engagea à leur fournir tous les ans des étoffes et des peaux teintes en écarlate, jusqu'à la somme de trente livres pesant d'or; d'ailleurs ce ne fut pendant son règne que confusion et que désordre. Tandis que les frontières de l'empire étoient en proie aux Sarrasins, l'intérieur tomboit dans une léthargie universelle. L'étude des lettres, la discipline militaire, qui dépérissoient également depuis long-temps, furent presque entièrement anéanties. Les mœurs se corrompirent de plus en plus; et, pour opérer tant de maux, il ne fallut que l'espace d'un an, qui fut toute la durée de son règne. Léon, commandant des

troupes d'Orient, refusa de le reconnoître; il prit les armes, en apparence pour soutenir le parti d'Anastase, quoique détrôné et exilé : mais son véritable dessein étoit de s'élever lui-même à l'empire. Il s'en croyoit plus digne, et il l'étoit en effet. Il fut secondé dans son projet par Artabaze, Arménien, commandant des troupes d'Arménie, auquel il promit en mariage sa fille Anne, et la dignité de curopalate.

Les Sarrasins contribuèrent eux-mêmes à son élévation. Sa fortune lui donna leur suffrage; et, par un effet singulier et bizarre, ce suffrage entraîna celui de tout l'empire. Mouslima, frère du calife Soliman, marchoit en Asie avec une armée formidable, qu'il partagea en trois corps; il en donna un à Omar, qui prit la route de la mer; l'autre à un lieutenant nommé Soliman, comme le calife. Mouslima, à la tête du troisième corps, suivoit ce dernier à la distance de plusieurs journées. Soliman campa devant Amorium en Galatie. Cette ville, quoique dépourvue de garnison, pouvoit faire une longue résistance à cause de ses fortifications et du courage de ses habitans. Le Sarrasin, informé du refus que faisoit Léon de se soumettre à Théodose, et des forces qu'il avoit en main, résolut d'augmenter les troubles que cette division jetoit dans l'empire. Il écrivit à Léon en ces termes: *Nous savons que vous méritez la couronne; venez nous trouver, nous vous aiderons à l'obtenir, et nous conviendrons ensemble d'une paix avantageuse aux deux nations.* Léon répondit qu'il ne pouvoit concilier ces offres pacifiques avec le siége d'Amorium. Soliman lui envoya promettre avec serment que, dès qu'il seroit arrivé, les Sarrasins leveroient le siége, et qu'il trouveroit dans leur camp une entière sûreté pour sa personne et pour son escorte. Léon, aussi hardi que doit l'être un ambitieux, part aussitôt avec trois cents cavaliers. Les Sarrasins, pour lui faire honneur, l'attendoient sous les armes : dès qu'ils l'aperçoivent, ils vont en

bataille au-devant de lui jusqu'à cinq cents pas de leur camp, et ils le saluent du nom d'empereur. Au bruit de cette proclamation, à la vue des honneurs que les Sarrasins rendoient à Léon, les habitans d'Amorium, assemblés sur leurs remparts, sont saisis d'une sorte d'enthousiasme; la ville assiégée devient l'écho des ennemis; on s'écrie de toutes parts, *Léon empereur!*

Il s'agissoit de dresser les articles du traité de paix. Léon voulut camper séparément avec sa troupe, et pendant trois jours il ne cessa d'aller conférer avec le général sarrasin. Cependant le siége continuoit contre la parole donnée, et Léon fut averti qu'on vouloit le retenir, et que trois mille cavaliers étoient commandés pour lui couper la retraite. Il craignoit que, dès qu'il disparoîtroit, Amorium ne se rendît aux ennemis. Il trouva moyen de faire venir secrètement l'évêque, qu'il exhorta d'entretenir le courage des habitans, et de leur promettre une prompte délivrance. Il fut assez heureux pour faire évader le prélat, dont les Sarrasins avoient appris la sortie. Mouslima approchoit, et Léon, pour se tirer des mains des musulmans, déclara que, ne pouvant s'accorder avec Soliman, il alloit traiter avec le général. Il partit suivi de ses trois cents cavaliers; et afin qu'il ne pût s'échapper, on le fit accompagner d'une escorte beaucoup plus forte que la sienne. Dès qu'il fut hors de la vue du camp, il crie à sa troupe : *Camarades, chargeons ces infidèles; Dieu combattra pour nous.* En même temps il tourne avec sa troupe sur les Sarrasins, et leur présente le bout de sa pique. Ceux-ci, saisis d'étonnement, demeurent immobiles, et ne reviennent de leur surprise que lorsque Léon, fuyant à toute bride avec ses cavaliers, étoit déjà si loin qu'il n'étoit plus temps de le poursuivre. Ils retournent à leur camp couverts de honte. A leur arrivée, les officiers et les soldats se mutinent contre Soliman, et s'écrient tout d'une voix : *Que faisons-nous ici devant des murailles? que*

ne courons-nous les campagnes, où nous trouverions un riche butin? Ils abattent leurs tentes et se dispersent. Léon, qui avoit regagné le gros de son armée, apprenant leur retraite, et craignant que Mouslima ne vînt continuer le siége, envoya promptement Nicétas avec des troupes pour défendre Amorium, et lui donna ordre d'en faire sortir les femmes et les enfans; ensuite, ne se sentant pas assez de forces pour combattre les Sarrasins, il se retira en Pisidie.

Mouslima, n'espérant plus se rendre maître d'Amorium, tourna d'un autre côté, et marcha en Cappadoce, où il trouva tous les peuples disposés à se soumettre plutôt que d'éprouver la force de ses armes. Il tâcha de renouer la négociation avec Léon, et de l'attirer à son camp. Léon l'amusa par des lettres et des députés, jusqu'à ce qu'il se sentît assez éloigné pour n'avoir rien à craindre de sa part. Enfin l'hiver obligea les Sarrasins de prendre des quartiers. Mouslima se rapprocha de la Phrygie, et Omar se cantonna en Cilicie, où il avoit débarqué. Alors Léon, résolu de pousser sa fortune, et de se faire couronner à Constantinople, s'avança jusqu'à Nicomédie. Dans cette marche il rencontra le fils de Théodose, qui venoit le combattre à la tête des troupes de la garde et des officiers du palais. La victoire ne balança pas; le jeune prince fut battu et fait prisonnier. Léon marcha ensuite à Chrysopolis. Théodose, qui n'avoit accepté l'empire que par force, étoit fort disposé à le quitter sans regret : ainsi il n'eut aucune peine à se rendre aux prières du sénat, qui avoit éprouvé son incapacité. Le patriarche lui porta parole, de la part de Léon, qu'on lui laisseroit la vie, ainsi qu'à sa famille, avec la jouissance des biens qu'il possédoit avant que d'être empereur. On exigea seulement de lui qu'il s'engageât dans le clergé avec son fils. Léon entra par la porte Dorée, et fut reçu dans la ville avec beaucoup de magnificence et de joie. On le conduisit à

An. 717.

Sainte-Sophie, où il fut couronné le 25 mars 717 par le patriarche, qui lui fit auparavant jurer qu'il maintiendroit la foi de l'Eglise. Théodose vécut tranquillement à Ephèse. Le reste de sa vie fut partagé entre les œuvres de piété et une occupation dont il étoit sans doute plus capable que de gouverner un empire : c'étoit d'écrire en lettres d'or les livres des Evangiles et des offices de l'église, selon l'usage de ce temps-là. Il fut enterré dans l'église de Saint-Philippe. Son épitaphe, la plus courte qui ait jamais été lue sur un monument, donne l'idée d'un philosophe vraiment chrétien : il défendit d'y graver autre chose que ce mot, *santé,* pour faire entendre sans doute que la mort est pour un chrétien la guérison de toutes les maladies du corps et de l'âme. Les Grecs, qui avoient méprisé son gouvernement, honorèrent sa mémoire ; ils lui attribuèrent après sa mort plusieurs miracles.

Anast. in Joan. VII, *et Greg.* II. *Paul. diac. l.* 6, *c.* 28, 43, 44, 58. *Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l.* 4, *c.* 12; *l.* 5, *c.* 1. *Murat. annal. ital. t.* 4, *p.* 224, 230, 231. *Assemani, Ital. hist. script. t.* 2, *p.* 479, 480.

Avant que de commencer le récit des événemens d'un règne long et mémorable, je crois devoir raconter en peu de mots ce qui s'étoit passé de plus remarquable en Italie depuis quelques années. Aripert II, fils et successeur de Rambert, s'étoit d'abord soutenu par des meurtres sur le trône que son père avoit usurpé. Il ne fut cruel qu'autant qu'il eut intérêt de l'être. Sa puissance une fois affermie, il devint un roi juste et bienfaisant. Il rendit à l'église romaine le patrimoine des Alpes cottiennes, dont les Lombards s'étoient depuis longtemps emparés. Quelques auteurs, pour faire remonter le plus haut qu'ils peuvent la puissance des papes, ont mal à propos prétendu que ce prince fit présent à l'Eglise de cette province entière, qui est aujourd'hui le Piémont, et qui s'étendoit jusqu'à Gênes. C'est à la générosité de nos rois que les papes sont redevables de leur souveraineté temporelle. Jusqu'à Pépin, roi de France, ils ne possédèrent que des terres, des maisons, des fermes, des cens et rentes; ce qui se nommoit

patrimoines, à l'imitation des biens-fonds que les particuliers héritent de leurs ancêtres. L'église de Rome avoit de ces patrimoines en Italie, en Sicile, en Dalmatie, en France, et jusqu'en Afrique. C'étoient des donations de princes ou de riches particuliers. On distribuoit aux pauvres une bonne partie de ces revenus; le reste étoit employé à l'entretien de l'église. Les autres églises en possédoient aussi; et ces patrimoines prenoient le nom de leur saint patron, de saint Pierre à Rome, de saint Ambroise à Milan. Les princes dans les états desquels ils étoient renfermés jouissoient sur ces biens des mêmes droits que sur les autres biens de leurs sujets, et ils furent attentifs à réprimer les tentatives des ecclésiastiques, toujours ardens à se soustraire à la juridiction séculière. Le pape saint Grégoire le grand arrêta lui-même, par la menace de l'excommunication, les entreprises que les directeurs du patrimoine de saint Pierre faisoient contre les droits du prince et contre l'autorité des magistrats. C'est par erreur ou par un faux zèle que les écrivains des temps postérieurs ont confondu la province avec le patrimoine. En 712, Ansprand, secondé des Bavarois, recommença la guerre; et, Aripert s'étant noyé dans le Tésin, il monta sur le trône, et mourut trois mois après. La nation, qui regrettoit ses grandes qualités, espéra les voir revivre dans Liutprand son fils. Elle le choisit pour roi, et ne fut pas trompée dans son attente. Liutprand fut le prince le plus accompli qui eût jamais régné en Lombardie. Prudent, pénétrant, ami de la paix, et plein de valeur dans la guerre, il comptoit encore plus sur la conduite des négociations que sur la force des armes. Clément, chaste, pieux, libéral, il n'avoit aucune connoissance des lettres; mais une heureuse nature et la droiture de son esprit le mettoient au-dessus des philosophes. Il maintint son peuple dans l'abondance (il le contint dans les

bornes du devoir par de sages lois. On ne peut lui reprocher que l'ambition d'agrandir ses états, qui lui fit quelquefois oublier les règles d'une scrupuleuse probité. Il reprit de nouveau sur l'église de Rome le patrimoine des Alpes cottiennes; mais, touché des remontrances du pape Grégoire II, il les rendit au saint-siége, et confirma la restitution faite par Aripert.

Grégoire égaloit Liutprand en grandeur d'âme et en génie; il le surpassoit en science et en vertu. Après qu'il eut fait connoître son habileté dans la conférence du pape Constantin avec Justinien II, il fut élu pape le 19 mai 715. Son gouvernement, qui fut de seize ans, est un modèle de politique chrétienne. Placé entre Liutprand, qui le flattoit pour étendre ses états aux dépens de l'empire, et l'empereur Léon, dont il ne recevoit que de mauvais traitemens, toujours ferme dans son devoir, sa prudence servit de barrière aux entreprises des Lombards, et de défense à l'empire. Faroald, duc de Spolette, venoit de surprendre Classe, qui faisoit partie de la ville de Ravenne; l'exarque Scolastique avoit obtenu de Liutprand qu'elle lui fût rendue. Mais l'autorité du roi des Lombards n'étoit pas assez forte pour faire quitter prise à Romuald II, duc de Bénévent, dont la puissance étoit presque égale à celle du monarque. Ce duc s'étoit emparé du château de Cumes, qui dépendoit du duché de Naples appartenant à l'empereur. En vain le pape exhorta Romuald à retirer ses troupes, lui offrant de le dédommager de la restitution, et le menaçant de la colère de Dieu, s'il ne réparoit pas cette injustice. Comme le duc étoit sourd à ces remontrances, Grégoire, à force de prières et de reproches, vint à bout de réveiller l'indolence de Jean, duc de Naples, qui avoit laissé prendre cette place. Il l'éclaira de ses avis, et dressa lui-même le plan de l'expédition. Jean attaqua le château pendant la nuit, et le prit par escalade. Trois cents Lombards y furent tués

avec le commandant. Les autres, au nombre de cinq cents, furent faits prisonniers, et conduits à Naples. Comme Romuald se préparoit à tirer vengeance de cet échec, le pape, pour étouffer toute semence de guerre, voulut bien lui donner les soixante-dix livres d'or qu'il lui avoit d'abord offertes pour la restitution. Le caractère de Liutprand lui faisant craindre quelque entreprise sur la ville de Rome, il en fit réparer les murs. Tel étoit le pape Grégoire II, auquel Léon envoya sa profession de foi dès qu'il fut couronné empereur. Le pape lui répondit qu'il l'embrassoit avec tendresse, comme fils de l'Eglise, qu'il le recevoit avec joie dans sa communion, et qu'il lui procureroit l'amitié de tous les princes d'Occident. Les images de Léon furent reçues à Rome avec le respect dû au souverain. Le pape les envoya même aux princes chrétiens, qui, à la recommandation du chef de l'Eglise, les accueillirent avec honneur.

Dans le printemps de cette année, 717, le Tibre se déborda, et fit beaucoup de dégât dans Rome et dans les lieux d'alentour. Les eaux inondèrent toute la ville, s'élevèrent en plusieurs endroits au-dessus des murailles, et s'étendirent au loin dans la campagne, abattant les maisons, déracinant les arbres, emportant toutes les productions de la terre. Le fleuve ne rentra dans son lit qu'au bout de neuf jours. La piété et la charité de Grégoire s'empressèrent à fléchir la colère de Dieu par ses prières, et à réparer le dommage par ses aumônes.

Anast. in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 36. Marian. Scot. chron. Sigeb. chr.

Tout l'empire attendoit beaucoup du nouvel empereur. Il avoit déjà donné des preuves d'un courage intrépide. Il signala le commencement de son règne par l'héroïque valeur et par la sage conduite qu'il montra en délivrant Constantinople assiégée, et en repoussant les opiniâtres efforts d'un redoutable ennemi. Mouslima, outré de dépit d'avoir contribué à l'élévation de Léon sans en tirer aucun fruit, résolut d'aller reprendre, au milieu de son palais, celui qui lui avoit échappé en Ga-

Theoph. p. 327, 331 et seqq. Cedr. p. 450, 451, 452. Niceph. p. 34, 35, 36. Zon. t. 2, p. 101, 102. Anast. in Greg. II. Hist. miscel. l. 21. Paul. diac. l. 6, c. 47.

Elmacin. c. 15. Abulfarage. Menea 11. Maii. Menol. Basil. ad 15. aug. Beda de sex ætatibus. Gretser obs. in Codin. de off. l. 3, c. 7. Pagi ad Baron. Assemani, bibl. orient. t. 2, p. 105, 106.

latie par son adresse et par son courage. Il marcha vers le Bosphore, et donna ordre à Soliman de venir le joindre avec la flotte devant Abyde. Il se rendit en chemin maître de Pergame. L'histoire raconte à cette occasion un de ces traits affreux dont une superstition aussi aveugle qu'inhumaine a donné plusieurs exemples. L'ignorance avoit fait croître le nombre des magiciens dans l'empire, et la crédulité dans l'esprit des peuples. A la persuasion d'un de ces imposteurs, les habitans de Pergame en état de porter les armes éventrèrent une femme enceinte, firent bouillir dans l'eau les chairs de l'enfant, et trempèrent leurs mains droites dans le bassin sacrilége. Mais cet abominable sortilége, qui, selon le magicien, devoit leur donner une force invincible, fit un effet tout contraire. L'horreur d'un pareil crime engourdit leurs bras, et ils ne furent capables d'aucune résistance. Mouslima s'arrêta près d'Abyde, où il trouva sa flotte, sur laquelle il fit passer ses troupes dans la Chersonèse. Ayant ordonné à Soliman de continuer sa route par mer vers Constantinople, il y marcha lui-même en côtoyant la Propontide ; et, s'emparant d'emblée de toutes les places qui se trouvoient sur son passage, il arriva le quinzième d'août devant la ville. Il fortifia son camp d'un large fossé, qu'il borda d'un mur de pierres sèches, pour se mettre à couvert des sorties. Il dressa ensuite ses machines, et attaqua la muraille qui s'étendoit de la Propontide au golfe de Céras, tandis que la flotte bloquoit la ville du côté de la mer. A son arrivée, l'empereur lui fit proposer une conférence pour traiter de paix. Mouslima répondit fièrement qu'il n'étoit pas question de paix avec des vaincus, et que la garnison sarrasine étoit déjà désignée. Il avoit donné au calife avis de sa marche, le priant de lui envoyer des renforts de troupes et de vaisseaux.

Le calife Soliman crut l'entreprise digne de sa présence. Il envoya en Egypte ordre de préparer un grand

armement pour le printemps prochain, et, sans perdre de temps, il rassembla ce qui se trouvoit de vaisseaux de toute grandeur dans les ports de Syrie. Il se mit en chemin pour aller joindre cette flotte, qu'il vouloit commander en personne ; mais une maladie le retint à Dabec, en Syrie, près de Kennaserin ; et la flotte, ayant eu ordre de partir, parut le premier de septembre à la vue de Constantinople. Cette ville, déjà deux fois assiégée, n'avoit pas encore vu autour de ses murs un si prodigieux nombre d'ennemis. Mouslima occupoit tout le terrain depuis le golfe jusqu'à la mer ; son armée étoit innombrable. Les deux flottes réunies, faisant ensemble dix-huit cents voiles, bordoient le rivage de la Propontide. Deux jours après leur réunion, un vent de midi s'étant élevé et soufflant avec violence, les força de lever l'ancre, et d'aller se mettre à l'abri, partie dans le port de Chalcédoine, partie sur le rivage de Thrace, depuis le château de Galata jusqu'au promontoire Clidium, une lieue au nord de Constantinople. Les vaisseaux de transport, pesans par leur propre masse, et chargés de munitions de guerre et de bouche, montés chacun de cent soldats, ne pouvoient surmonter qu'à grande peine les courans du Bosphore qui leur étoient contraires, et ne suivoient que de loin le reste de la flotte. L'empereur détacha sur eux un grand nombre de brûlots remplis de feu grégeois; et, monté lui-même sur un vaisseau de course, il perce et traverse à plusieurs reprises cette partie de la flotte ennemie, y met le feu et le désordre. Vingt de ces vaisseaux embrasés vinrent échouer au pied des murailles, où ils achevèrent de se consumer : plusieurs autres furent engloutis dans la mer avec toute leur charge; d'autres, emportés par un vent violent, allèrent se briser contre les îles de la Propontide. Ce succès anima les habitans autant qu'il effraya les Sarrasins. Ceux-ci avoient dessein de donner la nuit suivante un assaut à la ville du côté de la mer. Cet échec rabattit

leur courage ; et l'empereur ayant fait relâcher la chaîne tendue depuis Galata jusqu'aux murs de la ville, et qui barroit l'entrée du golfe de Céras, ils pensèrent que son dessein étoit de les attirer dans le golfe pour leur fermer ensuite la sortie et les envelopper de ses brûlots, qui réduiroient en cendre toute leur flotte. Ainsi, loin de s'y engager, ils s'éloignèrent jusqu'au promontoire de Sosthène, à deux lieues et demie de la ville, où ils se mirent en sûreté. Le 8 octobre, le calife Soliman mourut à Dabec, et fut remplacé par Omar, neveu d'Abdolmélic, dont deux fils avoient déjà régné successivement. Les attaques continuoient du côté de la terre ; mais le courage des soldats et des habitans, et plus encore la prudence et l'activité de Léon, déconcertoient les desseins des ennemis, et repoussoient tous leurs efforts. Enfin un hiver rigoureux, qui se fit sentir de bonne heure et qui dura long-temps, vint glacer l'ardeur des assiégeans. Pendant cent dix jours la terre fut couverte de glace et de neige ; le froid excessif tint les Sarrasins dans l'inaction, et fit périr dans leur camp quantité de chevaux, de chameaux et de bêtes de toute espèce.

An. 718. Au commencement du printemps arriva la flotte d'Egypte, composée de quatre cents navires, chargés d'armes et de blé, avec quelques vaisseaux de course. Sophian, qui la commandoit, craignant les effets du feu grégeois, alla mouiller sur les côtes de Bithynie. Peu de jours après une autre flotte de trois cent soixante voiles, chargée des mêmes munitions, vint d'Afrique sous les ordres d'Yézid, et prit la même route pour éviter le même danger. Les Sarrasins, déjà réduits à l'extrémité par la famine, ne tirèrent aucun secours de ces flottes, qui leur apportoient l'abondance. Les Egyptiens, voyant le découragement des troupes qu'ils venoient secourir, formèrent secrètement le complot d'une désertion générale. Ils détachèrent pendant la nuit les chaloupes de chaque vaisseau, et gagnèrent le port

de Constantinople, où ils entrèrent en criant *vive l'empereur des Romains !* Léon profita du moment ; il chargea de soldats un grand nombre de barques légères, montées de ces tubes de bronze propres à lancer le feu grégeois. Dès qu'elles furent à la portée des deux flottes, on en vit sortir un déluge de flammes qui, s'attachant aux navires ennemis, les consumèrent jusque dans les eaux ; ce fut un incendie général. Si quelques matelots ou quelques soldats sautoient dans la mer pour éviter ces feux dévorans, ils y trouvoient une mort certaine, assommés à coups de crocs et de rames, ou percés de flèches et de javelots. Les vaisseaux qui ne furent pas la proie des flammes, abandonnés de leur équipage, furent pillés et coulés à fond, et les barques romaines rapportèrent dans la ville, au milieu des cris de joie, les dépouilles de l'Egypte et de l'Afrique.

Le danger où se trouvoit Constantinople tenoit en échec tous les peuples de la chrétienté. L'Occident attendoit avec effroi la nouvelle du saccagement de cette grande ville, et du renversement de la puissance romaine. La Grèce et l'Italie trembloient de crainte de voir l'Asie et l'Afrique débarquer sur leurs côtes, et les Sarrasins vainqueurs arborer sur leurs promontoires l'étendard de Mahomet, et le signal du massacre et de l'incendie. Dans cette alarme universelle, Sergius, gouverneur de Sicile, désespérant du salut de l'empire, conçut le dessein de sauver quelque débris de ce grand naufrage, et de se faire dans la Sicile un royaume indépendant. Mais, n'osant encore manifester ses projets ambitieux, il en fit l'essai sur un de ses lieutenans, nommé Basile, auquel il donna la couronne avec le nom de *Tibère*. Poussant jusqu'au bout cette comédie, il environna ce personnage de théâtre de tous les officiers, tant civils que militaires, qui remplissent le service d'un souverain. L'empereur, informé de cette entreprise, fit partir Paul, son premier écuyer, avec une

escorte, et lui donna des lettres pour tous les commandans de la Grèce et de l'Italie : il y en avoit une en particulier adressée à l'armée de Sicile. Paul s'embarqua secrètement pendant la nuit, et gagna le port de Cyzique. Il acheva son voyage, tantôt par terre, tantôt par mer, pour éviter la rencontre, soit des vaisseaux, soit des partis Sarrasins, et il aborda enfin à Syracuse. Sergius, étonné d'une arrivée si imprévue, se sauve en Calabre chez les Lombards, et laisse à la merci de la fortune le fantôme qu'il avoit créé. Paul assemble les troupes de Sicile, leur lit la lettre de l'empereur, et leur fait savoir *que leurs alarmes sont vaines; que la ville impériale est en sûreté; que les ennemis, battus par terre et par mer, ont vu détruire leurs flottes et leurs espérances; enfin que l'empereur, maître de punir la rébellion et de récompenser la fidélité, leur pardonne un égarement passager, pourvu qu'ils abandonnent les traîtres qui les ont séduits.* Ce discours est reçu avec acclamation : on se saisit de Basile et de ses officiers; on les livre entre les mains Paul. Il fait trancher la tête à Basile et à George, son prétendu général; il envoie à l'empereur leurs têtes, après les avoir fait embaumer. On battit de verges les autres chefs de la rébellion; on leur coupa le nez; on les rasa par ignominie, et ils furent bannis des terres de l'empire. Sergius, le plus coupable de tous, eut l'adresse d'obtenir grâce; il recouvra même dans la suite le gouvernement de la Sicile. Paul séjourna quelque temps dans cette île pour la maintenir dans l'obéissance, et les provinces de l'Occident, qui attendoient une révolution, rentrèrent dans leur première tranquillité.

Mouslima s'opiniâtroit devant Constantinople; mais le siége n'étoit meurtrier que pour les assiégeans. Les Sarrasins, manquant de vivres, avoient fait passer en Asie un corps d'armée qui dévastoit tout le pays, depuis le Bosphore jusqu'à Nicée. Léon, à qui rien n'échap-

poit des entreprises des ennemis, envoya de ce côté-là d'habiles officiers avec des troupes légères qui, se postant en embuscade dans des bois, dans des creux de rochers et des ravines, tomboient tout à coup sur les Sarrasins dispersés, et les obligèrent de quitter cette contrée après y avoir perdu grand nombre de soldats. Cependant la ville jouissoit de l'abondance; la crainte du feu grégeois tenant la flotte sarrasine éloignée, les Romains avoient la mer libre; leurs vaisseaux passoient en Asie, et revenoient chargés de vivres; leurs barques alloient à la pêche dans la Propontide, et dans le canal du Bosphore, abondant en poisson. Les Sarrasins au contraire souffroient une si affreuse famine, qu'après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chameaux, les racines, les feuilles des arbres, et jusqu'aux peaux et aux courroies de leurs armes et de leurs chaussures, ils se virent réduits à dévorer les cadavres, et à se repaître de ce que la nature a de plus infect et de moins propre à la nourriture. Ces horribles alimens engendrèrent la peste, qui, dans cette armée innombrable, fit périr trois cent mille hommes.

Enfin Mouslima obtint la permission de se retirer, qu'il demandoit depuis long-temps au calife. Comme il décampoit pour gagner ses vaisseaux, qui l'attendoient à l'ancre au-dessus de Constantinople, il fut attaqué par une armée de Bulgares. Ils avoient pris les armes, et marchoient aux Sarrasins pour leur faire lever le siége, non par amitié pour les Romains, mais par la crainte d'avoir pour voisin un peuple puissant et avide de conquêtes. Ils fondirent sur les Sarrasins au moment du départ, et les menèrent battant jusqu'au bord du Bosphore, où Mouslima n'arriva qu'après avoir perdu vingt-deux mille hommes. La flotte leva l'ancre le 15 août, le même jour que le siége avoit commencé l'année précédente. C'est mal à propos que plusieurs auteurs font durer ce siége pendant trois ans. L'armée sarra-

sine fut encore plus malheureuse dans le retour. Dès qu'elle fut sortie du Bosphore, une horrible tempête, dispersant les vaisseaux, jeta les uns sur les écueils de la Propontide, brisa les autres contre les rochers qui bordoient les rivages. Toutes les côtes de cette mer furent couvertes de débris et de cadavres. La violence du vent emporta plusieurs navires dans la mer Egée, et quelques-uns jusqu'en Cypre. De ce naufrage il ne s'en sauva que dix, dont la moitié fut prise par les Romains, en sorte qu'il n'en rentra que cinq dans les ports de Syrie. Au rapport des historiens arabes, les François eurent beaucoup de part à cette mémorable défense. L'amour de la gloire en attira un grand nombre au secours de Constantinople, et les vaisseaux des Grecs étoient en grande partie montés des soldats de cette nation.

C'étoit le troisième siége que Constantinople avoit soutenu avec gloire contre les barbares. Les Perses et les Abares sous le règne d'Héraclius, les Sarrasins sous celui de Constantin Pogonat, l'avoient attaquée avec aussi peu de succès. A l'occasion du premier siége, on avoit institué une fête en l'honneur de la sainte Vierge, patronne de la ville, à la protection de laquelle les habitans attribuoient leur délivrance. Cette fête se célébroit, comme je l'ai dit, le samedi de la cinquième semaine de carême : on y ajouta la mémoire des deux autres siéges. On donnoit à cette solennité le nom d'*Acathiste*, parce qu'on passoit la nuit entière debout dans l'église de la Sainte-Vierge à chanter des hymnes en son honneur, sans qu'il fût permis de s'asseoir.

Pendant que Constantinople se reposoit de ses travaux, les Sarrasins pleuroient la perte immense qu'ils avoient faite. Le calife déchargea sa colère sur les chrétiens établis dans ses états. Il ordonna d'abord de mettre à mort ceux qui ne renonceroient pas à leur foi, et cet ordre fit plusieurs martyrs. S'étant ensuite radouci, il défendit par une loi de recevoir jamais le témoignage

d'un chrétien contre un musulman. Il porta l'extravagance jusqu'à envoyer à l'empereur une exposition de la doctrine mahométane, l'exhortant à embrasser une religion si raisonnable et si divine. Ce calife, d'autant plus cruel qu'il étoit dévot musulman, passoit en oraison une grande partie du jour enfermé dans une chambre de son palais, où personne n'avoit la permission d'entrer. Après sa mort, on y trouva une corde suspendue au plafond qui servoit à le soutenir lorsqu'il étoit fatigué dans la prière. On rapporte qu'étant au lit de la mort, comme on l'exhortoit à prendre quelque médicament, il répondit : *Quand il ne faudroit que me frotter l'oreille pour être guéri, je ne la frotterois pas.* Il n'avoit qu'une seule chemise, et vivoit de deux drachmes par jour. C'est un des plus grands saints du mahométisme.

L'année suivante, la naissance d'un fils de Léon augmenta la joie des Romains. Il fut nommé *Constantin.* Marie, sa mère, reçut la couronne impériale, et dès qu'elle fut relevée de ses couches, le 21 octobre, d'autres disent le jour de Noël, elle alla en pompe à Sainte-Sophie pour rendre grâces à Dieu de sa délivrance, et pour faire baptiser son fils. Il eut pour parrains les premiers du sénat et les plus grands seigneurs de l'empire. Au milieu de cette auguste cérémonie, l'enfant ayant sali de ses excrémens l'eau du baptistère, on dit que le patriarche qui lui conféroit le baptême prédit que cet enfant seroit un jour la honte et le fléau de l'Eglise. Il y a apparence que cette prophétie n'a été imaginée qu'après les événemens. Rien alors ne donnoit lieu à ce sinistre augure ; Léon ne songeoit pas encore à troubler la paix de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, cet accident, à peine remarquable dans un enfant ordinaire, fit donner au jeune Constantin le surnom de *Copronyme*, sous lequel il a été connu de toute la postérité. Son père le décora du titre d'Auguste l'année suivante, le jour de Pâques, qui tomboit au 31 mars.

An. 719.
Theoph. p. 334, 335.
Cedr. p. 452, 453.
Niceph. p. 36, 37.
Zon. t. 2, p. 102, 103.
Manas. p. 88.
Hist. miscel. l. 21.
Du Cange, fam. byz. p. p. 124.

Anastase avoit montré beaucoup de sagesse dans le gouvernement de l'empire ; il n'en eut pas assez pour oublier qu'il avoit été empereur. Ennuyé de son exil, dont l'honneur de la prêtrise ne le consoloit pas, il conçut le dessein de remonter sur le trône. Le patrice Sisinnius, surnommé *Rhindace*, étoit ambassadeur pour l'empereur auprès des Bulgares ; Anastase, qui l'avoit comblé de faveurs pendant son règne, l'engagea par ses lettres à mettre Terbel dans ses intérêts. Sisinnius y réussit. Terbel donna même cinq mille livres d'or pour fournir aux frais de l'entreprise. Anastase avoit conservé des intelligences à la cour avec les premiers officiers de l'empire qu'il avoit avancés, et que Léon avoit laissés en place. Nicétas Xilonite, maître de la milice ; Isoës, commandant des troupes de Mysie ; Théognote, premier secrétaire d'état ; Nicétas Anthrax, préposé à la réparation des murs de Constantinople, étoient prêts à lui ouvrir les portes de la ville, et à remettre la couronne sur la tête de leur bienfaiteur. Déjà les Bulgares, conduits par Sisinnius, étoient arrivés à Héraclée, où ils rassembloient quantité de canots pour se rendre par mer à Constantinople. Léon, averti du complot, et saisi des lettres qu'on envoyoit de part et d'autre, commença par faire trancher la tête aux quatre seigneurs, à qui les douleurs d'une rude question avoient fait avouer leur crime. Il écrivit en même temps aux Bulgares avec fierté, leur reprochant leur perfidie, et les menaçant d'une guerre sanglante, s'ils ne lui mettoient les rebelles entre les mains. Mais ce qui fit plus d'impression sur eux, ce fut une grande somme d'argent qu'il leur offrit, et qui leur parut une raison très-légitime de renoncer à leur premier engagement. Ils portèrent le zèle jusqu'à faire eux-même justice à l'empereur ; ils lui envoyèrent la tête de Sisinnius, avec Anastase et l'archevêque de Thessalonique, qui s'étoit prêté aux intrigues de son ancien maître. Léon les fit tous deux décapiter dans l'amphi-

théâtre; et, après avoir fait promener leurs têtes au bout d'une pique le long de l'Hippodrome, il donna le spectacle d'une course de chars. Tous ceux qui avoient trempé dans la conjuration furent battus de verges et relégués après avoir eu le nez coupé. Leurs biens furent saisis au profit du fisc.

L'empereur, affermi sur le trône par la défaite des Sarrasins et par la mort d'Anastase, tourna ses soins vers le gouvernement civil, et jeta d'abord les yeux sur la religion. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir en cette partie n'auroit rien que de louable, s'il n'eût pas employé la contrainte et la violence, qui ne produisent d'ordinaire que des menteurs et des hypocrites. Les Juifs, dispersés par toute la terre, mais inébranlables dans leurs préjugés, toujours prêts à reconnoître pour messie quiconque n'est pas le véritable, s'étoient laissé abuser en Syrie par un imposteur qui se disoit le Christ. Cette nouvelle alluma le zèle de l'empereur. Il ordonna, sur peine de la vie, aux Juifs répandus dans l'empire de se faire baptiser; et, selon le déguisement dont cette malheureuse nation s'est fait une maxime, ils obéirent; mais aussitôt ils s'efforçoient d'effacer le caractère du baptême, comme une souillure, par des purifications impies; et, recevant en public les sacremens de l'Eglise, ils en profanoient la sainteté dans le secret de leurs familles. Les montanistes, plus sincères, après avoir reçu le même ordre avec les mêmes menaces, s'abandonnèrent au désespoir; et, par une conspiration générale, ils se brulèrent tous à jour nommé dans leurs églises.

An. 722.
Theoph. p. 336; et ibi Combesis. Cedr. p. 45. Hist. miscel. l. 21.

Ce doit être vers ce temps-là que les Sarrasins d'Afrique se rendirent maîtres de l'île de Sardaigne : on ne sait au juste ni quand ils en prirent possession, ni combien de temps ils la conservèrent. On voit seulement par l'histoire qu'ils la possédoient encore vers la fin du dixième siècle. Comme, selon leur coutume, ils détrui-

An. 723.
Paul. diac. l. 6, c. 48. Herm. contr. chron. Fleury, hist. ecclés. l. 41, art. 40. Giann. hist.

nap. l. 5, *c.* 1. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 1, *p.* 313, 314.

soient les villes, ruinoient les églises ou les convertissoient en mosquées, et s'efforçoient d'effacer toutes les traces du christianisme, Liutprand, prince religieux, retira de leurs mains les reliques de saint Augustin. Elles avoient été sauvées autrefois de la fureur des Vandales, et transportées d'Afrique en Sardaigne. Liutprand les racheta des Sarrasins à grand prix, et les déposa dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, où il fit construire un magnifique monument.

An. 726.

Theoph. p. 338. *Cedr. p.* 454. *Hist. miscel. l.* 21. *Assemani, bibl. orient. t.* 2. *M. de Guignes, hist. des Huns, t.* 1, *p.* 326.

Yézid, successeur d'Omar, ne régna que quatre ans. Son frère Hescham lui succéda; c'étoit le quatrième fils d'Abdolmélic qui montoit sur le trône des califes. Le commencement de son règne ne fut pas heureux. Etant entré à la tête d'une armée sur les terres des Romains, il perdit une bataille, et fut obligé de retourner honteusement à Damas. Mais, deux ans après, c'est-à-dire en 726, Mouslima son frère, qui avoit échappé à tant de périls devant Constantinople, et ensuite sur la mer, rétablit par quelques succès l'honneur des Sarrasins. Il prit de force Césarée de Cappadoce et Néocésarée dans le Pont, dont il vendit tous les habitans, à l'exception des Juifs, qui avoient favorisé les attaques. Mavias, fils du calife, fit aussi quelques ravages dans les provinces romaines, et revint sans avoir rencontré d'ennemis.

Theoph. p. 338, 339. *Cedr. p.* 454. *Niceph. p.* 37. *Hist. miscel. l.* 21. *Mémoires de l'acad. des belles-lettres, t.* 5, *p.* 404. *Mémoires de l'acad. des sciences an.* 708, *p.* 23. *Justin, l.* 30, *c.* 4.

On vit cette année un de ces prodigieux efforts de la nature, qui étonnent l'univers, et dont le bruit retentit jusqu'à la postérité la plus reculée. A vingt-sept lieues au nord de l'île de Crète, entre l'île de Théra, nommée aujourd'hui *Santorin*, et celle de Thérasia, qui en est voisine, on aperçut au mois d'août les eaux bouillonner, comme par l'effet d'une fournaise ardente : il s'en exhaloit une vapeur, qui, se condensant peu à peu, devint une épaisse fumée. On entendoit les coups redoublés d'un tonnerre mugissant au fond des eaux, qui agitoit la mer par de violentes secousses. On voyoit s'é-

lever des roches embrasées, comme autant de fourneaux vomissant des flammes, et menaçant d'incendie toutes les îles d'alentour. Ce fut pendant plusieurs jours une éruption continuelle de pierres calcinées, qui, s'élançant en l'air à une hauteur prodigieuse, retomboient dans la mer, dont elles couvroient la surface dans une grande étendue. Elles furent poussées par les vents du midi à la distance de cent lieues, d'un côté dans l'Hellespont, de l'autre sur les côtes de Macédoine. On remarqua qu'elles conservoient leur ardeur et la communiquoient à l'eau sur leur passage. Enfin les flammes s'éteignant peu à peu, les roches que la mer enfantoit avec tant de fracas s'unirent ensemble, et formèrent une masse continue qui alla se joindre à l'île d'Hiéra. Ce n'étoit pas le premier phénomène pareil arrivé dans ces parages. Suivant l'opinion des habitans de Théra, Théra même s'étoit ainsi formée autrefois; mais l'époque de sa naissance se perd dans l'antiquité. Thérasia qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, sortit de la mer deux cent trente-trois ans avant l'ère chrétienne. Entre ces deux îles, dans une anse de l'île de Théra, parut une troisième île environ quarante ans après, dans le temps que les Romains faisoient la guerre à Philippe, roi de Macédoine. Elle fut nommée Hiéra et Automaté. Sous le règne de Tibère il s'en forma une quatrième, qui fut nommée Thia, et qui paroît s'être jointe à celle d'Hiéra, dont elle n'étoit éloignée que de deux stades, c'est-à-dire de deux cent cinquante pas. Hiéra reçut dans la suite deux autres accroissemens, par l'éruption dont je parle actuellement, et par une autre encore qui arriva en 1427.

Strab. l. 1, p. 57. Senec. nat. quæst. l. 6, c. 21. Plin. hist. nat. l. 2, c. 89, et ibi Hard.

En 1593 une cinquième île vint se joindre aux autres; et il paroît que le volcan qui a jeté hors de ses entrailles tant de matières terrestres n'est pas encore épuisé. Au commencement de ce siècle, en 1707, il se ralluma avec violence, et au milieu des flammes, des

cendres embrasées, et des mugissemens horribles qui se faisoient entendre du fond des eaux, on vit éclore une nouvelle terre, qui s'éleva par degrés, et s'accrut tous les jours pendant plusieurs mois. C'est une île de cinq ou six milles de circuit; elle porte le nom de petite Kamméni, par distinction de la grande Kamméni. Ce mot *Kamméni*, dans le grec moderne, signifie *brûlée*.

Theoph. p. 336 *et seqq. Cedr. p.* 450, 453, 454. *Niceph. p.* 37. *Hist. miscel. l.* 21. *Zon. t.* 2, *p.* 103, 104. *Manas. p.* 84 *et seqq. Glycas, p.* 180, 181. *Joannis. Hierosol. narrat. apud scriptores bysan. Acta Steph. jun. apud Damasc. Pagi ad Baron.*

Léon régnoit avec gloire. Aimé de ses sujets, redouté des Sarrasins, il sembloit avoir été placé sur le trône par le ciel même pour rendre à l'empire son ancienne splendeur. Elevé dans l'infortune, qui donne une forte trempe aux grandes âmes et du ressort aux vertus, il il étoit parvenu et se soutenoit par son génie. Il eût été un grand prince, si à l'ambition de régner il n'avoit joint celle d'être réformateur; entreprise délicate et dangereuse en fait de religion. Celle-ci redoute la main du prince; elle lui demande la protection, et non pas la réforme, qu'elle n'attend que de ses ministres, les gardiens légitimes de sa foi et de sa discipline. Ce caprice endormit tous les talens de Léon, étouffa toutes ses vertus et changea en un farouche persécuteur un homme que la nature et la fortune avoient formé pour être bienfaisant et sensible. Il avoit été le père de ses sujets jusqu'au moment qu'il en voulut être le théologien, et qu'il en devint le tyran. S'il étoit permis à un souverain d'innover en matière de religion, jamais prince n'en fut moins capable. Nourri dans le métier des armes, il étoit d'une ignorance profonde. Cependant, comme si l'on devoit tout savoir quand on peut tout, il prenoit le ton supérieur dans les questions de théologie, et prétendoit régner sur la relgiion même. Filépique avoit conçu le dessein de proscrire le culte des images; Léon résolut de l'exécuter. Il se persuadoit que cette vénération étoit une idolâtrie qui altéroit la pureté du christianisme; que le ciel demandoit de lui ce sacrifice, et qu'une si sainte entreprise seroit récompensée des plus

brillantes prospérités. Plusieurs circonstances avoient fait naître et nourrissoient dans son esprit cette opinion insensée. Il étoit encore en Isaurie, et sortoit à peine de l'enfance, lorsque, dans un voyage, il fit rencontre de quelques Juifs que le calife Yézid, fils de Moavia, avoit chassés de Syrie. S'étant associé avec eux, il goûta leurs déclamations contre les images des chrétiens; et un de ces Juifs, qui le voyoit couvert de toutes les marques de l'indigence, lui ayant dit par plaisanterie, *N'est-il pas vrai, mon ami, que si tu es jamais empereur, tu détruiras toutes ces figures impies?* le jeune Conon (c'étoit le nom qu'il portoit alors) répondit sur le même ton en jurant qu'il n'en laisseroit pas subsister une seule. Ce récit me paroît plus vraisemblable que celui des auteurs grecs qui racontent que ces Juifs prédirent sérieusement à Conon qu'il seroit empereur, et qu'ils lui firent promettre avec serment d'abolir le culte des images. Dans l'histoire de ces temps d'ignorance, tout est plein de prédictions, d'apparitions, de pronostics, d'opérations magiques, que je crois devoir épargner à mes lecteurs; il est alors peu d'empereurs, de ceux qui ne sembloient pas nés pour l'empire, en faveur desquels les écrivains crédules ne débitent des annonces merveilleuses qui leur avoient été faites de leur grandeur future.

Conon, qui dans le service militaire avoit pris le nom de *Léon*, étant devenu empereur, se rappela cette aventure de sa jeunesse, et s'imagina que c'étoit un engagement qu'il avoit contracté sous les auspices de la Providence. Plusieurs circonstances le confirmèrent dans cette pensée. C'étoit dans ce temps-là une sorte de manie répandue parmi les Juifs de faire la guerre aux images: ils s'étoient mis en tête de les détruire par toute la terre. Un Juif de Tibériade, grand imposteur, nommé en grec du temps *Sarantapechys*, c'est-à-dire quarante coudées, à cause de sa taille gigantesque, s'étant insinué par ses prestiges dans la familiarité du calife Yé-

zid, fils d'Abdolmélic, lui fit accroire qu'il régneroit trente ans au milieu des délices et des plaisirs, s'il faisoit disparoître dans toute l'étendue de son empire les images que les chrétiens honoroient. Le calife, livré à la débauche, et fort attaché à la vie, rendit, en conséquence de cette promesse, un édit qui causa de grands troubles. En dépit de la prédiction, Yézid mourut au bout de quatre ans; et vingt ans après, Oualid, fils d'Yézid, devenu calife, punit de mort le faux prophète, pour s'être joué de la crédulité de son père. Mais Léon, jaloux de se voir prévenu par Yézid, se reprocha d'être moins zélé qu'un Sarrasin pour la destruction de ce qu'il appeloit idolâtrie. Un Syrien nommé Beser trouva le prince dans ces dispositions, et les seconda de ses artifices. Né dans la religion chrétienne, et prisonnier entre les mains des Sarrasins, il s'étoit fait mahométan pour se tirer d'esclavage. Revenu ensuite sur les terres de l'empire, il avoit repris le christianisme avec autant d'indifférence qu'il l'avoit quitté. Sa force de corps, qui le rendoit célèbre, le fit connoître à la cour, et la souplesse de son caractère le mit en faveur. Il fut dans la suite l'agent du prince, et le ministre de ses cruautés. L'évêque de Nacolée en Phrygie, prélat ignorant et perdu de débauche, qui n'avoit, non plus que Beser, d'autre religion que celle du prince, fut le premier à prêcher l'hérésie. Il tint un synode provincial, où le culte des images fut condamné.

Cette audace eût excité une réclamation universelle, si elle n'eût été soutenue de la puissance impériale. Sous le règne de Zénon, le Perse Xenaïas, esclave fugitif et manichéen, ayant été fait évêque d'Héliopolis en Syrie, avoit voulu abolir les images dans son église; mais tout son diocèse s'étoit soulevé contre cet attentat. Les autres hérésies, foibles dans leur naissance, parce qu'elles étoient l'ouvrage des évêques ou des prêtres, ne s'étoient accrues et fortifiées qu'avec lenteur; celle-ci

naquit tout armée : revêtue du pouvoir souverain, environnée de menaces et de supplices, elle vola d'un bout de l'empire à l'autre aussi rapidement que l'édit de l'empereur. On avoit vu sur le trône plusieurs princes hérétiques ; Léon fut le premier empereur hérésiarque. Ayant fait assembler le sénat, il déclara que, *pour reconnoître tant de bienfaits dont Dieu l'avoit comblé depuis son avénement à l'empire, il vouloit abolir l'idolâtrie qui s'étoit introduite dans l'Eglise ; que les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, étoient autant d'idoles auxquelles on rendoit des honneurs dont Dieu étoit jaloux ; qu'en qualité d'empereur il étoit le chef de la religion aussi-bien que de l'empire ; qu'il lui appartenoit de réformer les abus ; et qu'en conséquence il avoit dressé un édit pour purger les églises de cette superstition sacrilége.* Aussitôt, sans prendre les avis sur une affaire de cette importance, il fait publier son édit, et donne ses ordres pour l'exécution.

A ce signal, les courtisans, les adorateurs de la fortune, les âmes timides, intéressées, indifférentes sur la religion, ne respectèrent plus que l'image de l'empereur. Mais le peuple, plus attaché à ses maximes, plus fidèle à suivre les lumières de sa conscience, parce que ses vues sont moins partagées, surtout le peuple de Constantinople, instruit et soutenu par le patriarche Germain, fut aussi indigné qu'affligé d'un édit qui lui enlevoit les objets sensibles de sa vénération. On murmuroit publiquement ; tout menaçoit d'une sédition ; les habitans paroissoient disposés à défendre à main armée l'héritage de la piété de leurs pères. L'empereur, alarmé, parut d'abord céder à ce mécontentement général ; il interpréta son édit ; il publia que son intention n'étoit pas qu'on détruisît les images ; qu'il ordonnoit seulement de les placer plus haut dans les églises, hors de la portée de la bouche et de la main, afin qu'on ne

pût profaner des objets si respectables. Son dessein étoit de les faire insensiblement oublier en les éloignant de la vue des fidèles. Il est à remarquer qu'il n'y avoit alors dans les églises que des images de plate peinture; les statues et les figures de relief n'étoient pas encore en usage, et ne le sont pas dans l'église grecque, même aujourd'hui.

An. 727.
Theoph. p. 338, 339, 340. Cedr. p. 454, 455, 456. Niceph. p. 37, 38. Hist. miscel. l. 21. Joann. Damasc. orat. de imag. Anast. in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 49. Joann. Hierosol. in vitâ sti. Damasc. Marca, de concord. l. 3, c. 11. Baronius. Pagi ad Baron. Du Cange, de nummis inf. ævi. art. 23. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 43; l. 43, art. 1, 2, 3, 6. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 250. Abrégé de l'hist. d'Ital. p. 320, 321.

L'impatience de l'empereur se lassa bientôt de ce ménagement. Cependant il mit d'abord en œuvre les moyens de persuasion et de douceur. Béser, de concert avec les courtisans, tâchoit de gagner le peuple, et de lui inspirer du mépris pour les images. Ces nouveaux missionnaires répandus dans la ville, disoient que ce culte étoit un reste du paganisme, qui respiroit encore au milieu de ses débris; ils s'étonnoient que les disciples de l'Evangile ne se fissent aucun scrupule de violer le premier précepte du Décalogue. Léon lui-même assembla le peuple, et entreprit de lui faire une leçon de théologie à sa manière sur le culte exclusif dont Dieu est jaloux, et qu'il défend de transporter à aucune créature. Il n'avoit pas plus de respect pour les reliques que pour les images: il traitoit d'illusion et de folie l'invocation des saints. Il est toutefois remarquable que ni Léon, ni les autres princes iconoclastes n'osèrent porter leurs attentats jusque sur la croix de Jésus-Christ; ils la laissèrent exposée à la vénération des fidèles, et continuèrent de la faire graver sur leurs monnoies: elle demeura debout, et triompha encore lorsque tout tomboit autour d'elle. Les efforts de Léon et de ses ministres étoient repoussés par trois adversaires aussi supérieurs en doctrine qu'en sainteté, le patriarche Germain, et Jean Damascène en Orient, le pape Grégoire en Occident. Germain, sans craindre la colère du prince, combattoit ses erreurs; il instruisoit son troupeau, il lui montroit le culte des images reçu de tout temps dans l'Eglise; il en établissoit le principe; il en déter-

minoit la nature; il en faisoit voir la différence d'avec l'adoration qui n'est due qu'à Dieu. Non content de prévenir son peuple contre les sophismes de l'hérésie, et de l'affermir contre les terreurs, il se ménageoit des entretiens avec l'empereur. Il en sortoit toujours victorieux, mais toujours plus haï. Il lui rappeloit le serment qu'il avoit fait, en recevant la couronne, de veiller au maintien des traditions apostoliques. Ce prince, qui ignoroit les premiers élémens de la doctrine chrétienne, s'opiniâtroit par son ignorance même, sans vouloir entendre la distinction du culte absolu et du culte relatif. Germain ne réussit pas mieux auprès de Constantin, évêque de Nacolée, le premier prédicateur de l'hérésie, ni auprès de Thomas, évêque de Claudiopolis, qui s'étoit joint à Constantin. En vain, pour les ramener de leur égarement, employa-t-il les remontrances et les menaces des censures ecclésiastiques; ils demeurèrent obstinés dans l'erreur.

Un autre athlète en Orient attaquoit Léon avec plus de hardiesse, parce qu'il n'étoit pas son sujet. Jean, surnommé par les Grecs *Chrysorrhoas*, c'est-à-dire *fleuve d'or*, à cause de son éloquence, qui paroissoit admirable en ce temps-là, étoit né à Damas, de parens chrétiens. Il fut instruit par un moine de Calabre que les Sarrasins avoient fait prisonnier. Son père, quoique chrétien, avoit été honoré de plusieurs emplois à la cour de Damas, et le calife conçut encore plus d'estime pour le fils. Dès que Jean eut connoissance de l'édit de l'empereur, il écrivit en faveur des images, et ses écrits se répandirent dans tout l'Orient. Son esprit vif et ardent n'usoit d'aucun ménagement dans la défense de la vérité. Comme il n'entendoit pas parler de Germain, il se persuada que ce patriarche plioit sous la puissance impériale. Indigné contre un prélat, qu'il croyoit trahir lâchement la cause de l'Eglise, il fut assez hardi pour écrire et envoyer à Germain une sentence de dé-

position, comme si le patriarche eût été soumis à sa juridiction. Le pape ne fut pas plus tôt informé d'une censure aussi injuste qu'irrégulière, qu'il en fit à Jean de vives réprimandes, justifiant Germain, et remontrant sans doute au censeur qu'un laïque, quelque attaché qu'il fût à la doctrine catholique, ne pouvoit, sans une témérité condamnable, prononcer contre un évêque, et s'arroger à lui seul l'autorité de tout un concile. Jean, qui n'avoit d'abord écouté que son zèle, fut docile à la correction du pape; il y a lieu de croire qu'il fit satisfaction à Germain. Vivant au milieu de Damas, il étoit à l'abri de la colère, mais non pas des artifices de Léon. Ce prince, violemment irrité contre lui, résolut de le faire périr. Comme les écrits de Jean lui étoient parvenus, il fit contrefaire son écriture, et supposa une lettre que Jean adressoit à l'empereur pour l'engager à marcher à Damas, promettant de l'en rendre maître. Il envoya cette lettre au calife, comme un gage de son amitié, et une preuve du désir sincère qu'il avoit d'entretenir la paix avec lui. Le calife, outré de colère contre Jean, qu'il avoit jusqu'alors honoré de sa confiance, ordonna sur-le-champ de lui couper la main droite. Jean de Jérusalem, auteur de la vie de ce saint, raconte comment sa main coupée lui fut remise la nuit suivante par la sainte Vierge. Ce miracle seroit sans doute infiniment au-dessous de la toute-puissance du Créateur. Mais l'histoire de ces siècles abonde en miracles; à mesure que les lumières naturelles s'affoiblissoient, les événemens surnaturels trouvoient plus de crédit. Les annales du christianisme fournissent assez de merveilles incontestables, et revêtues de preuves assez authentiques pour convaincre les esprits les plus défians, pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à fermer les yeux. Mais ici le témoignage de Jean de Jérusalem, copié par un grand nombre d'écrivains, ne me paroît pas assez considérable. La multitude des faits miraculeux, loin de servir la religion,

est capable de décréditer les vrais miracles. Ne peut-on pas croire que l'ordre du calife fut sans effet, parce que Jean, qu'il aimoit, eut le temps de se justifier? Mais la nouvelle de cet ordre s'étant sur-le-champ répandue, aura entraîné la croyance de l'exécution; ensuite la vue de Jean et de sa main droite aura persuadé au peuple, avide de merveilleux, qu'elle lui avoit été rendue. Quoi qu'il en soit, le calife, détrompé, lui offrit la première place dans ses conseils, et ne consentit qu'à regret qu'il se retirât de la cour. Jean alla s'enfermer dans la laure de Saint-Sabas en Palestine, où il servit utilement l'Eglise par de pieux ouvrages que nous avons encore entre les mains.

L'édit de l'empereur, porté à Rome, excita dans l'Occident une indignation générale. Le pape, informé par Germain de ce qui se passoit à Constantinople, lui écrivit pour le féliciter de son courage à résister à l'hérésie naissante, et pour le fortifier dans son attachement à la tradition des apôtres. Il tint à Rome un synode où l'erreur fut condamnée. Il écrivit à Léon avec beaucoup de force pour l'exhorter à révoquer un édit contraire à la pratique constante des fidèles. Il l'avertit qu'il n'appartient pas aux princes de rien statuer sur la foi, ni d'innover dans la discipline de l'Eglise. Un intérêt temporel, capable par lui-même de soulever les peuples, se joignit à celui de la religion. Léon avoit imposé une nouvelle capitation sur la Calabre et sur la Sicile; il vouloit y assujettir toute l'Italie, déjà épuisée par les ravages des Lombards. Grégoire plaida la cause des peuples accablés, et représenta au prince l'impuissance où ils étoient de recevoir une nouvelle charge, pouvant à peine soutenir les anciennes. Ces remontrances furent mal reçues de l'empereur, qui menaça Grégoire de la déposition, s'il refusoit d'obéir. Les peuples, au moins aussi jaloux de la conservation de leurs biens que de celle de leurs images, conçurent dès-lors une aversion

implacable contre la cour de Constantinople. Le pape, sans renoncer à la soumission qu'il devoit à son souverain, prit les précautions nécessaires pour la sûreté de sa personne. L'empereur, furieux, cherchoit les moyens de se défaire d'un si puissant contradicteur. Marin, écuyer de l'empereur, fut revêtu de la qualité de duc de Rome, et chargé de favoriser une conjuration qui se formoit contre la vie du pontife. Les conjurés étoient le duc Basile, Jordane, cartulaire de l'église, et un soudiacre nommé Jean Lurion. Marin entra dans le complot; mais une paralysie l'obligea bientôt d'en abandonner la conduite. Pour le remplacer, Léon envoya le patrice Paul avec la dignité d'exarque, devenue vacante par la mort ou le rappel de Scolastique. Leurs menées ne purent être si secrètes, que le peuple, plein de zèle pour son pasteur, n'en eût du soupçon. On arrêta, on mit à la question les conjurés. Jordane et Lurion furent mis à mort; Basile, qui fut trouvé moins coupable, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère où il finit ses jours. Ce mauvais succès ne découragea pas l'exarque Paul; avide de pillage, après avoir dépouillé les autres églises, il brûloit d'envie d'enlever les richesses des églises de Rome. Dans ce dessein, sous prétexte d'exécuter les ordres de l'empereur, il fait partir des troupes auxquelles se joignent tous les scélérats qui se trouvoient dans Ravenne. Ils devoient se rendre maîtres de Rome, faire élire un nouveau pape et piller les églises. Les Romains, avertis de leur marche, prennent les armes; les Toscans, les Lombards de Spolette, et tous les habitans des environs, accourent en diligence, résolus de défendre la ville et le pape. L'armée de Paul, trop foible contre cette multitude, retourne à Ravenne, et l'affection que Grégoire avoit méritée fit encore avorter cette entreprise.

Malgré les efforts que faisoit Léon pour perdre Grégoire, ce saint pape, plus attaché aux lois de l'Evangile

qu'au soin de sa propre vie, contenoit les peuples d'Italie dans l'obéissance. Mais les habitans de la Grèce et des îles Cyclades, se laissant emporter à un faux zèle, conspirèrent ensemble, équipèrent une flotte, et, secouant le joug d'un prince hérésiarque, proclamèrent empereur un certain Côme, qui pour mériter cet honneur n'avoit d'autre titre que celui d'orthodoxe. Il n'étoit pas même capable de conduire une entreprise formée en sa faveur. Deux capitaines, Agallien et Etienne, se mirent à la tête de la flotte. Ils arrivèrent le 18 avril à la vue de Constantinople. La flotte impériale sortit du port pour livrer bataille. Le feu grégeois décida bientôt la victoire. Les vaisseaux des rebelles furent brûlés ou coulés à fond. Agallien, se voyant environné de flammes, se précipita tout armé dans la mer. Plusieurs gagnèrent le bord, et se livrèrent eux-mêmes à l'empereur en lui demandant grâce. Ce prince, magnanime quand son caprice hérétique n'allumoit pas sa fureur, signala sa clémence en cette rencontre : il se contenta de faire trancher la tête à Côme et à Etienne.

Les Sarrasins, profitant de ces troubles, traversèrent l'Asie mineure avec une armée formidable, divisée en deux corps. Amer marchoit devant à grandes journées, suivi de quinze mille hommes de troupes légères ; il arriva devant Nicée vers le solstice d'été : Mavias, fils du calife, vint le joindre peu de jours après, à la tête de quatre-vingt-cinq mille hommes. On ne s'attendoit pas à cette irruption soudaine, en sorte que la ville étoit mal pourvue de troupes et de subsistances. Cependant elle soutint un assez long siége ; et quoique les machines des assiégeans eussent fait plusieurs brèches aux murailles, ils furent repoussés dans tous les assauts, et obligés enfin de lever le siége. La ville crut devoir son salut à l'intercession des saints évêques du premier concile général, tenu dans son enceinte; elle en conservoit l'image dans une église bâtie en leur honneur.

AN. 728.

Anast. in Greg. III. Paul. diac. l. 6, c. 49. Baronius. Pagi ad Baron. Combesis ad Theoph. p. 656. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 6. Giann. hist. nap. l. 5, c. 1. Murat, annal. d'Ital. t. 4, p. 253, 254, 255. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 322 et suiv.

Les incursions des Sarrasins ne causoient pas à l'empereur autant de chagrin et d'inquiétude que la résistance du pape à ses volontés. Paul, convaincu de l'attachement des Romains à la personne de leur pasteur, mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens et la Pentapole. Ce pays contenoit les villes de Rimini, Fano, Pesaro, Ancone et Humana. Tous ces peuples de concert rejetèrent les sollicitations de l'exarque, et protestèrent que, loin de se prêter à aucun complot contre le pape, ils étoient prêts à le défendre de toutes leurs forces. On prononça de toutes parts anathème contre l'exarque, contre celui dont il étoit le ministre, contre tous leurs partisans; et, au mépris de l'empereur, chaque ville choisit un gouverneur, auquel elle donna le titre de duc. Cet exemple mit en mouvement l'Italie entière. On proposoit d'élire un empereur, et de le conduire à main armée à Constantinople. Le mauvais succès des Grecs dans une pareille entreprise n'effrayoit pas les Italiens. La révolte étoit sur le point d'éclater, et l'empire alloit être le théâtre d'une sanglante guerre civile, si Grégoire, inébranlable dans ses maximes au milieu de ses propres dangers, n'eût contenu cette fougue impétueuse en représentant aux peuples qu'il espéroit encore ramener l'esprit de l'empereur.

Cette modération du pontife ne désarma pas les ministres de Léon. Exhilarate, duc de Naples, esclave de la passion du prince, séduisit les peuples de la Campanie, et se mit à leur tête avec son fils Adrien pour aller attaquer Rome. Les Romains ne l'attendirent pas; ils sortirent tous en armes, marchèrent à sa rencontre, lui livrèrent bataille, et le tuèrent avec son fils. Ayant découvert que leur duc Pierre écrivoit à l'empereur contre le pape, ils le chassèrent de la ville. Cependant tout étoit en trouble dans Ravenne; les habitans, divisés entre eux, tenoient, les uns pour l'empereur, et vouloient détruire

les images ; les autres pour le pape, et s'efforçoient de les conserver. On en vint aux mains, et l'exarque Paul fut tué dans le tumulte.

Liutprand, tranquille dans ses états, ne s'étoit occupé jusqu'alors qu'à les régler par des lois utiles, et à les faire fleurir par la paix, l'abondance, la diminution des impôts, et par toutes les douceurs d'un gouvernement paternel. Son ambition sage et éclairée ne se proposoit de s'agrandir au-dehors qu'après avoir acquis au-dedans assez de vigueur et de ressort pour s'étendre sans s'affoiblir. C'étoit à quoi il travailloit depuis seize ans, lorsque l'imprudente opiniâtreté de Léon et la courageuse résistance du pape ouvrirent carrière à ses conquêtes. Il commença par se déclarer contre l'empereur ; c'étoit alors le parti le plus foible en Italie : et, en lui faisant la guerre, il paroissoit combattre un édit hérétique, et soutenir les intérêts de la religion. Pour frapper d'abord un grand coup, il assiégea Ravenne, et la prit par trahison. Il fit une fausse attaque à une porte ; et tandis que tous les habitans couroient au secours de ce côté-là, un d'entre eux, d'intelligence avec lui, introduisit l'armée par une autre porte. Les Lombards avoient promis au traître une grande somme d'argent ; ils s'affranchirent de leur promesse en le tuant à leur entrée. Le roi s'empara aussi de Classe, et tira du pillage de quoi fournir à tous les frais de la guerre. Cette conquête lui ouvrit les places de l'Emilie et de la Pentapole ; Osimo, Bologne, Monteveglio, plusieurs villes et châteaux des environs se rendirent sans résistance. Les Lombards de Spolette agissoient de concert, quoique séparément. Ils prirent Narni dans leur voisinage, et Sutri dans le duché de Rome. Ils ne gardèrent pas longtemps cette dernière place. Liutprand, à la sollicitation du pape, en fit sortir les Lombards après l'avoir pillée ; mais, au lieu de la remettre aux officiers de l'empereur, à qui elle appartenoit, il en fit une donation aux

apôtres saint Pierre et saint Paul, c'est-à-dire à l'église romaine, qui l'accepta; et ce fut le premier germe de sa souveraineté temporelle.

L'empereur, obstiné dans le dessein de se défaire de Grégoire, n'eut pas plus tôt appris la mort de l'exarque Paul, qu'il envoya pour remplir sa place l'eunuque Eutychius, et lui donna les mêmes ordres. C'étoit pour la seconde fois qu'Eutychius étoit revêtu de cette dignité. Dès qu'il fut arrivé à Naples, il dépêcha un courrier aux principaux de Rome, qu'il croyoit attachés sans réserve au service de l'empereur. Il les exhortoit à faire périr le pape et ses partisans, et leur promettoit des forces suffisantes pour les mettre à couvert de la vengeance du peuple. Ces lettres furent interceptées, et le courrier eût été mis en pièces, si le pape ne lui eût sauvé la vie. On charge l'exarque de malédictions et d'anathèmes; tous les habitans, grands et petits, s'engagent par serment à défendre au péril de leur vie la personne du pontife. L'exarque prodigue en vain les présens pour détacher le roi et les ducs lombards des intérêts du pape; ils rejettent ses offres avec mépris, et se liguent avec les Romains pour mettre à couvert de toute violence le zélé défenseur de l'Eglise. Quant à Grégoire, il n'employoit pour lui-même que les armes spirituelles; il s'assuroit du secours de Dieu par ses aumônes, par ses jeûnes, par ses prières. Il comptoit sur la protection divine beaucoup plus que sur l'affection des hommes. Cependant il remercioit le peuple de son zèle; il l'exhortoit à persévérer dans un attachement inviolable à la doctrine de l'Eglise, mais sans oublier qu'ils étoient sujets de l'empereur; et que, si c'étoit une impiété de fouler aux pieds les saintes images, c'étoit un attentat criminel de se révolter contre un légitime souverain, qui est l'image de Dieu même.

AN. 729. Grégoire étoit trop clairvoyant pour ne pas s'aper-

cevoir que le zèle de Liutprand avoit un autre motif que la religion. Il connoissoit le caractère de ce prince; et il ne doutoit pas qu'après s'être emparé de Ravenne et de la Pentapole, il n'eût dessein de se rendre maître de Rome, dont la possession auroit mis sous sa puissance toute l'Italie. C'étoit l'objet de l'ambition de tous les rois lombards depuis leur conquête; et nul de ces princes n'avoit été plus ambitieux que Liutprand. Le pape, aussi habile politique que prélat vertueux, songea donc à retirer Ravenne des mains des Lombards; et, n'espérant rien de la part de l'empire, où tout étoit en trouble, il eut recours aux Vénitiens. Cette sage république avoit profité de toutes les conjonctures pour accroître ses forces, et commençoit à figurer avec gloire entre les états d'Italie. C'étoit à Venise qu'Eutychius s'étoit retiré. Le pape engagea, par des lettres pressantes, Orso, doge de Venise, à chasser les Lombards de Ravenne, et à rétablir l'exarque. Les Vénitiens font partir une flotte chargée de troupes, qui débarquent aux portes de la ville. Hilprand, neveu du roi, en étoit gouverneur : il présente la bataille, est vaincu et fait prisonnier. Les Lombards abandonnent Ravenne, Classe, Césarée; et Eutychius s'en remet en possession. Un grand corps de troupes, que Liutprand envoyoit au secours de la ville, est taillé en pièces près de Rimini. Ce succès causa dans ce pays une révolution générale. Les villes de la Pentapole chassent les garnisons lombardes, et rentrent sous l'obéissance de l'empire.

Anast. in Greg. II; *et Steph.* III.
Paul. diac. l. 6, *c.* 54.
Zon. t. 2, *p.* 105.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 42, *art.* 6.
Giann. hist. ecclés. l. 5, *c.* 2, 4, 5.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 255, 259, 281.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 330, 332, 334.

Liutprand, plein de dépit d'avoir perdu le fruit de ses travaux, découvrit que c'étoit un effet des intrigues du pape. Il ne put retenir sa colère; et le taxant d'ingratitude, il résolut non-seulement de l'abandonner, mais même de le livrer à toute la fureur de Léon. L'exarque, de son côté, persuadé qu'il ne seroit jamais maître ni du pape ni des Romains tant qu'ils seroient soutenus des Lombards, cherchoit tous les moyens de

gagner Liutprand, et de l'engager à servir l'empereur. Un nouveau motif acheva de déterminer le roi des Lombards. Il vouloit châtier les ducs de Spolette et de Bénévent, qui affectoient l'indépendance; et il ne se sentoit pas assez fort si les deux ducs s'unissoient contre lui. Ces dispositions réciproques rapprochèrent le roi et l'exarque. Ils convinrent de réunir leurs forces pour réduire d'abord les ducs rebelles, et d'aller ensuite à Rome rétablir l'autorité impériale.

Cette ligue jeta Grégoire dans les plus vives alarmes. Il ne pouvoit se défendre contre les desseins meurtriers de l'exarque que par le secours des Lombards, ni préserver la ville de Rome de l'invasion des Lombards sans l'assistance de l'exarque. Les deux partis s'étant réunis, sa perte et celle de Rome sembloit être inévitable. Dans cette extrémité, il eut recours aux François. Charles Martel, le héros de son siècle, gouvernoit alors la France pour Thierry IV, qui n'avoit que le titre de roi. Ce fut à Charles que Grégoire s'adressa. Etoit-ce pour lui demander un secours effectif, ou de simples sollicitations en sa faveur? C'est ce que l'histoire n'explique pas. Je croirois plus volontiers qu'il ne demandoit que des instances auprès de Liutprand, lié avec Charles et par l'amitié et par des intérêts mutuels; autrement, malgré la grandeur du péril, il seroit difficile d'excuser ce saint pape d'avoir oublié ses propres maximes. Plusieurs auteurs prétendent que Grégoire III fut le premier pape qui implora une puissance étrangère contre son souverain. Mais Anastase, l'écrivain le plus authentique pour tous ces événemens, dit formellement, dans la vie d'Etienne II, que les deux Grégoires eurent recours à Charles Martel, et qu'Etienne ne fit que suivre leur exemple.

On ignore quelle fut la réponse de Charles; mais il est certain que la demande du pape ne produisit aucun effet : l'expédition étoit terminée avant le retour

du courrier. A peine le traité fut-il conclu, que le roi et l'exarque se mirent en marche avec leurs troupes. Les deux ducs n'osèrent attendre l'orage qui les menaçoit: ils vinrent rendre leurs hommages au roi, lui renouvelèrent leur serment de fidélité, et lui donnèrent des otages. Pour remplir le second article du traité et satisfaire Eutychius, les deux armées marchèrent à Rome, et campèrent dans les prairies de Néron, entre le Tibre et l'église de Saint-Pierre, vis-à-vis du château Saint-Ange. Grégoire avoit fait réparer à la hâte les fortifications de la ville. Mais, persuadé qu'elles ne pouvoient tenir long-temps contre des forces si redoutables, il résolut d'épargner à son peuple les travaux et les désastres d'une résistance inutile. Il sortit de Rome à la tête de son clergé et d'une partie de la noblesse, et alla se présenter devant le roi avec cette intrépidité modeste que le péril même inspire à une âme grande et vertueuse. Liutprand, d'autant plus sensible à cette démarche généreuse qu'il en eût été capable lui-même, le reçut avec le respect dû à son auguste caractère et à la sainteté de sa vie. Alors le pape sut si puissamment émouvoir son cœur par les motifs d'humanité, par la considération des promesses qu'il avoit faites à l'Eglise, du zèle qu'il avoit témoigné pour sa défense, des maux qu'il lui préparoit, et de ceux qu'il alloit attirer sur lui-même et sur son royaume, que les armes lui tombèrent des mains. Attendri jusqu'aux larmes, il se prosterna aux pieds du pontife, et protesta qu'il ne souffriroit jamais qu'on troublât le repos d'une ville qu'il regardoit comme le sanctuaire de la religion. En vain l'exarque, plus dur et moins généreux, tâchoit de l'affermir, et le sommoit de remplir ses engagemens; le roi, sans l'écouter, pria le pape de le conduire à la basilique du Vatican. Là, fondant en larmes, le cœur serré de douleur, à genoux devant la confession de saint Pierre, il se dépouilla de ses habits royaux, et les déposa avec son bau-

drier, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent, au pied du tombeau du saint apôtre. Il pria ensuite le pape de lever l'excommunication lancée contre l'exarque, et de lui accorder son amitié. Le pape y consentit, et, les deux armées s'étant retirées, Liutprand reprit le chemin de Pavie.

Anast. in Greg. II. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 6. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 261. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 334.

L'exarque, enfin réconcilié avec le pape et le peuple de Rome, y entra sans opposition. Il travailloit de bonne foi à rétablir l'ordre que la discorde avoit troublé, lorsqu'on apprit qu'une partie de la Toscane étoit révoltée. Tibère, surnommé *Pétase*, dont l'histoire ne parle pas jusqu'à ce moment, avoit soulevé plusieurs villes; elles lui avoient donné le titre d'empereur et prêté serment de fidélité. Cette nouvelle alarma l'exarque. Il n'avoit point gardé de troupes avec lui; et d'ailleurs il étoit plus propre à tramer un complot qu'à faire la guerre. Mais l'intrépide pontife lui inspira une partie de son courage; il fit prendre les armes aux habitans de Rome, et mit à leur tête les citoyens les plus distingués. Eutychius, suivi de cette milice, marcha contre le rebelle, qui, plus timide encore que l'exarque, se tenoit enfermé dans Maturano, place nommée aujourd'hui *Barbarano*, dans le patrimoine de Saint-Pierre. Elle fut emportée d'assaut, et Pétase y perdit la vie. On envoya sa tête à l'empereur.

An. 730.

Theoph. p. 341, 342. Cedr. p. 455, 456. Joann. Damasc. orat. 1 et 2 de imag. Anast. in Greg. II. Stephan. in vitâ sti. Steph. jun. Niceph. p. 38. Paul. diac. l. 6, c. 49.

Un service si important méritoit de la reconnoissance; mais Grégoire n'en pouvoit attendre de Léon. Ce prince, plus obstiné que jamais à détruire les objets de la vénération publique, employoit les caresses, les menaces, les violences pour y parvenir. Il faisoit brûler les images dans la place publique, blanchir les murailles des églises qui étoient ornées de peintures. Il avoit usé jusqu'alors de quelque ménagement à l'égard de Germain, qui, étant aimé du pape et en commerce de lettres avec lui, pouvoit contribuer à contenir l'Italie, trop disposée par elle-même à la révolte. Mais cette modéra-

tion politique ne put se soutenir jusqu'au bout. Un jour qu'il étoit entré en dispute avec Germain, après de longs raisonnemens que le patriarche détruisoit d'un seul mot, réduit à ne pouvoir répliquer, il s'emporta, et, rugissant comme un lion, il frappa au visage et chassa du palais ce prélat, âgé pour lors de quatre-vingt-quinze ans, et plus vénérable encore par sa sainteté que par sa vieillesse. Résolu de le perdre, il faisoit observer toutes ses paroles, toutes ses démarches, pour y trouver de quoi le condamner comme séditieux, plutôt que de lui procurer par une violence ouverte le titre de confesseur de la foi. Mais la sagesse de Germain ne donnoit aucune prise à la malignité. L'empereur, impatient de s'en défaire, fit assembler le sénat le 7 janvier 730; et, ayant fait venir le patriarche, il lui présenta son édit avec ordre d'y souscrire sur-le-champ. Germain prit cette occasion de justifier publiquement la pratique de l'Eglise, et après un assez long discours : *Prince*, ajouta-t-il, *je respecte les ordres de l'empereur; mais, sur un point qui intéresse la foi, je ne puis céder qu'à l'autorité d'un concile général. En attendant, rendez la paix à l'Eglise; et si je suis Jonas, jetez-moi dans la mer.* En même temps il se dépouille de son *pallium*, renonce à l'épiscopat, et se retire dans sa maison paternelle, où il passa le reste de ses jours dans la prière et dans le silence. Il avoit tenu le siége de Constantinople pendant quatorze ans et demi. Sa mémoire est en vénération dans l'église grecque, qui célèbre sa fête le douzième de mai. L'empereur, sans observer aucune forme canonique, mit à sa place Anastase, qui fut installé par des soldats. C'étoit un diacre corrompu, qui avoit vendu au prince sa foi et sa conscience. Syncelle du patriarche, mais bien différent de son évêque, il n'aspiroit qu'à profiter de ses dépouilles. Germain lui fit sentir un jour que son ambition lui seroit funeste. Comme il montoit les degrés du palais, Anastase, qui le suivoit, ayant marché sur sa robe, le pa-

Hist. miscel. l. 21.
Zon. t. 2, p. 103.
Manas. p. 86.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 42, act. 4.
Oriens christ. t. 1, p. 236.

triarche, se retournant vers lui : *Ne vous pressez pas, Anastase,* lui dit-il, *vous n'arriverez que trop tôt à l'Hippodrome.* C'étoit le lieu où il devoit un jour subir un châtiment ignominieux, ainsi que nous le verrons dans la suite. Cette prophétie frappa tous ceux qui l'entendirent, excepté Anastase lui-même. Cet intrus ne fut pas plus tôt en possession du trésor de l'Eglise, qu'il le mit entre les mains de l'empereur. Ce prince, non par avarice, mais par fureur, se saisissoit des ornemens des églises qu'il faisoit brûler, des vases sacrés qu'il faisoit fondre, parce qu'ils étoient chargés de figures dont il vouloit abolir l'usage.

Theoph. p. 339. *Cedr, p.* 454. *Anast. in Greg.* II. *Zon. t.* 2, *p.* 104. *Manas. p.* 87, 88. *Glycas, p.* 281. *Anon. Band. imp. or. t.* 1, *p.* 12. *Codin, orig. p.* 42. *Du Cange, Const. christ. l.* 2, *c.* 9.

Si la présence de Germain n'avoit pu arrêter la violence de l'empereur, elle l'avoit du moins retenue dans certaines bornes. Dès qu'il fut éloigné, Léon s'abandonna à des excès inconnus aux plus cruels persécuteurs. Entre le palais et l'église de Sainte-Sophie étoit une superbe basilique nommée l'*Octogone.* Elle étoit formée de huit portiques réunis. Bâtie autrefois par Constantin, Julien y plaça sa bibliothèque, qu'il rendit publique. Valens établit sept antiquaires dont l'emploi étoit de recopier les manuscrits qui dépérissoient de vétusté. Ce précieux dépôt contenoit cent vingt mille volumes lorsqu'il fut brûlé du temps de Zénon. Ce prince l'avoit rétabli; mais jusqu'au règne de Léon on n'avoit pu y rassembler que trente-six mille volumes. La fondation étoit devenue encore plus utile par l'établissement de douze professeurs, entretenus aux dépens du trésor, qui enseignoient gratuitement les lettres tant sacrées que profanes. A leur tête étoit un chef qu'on nommoit *l'œcuménique*, c'est-à-dire *l'universel*, à cause de l'étendue de ses connoissances. Cette compagnie, dont les membres étoient choisis entre les hommes les plus éclairés de l'empire, avoit une grande considération. Les empereurs les consultoient dans les affaires importantes. Souvent on tiroit d'entre eux les prélats pour remplir les

plus grands siéges. L'église annexée à cette illustre maison étoit desservie par seize religieux savans eux-mêmes, et recommandables par leur vertu. Léon pensa que sa nouvelle doctrine acquerroit beaucoup de crédit s'il pouvoit la faire admettre par cette pieuse et savante académie. Il entreprit de les amener à ses sentimens; et ce fut la matière d'un grand nombre de conférences, où ses théologiens (car les princes n'en manquent jamais) furent toujours confondus. Enfin, désespérant de les persuader, il prit le parti de les exterminer, sans épargner la bibliothèque, dont sa grossière ignorance ne faisoit aucun cas. Ayant fait pendant la nuit environner la basilique d'un grand amas de bois sec et de matières combustibles, il y fit mettre le feu. Des gardes postées à toutes les issues en défendoient le passage, et ce cruel incendie réduisit en cendres et les livres et les professeurs. Un si bel établissement se releva sous les empereurs suivans.

Cette étrange barbarie fit horreur à tout l'empire. Peu de temps après, un attentat public contre une figure révérée de toute la ville de Constantinople acheva de soulever les esprits, et fit couler le sang d'un grand nombre de citoyens. Sur la porte de Chalcé (c'étoit le vestibule du palais), s'élevoit un grand crucifix de bronze qui passoit pour un monument de piété de Constantin. On attribuoit à ce crucifix plusieurs miracles. Léon, ne pouvant souffrir la vue de cette image, qui sembloit triompher de son édit, donna ordre à Jovin, un de ses officiers, d'aller abattre le christ, mais de laisser subsister la croix; car tel étoit l'usage des iconoclastes. Jovin, monté à une échelle, avoit déjà porté trois coups de hache, lorsqu'une troupe de femmes assemblées en un moment autour de lui, poussant de grands cris, renversent l'échelle, et écrasent Jovin en le foulant aux pieds. Elles courent aussitôt à l'église, et font pleuvoir une grêle de pierres sur le patriarche Anastase, l'accablant

Theoph. p. 339. Cedr. p. 454. Vita sti. Steph. jun. Menœa 9. Aug. Codin. orig. p. 40. Anon. Band. imp. orient. t. 1, p. 9. Baronius. Pagi ad Baron. Du Cange, Const. chris. l. 2, c. 4. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 5.

d'injures, et menaçant de le tuer, s'il ne va promptement faire des remontrances à l'empereur. Il y alla en effet, mais ce fut pour l'irriter davantage. L'empereur fait sortir ses gardes sur ces femmes attroupées à la porte du palais; elles sont en un instant massacrées. Non content de cette vengeance, il se persuade que l'émeute a été excitée par des personnes plus considérables; il fait arrêter neuf sénateurs, et une dame de naissance illustre, sans avoir d'autre fondement de ses soupçons que leur opposition à ses volontés. Mais il crut que ce seroit les traiter avec trop de douceur s'il les faisoit mourir sur-le-champ. Ils n'eurent la tête tranchée qu'après avoir langui huit mois dans une prison, où ils recevoient tous les jours cinq cents coups de fouet.

Menol. Basil. Martyrol. romanum. Baronius. Oriens christ. t. 1, p. 683.

Dès que Léon eut une fois trempé ses mains dans le sang de ses sujets, il n'en devint que plus féroce. Pendant les dix années qu'il vécut encore, ce ne fut que deuil et désolation dans tout l'Orient. Les défenseurs des images étoient proscrits, tourmentés, emprisonnés, consumés de faim et de froid, exposés aux outrages de leurs ennemis, traînés par les rues, écartelés, massacrés, sans compter ceux qui, abandonnant leurs biens pour sauver leur vie, se réfugioient dans des déserts, sur les montagnes, dans des cavernes. Il faut avouer que les orthodoxes, emportés par l'ardeur de leur zèle, aigrissoient encore le prince par la liberté avec laquelle ils lui reprochoient ses erreurs, par les anathèmes qu'ils osoient lancer contre lui, par les termes outrageans dont ils l'accabloient en face. Le ménologe des Grecs est rempli de martyrs qui souffrirent les plus affreux supplices, tant sous son règne que sous celui de son fils; et il me semble qu'il manquoit à ces généreux athlètes la douceur apostolique, et le respect toujours dû au souverain, lors même qu'il abuse de son pouvoir par des traitemens injustes. De tant de supplices je n'en citerai qu'un seul qui suppose une recherche de cruauté. Il

faisoit enduire de poix les cheveux et la barbe des confesseurs, et entasser sur leur tête quantité d'images auxquelles on mettoit le feu. Après les avoir traînés par la ville en cet état, on les égorgeoit, et on jetoit leurs corps aux chiens. Ce fut ainsi qu'il traita Hypace, évêque d'Ephèse, auquel il donna pour successeur Théodose, fils de Tibère Absimare, prélat hérétique, qui signala son zèle en faveur des iconoclastes. Cependant la plupart de ceux qui refusoient d'obéir à l'édit n'étoient pas mis à mort. Après plusieurs tourmens ils étoient envoyés en exil. Léon, en faisant des martyrs, craignoit de multiplier les images qu'il vouloit détruire.

Anastase, usurpateur du siége de Constantinople, n'inspiroit pas au prince des sentimens d'humanité. Cependant, pour autoriser son intrusion, il auroit voulu vivre en communion avec le pape. Il lui écrivit une lettre synodique, dans laquelle, après une profession de foi orthodoxe, après avoir protesté qu'il étoit uni de cœur et d'esprit avec l'église romaine, il s'efforçoit de justifier la conduite de l'empereur et ses propres sentimens sur le culte des images. Léon y joignit aussi une lettre pour tâcher d'adoucir le pape, lui représentant comme des rebelles ceux qu'il étoit, disoit-il, obligé de réprimer. Mais Grégoire, trop bien instruit pour se laisser tromper, répondit au patriarche que, tant qu'il se tiendroit séparé de l'Eglise, en rejetant le culte qu'elle avoit adopté, l'évêque de Rome ne pouvoit le regarder comme son frère dans l'épiscopat, et qu'il ne devoit attendre de sa part que des anathèmes. Sa réponse à Léon n'étoit pas moins ferme, quoique conçue en des termes plus doux; il lui donnoit des conseils salutaires, et l'exhortoit à se retirer de l'abîme où l'avoit plongé son attachement à des opinions erronées. La fierté de l'empereur fut choquée de ces remontrances. Il y répliqua en menaçant Grégoire de le traiter comme Constant avoit traité le pape Martin, et d'envoyer à Rome abattre

An. 731.

Anast. in Greg. II. Paul. diac. l. 6, c. 49. Baronius. Bellarmin. de translat. imp. l. 1, c. 12. Marca, de concord. l. 3, c. 11. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 5. Du Pin, de antiq. eccles. disc. dissert. 7, c. 13. Giann. hist. nap. l. 5, c. 4.

l'image de saint Pierre. Mais lorsque cette lettre outrageante parvint à Rome, Grégoire, affranchi de toutes les menaces des hommes, avoit déjà reçu la récompense de ses travaux. Il étoit mort le 11 février 731, et laissoit à ses successeurs un exemple difficile à suivre.

La conduite de ce saint pape est un modèle de prudence et de fermeté. Dans la conjoncture la plus critique qui fut jamais, lorsque d'un côté l'hérésie, armée de la puissance impériale, s'efforçoit de s'introduire en Italie, et que de l'autre l'Italie sembloit ne pouvoir repousser l'hérésie qu'en se révoltant contre son souverain, il remplit également deux devoirs qui paroissoient alors incompatibles. Chef intrépide de l'Eglise, il s'opposa constamment à l'exécution d'un édit contraire à la pratique du christianisme; il fit tous ses efforts pour détourner l'empereur de son dessein impie; il fortifia les peuples dans la résolution de rejeter des ordres auxquels ils ne pouvoient obéir sans trahir leur religion; mais en même temps, fidèle sujet du prince, il se tint lui-même et maintint les peuples dans une juste obéissance; il étouffa l'esprit de révolte; et, malgré les noirs complots que le prince même tramoit contre sa vie, prélat vraiment apostolique, supérieur à tout sentiment de vengeance ainsi que de crainte, il fut assez généreux pour conserver au prince l'Italie près de lui échapper. Deux sortes d'écrivains, dans des vues absolument contraires, s'accordent à peindre ce grand pape sous les mêmes traits, et l'idée qu'ils en donnent est tout-à-fait fausse et injuste. Ils disent qu'il excommunia Léon, qu'il le déclara déchu de l'empire, et qu'il délia les Italiens du serment de fidélité, en un mot, ils lui attribuent la pratique de ces funestes maximes, que Grégoire VII hasarda plus de trois siècles après lui. Les uns lui en font un mérite, les autres un crime, et tous s'appuient sur le témoignage des Grecs. Les premiers, soumettant la puissance temporelle à l'autorité pontifi-

cale, louent Grégoire II de s'être soustrait à la domination d'un prince hérétique, et d'avoir soulevé l'état pour sauver la religion ; les seconds, ennemis déclarés de l'église romaine, l'accusent d'avoir révolté l'Italie contre son maître, et d'avoir appris à ses successeurs à briser les sceptres et les couronnes. Mais les éloges des premiers sont directement contraires à ceux qu'il mérite, et les reproches des autres sont autant de calomnies. Il est vrai que les auteurs grecs mettent sur le compte de Grégoire la plupart de ces entreprises ; mais ces écrivains, presque tous fort mauvais critiques, mal instruits pour l'ordinaire de ce qui se passoit en Occident, toujours peu favorables aux Latins, surtout depuis le schisme de Photius, peuvent-ils entrer en comparaison avec les écrivains occidentaux, plus voisins et des temps et des lieux de ces événemens? Anastase le bibliothécaire et Paul diacre méritent seuls plus de croyance que cette foule de Grecs qui se copient les uns les autres. Or ces deux historiens rendent justice à la droiture de Grégoire II, et des faits incontestables le mettent à couvert de reproche. Ce fut lui seul qui calma l'agitation de l'Italie lorsqu'elle étoit sur le point de nommer un nouvel empereur, et qu'elle menaçoit d'aller combattre Léon jusque dans Constantinople. Ce fut lui qui arma les Vénitiens contre Liutprand, et qui remit l'empereur en possession de Ravenne et des autres places dont les Lombards s'étoient rendus maîtres. On ne peut lui reprocher que d'avoir accepté la donation de Sutri : mais pouvoit-il, sans encourir un grand danger de la part de Liutprand, et sans s'attirer même l'indignation de Rome entière, refuser une place d'ailleurs peu considérable, que le roi des Lombards s'obstinoit à ne pas rendre à l'empire? Nous avons vu qu'on ne pouvoit rien conclure à son préjudice de la démarche qu'il fit auprès de Charles Martel. Il réconcilia avec les Romains et rétablit dans Rome l'exarque Eutychius, qui avoit

attenté contre sa vie. Il étouffa dès sa naissance la révolte de Pétase; il respecta Léon au milieu de ses fureurs. Il est faux qu'il l'ait excommunié; il ne lui envoya jamais que des remontrances et des avis. En un mot, ses sentimens furent constamment ceux que Jean Damascène, malgré sa vivacité naturelle, exprime en ces termes en adressant la parole à Léon : *Nous vous obéissons dans les affaires civiles; nous vous payons les tributs, les impôts, les dons gratuits; mais, pour les choses de la foi, nous avons la parole de Dieu et les lois de l'Eglise.* Une nouvelle preuve que Grégoire n'avoit pas secoué le joug de l'obéissance, c'est que son successeur, en montant sur le saint-siége, reconnut Léon pour empereur; il lui écrivit comme à son souverain, et, selon l'ancien usage, il date toutes ses lettres des années du règne de Léon. Si tant de preuves ne suffisoient pas, je citerois encore le témoignage le plus authentique, celui de Charlemagne, qui, dans sa lettre à Constantin et à Irène, rend justice à la fidélité inviolable de Grégoire II et de son successeur. Ce n'est pas que je veuille nier que sous le pontificat de Grégoire II l'empire n'ait perdu beaucoup de son autorité en Italie. Ce fut alors à la vérité que commencèrent à se relâcher les liens qui tenoient les peuples de cette contrée attachés à l'empire. Mais Grégoire, au lieu de les rompre, ne travailla qu'à les resserrer. Ce furent les empereurs eux-mêmes qui rendirent leur joug odieux. C'est du sein de l'hérésie des iconoclastes que sortit le premier germe de cette grande révolution qui leur fit perdre l'Italie.

Anast. in Greg. III. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 7, 8, 9. Du Pin, de ant. eccles. disc. dissert. 7, c. 1, 3.

Après la mort du pape Grégoire II, Grégoire III fut élu par le clergé de Rome, qui écrivit à l'exarque pour en obtenir la confirmation; mais ce fut la dernière fois. Léon et ses successeurs s'opiniâtrant de plus en plus à troubler l'Eglise, cette coutume cessa, et ne fut rétablie que près de cent ans après sous les princes de la maison de Charlemagne. Le nouveau pape, plus vif et moins cir-

conspect que son prédécesseur, ne ménagea pas Léon dans les remontrances qu'il se crut obligé de lui faire. Ayant reçu les lettres adressées à Grégoire II, il y répondit en des termes qui semblent passer de bien loin la liberté apostolique. Il reprochoit formellement à l'empereur son ignorance présomptueuse, sa rébellion contre l'Eglise, sa barbarie. Comme Léon demandoit un concile général : *Vous êtes*, lui répondoit-il, *le seul ennemi de l'Eglise ; cessez de la persécuter, il ne sera pas besoin de concile. Avons-nous un empereur catholique qui puisse y prendre séance selon l'usage ?* Il lui déclare que tout l'Occident est révolté contre ses attentats, et que, pour venger les outrages qu'il fait à Jésus-Christ et aux saints, on foule aux pieds ses propres images. Sur les menaces que Léon avoit faites à son prédécesseur : *Sachez*, lui dit-il, *que les papes sont les médiateurs de la paix, et comme le mur mitoyen entre l'Orient et l'Occident ; nous ne craignons point vos menaces ; à une lieue de Rome, vers la Campanie, nous sommes à l'abri de vos coups.* Ces paroles font connaître que le district de Bénévent s'étendoit alors jusqu'à une lieue de Rome, ou plutôt du duché romain. Il lui fait entendre que, s'il envoie abattre l'image de saint Pierre, il y aura du sang répandu. On apprend par cette lettre que les papes conservoient les lettres des empereurs dans l'église de Saint-Pierre. Des reproches si amers et si hardis attirèrent de la part de l'empereur une réponse dont on ignore le contenu ; on sait seulement que le prince s'y vantoit d'être à la fois maître de l'empire et du sacerdoce. Le pape répliqua par une seconde lettre plus mesurée que la précédente ; il y justifioit le culte des images, et pour rabattre la fierté du prince, il établissoit cette maxime, *que les princes n'ont pas plus de pouvoir dans l'administration des choses spirituelles que l'Eglise ne s'en attribue dans le gouvernement des affaires temporelles.* Il avouoit qu'il ne

Murat, annal. d'Ital. t. 4, p. 257.

lui étoit pas permis de prendre les armes contre l'empereur, mais seulement d'implorer par ses prières le secours de Dieu. Le prêtre George, porteur de cette lettre, étant arrivé à Constantinople, n'osa la présenter à l'empereur, dont il redoutoit la colère : de retour à Rome, il fit au pape l'aveu de sa foiblesse. Grégoire, lui ayant fait en plein concile une sévère réprimande, l'auroit dégradé du sacerdoce si le concile n'eût demandé grâce. Il le renvoya avec la même lettre. Mais George fut arrêté en Sicile, et retenu pendant un an entier par ordre de l'empereur.

Theoph. p. 343. Cedr. p. 457. Hist. miscel. l. 21. Elmacin. l. 1, c. 17. Assemani, bibl. or. t. 2. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 326.

Tandis que Léon faisoit la guerre aux images, les Sarrasins ravageoient l'empire. Mouslima traversa la Cappadoce, et marcha contre les Tures, qui avoient forcé les Portes caspiennes. Il les battit et les repoussa dans leur pays. Mavias et Soliman, tous deux fils du calife Hescham, pénétrèrent en Paphlagonie, et défirent une armée romaine commandée par Constantin, qui fut fait prisonnier.

An. 732.

Anast. in Greg. III. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 16.

La détention de George ayant fait connoître au pape que l'empereur s'obstinoit à ne rien écouter, il crut devoir employer les foudres de l'Eglise, en ménageant seulement la personne même du prince, selon les règles de la prudence chrétienne. Il convoqua donc un concile, qui se tint dans l'église de Saint-Pierre. Il s'y trouva quatre-vingt-treize évêques, avec le clergé de Rome. On permit à la noblesse, aux magistrats et au peuple, d'être témoins de la délibération. On déclara exclus de la table sainte et séparé du corps des fidèles quiconque violeroit le respect dû aux images, en les détruisant, les déplaçant, les profanant ou les outrageant par des blasphèmes. Ce décret fut signé de tout le concile ; et le pape fit aussitôt partir le défenseur Constantin pour le porter à l'empereur. Mais cet envoyé fut arrêté en Sicile, comme le premier. On lui arracha les écrits dont il étoit chargé, et on l'enferma dans un cachot. Ce ne

fut qu'au bout d'un an qu'on lui permit de retourner à Rome, après lui avoir fait de terribles menaces. Cette violence excita l'indignation de l'Italie entière. Toutes les provinces, de concert, dressèrent une requête à l'empereur, et l'envoyèrent par leurs députés, qui ne furent pas plus épargnés que les envoyés du pape. Sergius, gouverneur de Sicile, qui s'efforçoit d'effacer de l'esprit de l'empereur le souvenir de sa révolte précédente, les tint huit mois en prison, et ne les mit en liberté qu'après leur avoir fait essuyer les traitemens les plus injurieux. Cependant Pierre, autre défenseur de l'église romaine, eut encore assez de hardiesse pour se charger de la même commission. Il prit une autre route, et remit le décret entre les mains de l'empereur, avec une lettre du pape, qui écrivoit aussi au patriarche Anastase.

Jean, archevêque de Ravenne, avoit assisté au concile, et cette ville n'étoit pas moins opposée que Rome aux volontés de l'empereur. Ainsi Léon, plus irrité que jamais, résolut de châtier toute l'Italie. Il mit en mer une puissante armée navale sous le commandement de Manès, duc de Cibyre. Manès devoit saccager Ravenne, traiter comme rebelles les villes de la Pentapole, marcher ensuite à Rome, y détruire les images, ne faire pas plus de grâce aux habitans qui se mettroient en devoir de les conserver, enlever le pape et le conduire pieds et mains liés à Constantinople. Mais les vents et la mer firent échouer ces projets inhumains. La flotte, déjà près de Ravenne, qu'elle regardoit comme sa proie, fut attaquée d'un violent orage; partie des vaisseaux se brisent contre les rochers et sont engloutis avec les soldats; les autres, dispersés sur les côtes, s'étant enfin rassemblés, gagnent avec peine le canal du Pô, le plus proche de Ravenne. Manès fait débarquer ses troupes et marche vers la ville. Le peuple, encouragé par son évêque, avoit pris les armes; et tandis que les femmes et les vieillards, revêtus de sacs et de cilices, et prosternés au

An 733.
Theoph. p. 343.
Cedr. p. 457.
Hist. miscel. l. 21.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 267, 268.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 336, 338.

pied des autels, implorent l'assistance du Tout-puissant, la jeunesse sort au-devant des Grecs; et dès que le combat est engagé, elle feint de prendre la fuite et attire l'ennemi dans une embuscade. Les Grecs, attaqués de toutes parts, regagnent leurs vaisseaux. Les troupes de Ravenne se jettent dans des barques, les poursuivent, et coulent à fond la plupart de ces navires que l'orage avoit mis hors de défense. Cette victoire inespérée fut remportée le 26 juin, et ce jour fut dans la suite une fête solennelle à Ravenne. Durant les six années suivantes, les habitans, par haine contre les Grecs, s'abstinrent de manger du poisson de ce bras du Pô.

Theoph. p. 343, 344, 346. Cedr. p. 457. Hist. miscel. l. 21. Zon. t. 2, p. 105. Marca, de concord. l. 3, c. 11. Du Pin, de antiq. eccles. disc. dissert. 1, c. 11. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 17. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 4, c. 12. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 262, 268. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 338, 340.

Cette défaite mit Léon en fureur. Il redoubla de cruauté contre les catholiques, et, ne pouvant faire d'autre mal à l'église de Rome, il leur confisqua tous les patrimoines qu'elle possédoit dans ses états. Le revenu de ses biens ne montoit qu'à trois talens et demi, qui valoient à peu près vingt mille livres de notre monnoie. C'étoit ravir la subsistance des pauvres, et les sommes nécessaires à l'entretien de l'église de Saint-Pierre. Ces patrimoines demeurèrent aliénés pour toujours, et les sollicitations des papes ne purent jamais les retirer des mains des empereurs suivans, même orthodoxes. Non content d'avoir dépouillé l'église romaine de ses biens, il lui enleva une partie considérable de sa juridiction. Il en détacha toutes les provinces comprises entre la Sicile et la Thrace, c'est-à-dire la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, et les soumit au patriarchat de Constantinople. En vain le pape Adrien redemanda ces diocèses dans le second concile de Nicée. On peut dire que ce fut là l'origine de la funeste division de l'église grecque et de l'église latine; discorde interrompue en divers temps, jamais éteinte, ranimée avec plus de force par Photius et par d'autres patriarches ambitieux. Léon augmenta d'un tiers la capitation de la Sicile et de la Calabre; et, pour n'en pas exempter les enfans même, il ordonna

de les enregistrer dès leur naissance. Pendant tout ce temps-là l'exarque Eutychius se tenoit tranquille dans Ravenne. Il paroît qu'il étoit parfaitement réconcilié avec le pape, et qu'il s'accordoit même avec lui pour la défense des images. Il fit à la basilique du Vatican des présens considérables. Mais l'autorité des exarques étoit fort affoiblie à Ravenne, ainsi qu'à Rome. On leur obéissoit pour l'exercice de la justice et le paiement des tributs; mais ils ne jouissoient d'aucun autre pouvoir. Les peuples étoient bien résolus de ne se pas laisser accabler par les injustes violences d'un empereur impie.

Constantin, fils de Léon, avoit atteint sa quatorzième année; il épousa la fille du kan des Khazars, princesse accomplie, à laquelle il ne manquoit que d'être chrétienne, pour être digne du premier trône de l'univers. Elle reçut le baptême avant son mariage, et prit le nom d'*Irène*. Fidèle à la religion qu'elle embrassoit, elle vécut dans les exercices d'une piété solide, soumise en tout le reste à l'autorité de son beau-père, et pleine de tendresse pour son mari, mais constamment opposée à leurs erreurs.

Theoph. p. 343. Cedr. p. 459. Hist. miscel. l. 21. Zon. t. 2, p. 105. Niceph. p. 38. Du Cange, fam. byz. p. 125.

Dans les six années suivantes, l'histoire ne parle que des incursions des Sarrasins. L'Arménie, la Cappadoce, la Phrygie, déjà tant de fois ravagées, ne cessèrent de l'être encore par Mavias et Soliman, les deux fléaux de l'Asie en ce temps-là. Mavias, en retournant en Syrie, mourut d'une chute de cheval. Soliman continua ses courses. Entre un grand nombre de prisonniers se trouva un aventurier, né à Pergame, qui se disoit Tibère, fils de Justinien II. Le calife, pour faire honneur à son fils, et pour donner de l'inquiétude à l'empereur, affecta de donner crédit à ce mensonge. Il fit prendre à l'imposteur les ornemens impériaux, lui donna des troupes à la tête desquelles Tibère entra dans Jérusalem, le sceptre à la main et enseignes déployées; il le fit ensuite promener par toute la Syrie avec un appareil capable

An. 734, 739.

Theoph. p. 344, 345, et ibi. not. Cedr. p. 457. Hist. miscel. l. 21. Elmacin. l. 1, c. 17. Assemani, bibl. or. t. 2.

d'éblouir les peuples. L'année 739 ne fut pas heureuse pour les Sarrasins. Soliman entra sur les terres des Romains avec quatre-vingt-dix mille hommes. Il partagea ses troupes en trois corps. Gamer commandoit dix mille hommes de troupes légères, qui mirent à feu et à sang la Cappadoce, et enlevèrent une prodigieuse multitude d'hommes, de femmes et de chevaux. Mais Mélich et Batal, suivis de vingt mille hommes, furent attaqués près d'Acronium en Phrygie, par une armée romaine qui les tailla en pièces. Les deux généraux y périrent. Il n'échappa au fer des vainqueurs que six mille huit cents Sarrasins, qui, se battant en retraite avec courage, gagnèrent la ville de Synnade, où les Romains n'osèrent les assiéger. Ils en sortirent les jours suivans, et allèrent rejoindre Soliman, campé près de Tyanes. Ce guerrier, peu accoutumé aux revers, affligé de la perte qu'il avoit faite, retourna en Syrie. Les Sarrasins d'Afrique avoient déjà tenté plusieurs fois de s'établir en Sicile. Ils renouvelèrent leurs entreprises pendant ces années. Baschar passa dans l'île avec quelques troupes. Habib assiégea Syracuse, mais sans succès. Huit ans après, son fils Abderrahman y fit encore une descente, et ne quitta le pays qu'après en avoir ravagé une grande étendue.

An. 740. *Theoph. p. 346. Cedr. p. 457, 458. Hist. miscel. l. 21. Niceph. p. 38. Zon. t. 2, p. 105, 106. Elmacin. l. 1, c. 17.*

Tandis que Léon continuoit de détruire les saintes images, un furieux tremblement de terre abattit les statues des empereurs à Constantinople. Le 26 octobre de l'an 740, sur les trois heures après midi, la terre se souleva par des secousses redoublées, détruisit quantité de maisons, de portiques, d'églises, de monastères, et fit tomber les statues de Constantin, de Théodose le grand et d'Arcadius. Les murs de Constantinople s'écroulèrent du côté du continent; la plus grande partie du peuple s'enfuit de la ville, et se logea dans des baraques au milieu de la campagne. La Thrace fut couverte de ruines; Nicomédie et Prénète en Bithynie furent renversées; de toute la ville de Nicée il ne resta d'entier qu'une

église. Ce tremblement se fit sentir à diverses reprises pendant le cours d'une année, et s'étendit jusqu'aux extrémités de l'Orient. En Egypte des villes entières furent abîmées avec leurs habitans, et la mer, perpétuellement agitée, engloutit quantité de vaisseaux. Ce terrible fléau fit périr un nombre innombrable d'hommes et d'animaux. L'empereur augmenta d'un douzième la capitation du peuple de Constantinople pour la réparation des murailles, et l'impôt subsista toujours lors même qu'elles furent réparées.

Tout sembloit concourir à détacher de l'empire Rome et l'Italie. On n'obéissoit qu'à regret à un prince hérésiarque et persécuteur : c'étoit pour Liutprand, habile à profiter des conjonctures, une occasion de s'agrandir. La révolte de Trasimond, duc de Spolette, qui, se sentant trop foible pour résister, s'étoit réfugié à Rome, fournissoit à Liutprand un prétexte plausible d'attaquer les Romains. Le roi les somma de lui livrer le rebelle, et sur leur refus il entra dans le duché de Rome, pilla les terres, se rendit maître de quatre places, et retourna ensuite à Pavie. A peine fut-il retiré, que les Romains se joignirent à Trasimond, et le rétablirent dans son duché. La guerre étant déclarée entre Liutprand et les Romains, le pape craignit que Rome ne succombât aux attaques des Lombards, si elle n'étoit puissamment secourue. Il ne pouvoit avoir recours à l'empereur, dont il avoit encore plus à craindre que du roi des Lombards. Dans cette extrémité il crut ne pouvoir s'adresser qu'à Charles Martel, dont les forces imprimoient du respect à tous les peuples voisins. Il lui envoya une ambassade solennelle, qui fut reçue avec magnificence. C'étoit de la part du pape une action de souveraineté qui n'avoit point encore d'exemple. Deux nonces apportoient à Charles les clefs du tombeau de saint Pierre, et une petite portion de ses liens, selon l'usage de l'église de Rome, qui, dans les présens qu'elle fait, a toujours con-

An. 741.

Anast. in Zachariâ.
Paul. diac. l. 6, *c.* 53 *et seqq.*
Aimoin. l. 4, *c.* 57.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 271, 282, 284, 287, 288.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 342, 343, 344.

servé la simplicité du saint apôtre. Ces présens étoient accompagnés d'une lettre conçue en termes pathétiques. Le pape représentoit à Charles, qu'il appeloit le fils de saint Pierre et le sien, les hostilités de Liutprand; il tâchoit d'allumer sa colère en lui rapportant le mépris que les Lombards faisoient des François. *Saint Pierre*, disoit-il, *est bien assez puissant pour défendre son héritage, mais il veut vous en laisser la gloire et le mérite.* Non-seulement il fit porter à Charles l'étendard de saint Pierre, qui étoit l'enseigne des défenseurs de l'Eglise et comme leur investiture, mais il finissoit sa lettre par ces mots : *Nous vous conjurons par le Dieu vivant et véritable, et par les clefs très-sacrées de la confession de saint Pierre, que nous vous envoyons comme les marques de la souveraineté, de ne point préférer l'amitié du roi des Lombards à celle du prince des apôtres.* A ces conditions il lui promettoit la vie éternelle. Cette lettre fait dire à Baronius *que Grégoire* III *sema dans les larmes, et que ses successeurs moissonnèrent dans la joie.* Il faut avouer que dans cette occasion Grégoire renonçoit sans déguisement à l'obéissance qu'il devoit à son légitime souverain. Le sénat et le peuple de Rome avoient aussi envoyé des députés chargés de présenter au prince françois un décret par lequel ils lui conféroient la dignité de consul et de patrice. C'étoit mettre Charles à la place des exarques. Il est vrai que l'autorité des exarques, quoique souveraine, étoit subordonnée à celle des empereurs; mais n'étoit-ce pas méconnoître l'autorité des empereurs que de leur donner des représentans sans leur aveu, et même contre leur gré? Charles, après avoir comblé d'honneurs les nonces du pape et les députés de Rome, les fit accompagner à leur retour par Grimon abbé de Corbie, et par Sigebert moine de Saint-Denis, qui portoient au pape de riches présens. Mais deux raisons l'empêchèrent de prendre les armes contre les Lombards, comme le pape et les Ro-

mains le demandoient. Ce prince fier, que ses grands exploits et ses qualités héroïques mettoient alors au-dessus de tous les souverains, étoit sans doute peu flatté du titre de patrice, qui sembloit le rendre un des officiers de la cour de Constantinople. D'ailleurs il étoit lié avec Liutprand de l'amitié la plus intime. Le roi des Lombards avoit adopté son fils Pépin, et l'avoit secouru contre les Sarrasins. Il est donc très-vraisemblable que Charles se contenta d'employer son crédit auprès de lui pour l'engager à ménager les Romains : ce qu'il n'étoit pas difficile d'obtenir. Liutprand ne manquoit pas de respect pour le saint-siége ; il vouloit seulement, disoit-il, faire sentir aux Romains le tort qu'ils avoient de soutenir des rebelles.

La froideur de Charles Martel laissa les Romains dans la dépendance de l'empire. Ils résolurent d'agir par eux-mêmes contre les Lombards ; mais leur coup d'essai ne fut pas heureux. Agathon, duc de Pérouse, entreprit de reprendre Bologne, dont Liutprand étoit maître depuis plus de dix ans. Il se mit à la tête des troupes de Rome, et se présenta devant la ville. Les habitans, commandés par trois braves capitaines lombards, firent sur lui une si furieuse sortie, qu'en un moment sa petite armée fut taillée en pièces.

Cette année est remarquable par la mort des trois plus grands personnages qui fussent alors, l'empereur Léon, Charles Martel, et Grégoire III. Léon mourut le premier d'une hydropisie, ou, selon d'autres auteurs, d'une dysenterie, le dix-huit juin, après un règne de vingt-quatre ans deux mois et vingt-cinq jours. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Il eût sans doute été plus heureux s'il fût demeuré dans un rang inférieur. Elevé de la poussière au faîte des grandeurs humaines, une vanité déplacée étouffa son courage, et fit d'un prince guerrier un odieux persécuteur. Sa prévention contre les images, les reliques et

Theoph. p. 346. Cedr. p 458. Hist. miscel. l. 21.

l'invocation des saints, et sa haine contre les papes, lui ont fait trouver grâce auprès de quelques écrivains protestans ; ils vont jusqu'à lui donner des éloges, ainsi qu'à son fils. On peut croire sans témérité que les orthodoxes, seuls auteurs qui nous restent de son histoire et de celle de son fils, ont chargé le portrait de ses vices ; mais on ne peut le justifier d'impiété et de cruauté. Léon laissa deux enfans, Anne, femme d'Artabaze, et Constantin son successeur, âgé de vingt-deux ans, et qui avoit reçu le titre d'empereur un an après sa naissance.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.

Charles Martel étoit mort au mois d'octobre; Grégoire III mourut à la fin de novembre. S'il demeura jusqu'à la fin de sa vie soumis à l'empire, il paroît qu'il n'auroit tenu qu'à Charles Martel de l'en détacher entièrement; et que ce grand prince, en acceptant les offres du pape, se seroit aisément rendu maître de Rome et de l'Italie, comme le fit ensuite le petit-fils de Charlemagne. Les peuples n'obéissent que par crainte, lorsqu'ils haïssent ou qu'ils méprisent; et comme l'autorité s'affoiblit en s'éloignant du centre, que le mépris, au contraire, et la haine pour les mauvais princes, croissent à mesure qu'on perd de vue l'éclat qui les environne, l'Italie, alors province frontière, se disposoit de plus en plus à changer de maître. Grégoire II avoit vu naître l'esprit de la révolte, et l'avoit retenu; Grégoire III, moins offensé, mais plus vif et plus hardi, avoit entraîné les peuples, ou s'étoit laissé entraîné lui-même, si j'ose m'exprimer ainsi, jusqu'au bord de la rébellion, et ne s'y étoit arrêté que par le refus de Charles Martel. Léon s'étoit fait un grand tort en se saisissant des patrimoines de saint Pierre; il avoit gagné quelques domaines de peu de valeur, mais il avoit achevé de perdre l'affection des papes, qui remuoient alors tout l'Occident. Zacharie, successeur de Grégoire, mais plus politique, sans renoncer ouvertement à la soumission qu'il devoit à

An. 741.
Anast. in Zachariâ. Paul. diac. l. 6, c. 57. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 31. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 286. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 344, 345.

l'empire, en avança la ruine en Italie. En se prêtant avec complaisance au désir qu'avoient les François d'élever sur le trône une nouvelle race de monarques, il les mit dans les intérêts des papes, et ménagea leur secours à ses successeurs, pour se soustraire à la domination des empereurs de Constantinople.

Quoiqu'il eût les mêmes vues que son prédécesseur, il suivit une route tout opposée. Grégoire avoit soutenu les ducs de Spolette et de Bénévent pour balancer les forces de Liutprand; Zacharie, pour regagner Liutprand et retirer de ses mains les quatre places dont il s'étoit emparé dans le duché de Rome, abandonna les ducs. Il engagea même les Romains à joindre leurs forces à celles du roi des Lombards. Trasimond, dépourvu de secours, ne crut avoir de ressource que dans la clémence de son maître; il sortit donc de Spolette et alla se jeter à ses pieds. Liutprand lui accorda la vie, mais il le dépouilla de son duché, et l'obligea d'entrer dans le clergé. Godescalc, duc de Bénévent, apprenant que le roi venoit l'attaquer, ne crut pouvoir trouver aucune sûreté en Italie; il résolut de s'enfuir à Constantinople. Sa femme et ses trésors étoient déjà au port de Salerne; et il sortoit de Bénévent pour s'y rendre lui-même, lorsque les habitans, qu'il avoit traités avec dureté, se jetèrent sur lui et le tuèrent. Sa femme alla chercher un asile auprès de l'empereur. Liutprand avoit promis au pape la restitution des quatre places; mais il sembloit être peu disposé à tenir sa parole. Le pape, accompagné du clergé de Rome, l'alla trouver à Terni, où il campoit avec son armée. Le roi envoya plusieurs seigneurs au-devant de lui, et marcha lui-même à sa rencontre jusqu'à huit milles de Narni. Il lui fit l'accueil le plus honorable, écouta avec respect les conseils pacifiques du pontife, et fut si touché de ses pieuses remontrances, que, non content de la restitution qu'il avoit promise, il rendit encore une grande étendue de terres

que les Lombards avoient usurpées sur l'église romaine depuis plus de trente ans, dans la Sabine, dans l'Ombrie, dans la marche d'Ancone. Il fit la paix pour vingt ans avec le duché de Rome; il remit entre les mains du pape tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les terres de l'empire. Zacharie, à son départ, fut accompagné de quatre seigneurs; ils avoient ordre de le mettre en possession des quatre places, ce qui fut exécuté; et l'éloquence pieuse et insinuante du pape fit sur le roi des Lombards, dans une entrevue de trois jours, ce que n'auroient jamais pu faire les forces de Rome, quand elles auroient été soutenues du secours de l'empire.

Quoique les empereurs fussent souverains dans Rome et dans Ravenne, les papes avoient toute la confiance des peuples : c'étoit sur leur fidélité seule que les empereurs pouvoient fonder l'espérance de maintenir leur domination en Italie. L'exarchat n'avoit pas été compris dans le traité de Liutprand avec les Romains, et le roi des Lombards faisoit de grands préparatifs pour s'en rendre maître. L'exarque Eutychius, l'archevêque Jean, Ravenne, la Pentapole, l'Emilie, implorèrent l'assistance du pape pour détourner cet orage. Zacharie, vivement touché de leurs alarmes, tenta d'abord de désarmer Liutprand par ses députés, qu'il chargea de présens et de prières. N'ayant pas réussi par cette voie, il alla lui-même à Pavie trouver le roi : l'exarque vint au-devant du pontife jusqu'à dix-sept lieues de Ravenne, où il le conduisit. Le pape entra dans la ville au milieu des acclamations et des témoignages de la plus vive reconnoissance. Il en partit le lendemain accompagné des vœux de tous les citoyens qui lui recommandoient le salut de leurs femmes et de leurs enfans. Deux députés du pape prirent les devans pour annoncer au roi son arrivée; mais le roi, déterminé à ne rien accorder, refusa même de les entendre. Cette opiniâtreté ne découragea pas Zacharie; il arriva le 28 juin, veille de la fête

An. 742.
Anast. in Zachariâ.
Marca, de concord. l. 3, *c.* 11.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 345, 346.

de saint Pierre et de saint Paul; et, sans parler d'abord du sujet de son voyage, il se joignit à ce prince religieux pour célébrer l'office des saints Apôtres et partager avec lui les devoirs de la piété chrétienne. Le lendemain de la fête, invité à venir au palais, il eut besoin de tout ce talent d'insinuation qu'il possédoit au souverain degré pour engager Liutprand à renoncer à une conquête que ce prince regardoit comme assurée. Enfin le roi se laissa fléchir, et consentit même à rendre une partie des places dont il s'étoit déjà emparé; mais il voulut en retenir le tiers jusqu'au retour des députés qu'il devoit envoyer à Constantinople, avec promesse de les remettre à l'empereur, s'il étoit content du succès de sa négociation. Au départ du pape, le roi l'accompagna jusqu'à quelque distance de Pavie, et laissa auprès de lui plusieurs seigneurs, avec ordre de le suivre à Ravenne, et de faire sortir les garnisons lombardes des places qu'il restituoit. Liutprand, ainsi réconcilié avec l'empire, ne s'occupa plus que du gouvernement de ses états. Il mourut deux ans après avec la réputation du plus grand roi qui eût gouverné les Lombards. Ses éminentes qualités, qui le faisoient regretter de son peuple, le rendant redoutable à ses voisins, sa mort causa beaucoup de joie aux habitans de Rome et de Ravenne. Zacharie même en rendit à Dieu des actions de grâces. Mais cette joie inhumaine fut bientôt changée en larmes; et les successeurs de Liutprand apprirent aux Romains que le plus grand danger n'est pas d'avoir un voisin puissant, lorsqu'il est magnanime et généreux.

Theoph. p. 346, 347, 348.
Cedr. p. 459, 460.
Hist. miscel. l. 22.
Niceph. p. 38, 39.

Tandis que Zacharie défendoit contre les Lombards les débris de l'empire près d'expirer en Italie, Constantin, à peine assis sur le trône de son père, couroit risque d'en être précipité. Elevé dans l'impiété, à laquelle son caractère bouillant et emporté ajoutoit l'audace et l'insolence, il défendit de donner le nom de saints à ceux

que l'Eglise invoquoit sous ce titre, de rendre aucun honneur à leurs reliques, d'implorer leur intercession, disant qu'ils n'avoient aucun pouvoir, et que la sainte Vierge elle-même, digne à la vérité de respect pendant qu'elle portoit dans son sein le Sauveur du monde, ne différoit en rien des autres femmes depuis son enfantement. Pour insinuer ce blasphème, il se servoit d'une image grossière et impie; montrant à ses courtisans une bourse remplie d'or, *vous l'estimez beaucoup*, leur disoit-il; et la vidant ensuite, *maintenant*, ajoutoit-il, *vous n'en faites plus aucun cas.* Il achevoit de profaner les églises, et s'il y restoit encore sur les murailles quelque pieuse représentation échappée aux recherches de Léon, il la faisoit effacer pour y peindre des chasses et des courses de chars. Passionné pour les chevaux, et aussi dépravé dans ses goûts que dans ses mœurs, il ne trouvoit point de parfum plus agréable que la fiente et l'urine de cheval; il s'en faisoit frotter tous les jours, et ses favoris n'auroient osé approcher de sa personne sans s'être parfumés de cette odeur; c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Caballin.* Abandonné aux plus infâmes débauches, il ne pouvoit souffrir la pureté de la vie religieuse, il détruisoit les monastères et persécutoit les moines. Les prisons en étoient remplies; l'habit noir qui les distinguoit alors lui étoit en horreur. Fort contre Dieu seul, foible dans tout le reste, il se livroit aux plus noires superstitions. Nourri dès l'enfance dans les sombres mystères de la magie, il invoquoit les démons par des sacrifices nocturnes; il consultoit les entrailles des victimes; un songe, un sinistre présage le faisoit pâlir d'effroi; il n'étoit ni chrétien, ni juif, ni païen : sa religion étoit un monstre composé de toutes les autres sans en représenter aucune.

Zon. t. 2, *p.* 105, 106. *Manas. p.* 88, 89. *Glycas, p.* 283. *Baronius. Assemani, bibl. or. t.* 2.

Ce caractère, qui l'avoit déjà rendu aussi odieux que méprisable du vivant de son père, soulevoit contre lui tous les esprits. Artabaze, curopalate, qui se trouvoit si

près du trône par son mariage avec Anne, fille de Léon, crut n'avoir qu'un pas à faire pour y monter. Les Sarrasins étoient entrés dans l'Asie mineure; l'empereur, résolu de marcher contre eux, partit de Constantinople le 27 juin de la seconde année de son règne, et alla camper près de Crase en Phrygie. Artabaze étoit alors avec quelques troupes à Dorylée, dans la même province. Constantin, voulant s'assurer de sa fidélité, lui envoya demander ses deux fils; il désiroit, disoit-il, les avoir auprès de sa personne comme des neveux qu'il chérissoit. Artabaze sentit bien que c'étoient des otages qu'on lui demandoit; et, sans balancer davantage, il se mit en marche pour aller combattre Constantin. Il rencontra en chemin Beser suivi d'une grande partie de l'armée impériale : il l'attaque, le défait, et le tue. Constantin prend l'épouvante, et se réfugie dans Amorium. Ne se croyant pas en sûreté dans cette ville, il passe dans la Phrygie pacatienne. Longin, gouverneur de cette province, et Sisinnius, qui commandoit en Lydie, viennent le joindre avec leurs troupes, et jurent de lui être fidèles jusqu'à la mort. C'étoient deux capitaines expérimentés et pleins de bravoure, qui soutinrent sur sa tête la couronne près d'en tomber.

Cependant Artabaze travailloit à se rendre maître de Constantinople. Il avoit gagné le patrice Théophane Monotès, à qui l'empereur avoit confié le gouvernement de la ville en son absence. Théophane assemble le peuple dans Sainte-Sophie, et déclare que Constantin a été tué, et Artabaze salué empereur par le suffrage unanime de toutes les provinces d'Asie. Il confirme ce mensonge par une lettre d'Artabaze, et par le témoignage du silentiaire Thalassius, qui venoit, disoit-il, en donner avis. On reçoit cette nouvelle avec des transports de joie; on accable Constantin de malédictions; on rend grâce à Dieu d'avoir délivré l'empire d'un tyran, et l'Eglise d'un persécuteur. Le patriarche Ana-

stase, créature de Léon, mais aussi ingrat envers ses bienfaiteurs et ses maîtres qu'infidèle à sa religion, enflamme encore l'indignation publique. Il monte dans la tribune, et un crucifix à la main : *Chrétiens, écoutez,* s'écria-t-il, *afin que vous sachiez quel empereur vous venez de perdre. Voici ce que j'ai entendu de la bouche de Copronyme, et j'en prends à témoin celui que vous voyez attaché à cette croix. Gardez-vous de croire,* m'a-t-il dit, *que ce fils de Marie qu'on nomme* le Christ *soit fils de Dieu ; il étoit ainsi que moi un pur homme ; il n'y a nulle différence entre sa naissance et la mienne ; ma mère s'appeloit aussi Marie.* A cet exécrable blasphème tout le peuple frémit d'horreur ; on proclama empereur Artabaze, que Léon, quoique son beau-père, n'avoit jamais pu entraîner dans ses erreurs. Théophane envoya en Thrace son fils Nicéphore, duc de cette province, pour en amener les troupes à Constantinople ; il ferme les portes de la ville, distribue des gardes sur les murailles, fait battre de verges, raser et jeter dans les cachots tous ceux qu'il soupçonne d'être attachés à Constantin. Artabaze avec ses troupes vient prendre possession de Constantinople ; Constantin le suit, et s'avance jusqu'à Chrysopolis. L'approche de ce prince, qu'on avoit cru mort, étonne les esprits, mais ne les change pas. Comme il ne se faisoit aucun mouvement en sa faveur, l'année étant trop avancée pour entreprendre un siége si difficile, il reprend la route d'Amorium, où il passe l'hiver. Artabaze fait usage de sa nouvelle autorité pour rétablir dans toutes les villes le culte des images.

An. 743.

Les deux empereurs, également aveuglés par la rage qui les animoit l'un contre l'autre, implorèrent à l'envi le secours du plus cruel ennemi des Romains. Le calife Hescham avoit, deux ans auparavant, fait massacrer les prisonniers chrétiens; Eustathe, fils du patrice Marin, retenu dans les fers à Carrhes en Mésopotamie,

Theoph. p. 342, 347, 350, *et seqq. et ibi not. Cedr. p.* 456, 461. *Niceph. p.* 39, 40. *Anast. in Zach.*

Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 107, 108. Manas. p. 89. Glycas, p. 284. Baronius. Pagi ad Baron. Du Cange, fam. byz. p. 124. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 41. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 332, 333, 334.

avoit souffert une mort cruelle avec beaucoup d'autres, parce qu'ils refusoient d'embrasser le mahométisme. Oualid, qui venoit de succéder à Hescham son père, et qui n'étoit pas moins altéré du sang des chrétiens, ne songeoit qu'à profiter des divisions de l'empire. Loin de secourir aucun des deux commandans, il envoya Gamer ravager les terres des Romains; et sans les guerres civiles qui s'élevèrent aussi en ce temps-là entre les Sarrasins, et qui détruisirent enfin la maison des Ommiades, l'Asie entière eût été la proie des barbares. Mais les deux rivaux, acharnés l'un sur l'autre, ne connoissoient point d'autre ennemi. Artabaze donna la couronne impériale à Nicéphore son fils aîné, et envoya l'autre, nommé Nicétas, pour commander les troupes en Arménie. Il passa lui-même le Bosphore au mois de mai, fit des levées en Asie, et ravagea les pays qui refusoient de le reconnoître. A cette nouvelle Constantin se met en marche, et le rencontre près de Sardes, comme il revenoit de la plaine de Cilbiane, qu'il avoit dévastée. L'armée d'Artabaze est taillée en pièces; on lui prend ses bagages, on le poursuit jusqu'à Cyzique. Artabaze se jette dans un vaisseau de course, et s'enfuit à Constantinople. Au mois d'août suivant, son fils Nicétas fut encore vaincu dans une grande bataille près de Comopolis en Bithynie. Le patrice Tiridate, Arménien, cousin d'Artabaze, y perdit la vie après avoir signalé sa valeur; et les troupes d'Arménie, déterminées à mourir pour le service de leur compatriote, furent presque entièrement détruites : c'étoit depuis long-temps la fleur des armées romaines. On vit dans cette guerre toutes les horreurs des guerres civiles. Les frères armés contre les frères, les fils contre les pères versoient leurs propres sang, brûloient leurs propres maisons, et ruinoient leurs familles pour servir des princes, l'un ingrat et rempli de vices, l'autre foible et sans vertu.

Après cette victoire Constantin résolut de se remettre

en possession de sa capitale. Il s'approcha de Chalcédoine au mois de septembre, et passa en Thrace par le Bosphore, tandis que Sisinnius, après avoir traversé l'Hellespont devant Abyde, s'avançoit vers Constantinople en côtoyant la Propontide. L'empereur, ayant tourné le golfe de Céras, vint joindre Sisinnius devant les murs de la ville; et, s'étant montré aux habitans, il établit son camp vers la pointe du golfe, et ferma toute communication du côté de la terre. Artabaze, qui paroît avoir manqué d'habileté dans toute la conduite de cette guerre, n'ayant pas eu soin de remplir les magasins, la ville se vit bientôt réduite à la disette. L'unique ressource étoit de faire venir des vivres de l'Asie; encore falloit-il les aller chercher fort loin, les contrées voisines étant entièrement ravagées. Artabaze envoya donc des barques légères sur les côtes de Lesbos et de la Lydie, sous la conduite de deux officiers. Constantin avoit à son service quelques vaisseaux de Lycie qu'il avoit employés à faire passer son armée en Thrace, et celle de Sisinnius dans la Chersonèse. Il leur donna ordre de se tenir en embuscade à l'entrée de l'Hellespont, et de saisir les barques à leur retour : ce qui fut exécuté. Elles furent prises et amenées à Constantin, qui distribua à ses soldats les provisions dont elles étoient chargées, et fit crever les yeux aux deux officiers.

La voie de la mer étant fermée, il falloit, pour introduire des convois, déboucher les passages du côté de la terre. Artabaze se mit donc à la tête de tout ce qui restoit à Constantinople de soldats et d'habitans en état de combattre, et fit une sortie; mais il fut repoussé avec grand carnage. Il perdit dans ce combat Théophane Monotès, dont le zèle et le courage faisoit le principal soutien de son parti. Il fut plus heureux à se défaire des vaisseaux lyciens, qui, étant entrés dans le golfe, menaçoient la ville de ce côté-là. Des brûlots de feu grégeois les obligèrent de regagner le canal du

Bosphore. Mais la famine croissoit tous les jours ; le boisseau d'orge valoit douze pièces d'or ; celui de millet en valoit huit ; cinq livres d'huile, une ; et le setier de vin, la moitié. La pièce d'or s'estime entre treize et quatorze livres de notre monnoie courante. Grand nombre d'habitans moururent de faim ; quelques-uns se précipitèrent du haut des murailles : il y en eut qui trouvèrent le moyen de s'évader en corrompant les gardes des portes, et Constantin les recevoit avec bonté. Enfin Artabaze donna la liberté de sortir à tous ceux qui n'étoient pas capables de défendre la ville ; et, malgré le soin qu'on prenoit de les examiner aux portes, il s'en échappa beaucoup déguisés en moines ou en femmes. Cependant Nicétas, ayant recueilli les débris de la défaite de Comopolis, s'avança jusqu'au Bosphore ; mais comme il retournoit sur ses pas, ne voyant aucun moyen de secourir la ville, l'empereur passa le détroit avec un gros détachement ; et, l'ayant atteint près de Nicomédie, il le battit et le fit prisonnier avec Marcellus, qui, d'archevêque de Gangres, s'étoit fait intendant de l'armée. Le prélat rebelle eut sur-le-champ la tête tranchée : Nicétas, chargé de fers, fut donné en spectacle à son père au pied des murs de Constantinople.

Enfin, le second de novembre, Constantin, ayant donné l'assaut au commencement de la nuit, força la ville et s'en rendit maître. Artabaze se sauva par mer, et gagna Nicée, où il rassembla encore quelques troupes, avec lesquelles il alla se renfermer dans le fort de Puzane : mais il y fut bientôt assiégé et pris par un détachement qui le conduisit à Constantinople. On lui creva les yeux ainsi qu'à ses deux fils. Le patrice Bactage, principal ministre d'Artabaze, fut décapité dans l'amphithéâtre : sa tête demeura suspendue pendant trois jours au milliaire, dans la place de l'Augustéon. Cette vengeance n'éteignit pas la haine de Constantin.

Trente ans après, ce prince, qui n'oublioit que les services, croyant avoir à se plaindre de la veuve de Bactage, l'obligea d'aller elle-même déterrer les os de son mari, qu'elle avoit fait inhumer dans un monastère, et de les porter dans sa robe au lieu où l'on jetoit les corps des criminels. Il ne fit grâce à aucun des sénateurs qui avoient suivi le parti d'Artabaze; il fit mourir les uns, crever les yeux aux autres, couper aux autres les pieds et les mains. Il permit aux officiers des troupes étrangères, qu'il avoit à sa solde, de piller les maisons: en un mot, la ville n'auroit guère éprouvé plus de rigueurs si elle eût été saccagée par un conquérant barbare. Ces cruelles exécutions furent suivies des jeux du Cirque: il y fit promener Artabaze chargé de fers, avec ses fils et ses amis, montés chacun sur un âne, le visage tourné vers la queue, qu'ils tenoient entre les mains. On traita de même le patriarche Anastase, qui se ressouvint alors de la prédiction de Germain. On lui creva les yeux comme à tous les autres. Cependant, après un traitement si outrageant, Constantin le laissa, tout aveugle qu'il étoit, sur le siége de Constantinople, n'espérant trouver aucun prélat si favorable à ses erreurs. Il étoit redevable de son rétablissement aux conseils et à la valeur de Sisinnins, qui d'ailleurs étoit son cousin et son ami. Tant de titres ne purent soustraire ce brave guerrier à la barbarie de ce méchant prince. Sur un léger soupçon, Constantin lui fit crever les yeux quarante jours après que Sisinnius l'eut remis en possession de l'empire; et cette noire ingratitude couronna toutes les cruautés qui furent la suite de ses succès.

La victoire de Constantin affligea presque tout l'empire. On l'avoit vu avec joie combattu par un rival orthodoxe, qui alloit rendre la paix à l'Eglise persécutée depuis plus de quinze ans. L'Italie surtout avoit reconnu pour empereur Artabaze, comme il paroît par la

Theoph. p. 350, et ibi not.
Anast. in Zach.
Hist. miscel. l. 22.
Baronius.

Pagi ad Baron. date d'un concile tenu à Rome en 743. Mais le pape *Fleury, hist.* Zacharie, adroit politique, s'étoit ménagé une res- *ecclés. l. 42, art. 41.* source en tout événement. Dès son entrée au pontificat, *Abrégé de* il avoit fait porter à Constantinople ses lettres synodi- *l'hist. d'Ital. t. 1, p. 332,* ques, selon l'usage, pour disposer l'empereur à favo- *334, 336.* riser la saine doctrine; mais, ayant appris la révolte, il envoya ordre à son nonce de se tenir caché dans la ville, et de ne présenter ses lettres qu'après la querelle terminée à celui qui demeureroit vainqueur. Cependant ils datoit ses lettres particulières du règne d'Artabaze. Constantin, rétabli, sut bon gré au nonce de sa conduite : d'ailleurs il avoit besoin du pape pour conserver l'Italie. Il fit présent à l'église romaine de deux terres considérables du domaine impérial : c'étoit une marque de bienveillance, et non pas de communion. Il étoit résolu de suivre les traces de son père, et d'aller même encore plus loin. Il anathématisa publiquement Jean Damascène, et renouvela cet anathème tous les ans, tant que vécut ce saint docteur, qui mourut en 760.

An. 746. Les divisions des Sarrasins, qui se déchiroient mu- *Theoph. p. 354.* tuellement par des guerres sanglantes, donnèrent à *Cedr. p. 461.* Constantin occasion de reprendre Germanicie et Doli- *Hist. miscel. l. 22.* ché dans la Comagène. Les Arabes établis dans ces deux *Zon. t. 2, p. 108.* villes se rendirent sans résistance, et furent transportés *Assemani,* en Thrace avec un grand nombre de Syriens hérétiques *Ital. hist. scrip. t. 2.* de la secte d'Eutychès, qui portèrent avec eux et conservèrent long-temps leur hérésie. Constantin n'étoit intolérant qu'à l'égard des orthodoxes. L'Isaurie, où son père étoit né, étant voisine de la Comagène, on trouva dans cette contrée plusieurs parens de l'empereur, qu'on fit passer à Constantinople. On rapporte qu'en 746 l'air fut couvert d'une épaisse obscurité depuis le dixième d'août jusqu'au quinzième.

An. 747. Ce phénomène ne fit qu'une impression légère au mi- *Theoph. p. 354, 355.* lieu des maux qu'éprouvoit alors Constantinople. Une

contagion meurtrière, née en Sicile et en Calabre, s'étendit de proche en proche dans la Grèce, dans les îles de la mer Egée, et enfin dans la ville impériale. Elle s'annonça par des marques semblables à des taches d'huile qui s'imprimoient en forme de petites croix sur les habits, sur les portes et sur les murailles des habitations et des églises. Ce signe fut suivi d'un symptôme tout-à-fait étrange : c'étoit un égarement d'esprit qui faisoit apercevoir des spectres hideux; on croyoit les entendre converser directement avec eux ; on s'imaginoit les voir entrer dans les maisons, blesser les uns, massacrer les autres, et l'on attribuoit à leurs coups la mort de ceux que la peste faisoit périr. Au printemps de l'an 748, la violence du mal redoubla, et s'accrut tellement vers le temps de la moisson, que la plupart des maisons de Constantinople ne furent plus que des sépulcres. Les vivans ne suffisoient pas à enterrer les morts. On les entassoit dans des chariots traînés par des hommes, la plupart des chevaux ayant péri de la même maladie. Les terrains destinés aux sépultures étant comblés, on remplissoit de cadavres les réservoirs, les citernes ; on creusoit de toutes parts les campagnes, les jardins, les vignobles. Constantinople et ses environs étoient devenus un vaste cimetière où l'on distinguoit à peine entre les monceaux de cadavres un petit nombre de mourans ouvrant la terre pour y jeter leurs parens, leurs amis qu'ils alloient suivre. La peste ne cessa qu'au bout de trois ans. Un autre fléau presque aussi funeste, c'étoit l'empereur lui-même. Tandis que les oiseaux de proie dévoroient les cadavres, ce prince avare se jetoit sur les biens; et tant que dura cette cruelle maladie, l'histoire ne lui attribue d'autre soin que de piller les maisons désertes et de faire passer dans son trésor l'héritage des familles que la contagion avoit désolées. Il songea ensuite à repeupler Constantinople, en y attirant par de nouveaux priviléges des habitans de toutes les provinces de l'em-

Cedr. p. 462. Niceph. p 40, 41. Theod. studit. orat. pro. sto. Platone. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 108. Glycas, p. 284. Constant. Porph. de them. l. 2. Georg. Hamart. manuscrit.

An. 784.

pire. Le Péloponèse demeura presque désert, et cette contrée, si florissante autrefois, commença dès-lors à devenir barbare.

Les Sarrasins prirent occasion de cette calamité pour étendre leurs conquêtes. Ils firent une descente en Cypre, dans un port que les auteurs byzantins nomment *le Céramée.* Cette île, abandonnée par Justinien II, avoit été en partie recouvrée, soit par ce même prince, soit par Léon l'Isaurien. Le calife Mérouan entreprit de la subjuguer tout entière. Il fit venir à ce dessein une flotte d'Egypte; mais une flotte romaine, qui se trouvoit alors en Cypre, enferma dans le port les bâtimens sarrasins, qui n'étoient que des barques légères, et le feu grégeois en fit une telle destruction, que de mille barques il ne s'en sauva que trois. L'île demeura aux empereurs jusqu'en 806, qu'elle fut dévastée par Haroun-Raschid, le cinquième des califes abassides.

An. 749.

Anast. in Zac.
Sigeb. chr.
Pagi ad Baron.
Mansi ad Bar.
Giann. hist. nap. l. 5, *c.* 1.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 299, 300.
Abrégé de l'hist. d'Ital. p. 310, 312, 314, 346, 347, 348.

Les entreprises des Sarrasins, souvent heureuses, toujours renouvelées, devoient armer contre eux toutes les nations chrétiennes. Cependant l'avidité du gain entretenoit le commerce entre les Vénitiens et ces barbares. Plusieurs marchands de Venise achetèrent à Rome un grand nombre d'esclaves des deux sexes à dessein de les aller vendre en Afrique. Le pape Zacharie, affligé de voir ces malheureux arrachés du sein de l'Eglise leur mère pour être livrés à une nation infidèle, les racheta des Vénitiens et leur donna la liberté. Mais son premier soin étoit d'opposer une digue à l'ambition inquiète des rois lombards. Hilprand, successeur de Liutprand son oncle, ne régna que neuf ou dix mois; les seigneurs lombards auxquels il s'étoit rendu odieux, l'ayant déposé, élurent pour roi Ratchis, duc de Frioul. Ce prince montra d'abord des inclinations pacifiques. Il confirma le traité de paix que Liutprand avoit fait pour vingt ans avec les Romains. Mais, peu de temps après, sous prétexte de quelque hostilité commise par les sujets de l'empire, il

alla mettre le siége devant Pérouse. Le pape, unique ressource des Romains dans leur foiblesse, partit aussitôt avec les principaux de son clergé et des habitans de Rome. Dans l'entretien qu'il eut avec le roi, trouvant un cœur tendre et flexible, il fit beaucoup plus qu'il ne s'étoit lui-même proposé. Non-seulement il le désarma, mais il lui inspira un si parfait détachement des choses de la terre, que, peu de jours après, Ratchis, ayant renoncé à la couronne, qu'il portoit depuis cinq ans, vint à Rome se jeter aux pieds de Zacharie, et reçut de ses mains l'habit de moine avec sa femme et ses enfans. Il se retira au mont Cassin. Astolf, frère de Ratchis, fut élu pour lui succéder.

Constantin, peu attentif aux affaires d'Italie, ne s'occupoit qu'à effacer les traces funestes de la contagion qui venoit de désoler sa ville capitale, lorsque Irène lui donna un fils. Ce prince, qui porta le nom de *Léon* et le surnom de *Chazare*, à cause de sa mère, naquit le 25 janvier 750. Il fut couronné Auguste l'année suivante, le jour de la Pentecôte, par le patriarche Anastase. Ce fut cette année 750 que commença le règne des Abassides. Depuis trente-deux ans, les descendans d'Abas, oncle de Mahomet, s'étoient révoltés contre les Ommiades, et leur faisoient une guerre sanglante. Enfin Aboul-Abas, ayant vaincu et fait périr Mérouan, monta sur le trône, et fut le chef d'une nouvelle dynastie, qui régna cinq cent vingt-trois ans. Il quitta Damas pour aller bâtir une ville qu'il nomma *Haschemia*, près de Cufa en Chaldée. Almansor, son frère et son successeur, changea encore de demeure; il bâtit sur la gauche du Tigre la ville célèbre de Bagdad, qui fut le siége des califes abassides.

An. 750.
Theoph. p. 357.
Cedr. p. 462.
Niceph. p. 41.
Hist. miscel. l. 22.
Zon. t. 2, *p.* 108.
D'Herbelot, bibl. orient.
M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, *p.* 327.

Pendant que cette révolution mettoit en mouvement une grande partie de l'Asie, il s'en préparoit une semblable dans le plus puissant royaume de l'Occident. Les

An. 751.
Theoph. p. 337, 338, 358.

effets furent les mêmes, mais les ressorts en étoient différens. Chez les Sarrasins, qui ne connoissoient d'autre droit que celui des armes, l'épée abattoit une famille pour en élever une autre; chez les François, la politique, couverte d'un voile d'utilité publique, faisoit descendre du trône les Mérovingiens pour y placer une nouvelle race de monarques. En Asie on massacroit le souverain; en France on le faisoit moine. D'habiles critiques se sont efforcés dans ces derniers temps d'ôter au pape Zacharie, ou du moins de diminuer la part que toute l'antiquité lui donne dans ce changement de la monarchie françoise. Leur autorité est sans doute d'un grand poids; mais le témoignage d'Eginhard, secrétaire de Charlemagne, celui d'Aimoin, qui vivoit sous les derniers descendans de Pépin, les chroniques et les annales les plus authentiques, me paroissent mériter encore plus de considération. Tous ces monumens déposent que l'autorité pontificale contribua beaucoup à seconder l'ambition de Pépin et les désirs du peuple françois. Zacharie, préparé d'abord secrètement, et ensuite publiquement consulté, décida qu'il étoit raisonnable de réunir le titre de roi au pouvoir de la royauté. En conséquence de cette décision respectée, Childéric III, foible reste de la maison de Clovis, fut engagé ou forcé à se confiner dans un monastère; et Pépin reçut, par les suffrages de la nation, une couronne que ses ancêtres lui préparoient depuis cent ans par la supériorité de leur mérite, et même de leur puissance, qui éclipsoit celle de leurs maîtres. Par cette consultation célèbre Pépin et Zacharie gagnèrent chacun un royaume, Pépin pour lui-même, Zacharie pour ses successeurs. La donation des provinces et des villes que Pépin fit ensuite au saint-siége fut la récompense de la réponse favorable de Zacharie; et malgré la distance des chefs de l'Eglise aux maîtres des états, du spirituel au temporel,

Anast. in Zac. et in Steph. II.
Hist. miscel. l. 22.
Eginh. ad ann. 750, *et vita Caroli, c.* 3.
Aimoin. l. 4, *c.* 61.
Paul. Emil.
Annal. fuld.
Regin. chr.
Herman. chron.
Lambert à Schafnaburg chr.
Marian. scot. chr.
Sigeb. chr.
Chr. Moissac.
Epist. Steph. II.
Leo Ost. l. 1, *c.* 8.
Contin. Fredeg.
Cedr. p. 463.
Zon. t. 2, *p.* 108.
Niceph. p. 42.
Clausula apud bened. t. 5, *p.* 10.
Marca, de concord. l. 3, *c.* 10, 11.
Fleury, hist. ecclés. l. 43, *art.* 9 *et suiv.*
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 302, 303, 304, 305, 307.
Assemani, bibl. orient. t. 2.
Abrégé de l'hist. d'Ital.

du ciel à la terre, ce fut l'usage que les papes surent faire de leur autorité spirituelle, qui les rendit souverains temporels. p. 315, 317, 348.

Entre leurs mains les obstacles devinrent des moyens; et les efforts des rois lombards pour les opprimer n'eurent d'autre effet que de ruiner le royaume de Lombardie, et de rendre les papes maîtres d'une portion de l'Italie. Astolf ne fut pas plus tôt roi, qu'il résolut d'achever ce que ses prédécesseurs avoient tant de fois tenté sans succès. Il rompit la paix de Liutprand, et s'empara de l'Istrie, de Ravenne, et de la Pentapole. L'exarque Eutychius, hors d'état de lui résister, s'enfuit à Naples, et ce fut la fin de l'exarchat, qui subsistoit depuis cent quatre-vingt-cinq ans : dignité brillante puisqu'elle portoit l'image de l'autorité impériale ; mais dont les titulaires, au milieu de l'éclat qui les environnoit, sont demeurés eux-mêmes dans l'obscurité, faute de mérite personnel. An. 752.

Astolf ne voyoit plus que la ville de Rome qui mît des bornes à ses conquêtes; s'il pouvoit s'en emparer, il se flattoit d'emporter sans peine tout ce qui restoit à l'empire entre les deux mers. Il se préparoit donc à envahir le duché de Rome; mais le pape Etienne II, qui venoit de succéder à Zacharie, mort le 14 mars 752, étoit, quoique sans armes, un redoutable adversaire. Les empereurs avoient encore leurs ministres à Rome; le duc, qui gouvernoit la ville et le duché, les magistrats qui remplissoient les tribunaux, recevoient des empereurs leur titre et leur pouvoir. Mais la principale autorité résidoit dans les papes, qui, par l'éminence de leur dignité et par leur vertu personnelle, s'étoient acquis des droits supérieurs à l'ordre civil, et avoient changé le respect en obéissance. Etienne employa d'abord les remontrances et les présens pour désarmer le roi des Lombards; et ce prince, aussi prompt à faire des traités qu'à les rompre, jura solennellement une paix de qua-

rante ans. Quatre mois après il lève le masque, menace le pape et les Romains de les traiter en ennemis, s'ils ne le reconnoissent pour maître, et ne se soumettent à lui payer un tribut annuel d'un sou d'or par tête. Le pape lui députe les abbés du mont Cassin et de Saint-Vincent-de-Volturne, comme les plus capables de le fléchir, étant du duché de Bénévent, et sujets du roi des Lombards. Astolf les rebute avec indignation, comme des vassaux infidèles; il les renvoie dans leurs monastères avec défense de revoir le pape.

An. 753. L'empereur, quoique occupé de la guerre qu'il faisoit aux images, fut cependant alarmé des entreprises du roi des Lombards. Un avantage inespéré, qu'un aventurier venoit de lui procurer contre les Sarrasins relevoit son courage, et lui inspiroit quelque fierté. Un Arménien, nommé Chusan, s'étant révolté contre l'émir de Mésopotamie, qui gouvernoit aussi l'Arménie, avoit rassemblé des Arméniens et des Ibériens, et ravageoit les contrées septentrionales. Les troupes romaines, postées sur la frontière, ayant eu ordre de se joindre à lui, il avoit battu l'émir, et pris Mélitine et Théodosiopolis. L'empereur fit passer à Constantinople un grand nombre d'habitans de ces deux villes, la plupart hérétiques, pour réparer les dommages de la peste précédente. Enflé de ce succès, il se flatta que le roi lombard respecteroit ses volontés. Il envoya donc en Italie Jean le Silentiaire avec des lettres pour le pape et pour le roi. Il recommandoit au pape de veiller à l'intérêt et à l'honneur de l'empire; il sommoit le roi des Lombards de restituer Ravenne, et tout le pays qu'il avoit usurpé. Le pape, ayant reçu ces lettres, fit partir aussitôt le diacre Paul, son frère, avec Jean le Silentiaire. Ils allèrent ensemble trouver Astolf, qui ne leur donna que des réponses vagues, et chargea un seigneur de sa cour d'accompagner le Silentiaire à Constantinople pour traiter avec l'empereur. Le pape, de son côté, y envoya aussi

des députés, pour supplier l'empereur d'exécuter enfin ses promesses réitérées, et de venir sans différer au secours de Rome et de l'Italie, qui alloit être la proie d'un perfide usurpateur.

Cette démarche du pape irrita le roi lombard; il fit dire aux Romains que, s'ils ne se soumettoient de bon gré, il les feroit tous passer au fil de l'épée. De si terribles menaces jetèrent l'effroi dans Rome; chacun croyoit déjà voir l'épée des Lombards levée sur sa tête. Etienne, après avoir exhorté son peuple à mettre sa confiance dans le bras du Tout-puissant, fit une procession générale, où tous les habitans, à sa suite, fondant en larmes, les pieds nus, le cilice sur le corps, et la cendre sur la tête, imploroient à grands cris la miséricorde divine. A la croix qui marchoit à la tête étoit attaché l'original du traité de paix qu'Astolf avoit jurée. Le pape portoit sur ses épaules une image du Sauveur, singulièrement révérée. Ces processions, renouvelées plusieurs fois, soutenoient l'espérance du peuple, qui ne voyoit de ressource que dans le secours de Dieu et dans la sage conduite de son pasteur. Les agens d'Etienne à Constantinople lui ayant fait savoir qu'il ne devoit rien attendre de la part de l'empereur, il prit le parti d'avoir recours aux François, à l'exemple de ses prédécesseurs. Il écrivit à Pépin une lettre trempée de ses larmes, et la fit porter secrètement par un pélerin. Il supplioit le prince d'envoyer à Rome des exprès pour voir de leurs yeux le misérable état où la ville étoit réduite, et de lui permettre de venir en France. Astolf avoit commencé les hostilités, et se préparoit à marcher à Rome, lorsque Droctegand, premier abbé de Gorze, vint offrir au pape la protection de Pépin, l'assurant que le prince le verroit avec plaisir dans ses états. Le pape auroit beaucoup mieux aimé que Pépin eût passé les Alpes avec une armée. Aussi, en renvoyant Droctegand avec une lettre pleine de remercîmens, il en adressa une autre aux sei-

gneurs françois, où il les conjuroit au nom de Dieu, de Jésus-Christ, et par le jugement dernier, de l'aider de leurs sollicitations auprès du roi pour l'engager à venir au secours de saint Pierre. Dans ce même temps arrivèrent les députés que le pape avoit envoyés à Constantinople. Ils lui rendirent compte des propositions qu'Astolf faisoit à l'empereur : ce n'étoient que des prétentions aussi injustes et aussi dangereuses que la guerre même. Avec eux revenoit Jean le Silentiaire, chargé d'un ordre au pape, d'aller lui-même trouver le roi lombard, et de faire instance pour retirer de ses mains Ravenne et les autres villes du domaine de l'empire.

Quoique le pape n'espérât rien de cette entrevue, il se mit en devoir d'obéir, et obtint d'Astolf un sauf-conduit pour lui et pour sa suite. Comme il se préparoit au départ, deux nouveaux députés de Pépin arrivèrent à Rome; c'étoient Chrodegand évêque de Metz, et le duc Autchaire, qui avoient ordre de l'amener en France. Ils l'accompagnèrent à Pavie. Le pape sortit de Rome le 14 octobre avec un nombreux cortége, au milieu des larmes et des gémissemens du peuple qui s'efforçoit de le retenir, craignant pour lui les emportemens d'un prince violent et peu religieux. Il trouva sur sa route les mêmes alarmes dans les habitans des villes voisines, qui accouroient en foule sur son passage. Etienne, les consolant et les rassurant par ses paroles, continua son voyage; et, comme il approchoit de Pavie, Astolf lui envoya dire qu'il se gardât bien de lui parler de la restitution de Ravenne, et des places qu'il possédoit par le droit de la guerre. Le pape répondit hardiment *que la crainte ne lui fermeroit jamais la bouche, lorsque son devoir l'obligeroit de parler.* Arrivé à Pavie, il mit tout en œuvre pour engager le roi à rendre ce qu'il retenoit injustement. Présens, larmes, prières, tout fut inutile. Les remontrances du Silentiaire et les lettres de l'empereur n'eurent pas plus de succès. Les députés françois,

voyant Astolf opiniâtre dans ses refus, insistoient fortement pour obtenir du moins qu'il permît au pape de passer en France. Le Lombard, qui craignoit les suites de ce voyage, fit tous ses efforts pour en détourner le pape. Mais, le trouvant inébranlable dans cette résolution, et craignant d'ailleurs de s'attirer la colère de Pépin, s'il s'obstinoit à y mettre obstacle, il y consentit enfin, et le pape partit de Pavie le 15 novembre, avec les plus distingués de son clergé. A peine étoit-il en chemin, que le roi, se repentant de l'avoir laissé partir, dépêcha des courriers pour le retenir. Mais Etienne avoit fait tant de diligence, qu'il passa les Alpes avant qu'ils pussent l'atteindre.

Il se rendit à Saint-Maurice en Valais, où Pépin avoit promis de se trouver; mais la révolte des Saxons ayant retenu ce prince à l'autre extrémité de ses états, l'entrevue se fit à Pontyon, maison royale dans le Pertois. Charles, fils aîné de Pépin, alors dans sa douzième année, vint au-devant du pape avec plusieurs seigneurs, à la distance de plus de trente lieues. Le roi lui-même, accompagné de toute sa cour, alla le recevoir à une lieue de Pontyon, où il le conduisit avec tous les honneurs dus au chef de l'Eglise. C'étoit le jour de l'Epiphanie. Le lendemain, le pape avec son clergé, couvert de cendre, revêtu d'un cilice et prosterné en terre, conjura Pépin par la miséricorde du Dieu tout-puissant, et par les mérites de saint Pierre et de saint Paul, de l'affranchir lui et le peuple romain de la tyrannie du roi des Lombards. Il ne voulut se lever de terre qu'après que Pépin, ses fils et les principaux seigneurs, lui eurent présenté la main, comme une assurance de leur secours et de sa délivrance. Ce fut alors que, dans un entretien secret, le roi promit au pape avec serment qu'il le protégeroit de tout son pouvoir, et qu'après avoir retiré l'exarchat et la Pentapole des mains des Lombards, au lieu de rendre ces contrées à l'empereur, il en feroit présent à saint Pierre

An. 754.

et à ses successeurs. Il est difficile de croire que saint Pierre ait accepté cette donation. Le roi donnoit et le pape recevoit ce qui appartenoit à l'empereur, alors souverain légitime du pape. Constantin étoit hérétique; il étoit hors d'état de défendre l'Italie; mais ni l'hérésie ni la foiblesse ne donnoient aux autres aucun droit sur ses états. Ce n'est que le consentement tacite des successeurs de Constantin et la durée d'une possession non contestée qui peut avoir légitimé cette donation dans les successeurs d'Etienne. La libéralité du roi françois n'étoit pas simplement l'effet de son zèle pour le saint-siége; l'autorité du pape pouvoit alors être d'un grand poids pour assurer sur sa tête la couronne qu'il avoit usurpée. D'ailleurs il prévoyoit qu'une révolution qui dépouilleroit les rois lombards, tourneroit au profit des rois de France. La reconnoissance du pape s'empressa de seconder les désirs de son bienfaiteur. Il accorda sans difficulté à Pépin l'absolution du parjure dont il s'étoit rendu coupable en violant le serment de fidélité fait à Childéric. Quoique le roi eût déjà reçu l'onction sacrée des mains de Boniface, archevêque de Mayence, le pape renouvela cette auguste cérémonie, le 28 juillet, dans l'église de Saint-Denis, et sacra en même temps la reine et ses deux fils. Il prononça solennellement une sentence d'excommunication contre les seigneurs qui entreprendroient à l'avenir d'élever sur le trône une autre famille; il déclara Pépin et ses enfans patrices de Rome.

Le pape étant relevé d'une dangereuse maladie dont il fut attaqué dans ces conjonctures, Pépin députa au roi lombard pour l'exhorter à rendre ce qu'il avoit usurpé; et, sur son refus, il convoqua un parlement à Quersi-sur-Oise, où la guerre contre Astolf fut résolue, s'il ne satisfaisoit le pape. La donation faite à l'église romaine fut publiée dans cette assemblée, en présence des seigneurs françois, et confirmée par leur suffrage. Le consentement ne fut pas cependant una-

nime. Eginhard nous apprend que plusieurs seigneurs eurent la hardiesse de déclarer hautement qu'ils ne serviroient pas le roi dans cette guerre, et qu'ils se retireroient de la cour. Ils y étoient apparemment engagés par Carloman, frère aîné de Pépin, qui, ayant pris l'habit monastique, et s'étant retiré au mont Cassin, fut forcé par le roi des Lombards d'aller en France traverser la négociation du pape. Cette démarche de Carloman fut néanmoins inutile; la plus grande partie des seigneurs se montra pleine d'ardeur pour le service du saint-siége. Cependant le pape, pour épargner le sang des chrétiens, engagea le roi à prendre les voies de douceur. Mais les réponses fières d'Astolf à qui on offrit douze mille sous d'or en dédommagement de ses prétentions, déterminèrent Pépin à se mettre en marche. Arrivé sur la frontière, il tenta pour la troisième fois, mais en vain, d'engager Astolf à relâcher sa proie. Enfin il força le passage des Alpes, tailla en pièces l'armée des Lombards, poursuivit Astolf jusqu'à Pavie, où il le tint plusieurs jours étroitement assiégé. Enfin le Lombard, ne voyant plus de ressource, offrit d'entrer en accommodement. Il n'avoit pas accepté douze mille sous d'or avant la guerre; il consentit alors à en payer trente mille sur-le-champ, et cinq mille de tribut annuel. Il s'engagea par serment à remettre les places entre les mains du pape, et donna quarante otages pour sûreté de sa parole. Le pape, qui connoissoit Astolf, auroit souhaité que Pépin eût fait exécuter le traité avant son départ; mais l'approche de l'hiver fit craindre au roi françois que les neiges ne lui fermassent le passage des Alpes. Il retourna en France, laissant en Italie Fulrad, abbé de Saint-Quentin, et Jérôme, son frère naturel, pour reconduire le pape à Rome, et pour faire évacuer l'exarchat et la Pentapole.

Constantin, au lieu de charger le pape de ses intérêts auprès du roi des Lombards, auroit dû par lui-même *Theoph. p.* 358, 359.

Niceph. p. 42. Cedr. p. 463. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 108, 109. Acta Steph. jun. Georg. Hamart. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 7, 8. Band. imp. or. t. 2, p. 404. Oriens christ. t. 1, p. 237.

faire les derniers efforts pour retirer l'exarchat des mains d'Astolf, et pour s'assurer de l'obéissance du pape même, et des Romains, qui ne cherchoient qu'à lui échapper. La conjoncture étoit favorable. Les Sarrasins, occupés de guerres civiles et de l'établissement de la nouvelle dynastie des Abassides, avoient suspendu le cours de leurs conquêtes et de leurs ravages. Mais ce prince, plus jaloux de l'honneur de ses opinions que de la conservation de ses provinces, abattoit des images lorsqu'il devoit songer à terrasser les Lombards; au lieu d'assembler des armées et de marcher à leur tête, il convoquoit des conciles, et leur dictoit des décisions. Cette année 754, il manda tous les évêques d'Orient, pour prononcer un jugement définitif sur le culte des images. Le palais d'Hérée, situé en Asie, sur le bord du Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, fut choisi pour le lieu de l'assemblée. Il s'y trouva trois cent trente-huit évêques, esclaves de la faveur ou de la crainte. Nul patriarche n'y présida. Anastase, évêque de Constantinople, digne d'en être le chef, étoit mort d'une colique, et le siége étoit vacant. On n'y vit aucun des trois autres patriarches, soit qu'ils fussent retenus par les Sarrasins, dont ils étoient sujets, soit par mépris pour une cabale hérétique. Les présidens furent Théodose, évêque d'Ephèse, exarque d'Orient, fils de Tibère Absimare, et Sisinnius Pastillas, évêque de Perge, tous deux livrés à l'empereur. La première session se tint le 10 février, et la dernière le 8 août. On y proscrivit le culte des images; mais l'empereur ne put empêcher ces évêques de reconnoître pour une pieuse et sainte pratique l'invocation de la sainte Vierge et des saints; décision contraire à la doctrine des protestans, qui donne cependant de grands éloges à ce concile. Germain, qui avoit été patriarche de Constantinople, George, métropolitain de Cypre, et Jean Damascène, y furent frappés d'anathème, comme les triumvirs de l'idolâtrie.

Le huitième d'août, le concile étant terminé dans le palais d'Hérée, les évêques passèrent à Constantinople; et, pour donner plus d'éclat à cette assemblée, l'empereur, marchant à la tête, la conduisit en grande pompe à l'église de Notre-Dame de Blaquernes, préparée auparavant à recevoir les ennemis des images. On en avoit dépouillé les murailles pour y peindre des paysages et des oiseaux. On avoit jeté les reliques au feu ou dans la mer. Les évêques ayant pris leurs places, l'empereur monta dans la tribune et, après avoir invectivé contre l'ancienne superstition que le concile venoit, disoit-il, d'abolir par un jugement irrévocable, il fit monter un moine nommé comme lui Constantin; et, le montrant à l'assemblée, il s'écria : *Longues années à Constantin, patriarche œcuménique ;* ce qui fut répété par les assistans. Ce fut ainsi que, sans aucune forme canonique, Constantin fut reconnu patriarche de Constantinople. Ce moine avoit été évêque de Syllée en Pamphylie, et chassé de son siége pour sa vie scandaleuse. Mais souple, complaisant, toujours prêt à sacrifier sa religion à sa fortune, il sut plaire à l'empereur, qui ne vouloit pour amis que les esclaves de ses passions. En effet on ne pouvoit mieux choisir le successeur d'Anastase.

Pour rendre plus solennelle la sentence du concile, l'empereur voulut qu'elle fût appuyée du suffrage de toute la ville. Le 27 août il assembla le peuple dans la place de l'Augustéon, et les évêques s'y étant rendus, s'écrièrent tout d'une voix : *C'est aujourd'hui que le salut est donné au monde ; vous nous avez sauvés de l'idolâtrie.* Ensuite, présentant la croix, le livre des Evangiles et la sainte Eucharistie, ils firent jurer les assistans *qu'ils tiendroient pour idoles toutes les images, et pour idolâtres ceux qui les honoreroient; qu'ils ne recevroient point la communion d'un moine; que, s'ils en rencontroient, ils ne lui rendroient point le salut; qu'au*

contraire, ils ne lui répondroient que par des injures; et qu'ils lui jetteroient des pierres. Copronyme avoit les moines en horreur, parce qu'ils étoient presque les seuls qui eussent le courage de s'opposer ouvertement à l'impiété des iconoclastes. Ils furent bientôt après chassés de Constantinople, où l'on acheva d'abattre, de briser, d'arracher, d'effacer tout ce qui restoit d'images sur les autels, sur les murailles, sur les vases et sur les ornemens des églises. En même temps des édits furent envoyés partout l'empire pour obliger les peuples à se conformer aux décrets du concile. Les orthodoxes, menacés des plus rudes châtimens, fuyoient, les uns en Italie, les autres entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, en Cypre, sur les frontières des Sarrasins, où l'hérésie n'avoit pas encore pénétré.

Epist. Steph. Aimoin. l. 4, c. 63. Anast. in Steph. Baronius. Pagi ad Baron. Dissert. de Le Blanc sur la souveraineté des rois de France dans Rome. Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 15 et suiv. Giann. hist. nap. l. 5, c. 2. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 312 et suiv. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 351, 352.

Le pape Etienne et les trois patriarches d'Orient condamnèrent ce concile. Ils écrivirent à l'empereur que cette multitude d'évêques, esclaves de ses volontés, assemblés sans forme canonique, ne pouvoit autoriser l'erreur contre la tradition constante de l'Eglise. Constantin n'en devint que plus opiniâtre; et la persécution, qui éclata pour lors avec plus de fureur, loin d'intimider l'Italie, ne fit qu'accroître le désir qu'elle avoit depuis long-temps de secouer le joug d'un prince hérétique. C'étoit malgré le pape que Pépin s'étoit fié à la parole d'Astolf : le pape lui avoit prédit que le Lombard n'exécuteroit rien de ce qu'il promettoit. Aussi, dès que les troupes françoises eurent repassé les Alpes, Astolf, loin de remettre au pape les villes stipulées par le traité, se mit en campagne, et s'empara encore de plusieurs places. Irrité contre le pape, qui lui suscitoit de si puissans ennemis, il ravagea les environs de Rome, sans épargner les églises. A ces hostilités le pape n'avoit à opposer que le secours de Pépin : il l'implora par une lettre pressante, où par un abus assez commun aux papes de ce temps-là, il détourne le sens des divines Ecritures pour

en appliquer les paroles à des intérêts temporels. Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre, où le pape renouvelant ses instances, avertissoit le roi que son obligation étoit entre les mains de saint Pierre, qui la représenteroit au jour du jugement si Pépin manquoit de l'accomplir.

Tandis qu'Etienne envoyoit courriers sur courriers au-delà des Alpes, Astolf marchoit vers Rome, résolu de s'en rendre maître, et de se venger du pape et des Romains. Le premier de janvier 755, les Lombards parurent devant la ville, et s'établirent des deux côtés du Tibre. Une partie de leur armée campoit à l'occident, depuis la porte de Saint-Pierre jusqu'à celle de Porto; l'autre, à la tête de laquelle étoit Astolf en personne, attaquoit la ville du côté de la porte Salaria. Les Béséventins vinrent se joindre à lui; et, s'il en faut croire l'affreuse peinture que le pape fait de ce siége dans la lettre qu'il écrivit au roi de France, il n'est sorte de cruauté, de brutalité, de profanation et de sacrilége à quoi les Lombards ne se soient abandonnés. Il rend au contraire à l'abbé Warnehaire, qu'il renvoyoit à Pépin, un témoignage très-glorieux pour ce temps-là: c'est que ce vaillant ecclésiastique avoit endossé la cuirasse, et n'avoit cessé de combattre jour et nuit sur les murailles, et de défendre la ville de toutes ses forces. Il n'est point de supplication que le pape n'emploie; il se prosterne aux pieds du roi, il embrasse ses genoux; il lui montre saint Pierre prêt à lui ouvrir l'entrée du ciel. Enfin, dans les transports de sa vive impatience, pour accélérer la marche de Pépin, il fait descendre du ciel saint Pierre lui-même; et dans une dernière lettre, écrite tout entière au nom de saint Pierre, c'est le prince des apôtres qui s'adresse au roi, à ses fils, aux évêques, à tous les seigneurs du royaume; il leur demande, au nom de toute la milice céleste, de sauver du carnage les Romains ses enfans, de ne pas permettre que

An. 755.

sa sépulture soit profanée, que ses os soient dispersés; que la demeure où il repose soit détruite par la sacrilége nation des Lombards.

Pépin n'avoit différé jusqu'alors qu'à cause de la saison, qui lui fermoit le passage des Alpes. Astolf en avoit profité pour attaquer Rome, qu'il espéroit prendre avant que Pépin pût venir au secours. Le siége duroit depuis trois mois, lorsqu'il apprit que les François approchoient du Pas-de-Suze. Il décampe aussitôt, et marche aux frontières de ses états pour combattre l'ennemi à la descente des Alpes. Dans ce même temps arrivent à Rome deux députés de l'empereur : c'étoient Grégoire, premier secrétaire, et Jean le Silentiaire, chargés d'aller trouver Pépin, pour lui représenter les droits de l'empire sur Ravenne et la Pentapole. Le pape, n'osant encore se déclarer rival de l'empereur, fit partir avec eux un nonce, comme pour les seconder dans leur demande. Ils prirent la route de la mer pour éviter les Lombards, et abordèrent à Marseille. Etonnés d'apprendre que Pépin avoit déjà passé les Alpes, et se défiant avec raison de la bonne foi du nonce, l'un retient le nonce à Marseille, l'autre court en diligence au camp de Pépin. Il lui représente *que les pays dont il va chasser les Lombards appartiennent de tout temps à l'empire ; que la conquête qu'il en va faire, ne lui donnera pas plus de droit que les Lombards n'en ont eux-mêmes ; que l'empereur attend de sa justice, qu'en dépossédant les usurpateurs, il laissera le maître légitime rentrer en possession de son domaine ; que le pape, étant sujet de l'empereur, ne pouvoit, sans une infidélité criminelle, se revêtir des dépouilles de son souverain, et qu'une pareille usurpation seroit encore plus odieuse que celle des Lombards ; que Constantin, fidèle aux règles de l'équité la plus exacte, étoit prêt à dédommager amplement Pépin des frais de la guerre.* Pépin répondit *que le droit des Lombards sur l'exarchat et la Pentapole étoit le droit*

de conquête, le même que celui des François sur la Gaule, que celui de l'empire sur tous les pays que l'empire possédoit; qu'il alloit lui-même acquérir ce droit par la victoire, qu'il espéroit avec le secours du ciel; que, maître de ce pays, il en disposeroit à son gré; que ce n'étoit pas pour l'amour de l'empereur ni d'aucun mortel, mais en faveur de saint Pierre et pour la rémission de ses péchés qu'il avoit pris les armes; qu'il avoit promis au saint-siége le fruit de ses travaux, et que tous les trésors de la terre ne pourroient l'engager à manquer à sa parole. Il congédia ainsi l'ambassadeur sans lui permettre de répliquer.

À l'approche des François, Astolf prit l'épouvante et se retira dans Pavie. Il n'osa même y soutenir un siége, et dès que Pépin parut, il offrit de traiter avec lui. On renouvela le traité précédent; et, pour punir le roi lombard de ne l'avoir pas exécuté, Pépin exigea de plus la ville de Comacchio, et le remboursement des frais de la guerre. La donation que Pépin faisoit à saint Pierre et aux papes, ses successeurs, à perpétuité, fut consignée dans un acte authentique. L'abbé Fulrad, accompagné des commissaires lombards, prit au nom du roi et du pape possession de Ravenne et des villes de la Pentapole et de l'Emilie; il en tira des otages, il en reçut les clefs; et, suivi des principaux de chaque ville, il alla déposer à Rome, sur le tombeau de saint Pierre et les clefs et l'acte de la donation, qui fut mis ensuite dans les archives de l'Eglise. Par cette libéralité à jamais célèbre les papes devinrent possesseurs de trois provinces et de vingt-deux villes, auxquelles Pépin ajouta Narni, qui étoit du duché de Rome, mais dont les ducs de Spolette s'étoient depuis long-temps emparés.

Tel est, selon la remarque de Muratori, le premier domaine temporel avec juridiction donné aux pasteurs spirituels. Les autres églises profitèrent de l'exemple; elles travaillèrent à se procurer de semblables souverai-

netés; les monastères même acquirent des seigneuries. C'est la plus grande révolution qui soit arrivée dans l'économie de l'Eglise; elle influa jusque dans les esprits. La puissance temporelle des papes est née de leur autorité spirituelle; mais il n'est pas certain que celle-ci en ait reçu plus d'éclat ni de véritable force. Le spirituel et le temporel se sont quelquefois confondus jusqu'à effacer la ligne de distinction qui doit les tenir essentiellement séparés. L'acte de donation étant perdu depuis long-temps, on ne sait pas clairement quelles en furent les conditions. *On ne peut douter*, dit Muratori, *que Pépin n'ait donné au saint-siége l'exarchat et la Pentapole, sans y rien laisser à l'empereur grec; mais s'il s'y réserva pour lui-même quelque sorte de domaine, c'est ce qui n'est pas décidé.* Un historien d'au-delà des monts, qui s'exprime en ces termes, paroît n'oser ni avouer ni contredire ce que soutiennent les écrivains françois, que le roi se réserva la souveraineté sur ces provinces, et qu'il n'en donna au pape que le domaine utile. Pour ce qui est de la ville de Rome et de son duché, c'est à tort que quelques auteurs ont prétendu que dès ce temps-là les papes commencèrent d'y exercer pleine juridiction. Pépin, en donnant l'exarchat au pape, ne lui donnoit que les terres de l'exarchat, et non pas l'autorité d'exarque, qui dépendoit de l'empereur. Il n'enrichit le pape que des dépouilles des Lombards, qui ne furent jamais maîtres de Rome. Cette ville et le duché demeurèrent, jusqu'au temps de Charlemagne, sous la souveraineté de l'empire, quoiqu'à vrai dire, cette souveraineté fût presque éclipsée par l'autorité que la religion donnoit au pape, par la puissance et la protection des François, par l'éloignement et la foiblesse des empereurs, et par la haine que leur hérésie inspiroit aux Romains. C'est ce qui a jeté de l'obscurité sur cet endroit de l'histoire. Les traits de la souveraineté impériale sur la ville de Rome et sur ses dépendances s'étant

effacés de plus en plus jusqu'à son entière extinction sous Charlemagne, la plupart des écrivains ont cessé de les apercevoir. Les uns ont prétendu que dès le temps de Grégoire II, le sénat et le peuple romain, après avoir secoué le joug de l'empire, s'étoient soumis au saint-siége, et que dès-lors les papes avoient acquis la souveraineté de Rome. Les autres, que Pépin, en qualité de patrice, étoit devenu souverain de cette ville, et qu'il en avoit abandonné le domaine au pape Etienne II, ou l'avoit du moins partagé avec lui. Mais les meilleurs critiques, tels que Le Blanc et Giannone, ont très-bien prouvé la fausseté de toutes ces suppositions. La question paroît décidée par les papes mêmes : leurs lettres, jusqu'à l'élévation de Charlemagne à l'empire, sont datées du règne des empereurs de Constantinople, qu'ils reconnoissent par cette date pour leurs vrais souverains; et le sénat, ainsi que le peuple de Rome, écrivant à Pépin, ne nomment point le pape leur seigneur, mais leur pasteur et leur père.

An. 756.

Anast. in Steph. II. Eginh. ann. Sigeb. chr. Baronius. Pagi ad Baron. Mansi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 316, 317, 322. Giann. hist. nap. t. 1, l. 5, c. 2, 3, 4. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 31, et suiv. 353.

Astolf, qui s'étoit vu à la veille de ranger toute l'Italie sous ses lois, dévoroit en secret le chagrin d'avoir perdu le fruit de ses conquêtes; et il y a grande apparence qu'il ne seroit pas long-temps demeuré oisif, si la mort n'eût prévenu ses entreprises. Etant tombé de cheval dans une chasse, sur la fin de l'année suivante 756, il mourut trois jours après. D'autres le font mourir d'une blessure qu'il reçut d'un sanglier ou d'un coup de flèche. Didier, qu'il avoit fait duc d'Istrie, et qui commandoit alors en Toscane, ayant appris la mort du roi, vint à Pavie avec ses troupes pour se faire couronner, ne voyant dans la nation personne qui pût lui disputer le premier rang. Mais Ratchis, qui s'ennuyoit d'obéir dans un monastère, sentit alors réveiller le désir de commander, et sortit du cloître dans le dessein de reprendre la couronne. Plusieurs seigneurs vinrent le joindre avec des troupes, et la Lombardie alloit être le

théâtre d'une guerre civile. Le pape, devenu prince et ami des François, devoit être d'un grand poids pour faire pencher la balance en faveur de celui dont il prendroit le parti. Didier, plus adroit que Ratchis, s'empressa de le mettre dans ses intérêts en lui promettant quatre villes, qu'Astolf avoit retenues. Aussitôt le pontife, persuadé du bon droit de Didier, lui envoya le diacre Paul, son frère, accompagné de l'abbé Fulrad et du conseiller Christophe, pour tirer de lui une promesse authentique. Didier la donna par son serment et par écrit; et sur-le-champ le pape enjoignit à Ratchis de rentrer dans son cloître, fit partir Fulrad avec les François qui se trouvoient à Rome, et prépara encore d'autres secours pour soutenir Didier en cas de guerre. Ratchis ne se rendit pas d'abord aux ordres du pape; il se maintint quelque temps en Toscane sous le titre de prince des Lombards. Mais, au commencement de l'année suivante, voyant son parti s'affoiblir de jour en jour, il abandonna ses prétentions, et retourna dans son monastère. Didier, délivré de ce concurrent, fut proclamé roi au mois de mars dans une assemblée de la nation. Le pape Etienne mourut un mois après, et eut son frère Paul pour successeur.

AN. 757.

Theoph. p. 360, 361. *Cedr. p.* 464. *Hist. miscel. l.* 22. *Marianus scot. Lambert à Schafnab. Aimoin, l.* 4, *c.* 64. *Eginh. annal. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l.* 5, *c.* 3.

Il ne restoit plus à l'empereur, en Italie, que le duché de Naples, celui de Gaëte, la Pouille, la Calabre, le pays des Brutiens, où son autorité subsistoit encore tout entière, et le duché de Rome, dont il possédoit la souveraineté, mais presque sans pouvoir. Les habitans de Naples donnèrent en l'an 757 une preuve de leur fidélité en refusant l'entrée de leur ville à l'évêque Paul, nommé par le pape, parce que l'empereur s'opposoit à sa réception. Cette marque d'obéissance étoit d'autant plus éclatante, qu'elle devoit beaucoup coûter à leur religion. Paul n'étoit odieux à Constantin que pour avoir empêché qu'on ne reçût à Naples le décret du concile contre les images. La révolution que Pépin avoit causée

en Italie fit connoître à Constantin ce qu'il avoit encore à craindre de ce prince puissant et guerrier. Il rechercha son amitié, et lui envoya des ambassadeurs et des présens, entre lesquels étoit un buffet d'orgues, invention de l'Orient, encore inconnue en France. Pépin répondit avec générosité aux avances de l'empereur; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Constantinople étoit alors en alarmes de la part des Bulgares et des Sarrasins. L'empereur ayant fait construire en Thrace de nouvelles forteresses, les Bulgares en conçurent de la défiance, et demandèrent un nouveau traité. Irrités ensuite du mépris que Constantin avoit fait de leur demande et de leurs députés, ils vinrent en armes jusqu'à la longue muraille, ravageant impunément tout le pays, et s'en retournèrent avec une multitude de prisonniers. Selon Nicéphore, l'empereur eut tout l'honneur de cette guerre; étant sorti de la ville, il mit en fuite les Bulgares, les poursuivit, et en tua un grand nombre. Ayant ensuite assemblé son armée, il s'avança dans leur pays, pendant qu'une flotte de cinq cents voiles entroit dans le Danube. Il fit le dégât dans une grande étendue de terrain. Il y eut une seconde bataille sur la frontière, où les Bulgares furent encore vaincus. Abattus par ces défaites, ils demandèrent la paix, et donnèrent des otages. Tel est le récit de Nicéphore. D'un autre côté, Salem, gouverneur de Syrie pour les Sarrasins, entra sur les terres des Romains à la tête de quatre-vingt mille hommes, et s'avança dans la Cappadoce. Mais, sur la nouvelle que l'empereur venoit le combattre, il prit l'épouvante, et se retira en Syrie, sans avoir causé d'autre perte que celle de quelques Arméniens qui renoncèrent à leur religion et le suivirent. Ce général des Sarrasins étoit grand ennemi du christianisme. Il relégua dans le pays des Moabites Théodore, patriarche d'Antioche, sous prétexte qu'il servoit d'espion à l'empereur. Il défendit aux chrétiens

de réparer leurs églises, d'exposer la croix en public, et de disputer de religion avec les Arabes. Le calife les traitoit encore plus durement; il les accabloit de tributs, sans en excepter ceux-mêmes qui ne vivoient que d'aumônes, tels que les moines, les reclus, les stylites; car cette dévotion singulière de vivre sur des colonnes subsistoit encore. Il confisquoit le trésor des églises, et vendoit aux juifs les vases sacrés. Cependant les Sarrasins étoient encore moins cruels à l'égard des chrétiens que l'empereur à l'égard des catholiques, comme nous le verrons bientôt.

An. 758.

Pauli. epist. Baronius. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 6, c. 3. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 322, 323, 324, 325, 328, 334. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 354, 355.

La cour de Pépin étoit le centre des négociations de l'empereur, du pape et du roi des Lombards au sujet de l'Italie. Chacun des trois s'efforçoit de gagner la bienveillance de ce prince. Le pape tendoit à se rendre maître de Rome et de son duché comme il l'étoit de l'exarchat. L'empereur vouloit y conserver son pouvoir et recouvrer celui qu'il avoit perdu dans Ravenne. Didier cherchoit à les abattre tous deux; mais, pour amuser Pépin, il lui promettoit de satisfaire le pape. Chacun avoit son résident auprès de Pépin. Le secrétaire George sollicitoit pour l'empereur; le prêtre Marin pour le pape. Quoique les intérêts fussent opposés, George et Marin se lièrent d'amitié. Le pape en conçut de la défiance; et, soupçonnant Marin de trahison, il le dépouilla d'un titre qu'il possédoit à Rome. Cependant, à la prière de Pépin, il s'adoucit à son égard. Ce procédé du saint-père montre assez dans quelles dispositions il étoit envers l'empereur. D'un autre côté, Didier, voyant que ses intrigues ne pouvoient détacher Pépin de la protection qu'il avoit vouée au saint-siége, prit le parti d'agir par lui-même. Les ducs de Spolette et de Bénévent, refusant de le reconnoître, s'étoient déclarés vassaux de saint Pierre et de Pépin. Il marcha contre eux, ravagea en passant la Pentapole, entra dans Spolette, qui n'osa faire de résistance, destitua et mit

en prison le duc Alboin. De là il passe dans le duché de Bénévent. Le duc Liutprand abandonne la ville et se réfugie dans Otrante. Didier l'y poursuit, attaque Otrante, et ne peut s'en rendre maître. De retour à Bénévent, il y attire George, secrétaire de Constantin, qui, après avoir résidé quelque temps à la cour de Pépin, retournoit à Constantinople et se trouvoit pour lors à Naples. Didier traite avec lui et propose de se liguer avec l'empereur à ces conditions : *que l'empereur enverroit une armée en Italie pour reprendre Ravenne ; que la flotte de Sicile iroit attaquer Otrante ; que Didier l'aideroit de toutes ses forces dans ces deux entreprises, et que l'empereur, maître de ces deux villes, lui mettroit entre les mains le duc de Bénévent.* Il est à croire que ce ne fut pas là le seul avantage stipulé par Didier; mais l'histoire ne donne pas plus de détail à ce sujet, parce que cette ligue n'eut pas lieu. Constantin, sans doute, ne se trouvoit pas en état de faire un si grand effort; il se contenta d'envoyer en Italie un officier nommé Léon, pour solliciter à la révolte Ravenne et l'exarchat.

L'arrivée de Léon suffisoit pour inquiéter le pape. Une fausse nouvelle qui se répandit alors lui donnoit encore de plus vives alarmes. On disoit que l'empereur envoyoit en Italie une flotte de trois cents voiles commandée par six patrices. Il en écrivit à Pépin, voulant lui persuader que les *détestables* Grecs (ce sont ses termes) ne poursuivoient les Romains qu'à cause de leur attachement à la doctrine de l'Eglise; comme si, dit Muratori, la saisie de l'exarchat, et l'autorité que les papes prenoient dans Rome au préjudice de l'empire, n'étoient pas pour l'empereur une cause assez forte de mécontentement. Mais la politique se servoit dès-lors de la religion pour crier au secours. Le pape tâchoit encore de persuader à Pépin que le dessein des Grecs étoit de se jeter sur la France après avoir réduit l'Italie : il

le prioit d'engager Didier à secourir les villes qui seroient attaquées par les Grecs. Pépin, moins prompt à s'alarmer, le rassura par sa réponse, et l'exhorta à maintenir la paix avec les Lombards. Didier vint lui-même à Rome vers l'automne, comme s'il eût voulu terminer toutes les querelles. Sur la demande que lui faisoit le pape des villes qu'il retenoit encore, quoiqu'il eût promis, cette année même, aux envoyés de Pépin de les remettre au saint-siége, il témoigna qu'il étoit prêt à contenter le pape dès que Pépin lui auroit renvoyé ses otages, et pria le pape d'en écrire à Pépin. Le pape se chargea en apparence de la négociation; mais, comme ses intentions étoient opposées à celles du roi lombard, craignant que sa lettre ne fût interceptée, il en écrivit deux, l'une conforme aux désirs de Didier, par laquelle il prioit Pépin de relâcher les otages; l'autre secrète, par laquelle il le conjuroit de n'en rien faire que Didier n'eût pleinement satisfait le saint-siége, d'employer même la force pour l'y contraindre, et de n'avoir aucun égard à l'autre lettre qu'il n'avoit pu refuser aux instances de Didier. Il le prioit aussi de forcer les Grecs à rendre ce qu'ils avoient enlevé à l'Eglise. Pépin suivit les intentions du pape; mais tout ce qu'il put obtenir de Didier, ce fut de rendre au saint-siége des domaines de peu de conséquence, encore n'étoit-ce que par forme d'échange, à mesure que le saint-siége lui rendoit à lui-même quelques terres usurpées sur les Lombards.

Enfin Didier ayant recommencé ses hostilités, Pépin envoya des commissaires pour terminer les différends. Après de longues conférences, on convint de la paix. Les Romains et les Lombards se rendirent réciproquement ce qu'ils avoient envahi les uns sur les autres. Depuis le commencement de l'hérésie, les évêques des villes encore soumises à l'empire, telles que Naples et Gaëte, alloient, par ordre de l'empereur, se faire sacrer à Constan-

tinople, dont le patriarche étendoit ses droits à cette occasion. Didier, à la sollicitation de Pépin, força par les armes les ducs de ces villes d'envoyer désormais leurs évêques à Rome, pour y être sacrés par le pape selon l'ancien usage. Tant de bienfaits de la cour de France touchoient sensiblement le saint-père; il en fit à Pépin des remercîmens qui marquent une extrême chaleur de reconnoissance : *Quand tous les cheveux de notre tête*, dit-il dans sa lettre, *deviendroient autant de langues, ils ne pourroient encore vous rendre assez de grâces.*

Tout l'Occident avoit alors les yeux sur les divers mouvemens du pape et du roi des Lombards, qui, semblables à deux habiles lutteurs, employoient la force et la ruse à se disputer la possession de Rome et de l'exarchat. On ne tenoit aucun compte de l'empereur, qui seul avoit sur ces pays des droits légitimes; mais il ne pouvoit les soutenir que par des négociations, toujours foibles, quand elles ne peuvent être appuyées par les armes. Pressé d'un côté par les Bulgares, de l'autre par les Sarrasins, il ajoutoit à ces dangers de nouveaux embarras en persécutant ses propres sujets. Le calife Almansor fit marcher à Mélitine une armée de soixante-dix mille hommes. Ils n'eurent pas de peine à s'emparer de la ville, qu'ils trouvèrent presque détruite. Après l'avoir rétablie, ils y laissèrent une garnison de quatre mille hommes avec beaucoup d'armes et d'argent. Cette place étoit importante; c'étoit, selon qu'elle étoit possédée par les Romains ou par les Sarrasins, la clef de l'empire ou de la Syrie. L'année suivante les Sarrasins, ayant traversé la Cilicie, pénétrèrent jusqu'en Pamphylie, et taillèrent en pièces sur les bords du Mélas une armée romaine commandée par le général Paul. Ils firent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouvèrent quarante-deux officiers; mais Constantin songeoit alors à se garantir d'un péril plus prochain. Les Bulgares, qui avoient repris les armes, donnoient de

An. 759, 760.
Abulfarage. Theoph. p. 361, 362. Cedr. p. 464. Zon. t. 1, p. 109. Hist. miscel. l. 22.

fréquentes alarmes à Constantinople, et les Esclavons, ligués avec eux, se répandoient dans la Grèce. L'empereur marcha d'abord en personne contre les Esclavons, qui ne firent point de résistance à cette attaque inopinée, et se soumirent, bien résolus de secouer le joug dès que les Romains seroient éloignés. Il n'eut pas le même succès contre les Bulgares. S'étant engagé entre des montagnes, les barbares fondirent sur lui, taillèrent en pièces son armée, lui tuèrent plusieurs officiers de marque, et l'obligèrent de regagner Constantinople sans armes ni bagages.

An. 761, 762.

Theoph. p. 363.
Cedr. p. 464.
Anast. in Paulo.
Ménologe.
Zon. t. 2, p. 109.
Hist. miscel. l. 22
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury. hist. ecclés. l. 43, art. 32 et suiv.

Le chagrin de cette défaite le rendit sombre et féroce. Sa colère s'enflamma contre les orthodoxes. Un second édit, plus menaçant que le premier, jeta l'alarme dans tout l'Orient. Les catholiques fuyoient; les villes restoient désertes; les prisons étoient remplies, non plus de malfaiteurs, mais de confesseurs. Il en vouloit surtout aux moines; et, pour abolir la profession monastique, il leur défendit de recevoir des novices. Un grand nombre d'entre eux se réfugièrent à Rome, et ce fut pour leur donner un asile que le pape Paul fit de sa maison paternelle un monastère, et ordonna que l'office s'y feroit en grec. Le pape lui écrivit en vain plusieurs lettres pour adoucir ce cœur barbare. Non content des cruautés qu'il faisoit exercer par ses officiers dans la ville et dans les provinces, il voulut présider lui-même aux supplices et voir couler le sang. Il se fit dresser un tribunal dans la basilique de Saint-Mamas, aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il se fit amener les catholiques prisonniers. A leur arrivée, tout se met en mouvement pour les tourmenter : on flagelle les uns, on arrache aux autres les yeux et la langue; on coupe à quelques-uns les pieds et les mains; spectacle horrible pour tout autre que pour l'empereur

et ses courtisans. Le moine André, surnommé le Calybite, parce qu'il vivoit en reclus dans l'île de Crète, en étoit venu exprès ces jours-là pour soutenir la constance des fidèles au milieu de la persécution. Il perce la foule, et se présentant à l'empereur : *Prince*, lui dit-il, *si vous croyez en Jésus-Christ, comment osez-vous traiter ainsi ses images vivantes?* A ces mots, on se jette sur lui, on le traîne, on l'accable de coups. L'empereur arrête cette fureur; il le fait approcher, et tente de le gagner par douceur, ou de l'intimider par menaces. *Pourquoi*, lui dit André, *tandis qu'on punit ceux qui outragent les images de l'empereur, ordonnez-vous d'outrager celles de Jésus-Christ, qui est plus grand que l'empereur? Pensez-vous qu'il sera moins irrité contre ces profanateurs sacriléges? Eh bien!* repartit Constantin, *puisque, de ton aveu, ceux qui manquent de respect au portrait du souverain méritent châtiment, que ne mérites-tu pas pour en manquer au souverain même!* Il le fait en même temps dépouiller et déchirer de verges. Ce qui fut étrange, c'est que tous les assistans, pour faire leur cour à l'empereur, devinrent autant de bourreaux; c'étoit à qui frapperoit le saint martyr à coups de bâtons, à coups de pierres, à coups d'épées. L'empereur le retire encore des mains de ces forcenés; il essaie encore de le séduire; il regardoit André comme le chef des orthodoxes, et se persuadoit qu'en l'attirant à lui, il en entraîneroit un grand nombre. Le voyant inflexible, il lui fait briser les mâchoires, et le renvoie en prison. Quelques jours après il l'en fit sortir pour endurer le dernier de tant de supplices. On le flagella de nouveau; attaché par les pieds, on le traîna au travers de la ville; il expira enfin au milieu des violences d'un peuple hérétique, qui s'empressoit à l'envi de se signaler par ses fureurs.

Mon dessein n'est pas de raconter en détail tous les

événemens de cette persécution cruelle. La passion de l'empereur mettoit en œuvre la ruse, la trahison, les plus noirs artifices, pour déshonorer ceux qu'on ne pouvoit pervertir. Etienne, abbé d'un monastère sur le mont Saint-Auxence près de Nicomédie, retraçoit dans la sainteté de sa vie la vertu angélique des anciens anachorètes. On s'efforça d'engager une femme à l'accuser d'un commerce criminel avec elle; et sur le refus qu'elle fit constamment de se prêter à une si horrible calomnie, on la fit périr elle-même. Un courtisan va par ordre de l'empereur se présenter au monastère; il conjure Etienne de le recevoir au nombre de ses disciples: Etienne lui oppose la défense de l'empereur, et refuse long-temps de l'admettre. Admis enfin, à force de larmes et de prières, cet imposteur, vêtu de la robe monastique, retourne à Constantinople; et l'empereur, sous prétexte qu'Etienne est rebelle à ses ordres, fait disperser les moines, brûler le monastère, meurtrir de coups le saint abbé, qui avoit confondu cinq évêques de cour envoyés pour le pervertir: enfin il l'exile dans l'île de Proconèse, et de peur qu'on ne rétablisse le monastère, il défend sous peine de la vie d'approcher seulement du mont Saint-Auxence.

An. 763. Theoph. p. 363, 364. Niceph. p. 43, 44, 45. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 109.

Une nouvelle guerre contre les Bulgares suspendit pour quelque temps le cours de la persécution. Cette nation barbare, ennuyée d'obéir depuis long-temps à la même famille, la massacra tout entière, et se donna pour roi un jeune audacieux: il se nommoit Télésis. Une partie des Esclavons, réunis alors aux Bulgares, refusèrent de lui obéir; ils passèrent le Pont-Euxin au nombre de plus de deux cent mille, et vinrent demander des terres à l'empereur, qui les établit en Bithynie, sur les bords du fleuve Artanas. Les ravages presque continuels des Sarrasins avoient déjà dépeuplé une partie de l'Asie mineure. Télésis, voulant se faire valoir à ses nouveaux sujets, fit aussitôt des courses et des ra-

vages sur les terres des Romains. Pour arrêter dès le premier pas ce fougueux ennemi, l'empereur partit de Constantinople le 17 juin, et alla camper aux portes d'Anchiale, tandis qu'une flotte de huit cents barques, dont chacune portoit douze chevaux, traversoit le Pont-Euxin pour gagner les bouches du Danube. Télésis, à la tête des Bulgares soutenus de vingt mille Esclavons, s'approcha du camp de l'empereur. Il garnit de troupes les passages des montagnes, et vint présenter la bataille le 30 juin. Elle fut très-sanglante; on combattit depuis huit heures du matin jusqu'au soir. Enfin les Bulgares cédèrent à l'opiniâtreté des Romains. Un grand nombre furent tués dans la fuite ou pris par les vainqueurs. D'autres, échappés du carnage, vinrent d'eux-mêmes se donner à l'empereur, et demandèrent à s'enrôler dans ses troupes. L'empereur, glorieux d'un si éclatant succès, voulut renouveler la pompe des anciens triomphes. Il rentra dans Constantinople, armé de toutes pièces, sur un char brillant, suivi de son armée en ordre de bataille. Les habitans poussoient des cris de joie. A la suite du char marchoient les prisonniers chargés de chaînes. Lorsqu'il fut arrivé au palais, il les fit conduire hors de la porte dorée, et, par une bizarrerie inhumaine, il les distribua aux diverses factions du Cirque pour leur trancher la tête. On vit alors plusieurs milliers d'hommes périr par les mains des habitans, devenus autant de bourreaux; et cette fête cruelle fut terminée par les jeux du Cirque, dans lesquels on porta les dépouilles des vaincus. On y remarqua deux bassins d'or, chacun du poids de huit cents livres, que les rois Bulgares avoient fait faire en Sicile.

La défaite de Télésis le rendit méprisable. On se révolte, on le tue, on met le sceptre entre les mains de Sabin, gendre d'un roi de la nation, mort depuis quelques années. Il ne fut pas plus tôt sur le trône, que, voyant l'état de foiblesse où le mauvais succès de la guerre avoit

réduit les Bulgares, il envoya demander la paix à l'empereur. Cette démarche offensa la fierté de ce peuple indomptable. Les états, s'étant assemblés, s'opposèrent au dessein du roi, lui reprochant de vouloir asservir aux Romains un peuple libre, qui préféroit la mort à l'esclavage. Le tumulte croissant de plus en plus, et la sédition étant près d'éclater, Sabin craignit le sort qu'avoit éprouvé son prédécesseur, et s'enfuit à Mésembrie, et de là à la cour de l'empereur, avec ses amis les plus fidèles. Leurs femmes et leurs enfans se tenoient cachés pour se soustraire à la fureur des séditieux. Quelques officiers envoyés par l'empereur eurent l'adresse de les tirer de leurs retraites et de les amener à Constantinople. Cependant la première fougue des Bulgares ayant fait place à la réflexion, ils reconnurent qu'ils n'étoient pas en état de continuer la guerre, et députèrent eux-mêmes à l'empereur pour traiter de paix. Constantin refusa de les entendre, et se mit de nouveau en campagne. Les barbares, cantonnés entre leurs montagnes, en fortifièrent si bien tous les passages, qu'il en auroit coûté beaucoup de sang pour les forcer. L'empereur alors se montra plus traitable; il voulut bien donner un sauf-conduit pour leur nouveau roi nommé Pagan, qui vint le trouver avec ses officiers. Ils furent reçus en présence de Sabin, assis à côté de l'empereur, qui, après leur avoir reproché leur infidélité à l'égard des Romains et de leur prince, leur accorda la paix.

An. 764.

Theoph. p. 365, 366. Cedr. p. 464. Hist. miscel. l. 22. Niceph. p. 43, 44. Zon., t. 2, p. 109, 110. Glyc. p. 284. Breve chr. apud bened. t. 5, p. 29.

Dans les derniers mois de l'année 763, toutes les guerres, toutes les affaires, même civiles, furent suspendues par un froid excessif, qui fit craindre l'extinction entière et des hommes et des animaux. La nature parut être sur le point d'expirer dans toute l'étendue de la terre, selon le récit des auteurs byzantins; mais ils ne nous donnent de détail que sur Constantinople et les environs. Dès le commencement d'octobre le Pont-Euxin se glaça à la profondeur de quarante-cinq pieds, jusqu'à plus de

trente lieues de ses bords. Il tomba sur cette glace trente pieds de neige, en sorte que depuis la Khazarie, aujourd'hui la Crimée, jusqu'à Mésembrie dans la Thrace, la mer, se confondant avec la terre, offrit pendant quatre mois entiers une route aussi solide et aussi sûre aux voitures les plus pesantes. On passoit à pied sec de Constantinople à Chrysopolis ; on traversoit de même tout le golfe de Céras. Au mois de février de l'année suivante, cette surface se rompit en une infinité de glaçons, qui sembloient autant de montagnes. Poussés par les vents sur les côtes de Bithynie et à l'entrée du Bosphore, ils se portèrent sur Constantinople, dans la Propontide, dans l'Hellespont sur la côte d'Abyde, jusqu'aux îles de la mer Egée, dont ils bordèrent tous les rivages. L'historien Théophane rapporte qu'étant alors fort jeune, il monta sur un de ces glaçons avec trente de ses camarades, et qu'ils y trouvèrent des cadavres d'animaux tant domestiques que sauvages. La citadelle de Constantinople s'avançoit jusqu'au Bosphore ; une de ces montagnes de glace en emporta les degrés par où l'on descendoit à la mer. Une autre vint donner contre la muraille avec tant de force, que les édifices voisins en furent ébranlés. La violence du choc ayant fait rompre cet énorme glaçon en trois morceaux, il embrassa la citadelle, et sembloit être une seconde muraille appliquée à la première, qu'elle surpassoit en hauteur. Les habitans de Constantinople furent jour et nuit dans des alarmes continuelles jusqu'au 16 mars, que ces glaces commencèrent à fondre. Dans ce même mois l'air parut embrasé de tant de feux, que les peuples s'imaginèrent que les étoiles tomboient du ciel, et que le monde alloit périr. L'été suivant une longue sécheresse, causée par des vents secs et brûlans, fit tarir presque toutes les sources et les fleuves.

Mais l'intempérie des saisons étoit moins à craindre que le dérèglement d'esprit de l'empereur. Il eût voulu *Theoph. p. 366. Cedr. p. 465.*

Hist. miscel. l. 22.
Zon. t. 2, p. 110.
Niceph. p. 45.
Pagi ad Baron.
Du Cange, fam. byz. p. 125.
Goar. not. in Theoph. p. 626.

renverser toute la doctrine de l'Eglise, et cherchoit sans cesse quelque dogme à contredire. Ayant un jour mandé le patriarche Constantin, comme pour le consulter sur une matière importante : *Il me vient en pensée,* lui dit-il, *d'ôter à la Vierge le nom de mère de Dieu, et de ne lui laisser que celui de mère de Christ : y trouvez-vous quelque inconvénient?* Le prélat iconoclaste ne put s'empêcher de frémir à ce discours; et se jetant à ses pieds : *Prince,* s'écria-t-il, *au nom de Dieu, bannissez cette pensée ; c'est la doctrine de Nestorius, et vous savez combien cet hérétique est en horreur. Rassurez-vous,* répliqua l'empereur, *ce n'étoit qu'une question de pure curiosité; puisqu'elle vous scandalise, n'en parlons plus, et gardez-moi le secret.* Après la perte de l'exarchat, il se voyoit à la veille de perdre Rome; mais, craignant bien moins cette révolution de la part des Lombards que de celle des François, il cherchoit à gagner la bienveillance de Pépin; et il espéroit y réussir, s'il pouvoit l'engager dans son hérésie. Il lui envoya donc Anthime, un de ses écuyers, avec l'eunuque Synèse, pour lui persuader de bannir de ses états le culte des images. Le roi de France, accoutumé à s'en rapporter à l'Eglise sur les matières de foi, ne voulut les entendre qu'en présence des légats apostoliques. La conférence ne produisit aucun effet. Le roi envoya des députés à Constantinople et à Rome pour rendre compte à l'empereur et au pape de ce qui s'étoit passé; et le pape le remercia de son attachement au saint-siége et à la doctrine catholique. Pendant ce temps-là les Sarrasins d'Afrique firent une descente en Sicile; mais les garnisons du pays s'étant rassemblées, les combattirent avec succès, et les chassèrent de l'île. L'empereur avoit déjà trois fils : Léon étoit né d'Irène, sa première femme; la seconde, nommée Marie, étoit morte peu de temps après son mariage sans lui donner d'enfans; Eudocie, qu'il avoit épousée en troisièmes

noces, étoit déjà mère de Christophe et de Nicéphore; elle mit au monde cette année un troisième fils qui fut nommé Nicétas. Ce troisième mariage déplaisoit aux Grecs, qui encore aujourd'hui tolèrent les secondes noces, regardent les troisièmes comme un effet d'incontinence, ne les permettant qu'en imposant une pénitence, et défendent les quatrièmes.

Pagan, roi des Bulgares, se défioit à juste titre de la bonne foi de l'empereur. Il demanda la permission de venir à Constantinople pour conférer avec lui et s'assurer de ses dispositions. L'ayant obtenue, il y vint avec les principaux seigneurs de sa cour. L'empereur, affectant une orgueilleuse supériorité, les reçut sans se lever de son trône, Sabin étant assis auprès de lui; et après leur avoir encore reproché le traitement qu'ils avoient fait à Sabin, il les congédia avec des paroles de paix, qui n'étoient que sur ses lèvres. Dès qu'ils furent partis, il envoya secrètement quelques soldats qui, s'étant introduits en Bulgarie à la faveur d'un déguisement, enlevèrent un chef d'Esclavons nommé Sévère, et l'emmenèrent à Constantinople. Il s'étoit signalé par ses ravages dans la Thrace. Ils surprirent aussi un fameux chef de brigands, chrétien apostat, nommé Christin, qui s'étoit rendu redoutable. On ne dit pas ce qu'on fit de Sévère; mais Christin fut traité avec une barbarie qui surpassoit la sienne. On amena ce malheureux sur le môle de Saint-Thomas: là on lui coupa les pieds et les mains; on l'abandonna ensuite tout vivant aux chirurgiens de l'empereur, qui lui ouvrirent le ventre sur le lieu même, à la vue de tout le peuple, et fouillèrent dans ses entrailles pour y faire des observations anatomiques. Après cet horrible spectacle, on jeta son corps dans les flammes. Constantin, qui n'avoit rassuré les Bulgares que pour les mieux tromper, ne différa pas d'entrer dans leur pays; il y trouva les passages ouverts et les habitans sans défiance, se reposant sur la parole

An. 765.
Theoph. p. 667.
Cedr. p. 465.
Niceph. p. 45.
Hist. miscel. l. 22.

de l'empereur. Il pénétra jusqu'à Tunzes, dans le centre de la Bulgarie. Les Bulgares, attaqués plutôt qu'avertis, se sauvoient dans les bois voisins du Danube. Les principaux, et Pagan lui-même, périrent dans cette surprise. Campagan, le premier chef de la nation après le roi, s'étant réfugié à Varna, où il se croyoit en sûreté, y fut tué par ses propres esclaves. Les Romains mirent le feu dans toutes les campagnes, et cette contrée pouvoit être entièrement reconquise en cette occasion, si Constantin avoit su faire la guerre. Mais, frappé d'une terreur panique, il retourna à Constantinople, après beaucoup de sang répandu, sans avoir gagné un pouce de terrain.

An. 766.

Theoph. p. 368.
Cedr. p. 466.
Niceph. p. 47.
Hist. miscel. l. 22.
Zon. t. 2, p. 3.

Dès l'année suivante il reprit les armes; et, sans attendre la saison, il partit de Constantinople le 20 janvier. Tandis qu'il marchoit vers la frontière, une flotte de deux mille six cents barques chargées de troupes voguoit vers Anchiale et Mésembrie. Les barbares, effrayés d'un si grand appareil, imploroient déjà la miséricorde de l'empereur, lorsqu'un accident, qu'il eût été facile de prévoir, leur rendit le courage. La flotte, n'osant prendre le large dans une saison et une mer si orageuses, côtoyoit ces rivages dangereux. Soudain un vent de nord, s'élevant avec violence, rompt les mâts, déchire les voiles, emporte les navires, en submerge une partie, brise l'autre contre les rochers. Constantin, qui n'étoit pas éloigné, accourt, et voit toute la côte couverte de débris et de cadavres. Ce prince bizarre, qui avoit renoncé aux pratiques du christianisme, sembla pour lors vouloir rappeler les anciennes superstitions de la Grèce; comme s'il eût craint le châtiment qu'avoient autrefois éprouvé les généraux athéniens après la bataille des Arginusses, il perdit quatre mois à recueillir les corps flottans sur les eaux, et à leur rendre les devoirs funèbres. Il ne rentra dans Constantinople que le 17 juillet, ne ramenant que le petit nombre des troupes qu'il avoit conduites par terre.

Un mauvais succès dans la guerre annonçoit presque toujours un renouvellement de persécution. L'empereur se vengeoit des Bulgares ou des Sarrasins sur les catholiques de ses états. Sa fureur s'acharnoit de préférence sur les moines. Il n'étoit ni outrages ni tourmens qu'il n'imaginât contre ceux qui demeuroient fidèlement attachés à leur profession et aux pratiques de l'Eglise. On leur brûloit la barbe enduite de poix, on la leur arrachoit: on leur brisoit sur la tête les images des saints peintes sur bois : on crevoit les yeux aux uns, on mutiloit les autres. Ces traitemens cruels, joints à tout ce que la séduction peut avoir d'attrayant, en pervertirent plusieurs, qui renoncèrent à leurs vœux, et prirent des femmes. Les sénateurs, les magistrats, les officiers de guerre n'étoient pas épargnés. L'honneur rendu aux images étoit un crime de lèse-majesté puni d'exil, souvent même des plus rigoureux supplices. Et afin que personne ne pût se couvrir de l'obscurité de sa condition, l'empereur ordonna par édit à tous ses sujets, sans exception, de faire serment entre les mains des magistrats de ne jamais rendre aucun culte aux images. Le patriarche Constantin donna l'exemple : il monta dans la tribune de Sainte-Sophie ; et, tenant une croix entre ses mains, il jura qu'il n'avoit jamais révéré ces figures faites de la main des hommes, et qu'il ne leur rendroit jamais aucun hommage. Lorsqu'il fut descendu de la tribune, l'empereur, pour le récompenser de son obéissance, lui mit sur la tête une couronne, et l'emmena au palais, où il le régala d'un grand festin et d'un concert de musique. Il lui fit manger de toutes sortes de viandes. C'étoit lui faire abjurer la régularité monastique, et ce fut un grand scandale dans Constantinople. Constantin, moine avant que d'être patriarche, demeuroit soumis à toutes les obligations de son premier état, selon l'usage de l'Eglise en ce temps-là ; et l'abstinence de la chair étoit alors pour tous les moines un devoir indispensable,

Theoph. p. 367 et seqq. Cedr. p. 465, 466, 467. Niceph. p. 45 et seqq. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 3. Glycas. p. 284. George Hamart. Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 42. Oriens christ. t. 1, p. 258.

comme elle l'est encore aujourd'hui pour les moines grecs.

Chasser les moines, détruire les monastères, n'étoit pas le coup le plus mortel que l'empereur pût porter à l'état monastique : il s'avisa d'un artifice vraiment diabolique pour les couvrir de mépris et d'horreur. Entre les moines bannis de Constantinople, quelques-uns se rendoient à ses volontés; ils signoient l'édit contre les images; ils changeoient d'habits, et se marioient. Rentrant alors dans la ville et dans tous les droits de citoyens, ils étoient comblés de bienfaits; l'empereur prenoit soin de leur fortune. Mais ceux qui demeuroient attachés à leur foi et à leur état n'éprouvoient que ses rigueurs. Un mois après son retour, le vingt-unième d'août, jour auquel il donnoit des courses de chars, il les fit rassembler des environs de la ville et amener dans l'Hippodrome. Là, sous les yeux du peuple, qui remplissoit tous les degrés, il les fit défiler, chacun accompagné d'une femme perdue. Dans cette procession scandaleuse, ils furent en butte à toutes les insultes d'une multitude effrénée; également outragés et par les libertins, qui savoient que c'étoit une méchanceté de l'empereur, et par les gens de bien, qui, n'en étant pas instruits, pensoient qu'on les avoit surpris avec ces femmes.

Ce spectacle plut à l'empereur. Il le renouvela quatre jours après, aux dépens de dix-neuf officiers des plus considérables de l'empire, qu'il accusoit d'avoir conjuré contre sa personne. Leur véritable crime étoit d'être attachés à la saine doctrine, d'avoir eu des liaisons avec l'abbé Etienne, relégué dans l'île de Proconèse, d'entretenir commerce avec lui dans son exil, et d'avoir plusieurs fois donné des éloges à sa constance dans les tourmens. Il les fit promener dans l'Hippodrome, excitant le peuple à cracher sur eux et à les charger de malédictions. Les deux plus qualifiés eurent

ensuite la tête tranchée. C'étoient deux patrices frères ; Constantin, contrôleur général des postes, et Stratége, commandant de la garde. Les autres furent aveuglés et relégués dans une île, où il ne manqua jamais, tant qu'il vécut, d'envoyer des bourreaux une fois tous les ans pour leur donner à chacun cent coups de nerf de bœuf. Ayant appris que le peuple, touché du supplice de Constantin et de Stratége, n'avoit pu retenir ses larmes et ses murmures, il s'en prit au préfet Procope, qui auroit dû, disoit-il, arrêter ces gémissemens séditieux; il le fit fouetter, et lui ôta sa charge.

Les honneurs indécens et bizarres que le patriarche Constantin avoit reçus de l'empereur furent bientôt suivis d'une éclatante disgrâce. Le prince, ayant appris qu'il avoit eu des entretiens secrets avec un des seigneurs accusés de conjuration, suborna lui-même des témoins qui déposèrent qu'ils l'avoient entendu parler contre l'empereur. Et comme le patriarche, interrogé, nioit constamment le fait, et ne pouvoit être convaincu, l'empereur engagea secrètement les témoins à confirmer leur déposition en jurant sur la croix. Aussitôt, sans autre preuve, il envoya mettre le scellé sur la porte de la maison patriarchale, et relégua d'abord le patriarche au palais d'Hérée, au-delà du Bosphore; peu de jours après il le fit transférer dans l'île du Prince. C'étoit le 30 août que Constantin fut déposé. Le 16 novembre, l'empereur nomma Nicétas pour remplir sa place, sans observer aucune forme canonique. Ce prince impie et audacieux, plein de mépris pour les lois de l'Eglise, n'en connoissoit aucune que son propre caprice. Le nouveau patriarche, plus indigne encore de cette éminente dignité que n'avoit été Constantin, étoit un eunuque, esclavon d'origine. Occupé dans sa jeunesse au service des femmes, il savoit à peine lire. Cependant, à la recommandation de quelques dames de la cour, le patriarche Constantin lui

avoit conféré la prêtrise, et l'avoit revêtu d'un titre dans l'église des Saints-Apôtres. Ils méritoient tous deux, l'un un tel devancier, l'autre un tel successeur. Nicétas, à son entrée dans le palais patriarchal, montra qu'il étoit digne du choix de l'empereur, en détruisant de magnifiques mosaïques, dont les murailles étoient ornées, et que ses deux prédécesseurs avoient laissé subsister à cause de leur beauté.

An. 767.

Theop. p. 370 et seqq.
Cedr. p. 465, 466.
Niceph. p. 48, 49.
Hist. miscel. l. 22.
Zon. t. 2, p. 110, 111, 113.
Manas. p. 89.
Acta Steph. jun.
Codin. orig. p. 39, 47, 48, 55.
Georg. Hamart.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Marca de concord. l. 3, c. 12.
Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 42, 45 et suiv.
Assemani, bibl. orient. t. 2.

C'étoit cette même sorte de mérite qui faisoit parvenir aux premières dignités de l'empire. Un violent iconoclaste étoit aux yeux de l'empereur capable de tous les emplois civils et militaires. Ce fut par là que Michel Mélissène, frère de l'impératrice Eudocie, obtint le gouvernement de Phrygie, Lachanodracon celui de l'Asie, Manès celui de Galatie. Fidèles ministres des fureurs du prince, chacun d'eux se signala dans sa province par la profanation des églises, la persécution des moines, la destruction des images. Ils arrachoient des sanctuaires les reliques des saints; ils les jetoient dans les égouts ou dans les rivières; ils les faisoient brûler avec des ossemens d'animaux, afin qu'on ne pût en démêler les cendres. Les reliques de sainte Euphémie, martyre, étoient le principal trésor de la ville de Chalcédoine; l'empereur fit jeter la châsse dans la mer, et changea l'église partie en arsenal, partie en un lieu immonde pour recevoir toutes les ordures de la ville. La châsse fut portée par les eaux à l'île de Lemnos, et recueillie par les habitans. Vingt-deux ans après la mort de Copronyme, l'impératrice Irène, qui régnoit alors avec son fils Constantin, fit rapporter ce précieux dépôt à Chalcédoine, et nettoyer l'église, qu'elle rétablit dans son ancien état.

Le patriarche Constantin éprouvoit depuis treize mois dans l'île du Prince les traitemens les plus inhumains. L'empereur apprit que ce malheureux prélat avoit révélé le discours impie qu'il lui avoit tenu sur la

mère de Dieu, et sur lequel il lui avoit recommandé le secret. Outré de colère, il ordonne de le transporter à Constantinople; et, après lui avoir fait donner tant de coups de bâton qu'il ne pouvoit plus se soutenir sur ses pieds, il le fait porter en litière dans l'église de Sainte-Sophie, pour y subir la honte de la dégradation. On le jette sur les marches du sanctuaire; et, en présence du peuple assemblé par ordre de l'empereur, un secrétaire de la cour lit à haute voix un libelle d'accusations, dont il lui frappoit le visage à chaque article qu'il prononçoit. Pendant ce temps-là Nicétas étoit assis sur le trône pontifical, et présidoit à l'ignominieux traitement que recevoit son bienfaiteur. La lecture achevée, Nicétas prit en main le libelle, et, ayant fait porter Constantin dans la tribune de l'église, où plusieurs bras le soutenoient debout pour le montrer au peuple, il y fit monter un de ses suffragans, qui prononça l'anathème, le dépouilla des vêtemens épiscopaux, et, l'apostrophant en termes outrageans, le chassa de l'église en le faisant marcher à reculons.

Le lendemain, jour des jeux du Cirque, on lui arracha la barbe, les sourcils et les cheveux; et, l'ayant revêtu d'une courte robe de laine sans manches, on lui fit traverser le Cirque sur un âne, conduit par son neveu, à qui l'on avoit coupé le nez. Le peuple et les factions l'accabloient d'injures et d'opprobres. Arrivé à l'extrémité de la carrière, on le jette en bas, on le foule aux pieds, on le fait asseoir sur une pierre près de la borne, pour y recevoir, tant que dura le spectacle, les outrageantes railleries des cochers qui passoient devant lui. Après tant d'insultes atroces, il fut mis en prison, où il demeura comme oublié jusqu'au quinzième d'août de l'année suivante. Ce jour fut le dernier de ses souffrances. L'empereur lui envoya deux patrices pour lui demander ce qu'il pensoit de la foi du prince et de la doctrine du concile. Ce foible prélat, encore courtisan

dans son cachot, espérant adoucir ses maux par une réponse flatteuse, s'écria *que la foi de l'empereur étoit sainte, et que le concile avoit établi la saine doctrine. C'est un aveu que nous voulions tirer de ta bouche impure,* dirent aussitôt les patrices; *il ne te reste plus qu'à mourir.* En même temps ils lui prononcèrent sa sentence, et le conduisirent à l'amphithéâtre, où il eut la tête tranchée. Elle fut attachée au milliaire, et servit de spectacle au peuple pendant trois jours. Le cadavre fut traîné au *Pélagium :* c'étoit la place où avoit été une église de Sainte-Pélagie, que l'empereur avoit fait démolir pour en faire le lieu funeste où l'on jetoit les corps des criminels après leur supplice, comme il avoit fait abattre l'église de Saint-André au-delà du golfe, et l'avoit changée en une place pour les exécutions. C'est ainsi que ce prince farouche récompensa le patriarche d'avoir sacrifié sa foi et sa conscience pour autoriser les impiétés de son maître. Ce fut à cette affreuse tragédie que se terminèrent ces caresses et ces fêtes dont le prince avoit couronné les criminelles complaisances de son évêque; traitement d'autant plus barbare, que l'infortuné prélat avoit contracté avec lui une affinité spirituelle selon l'usage de ce temps-là, en baptisant deux de ses fils.

Cependant le bruit des merveilles que Dieu opéroit par le ministère d'Etienne, exilé dans l'île de Proconèse, avoit alarmé l'empereur. Peut-être lui eût-il pardonné ses miracles; il en auroit été quitte pour les contredire sans examen; mais Etienne convertissoit ceux qu'il guérissoit : c'est ce qui avoit déterminé le prince à le faire amener à Constantinople. Il voulut l'interroger lui-même; et comptant beaucoup sur la force de sa dialectique et sur ses lumières théologiques, que les évêques de cour admiroient, il entra en dispute avec le saint abbé, qui détruisoit d'un seul mot les longs et pénibles raisonnemens de l'empereur. Enfin Constantin, s'étant avancé jusqu'à dire

qu'on pouvoit fouler aux pieds les images de Jésus-Christ sans offenser Jésus-Christ même, Etienne s'approchant de lui, et lui montrant une pièce de monnoie qui portoit son image et celle de son fils : *Je puis donc,* dit-il, *traiter de même cette pièce de monnoie sans manquer au respect que je dois aux empereurs ;* et l'ayant jetée par terre, il marcha dessus. Les courtisans témoins de cette hardiesse se jetoient déjà sur lui pour le mettre en pièces ; mais l'empereur les arrêta, et le fit conduire à la prison du prétoire, avec ordre de lui faire son procès selon les lois pour avoir outragé l'image de l'empereur.

Etienne trouva dans la prison trois cent quarante-deux moines, qui portoient tous les marques des tourmens qu'ils avoient déjà soufferts, et qui attendoient leur dernière sentence. Bientôt la prison devint un monastère ; quantité d'habitans venoient se rendre auprès d'eux ; on passoit les nuits à psalmodier ; l'exemple de ces pieux athlètes faisoit de vives impressions sur les gardes et sur les geôliers mêmes. On en avertit l'empereur, qui étoit alors à boire et à jouer de la lyre au milieu de ses courtisans dans une galerie du palais ; il célébroit ce jour-là, à la manière des païens, la fête de Bacchus. Il passe aussitôt des excès de la joie à ceux de la fureur ; il ordonne de transporter Etienne au-delà du golfe, et de le faire mourir dans la place de Maure. Le saint étoit déjà en chemin, lorsque l'empereur, faisant réflexion que ce seroit pour Etienne un supplice trop doux que d'avoir la tête tranchée, envoya un contre-ordre et le fit ramener en prison. Le soir, étant à table, il charge deux frères, officiers du palais, d'aller au prétoire et de faire expirer Etienne sous le bâton. Au lieu d'exécuter cet ordre cruel, ils se prosternent aux pieds du saint abbé et lui demandent sa bénédiction. De retour au palais, ils disent qu'ils ont laissé Etienne expirant. Constantin, charmé de ce faux rapport, se livre à la joie et continue

son festin. Mais le lendemain matin, 28 novembre, ayant appris qu'on l'avoit trompé, il entre dans une violente colère; et courant comme un forcené au travers des appartemens du palais, il crie *qu'il est trahi, qu'il n'est plus empereur, qu'Etienne est sur le trône, et que cet abominable moine* (c'étoit la qualité qu'il joignoit toujours au nom de moine) *brave sous ses haillons la pourpre impériale et toute la puissance de l'empereur. Quoi*, s'écrioit-il, *ne trouverai-je donc personne qui me défasse de ce rebelle et qui me rende le repos!* La rage de l'empereur passe dans le cœur des courtisans; ils sortent en foule, poussant d'effroyables cris; ils courent à la prison. Etienne se présente lui-même dans une contenance assurée; on le jette par terre, on attache des cordes aux fers qu'il portoit aux pieds, on le traîne par les rues. Le peuple iconoclaste le frappe de tout ce qui lui tombe sous la main. Enfin les restes de son cadavre déchiré sont jetés dans la fosse du Pélagium. L'empereur entend cet horrible récit avec de grands éclats de rire; et, comme s'il eût remporté une mémorable victoire, il se met à table avec ces meurtriers, trempés du sang d'Etienne.

Une exécution si barbare endurcit encore le cœur de l'empereur, et redoubla sa férocité naturelle. Pierre le Stylite fut traité comme Etienne. Constantinople entière étoit devenue un théâtre de supplices; on ne voyoit de toutes parts que crever les yeux, couper les narines, déchirer à coups de fouets, jeter dans la mer les catholiques. Invoquer la sainte Vierge, ne fût-ce que par une habitude de langage dans un accident imprévu, assister aux offices de la nuit, fréquenter les églises, c'étoit se rendre suspect au prince; il n'en falloit pas davantage pour être mis à la torture, presque toujours suivie de la mort. Les plus célèbres monastères d'hommes et de filles furent donnés pour logement aux soldats. Celui de Saint-Julien fut réduit en cendres avec les moines

qu'on y tint renfermés. Le patrice Antoine, Pierre, maître des offices, les soldats de la garde, étoient à Constantinople les exécuteurs de ces ordres inhumains. Les commandans des provinces se disputoient à l'envi les bonnes grâces de l'empereur par leur acharnement contre les catholiques. Théophane Lardatyre, gouverneur de l'île de Crète, se signaloit entre les autres; mais il le cédoit encore à Lachanodracon, gouverneur d'Asie, le plus sanguinaire de tous les courtisans. Entre une infinité de cruautés dont ce monstre affligea sa province, on raconte qu'ayant renfermé trente-huit moines dans la voûte d'un vieux bain, au pied d'une montagne près d'Ephèse, il en boucha l'entrée et fit miner la montagne, qui les enterra tout vivans.

Le récit de ces horreurs divertissoit Constantin; c'étoient les plus amusans de ses propos de table. Il passoit le temps dans les festins, dans les concerts, dans les danses, dans les entretiens de libertinage. Tandis que tout étoit en pleurs au-dehors, la cour nageoit dans la joie. Le goût du prince, émoussé par l'abus des plaisirs, n'en recherchoit plus que d'extraordinaires. Il y avoit à Constantinople une fille de naissance illustre, nommée Agathe, célèbre par sa beauté. Elle étoit parvenue jusqu'à la vieillesse sans trouver d'époux qu'elle crût digne d'elle. L'empereur se fit un jeu de la séduire, et la combla de richesses. Son caprice excita le mépris, et ses profusions l'indignation publique. La liberté du peuple de Constantinople, opprimée alors par ses princes, s'étoit cependant conservée dans les spectacles; elle alloit même quelquefois jusqu'à l'insolence. Un jour que le prince assistoit aux jeux du Cirque, une mauvaise plaisanterie échappée à un des spectateurs fut répétée par tout le peuple; on s'écria de toutes parts: *Prince, vous faites aussi des miracles; vous avez rajeuni la vieille Agathe.* Ces railleries, qu'il lui falloit dévorer, le couvroit de honte, mais ne le corrigeoient pas. Il s'abandonna même

à ce vice infâme qui fait rougir la nature, et la cruauté vengeoit les intérêts de la débauche. Un de ses trop bons amis, nommé Stratége, touché du remords de ses crimes, s'étant jeté entre les bras d'un saint anachorète nommé Macaire, pour en recevoir les remèdes spirituels, il les fit mourir tous deux sous le faux prétexte de conjuration contre sa personne. Cependant ce prince bizarre, dévôt par accès au milieu des plus affreux désordres, prêchoit à Constantinople. Il composa, dans l'espace de quinze jours, treize sermons, qu'il fit lire au peuple assemblé.

Il n'est point de prince si méchant qui ne fasse quelque bien, surtout dans un long règne. C'est la ressource des panégyristes. On fut redevable à Constantin Copronyme de la réparation de l'aquéduc de Valens, qui avoit autrefois fourni beaucoup d'eau à Constantinople. Il avoit été ruiné par les Abares, du temps d'Héraclius. L'an 767, la sécheresse ayant tari toutes les sources, l'empereur fit venir de la Thrace, de la Grèce et de l'Asie plus de sept mille ouvriers pour rétablir cet aquéduc. Plusieurs sénateurs furent chargés de presser l'ouvrage, dont l'inspecteur-général étoit un patrice. Il fut achevé en peu de temps. Pour éviter les séditions qu'une persécution cruelle pouvoit exciter, et qui s'allument pour l'ordinaire dans le dernier ordre du peuple, il veilla pendant tout son règne à maintenir les vivres à bon marché. Mais ce qui faisoit voir que c'étoit par crainte plutôt que par sentiment d'humanité, c'est qu'en même temps qu'il taxoit à très-bas prix le produit des récoltes, il accabloit d'impôts les possesseurs des terres et leurs fermiers, en sorte qu'ils portoient seuls tout le poids de l'avarice du prince. L'histoire ne dit pas quel moyen employoit Constantin pour éviter les mauvaises suites d'un procédé qui devoit produire l'abandon de la culture et par conséquent la disette. Les Sarrasins firent dans ce temps-là quelques mouvemens.

Le calife Almansor fit attaquer une place forte nommée *Camaque*, sur la frontière d'Arménie ; elle fut si bien défendue, qu'après y avoir passé tout l'été, les Sarrasins se retirèrent avec honte. Ayant entrepris de rebâtir Arsamosate en Arménie, près du fleuve Arsanias, ils furent troublés dans leurs travaux par les troupes romaines de la frontière ; mais lorsqu'elles furent retirées, ils reprirent l'ouvrage avec une nouvelle ardeur ; et cette ville, célèbre dans l'antiquité, se releva de ses ruines.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME. LÉON IV, DIT CHAZARE.

An. 767.

Epist. Steph. III. Aimoin. l. 4, c. 67. Baronius. Pagi ad Baron. Marca de concord. l. 3, c. 12. Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 43. Du Cange, fam. byz. p. 186.

Depuis près de quarante ans les papes tenoient à l'égard des empereurs la conduite la plus équivoque. Leurs démarches furent si couvertes et si artificieusement concertées, qu'on dispute encore aujourd'hui sur l'époque précise de leur indépendance. Toujours soumis en apparence, ils sembloient respecter encore les ordres des empereurs; ils leur écrivoient comme à leurs souverains; ils datoient leurs actes des années du règne de ces princes; ils laissoient subsister à Rome leurs tribunaux, leurs lois, leurs magistrats. Mais en même temps la politique des papes avançoit pas à pas vers son but; ils s'appuyoient d'une protection redoutable aux empereurs : tantôt amis, tantôt ennemis des Lombards, ils séparoient leurs propres intérêts de ceux de l'empire; ils profitoient des usurpations, et se faisoient donner les provinces qui devoient être restituées à leurs maîtres; ils obéissoient encore à leurs princes légitimes, mais ils régnoient déjà dans l'esprit des peuples. Dans le projet qu'ils avoient formé de se soustraire à la domination impériale, ils suivoient habilement cette maxime que l'on a établie au sujet de l'amitié, que, lorsqu'il s'agit de s'en détacher, il ne faut pas la rompre, mais la découdre. Ce manége ne pouvoit échapper aux yeux de l'empereur. Il voyoit que la puissance de

Pépin faisoit toute la force des papes; que, pour les réduire à l'ancienne dépendance, il falloit leur enlever la protection de ce prince, et le mettre dans ses intérêts : il sentoit que le plus grand obstacle qu'il pourroit y rencontrer, étoit la diversité de sentimens en matière de religion; et que, pour obtenir une alliance si avantageuse, il falloit justifier sa doctrine, qu'il ne vouloit pas abandonner. Il envoya donc en France une ambassade de six patrices, accompagnés des plus habiles d'entre les évêques et les prêtres iconoclastes. Les patrices firent à Pépin la demande de sa fille Gisèle pour Léon, fils aîné de l'empereur, et déjà revêtu lui-même du titre d'Auguste. La dot de la princesse devoit être l'exarchat, qui, par ce mariage, sortiroit de la main des papes pour retourner à ses anciens maîtres. Les ecclésiastiques, de leur côté, combattirent fortement le culte des images; ils rejetèrent sur les Latins l'accusation d'hérésie, leur reprochant d'avoir ajouté au symbole le mot *filioque :* car, dès ce temps-là les Grecs commençoient à entrer en contestation avec les Latins sur la procession du Saint-Esprit. Pépin renvoya cette question au concile qui fut tenu à Gentilly près de Paris. Les légats du pape y assistèrent, et soutinrent avec vigueur, en présence du roi, la cause de l'église latine et celle du pape : les raisons et les demandes des Grecs furent également rejetées. M. de Marca soupçonne que ce fut en cette occasion que, pour fermer la bouche aux Grecs sur le domaine temporel du pape, quelques partisans trop zélés du saint-siége fabriquèrent l'acte de donation de Constantin.

Tant d'intrigues et de mouvemens qui préparoient à Rome une révolution prochaine devoient y causer une grande agitation dans les esprits. Aussi la mort du pape Paul, arrivée le 28 juin, fut-elle une occasion de troubles. Il n'avoit pas encore rendu le dernier soupir, que Toton, duc de Népi en Toscane, homme violent

Anast. in Steph. III. *Marian. Scot. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l.* 43,

art. 44, 51. *Murat. annal. t.* 4, *p.* 336. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 1, *p.* 359.

et ambitieux, entra dans Rome, à la tête d'un grand corps de troupes et d'une multitude de paysans armés, avec ses trois frères, Constantin, Passif et Pascal. Il se rendit maître du palais de Latran, fit élire pape son frère Constantin, quoique laïque, força les trois évêques de Palestrine, d'Albe et de Porto, de lui conférer les ordres et de le sacrer évêque de Rome. Constantin se fit prêter serment par le peuple romain, et se maintint sur le saint-siége à main armée. Comme il est plus facile de prendre le langage des dignités que d'en acquérir le mérite, il écrivit aussitôt à Pépin une lettre apostolique, remplie des sentimens d'une profonde humilité; il lui demandoit sa protection et justice du roi des Lombards. Il témoignoit un grand zèle pour les saintes images; il protestoit que le peuple romain l'avoit élevé malgré lui à cette place éminente, dont il se reconnoissoit indigne. Pépin, instruit de ce qui s'étoit passé, ne répondit rien à cet usurpateur hypocrite.

An. 768.

Anast. in Steph. III. *Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l.* 43, *art.* 52, 53, 54. *Giann. hist. nap. l.* 5, *c.* 6. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 1, *p.* 360, 361, 362.

Les désordres dont la mort de Paul fut suivie font assez connoître l'état où la ville de Rome se trouvoit alors. C'étoit une sorte d'anarchie. Le seul respect de l'autorité pontificale contenoit les peuples; et les magistrats impériaux, quoique revêtus de titres légitimes, avoient si peu de pouvoir, qu'il n'en est pas dit un seul mot dans toute l'histoire de ces troubles. La même violence qui avoit mis Constantin sur le saint-siége l'en fit descendre. Treize mois après son intrusion, Christophe, primicier, et son fils Serge, trésorier de l'église, s'étant adressés à Didier pour faire cesser le scandale, reviennent à Rome le 28 juillet avec une troupe de Lombards; ils y sont reçus par intelligence; il se livre un combat où le duc Toton est tué : ses deux frères Passif et Constantin, pape, se réfugient dans une église, et n'en sortent que sur la promesse qu'il ne leur sera fait aucun mal. Un prêtre lombard, nommé Valdipert, à la tête d'une faction, fait élire pape un moine nommé Phi-

lippe. Mais Christophe se déclare contre cette élection tumultuaire; et dans une assemblée régulière du clergé, de la noblesse et du peuple, on choisit un pape, qui prend le nom d'*Etienne* III. On dépose ignominieusement Constantin; on l'enferme dans un monastère. On traite cruellement ses frères et ses partisans. Le peuple se rend en foule dans la basilique de Saint-Pierre; et, ayant fait une confession publique par la bouche de Léonce, secrétaire du saint-siége, il demande pardon à Dieu de ne s'être pas opposé à l'intrusion de Constantin. Cet acte de pénitence est suivi de nouveaux excès. On crève les yeux au tribun Gracilis, ami du pape déposé; on traite avec la même cruauté Constantin lui-même; et on le laisse pour mort dans une place de Rome. Le prêtre Valdipert ne trouve pas plus de grâce auprès de ces forcenés; il meurt bientôt après de ses blessures.

Le nouveau pape avoit à craindre que le roi de France, patrice de Rome, ne lui imputât tant de violences. Pour se conserver une protection si utile au saint-siége, il lui députa le même Serge, qui avoit été avec son père le principal auteur de la révolution. Serge étoit chargé de prier Pépin d'envoyer à Rome quelques évêques pour juger par eux-mêmes de l'indignité de Constantin, de la justice de sa déposition, et pour se convaincre que, si elle avoit été suivie de quelques excès, Etienne n'y avoit eu aucune part. Serge, en entrant en France, apprit que Pépin ne vivoit plus; il étoit mort le 24 septembre: prince politique et guerrier, l'honneur de son siècle, aussi grand et aussi aimable sur le trône qu'il avoit paru l'être lorsqu'il y aspiroit. Charles et Carloman, ses fils et ses successeurs, patrices de Rome comme leur père, et non moins zélés pour le saint-siége, reçurent avec respect les lettres apostoliques, et nommèrent, selon le désir du pape, douze évêques instruits des règles canoniques pour travailler avec le pape à rétablir le calme dans Rome, et à réparer les maux qu'avoient

causés l'élection illégitime de Constantin et sa déposition violente.

An. 769.
Cod. Carolin, epist. 48.
Anast. in Steph. III. *et in Adr.*
Marian. Scot.
Baronius.
Fleury, hist. acclés. l. 43, *art.* 57.
Murat. annal. ital. t. 4, *p.* 340.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 362.

Au mois d'avril suivant le pape tint à Rome un concile, où se trouvèrent ces douze prélats avec plusieurs évêques d'Italie. La déposition de Constantin y fut confirmée, et ses ordinations déclarées nulles. Il fut lui-même amené dans le concile, et parla d'abord avec beaucoup d'humilité, se prosternant aux pieds des évêques et implorant leur miséricorde. Mais, comme il vouloit ensuite se justifier par quelques exemples de laïcs élevés à l'épiscopat, la compassion des prélats se tourna en indignation; ils le chassèrent honteusement de l'assemblée. On brûla ses actes, mais non pas sa personne, comme le dit faussement la chronique de Marianus Scotus. On mit en pénitence tous ceux qui avoient été en communion avec Constantin. On ordonna qu'à l'avenir, pour être élu pape, il faudroit être du moins diacre ou prêtre cardinal, c'est-à-dire attaché à un titre, après avoir passé par tous les degrés inférieurs. On fit plusieurs canons pour régler la forme des élections. Le concile tenu par Constantin Copronyme fut anathématisé; on prononça l'excommunication contre tous ceux qui condamneroient le culte des images: l'empereur ne fut pas nommément excommunié; mais le pape lui fit savoir le résultat du concile.

L'élection régulière d'Etienne et les soins des rois françois sembloient devoir dissiper les troubles dont Rome venoit d'être agitée. Mais cette ville étoit alors dans un état d'altération et de crise où l'on ne pouvoit espérer de repos. Le pape et le roi des Lombards se tendoient mutuellement des piéges, Didier pour retenir les biens du saint-siége envahis par les Lombards, Etienne pour les retirer de leurs mains. L'un et l'autre, s'enveloppant dans une profonde dissimulation, ont jeté sur les faits de ce temps-là un voile presque impénétrable. Je suivrai le récit d'Anastase, auteur barbare et

confus, mais unique pour le détail de ces événemens, et je tâcherai de l'éclaircir par des conjectures qui naissent du sujet. Christophe et Serge, qui s'étoient appuyés du secours de Didier contre le faux pape Constantin et contre ses frères, avoient ensuite encouru la haine de ce prince par leur zèle pour les intérêts du saint-siége. Usant de leur crédit auprès du pape, qui leur étoit redevable de son élévation, ils ne cessoient de le presser d'agir fortement auprès des rois françois pour obliger Didier à rendre les biens usurpés sur l'église de Rome. Didier résolut de les perdre l'un et l'autre. Pour y réussir, il se servit de plusieurs officiers du pape, et surtout de Paul Afiarte, camérier et confident du saint-père. Ces hommes corrompus s'entendirent ensemble pour inspirer au pape des sentimens de défiance et de jalousie contre Christophe et contre Serge. C'étoient des tyrans, disoient-ils, qui, regardant leur maître comme leur créature, prétendoient le tenir dans un perpétuel esclavage.

Ces discours, sans faire sur l'esprit d'Etienne toute l'impression qu'on auroit désiré, y laissoient cependant des soupçons; et les choses étant ainsi préparées, Didier, suivi de quelques troupes, prit le chemin de Rome, sous prétexte de dévotion. Christophe et son fils devinèrent les intentions de ce prince; ils firent venir des troupes de Toscane, de Campanie et de Pérouse, et fermèrent les portes de la ville, résolus d'en disputer l'entrée aux Lombards. Didier vint camper près de l'église de Saint-Pierre, hors de la ville, et envoya prier le pape de venir le trouver. Etienne se rendit au camp des Lombards; et dans cette première entrevue, il ne fut question que de l'affaire des restitutions, sur lesquelles Didier se montroit fort disposé à satisfaire le saint-siége; il en fit même le serment sur le tombeau de saint Pierre. Le pape retourna au palais de Latran, fort content de la conférence. Cependant Paul Afiarte et ses associés tra-

vailloient sourdement à soulever le peuple contre Christophe et Serge. Ceux-ci, bien avertis, assemblent leurs partisans, prennent les armes, et montent au palais de Latran pour se saisir de leurs ennemis. Au bruit que causa l'arrivée de tant de gens armés, le pape vient au-devant d'eux, leur fait de vifs reproches de leur audace, et leur ordonne de sortir. Ils obéissent, et se tiennent dans la ville en état de défense. Le lendemain le pape retourne à la conférence, qui se tint dans l'église de Saint-Pierre. Ce jour-là Didier, changeant de langage, ne parla plus de restitution; il demanda qu'on lui mît entre les mains Christophe et Serge, comme des séditieux qui osoient faire la loi au saint-père. En même temps il fit fermer les portes de l'église, protestant qu'il n'en laisseroit sortir ni le pape ni personne de sa suite qu'on n'eût fait venir ces deux chefs de sédition, auxquels il vouloit, disoit-il, apprendre leur devoir. Le pape envoya deux évêques à la porte de la ville pour signifier à Christophe et à son fils qu'ils n'avoient que deux partis à prendre, ou de se faire moines pour se mettre à couvert de tout soupçon, ou de venir à Saint-Pierre se jeter aux pieds de Didier. Ils n'acceptèrent ni l'une ni l'autre de ces conditions; la première n'étoit pas de leur goût, l'autre étoit trop périlleuse; mais cette démarche du pape les perdit. Le peuple, jugeant que le pape les abandonnoit, se sépara d'eux; leurs parens mêmes se retirèrent et les laissèrent à la merci de leurs ennemis.

Il y avoit désormais moins de sûreté pour eux dans Rome, où Paul Afiarte demeuroit le maître du terrain, que dans le camp des Lombards. Ils prirent donc le parti d'en sortir la nuit suivante, et allèrent à la basilique de Saint-Pierre pour se jeter entre les bras du pape. La garde postée sur les degrés les arrêta et les conduisit au roi. Le pape, qui vouloit les sauver, leur conseilloit de prendre l'habit monastique; à quoi les trouvant peu

disposés, il les laissa dans l'église, et retourna à Rome, dans l'intention de les y introduire pendant la nuit, et de leur procurer une retraite assurée. Leurs ennemis prévinrent ce bon office, et se hâtèrent de les faire périr. Sur le soir, Paul et ses partisans allèrent trouver le roi lombard; et, ayant tenu conseil avec lui, ils enlevèrent de l'église Christophe et Serge, les traînèrent à la porte de la ville, et leur crevèrent les yeux. Christophe en mourut trois jours après.

Une grande partie de ce récit paroît démentie par une lettre d'Etienne à Charles, roi de France. Christophe et Serge y sont dépeints comme deux scélérats qui avoient formé le complot de massacrer le pape; il se plaint vivement de Dodon, que Carloman avoit envoyé à Rome, et qui étoit d'intelligence avec eux; il ajoute que, bien qu'ils eussent mérité la peine qu'on leur avoit fait souffrir, il avoit fait tous ses efforts pour les sauver, et qu'ils avoient été punis sans son consentement et à son insu. Pour Didier, il lui donne des éloges; c'est à lui, dit-il, c'est à son assistance qu'il doit la vie. Ce prince est d'accord avec lui sur les biens de saint Pierre, qu'il a fidèlement restitués. Mais, comme on le voit par la suite des événemens, cette lettre n'est qu'un tissu de faussetés que Didier dicta sans doute lui-même, et qu'il contraignit le pape d'écrire. Comme il redoutoit le ressentiment des princes françois qui chérissoient Christophe et Serge, il leur en fait une peinture affreuse, et les trompe en même temps sur l'affaire de l'Eglise, dont ils épousoient les intérêts.

Pour achever ce qui concerne ce triste événement et n'y plus revenir dans la suite, je rapporterai d'avance quelle fut la fin de Serge et de Paul Afiarte. Serge, enfermé d'abord dans un monastère, fut transféré ensuite dans une loge du palais de Latran, où il demeura plus de deux ans sous la protection du pape. Paul Afiarte, qui jusque-là n'avoit osé le faire périr, voyant le pape

malade et près de mourir, le fit enlever et le mit entre les mains de ses amis, aussi méchans que lui, entre lesquels étoit le duc Jean, frère du pape Etienne. Après l'avoir poignardé et étranglé pendant la nuit, ils l'enterrèrent secrètement près de Rome. Ce meurtre fut découvert et sévèrement puni peu de temps après la mort d'Etienne, sous le pontificat et par les recherches d'Adrien, son successeur. Il en coûta la vie aux plus coupables, dont le chef secret étoit Paul Afiarte.

Pendant la maladie d'Etienne et les huit jours de vacance du siége jusqu'à l'élection d'Adrien, une troupe de séditieux, suscités par Paul Afiarte, qui les faisoit agir sans paroître lui-même, avoit rempli la ville de Rome de trouble et de désordre, chassant les magistrats et les principaux du clergé, ou les renfermant dans des cachots. Adrien, à son avénement, avoit rappelé les bannis, mis les prisonniers en liberté, et rétabli le calme. Mais, ne connoissant pas la noirceur de Paul Afiarte, il l'employoit auprès de Didier pour négocier les restitutions que ce prince promettoit et refusoit tour à tour, selon les conjonctures. Le traître Paul, secrètement vendu au Lombard, au lieu de servir son maître, promit à Didier de lui amener le pape en le traînant par les pieds, s'il ne pouvoit faire autrement. Il étoit en chemin pour revenir à Rome, lorsque l'assassinat de Serge fut découvert. Le pape ordonna aussitôt à Léon, archevêque de Ravenne, de l'arrêter au passage et de le retenir en prison, tandis qu'on achevoit les informations à Rome. Après la punition des assassins, le pape envoya la procédure à Ravenne, avec ordre d'en donner communication à Paul et de lui faire subir interrogatoire. Il avoua son crime; et le pape, en étant informé, manda aussitôt à l'archevêque qu'il n'allât pas plus loin dans cette affaire, mais qu'il renvoyât Paul à Rome, sous la garde du trésorier Grégoire, lorsque celui-ci reviendroit de Pavie, où il étoit allé conférer

avec le roi lombard. Le dessein du pape étoit de sauver la vie à Paul Afiarte, qui ne le méritoit pas; mais le pontife, naturellement bon et compatissant, vouloit lui laisser le temps de faire pénitence de ses forfaits. Il avoit même écrit à l'empereur pour implorer sa clémence en faveur de ce criminel, et pour le prier de se contenter de le tenir en prison perpétuelle loin de l'Italie. Plusieurs de ses complices avoient déjà été envoyés à Constantinople. Mais l'indulgence du pape n'eut aucun effet. L'archevêque de Ravenne, malgré l'ordre qu'il avoit reçu, fit mourir Paul dans la prison, et s'excusa sur ce qu'il n'avoit pu arrêter le cours de la justice, ni sauver un homme convaincu d'un meurtre si atroce; et le pape fut obligé de s'en tenir à de vives réprimandes, qu'il fit à l'archevêque.

Ce récit d'Anastase prouve que le pape reconnoissoit encore l'empereur pour souverain de Rome, et fait même entendre que c'étoient des magistrats impériaux qui rendoient la justice dans cette ville. Constantin cependant sembloit avoir abandonné le soin de son empire pour ne s'occuper que de ses disputes de religion. Mais s'il perdoit beaucoup de ses sujets par la fuite des orthodoxes, qui alloient chercher asile hors de ses états, il en recouvra cette année un assez grand nombre. Les Esclavons, qui exerçoient la piraterie, avoient enlevé quantité d'habitans des îles d'Imbros, de Ténédos et de Samothrace : Constantin en retira deux mille cinq cents, dont il paya la rançon en étoffes de soie. Il fit un échange de prisonniers avec les Sarrasins. Il lui étoit né cette année un quatrième fils d'Eudocie, qu'il nomma Anthime ; et le premier avril il couronna l'impératrice et lui donna le nom d'*Auguste*. Le lendemain, jour de Pâques, les fils qu'il avoit eus d'elle reçurent des titres qui les approchoient du trône : Christophe et Nicéphore, celui de *Césars*, et Nicétas celui de *nobilissime*. Cette solennité fut rendue intéressante par les largesses faites

Theoph. p. 374.
Cedr. p. 467.
Niceph. p. 49.
Hist. miscel. l. 22.
Zon. t. 2, *p.* 112.
Du Cange, fam. byz. p. 126.
Idem, Const. christ. l. 4, *p.* 95.

malade et près de mourir, le fit enlever et le mit entre les mains de ses amis, aussi méchans que lui, entre lesquels étoit le duc Jean, frère du pape Etienne. Après l'avoir poignardé et étranglé pendant la nuit, ils l'enterrèrent secrètement près de Rome. Ce meurtre fut découvert et sévèrement puni peu de temps après la mort d'Etienne, sous le pontificat et par les recherches d'Adrien, son successeur. Il en coûta la vie aux plus coupables, dont le chef secret étoit Paul Afiarte.

Pendant la maladie d'Etienne et les huit jours de vacance du siége jusqu'à l'élection d'Adrien, une troupe de séditieux, suscités par Paul Afiarte, qui les faisoit agir sans paroître lui-même, avoit rempli la ville de Rome de trouble et de désordre, chassant les magistrats et les principaux du clergé, ou les renfermant dans des cachots. Adrien, à son avénement, avoit rappelé les bannis, mis les prisonniers en liberté, et rétabli le calme. Mais, ne connoissant pas la noirceur de Paul Afiarte, il l'employoit auprès de Didier pour négocier les restitutions que ce prince promettoit et refusoit tour à tour, selon les conjonctures. Le traître Paul, secrètement vendu au Lombard, au lieu de servir son maître, promit à Didier de lui amener le pape en le traînant par les pieds, s'il ne pouvoit faire autrement. Il étoit en chemin pour revenir à Rome, lorsque l'assassinat de Serge fut découvert. Le pape ordonna aussitôt à Léon, archevêque de Ravenne, de l'arrêter au passage et de le retenir en prison, tandis qu'on achevoit les informations à Rome. Après la punition des assassins, le pape envoya la procédure à Ravenne, avec ordre d'en donner communication à Paul et de lui faire subir interrogatoire. Il avoua son crime; et le pape, en étant informé, manda aussitôt à l'archevêque qu'il n'allât pas plus loin dans cette affaire, mais qu'il renvoyât Paul à Rome, sous la garde du trésorier Grégoire, lorsque celui-ci reviendroit de Pavie, où il étoit allé conférer

avec le roi lombard. Le dessein du pape étoit de sauver la vie à Paul Afiarte, qui ne le méritoit pas; mais le pontife, naturellement bon et compatissant, vouloit lui laisser le temps de faire pénitence de ses forfaits. Il avoit même écrit à l'empereur pour implorer sa clémence en faveur de ce criminel, et pour le prier de se contenter de le tenir en prison perpétuelle loin de l'Italie. Plusieurs de ses complices avoient déjà été envoyés à Constantinople. Mais l'indulgence du pape n'eut aucun effet. L'archevêque de Ravenne, malgré l'ordre qu'il avoit reçu, fit mourir Paul dans la prison, et s'excusa sur ce qu'il n'avoit pu arrêter le cours de la justice, ni sauver un homme convaincu d'un meurtre si atroce; et le pape fut obligé de s'en tenir à de vives réprimandes, qu'il fit à l'archevêque.

Ce récit d'Anastase prouve que le pape reconnoissoit encore l'empereur pour souverain de Rome, et fait même entendre que c'étoient des magistrats impériaux qui rendoient la justice dans cette ville. Constantin cependant sembloit avoir abandonné le soin de son empire pour ne s'occuper que de ses disputes de religion. Mais s'il perdoit beaucoup de ses sujets par la fuite des orthodoxes, qui alloient chercher asile hors de ses états, il en recouvra cette année un assez grand nombre. Les Esclavons, qui exerçoient la piraterie, avoient enlevé quantité d'habitans des îles d'Imbros, de Ténédos et de Samothrace: Constantin en retira deux mille cinq cents, dont il paya la rançon en étoffes de soie. Il fit un échange de prisonniers avec les Sarrasins. Il lui étoit né cette année un quatrième fils d'Eudocie, qu'il nomma Anthime; et le premier avril il couronna l'impératrice et lui donna le nom d'*Auguste*. Le lendemain, jour de Pâques, les fils qu'il avoit eus d'elle reçurent des titres qui les approchoient du trône: Christophe et Nicéphore, celui de *Césars*, et Nicétas celui de *nobilissime*. Cette solennité fut rendue intéressante par les largesses faites

Theoph. p. 374. Cedr. p. 467. Niceph. p. 49. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 112. Du Cange, fam. byz. p. 126. Idem, Const. christ. l. 4, p. 95.

ment Hermengarde, et il la répudia un an après, sans aucune raison apparente. Aussi ce divorce ne fut-il pas approuvé de la nation françoise, qui regarda long-temps comme illégitime le mariage que ce prince contracta ensuite avec Hildegarde. Mais le roi lombard en eut le cœur ulcéré, et il ne tarda pas à le faire connoître. Carloman étant mort, et Charles s'étant emparé de ses états, il s'empressa de tendre les bras à Gerberge, veuve de Carloman, qui vint avec ses enfans et tous leurs droits chercher un asile à Pavie.

AN. 771.

Theoph. p. 565, 566 et ibi Goar. Cedr. p. 466, 467. Hist. miscel. l. 22. Baronius.

Ce choc de divers intérêts préparoit la guerre en Italie; mais l'Orient étoit le théâtre de deux guerres également animées; l'une contre les défenseurs des images, l'autre contre les Sarrasins. Banacas, général des troupes du calife, dépeuploit les provinces romaines; il reprit Germanicie. Les Romains s'en vengèrent en mettant à feu et à sang l'Arménie mineure. Mais ces ravages causoient moins d'horreur que les violences de Lachanodracon, gouverneur de la petite Phrygie, de la Lydie et de l'Ionie. Ce courtisan impie, voulant flatter son maître en imitant ses fureurs, fit conduire à Ephèse tous les moines et toutes les religieuses de son gouvernement; et, les ayant assemblés dans une plaine voisine où il avoit fait porter quantité d'habits blancs, il fit crier par un héraut : *Que tous ceux qui sont disposés à faire la volonté de l'empereur, quittent tout-à-l'heure le sac lugubre dont ils sont revêtus, qu'ils prennent chacun un de ces habits, et qu'ils choisissent une femme entre celles qui sont ici. Quiconque n'y consentira pas, perdra les yeux et sera relégué en Cypre.* Les bourreaux étoient prêts, et sur-le-champ plusieurs moines préférèrent le supplice à l'apostasie. D'autres manquèrent de courage et obéirent; ils furent comblés de faveurs. Ce méchant homme, résolu d'éteindre entièrement l'ordre monastique, envoya ensuite deux commissaires, tous deux du nom de Léon, l'un son bâ-

tard, l'autre abbé apostat, avec ordre de vendre tous les monastères d'hommes et de filles, les vases sacrés, les métairies et autres biens, de quelque nature qu'ils fussent ; ce qui fut exécuté, et le prix envoyé à l'empereur. Les livres et les ouvrages, tant des moines que des saints pères, furent brûlés, ainsi que les reliques, qu'on arrachoit avec violence du cou de ceux qui les portoient par dévotion. Tout ce que l'impiété armée de la force publique peut imaginer d'insultes, de tortures, de supplices contre des hommes qui n'ont de défense que dans la religion méprisée, fut impunément exercé sur les moines ; en sorte qu'il n'en resta pas un seul dans toute l'étendue du gouvernement de Lachanodraçon. L'empereur l'en félicita comme d'un exploit mémorable ; et les autres gouverneurs, piqués d'émulation, s'efforcèrent à l'envi de mériter les bonnes grâces du prince par les mêmes excès. Cette année 771, Irène avoit donné un fils à Léon le 14 janvier. Cet enfant fut nommé Constantin comme son aïeul, contre l'usage de ces temps-là. Ces Grecs postérieurs, plus superstitieux en ce point que les païens de l'ancienne Grèce, évitoient de donner à un enfant le nom de son père ou de son aïeul encore vivans ; c'étoit, disoient-ils, le substituer à leur place et accélérer leur mort.

Banacas revint en Isaurie l'année suivante ; et après l'avoir ravagée, il assiégea le château de Sycé au bord de la mer. Michel, gouverneur de la grande Phrygie, Manès de Galatie, Bardane de la province du Pont, se réunirent par ordre de l'empereur, et vinrent avec une nombreuse cavalerie fermer le défilé qui donnoit entrée dans la plaine de Sycé. Cette gorge étroite, entre des montagnes escarpées, étoit le passage par où Banacas y avoit pénétré, et le seul par où il pouvoit en sortir. En même temps la flotte de Lycie, commandée par Pétronas, premier écuyer de l'empereur, s'avança jusque dans le port de Sycé, et borda le rivage. Banacas, en-

AN. 772.
Theoph. p. 375.
Hist. miscel. l. 22.

fermé de toutes parts, se crut perdu, et sans autre dessein que de vendre bien cher sa vie, il anima ses soldats et fondit à leur tête sur la cavalerie romaine. Il fut plus heureux qu'il n'espéroit. Le seul cri des Sarrasins mit les Romains en fuite; il en fit un grand carnage, pilla et ravagea tout le pays d'alentour, et retourna en Syrie chargé de dépouilles.

Anast. in Adr.
Pagi ad Baron.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 373.

En Italie, la mort d'Etienne, arrivée le premier de février, fit place au plus grand homme d'état qui eût encore gouverné l'Eglise. Depuis Grégoire III, les papes avoient préparé les voies à leur souveraineté temporelle. Une suite de cinq papes, aussi semblables aux apôtres par la sainteté de leur vie qu'ils en étoient différens par le désir de dominer et par la finesse de leur politique, avoient habilement profité de l'hérésie des empereurs iconoclastes et de l'ambition des rois lombards pour ébranler ces deux puissances et s'élever sur leurs ruines par des progrès constamment suivis, mais couverts et insensibles. Ils s'étoient attaché le cœur des Romains et de toute la nation italienne; ils s'étoient acquis dans les rois de France d'invincibles protecteurs. Devenus possesseurs de l'exarchat, ils ne leur restoit plus qu'un pas à faire pour devenir maîtres de Rome. Adrien acheva ce grand ouvrage; il trouva dans Charlemagne assez de zèle pour sacrifier ses propres intérêts à ceux du saint-siége, assez de force pour foudroyer les Lombards, assez d'éclat pour éclipser l'ancienne splendeur de l'empire. Il prévoyoit que de placer ce prince sur le trône des Césars, c'étoit y élever le siége de saint Pierre. Dès les premiers jours de son pontificat, le roi lombard lui députa pour le féliciter et lui demander son amitié. Adrien répondit *qu'il aimoit tendrement tous les chrétiens, et qu'il souhaitoit ardemment de vivre en paix avec le roi des Lombards. Mais quelle confiance pouvoit-il avoir dans la parole d'un prince qui en avoit manqué tant de fois? Didier avoit-il accompli les ser-*

mens solennels faits à son prédécesseur? Au lieu de rendre ses usurpations, n'avoit-il pas immolé à un injuste ressentiment Christophe et Serge? Ne les avoit-il pas punis cruellement de leur zèle pour le saint-siége? Les députés, ne pouvant répondre à ces justes reproches, lui protestèrent avec serment que le roi étoit disposé à faire pour lui ce qu'il avoit refusé au pape Etienne, et qu'il désiroit sincèrement contracter avec un pasteur si estimable une liaison indissoluble. Adrien nomma deux députés, dont l'un étoit Paul Afiarte, pour terminer les contestations avec le roi lombard. Mais il n'étoit pas encore sorti de Rome, qu'on apprit que Didier venoit de s'emparer de Faënza, du duché de Ferrare, de Comacchio, et des environs de Ravenne, qu'il tenoit comme bloquée, pillant et enlevant toutes les subsistances.

Cette ville, déjà réduite à la disette, implora le secours du pape, qui fit partir les mêmes députés, dont il changea la commission. Il les chargea de reprocher au roi sa perfidie. Didier, après avoir donné l'alarme à Ravenne pendant quelques jours, étoit retourné à Pavie. Il répondit aux députés qu'il n'écouteroit rien qu'Adrien ne vînt en personne conférer avec lui. Son dessein étoit d'obliger le pape à donner l'onction royale aux deux fils de Carloman, auxquels le royaume d'Austrasie appartenoit par le droit de leur naissance. Il se vengeoit par là de l'affront fait à sa fille; il allumoit dans la France une guerre civile qui donneroit à Charles assez d'occupation pour le tenir éloigné de l'Italie, et il enlevoit au pape la protection de ce prince, qui ne lui pardonneroit jamais d'avoir consacré les droits de ses neveux. Mais le pape étoit trop habile pour donner dans le piége : les mêmes motifs qui engageoient Didier à le faire venir à Pavie le détournoient de faire ce voyage. Il refusa constamment de sortir de Rome, et ce fut

alors que la trahison de Paul Afiarte fut découverte, et punie ainsi que nous l'avons raconté.

An. 773.

Eginh. annal.
Anast. in Adr.
Aimoin. l, 4, c. 69.
Baronius.
Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 4.
Giann. hist. nap. l. 5, c. 4.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 355, 358 et seqq.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 374, 375, 376.

Didier ne pouvant attirer le pape à Pavie, s'empara de Sinigallia, de Montefeltro, d'Urbin, de Gubio, et de plusieurs autres places. Bléra, en Toscane, fut surprise et saccagée. Les Lombards, le fer et le feu à la main, s'avancèrent jusqu'à Ocricoli, dont ils se rendirent maîtres. Adrien ne cessoit d'envoyer à Pavie députés sur députés, qui, se jetant aux pieds du roi, le supplioient d'épargner le sang de tant de peuples, et protestoient que le pape se rendroit auprès de lui en tel lieu qu'il voudroit, dès qu'il auroit exécuté la promesse tant de fois réitérée de restituer à l'Eglise les territoires usurpés. Le roi, toujours inflexible, ne répondit que par des menaces d'aller chercher le pape au milieu de Rome, s'il s'obstinoit à s'y tenir enfermé. Le peuple romain, alarmé pour son pasteur et pour son propre salut, travailloit à se mettre en défense. Le pape fit murer plusieurs portes de la ville; il envoya par mer des députés au roi de France pour le conjurer, en qualité de patrice des Romains, d'imiter le zèle de Pépin son père, et d'armer son bras invincible pour la défense de l'Eglise. Il lui représentoit qu'il n'étoit en péril que pour n'avoir pas voulu trahir les intérêts de Charles en faveur des fils de Carloman.

Le roi lombard, informé de cette démarche, sentit qu'il n'avoit point de temps à perdre s'il vouloit forcer le pape à le satisfaire avant que d'avoir sur les bras toutes les forces de la France. Il se mit donc à la tête de son armée, marcha vers Rome, conduisant avec lui la veuve et les fils de Carloman. Pour garder encore quelques mesures, il fit dire au pape qu'il alloit le trouver, puisqu'il ne pouvoit l'engager à venir conférer avec lui. *Il peut s'épargner cette peine*, répondit Adrien, *s'il ne veut auparavant faire satisfaction à l'Eglise. Je*

ne le verrai qu'après ce préalable. En même temps le pape fait venir à Rome toutes les troupes de la Toscane, de la Campanie, du duché de Pérouse, de la Pentapole, pour combattre sous l'étendard de saint Pierre. Il fait transporter dans Rome les ornemens des églises qui étoient hors la ville ; il en fait barricader les portes ; il envoie à Didier trois évêques pour lui défendre, sous peine d'excommunication, à lui et à aucun Lombard, d'avancer d'un pas sur le territoire romain sans sa permission. Didier étoit déjà à Viterbe ; cette menace fit l'effet d'une redoutable armée ; il trembla et reprit le chemin de Pavie.

Tandis que le pape se plaignoit de l'obstination de Didier, Didier donnoit le démenti au pape et protestoit à Charles qu'il avoit rendu tout ce qui appartenoit au saint-siége. Le roi de France, pour s'assurer de la vérité, envoya sur les lieux des commissaires qui, ayant été témoins de la mauvaise foi du roi lombard, allèrent lui en faire des reproches, dont il ne tint aucun compte. Il n'écouta pas davantage les instances et les offres de Charles, qui lui promettoit en dédommagement quatre mille sous d'or, près de deux cent mille francs de notre monnoie. Irrité de tant d'opiniâtreté, Charles résolut de lui arracher par force ce qu'il refusoit à la justice. Il marcha vers Suze à la tête de ses meilleures troupes. Adalgise, que son père avoit envoyé avec une armée pour fermer les passages du mont Cenis, prit l'épouvante et abandonna son camp pendant la nuit. Didier, qui s'étoit avancé avec une autre armée jusqu'à Turin, ne montra pas plus de courage : il s'enfuit à Pavie ; son fils se renferma dans Vérone, la plus forte place de la Lombardie, avec la veuve et les fils de Carloman. Pavie, siége des rois lombards depuis Alboin, fortifiée par ces princes, défendue par Didier même, par les seigneurs lombards et par l'élite des troupes de la nation, ne pouvoit être prise d'assaut. Charles, résolu de la réduire

par famine, l'investit au mois d'octobre, et la tint bloquée pendant huit mois. Dans cet intervalle, la terreur du nom de Charles s'étant répandue en Italie, les villes du duché de Spolette et de la marche d'Ancône se donnèrent au pape, et lui prêtèrent serment de fidélité, tandis que les places situées entre les Alpes et le Pô se soumettoient aux François.

An. 774. Anast. in Adr. Leo Ost. l. 1, c. 12. Aimoin, l. 4, c. 70. Annal. fran. Const. Porphyr. de them. l. 1. Sigeb. chr. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 5. Giann. hist. nap. l. 5, c. 4, 5, 6; l. 6, c. 1, 2, 3. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 358, 359, 361, 363, 366, 367, 370, 371, 372, 385. De vitâ ant. Benev. t. 2, dissert. 2. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 318, 328, 330, 377, 378, 384, 396, 399, 400.

Aux approches de la fête de Pâques, qui tomboit au 3 avril, Charles résolut d'aller célébrer ce saint jour à Rome. Ce sentiment de dévotion étoit sans doute animé par les invitations secrètes du pape, qui brûloit d'envie de consolider par l'appui d'un si grand prince l'édifice encore chancelant de la souveraineté pontificale. Le roi, accompagné des seigneurs de sa cour, entre lesquels étoient plusieurs évêques et plusieurs abbés, prit avec lui un détachement de son armée, traversa la Toscane, et entra dans Rome le Samedi-saint. Le pape l'attendit à la porte de la basilique de Saint-Pierre avec toute la pompe sacerdotale. Le roi baisa humblement tous les degrés; et les deux plus grands personnages qui vécussent alors dans le monde connu s'embrassèrent et entrèrent dans la basilique en se tenant par la main, au travers du clergé et du peuple qui, portant des rameaux, chantoient *béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Le roi, suivi de son cortége, alla se prosterner devant le tombeau de saint Pierre, rendant grâces à Dieu de la victoire qu'il lui avoit accordée sur les Lombards par l'intercession du saint apôtre. Pavie ne pouvant tenir encore long-temps, il se regardoit déjà comme roi des Lombards, et il en prenoit même le titre. Le roi et le pape, s'étant mutuellement assurés l'un de l'autre par un serment, entrèrent dans Rome avec toute leur suite.

Les fêtes furent célébrées avec une pieuse magnificence; et, selon l'usage de ce temps-là, on joignit aux chants solennels de l'Eglise des cantiques de louanges

en l'honneur de Charles. Après avoir ainsi disposé le prince à la bienveillance, le mercredi de Pâques le pape, accompagné de son clergé et des officiers de sa maison, l'ayant conduit à la basilique, lui rappela la donation que Pépin avoit faite au saint-siége dans la personne du pape Etienne ; il fit lire l'acte qui en avoit été dressé dans l'assemblée de Quersi, confirmé par son propre suffrage et par celui de son frère Carloman et de tous les seigneurs françois. Ensuite prenant le ton de l'affection paternelle : « Mon fils (lui dit-il), puisque « Dieu, à la recommandation du saint apôtre, pour le « salut et l'honneur de l'Eglise, vous rend vainqueur « d'une nation usurpatrice et parjure, faites au saint- « siége la justice dont le refus vient d'attirer sur Didier « la colère de Dieu et la vôtre. Achevez le bienfait de « votre père ; remettez l'Eglise en possession de ses pa- « trimoines, que la violence lui a ravis ; et, par un zèle « que le ciel ne manquera pas de récompenser, assurez « sur votre tête deux couronnes, celle que vous venez « de conquérir, et celle que le suffrage de saint Pierre a « fait déférer au grand prince qui vous l'a laissée par « succession. » Charles, touché de ce discours, confirma de nouveau la donation de son père, et y ajouta une plus grande étendue. Il en fit dresser un nouvel acte, qu'il signa et fit signer par les évêques, les abbés et les seigneurs. Il le déposa sur l'autel, promettant avec serment au saint apôtre et au pape Adrien, son successeur, de conserver à l'Eglise la possession des domaines qui y étoient énoncés. Charles en mit de ses propres mains une copie sur le tombeau de saint Pierre ; il en emporta une autre, écrite par un des secrétaires de l'église romaine.

Si l'on en croyoit Anastase et Léon d'Ostie, il faudroit dire que l'Italie entière fut alors cédée aux papes, à l'exception de quelques contrées que possédoient encore les empereurs, et qu'il ne seroit rien resté pour

composer le royaume de Lombardie, auquel prétendoit Charlemagne. Mais il est certain qu'à la donation de Pépin, qui comprenoit l'exarchat et les deux Pentapoles depuis Rimini jusqu'à Gubio, c'est-à-dire ce qu'on nomme aujourd'hui la Romagne et le duché d'Urbin, Charles n'ajouta que les patrimoines de l'église de Rome, répandus dans les duchés de Spolette et de Bénévent, dans la Toscane, dans la Campanie, et ailleurs. C'étoit depuis long-temps le sujet des contestations entre les papes et les rois lombards. Il paroît même, par les sollicitations réitérées d'Adrien, que Charlemagne, qui avoit si vivement pressé Didier de les restituer, ne se pressa pas autant de les rendre lui même lorsqu'il en fut le maître. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui a trompé ces écrivains, qui ont confondu ces patrimoines avec les provinces où ils étoient situés. Les provinces restèrent attachées au royaume de Lombardie. Il est vrai que le pape sembloit avoir alors acquis quelque droit sur le duché de Spolette, dont les habitans s'étoient donnés à lui; mais, ce duché faisant partie des états conquis par Charlemagne, les habitans n'en pouvoient transporter la propriété au pape, qui reconnoissoit lui-même Charlemagne pour son souverain. Aussi cette possession ne fut-elle pas de longue durée. On voit dans la suite que le duché de Spolette appartenoit à Charles, et qu'il faisoit partie du royaume d'Italie. Les ducs de Bénévent demeurèrent maîtres de leur duché; ils se rendirent peu après indépendans, et prirent la qualité de princes. Au reste, le seul monument qui pourroit constater avec certitude l'étendue de la donation de Charlemagne, seroit l'acte même; mais cet acte n'est rapporté par aucun écrivain; il est vraisemblable que l'original et les copies disparurent bientôt, grâce aux partisans des papes, qui ne tardèrent pas à porter leurs prétentions au-delà des bornes fixées par la donation.

Mais s'il s'est trouvé des auteurs qui ont exagéré la

libéralité de Charlemagne à l'égard des papes, il en est aussi qui ont supposé dans le pape Adrien un excès de complaisance envers ce prince. Sigebert a prétendu que, pendant le séjour que Charles fit à Rome, Adrien, embrasé de reconnoissance, tint un synode dans lequel, outre la principauté de Rome, il lui conféra le droit d'élire les papes, et de donner l'investiture des archevêchés et évêchés dans toute l'Italie, sous peine d'anathème, et de confiscation de biens contre ceux qui n'obéiroient pas à ce décret. Mais, si l'on entend par la principauté de Rome la dignité de patrice, Charles en étoit revêtu depuis long-temps. Ce titre le substituoit aux exarques, et lui donnoit dans Rome une autorité réelle, quoiqu'il restât toujours dans cette ville et dans son duché quelques vestiges de la domination des empereurs d'Orient; ils y tinrent leurs officiers, et y furent reconnus pour souverains jusqu'au pontificat de Léon III, successeur d'Adrien. Ce fut alors que tous leurs droits s'éteignirent dans Rome, le sénat et le peuple, de concert avec le pape, les ayant fait passer sur la tête de Charlemagne, qu'ils élevèrent de la dignité de patrice à celle d'empereur romain. Quant à l'élection des papes, on ne voit pas que nos rois aient fait usage d'un droit si précieux, qu'ils n'auroient pas négligé.

Charlemagne ne séjourna que huit jours à Rome, après lesquels il retourna devant Pavie. Il en resserra le blocus, et réduisit la ville à une extrême disette. La peste se joignit à la famine, et le désespoir du peuple, qui menaçoit d'ouvrir les portes aux François, obligea enfin Didier à se rendre à discrétion. Charles ne voulut entendre à aucune autre condition. Il entra triomphant dans Pavie au commencement de juin. Cette prise le rendit maître de tout le royaume des Lombards. Dans cette conquête, plus rapide que l'expulsion des Goths, la valeur de ce grand prince fut secondée de l'autorité et de l'adresse d'Adrien, qui travailloit à lui gagner les

cœurs, tandis que ses soldats forçoient les remparts. Aussitôt après la réduction de Pavie, Charles fit marcher son armée à Vérone, où Adalgise s'étoit renfermé. Ce jeune prince s'y défendit d'abord avec courage; mais, voyant enfin qu'il ne pourroit tenir long-temps contre le vainqueur de son père, il en sortit pendant la nuit avec ses effets les plus précieux. Aussitôt après sa retraite la ville se rendit, et remit entre les mains de Charles Gerberge et ses deux fils. On ignore la destinée de la mère et du fils aîné, nommé Pépin. Le cadet, qui portoit le nom de Siagre, alla ensevelir ses malheurs dans un cloître, d'où l'éclat de sa vertu le tira dans la suite pour le placer sur le siége épiscopal de Nice. L'Eglise l'a mis au nombre des saints.

De retour à Pavie Charles emmena en France Didier, sa femme et sa fille, cette même princesse qu'il avoit épousée et répudiée quatre ans auparavant. Il les relégua d'abord à Liége, d'où ils furent transférés à Corbie. Ce fut là que Didier fit pénitence de cette politique injuste et fausse qui lui avoit fait perdre ses états lorsqu'il pensoit les agrandir. Le royaume des Lombards avoit subsisté deux cent six ans. Le nom de *Lombardie* ne fut pas éteint avec ses rois; non-seulement il demeura au pays qu'avoient possédé les Lombards aux environs du Pô, mais même les ducs de Bénévent donnèrent ce nom aux terres de leur domination qui comprenoit presque tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Dans cette révolution, les empereurs perdirent entièrement l'espérance, qu'ils avoient conservée jusqu'alors, de recouvrer l'exarchat de Ravenne, et les pays dont les derniers rois lombards s'étoient emparés. Il ne leur resta en Italie que les duchés de Naples, de Melphes et de Gaëte, dont ils firent une nouvelle province, à laquelle ils donnèrent aussi le nom de *thème de Lombardie*. Ils conservèrent encore la pointe de l'ancienne Calabre, où sont Gallipoli et

Otrante, et la nouvelle Calabre depuis Cosenze jusqu'à Rhége. La Sicile et la Sardaigne demeurèrent en leur puissance, jusqu'au temps où les Sarrasins s'en emparèrent. Les deux Calabres furent réunies sous le gouvernement du patrice de Sicile, et c'est de là qu'est venue la dénomination des deux Siciles, l'une en-deçà, l'autre au-delà du phare. Les rois de France se réservèrent la souveraineté sur les états accordés au saint-siége; ce qui n'empêchoit pas que le pape n'exerçât dans l'exarchat et dans les deux Pentapoles la juridiction temporelle; il en avoit le domaine utile. Comme il y avoit en Italie des habitans de plusieurs nations, Italiens, Lombards, François, Bavarois, Charlemagne voulut que chacun fût jugé selon les lois de son pays.

Adalgise s'étoit embarqué à Pise pour se réfugier à Constantinople; mais obligé apparemment de relâcher en plusieurs endroits, il n'y arriva qu'après la mort de Constantin. Léon le reçut avec bienveillance, lui conféra le titre de patrice, changea son nom lombard en celui de *Théodote*, lui promit, avec la vanité naturelle aux Grecs, de le rétablir dans ses états, et ne lui donna que de belles paroles. Cependant ce jeune prince entretenoit de secrètes intelligences avec les trois ducs de Frioul, de Spolette et de Bénévent, qui, dédaignant d'obéir à un roi étranger, souhaitoient de relever le royaume des Lombards. Adalgise leur faisoit espérer que l'empereur lui donneroit une flotte et des forces suffisantes pour reconquérir ses états. Les ducs, de leur côté, lui promettoient de tenir leurs troupes prêtes pour le seconder; mais le pape, qui veilloit à maintenir la puissance des François pour conserver la sienne, ayant découvert ce complot, en instruisit Charlemagne. Le roi ne tarda pas à revenir en Italie; et, par une seule bataille, dans laquelle le duc de Frioul perdit la vie, il détruisit cette ligue, et avec elle les espérances d'Adal-

Theoph. p. 378.
Cedr. p. 468.
Hist. miscel. l. 22.
Eginh. annal.
Aimoin, l. 4, *c.* 70, 71.
Giann. hist. nap. l. 6, *c.* 1.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, *p.* 360, 361, 367, 368, 373.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, *p.* 384, 386, 396.

gise. D'autres tentatives, dont nous parlerons dans la suite, ne furent pas plus heureuses.

Theoph. p. 376. Cedr. p. 467. Hist. miscel. l. 22.

Depuis la perte de Ravenne et l'extinction de l'exarchat, les empereurs regardoient avec assez d'indifférence ce qui se passoit dans cette partie de l'Italie : les Sarrasins et les Bulgares occupoient toute leur attention. Ces redoutables ennemis, déjà maîtres des deux extrémités de l'empire, insultoient souvent la capitale même, et faisoient trembler l'empereur jusque dans son palais. Le Sarrasin Alphadal fit une course en Asie, d'où il enleva cinq cents habitans : mais, à son retour, la garnison de Mopsueste, l'ayant surpris dans une embuscade, lui tua mille hommes. Curic, gouverneur du château de Sycé en Pamphylie, étant sorti de sa place, fut enlevé par un corps de Sarrasins. Le même accident arriva dans le même temps à Serge, vice-roi de Cypre. Ces pertes furent réparées par une nouvelle peuplade de chrétiens et de juifs qui abandonnèrent la Syrie pour se réfugier dans l'empire. Ces malheureux fuyoient la cruauté du calife Almansor, qui, étant venu à Jérusalem, faisoit marquer d'un fer rouge sur les mains ceux qui n'étoient pas musulmans.

Theoph. p. 376, 377. Cedr. p. 467. Zon. t. 2, p. 112. Hist. miscel. l. 22.

Le mauvais succès de l'expédition entreprise huit ans auparavant contre les Bulgares sembloit avoir découragé l'empereur. Le naufrage qu'il avoit essuyé lui faisoit craindre le Pont-Euxin comme le tombeau des flottes romaines. Cependant, en cette année 774, il se hasarda encore sur cette mer si orageuse. Il fit voile au mois de mai avec deux mille barques, à dessein d'entrer dans le Danube. En même temps sa cavalerie eut ordre de s'arrêter aux gorges des montagnes, et de pénétrer dans le pays dès qu'il auroit attiré sur lui toutes les forces des Bulgares. Mais la flotte n'étoit encore qu'à Varna, que ce prince inconstant et timide, frappé d'une vaine terreur, ne songeoit plus qu'au retour. Les Bul-

gares, que ces mouvemens avoient effrayés, saisis de la même crainte, vinrent lui demander la paix. Elle fut bientôt arrêtée et confirmée par serment de part et d'autre. L'empereur, en se retirant, garnit de troupes les forteresses qu'il avoit fait bâtir sur cette frontière. Il avoit des espions dans le conseil des Bulgares : au mois d'octobre, il reçut avis que les Bulgares projetoient de détruire une de ces forteresses, nommée Berzétie, et qu'ils se préparoient à y envoyer douze mille hommes. Il y avoit alors à Constantinople des députés des Bulgares. Pour leur cacher son dessein, il publia qu'il alloit marcher contre les Sarrasins. Il assembla une nombreuse armée, et fit passer en Asie ses drapeaux et ses équipages de guerre. Ayant ensuite congédié les députés, dès qu'il les sut rentrés en Bulgarie, il se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes, et fit tant de diligence, que les Bulgares le virent dans leur pays avant que d'avoir appris son départ. Il renversa, comme un torrent, tout ce qu'il rencontra sur son passage, tailla en pièces les douze mille hommes qui assiégeoient déjà Berzétie, fit le dégât dans le pays, enleva grand nombre de prisonniers, et revint à Constantinople chargé de dépouilles et couvert du sang des Bulgares. Il rentra dans le pompeux appareil d'un triomphe, se vantant d'avoir exécuté un si glorieux exploit sans qu'il en eût coûté à l'empire une goutte de sang.

Non content de cette vengeance, il mit en mer, l'année suivante, une nombreuse flotte, sur laquelle il fit embarquer douze mille chevaux. Pour lui, il prit la route de terre avec le reste de sa cavalerie. C'étoit alors toute la force des armées romaines, et, dans l'état de décadence où la milice étoit depuis long-temps, on comptoit pour rien l'infanterie, comme je l'ai déjà remarqué dès le temps de la guerre des Goths. A la hauteur de Mésembrie, la flotte essuya une furieuse tempête, qui la détruisit presque entière ; et l'empereur

AN. 775.

revint à Constantinople sans avoir vu le pays ennemi. Ce qui s'étoit passé l'année précédente faisoit assez connoître à Téléric, roi des Bulgares, qu'il avoit des traîtres dans son conseil. Pour les découvrir, il usa d'un artifice qui lui réussit. Il écrivit à l'empereur *qu'il étoit las de commander une nation indocile ; que les exemples de ses prédécesseurs, massacrés par leurs propres sujets, ne lui faisoient attendre qu'une fin tragique ; qu'il envioit le sort de Sabin, plus heureux à la cour de Constantinople que sur le trône de Bulgarie, et qu'il étoit résolu d'aller passer ses jours auprès de l'empereur ; mais que, pour exécuter ce dessein, il avoit besoin de confidens ; qu'il n'osoit se fier à personne de sa cour, et qu'il supplioit l'empereur de lui mander si les Romains n'avoient pas en Bulgarie quelques amis dont la fidélité et la discrétion pussent l'aider à sauver sa famille et lui procurer une retraite facile et assurée.* L'empereur donna dans le piége ; il lui manda les noms de ses correspondans ; et Téléric les fit mourir dans de cruels supplices.

Theoph. p. 377, 378. Cedr. p. 467, 468. Hist. miscel. l. 22. Zon. t. 2, p. 112, 113. Glycas, p. 284. Joël. p. 177. Niceph. p. 86. Suidas, in Κωνϛαντῖνος. *Menol. Basil, ad 17, Apr. Georg. Hamart. Pagi ad Baron.*

Constantin, confus de son imprudence, partit à la tête d'une armée pour en effacer la honte dans le sang des Bulgares. Mais à peine avoit-il passé Arcadiopolis, éloignée de Constantinople d'environ vingt-cinq lieues, qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. Des charbons qui parurent sur ses jambes lui causèrent une fièvre ardente, que nul remède ne put soulager. Il se fit porter à Sélymbrie, où, ayant été embarqué pour être transféré à Constantinople, il expira dans le vaisseau au pied du château de Strongyle, le 14 septembre, âgé de cinquante-six ans, après en avoir régné trente-quatre, deux mois et vingt-six jours. On dit qu'au milieu des ardeurs cruelles dont il étoit dévoré, il s'écrioit en désespéré qu'il sentoit déjà toutes les fureurs des flammes éternelles ; qu'il ordonna de réparer les injures qu'il avoit faites à la sainte Vierge et aux saints, de

respecter les reliques et les églises, et qu'il recommanda à haute voix à son chambellan Théophane d'avoir soin du secret important qu'il lui avoit confié. Léon, après la mort de son père, ayant voulu savoir de Théophane quel étoit ce secret, apprit que son père avoit caché en terre une somme de cinquante mille livres d'or, qui devoit être employée à l'usage des Césars et du nobilissime. Il l'envoya sur-le-champ enlever, sans en faire aucune part à ses frères, pour qui elle étoit réservée. Constantin fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres ; mais sa mémoire fut tellement et si long-temps en horreur, que quatre-vingts ans après l'empereur Michel III, qui rétablit le culte des images, fit déterrer ses os, et les fit brûler dans une place de Constantinople, destinée au supplice des meurtriers.

Les hérétiques des derniers siècles ne sont pas les premiers qui se soient efforcés vainement de remettre en honneur la mémoire de ce prince impie. Nicéphore, patriarche de Constantinople, né sous son règne, rapporte que les iconoclastes lui donnoient de grands éloges, et que, contredisant effrontément des faits encore récens, ils le représentoient comme un prince heureux, invincible, illustre par de grands exploits. George Hamartole, qui vivoit dans le neuvième siècle, observe que Constantin Copronyme est le héros des ennemis de la religion. Tous s'accordent, dit-il, à le combler de louanges ; tous le donnent pour un prince victorieux et plein de sagesse, fléau des barbares et de la superstition. Mais, selon la remarque de ces deux auteurs, ces éloges sont autant de contre-vérités. Il peut se faire, il est vrai, que la haine publique ait chargé le portrait de ce prince, et que, par une prévention trop naturelle, les orthodoxes persécutés aient donné crédit sans beaucoup d'examen à des bruits populaires ; parmi tant de vices ténébreux, ils en ont cru apercevoir qui n'existoient pas. Je mets dans ce rang ce qu'on lit dans Suidas, que ce

prince étoit Sarrasin dans le cœur; qu'il adoroit Vénus, qu'il lui sacrifioit des victimes humaines, qu'il immoloit des enfans pendant la nuit. Mais sur quelle autorité peut-on se fonder pour contredire les écrivains contemporains qui dépeignent Constantin Copronyme comme un prince livré aux plus sales voluptés; puni de ses débauches, même pendant sa vie, par des infirmités honteuses, par des ulcères qui lui firent perdre plusieurs de ses membres; troublé sans cesse de terreurs qui lui ôtoient le sommeil; brutal à l'égard de ses domestiques, qu'il faisoit déchirer à coups de fouets, dégradant la majesté impériale jusqu'à les frapper lui-même ; inhumain autant qu'injuste, se faisant apporter les membres sanglans des martyrs, et se repaissant de leurs supplices; cruel persécuteur, ennemi de Dieu et des hommes, digne de n'être loué que par ceux qui lui ressemblent ?

Il avoit eu d'Irène Léon, qui lui succéda. Il laissa d'Eudocie, sa troisième femme, cinq fils, Christophe et Nicéphore, qu'il avoit nommés Césars, Nicétas, auquel il donna le nom de *nobilissime*, Anthime et Eudoxe, ou Eudocime, qui reçurent ensuite le même titre de leur frère Léon. L'histoire ecclésiastique fait un grand éloge d'Anthuse, fille de Constantin. Elle conserva la pureté de la doctrine dans laquelle Irène, sa mère, l'avoit élevée. Pendant la vie de son père elle refusa de se marier, et vécut dans la retraite. Après sa mort elle distribua aux pauvres une partie de ses biens; elle en employa une autre à relever les monastères que son père avoit détruits, et à racheter les captifs. Elle donna ses habits pour l'ornement des églises. Sa belle-sœur Irène et son neveu Constantin l'invitèrent en vain dans la suite à vivre à la cour; elle se renferma dans un monastère. Mais ce qui rendra sa mémoire précieuse à jamais, c'est qu'elle donna le premier exemple de ces fondations aussi utiles aux états qu'honorables au

christianisme. Elle fit bâtir et dota richement un hôpital où l'on recevoit les enfans orphelins ou abandonnés de leurs parens : se regardant comme leur mère, elle les visitoit souvent et veilloit à leur entretien. Dès qu'ils étoient en âge d'être instruits, elle mettoit les garçons sous la conduite de quelques sages vieillards, qui les formoient au travail et à la vertu; les filles étoient distribuées dans des monastères, où elle prenoit soin de pourvoir à leur subsistance et ensuite à leur établissement. Elle a mérité dans l'Eglise le titre de sainte, et dans la société civile celui de bienfaitrice de l'humanité.

L'Eglise, depuis long-temps tourmentée par les fureurs de Copronyme, parut respirer au commencement du règne de Léon. Ce prince, âgé de vingt-cinq ans, sembloit vouloir réparer les maux qu'avoit causés le mauvais gouvernement de son père. Il respectoit le culte ancien, il honoroit la profession monastique. Plusieurs siéges métropolitains étoient vacans; il y fit nommer des abbés recommandables par leurs mœurs et par leur doctrine. Les troupes de l'empire se trouvoient dans un aussi grand désordre que les églises; la débauche et la désertion les avoient affoiblies; il resserra les nœuds de la discipline; il leva des recrues dans les provinces mêmes pour compléter les corps qui résidoient dans chacune. L'avarice de son père avoit accumulé de grands trésors; il en fit usage pour gagner les cœurs de ses sujets, sans épuiser les fonds nécessaires aux besoins de l'état.

Theoph. p. 378. Cedr. p. 468. Manas. p. 89. Zon. t. 2, p. 113. Glycas, p. 285.

Son fils Constantin étoit âgé de cinq ans. Le dimanche des Rameaux de l'année suivante 776, tous les seigneurs se rendirent ensemble au palais, et prièrent l'empereur de conférer à son fils le titre d'Auguste. Une foule de peuple qui les avoit suivis les secondoit par ses cris. L'empereur, qui le désiroit plus que personne, feignit de vouloir le refuser, pour les attacher plus fortement

AN. 776. *Theoph. p. 378, 379. Cedr. p. 468. Zon. t. 2, p. 114.*

au jeune prince : *Je n'ai que ce fils*, leur disoit-il; *je souhaite qu'il me succède, mais je désire encore plus qu'il vive heureux et tranquille. Si la Providence abrégeoit mes jours et que je laissasse mon fils en bas âge, peut-être mépriseriez-vous son enfance ; peut-être un nouveau maître, en lui arrachant le sceptre, croiroit encore devoir lui ôter la vie. N'exigez pas de moi que je lui fasse un présent qui pourroit lui être funeste.* Tous s'écrient que, s'ils ont le malheur de perdre Léon, il n'aura jamais d'autre successeur que son fils. Les instances redoublèrent de jour en jour jusqu'au Jeudi-saint. Enfin l'empereur, se rendant à leurs vœux, leur ordonna de s'assembler le lendemain dans le Cirque pour prêter serment au nouveau prince. Jamais on ne vit un concours si unanime. Tout le peuple, sénateurs, soldats, artisans, jurèrent sur la croix qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre empereur que Léon, Constantin et sa postérité, tant qu'elle subsisteroit. Le jour suivant, Léon et son fils, accompagnés des deux Césars et des deux nobilissimes, se rendirent à Sainte-Sophie, et montèrent dans la tribune avec le patriarche, tandis que tous les ordres de l'état déposoient sur l'autel l'acte de leur serment. Alors l'empereur élevant la voix : *Mes frères*, leur dit-il, *vous voyez que je cède à vos désirs ;* et leur montrant Constantin, *n'oubliez jamais que c'est l'Eglise, que c'est Jésus-Christ même qui vous le mettent entre les mains.* Ils s'écrièrent *qu'ils prenoient le fils de Dieu à témoin de la fidélité qu'ils juroient à son fils, qu'ils le conserveroient comme un dépôt sacré, et qu'ils seroient toujours prêts à donner leur vie pour son service.* Le couronnement se fit le matin du jour de Pâques. Au lever de l'aurore, l'empereur se rendit au Cirque ; la couronne fut placée sur un autel qu'on avoit dressé, et, le patriarche ayant prononcé les prières accoutumées, l'empereur la posa lui-même sur la tête de son fils, au milieu des acclama-

tions de tout le peuple. Cette nombreuse assemblée marcha ensuite en bon ordre à Sainte-Sophie, où l'on célébra l'office. L'impératrice Irène y alla séparément avec toute la pompe de la majesté impériale, et se plaça avec sa cour dans les hautes galeries.

Cette brillante cérémonie causoit une extrême joie au peuple, toujours avide de spectacles. Mais elle piquoit la secrète jalousie des Césars. Ils voyoient avec chagrin un enfant de cinq ans les écarter du trône où la foible santé de Léon leur laissoit l'espérance de parvenir. Un mois après, on accusa Nicéphore, le plus ambitieux des quatre frères, d'avoir tramé un complot contre l'empereur, avec plusieurs officiers de la maison impériale. L'empereur, n'osant se charger de ce que la punition pouvoit avoir d'odieux, assembla le sénat et lui mit sous les yeux les preuves de la conjuration. On s'écria qu'il ne falloit point épargner les parjures, qui avoient déjà oublié le serment fait à Constantin de servir fidèlement Léon et son fils. Une flatterie injuste et barbare condamnoit même Christophe, parce que son frère Nicéphore étoit coupable. Léon, au contraire, plus clairvoyant sur son véritable honneur, fit grâce à Nicéphore, parce que Christophe étoit innocent. Il ne voulut pas même verser le sang des conjurés ; il se contenta de les faire raser et battre de verges, et les relégua dans le pays de Chersone pour y être détenus en prison perpétuelle.

Theoph. p. 380. Hist. miscel. l. 23.

Un événement singulier étonna Constantinople, et fit sentir jusqu'où peut aller l'instabilité des choses de la vie. Téléric, roi des Bulgares, qui, deux ans auparavant, avoit joué Constantin en faisant semblant de vouloir se retirer à sa cour, fut obligé, cette année 777, d'exécuter tout de bon ce qu'il avoit alors feint par artifice. Ayant encouru la haine de sa nation, il se crut en danger sur un trône ensanglanté par le massacre de plusieurs rois, et se réfugia auprès de Léon.

An. 777. *Theoph. p. 380. Cedr. p. 468. Hist. miscel. l. 23.*

L'empereur, oubliant la mort cruelle que Téléric avoit fait souffrir aux amis de son père, lui ouvrit un asile, lui fit recevoir le baptême, le créa patrice, et daigna même l'allier à sa famille, en lui faisant épouser la cousine de l'impératrice.

An. 778. *Theoph. p.* 378, 380. *Cedr. p.* 468. *Hist. miscel. l.* 23.

Le calife Mahadi, fils d'Almansor, étoit monté sur le trône la même année que Léon. Aussi guerrier que son père, il ne cessoit de ravager les provinces romaines. Abasbal, un de ses généraux, arriva, dans ses courses, à une caverne où les Romains tenoient enfermés un grand nombre de Sarrasins prisonniers. Il en força l'entrée, et délivra ces malheureux, qui depuis long-temps n'avoient vu la lumière du jour. Othman, fils du calife, se signaloit aussi par le pillage de l'Asie. Pour l'obliger de quitter ce pays, l'empereur fit marcher du côté de la Syrie une armée de cent mille hommes, commandée par quatre généraux sous les ordres de Lachanodracon. Ils assiégèrent Germanicie, et l'auroient prise, si Lachanodracon ne se fût laissé corrompre par l'argent d'Isbal, oncle du calife et gouverneur de la ville. Au lieu de presser le siége, il s'en éloigna pour ravager le pays. Il enleva un grand nombre de Syriens jacobites, qui furent tansportés en Thrace. Etant ensuite revenu devant la ville, il la trouva en état de faire une longue défense. Othman y avoit fait entrer des troupes et des munitions. On ne tira d'autre fruit de cette expédition que la défaite d'un corps de deux mille Sarrasins commandés par cinq émirs qui se firent tous tuer sur la place. Les Romains exagérèrent cet avantage comme un exploit mémorable : on célébra des jeux solennels, auxquels l'empereur et son fils présidèrent avec l'appareil d'un triomphe.

An. 779. *Theoph. p.* 381, 382. *Hist. miscel. l.* 23. *Elmacin, l.* 2, *c.* 4.

On a pu observer, depuis quelques années, qu'on ne retrouve plus dans les Sarrasins cette valeur impétueuse qui, dans l'espace de soixante ans, avoit dompté l'Asie depuis les Indes et l'Afrique jusqu'à l'Océan. Devenus

riches et puissans, ils perdirent beaucoup de cette vivacité bouillante qui les aveugloit sur les dangers. Ils avoient méprisé la vie tant qu'ils en avoient ignoré les douceurs; les charmes de ces riantes contrées qu'ils avoient conquises subjuguèrent leur courage: ces cœurs aussi durs qne le fer de leurs épées s'amollirent par l'usage des plaisirs; l'éclat de la puissance fit naître l'ambition, et celle-ci les guerres civiles, qui les affoiblirent. Cent ans après Mahomet, une armée de cent mille hommes ne portoit pas dans son sein autant de valeur qu'en avoient réuni dix mille soldats du prophète conquérant. Dans les temps dont nous faisons l'histoire, la foiblesse romaine résistoit à la puissance sarrasine, et l'Asie mineure, unique barrière qui restât du côté de l'Orient pour la défense de Constantinople, étoit disputée entre les deux nations avec une alternative de bons et de mauvais succès. Mahadi, pour réparer la honte qu'il avoit essuyée l'année précédente, fit partir une armée nombreuse sous la conduite d'Asan, qui pénétra jusqu'à Dorylée en Phrygie, dont il commença le siége. L'empereur, ne voulant pas exposer ses troupes au hasard d'une bataille, donna ordre à ses généraux de les distribuer dans les places fortes, et d'envoyer seulement quelques détachemens vers Dorylée, pour inquiéter les ennemis, leur couper les convois et les fourrages, et leur enlever les subsistances en faisant le dégât dans le pays. Cette manière de faire la guerre ruina l'armée musulmane. Après dix-sept jours de siége, les vivres manquèrent aux Sarrasins, et le fourrage à leurs chevaux, qui périrent presque tous. Asan se retira vers Amorium qu'il fit mine de vouloir assiéger; mais, ayant reconnu la force de la place, il retourna en Syrie.

Tandis que Mahadi persécutoit cruellement les chrétiens de ses états et faisoit des martyrs, il envoya ses deux fils Haroun et Othman sur les terres des Romains. An. 780.

Il alla lui-même joindre son fils Haroun près d'Alep, et s'arrêta dans les plaines de Dabec. Haroun s'avança jusque dans la province de Pont, où il assiégea une place forte nommée Samalica, qui ne se rendit qu'au bout de trente-huit jours, après avoir été presque entièrement réduite en poudre par les machines de guerre. Othman, suivi de cinquante mille hommes, marchoit en Asie; Lachanodracon, à la tête d'un camp volant, courut à sa rencontre, le défit, et le tua dans le combat.

Theoph. p. 382. Cedr. p. 468, 469. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 114. Glycas, p. 285. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 13. Pagi ad Baron. Fleury. hist. ecclés. l. 44, art. 4. Oriens christ. t. 1, p. 238.

La nouvelle de cette victoire trouva Constantinople en deuil. Léon venoit de mourir le 8 septembre. Quelques mois avant sa mort il avoit rompu le silence qu'il gardoit depuis son avénement au trône sur les disputes de religion. Le patriarche Nicétas, signalé par son zèle à seconder les fureurs de Constantin Copronyme, étoit mort le 6 février; et quelques jours après Paul le lecteur, né à Salamine en Cypre, recommandable par sa science et par sa vertu, avoit été élu patriarche malgré sa résistance. L'hérésie dominoit encore, quoique l'empereur parût tolérer les orthodoxes. Dans l'ordination des évêques on exigeoit d'eux la condamnation du culte des images, et Paul eut la foiblesse d'y souscrire. L'empereur n'avoit jamais renoncé aux sentimens de son père, et, quatre jours après l'élection de Paul, il se déclara iconoclaste et persécuteur. Ayant trouvé deux images dans la chambre de l'impératrice, il entra dans une grande colère, et la traita de fourbe et de parjure. En effet, cette princesse, élevée dans les pratiques de l'église catholique, mais qui ne se fit jamais scrupule de sacrifier à son ambition les devoirs les plus sacrés, avoit juré à Constantin, sur les saints mystères, que jamais elle ne rendroit aucun culte aux images. En vain elle protesta qu'elle n'avoit nulle connoissance de celles qui étoient tombées sous la main de l'empereur; Léon ne voulut rien écouter, et de ce moment il rompit tout commerce avec elle. Ayant découvert que ces images avoient été

apportées par un de ses officiers, nommé Papias, et que cinq autres, entre lesquels étoit le chambellan Théophane, entretenoient l'impératrice dans cette dévotion, il les fit raser, fouetter outrageusement, conduire comme des criminels au travers de la ville, et jeter dans une prison, où Théophane consomma son martyre. Les cinq autres survéquirent à Léon, et achevèrent leurs jours dans les pratiques austères de la vie monastique. Il paroît que Léon n'auroit été ni moins fanatique ni moins cruel que son père; mais il n'eut pas le temps de faire autant de maux. Les débauches de son père avoient sans doute altéré dans ses veines la qualité du sang; il fut attaqué du même mal, et mourut d'une mort encore plus subite. La circonstance fit penser que c'étoit l'effet d'une punition divine. Il recherchoit avec passion les pierreries. Ebloui de l'éclat de celles dont étoit enrichie la couronne placée par Maurice au-dessus de l'autel de Sainte-Sophie, comme il assistoit à l'office le 8 septembre, il fit détacher cette couronne, la mit sur sa tête, et l'emporta dans son palais. Il sortit aussitôt de son front des charbons pestilentiels, qui lui causèrent une fièvre ardente, dont il mourut le même jour. Il étoit âgé de trente ans, et avoit régné cinq ans moins six jours.

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGÉNÈTE. IRÈNE.

AN. 780. Theoph. p. 383. Cedr. p. 469. Zon. t. 2, p. 114. Hist. misc. l. 23. Joël. p. 178.

CONSTANTIN, qui succédoit à son père, n'étoit que dans sa dixième année. Il n'avoit aucun secours à espérer de ses oncles, plus jaloux de son pouvoir qu'attachés à sa personne. Mais il avoit une puissante ressource dans le génie de sa mère Irène, dont les talens, ensevelis jusqu'alors dans l'ombre du palais, se développèrent avec éclat lorsque la mort de son mari et le bas-âge de son fils la mirent à la tête des affaires. Cette princesse, exempte des foiblesses de son sexe, eut tous les vices que peut produire l'ambition, sentiment vif et violent qui étouffa dans son cœur ceux de la nature. Insensible à tout autre plaisir qu'à celui de commander, elle songea moins à rendre son fils capable de régner qu'à régner elle-même; elle ne lui soutint la couronne sur la tête que pour ne pas la laisser échapper de ses propres mains : dès qu'il voulut la porter seul, et s'affranchir de la dépendance, elle le sacrifia avec la barbarie d'une marâtre. Quarante jours après la mort de Léon, la même jalousie qui avoit éclaté contre Constantin dans le temps qu'il avoit été nommé Auguste produisit une nouvelle conjuration. Quatre grands officiers de l'empire, avec plusieurs sénateurs, formèrent le complot de mettre Nicéphore sur le trône. Ils furent découverts, rasés, battus de verges, et relégués en diverses provinces. Irène

s'assura de Nicéphore et de ses frères par un châtiment bizarre et scandaleux, qui n'en outrageoit pas moins la religion, quoiqu'une aveugle politique l'eût mis depuis long-temps en usage : parce qu'elle les crut criminels, elle les fit prêtres pour leur ôter l'espérance de régner. Condamnés au sacerdoce, ils furent forcés d'en faire les fonctions le jour de Noël de cette année. Elle assista elle-même à cette cérémonie avec son fils, en grand appareil, et remit solennellement sur l'autel de Sainte-Sophie la couronne que Léon en avoit enlevée.

La disgrâce où elle étoit tombée à la fin du règne de son mari faisoit assez connoître ses sentimens en matière de religion. Cependant, comme le sang des martyrs versé par Copronyme fumoit encore, et que la plupart des évêques orientaux, précipités dans l'erreur par une lâche politique, y étoient retenus par la honte de se dédire, elle n'osa se déclarer ouvertement au commencement de sa régence. Elle se contenta de suspendre toute poursuite contre les orthodoxes, et de les favoriser secrètement. Une prétendue découverte occupoit alors Constantinople et faisoit grand bruit dans tout l'Orient. En creusant une fosse près de la longue muraille, on avoit déterré un tombeau dans lequel étoient les ossemens d'un homme de grande taille, avec cette inscription gravée sur la pierre : *Le Christ naîtra de Marie vierge ; je crois en lui : soleil, tu me reverras sous le règne de Constantin et d'Irène.* On se persuada que c'étoit une prophétie antérieure à la naissance du Sauveur. Ces fraudes, qu'on appelle pieuses, se mirent à la mode dans ces siècles d'ignorance; effets d'un zèle stupide qui pourroit servir au mahométisme, mais qui déshonore une religion divine établie sur les fondemens inébranlables de la vérité et pleine de mépris pour l'imposture.

An. 781.
Theoph. p. 383, 384.
Cedr. p. 469.
Hist. miscel. l. 23.
Zon. t. 2, *p.* 115.
Glycas, p. 285.

Irène voyoit avec regret l'Italie presque entière perdue pour l'empire. Trop foible pour l'arracher des mains

Theoph. p. 384.

Cedr. p. 469, 470. *Hist. miscel. l.* 23. *Zon. t.* 2, *p.* 115. *Aimoin, l.* 4, *c.* 78. *Annal. fran. Poëta saxon. Du Cange, fam. byz. p.* 126. *Pagi ad Baron. Murat. annal. d'Ital. t.* 4, *p.* 379. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 1, *p.* 402, 436.

de Charlemagne, elle entreprit de recouvrer par la politique ce qu'elle ne pouvoit regagner par les armes. Les Napolitains disputoient au pape quelques terres du patrimoine de saint Pierre; Adrien eut recours à Charlemagne, qui vint à Rome passer les fêtes de Pâques de cette année 781. Le pape lui fit de grandes plaintes des Grecs, qui, naviguant, disoit-il, sur les côtes occupées par les Lombards, en achetoient des esclaves chrétiens qu'ils alloient vendre aux Sarrasins; ce qui l'avoit obligé de faire brûler dans le port de Centumcelles plusieurs vaisseaux grecs, et d'en retenir l'équipage en prison. Il se plaignoit de plus que les Grecs, encore maîtres d'une partie de l'Istrie, eussent arraché les yeux à l'évêque Maurice, chargé d'exiger en ce pays la restitution du patrimoine de saint Pierre: il le prioit de rétablir Maurice dans son église. Une conjoncture favorable autant qu'inattendue mit Charles en état d'obtenir des Grecs tout ce qu'il voulut, et de satisfaire le pape. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il reçut d'Irène une célèbre ambassade. Deux des principaux officiers de la cour de Constantinople vinrent lui demander Rotrude, l'aînée de ses filles, pour le jeune empereur. On ignore quelles étoient les conditions de ce mariage, et je n'ose assurer que la dot de la princesse dût être la même que celle qui avoit été stipulée pour Gisèle, fille de Pépin; la puissance des papes avoit depuis ce temps-là jeté de trop profondes racines, et Adrien tenoit trop fortement tout ce qu'il possédoit pour consentir à se dépouiller de l'exarchat de Ravenne en faveur de cette alliance. Mais il est certain qu'Irène y cherchoit son intérêt, et que ses vues ne pouvoient porter que sur l'Italie. Charlemagne accepta la proposition; la princesse, âgée de huit ans, fut fiancée, et le traité confirmé par des sermens mutuels. On laissa auprès de Rotrude l'eunuque Elisée pour lui enseigner la langue grecque et les usages de la cour où elle devoit régner. Une mosaïque, qui subsiste

encore dans le palais de Latran, fait soupçonner à quelques écrivains qu'Irène, en cette occasion, tant pour sauver l'honneur de l'empire que pour flatter Charlemagne et le disposer au mariage qu'elle proposoit, lui conféra par un acte authentique la qualité de patrice de Rome, qu'il prenoit déjà sans l'agrément de l'empereur.

Après s'être assurée, du côté de l'Occident, par une alliance si avantageuse, Irène tourna ses regards sur la frontière orientale; et, pour arrêter les courses continuelles des Sarrasins qui menaçoient d'envahir l'Asie entière, elle fit partir au mois de juin toutes ses troupes sous le commandement de l'eunuque Jean, garde du trésor. Les Sarrasins, sous la conduite de Québer, étoient déjà en Arménie. Les deux armées se rencontrèrent près du château de Mélus, et se livrèrent bataille. Les Romains demeurèrent vainqueurs, et obligèrent les ennemis de regagner la Syrie.

Theoph. p. 383.
Cedr. p. 469.
Hist. miscel. l. 23.
Zon. t. 2, *p.* 115.
Ortel. in Melus.

Dès le mois de février de l'année précédente, Irène avoit envoyé en Sicile, en qualité de gouverneur, Elpide, qui avoit déjà occupé cette place. Elle apprit, deux mois après, que ce magistrat étoit entré dans le complot des Césars, et qu'il continuoit dans sa province de cabaler en leur faveur. Elle envoya aussitôt l'écuyer Théophile pour se saisir de sa personne, et le transporter à Constantinople; mais les Siciliens s'opposèrent à l'exécution de ces ordres, et se montrèrent disposés à défendre leur gouverneur. L'impératrice fit arrêter sa femme et ses enfans, qu'il avoit laissés à Constantinople; ils furent rasés, battus de verges, et mis en prison. Obligée d'employer la force, Irène équipa une grande flotte, qu'elle fit partir l'année suivante avec l'élite de ses troupes. Elle en donna le commandement à l'eunuque Théodore, patrice et grand homme de guerre, qui fut suivi dans cette expédition par les officiers les plus expérimentés. Il y eut plusieurs combats qui se terminèrent

AN. 782.
Theoph. p. 383.
Zon. t. 2, *p.* 115.
Hist. miscel. l. 23.

à l'avantage de Théodore. Elpide, craignant de tomber entre les mains du vainqueur, recueillit tout ce qu'il avoit de richesses, et s'enfuit en Afrique avec Nicéphore Ducas. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de cette illustre famille, qui, deux cent soixante et dix-huit ans après, monta sur le trône de Constantinople. Elpide se retira chez les Sarrasins, qui non-seulement lui promirent sûreté, mais lui mirent sur la tête la couronne impériale, et le traitèrent toute sa vie comme empereur; titre frivole qui ne le consoloit pas de la perte de sa famille et de sa patrie.

Theoph. p. 384, 385. Zon. t. 2, p. 115. Hist. miscel. l. 23. Elmacin, hist. sarrac. l. 2. Abulfarage.

Les Sarrasins prirent occasion de l'éloignement des meilleures troupes de l'empire pour en attaquer les provinces. Haroun se jeta en Asie avec une armée formidable, et marcha droit à Chrysopolis. Il détacha trente mille hommes qu'il envoya du côté de Sardes sous la conduite de Burnich. En passant par la Phrygie, il y laissa Bunuse avec un corps considérable pour faire le siége de Nacolée. C'étoient trois armées qui désoloient en même temps toute l'étendue de l'Asie mineure. L'impératrice, ayant ramassé ce qui lui restoit de troupes, mit à leur tête Nicétas, qui marcha contre le principal corps que commandoit Haroun en personne. Le fils du calife ne daigna pas se mesurer avec un si foible ennemi; il envoya pour le combattre un de ses généraux nommé Yézid, qui le défit et le tua, l'ayant renversé de cheval d'un coup de pique. Après cette victoire, Haroun, à la tête de quatre-vingt-quinze mille hommes, côtoyant les bords du Sagaris, traversa toute la Bithynie et arriva au Bosphore. Cependant Burnich, étant entré en Lydie, rencontra Lachanodracon, gouverneur de cette province, qui venoit à lui avec une armée de trente mille hommes. Ce combat, livré dans une plaine unie avec des forces égales, devoit décider du prix de la valeur entre les deux nations. Les Romains avoient à leur tête le meilleur général qui fût alors dans

l'empire : aussi la victoire fut-elle long-temps disputée. Enfin Lachanodracon, forcé de céder à l'opiniâtreté sarrasine, prit la fuite, et laissa quinze mille hommes sur le champ de bataille. Cette perte jeta l'alarme dans Constantinople. Burnich venoit avec son armée victorieuse se joindre à Haroun. L'impératrice, redoutant cette réunion, fit partir Antoine, capitaine de ses gardes, qui arrêta Burnich en se postant dans un défilé par où l'ennemi devoit nécessairement passer pour arriver à Chrysopolis. Tout sembloit conspirer au désastre de l'empire; on apprit que Tazatès, gouverneur de Galatie, s'étoit donné aux ennemis. La haine dont il étoit animé contre l'eunuque Staurace l'avoit porté à ce coup de désespoir. Cet eunuque, devenu patrice et surintendant des postes de l'empire, avoit le plus grand crédit sur l'esprit de l'impératrice. Maître de toutes les affaires, il abusoit de son pouvoir. Tazatès, ayant eu le malheur de lui déplaire, ne put souffrir les mauvais services que lui rendoit ce puissant et implacable ennemi. Il se jeta entre les bras des Sarrasins, et se fit mahométan. Mais il ne haïssoit que Staurace, et sous l'habit de musulman il cherchoit à servir sa patrie. Il eut l'adresse de persuader aux Sarrasins que le meilleur parti qu'ils pussent tirer de leurs avantages étoit de faire une paix utile et glorieuse. Haroun fit savoir à l'impératrice qu'il ne refuseroit pas d'écouter des propositions raisonnables. Aussitôt Staurace, Antoine, et Pierre, grand-maître du palais, se rendirent au camp des Sarrasins. Mais, n'ayant pas eu la précaution d'assurer auparavant leurs personnes en demandant un sauf-conduit et des otages, ils furent traités en ennemis et chargés de fers. Haroun, maître des premiers officiers de l'empire, fit la loi à l'impératrice; il ne consentit à la paix qu'à condition qu'on lui paieroit un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or (c'étoit près d'un million de nos livres); qu'on lui pratiqueroit des chemins commodes pour son

retour, et qu'on y planteroit des colonnes pour indiquer la route. Les troubles de la Sicile, qui pour lors n'étoient pas encore apaisés, obligèrent Irène d'accepter ces conditions aussi déshonorantes qu'onéreuses, et les Sarrasins s'en retournèrent avec de riches dépouilles. Haroun, en se retirant, emmena les troupes qui avoient continué jusqu'alors le siége de Nacolée. Tazatès, avec sa famille, le suivit en Syrie.

An. 783. *Theoph. p. 385. Cedr. p. 470. Hist. miscel. l. 23. Baronius. Pagi ad Baron.*

Pendant le règne malheureux de Constantin Copronyme, les Esclavons s'étoient emparés de la Grèce entière. Depuis les frontières de la Macédoine jusqu'au fond du Péloponèse, tout étoit devenu barbare dans ce séjour antique des lettres et des arts. L'impératrice, délivrée de crainte de la part des Sarrasins, tourna ses soins sur cette contrée, à laquelle elle devoit la naissance. Staurace marcha vers Thessalonique avec une nombreuse armée. Il entra dans la Grèce, battit partout les Esclavons, les poussa jusqu'aux extrémités du Péloponèse, et les chassa du pays, qu'il rendit à l'empire. Il revint à Constantinople avec une multitude de prisonniers.

An. 784. *Theoph. p. 385. Zon. t. 2, p. 115. Hist. miscel. l. 23.*

Le favori Staurace, qui n'avoit peut-être prêté à tous ces succès que son nom et sa présence, triompha dans le Cirque, le 7 janvier, avec toute la pompe d'un ministre adoré. Pour assurer la frontière de la Grèce contre les Esclavons, l'impératrice voulut s'y transporter elle-même; et comme il est difficile que le caractère du sexe ne porte pas son empreinte jusque sur les opérations les plus mâles et les plus sérieuses, ce voyage ressembla autant qu'il fut possible à une partie de plaisir. Irène, accompagnée de son fils, escortée de toutes les compagnies de la garde impériale, traînoit à sa suite une troupe de musiciens; ce fut au son d'une éclatante symphonie qu'elle visita les villes de Macédoine. Elle fit réparer Bérée, et lui donna le nom d'*Irénopolis*. Les Bulgares étoient encore plus à craindre que les

Esclavons; l'impératrice, en retournant à Constantinople, prit sa route par la frontière de la Bulgarie, et mit en état de défense Philippopolis et Anchiale.

Peu de temps après son retour, elle fut témoin d'une de ces actions héroïques qui étonnent et édifient l'Eglise entière, parce qu'il est encore moins rare et moins difficile de mériter les places éminentes que de sentir qu'on ne les a pas méritées, et d'avoir le courage de les quitter. Paul, patriarche de Constantinople, étant tombé malade, se démit sans en prévenir l'impératrice, et se retira dans le monastère de Flore. Dès qu'Irène en fut avertie, elle courut avec son fils au monastère. Elle estimoit ce prélat; elle se plaignit qu'il eût si brusquement abdiqué l'épiscopat, dont il remplissoit les devoirs avec tant d'honneur: *Plût au ciel*, répondit Paul en pleurant, *que je ne l'eusse jamais accepté dans un temps où il étoit déchiré par le schisme et soumis à l'anathème!* N'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'impératrice fit agir les plus distingués d'entre les sénateurs. Leurs instances ne purent tirer de lui que ces paroles: *Si vous n'assemblez un concile général pour dissiper l'erreur dont vous êtes aveuglés, il n'y a point de salut pour vous. Et pourquoi donc*, repartirent-ils, *avez-vous signé vous-même ce que vous réprouvez aujourd'hui? Hélas*, répliqua-t-il, *c'est là le sujet de mes larmes: c'est le crime dont je veux faire pénitence. Lâche pasteur, j'ai craint la violence du prince et la vôtre.* Et levant les yeux au ciel: *Pardonnez-moi, Seigneur*, ajouta-t-il, *d'avoir été un évêque muet et timide.* Il mourut peu de jours après, répétant sans cesse ces dernières paroles, et laissa un profond regret à l'impératrice et à toute la ville de Constantinople, qu'il édifioit par ses vertus. Il fut surtout pleuré des pauvres, dont les gémissemens sont le plus éloquent panégyrique d'un évêque. Sa mort fit une forte impression sur le cœur de l'impératrice; à l'exemple de Paul, elle se reprocha son

Theoph. p. 385 et seqq. Cedr. p. 470. Zon. t. 2, p. 116. Hist. miscel. l. 23. Ignat. vita Tarasii. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 24. Oriens christ. t. 1, p. 239.

silence. Elle commença par donner la liberté de disputer pour et contre les images ; il ne falloit plus se cacher pour invoquer les saints; la vérité remonta dans les chaires et se fit entendre dans les églises; les monastères se relevoient et se repeuploient. Irène ordonna que l'on rapportât de Lemnos les reliques de sainte Euphémie.

Pour remplir le siége de la ville impériale, Irène jeta les yeux sur Taraise. Paul, au lit de la mort, avoit déclaré qu'il ne connoissoit personne plus capable de gouverner cette grande église mieux qu'il n'avoit fait lui-même. C'étoit un homme vertueux et savant; il étoit de famille de patrices; fils de George, préfet de Constantinople, et d'Eucratie, recommandable par sa piété. Le père de Taraise avoit éprouvé l'injustice et la cruauté de Constantin Copronyme. C'étoit une fable populaire dans la Grèce, qu'un spectre femelle, nommé Gello, étoit altéré du sang des enfans comme l'ancienne Lamia, et qu'il se servoit pour ce cruel ministère de femmes vivantes qui, devenues invisibles, entroient dans les maisons les portes fermées, et venoient étouffer ces innocens dans le berceau. Plusieurs pauvres femmes étant accusées de ce crime imaginaire, George les renvoya déchargées de l'accusation. Copronyme, entêté de ces folies autant que le dernier du peuple, fit fouetter George après l'avoir dépouillé de la préfecture; ce qui n'empêcha pas son fils, sous le règne de Léon, de s'élever par son mérite à la charge de premier secrétaire de l'empereur et à la dignité de consulaire. Irène, l'ayant fait venir, lui déclara qu'elle le destinoit à succéder à Paul. Taraise, étonné d'une proposition si imprévue, s'excusa d'y consentir, et ne se rendit point aux instances de l'impératrice. Mais, instruite des sentimens du peuple, elle espéroit que la voix publique obtiendroit de Taraise ce qu'il persistoit à lui refuser. Ayant donc assemblé les habitans dans le palais de Magnaure : *Vous savez*, leur dit-elle, *que Dieu nous a enlevé notre pas-*

teur pour le couronner d'une gloire immortelle. S'il eût vécu plus long-temps, nous l'aurions engagé à reprendre, même sous l'habit monastique, le soin de son troupeau. Il s'agit maintenant de lui nommer un successeur qui lui ressemble. A ces mots, un cri général interrompit l'impératrice ; on s'écria de toutes parts : *Taraise, le secrétaire Taraise. Je pense comme vous,* reprit Irène, *mais il refuse cet honneur. Parlez, Taraise,* ajouta-t-elle, *dites-nous les raisons qui vous empêchent de vous rendre aux vœux de vos citoyens et de votre empereur.*

Alors Taraise se présentant sur un balcon du palais : « Chrétiens (dit-il), écoutez un homme que vous ne « désirez pour patriarche que parce que vous ne le con- « noissez pas. Animés des mêmes sentimens que nos « très-augustes empereurs, vous craignez Dieu et vous « ne cherchez que sa gloire : mais Dieu seul voit le fond « des cœurs ; seul il pèse dans une juste balance les ver- « tus et les talens, parce que c'est lui qui les mesure et « qui les donne. Pourrois-je, sans témérité, aspirer à « un ministère dont la hauteur a paru redoutable à cet « apôtre sublime, le confident des secrets du Très-haut, « le spectateur de sa gloire, qui eut Dieu pour maître « et le ciel pour école ? Il trembloit d'être lui-même « réprouvé tandis qu'il travailloit au salut des autres ; « et moi, né dans la poussière du siècle, qui ai tou- « jours rampé sur la terre, emporté sans cesse dans le « tourbillon des emplois séculiers, de quel front ose- « rois-je m'élever au premier dégré du sacerdoce ? Nous « vivons dans un temps d'orage ; vous avez besoin d'un « pilote expérimenté pour gouverner cette église. L'hé- « ritage de Jésus-Christ, fondé sur un roc inébranla- « ble, est malheureusement agité ; nous le déchirons « nous-mêmes par le combat de nos opinions. Tout est « chrétien, tout professe la même foi ; les eaux du bap- « tême coulent sans obstacle et couvrent toute la terre

« depuis l'Euphrate jusqu'aux extrémités de l'Occident. « Mais, dans cette unité de profession, que de contra- « riétés, que de voix discordantes ! L'Occident anathé- « matise l'Orient, l'Orient même est partagé. Combien « d'églises se sont-elles séparées de celle de Constanti- « nople ! A ces maux il n'est qu'un remède ; je le de- « mande à nos très-pieux empereurs, et je présume as- « sez de votre piété pour croire que vous le demandez « tous avec moi. Un concile universel est le seul lien « qui puisse rejoindre le christianisme divisé. Jésus- « Christ, le chef de l'Eglise, se rendant visible par l'au- « guste assemblée des pasteurs, rappellera tous les mem- « bres séparés pour ne plus former qu'un seul corps « dans l'unité de Dieu même. Pour moi, j'ai tant de « confiance dans ces lumières réunies, que je me flatte « qu'elles suppléeroient à la foiblesse des miennes ; je « puiserois à cette source abondante les vertus qui me « manquent ; et dans cette espérance, si nos princes « veulent ordonner la célébration d'un concile, j'accepte « la dignité dont vous m'honorez. Autrement, souf- « frez, mes frères, que je ne m'expose pas à paroître « un jour couvert d'anathème et déjà condamné de- « vant ce juge terrible des mains duquel ni la puissance « des empereurs ni tous les peuples de la terre ne pour- « roient me délivrer. »

Dès qu'il eut cessé de parler, il s'éleva un cri général *qu'il falloit convoquer un concile universel.* Les soldats seuls demeurèrent en silence ; violens iconoclastes, ils avoient servi Copronyme dans ses fureurs, et craignoient un concile qui remettroit en honneur les images qu'ils avoient profanées. Alors Taraise prenant de nouveau la parole : *C'est,* dit-il, *l'empereur Léon qui a commencé à détruire les objets de l'ancienne vénération de l'Eglise : le concile assemblé par son fils ne les a foulés aux pieds que parce qu'il les trouvoit abattus. Aujourd'hui la vérité n'est plus captive. C'est*

à l'Eglise qu'il appartient de décider une question qui intéresse son culte. L'assemblée s'étant ainsi séparée, Taraise fut ordonné patriarche le jour de Noël.

Rien ne lui avoit donné plus d'éloignement pour cette dignité que l'anathème dont le siége de Constantinople étoit chargé depuis long-temps de la part de Rome. Il s'occupa donc sérieusement des moyens de rentrer en communion avec Adrien; il lui envoya ses lettres synodales et sa profession de foi, où il déclaroit sa vénération pour les images. L'impératrice écrivit aussi au pape pour lui faire savoir la résolution qu'elle avoit prise d'assembler un concile. Elle le conjuroit d'y venir en personne, promettant de lui rendre tous les honneurs dus au chef de l'Eglise. S'il ne pouvoit s'y transporter lui-même, elle le prioit d'y envoyer pour légats des hommes sages et éclairés; elle donna même des ordres au gouverneur de Sicile pour recevoir le pape, en cas qu'il se mît en chemin pour Constantinople; mais Adrien n'avoit pas assez ménagé les intérêts des empereurs pour compter sur leur bienveillance. Il reçut Taraise à sa communion, quoiqu'il eût été élu étant simple laïc; mais il lui passoit cette irrégularité en considération de son zèle pour la saine doctrine. Il envoya deux légats qu'il chargea de sa réponse. Dans celle qu'il faisoit à l'impératrice, il justifioit la tradition de l'Eglise sur le culte des images; il en expliquoit la nature; il consentoit au concile : mais il demandoit avant tout que le faux concile tenu par l'ordre de Copronyme fût anathématisé; que l'empereur, l'impératrice, le patriarche et tout le sénat s'engageassent par serment à maintenir la liberté dans le concile, et à traiter les légats avec honneur; que l'empereur fît rentrer sous l'ancienne juridiction les évêques autrefois soumis à l'église romaine; et que les patrimoines de saint Pierre enclavés dans les terres de l'empire, et saisis par Léon et par Constantin, fussent

AN. 785.
Theoph. p. 388, 389.
Anast. in Adr.
Zon. t. 2, p. 116.
Hist. miscel. l. 23.
Baronius.
Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 25, 26.

restitués. Au sujet du titre de patriarche universel attribué à Taraise, il blâmoit fortement cette prétention déjà ancienne des évêques de Constantinople. Le pape n'oublioit pas de proposer au prince l'exemple de Charlemagne, qui s'étoit fait un honneur immortel par ses libéralités envers le saint-siége. Irène, ayant reçu cette lettre, écrivit à tous les évêques de l'empire pour les inviter à se rendre à Constantinople. Les lettres adressées aux patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ne purent leur être rendues : ces églises étoient assujetties à la domination des musulmans, auxquels il étoit dangereux de donner le moindre soupçon d'intelligence avec l'empereur. Les moines de Palestine, s'étant secrètement assemblés, députèrent deux d'entre eux pour représenter dans le concile les trois patriarches. La lettre que ces moines écrivirent à Taraise justifie les soupçons des Sarrasins. Les chrétiens orientaux reconnoissoient toujours l'empereur pour leur souverain ; et, quoique soumis depuis près de cent cinquante ans à la puissance des musulmans, ils les traitoient toujours de tyrans et d'usurpateurs. Un si long esclavage n'avoit rien diminué de leur attachement au saint-siége, non plus qu'à l'empire. *L'absence de nos patriarches et de nos évêques*, disent-ils à Taraise, *étant involontaire et forcée, ne peut empêcher que votre concile ne soit œcuménique ; une pareille absence ne porte aucun préjudice au sixième concile ; le consentement du très-saint pape de Rome, et la présence de ses légats, l'ont mis hors d'atteinte.*

An. 786.
Theoph. p. 389, 390.
Cedr. p. 470.
Hist. miscel. l. 23.
Ignat. vita Tarasii.
Theod. Studit.
Vita Platon.

Cette convocation mit tout l'empire en mouvement. Il restoit encore plusieurs évêques de ceux qui, trente-deux ans auparavant, avoient assisté au concile iconoclaste. Ceux qui étoient morts depuis ce temps-là avoient pour la plupart des successeurs infectés des mêmes erreurs. Tous ces prélats, réunis à Constantinople, se fortifioient les uns les autres dans leur opiniâ-

treté, tenoient des assemblées secrètes, animoient surtout les troupes de la maison impériale. L'ouverture du concile étant fixée au 17 août, la veille au soir les soldats vinrent en tumulte au baptistère de l'église des Saints-Apôtres, où les prélats devoient s'assembler, et forcèrent les portes en criant : *Point d'images ! point de concile ! la mort à quiconque osera donner atteinte au concile célébré par l'ordre de notre défunt empereur.* Cette émeute n'empêcha point les prélats de s'assembler le lendemain. Ils avoient déjà pris séance, et l'impératrice, avec son fils, s'étoit placée dans la galerie des cathécumènes, lorsque les soldats de la garde, excités par leurs capitaines, entrent l'épée à la main, menaçant de mort le patriarche, les évêques et les abbés orthodoxes. L'impératrice envoie les premiers de sa cour pour calmer cette fureur; on les repousse avec insulte. Le patriarche se lève, et se retire dans le sanctuaire avec les prélats qui n'avoient point de part à cette cabale; les autres sortent d'un air triomphant en criant : *Nous sommes vainqueurs !* Ils n'y eut pas néanmoins de sang répandu; on en fut quitte pour des menaces et des injures, et l'assemblée se sépara. Taraise, intrépide et tranquille au milieu de ce tumulte, célébra le saint sacrifice, et retourna au palais épiscopal. Les légats du pape quittèrent Constantinople pour retourner à Rome; mais ils reçurent ordre du pape de s'arrêter en Sicile pour y attendre un temps plus favorable.

Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 44. art. 28. Oriens christ. t. 1, p. 240.

L'impératrice, indignée d'une violence qui outrageoit à la fois la religion et la majesté impériale, résolut de casser sa garde; mais, craignant de porter à une révolte déclarée des esprits si turbulens, elle feignit de se préparer à une expédition contre les Sarrasins. Elle envoya Staurace en Thrace pour en faire venir les troupes, et les disposer à soutenir contre les mutins l'autorité de l'empereur. Lorsque les troupes furent proche de la ville, elle fit passer le Bosphore aux soldats de la

garde ; et, dès qu'ils l'eurent passé, on leur signifia que l'empereur n'avoit plus besoin de leur service, et qu'ils eussent à rendre les armes. Dans l'étonnement où ils étoient, ils obéirent sans résistance. Irène leur renvoya leurs familles et leurs effets avec ordre de se retirer chacun dans leur patrie, et défense de jamais remettre le pied dans Constantinople. Elle se forma une nouvelle garde des troupes de Thrace, et leur donna des commandans dont elle connoissoit la fidélité.

An. 787.
Theoph. p. 390.
Cedr. p. 470, 471.
Hist. miscel. l. 23.
Zon. t. 2, p. 116.
Anast. in Adr.
Vita Theoph.
Vita Tarasii.
Ménol. Basil.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 29 et suiv.

Pour éviter les obstacles que pourroient encore faire naître les iconoclastes, dont le nombre et le pouvoir étoit grand à Constantinople, et pour rendre le concile plus respectable par le lieu même de l'assemblée, l'impératrice le convoqua de nouveau à Nicée, ville célèbre par le premier concile œcuménique qui avoit servi de modèle à tous les autres. Ses lettres de convocation furent envoyées au mois de mai ; et, pendant tout l'été, les évêques se rendirent à Nicée. Taraise, qui devoit présider, quoique dans les sessions il ne fût assis qu'après les légats du pape, y conduisit avec lui plusieurs magistrats illustres par leur piété et par leur doctrine, entre lesquels étoit Nicéphore, alors secrétaire de l'empereur, et dans la suite successeur de Taraise. A ce concile assistèrent deux personnages mémorables, qui n'étoient pas évêques, mais qui furent la lumière des évêques. L'un étoit George, surnommé *le Syncelle*, parce que Taraise l'honora de cette dignité en considération de sa science et de sa vertu : c'est l'auteur d'un célèbre ouvrage de chronologie qu'il publia cinq ans après. L'autre fut Théophane le Chronographe, notre principal guide pour les événemens de l'Orient depuis le commencement de cette histoire. Il étoit né en 758, à Constantinople, de parens illustres. Son père étant mort, sa mère le fiança, dès l'âge de douze ans, à la fille du patrice Léon. Sa mère mourut quelques années après ; et Théophane se trouvant possesseur d'un riche patrimoine,

son beau-père l'obligea de célébrer le mariage. Mais le jour de ses noces, le jeune homme convint avec sa femme de vivre dans la continence. Il désiroit avec ardeur de se renfermer dans un cloître. Le beau-père en fut alarmé ; il s'en plaignit à l'empereur et le pria de s'y opposer. Léon Chazare, qui aimoit Théophane et qui respectoit sa vertu, crut le détourner de son dessein en lui donnant un emploi honorable dans la ville de Cyzique. Théophane s'en acquitta avec succès ; mais les affaires séculières ne refroidirent point sa ferveur. Au commencement du règne de Constantin et d'Irène, il engagea sa femme à se retirer dans un monastère, distribua ses biens aux pauvres et se consacra lui-même à la vie monastique. Appelé au concile, tandis que les autres abbés, ainsi que les prélats, se piquoient à l'envi de s'y rendre en pompeux équipage, Théophane, plus riche autrefois que tous les autres, y vint monté sur un âne, et revêtu de son habit ordinaire, qui n'étoit qu'un sac de poil de chèvre; mais il se distingua par la science, le zèle pour la vérité et l'innocence des mœurs. Il ne mourut que sous Léon l'Arménien, dont il éprouva la cruauté. On vit aussi dans le concile un grand nombre de confesseurs qui avoient souffert sous Constantin Copronyme.

Le concile se tint à Nicée dans l'église de Sainte-Sophie. On y compte jusqu'à trois cent soixante-dix-sept évêques, sans les abbés, les prêtres et les moines. Deux commissaires de l'empereur furent témoins des délibérations; mais ce n'étoit que pour la police et le maintien des règles; le concile fut parfaitement libre. Il y eut huit sessions, dont la première s'ouvrit le 24 septembre, la dernière se termina le 25 octobre. Les évêques tombés dans l'hérésie furent admis après avoir solennellement abjuré leur erreur. Entre les acclamations qui étoient d'usage dans ces assemblées, on donna au jeune empereur le nom de nouveau Constantin, et à Irène celui de nouvelle Hélène. On ré-

tablit le culte des images; on déclara faux et hérétique le concile tenu sous Copronyme; on frappa d'anathème les prélats iconoclastes. La huitième et dernière session se tint dans l'église de Magnaure à Constantinople, en présence d'Irène et de Constantin. On y lut la définition du concile, qui fut signée de l'impératrice et ensuite de son fils. La salle étoit remplie de peuple et de gens de guerre. Pour les instruire de la doctrine de l'Eglise, on fit la lecture des passages des saints pères les plus concluans contre les iconoclastes, et déjà insérés dans les actes. Tous les assistans joignirent leurs acclamations à celles des évêques, et parurent convaincus de la vérité. Les prélats furent renvoyés dans leurs diocèses avec des présens. Les images se relevèrent de toutes parts, et l'on crut ensevelie pour toujours cette hérésie sanguinaire dont le prétexte étoit l'ignorance et la superstition des peuples, et qui étoit elle-même un effet de l'ignorance des empereurs et de la criminelle complaisance des évêques. Les Grecs célèbrent la mémoire de ce concile le 12 d'octobre.

L'Eglise devoit principalement au patriarche Taraise cet heureux retour de la paix et de la concorde. Il avoit été le promoteur du concile, il en fut l'âme, et sa fermeté, mêlée de douceur, ramena les prélats les plus opiniâtres. Le caractère de ce saint prélat étoit la vigueur jointe à une charité compatissante. Il eut occasion de faire usage de ces deux qualités peu de jours après le concile. Le commandant de la garde impériale, qu'on nommoit le *protospathaire*, accusé d'avoir détourné une grande somme d'argent, fut mis en justice. Après avoir subi des questions rigoureuses, renfermé dans une prison, il trouva le moyen de s'évader, et se réfugia dans Sainte-Sophie, au pied de l'autel, qu'il tenoit embrassé. Ses gardes vinrent assiéger le sanctuaire. Le patriarche descendoit lui-même plusieurs fois le jour pour lui apporter à manger, et le conduisoit dehors pour lui don-

ner moyen de satisfaire aux besoins de la nature. Malgré la vigilance de Taraise, les gardes surprirent cet officier, et le ramenèrent au palais. Le patriarche y courut aussitôt ; et comme on lui en refusoit l'entrée, il prononça l'excommunication contre quiconque feroit aucun mal à l'accusé. Cette menace suspendit toutes les rigueurs. On se contenta d'un examen juridique ; l'officier fut reconnu innocent et renvoyé absous.

L'intérêt de l'Eglise et le succès du concile de Constantinople n'occupoient pas tellement le pape qu'il perdît de vue l'agrandissement de sa puissance temporelle. Déjà maître d'une portion de l'Italie, il songeoit à étendre son pouvoir. Les Grecs et les Lombards de Bénévent resserroient ses prétentions ; mais les patrimoines de saint Pierre, répandus dans toutes les provinces, et dont il demandoit sans cesse la restitution, étoient un lien puissant pour entraîner beaucoup d'autres possessions. Il avoit dans Charlemagne un appui assuré ; il souhaitoit ardemment que ce prince poussât au loin ses conquêtes, persuadé qu'il en recueilleroit lui-même le principal fruit. A sa sollicitation, Charlemagne avoit passé pour la troisième fois en Italie, pour forcer Arigise, duc de Bénévent, à le reconnoître pour son souverain. Ce duc, alors en guerre avec les Napolitains, sujets de l'empire, conclut promptement la paix avec eux, pour n'avoir à se défendre que contre les François. Mais, s'étant bientôt aperçu de l'infériorité de ses forces, il prit le parti de traiter avec Charles, se reconnut vassal des rois d'Italie, abandonna Capoue, Arcé, Sora, Arpin, Aquin et Téane. Charles promit de donner ces villes au pape ; et le saint-père, ne laissant passer aucune occasion de s'accroître, obtint encore une nouvelle donation de plusieurs villes de Toscane. Mais on ne sait si ces engagemens furent réalisés. On voit peu de temps après Capoue et les autres villes de la Campanie au pouvoir des princes de Bénévent. Des

Eginh. annal.
Leo. Ost. l. 1, c. 17 ; l. 8, c. 76.
Annal. fran.
Aimoin, l. 4, c. 78, 80.
Regin. chr.
Sigeb. chr.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 44, c. 42.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 386, 392, 393, 395.
Giann. hist. nap. l. 6, c. 5.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 412, 414.

que le roi fut retourné en France, Arigise ne songea qu'à se dédommager de ses pertes. Il excita secrètement les Napolitains à s'emparer de Terracine, que Charlemagne avoit enlevée aux Grecs, pour l'unir au domaine de saint Pierre. Aussitôt le pape implora le secours de Charles, et pria ce prince non-seulement de reprendre Terracine, mais de se rendre maître de Gaëte et de Naples, pour retirer enfin, disoit-il, des mains des *détestables* Grecs les patrimoines de saint Pierre, enclavés dans le territoire de ces deux duchés. Ces affreuses qualifications, que le pape prodiguoit à ceux qui mettoient quelque obstacle à ses désirs, font connoître avec quelle chaleur la cour romaine travailloit à l'avancement de sa domination temporelle. On voit aussi pour la première fois les papes songer à prendre les armes et à mettre des troupes sur pied. Adrien écrivit à Charlemagne que, voyant les Grecs se fortifier dans Gaëte et dans Terracine, et les Campaniens sollicités à la révolte par les Bénéventins, il auroit pensé à envoyer une armée dans ces quartiers, s'il n'eût espéré que le roi, dont il avoit tant de fois éprouvé la bienveillance, retiendroit le duc et les peuples de Bénévent. Il l'avertit en même temps des intrigues qu'Arigise formoit avec l'empereur. En effet, Arigise, aussitôt après la soumission qu'il avoit été forcé de faire à Charlemagne, avoit député à Constantinople pour demander du secours contre les François. Il prioit l'empereur de lui accorder le duché de Naples avec le titre de patrice, et de lui envoyer avec des troupes son beau-frère Adalgise. Il promettoit de prendre l'habillement des Grecs, et de reconnoître l'empereur pour souverain. L'empereur lui envoya deux de ses écuyers pour lui conférer la dignité qu'il demandoit, mais non pas le duché de Naples. Ils lui portoient des habits tissus d'or, une épée, un peigne, et des ciseaux pour se couper les cheveux à la grecque. L'empereur promettoit d'envoyer incessamment Adalgise avec une

armée. Mais, lorsque les députés arrivèrent en Italie, Arigise venoit de mourir ; et son fils Grimoald, alors entre les mains de Charles, ne pouvoit recouvrer ses états qu'en renonçant à toute ligue contraire aux intérêts du roi. Ils traitèrent seulement avec Adelberge, veuve d'Arigise, et avec les seigneurs qu'elle avoit auprès d'elle. Cette princesse, fille de Didier et ennemie des François, fit transporter ses trésors à Tarente, à dessein de s'y retirer avec ses filles, et de favoriser les efforts de son frère et des Grecs, lorsqu'ils débarqueroient en Italie ou en Sicile.

Tant d'intérêts opposés rompirent l'alliance projetée entre Irène et Charlemagne. Le roi, retournant de Bénévent à Rome, avoit reçu à Capoue des ambassadeurs d'Irène. On ne sait pas au juste le sujet de cette ambassade : les auteurs françois prétendent qu'ils venoient demander Rotrude, promise six ans auparavant à leur souverain, et que le roi, mécontent de la mauvaise foi des Grecs, la refusa. Les Grecs font honneur de ce refus à Irène. Cette diversité d'opinions n'est, je pense, fondée de part et d'autre que sur la vanité des écrivains, souvent plus glorieux que les princes mêmes dont ils font l'histoire. Il y a grande apparence que les deux parties y contribuèrent également, et qu'Irène n'étoit pas plus disposée à recevoir Rotrude que Charlemagne à la donner. L'impératrice, qui vouloit régner seule, n'étoit pas d'humeur sans doute de rendre son fils trop puissant par une alliance si redoutable à son ambition ; et Charlemagne aimoit mieux accroître ses possessions en Italie que d'en sacrifier une partie à l'honneur de placer sa fille sur le trône de Constantinople. Le jeune empereur fut le seul qui témoigna du regret. Le caractère impérieux de sa mère lui faisoit sentir le prix de cette alliance. Né avec plus d'esprit que de vigueur et de fermeté, il voyoit ce qu'il avoit à

Theoph. p. 391. Cedr. p. 471. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 115. Eginh. annal. Aimoin. l. 4, p. 78, 80. Baronius.

craindre étant fils d'Irène, et à espérer s'il devenoit gendre de Charlemagne.

An. 788. Theoph. p. 391. Hist. miscel. l. 23. Annal. fran. Eginh. vita Caroli. Regino chr. Sigeb. chr. Aimoin. l. 4, c. 80. Baronius. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 6, c. 4. Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 386, 402, 411. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 422, 424, 426.

Cette rupture fut suivie d'une guerre déclarée. La mort d'Arigise n'avoit pas ôté à Irène l'espérance d'être soutenue par les Bénéventins. Elle équipa donc une flotte qu'elle chargea de troupes; elle mit à leur tête Adalgise, aussi intéressé qu'elle à détruire en Italie la puissance des François, et qui comptoit sur son neveu Grimoald, nouveau prince de Bénévent. Jean le trésorier, qui avoit de la réputation dans la guerre, lui fut donné pour conseil. Théodore, gouverneur de Sicile, eut ordre de venir joindre l'armée sur les côtes de l'ancienne Calabre. Le pape, toujours attentif à ce qui se passoit en Italie, avoit déjà mandé à Charles que deux écuyers de l'empereur, avec Théodore, avoient abordé en Lucanie; qu'ils étoient venus par terre à Salerne le 20 janvier, et, qu'après avoir eu pendant trois jours des conférences avec les principaux des Bénéventins, ils avoient été conduits honorablement à Naples, où ils avoient fait un long séjour. Il concluoit de ces démarches qu'il se tramoit quelque complot entre les Grecs et les Bénéventins; il conseilloit à Charles de ne pas laisser échapper de ses mains Grimoald, qui, succédant à son père Arigise, marcheroit sans doute sur ses pas dans la ligue formée avec les Grecs. Mais le jeune Grimoald avoit déjà toute la ruse et la souplesse d'un vassal ambitieux. Il sut si bien gagner le cœur de Charles, que, malgré les avis du pape, il fut revêtu de la succession de son père. Le pape, obligé alors de changer de ton, écrivit au roi que, s'il lui avoit témoigné de la défiance de Grimoald, ce n'étoit nullement par un sentiment de haine contre ce jeune prince; qu'il n'avoit eu en vue que l'honneur de l'église de Rome, et la défense des donations faites au siége apostolique; qu'on ne lui avoit pas encore rendu justice sur les villes du duché de Bé-

névent, et que Grimoald triomphoit à Capoue, comme s'il eût été préféré au prince des apôtres. Tel étoit l'état de l'Italie, lorsque le pape, bien servi par les émissaires secrets qu'il avoit à Constantinople, instruisit Charles de l'armement qu'on y préparoit. Le roi envoya aussitôt ordre à Hildebrand, duc de Spolette, et à Grimoald, de se mettre en campagne pour combattre les Grecs. Le jeune prince n'avoit pas encore oublié le serment qu'il avoit prêté à Charles; il marcha donc avec ses troupes, et trompa l'espérance d'Adalgise. Vinigise, à la tête des troupes françoises que Charles entretenoit en Italie, commandoit toute l'armée. Il se livra une sanglante bataille où les Grecs furent entièrement défaits. Suivant plusieurs historiens, Adalgise y perdit la vie. Quelques-uns disent qu'il fut fait prisonnier, et mis à mort par les vainqueurs; mais, selon d'autres, ce fut Jean qui éprouva ce malheur; Adalgise, s'étant sauvé du carnage, passa le reste de ses jours à Constantinople, où il mourut de vieillesse. Cette défaite acheva de faire perdre aux Grecs toute espérance de rétablir leurs affaires en Italie. Les suites ne leur furent pas moins fâcheuses que le combat. Pépin, fils de Charlemagne, et roi d'Italie dès l'an 781, déjà maître de l'Istrie, enleva à l'empire la Liburnie. Les Vénitiens étoient sujets de l'empereur: Charlemagne n'usant plus d'aucun ménagement avec l'empire, ordonna au pape de chasser de Ravenne et de la Pentapole tous les marchands vénitiens, et le pape obéit: ce qui prouve à la fois et la seigneurie du pape sur ces pays, et la souveraineté de Charlemagne.

Irène, pour faire oublier à son fils Rotrude, dont il avoit ardemment désiré le mariage, songea à lui donner une autre femme dont l'alliance ne pût lui faire à elle-même aucun ombrage. Elle fit venir d'Arménie une jeune fille nommée Marie, parfaitement belle, mais sans naissance. Elle n'étoit connue que par la réputation de vertu de son oncle Philarète, qui, d'abord fort riche,

Theoph. p. 591. Cedr. p. 471. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 115. Menol. Basil. 2. dec. Du Cange, fam. byz. p. 126.

s'étoit tellement épuisé en aumônes, qu'il en avoit lui-même besoin. La fortune de sa nièce ayant relevé la sienne, il distribua de nouveau aux pauvres les biens qu'il avoit reçus de l'empereur, et ne conserva que sa vertu, qui lui a mérité une place au nombre des saints. Le mariage fut célébré au mois de novembre 788. Mais ni la beauté ni les qualités aimables de Marie ne purent consoler le jeune prince, qui, par son indifférence et par ses mépris, lui fit regretter l'état obscur d'où elle avoit été tirée.

An. 789. Les armes de l'empereur n'étoient pas ailleurs plus heureuses qu'en Italie. Les Sarrasins, ennuyés d'une paix de six ans, se jetèrent en 789 sur les terres de l'empire, et pénétrèrent en Phrygie. Diogène, guerrier de grand courage, qui commandoit dans la province, ayant rassemblé ses troupes et celles des provinces voisines, leur livra bataille. Il y fut tué, et avec lui périrent un grand nombre de soldats et d'officiers considérables. Les Bulgares avoient repris les armes. Philète, duc de Thrace, marcha contre eux, et fut la victime de sa propre négligence. S'étant campé dans le pays ennemi sans aucune précaution pour la sûreté de son camp, il fut surpris, et périt avec une grande partie de ses troupes.

An. 790.
Theoph. p. 391 et seqq.
Cedr. p. 471, 472.
Hist. miscel. l. 23.
Zon. t. 2, p. 117.
Ignat. vita Tarasii.
Manas. p. 90.
Glycas, p. 285.

Le jeune empereur entroit dans sa vingtième année, et n'étoit pas encore sorti de la tutelle de sa mère, qui disposoit seule du gouvernement, sans lui en donner aucune connaissance. Elle ne partageoit le soin des affaires qu'avec le patrice Staurace. Tous les courtisans, tous ceux qui couroient après la fortune, faisoient leur cour à cet eunuque, distributeur de toutes les grâces, collateur de tous les emplois, toujours environné d'une foule d'adorateurs, tandis que le prince étoit abandonné. Constantin, doux par caractère, et qu'une éducation resserrée sous une mère impérieuse avoit rendu timide, rampoit paisiblement dans son palais, et faisoit lui-

même sa cour à Staurace. Mais ses amis, ou plutôt les ennemis du ministre, espérant occuper la même place auprès de lui, le piquèrent de jalousie, et le firent rougir de son inutilité. Pierre, maître du palais, et les deux patrices Théodore et Damien, ne cessoient de lui répéter *qu'il étoit le maître ; que ce grand pouvoir dont sa mère abusoit n'étoit qu'une autorité d'usurpation ; quelle honte de nourrir par sa patience l'insolence d'un vil favori qu'il pouvoit renverser d'un souffle ! En un mot, qu'il cesseroit d'être esclave dès qu'il voudroit être empereur.* Animé par ces discours, il résolut de reléguer sa mère en Sicile et de gouverner par lui-même. Il en étoit à se concerter avec ses confidens, lorsqu'un violent tremblement de terre, arrivé le 9 février, fit fuir de Constantinople tous les habitans, qui allèrent se loger sous des tentes à la campagne. L'impératrice elle-même avec son fils se réfugia hors de la ville au palais de Saint-Mamas, vers la pointe du golfe. Dans ce tumulte universel, les conjurés, prenant moins de précaution, parce qu'ils se croyoient moins observés, donnèrent lieu à Staurace de découvrir le complot, et d'en avertir l'impératrice. Elle fit arrêter tous les domestiques de son fils, entre autres Jean Picride, premier écuyer de l'empereur, et gouverneur des enfans de la famille impériale ; ce qui étoit une dignité permanente dans le palais de Constantinople. Elle les fit tondre, battre de verges, et les relégua en Sicile. Damien, Pierre et Théodore, après avoir reçu le même traitement, furent enfermés, le premier dans le château d'Apolloniade, les deux autres à Constantinople, dans leur propre maison, d'où ils eurent défense de sortir sous peine de la vie. Mais ce qui seroit incroyable de la mère d'un empereur moins absolue et moins violente, et d'un empereur de vingt ans moins foible et moins timide, dans l'emportement de sa colère, elle maltraita elle-même son fils ; et, après l'avoir accablé de reproches injurieux, elle le

tint enfermé dans le palais comme dans une prison. Pendant ce temps-là elle fit jurer aux soldats de la garde que, tant qu'elle vivroit, ils ne recevroient aucun ordre de son fils. Ils n'osèrent refuser ce qu'exigeoit une princesse qui n'épargnoit pas son propre sang pour se faire obéir.

Elle apprit dans ce même temps qu'une flotte de Sarrasins menaçoit l'île de Cypre. Aussitôt elle assembla tout ce qu'elle avoit de vaisseaux, dont elle donna le commandement à deux capitaines. Ils se rendirent au port de Myre en Lycie, et de là, ayant doublé le cap des îles chélidoniennes, ils entrèrent dans le golfe d'Attalie. Les Sarrasins viennent au-devant d'eux; et, après avoir été quelque temps retenus par un calme, le vent étant devenu favorable, ils voguent à pleines voiles vers la flotte romaine. Dès que les impériaux les aperçoivent, ils s'avancent en ligne et livrent bataille. Elle ne leur fut pas heureuse; après avoir perdu plusieurs vaisseaux, ils regagnèrent le port d'Attalie. Ce combat procura la couronne du martyre à un brave officier nommé Théophile, commandant des troupes de Cibyre. Ce guerrier, emporté par son courage, s'étant engagé au milieu de la flotte ennemie, fut pris par les Sarrasins, qui, à leur retour, le présentèrent à Haroun, en faisant l'éloge de sa valeur. Le calife, désirant l'attacher à son service, employa les promesses les plus flatteuses et les plus terribles menaces pour l'engager à se faire mahométan. Enfin, irrité de sa résistance invincible, il lui fit trancher la tête.

Cependant la détention de l'empereur et la rigueur dont sa mère usoit à son égard causoient dans les esprits une fermentation violente. La garde arménienne, qui n'avoit pas encore prêté serment, refusa de le prêter; elle répondit *qu'après la mort de Léon, elle avoit juré fidélité à Constantin et à Irène; qu'elle leur seroit fidèle jusqu'à la mort; mais qu'elle observeroit constamment*

l'ordre prescrit par les lois et par la formule même du serment, et ne souffriroit jamais que, par un renversement sans exemple, le nom d'Irène prévalût sur celui de Constantin. Alexis Musèle, écuyer de l'impératrice et commandant des gardes de nuit, envoyé pour les apaiser, se mit à leur tête; ils chargèrent de chaînes le patrice Nicéphore qui les commandoit. A leur exemple, tous les autres corps de la garde impériale, oubliant le serment qu'ils venoient de prêter à Irène, chassèrent leurs commandans, et déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient pour maître que Constantin. Au bruit de cette émeute, les autres troupes de Thrace et d'Asie accourent à Constantinople : assemblées près de la ville, elles proclament Constantin seul empereur, et menacent d'appuyer leur suffrage par la force des armes. Irène, effrayée malgré son intrépidité naturelle, met son fils en liberté. Il sort de la ville, et va joindre les troupes; il déclare sa mère déchue de toute autorité; il fait jurer aux soldats qu'ils ne reconnoîtront plus Irène pour impératrice. Il confirme à Musèle le commandement de la garde arménienne. Il rentre ensuite dans la ville, fait tondre et battre de verges Staurace, et le relègue dans le Pont; il exile aussi l'eunuque Aëce, premier écuyer et favori d'Irène, et chasse de la cour tous les domestiques de cette princesse. Il la fait sortir de son palais, l'oblige de se retirer dans celui d'Eleuthère, pour y mener, comme personne privée, une vie douce et tranquille. Irène avoit fait bâtir ce palais au bord de la Propontide, et elle y avoit mis en réserve de grands trésors. Le calme, paroissant rétabli, ne fut troublé que par un incendie qui consuma la bibliothèque patriarchale, où l'on gardoit l'autographe des ouvrages de saint Jean-Chrysostôme sur l'Ecriture. Le feu dévora les édifices qui s'étendoient de là, jusqu'au milliaire d'or dans la place de l'Augustéon.

Au mois d'avril suivant, le jeune empereur, voulant An. 791.

Theoph. p. 394. Cedr. p. 472. Zon. t. 2, p. 117, 118. Hist. miscel. l. 23.

sortir de l'oisiveté de son palais pour acquérir de l'expérience et de la réputation dans la guerre, marcha contre les Bulgares. Il entra dans leur pays, dont le roi Cardam vint à sa rencontre. Après une légère escarmouche, que la nuit termina bientôt, les deux armées, également frappées d'une terreur panique, se retirèrent; l'empereur rentra dans Constantinople sans perte et sans gloire. Il ne fut pas plus heureux dans une autre expédition qu'il entreprit au mois de septembre contre les Sarrasins. Il alla camper d'abord près d'Amorium, ensuite à Tarse. De là, s'étant avancé jusqu'à un lieu nommé *les Tours sans eau*, déjà fatigué des opérations militaires auxquelles il n'étoit pas accoutumé, il revint sans avoir vu l'ennemi. S'il en faut croire Cédrène, ces deux essais lui réussirent, il vainquit les Bulgares, et fit beaucoup de prisonniers sur les Sarrasins.

An. 792. Theoph. p. 394, 395. Cedr. p. 472. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 118. Manas. p. 90. Glycas. p. 287.

Irène, accoutumée à commander, se consumoit dans sa retraite. Comme elle n'avoit pas perdu toute espérance, ses créatures ne l'avoient pas encore entièrement abandonnée. Elle employa les principaux de la cour, qui la réconcilièrent avec son fils. Il lui rendit le titre d'impératrice le 15 janvier, quinze mois après l'en avoir dépouillée; et le peuple, qui s'amuse des changemens de scène sur le théâtre de la cour, vit le retour de sa faveur avec autant de joie qu'il avoit vu sa disgrâce. Il n'y eut que les soldats de la garde arménienne qui conservèrent leur haine contre elle. L'empereur les avoit renvoyés en quartier dans la province de Pont, sous le commandement du patrice Théodore, retenant auprès de lui Alexis, qu'il avoit honoré de la qualité de patrice. A la nouvelle du rétablissement de l'impératrice, ils témoignèrent leur mécontentement par des cris tumultueux, redemandant Alexis. Le vif attachement qu'ils montroient pour ce commandant le rendit suspect au prince. Le bruit couroit même que les soldats arméniens vouloient faire Alexis empereur ; ce qui alarma tellement

ce jeune prince, que, sans autre examen, il le fit raser, battre de verges, et renfermer dans la prison du prétoire.

Une telle rigueur ne pouvoit manquer de soulever les troupes d'Arménie, déjà mal disposées. Mais l'empereur, au lieu de prévenir la révolte en étouffant les murmures dès le commencement, s'occupa d'une nouvelle expédition contre les Bulgares. Il partit au mois de juillet, et alla bâtir un château sur la frontière de cette nation. Cardam assembla toutes ses troupes, et vint se camper avantageusement à quelque distance des Romains. L'empereur, emporté par une ardeur de jeunesse, enivré encore des prédictions d'un astrologue qui lui promettoit la victoire, alla sans précaution et en désordre attaquer les Bulgares. Son imprudente crédulité lui coûta cher. Outre la perte d'un grand nombre d'autres soldats, il laissa sur la place presque toutes les troupes de sa maison. Entre beaucoup d'officiers du premier rang, périt Lachanodracon, le meilleur général et le plus méchant homme de l'empire. La moindre perte fut celle de l'astrologue Pancrace, qui avoit précipité le prince dans ce malheur. Les Bulgares demeurèrent maîtres des bagages, des chevaux, des tentes, de la caisse militaire et de tous les équipages de l'empereur.

Cette sanglante défaite ne pouvoit être attribuée qu'à l'imprudence de l'empereur. Les troupes échappées du carnage, étant rentrées à Constantinople couvertes de honte et de blessures, résolurent d'ôter la couronne à un prince qui la soutenoit si mal. Elles formèrent le complot de donner l'empire à Nicéphore, qui avoit déjà deux fois fait de vains efforts pour monter sur le trône, et qui n'en avoit pas perdu le désir, quoiqu'il eût été contraint de recevoir la prêtrise. Ce fut un bonheur pour Constantin d'avoir auprès de lui les yeux de sa mère et ceux de l'eunuque Staurace, qu'elle avoit fait revenir d'exil. Il dut à leur vigilance la découverte de la conjuration. Il

fit amener ses oncles au palais de Saint-Mamas; on creva les yeux à Nicéphore, on coupa la langue à ses quatre frères, Christophe, Nicétas, Anthime et Eudoxe. Staurace saisit cette occasion de se venger d'Alexis; il ne pouvoit lui pardonner de s'être prêté à la révolution qui l'avoit fait bannir du palais. Il persuada donc à l'empereur qu'Alexis, adoré des Arméniens, ne manqueroit pas de lui arracher la couronne, si on ne le mettoit hors d'état de l'entreprendre; et, sur cette défiance, Constantin fit aveugler Alexis. Les auteurs grecs remarquent, comme un effet sensible de la justice divine, que cinq ans après, dans le même mois d'août et le même jour de samedi, Irène fit subir à son fils le même châtiment qu'il avoit fait souffrir à ses oncles.

Le supplice d'Alexis mit en fureur les troupes d'Arménie. Elles se mutinèrent ouvertement, et jetèrent dans un cachot leur commandant Théodore. L'empereur, l'ayant appris, fait partir le reste de ses troupes pour faire rentrer les Arméniens dans leur devoir. Il met à leur tête deux généraux, Constantin Artaser, premier écuyer, et Chrysochère, commandant des troupes de Galatie. Les Arméniens, enflammés de rage, marchent hardiment à leur rencontre, quoiqu'en beaucoup plus petit nombre. Il se livre, au mois de novembre, un combat sanglant où les troupes de l'empereur sont taillées en pièces et les deux généraux faits prisonniers. On leur crève les yeux par représailles du traitement fait à Alexis. La nouvelle d'une défaite si honteuse porte la consternation à la cour de Constantinople; elle résolut d'en tirer une vengeance signalée; mais la saison l'obligea de la différer. La nuit de Noël de cette année, il s'éleva un furieux orage; l'air fut embrasé d'éclairs; le tonnerre gronda long-temps avec un horrible fracas. Une partie du palais impérial étoit occupée par un grand nombre d'ouvriers qui travailloient pour l'empe-

reur ; le quartier des brodeurs fut réduit en cendres par le feu du ciel.

Les plus dangereux ennemis d'une troupe rebelle sont dans son sein. La crainte du châtiment ouvre leur cœur à la corruption, et l'argent achève ce que le remords a commencé. On vint à bout de regagner une grande partie des soldats arméniens ; et lorsqu'on fut assuré de leur disposition à trahir leurs camarades, toutes les troupes de l'empire marchèrent contre eux. Le général Nicétas leur livra bataille le 26 mai, jour de la Pentecôte. Ceux qui étoient d'intelligence avec lui s'étant aussitôt détachés des autres pour se joindre à l'armée impériale, le reste fut enveloppé et réduit à mettre bas les armes. Il fit trancher la tête sur le champ de bataille aux deux principaux capitaines, Andronic, écuyer de l'empereur, et Théophile. Grégoire, évêque de Sinope, qui, sans égard à son caractère, s'étoit mis à la tête des révoltés, reçut le même châtiment. Les autres furent cassés et dépouillés de leurs biens. On en réserva mille des plus mutins, qui furent chargés de chaînes et conduits à Constantinople. Le 24 juin, on les assembla dans la grande place, et là, en présence de tout le peuple, on leur imprima sur le front ces deux mots en caractères ineffaçables : *Arménien rebelle.* On les dispersa ensuite en Sicile et en d'autres îles pour y passer en exil le reste de leur vie. Ceux qui les avoit trahis, frustrés des récompenses qu'on leur avoit promises, se donnèrent aux Sarrasins, et leur livrèrent la forteresse de Camach. A la faveur de ces troubles, les Sarrasins assiégèrent une place de l'Asie mineure, nommée Thébase, et la reçurent à composition.

An. 793.
Theoph. p. 395, 396.
Cedr. p. 472.
Zon. t. 2, p. 118.
Hist. miscel. l. 23.

Erchempert, moine du mont Cassin, qui a continué après Paul, diacre, l'histoire des Lombards de Bénévent, rapporte que Grimoald, prince de Bénévent, répudia cette année Vantia, ou Irriantia, qu'il appelle petite-fille de l'empereur. Du Cange soupçonne que

Erchemp. c. 5.
Du Cange, fam. byz. p. 125.
Giann. hist. nap. l. 6, c. 4.

Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 432.

cet empereur étoit Constantin Copronyme. Elle devoit donc être fille d'un des oncles de Constantin, fils d'Irène. Grimoald, qui, malgré la guerre faite contre Adalgise, entretenoit, comme son père, de secrètes liaisons avec l'empereur, avoit épousé cette princesse, qu'il aima d'abord, et contre laquelle il conçut ensuite une mortelle aversion. Il étoit alors en guerre avec les François, qui se tenoient offensés de cette alliance avec un prince dont ils étoient ennemis. Voulant donc se réconcilier avec eux, il saisit ce prétexte de renvoyer sa femme. Elle fut obligée, à son grand regret, de retourner à Constantinople, où elle ne pouvoit partager que la disgrâce de son père.

An. 794.

Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 47.

Il se tint l'année suivante, à Francfort-sur-le-Mein, un concile célèbre, où se trouvèrent environ trois cents évêques des états de Charlemagne. Deux légats du pape y assistèrent. Après la condamnation d'une hérésie nouvellement née en Espagne, on y examina la question des images, décidée sept ans auparavant dans le concile de Nicée. Les évêques, assemblés à Francfort, faute d'entendre le texte grec des actes de Nicée, furent trompés par une mauvaise traduction, et se persuadèrent qu'on y attribuoit aux images le culte de latrie. En conséquence, ils rejetèrent la décision de ce concile. Le pape Adrien réfuta cette injuste censure, et fit connoître à Charlemagne que la définition de Nicée distinguoit nettement l'honneur dû aux images du culte qu'on doit rendre à Dieu seul.

An. 795.

Theoph. p. 396, et ibi Combesis. Cedr. p. 472, 473. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 118, 119. Manas. p. 90.

Le jeune empereur prenoit peu de part aux affaires de la religion. Livré à la débauche, fruit malheureux d'une éducation que sa mère avoit négligée pour le rendre incapable, et se rendre elle-même nécessaire, il devint éperdument amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice. Brûlant d'envie de l'épouser, il résolut de répudier Marie. Sa mère, dévorée d'ambition, et qui, en recouvrant le titre d'impératrice, n'avoit

pas regagné son ancienne autorité, ne cherchoit qu'à le rendre odieux. Quoiqu'elle eût fait elle-même le mariage de Marie, elle fut la première à en conseiller la dissolution. Comme il falloit donner quelque couleur à ce divorce illégitime, on prit un prétexte entièrement dénué de vraisemblance. Les mœurs de Marie étoient irréprochables, mais mal assorties à celles du prince; on l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur, et, sans autre examen, on l'obligea de se retirer dans un monastère. Elle consentit volontiers à quitter une cour où sa vertu étoit étrangère, et elle prit le voile dans le mois de janvier 795. Il ne restoit plus qu'à célébrer les noces de Théodote; mais le patriarche Taraise, qui devoit prononcer sur la dissolution du mariage, s'y opposa fortement, et protesta qu'il souffriroit la mort plutôt que d'y consentir. En vain l'empereur le fit solliciter par les personnes qu'il croyoit les plus capables de l'ébranler; il le fit venir au palais; il employa les plus vives instances; il voulut lui persuader que Marie avoit attenté à sa vie; il lui mit même devant les yeux le prétendu poison. Taraise, convaincu de l'innocence de Marie, demeura inflexible. Il fit sentir à l'empereur qu'il connoissoit sa passion; il le menaça de lui interdire l'entrée du sanctuaire, s'il persistoit dans son dessein. Le moine Jean, qui accompagnoit le patriarche, fit aussi des remontrances à l'empereur, et cette liberté révolta tellement les courtisans, esclaves des passions du prince, que plusieurs d'entre eux furent sur le point de percer de leurs épées ce vénérable vieillard. L'empereur, d'autant plus irrité qu'il n'avoit rien à répondre, chassa Taraise de sa présence, et lui dit, lorsqu'il s'en alloit, *si vous ne m'obéissez pas, je ferai fermer vos églises et rouvrir les temples des dieux.* Le patriarche, sans rien répliquer à ce propos d'un prince furieux, serrant la main de Jean, lui dit à l'oreille : *Je crains bien qu'il ne meure pas d'une mort tranquille.*

Glycas, p. 285.
Ignat. vita Tarasii.
Vita Platonis.
Vita Theodori Studitæ.
Baronius.
Fleury, hist. ecclés. l. 45, art. 1, 2, 3.

L'empereur étoit vivement piqué de cette fermeté de Taraise. Cependant, comme il ne désespéroit pas encore de l'amener à ce qu'il désiroit, pendant que ses confidens travailloient à fléchir le patriarche, il entreprit une expédition en Asie pour se distraire de son chagrin. Etant parti au mois d'avril, il rencontra en Cilicie, près du fleuve Anus, un corps de Sarrasins qu'il mit en fuite. Content de ce succès, qu'il prit pour une victoire, et impatient de revoir Théodote, il retourna sur ses pas. Arrivé à Ephèse, croyant réparer par quelque acte de dévotion le scandale de son divorce, il alla rendre à Dieu de solennelles actions de grâces dans l'église de Saint-Jean l'évangéliste, patron de la ville, et il ordonna que les cent livres d'or produites tous les ans par la douane d'Ephèse, fussent désormais appliquées au trésor de cette église.

A son retour, toujours obstiné dans son dessein, et trouvant toujours Taraise inflexible, il passa outre, fiança Théodote pendant le mois d'août, et la déclara impératrice. Le mariage fut célébré le 4 septembre, dans le palais de Saint-Mamas, par Joseph, abbé et économe de l'église de Constantinople, qui, au refus du patriarche, voulut bien prêter son ministère au désir de l'empereur. Il y eut pendant quatre jours des fêtes brillantes, qui firent diversion au mécontentement du peuple. Taraise ne jugea pas à propos d'exécuter la menace qu'il avoit faite, pour ne pas pousser à bout un prince aveuglé par sa passion, qui auroit pu rouvrir les plaies de l'Eglise encore récentes, et se déclarer pour l'hérésie. Mais ce ménagement utile à la religion n'apaisa point la haine de l'empereur contre le prélat. Constantin ne cessa, tant qu'il régna, d'affliger en toute manière le patriarche; il saisissoit toutes les occasions de le maltraiter; il bannissoit ceux qui lui étoient attachés. Les domestiques du prélat étoient autant d'espions aux gages de Théodote; on ne pouvoit le voir ni lui parler qu'en présence de

ces ministres infidèles. Deux ans après, lorsque Taraise n'eut plus rien à craindre pour l'Eglise des emportemens de ce jeune prince, il excommunia Joseph.

L'exemple de l'empereur, scandaleux d'abord, devint peu après contagieux. Après avoir murmuré de ce divorce, on l'imita. Les liens sacrés du mariage se relâchèrent de toutes parts. Les courtisans, les gouverneurs de provinces, les personnes puissantes, ou renvoyoient leurs femmes, ou peuploient leurs maisons de concubines; en peu de temps la débauche devint publique. La politique et la crainte de paroître censurer les mœurs du prince rendoient les lois muettes et désarmoient l'Eglise. Deux moines eurent cependant la hardiesse de condamner le silence de Taraise, et de se séparer même de sa communion. Platon, né à Constantinople, d'une famille noble et très-riche, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, s'étoit retiré au monastère du mont Olympe, où il avoit succédé à l'abbé Théoctiste. Attaqué d'une maladie qu'il crut mortelle, il demanda un successeur, et ses moines nommèrent à sa place son neveu Théodore. Platon revint de sa maladie, et, quoiqu'il fût parent de la nouvelle impératrice, il se déclara contre son mariage. En vain les moines courtisans lui écrivirent pour tempérer son ardeur. L'empereur le manda, et ne fut pas assez puissant pour l'intimider. Platon, emporté par un zèle qui fait quelquefois oublier les autres devoirs, osa reprocher en face à l'empereur son adultère, et fut enfermé dans une étroite prison. Les mauvais traitemens qu'il y essuya, et qui auroient été plus cruels sous un prince sanguinaire, ne purent lui faire désavouer ses sentimens. Il résista aux évêques de cour qu'on lui envoyoit dans sa prison pour lui apprendre à concilier sa conscience avec une complaisance politique. Il demeura prisonnier jusqu'au temps où Irène, devenue seule maîtresse de l'empire, le mit en liberté. Son neveu Théodore ne fut pas moins inébranlable.

Ses parens occupoient les premières charges; Nicéphore son cousin étoit préfet de Constantinople; leurs sollicitations ne gagnèrent rien sur lui. Il alla même plus loin que son oncle; il défendit à ses moines de communiquer avec l'empereur dans les choses qui concernoient la religion. Il fut fouetté cruellement avec ses moines, enlevé avec eux de son monastère, conduit pieds et mains liés à Thessalonique pour y vivre en exil. L'exemple de son châtiment eut moins de force que celui de son zèle; plusieurs abbés et plusieurs évêques l'imitèrent et reçurent le même traitement. Une passion criminelle mettoit le fer à la main d'un prince naturellement doux. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans cette persécution Irène changea encore une fois de rôle; elle prit le parti de Platon et de Théodore; elle blâmoit hautement les rigueurs qu'on exerçoit sur de saints personnages; et toujours animée du même esprit dans une conduite opposée, elle allumoit de plus en plus la haine que son fils s'étoit attirée en suivant ses conseils.

An. 796.

Theoph. p. 397, 398. Cedr. p. 473. Zon. t. 2, p. 119. Hist. miscel. l. 23.

La débauche produisit dans Constantin son effet ordinaire; elle le rendit insolent. Ne se respectant pas lui-même, il en vint à mépriser les autres hommes. Cardam, roi des Bulgares, lui manda que, s'il ne lui payoit tribut, il le verroit bientôt aux portes de Constantinople. L'empereur répondit à cette bravade par une insulte pleine de bassesse. Il lui envoya de la fiente de cheval avec cette réponse : *Je vous envoie le tribut qui vous convient. Par égard pour votre vieillesse, je veux bien vous épargner la fatigue du voyage; rendez-vous au château de Marcelles, je ne tarderai pas à vous aller joindre : Dieu y décidera notre différend.* Aussitôt il fit passer le Bosphore aux troupes d'Asie, et marcha en Bulgarie. Cardam, dont l'armée étoit beaucoup plus foible, se retrancha dans une forêt. L'empereur se tint campé devant l'ennemi pendant dix-sept jours, le harcelant sans cesse; mais Cardam, après s'être tenu sur la

défensive, se retira sans combattre; et l'empereur, malgré sa présomption, n'ayant osé le poursuivre, reprit le chemin de Constantinople. Les Sarrasins coururent cette année jusqu'aux portes d'Amorium, qu'ils attaquèrent sans succès; mais ils emmenèrent grand nombre de prisonniers. Au mois d'avril il y eut dans l'île de Crète un grand tremblement de terre, et un autre qui ne fut pas moins violent à Constantinople, le 4 mai.

Au mois de septembre suivant, l'empereur, accompagné de sa mère, fit le voyage de Pruse en Bithynie, pour y prendre les bains. Il y étoit depuis un mois lorsqu'il apprit que sa femme étoit accouchée d'un fils. Il partit sur-le-champ pour Constantinople, laissant sa mère à Pruse avec toute sa maison. Irène profite de cette absence pour travailler sourdement à gagner les officiers de la cour et des troupes. Argent, promesses, sollicitations vives et pressantes, tout est mis en œuvre pour les engager à dépouiller son fils du pouvoir souverain et à l'en revêtir elle-même. Le complot formé, elle retourne à Constantinople, et attend l'occasion de faire jouer les ressorts qu'elle avoit préparés. C'est encore ici un de ces exemples si rares d'une conjuration qui demeura long-temps secrète, quoique communiquée à un grand nombre de personnes. On ne peut l'attribuer qu'à l'aveuglement du prince, uniquement occupé des charmes de sa nouvelle épouse, et à la trahison ou à la négligence de ses ministres, plus fidèles à suivre l'exemple de leur maître qu'à veiller à sa sûreté. Ce malheureux prince marcha pendant huit mois au milieu des piéges que lui tendoit sa mère, sans en apercevoir aucun.

Ce prince n'auroit pas été méprisable, si la perfide politique de sa mère n'eût étouffé dans le germe, par une mauvaise éducation, les bonnes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Il avoit de l'activité et du courage; nous l'avons vu plusieurs fois à la tête de ses armées; et cette

An. 797.
Theoph. p. 398, 399.
Cedr. p. 473, 475.
Zon. t. 2, p. 119.

Hist. miscel. l. 23. Manas. p. 91. Glycas, p. 285. Anonym. Band. p. 124. Du Cange, fam. byz. p. 126, 127.

année 797, qui fut la dernière de son règne, ayant appris que les Sarrasins étoient entrés en Asie, il sortit de Constantinople au mois de mars, avec vingt mille hommes de troupes choisies, pour les aller combattre. Il étoit, pour son malheur, accompagné de Staurace, le principal ministre des noirs desseins d'Irène. Ce scélérat, témoin de l'ardeur des soldats et du prince, vint à craindre qu'une victoire ne fît avorter ses projets en rendant l'empereur plus respecté et plus cher à ses peuples. Il corrompit les cavaliers qu'on envoyoit à la découverte. Ils vinrent faussement annoncer que les ennemis avoient pris la fuite et qu'ils étoient déjà bien loin. Sur ce rapport, le prince, au désespoir d'avoir manqué cette occasion d'acquérir de la gloire, reprit le chemin de Constantinople. Ce chagrin fut bientôt suivi d'une douleur plus sensible. Il perdit son fils, qu'il avoit nommé Léon, d'autant plus chéri, que c'étoit le fruit d'un mariage qui ne plaisoit qu'à lui seul. Le 17 juin, après le spectacle du Cirque, l'empereur revenoit au palais de Saint-Mamas, lorsqu'une troupe de conjurés fond sur lui pour se saisir de sa personne. Il s'échappe de leurs mains et se jette dans une chaloupe, qui le porte à Pyles sur le golfe d'Astaque. Il passe de là à Triton sur la Propontide. Son dessein étoit de gagner la Phrygie; mais il s'arrêta en ce lieu pour attendre son épouse chérie. Elle lui amena plusieurs seigneurs et officiers, tant du palais que des troupes, qu'elle croyoit fidèles au prince et qui le trahissoient. Ils cherchoient l'occasion de l'enlever; mais les soldats et les gens de toute espèce qui se rendoient auprès de lui, et dont le nombre croissoit de jour en jour, rendoient l'entreprise plus difficile. Il se passa ainsi près de deux mois. Cependant Irène, secondée des conjurés, s'étoit emparée du palais. Effrayée d'apprendre que son fils avoit rassemblé autour de lui une foule de peuple disposée à le défendre, elle songeoit déjà à demander grâce, et elle étoit sur le

point de lui députer des évêques pour obtenir de lui une retraite où elle passeroit ses jours dans l'obscurité. Mais, avant que de se réduire à cette extrémité, elle tenta encore une dernière ressource; elle manda aux traîtres qui environnoient son fils que, s'ils ne trouvoient moyen au plus tôt de lui mettre l'empereur entre les mains, elle alloit lui révéler tout le complot, et faire sa paix à leurs dépens.

Ces menaces, qu'elle étoit très-capable d'exécuter, les déterminèrent à tout entreprendre. Ils se saisirent de Constantin le soir, pendant qu'il faisoit sa prière ordinaire, et le transportèrent dans une barque qu'ils tenoient prête à partir. Arrivés de grand matin à Constantinople le samedi 19 août, ils l'enfermèrent dans la chambre du palais où il étoit né, et qu'on appeloit l'appartement de pourpre; ce qui avoit fait donner au prince le surnom de *Porphyrogénète*. Ils l'y laissèrent une partie du jour, tandis qu'ils tenoient conseil avec Irène sur le parti qu'ils devoient prendre. Cette mère dénaturée, n'osant se rendre un objet d'horreur en trempant ses mains dans le sang de son fils, mais craignant encore plus de le laisser en état de régner, ordonna qu'on lui crevât les yeux. Sa cruauté ne fut que trop bien servie. Le prince, accablé de fatigue, dormoit profondément vers la neuvième heure du jour; les assassins, car on peut leur donner ce nom, s'approchent de son lit, et ne le réveillent que par la douleur des poinçons qu'ils lui enfoncent dans les yeux avec tant de violence, que peu s'en fallut qu'ils ne lui ôtassent la vie sur-le-champ. Constantin, poussant des hurlemens affreux, se roule par terre; et refusant tout appareil, maudissant sa mère, le jour et le lieu de sa naissance, il demeura plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Il s'accoutuma cependant à son malheur, et survéquit même à sa mère, traînant une vie languissante, dans le mépris et dans l'oubli. Il étoit âgé de vingt-sept ans, et en avoit régné dix-sept. Pendant les dix-sept jours qui suivirent cette horrible scène, l'air fut chargé

de nuages si épais, que les vaisseaux en mer perdirent leur route, et le 26 août il y eut éclipse de soleil. La rencontre de ces phénomènes avec le malheur de Constantin répandit dans les esprits les idées les plus noires; le peuple se persuada que le ciel, refusant sa lumière, donnoit une preuve sensible de son courroux; et l'obscurcissement de l'astre du jour sembloit renouveler les horreurs que les fables racontent du festin d'Atrée. Constantin avoit eu de Marie une fille nommée Euphrosyne. Après le désastre de son père, elle fut renfermée dans un monastère de l'île du Prince. Nous la verrons, vingt-sept ans après, tirée de ce lieu, et placée sur le trône par l'empereur Michel le Bègue. On lui donne encore une autre fille nommée Irène, dont on ne sait que le nom et la sépulture. Dans la description des tombeaux de Constantinople, on trouve que ce prince fut enterré avec sa femme Marie et ses deux filles dans le monastère de Sainte-Euphrosyne, que sa mère avoit fait bâtir.

Theoph. p. 399. Hist. miscel. l. 23. Cedr. p. 473. Zon. t. 2, p. 120. Manas. p. 92. Glycas, p. 285. Baronius. Cod. orig. p. 51. Elmacin, l. 2, c. 6.

Irène, seule maîtresse de l'empire, ne songea plus qu'à effacer l'horreur de ses forfaits. N'ayant plus d'intérêt à faire des crimes, elle se montra ce qu'elle auroit toujours été, si les fureurs de l'ambition n'eussent pas altéré son caractère. Peut-être même fit-elle mieux qu'elle n'auroit fait, si elle n'avoit rien eu à réparer. Elle rappela Platon, Théodore, et tous ceux que la vengeance de Théodote avoit fait exiler. Son premier soin fut de procurer la paix. Abimélech, général du calife, ravageoit la Cappadoce et la Galatie. Il prit de force la forteresse de Sassafa. L'impératrice lui envoya deux députés pour traiter avec lui; mais la négociation n'eut aucun succès, et les Sarrasins ne se retirèrent qu'après s'être chargés de butin.

La douceur du nouveau gouvernement d'Irène ne put calmer dans tous les cœurs le ressentiment de ses cruautés. Les fils de Copronyme vivoient renfermés dans un palais à Constantinople. On avoit privé Nicéphore

de l'usage de la vue ; on avoit coupé la langue à ses frères ; mais on n'avoit pu arracher de leur cœur le désir de régner. Ces princes écoutèrent encore les conseils des mécontens qui réveilloient leur ambition. On leur facilita les moyens de s'échapper de leur prison. Ils se réfugièrent dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple étant accouru en foule, Nicéphore, le seul d'entre eux qui eût encore l'usage de la parole, s'écria : *Citoyens, regardez les fils de votre empereur ; les maux qu'ils ont soufferts les ont-ils assez défigurés pour n'être pas reconnus ? Il ne nous reste que la vie ; qu'elle nous soit du moins assurée ; que celle qui gouverne se rende devant vous caution de notre sûreté.* Ceux qui les faisoient parler espéroient que le peuple s'attendriroit jusqu'à proclamer Nicéphore empereur, et la compassion excitoit déjà les murmures et faisoit couler les larmes, lorsque l'eunuque Aëce arriva fort à propos pour arrêter ces premiers mouvemens. Dans ce moment de balancement et de crise où il voyoit les esprits, il prit les princes par la main, et, les adoucissant par ses caresses, sans leur donner d'autre garantie que sa parole, il les conduisit hors de l'église. Personne ne se mit en devoir de les retenir. Rendus au palais, on les fit aussitôt embarquer pour la Grèce ; on leur donna pour prison la ville d'Athènes, patrie de l'impératrice, et entièrement dévouée à ses volontés. Leur ambition, qui ne devoit mourir qu'avec eux, les suivit dans leur exil ; ils y trouvèrent encore des partisans qui animèrent leurs folles espérances. Quelques Grecs lièrent une intrigue avec un prince esclavon nommé Acamer, qui devoit les tirer de la ville, donner à l'un d'eux la couronne impériale, et les ramener à main armée à Constantinople. L'impératrice, instruite de ce complot, n'eut besoin que du zèle des Athéniens ; dès qu'elle eut envoyé ses ordres, le peuple prit les armes, courut à la maison de ces malheureux princes ; on leur creva les

yeux à tous. On les transféra à Panorme, que je crois être la ville de ce nom dans la Chalcidique, qui faisoit partie de la Macédoine.

Theoph. p. 399, 400. *Hist. miscel. l.* 23.

Deux eunuques, élevés au rang de patrices, partageoient la faveur de l'impératrice. Staurace, plus méchant, plein de vanité et d'audace, vouloit dominer même sa maîtresse; ce qu'il avoit fait et ce qu'il avoit souffert pour elle le rendoit insolent. Aëce, plus couvert et plus adroit, s'étoit d'abord élevé à l'abri de Staurace; mais son zèle, aussi modeste qu'il étoit actif, et sa souplesse, l'avoient enfin égalé à son protecteur. Tous deux, pareillement ambitieux, voyant l'impératrice sans espérance de laisser des héritiers de son sang, travailloient sourdement à faire tomber l'empire chacun dans sa famille. Ils se rencontrèrent bientôt dans les souterrains de la politique, et, dès qu'ils se furent pénétrés, ils devinrent ennemis mortels, et remplirent la cour de divisions et de cabales. Une irruption des Sarrasins, qui porta l'effroi jusque dans Constantinople, suspendit pour quelque temps les effets de leur animosité.

An. 798.

Trois corps de cavalerie sarrasine traversèrent toute l'Asie mineure, et répandirent de toutes parts la désolation et le ravage. Abimélech, à la tête d'un camp volant, s'avança jusque sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople. Là étoient les écuries de l'impératrice et celles de Staurace; il en enleva tous les chevaux. Un autre corps se jeta en Lydie et y fit le dégât. Un troisième pénétra dans l'Hellespont. Le patrice Paul, commandant de cette province, alla le combattre avec toutes ses troupes. Il fut taillé en pièces, perdit son camp et ses bagages, et laissa sur la place presque tous ses soldats. Les Sarrasins remportèrent de ces trois expéditions une prodigieuse quantité de butin.

An. 799. *Theoph. p.* 400.

L'hiver se passa en intrigues secrètes de la part de Staurace et d'Aëce, qui cherchoient mutuellement à se

détruire. L'impératrice, qui aimoit la pompe et la magnificence, voulut effacer dans l'esprit du peuple, par un spectacle imposant, le déshonneur de ses armes. C'étoit la coutume que le lundi de Pâques les empereurs se fissent conduire en cérémonie à l'église des Saints-Apotres. Après y avoir entendu l'office, ils dînoient dans une salle dépendante de l'église, et retournoient le soir au palais. Il vint dans l'esprit à Irène de donner à ce retour tout l'éclat de la majesté impériale. Au sortir de l'office du soir, elle monta dans un char enrichi d'or attelé de quatre chevaux blancs. Quatre patrices des plus distingués tenoient les guides. L'impératrice, superbement vêtue, la couronne en tête, le sceptre et le globe à la main, traversoit les flots de la multitude au milieu des acclamations, et faisoit jeter au peuple quantité d'argent. Un mois après ce triomphe, elle étoit couchée dans son lit, abattue par une dangereuse maladie, et on la croyoit près de mourir. Ce fut alors que la jalousie des deux eunuques s'alluma avec plus de force. Aëce, soutenu du patrice Nicétas, commandant de la garde, vint à bout de persuader à l'impératrice que Staurace portoit son ambition jusqu'à l'empire. La princesse, hors de danger, commençoit à recouvrer la santé. Outrée de colère, elle se fit transporter au palais d'Hérée, au-delà du Bosphore : l'air y étoit plus pur qu'à Constantinople, et elle s'éloignoit d'un objet odieux. Elle paroissoit résolue de tirer une vengeance signalée de Staurace, qu'elle traitoit de perfide, et d'auteur de tous les troubles qu'elle avoit éprouvés pendant le règne de son fils. Staurace ne s'effraya pas ; un long usage lui avoit appris à calmer la vivacité de l'impératrice ; il obtint audience, se justifia, et tourna toutes ses batteries contre Aëce.

Cedr. p. 473. Hist. miscel. l. 23.

Ce courtisan étoit trop habile pour lui laisser reprendre auprès de l'impératrice la place dont il s'étoit emparé. Staurace, pour qui c'étoit une disgrâce de ne

An. 800. *Theoph. p. 401. Cedr. p. 473.*

Hist. miscel. l. 23.

tenir que le second rang dans la faveur, résolut de périr plutôt que de déchoir. Il gagna les soldats et les officiers de la garde, hors Nicétas, leur commandant général. Maître des grâces pendant un ministère de vingt années, il s'étoit fait grand nombre de créatures, prêtes à le servir tant qu'il auroit encore quelque espérance. Tout se disposoit à la sédition, lorsque Aëce, attentif à suivre ses démarches, en instruisit l'impératrice. Elle assemble aussitôt le sénat, et lui expose le péril où de sourdes pratiques alloient précipiter tout l'empire. Elle mande au palais les officiers de la garde, et leur défend, sous peine de la vie, d'avoir aucune communication avec Staurace. Elle n'osoit encore le faire arrêter, n'étant pas assurée de l'obéissance des troupes. Mais la fierté du coupable prévint le châtiment, et lui porta le coup de la mort. La rage de voir ses intrigues découvertes lui causa des transports si violens, que ses veines se rompirent. Il vomissoit le sang à gros bouillons; et quoique les médecins désespérassent de sa vie, une foule de flatteurs, et même de moines courtisans, environnoient son lit, et lui promettoient une prompte guérison. Des astrologues, en qui il avoit toujours eu une folle confiance, osoient même l'assurer qu'il mourroit empereur. Ces discours insensés, dont il se laissa bercer jusqu'au dernier soupir, l'aveuglèrent tellement sur son état, qu'il fit partir des émissaires secrets pour soulever les troupes de Cappadoce qui lui étoient dévouées, et les engager à venir demander la mort d'Aëce. Elles prirent en effet les armes; mais Staurace expira le troisième de juin, deux jours avant qu'on reçût à Constantinople la nouvelle de cette révolte. Les auteurs furent punis de mort ou d'exil.

Cette année, qui termina le huitième siècle, est l'époque d'une révolution célèbre et la plus importante qui fût arrivée dans l'empire depuis que les souverains de Rome en avoient transféré le siége à Constantinople.

Le monarque françois, le plus grand prince qui fût alors, déjà maître d'une grande partie de l'Italie, couronna ses conquêtes par le titre d'empereur, fit disparoître l'ombre de souveraineté que les successeurs de Constantin avoient jusqu'alors conservé dans Rome, et fit perdre aux Grecs le nom romain, dont ils ne retenoient depuis long-temps que l'orgueil. Je n'entrerai point dans le détail des circonstances de cet événement fameux ; elles sont développées dans toutes les histoires de France et d'Italie ; je me propose seulement de remettre sous les yeux des lecteurs comment les liens de la souveraineté des empereurs grecs sur Rome et sur l'Italie se relâchèrent jusqu'au moment où le génie de Charlemagne, secondé de la bienveillance intéressée des papes, vint à bout, par un dernier effort, de les rompre tout-à-fait.

La préférence que Constantin avoit donnée à sa nouvelle ville sur l'ancienne capitale de l'empire avoit eu l'air d'une disgrâce. Rome, jalouse de sa rivale, perdit ce zèle qu'animoit la présence de ses souverains ; et lorsque dans la suite la division de l'empire donna des maîtres particuliers à l'Occident, elle s'étoit vu encore préférer Milan, Trèves, Ravenne. Réduite à un état de langueur et de foiblesse sous les derniers empereurs d'Occident, elle se vit envahie par les Hérules, par les Goths. Elle ne revint à ses premiers maîtres que par de nouvelles calamités. Souvent prise et reprise, désolée tour à tour par le fer, par la famine, par l'incendie, elle éprouva toutes les horreurs d'une guerre longue et cruelle. Délivrée du joug des barbares, elle n'en fut pas plus heureuse. Son peuple, accablé d'impôts, son sénat dépouillé de son antique splendeur et réduit à la condition d'un corps municipal, rampoient obscurément à l'extrémité de l'empire ; et l'ancienne maîtresse du monde, tant de fois saccagée, n'avoit plus d'autre lustre que le nom de Rome et les tombeaux des Césars.

La religion seule sembloit lui conserver quelque supériorité; Rome étoit la citadelle de l'Eglise, le trône de la foi, le siége du successeur de saint Pierre; mais ces augustes prérogatives excitoient la jalousie de Constantinople. Les évêques de cette ville, devenus patriarches, s'élevoient par degrés, et leur ambition prenant l'essor au-dessus d'Antioche et d'Alexandrie, sembloit prétendre à l'égalité avec Rome. Ils se paroient déjà du titre d'œcuméniques, et les Orientaux commençoient à dire que la primauté de l'église de Rome n'étoit fondée que sur l'avantage, qu'elle n'avoit plus, d'avoir été capitale de l'empire.

L'invasion des Lombards détacha de l'empire une grande partie de l'Italie, et tint Rome dans des alarmes continuelles. Les exarques, sans forces suffisantes, et presque tous sans mérite, ne pouvoient assurer la tranquillité des Romains; ils en furent les tyrans plutôt que les défenseurs, et contribuèrent encore à rendre odieuse l'autorité de la cour de Constantinople. Abandonnés des empereurs, les Romains s'attachèrent aux papes; c'étoient leurs pasteurs et leurs pères; ils trouvoient dans leur zèle charitable du soulagement à leurs maux; et comme ces pontifes savoient joindre les bienfaits temporels aux secours spirituels, le peuple de Rome, par un retour naturel, leur donnoit aussi une grande autorité dans l'ordre civil. L'erreur des monothélites, dont les monarques grecs se déclarèrent protecteurs, les cruautés exercées sur le pape Martin, la fureur des iconoclastes, allumée par l'empereur Léon, et soutenue par son fils, firent abhorrer ces princes comme des tyrans impies et sacriléges; et tandis que l'état ne recevoit de Constantinople que des édits onéreux, la religion n'en attendoit que des persécutions et des supplices. Malheureusement pour de tels empereurs, la vertu la plus éminente, jointe à la prudence la plus éclairée, siégeoit alors sur la chaire de saint Pierre. On vit pendant

quatre-vingts ans une suite de sept papes aussi respectables pour la sainteté de leur vie que redoutables à leurs souverains par la profondeur de leur politique. Quel contraste de la sagesse de Grégoire III, de Zacharie, d'Etienne II, et surtout d'Adrien, génie ferme et étendu, vraiment digne du siècle de Charlemagne, avec la légèreté et les emportemens de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme! Ces papes surent opposer à l'empire une puissance alors supérieure; ils se servirent des François pour détruire d'abord les Lombards, ennemis de l'empire, et ensuite l'empire même en Italie; et quoiqu'ils eussent ouvert la route aux rois françois pour la conquête de la Lombardie, ils leurs donnèrent beaucoup moins qu'ils n'en reçurent.

La dignité de patrice de Rome procuroit à Charles une autorité réelle dans cette ville. Ce n'étoit plus un simple titre d'honneur comme celui que Pépin et ses enfans avoient reçu du pape Etienne II. Le patriciat conféré à Charlemagne par le sénat et le peuple romain, après la destruction du royaume des Lombards, lui donnoit des droits au commandement, puisque Adrien datoit ses lettres du patriciat de Charlemagne; que les Romains juroient fidélité à ce prince; que le pape Léon, traité cruellement par des séditieux, eut recours à sa justice; et que, avant même que d'être empereur, ce prince usa d'un pouvoir souverain dans le jugement des coupables. Le pape Adrien étant mort en 795, Léon III, son successeur, envoya aussitôt après son élection des légats à Charlemagne pour lui porter les clefs de la confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome. Il le prioit d'envoyer un des seigneurs de sa cour pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Le roi chargea de cette commission son gendre Angilbert; et M. de Marca prétend que Léon et Charles changèrent alors de concert le gouvernement de Rome, qu'ils ajoutèrent à la suprême juridiction, déjà exercée

Théoph. p. 399, 401. Zon. t. 2, p. 120. Paul. diac. in epist. dedic. ad Festum. Idem, de episc. Metens. Aimoin. l. 4, p. 86. Eginh. annal. Idem, de vitâ Caroli. Anast. in Adr. et Léon III. Hist. miscel. l. 23. Sigeb. chr. Regino chr. Manas. p. 92. Chr. Moissac. Annal. fran. Sigon. de regno ital. l. 4. Baronius. Marca, de concord. l. 3, c. 11.

Pagi ad Baron.
Le Blanc, dissert. sur la souveraineté des rois de France dans Rome.
Fleury, hist. ecclés. l. 45, art. 2, 5, 10, 11, 20, 21.
Giann. hist. nap. l. 6, c. 5.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 423, 438, 439, 440, 441, 443.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 434, 436, 438, 442, 450.

par eux, le droit de propriété et de domaine, et que leur patriciat devint souveraineté absolue; que c'est pour cette raison que Léon et Charles sont également qualifiés de *dominus noster* dans la fameuse mosaïque du palais de Latran, et dans les actes qui suivirent l'élection de Léon. Cependant, quelque autorité que le patriciat donnât à Charlemagne, celle des empereurs grecs ne fut totalement anéantie dans Rome qu'au moment qu'il fut lui-même revêtu de la dignité impériale. La mosaïque même citée par M. de Marca prouve que, dans le temps que les Romains donnoient à Léon et à Charles le titre de *dominus noster*, ils reconnoissoient encore l'autorité des empereurs grecs. On voit dans cette mosaïque le Sauveur qui met un étendard dans la main d'un prince couronné, dont l'inscription est *Constantino* v. Cette salle du palais de Latran ayant été bâtie par Léon III, qui ne fut élu pape que dans les derniers jours de 795, ce Constantin ne peut être que le fils d'Irène, nommé ici le cinquième du nom, parce qu'on ne comptoit pas au nombre des empereurs Constantin III, fils d'Héraclius, qui ne fit que paroître sur le trône, qu'il partageoit avec Héracléonas. Ce qui jette tant d'obscurité sur ce point d'histoire, c'est que le pouvoir des empereurs de Constantinople sur Rome ne s'éteignit pas tout d'un coup par une révolution soudaine, mais déclina peu à peu par des degrés presque insensibles. C'étoit un mourant dont le dernier moment est équivoque, et qui respire encore lorsque des héritiers avides le croient déjà mort.

Tout concourut à faire réussir la résolution prise depuis long-temps par les papes de se soustraire entièrement à la domination impériale. Léon, indignement outragé par une conjuration sanguinaire, le 25 avril 799, ayant à peine sauvé sa vie, s'adressa d'abord à la cour de Constantinople, selon un historien grec des mieux instruits. Comme il n'en recevoit aucune réponse,

il alla implorer la protection de Charles, qui étoit pour lors à Paderborn. Ce prince fit ce qu'un exarque eût été en droit de faire. Il écouta les plaintes du pape, et le fit escorter par des commissaires chargés de veiller à sa sûreté et de faire le procès aux coupables. Il passa lui-même les Alpes, l'année suivante, avec une armée qui devoit être employée contre le duc de Bénévent, alors en guerre avec les François. Il fut reçu à Rome avec joie et magnificence, le 24 novembre, et procéda juridiquement à l'examen des accusations que les ennemis du pape avoient intentées contre lui. Les accusateurs n'ayant osé comparoître, le pape se justifia par serment. Charlemagne fut bientôt récompensé de la protection signalée dont son père d'abord, et lui-même ensuite, avoient donné tant de marques à l'église romaine. Le jour de Noël, pendant que le roi étoit en prières devant la confession de saint Pierre, le pape, accompagné des évêques, des prêtres et des seigneurs françois et romains, vint lui mettre sur la tête une couronne d'or, et tout le peuple s'écria : *A Charles, très-pieux, auguste, grand et pacifique empereur, que Dieu couronne, vie et victoire.* Le pape aussitôt lui rendit l'hommage qu'on avoit coutume de rendre aux empereurs, et qu'on nommoit *adoration.* Il l'oignit ensuite de l'huile sainte. Charles, de son côté, prêta le serment que ses successeurs firent après lui, et qui est rapporté en ces termes : *Moi Charles, empereur, je promets au nom de Jésus-Christ, devant Dieu et l'apôtre S. Pierre, que je protégerai et défendrai la sainte église romaine, envers et contre tous, autant que Dieu me donnera de force et de puissance.* Pépin son fils reçut en même temps l'onction sacrée, et fut couronné roi d'Italie. C'est en vain qu'Eginhard, chancelier de Charlemagne, et d'après lui plusieurs historiens, voudroient faire croire que ce prince ignoroit absolument le dessein du pape. Il étoit, disent-ils, si éloigné de désirer la cou-

ronne impériale, qu'il protesta que, s'il eût prévu ce qui devoit arriver, il se seroit absenté de l'église ce jour-là, malgré la solennité. Ce que dit Eginhard prouve tout au plus que Charlemagne étoit bien aise qu'on le crût ainsi. Mais le plus puissant prince ne peut assujettir la postérité à ces sortes de complaisances. En effet, Charles ne fit pas même ce qu'avoit fait autrefois Jule César, lorsque Marc Antoine avoit voulu lui mettre la couronne sur la tête, quoique Jule la désirât bien avec autant d'ardeur que Charlemagne. Aussitôt après cette proclamation, Charles prit le titre de consul à l'imitation des empereurs; et il commença dès-lors à dater ses actes de l'indiction.

Telle est l'époque précise de l'extinction de l'empire grec en Occident. Jusque-là les empereurs avoient eu la supériorité d'honneur sur les rois; les rois, leur écrivant, leur donnoient les titres de *pères* et de *seigneurs*. Les premiers rois de France, et les rois goths en Italie, pour légitimer leur domaine sur tant de provinces enlevées à l'empire, ne faisoient pas difficulté de se subordonner en quelque sorte aux empereurs, en recherchant la qualité de patrices. Maintenant Charles, par le titre d'empereur, enlève au monarque de Constantinople tous ses droits sur Rome, toutes ses prérogatives d'honneur dans les contrées occidentales. Il commença à donner aux empereurs d'Orient le titre de frères; les actes publics de Rome furent datés des années de son empire; il exerça tout acte de souveraineté, donna des lois, rendit la justice, punit les crimes, accorda des grâces, fit battre monnoie à son coin, et approuva l'élection des papes, qu'il établit seigneurs de la ville et du duché, mais avec subordination à sa haute souveraineté. La conjoncture étoit favorable; c'étoit une femme qui tenoit les rênes de l'empire, et une femme odieuse par ses forfaits; elle avoit usurpé la couronne en faisant aveugler son fils; on l'appeloit la nouvelle

Athalie. D'ailleurs les Grecs ne faisoient plus que du mal en Italie, et le monarque françois les surpassoit en puissance. Ce prince, tant à titre de succession qu'à titre de conquête, se voyoit maître d'autant de pays qu'aucun empereur d'Occident en eût jamais gouverné. Les Gaules, l'Espagne jusqu'à l'Ebre, la Lombardie, la Rhétie, le Norique, l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie jusqu'aux confins de la Bulgarie et de la Thrace, la Valachie, la Transilvanie, la Moldavie, toute cette vaste étendue de pays entre le Rhin, la Vistule, le Danube et la mer Baltique, que les Romains n'avoient jamais pu conquérir, obéissoient à ses ordres. Il possédoit toutes les villes qui avoient été en différens temps la résidence des empereurs d'Occident, Trèves, Arles, Milan, Ravenne, dont Pépin s'étoit réservé le haut domaine; à Rome même son pouvoir éclipsoit les foibles restes de l'autorité impériale. Le sénat et le peuple romain se persuadèrent qu'ils étoient rentrés dans leurs anciens droits; et, selon la maxime que les papes avoient suivie pour l'élévation de Pépin sur le trône de France, ils crurent devoir réunir le titre à la puissance.

Il n'est pas de mon sujet d'examiner par quels moyens et par quels degrés les papes, affranchis par Charlemagne de la domination des empereurs d'Orient, vinrent à bout ensuite de soustraire à la souveraineté de ses successeurs et la ville de Rome et tous les domaines qu'ils n'avoient reçus qu'à cette condition : je ne dois jeter les yeux que sur l'empire d'Orient. Il ne lui resta en Italie que Naples et la Calabre avec la Sicile. Dépouillés d'un si beau domaine, les empereurs grecs ne renoncèrent pas à leurs anciens droits, quoiqu'ils n'eussent pas la force de les faire revivre. Ils disputèrent longtemps à Charlemagne et à ses successeurs le titre d'empereur. Irène, qui se voyoit haïe de ses sujets, sacrifia son ressentiment au besoin qu'elle croyoit avoir de l'appui de Charlemagne. Il fallut du temps aux sou-

verains de Constantinople pour s'accoutumer à partager un nom qu'une longue prescription leur avoit rendu propre.

An. 801. *Eginh. annal. Aimoin. l. 4, c. 88. Regino chr. Baronius. Pagi ad Baron.*

Il semble que ce partage leur fut plus sensible que la perte de Rome. Ils conservoient si peu d'autorité dans cette ville, qu'à peine parurent-ils s'apercevoir qu'elle leur eût été enlevée. Cet événement n'interrompit pas même le commerce d'ambassades mutuelles, et l'on ne voit pas qu'Irène se soit jamais plainte de cette usurpation. Cette fière princesse croyoit sans doute ne pouvoir se plaindre sans s'avilir, n'étant pas en état de se venger. Depuis la malheureuse tentative que les Grecs avoient faite sur l'Italie, sous la conduite d'Adalgise, ils paroissoient avoir entièrement renoncé au dessein de recouvrer ce qu'ils avoient perdu dans ce pays. Constantin, qui avoit ardemment désiré d'avoir Charlemagne pour beau-père, ne voyant dans sa propre cour que des sujets de défiance, ne souhaitoit pas avec moins d'ardeur de s'appuyer de l'amitié et de la protection de ce puissant prince. La dernière année de son règne, il lui avoit envoyé en ambassade Théophile, fils de Nicétas, gouverneur de Sicile, pour faire un traité de paix et d'alliance. Théophile avoit été bien reçu à Aix-la-Chapelle, où étoit alors Charlemagne. Mais la nouvelle de la déposition du prince grec avoit fait rompre la négociation. Irène l'avoit renouée l'année suivante; elle avoit envoyé Michel Ganglien, auparavant gouverneur de Phrygie, et le prêtre Théophile; et Charles, qui sans doute méditoit dès-lors le grand dessein qu'il exécuta deux ans après, étoit bien aise d'amuser les Grecs. Il parut très-disposé à satisfaire l'impératrice; il lui envoya même pour marque de sa bienveillance Sisinnius, frère du patriarche Taraise, qui avoit été fait prisonnier, dix ans auparavant, dans la bataille perdue par Adalgise. En 799, dans le temps que le pape vint à Paderborn implorer la justice de Charlemagne contre ses assassins,

on vit arriver dans la même ville un député de Michel, alors gouverneur de Sicile. On ignore le sujet de cette députation. Comme les Sarrasins avoient pillé les îles Baléares l'année précédente, et qu'on craignoit une descente en Sicile, quelques auteurs conjecturent que l'envoyé, nommé Daniel, venoit demander du secours à Charlemagne, en cas que cette île fût attaquée. Je croirois plutôt que Daniel étoit chargé de sonder les dispositions de Charlemagne au sujet de la Sicile; cette île étoit fort à sa bienséance, depuis qu'il se trouvoit maître d'une grande partie de l'Italie, et les auteurs grecs disent qu'il avoit dessein de s'en emparer. Mais des soins plus importans l'occupoient alors; il préparoit le grand événement qui devoit éclore l'année suivante.

Ces historiens ajoutent que ce prince avoit formé le singulier projet d'épouser Irène pour réunir sur sa tête les deux empires; que ce fut pour traiter de ce mariage qu'il envoya à Constantinople Jessé, évêque d'Amiens, et le comte Hélingand; et, que le pape, qui souhaitoit fort cette alliance, leur joignit ses nonces; mais qu'Aëce, qui vouloit faire son frère empereur, fit échouer la négociation. Il est assez probable qu'Irène auroit consenti à ce mariage, s'il eût été possible. Elle avoit déjà quelques soupçons des cabales secrètes que Nicéphore formoit contre elle dans son palais. C'étoit un Pisidien, né à Séleucie, qui, s'étant élevé par les moyens propres à réussir dans une cour corrompue, étoit parvenu à la dignité de grand logothète, c'est-à-dire de grand-trésorier de l'empire. L'impératrice, avertie de ses mauvais desseins, lui en avoit fait des reproches, et il ne s'étoit justifié que par des sermens, qui ne coûtent rien à un scélérat. Elle le méprisoit trop pour le craindre; cependant elle n'étoit pas sans inquiétude, et Charlemagne étoit le prince de l'univers le plus capable de la maintenir et de la rendre redoutable. La renommée de ce grand roi

Theoph. p. 401, 402.
Cedr. p. 474.
Zon. t. 2, p. 122.
Hist. miscel. l. 23.
Eginh. annal.
Aimoin, l. 4, c. 51.
Ann. Tilian.
Regino chr.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital. t. 4, p. 448.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 395.

remplissoit tout l'Orient. Le calife Haroun, le héros de l'Asie et le fléau de l'empire, distinguoit Charlemagne entre tous les souverains; il lui avoit envoyé les clefs du Saint-Sépulcre, et entretenoit avec lui un commerce d'amitié. Mais, quoi qu'en disent les historiens grecs, l'idée bizarre d'un tel mariage ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un prince aussi sensé que Charlemagne. En effet, aucun de ses historiens ne parle de ce projet : c'est un fait hasardé sur la foi de Théophane, copié par Cédrène et par Zonare; et Muratori soupçonne, avec beaucoup de raison, que cette fable n'a d'autre fondement qu'un faux bruit répandu par les ennemis d'Irène pour la rendre plus odieuse aux Grecs. Il faut donc s'en tenir au récit d'Eginhard, de Réginon, et des autres annalistes de ce siècle et du siècle suivant. Selon tous ces auteurs, ces négociations n'avoient pour objet qu'un traité de paix et d'alliance avec Charlemagne. Ce fut pour en arrêter les conditions que l'évêque et le comte firent le voyage de Constantinople avec Léon, écuyer d'Irène, qui étoit venu le premier en France en faire la proposition.

An. 802.

Theoph. p. 401 et seqq. Cedr. p. 474, 475. Hist. miscel. l. 23, 24. Zon. t. 2, p. 121, 122. Manas. p. 92, 93. Glycas, p. 285.

Ces députés furent témoins de la révolution qui arracha la couronne à Irène. Cette ambitieuse princesse avoit obtenu tout ce qu'elle désiroit, hors la tranquillité de l'âme et l'amour de ses sujets. Elle résolut de calmer ses remords et de vaincre la haine publique à force d'actions vertueuses. Elle se flattoit d'avoir, ainsi que tous les souverains, un moyen assuré de se faire pardonner ses crimes en faisant du bien à son peuple, juge naturellement sévère, mais qui se laisse corrompre par les bienfaits. Elle ouvrit donc ses trésors et les répandit à pleines mains dans le sein des malheureux. Elle fonda des hôpitaux pour les vieillards, pour les étrangers, pour les pauvres; et comme il est encore plus généreux et plus glorieux à un prince de préserver ses sujets de la misère que de les soulager lorsqu'ils sont

misérables, elle fit une remise générale des dettes du fisc, et diminua les charges publiques : c'étoit une nécessité autant qu'une justice. Tout l'empire gémissoit sous le poids des taxes, devenues si excessives, que la plupart des sujets s'en affranchissoient en prêtant le serment qu'on exigeoit d'eux pour les en dispenser : c'étoit de jurer qu'ils étoient réduits à la mendicité. Ainsi l'avidité des financiers se dévoroit elle-même; et, pour accroître les contributions dont ils savoient détourner de larges ruisseaux, ils en tarissoient la source. On renonçoit aux voyages, à la navigation, au commerce, à cause des droits énormes qu'il falloit payer à chaque passage, dans chaque port. Les chasseurs, les pêcheurs étoient obligés de donner le tiers de leur chasse et de leur pêche; l'industrie des artisans étoit taxée selon le caprice des fermiers et de leurs commis; la mort même n'exemptoit pas : les veuves payoient pour leurs maris morts. Toutes ces exactions s'étoient tellement accumulées, que les trois quarts de l'empire se trouvoient sur les rôles de la mendicité. Le soulagement accordé par Irène causa une joie universelle; elle regagna le cœur du peuple; mais elle ne put éteindre l'ardeur de l'ambition que son exemple avoit allumée dans sa cour. L'eunuque Aëce, délivré d'un rival dangereux par la mort de Staurace, travailloit de toutes ses forces à mettre son frère Léon sur le trône. Ils gouvernoient tous deux les plus importantes provinces de l'empire, Aëce l'Hellespont et la Phrygie, Léon la Thrace et la Macédoine. Aëce, fier de son pouvoir, méprisant les grands, foulant aux pieds les petits, attira la haine de toute la cour plus encore sur l'impératrice que sur lui-même. Sept eunuques, tous patrices, conspirèrent ensemble; Nicétas, commandant de la garde, qui s'étoit uni auparavant avec Aëce pour détruire Staurace; ses deux frères, Sisinnius et Léon Clocas; Théoctiste, questeur; un autre Léon de Sinope, surnommé *le Géant*, garde du

trésor; Grégoire et Pierre. Ils convinrent entre eux de faire Nicéphore empereur. S'il en étoit le plus digne, il falloit que l'empire fût alors bien dépourvu de tout genre de mérite; mais sa dignité lui donnoit une haute considération. Plusieurs commandans des troupes entrèrent dans le complot. La conspiration de ces eunuques rendit cette espèce d'hommes plus odieuse dans la suite, et rappela la mémoire d'un mot déjà ancien chez les Grecs, et qui ne fait pas honneur à la nation : *Si vous avez un eunuque, tuez-le; si vous n'en avez pas, achetez-en un pour le tuer.*

Irène, alors retenue au lit par une maladie, et retirée dans le palais d'Eleuthère, ignoroit ce qui se passoit au-dehors. Le 31 octobre, à dix heures du soir, les conjurés se présentent à la porte d'airain du grand palais; ils persuadent aux gardes que l'impératrice, pour se délivrer des poursuites d'Aëce, qui vouloit la contraindre à couronner son frère, a choisi Nicéphore pour successeur. Les gardes, n'osant se défier de tant de patrices réunis, leur ouvrent l'entrée et saluent eux-mêmes Nicéphore comme empereur. Les conjurés font en même temps courir par la ville des émissaires qui crient de toutes parts : *Nicéphore Auguste, longue vie à Nicéphore!* Ils postent des gardes aux portes d'Eleuthère, et au point du jour ils en transportent l'impératrice dans le grand palais, où ils l'enferment. Aussitôt ils conduisent Nicéphore à la grande église pour le faire couronner par le patriarche. Taraise, saisi de crainte, environné d'épées nues, ne sachant ce qu'on avait fait d'Irène, ne montra pas la même intrépidité qu'il avoit témoignée seize ans auparavant à l'occasion du concile; il eut la foiblesse de prêter son ministère. Les habitans accourent à Sainte-Sophie; un sombre étonnement avoit saisi tous les esprits; au lieu d'acclamations de joie, on n'entendoit que malédictions, et contre celui qui recevoit la couronne dont il étoit in-

digne, et contre le patriarche assez lâche pour le couronner. Mais les épées qui brilloient à leurs yeux, et les troupes qui environnoient l'église, effrayèrent bientôt cette multitude désarmée, et la forcèrent à contenir son indignation. Ce n'étoit plus qu'un murmure confus; les uns plaignoient le sort d'Irène détrônée par un homme sans mérite; les autres maudissoient ces perfides eunuques qu'elle avoit enrichis, comblés de faveurs, admis à sa table, et qui lui avoient si souvent juré un dévouement sans réserve; d'autres, interdits, consternés, se regardoient les uns les autres dans un morne silence, et doutoient encore si ce qu'ils voyoient n'étoit pas un songe; quelques-uns pleuroient d'avance les maux de la tyrannie dont ils alloient être accablés. Tels furent les sinistres auspices sous lesquels fut élevé à l'empire un monstre d'avarice, sans foi, sans loi, sans religion, et sans aucun des talens qui peuvent voiler la difformité des vices. La prévention étoit si forte contre le nouvel empereur, que l'obscurité qui couvrit l'air et le froid excessif qui se fit sentir ce jour-là, quoiqu'on ne fût encore qu'au milieu de l'automne, furent regardés comme les présages d'un règne malheureux.

Le lendemain, Nicéphore, suivi de plusieurs patrices, alla rendre visite à Irène, qu'il tenoit prisonnière. Comme c'étoit un fourbe insigne, prenant le masque de la bienveillance, il lui protesta qu'il n'avoit jamais désiré la souveraine puissance, et qu'il ne l'avoit acceptée que par force; il en prenoit à témoin ces hommes faux et menteurs dont il étoit accompagné; et montrant ce qu'il avoit encore conservé de l'habillement des particuliers: *Voilà,* disoit-il, *les vêtemens qui me plaisent; je déteste le faste de la majesté impériale.* Il exhortoit Irène à prendre confiance; il lui assuroit avec les plus horribles sermens qu'elle trouveroit dans son zèle tous les égards, tous les services qu'elle pourroit attendre du plus fidèle de ses esclaves. Invectivant ensuite contre

l'avarice, qui dénature les richesses en les dérobant aux besoins de l'humanité, il la supplioit de ne lui rien céler des trésors de l'empire. Irène, terrassée par un coup si imprévu, et obligée malgré sa fierté naturelle de plier devant un homme hier son esclave, aujourd'hui son tyran, lui parla en ces termes :

« Je n'ai pas oublié ma première fortune. Devenue « orpheline dès mon enfance, Dieu m'a prise entre ses « bras et m'a élevée sur un trône dont j'étois indigne. « Je n'impute ma chute qu'à moi-même ; mes crimes « sont la cause de mes malheurs. Que le nom du Sei- « gneur soit béni ; je me soumets à sa main puissante ; « c'est elle qui m'enlève la couronne pour la placer sur « votre tête. Vous savez qu'on m'a plusieurs fois donné « avis des desseins que vous formiez contre moi ; et l'é- « vénement fait voir que ces accusations n'étoient que « trop bien fondées. Si j'y avois ajouté foi, rien ne pou- « voit m'empêcher de vous perdre. J'ai mieux aimé en « croire vos sermens ; je désirois vous trouver innocent « pour m'épargner la triste nécessité de punir. Je me « suis abandonnée entre les bras du maître souverain « des empires ; il a disposé de mes états ; il disposera de « ma vie. S'il me la conserve, je ne vous demande qu'une « grâce : jouissez en paix de tous mes domaines ; lais- « sez-moi seulement le palais d'Eleuthère, que j'ai bâti, « pour y terminer mes jours dans la retraite et dans les « larmes. »

Nicéphore lui répondit qu'il lui accorderoit tout, si elle s'engageoit à lui mettre entre les mains ses trésors, sans en cacher la moindre partie. Elle lui en fit le serment sur la croix, et lui tint parole. Mais, dès que le tyran se vit maître de l'objet de ses désirs, il la relégua dans une des îles du Prince, où elle avoit fondé un monastère. Le mois de novembre n'étoit pas encore écoulé, que, s'étant déjà rendu par ses rapines l'objet de la haine générale, et craignant qu'on ne remît Irène sur le trône, il

la fit embarquer par un temps orageux et conduire à Mitylène, dans l'île de Lesbos, avec ordre de la tenir étroitement resserrée, et de ne la laisser voir à personne. Là, cette princesse, autrefois si impérieuse et si magnifique, fut traitée avec tant de mépris, qu'on la laissoit manquer du nécessaire, et qu'elle fut réduite à filer pour gagner sa vie. Trop accoutumée à la haute fortune pour résister long-temps à des chagrins si cruels, elle mourut le 9 août de l'année suivante, et fut transférée après sa mort et enterrée dans le monastère qu'elle avoit fondé. Elle étoit âgée d'environ cinquante ans, et en avoit régné cinq depuis qu'elle avoit détrôné son fils. Il faut que les Grecs aient eu beaucoup de foi à sa pénitence, pour l'avoir mise au rang des saintes. Ils en célèbrent la fête le 15 août.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

NICÉPHORE. STAURACE. MICHEL RHANGABÉ. LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN.

AN. 802.

Theoph. p. 404, 405. *Cedr. p.* 476. *Hist. miscel. l.* 24. *Zon. t.* 2, *p.* 121, 122. *Manas. p.* 93. *Glycas, p.* 285, 286. *Orientalium synod. apud Combesis.*

PLUSIEURS auteurs ecclésiastiques ont donné des éloges à Nicéphore; ils en font un prince humain, religieux, ami de la vérité. Des moines pieux et de bons évêques, n'ayant les yeux ouverts que sur l'intérêt de la religion, ont vanté Nicéphore qui les avoit laissés tranquilles, pour l'opposer à ses successeurs qui les persécutoient. Ils n'ont voulu voir aucun de ses vices, parce qu'il ne fut pas iconoclaste. Mais les historiens de l'empire, plus attentifs à sa conduite générale, l'ont représenté comme un des plus méchans princes qui soient montés sur le trône : hypocrite, sans foi, sans mœurs, ne respirant qu'après l'argent. L'argent seul réveilloit sa pesanteur naturelle, adoucissoit la rudesse de son humeur, et dissipoit le nuage sombre dont son front étoit couvert. L'argent tenoit lieu de noblesse, de mérite, de services ; c'étoit le prix des dignités civiles et militaires. Aussi avare qu'il étoit avide, tout venoit s'abîmer dans son trésor; rien n'en sortoit. Non content des richesses de l'empire, qu'il avoit tirées des mains d'Irène, il envahissoit la fortune des particuliers. La première opération de son règne fut l'établissement d'un tribunal qu'il érigea dans le palais de Magnaure, sous prétexte de faire rendre compte à ceux qui avoient manié les deniers publics, de punir les concussionnaires, et de rendre aux

provinces ce qui leur avoit été extorqué par des exactions injustes. Cette chambre de justice ne fut qu'un tribunal d'iniquité; tout homme riche y fut cité, déshonoré, dépouillé, sans autre crime que ses richesses; toutes les fortunes bien ou mal acquises vinrent se perdre dans le trésor de l'empereur, qui dévora seul toutes les rapines et les concussions de l'empire. Constantin, fils d'Irène, vivoit encore malgré ses infortunes; il possédoit de grandes sommes d'or et d'argent que sa mère lui avoit laissées en lui faisant perdre l'usage de la vue. Plein d'une juste défiance, il les tenoit tellement cachées, que le nouvel empereur, malgré les plus curieuses recherches, n'avoit pu les découvrir. Nicéphore, quoique grossier, possédoit l'art de se contrefaire. Il attire Constantin dans son palais, le caresse, le traite comme son frère, et s'insinue tellement dans sa confiance, qu'il vient à bout de lui tirer son secret. Dès qu'il est instruit du lieu du dépôt, il fait tout enlever, renvoie Constantin et le laisse dans une indigence qui met le comble à ses malheurs. Nicéphore ne régnoit que depuis peu de jours, et il étoit déjà odieux à tout l'empire. On avoit appris son insatiable avarice presque aussitôt que son élévation; et ceux-mêmes qui l'avoient porté sur le trône, le détestoient et gémissoient de leur imprudence. Il s'en vengea sur leur chef; c'étoit l'eunuque Nicétas, qu'il fit empoisonner.

L'année suivante, le 4 mai, Nicéphore, dans une promenade qu'il faisoit aux portes de Chalcédoine, tomba de cheval et se rompit le pied droit. Guéri de sa blessure, il reçut une nouvelle bien plus capable de lui donner de l'inquiétude. Le patrice Bardane, surnommé *le Turc*, gouverneur de cinq provinces de l'Orient, passoit pour le meilleur guerrier qui fût alors dans l'empire : c'étoit d'ailleurs un homme vertueux et chéri des troupes. Après plusieurs avantages remportés sur les Sarrasins, il s'étoit toujours montré aussi désintéressé

AN. 803.
Theoph. p. 405, 406.
Cedr. p. 476, 477.
Hist. miscel. l. 24.
Zon. t. 2, *p.* 122.
Continuator. Theophanis, *p.* 4 *et seqq.*
Manas. p. 93.

Glycas, p. 286. Genesius. p. 3, 4.

qu'équitable dans le partage du butin, n'ayant égard qu'à la valeur et au mérite des services. Sa justice, sa douceur, sa générosité, faisoient un contraste frappant avec l'avarice, la dureté, la rapacité de l'empereur, qui, non content de soustraire une partie de la paie des soldats, avoit imaginé des vexations odieuses pour leur enlever le reste. Les troupes de Bardane résolurent de le faire empereur, à l'exception de celles du Pont et de la Cappadoce, qui refusèrent d'entrer dans ce complot. Bardane se défendit d'abord d'accepter la couronne; mais, comme on le menaçait de la mort, il y consentit enfin, et bientôt même il se laissa éblouir par l'éclat de la puissance souveraine. Il étoit pour lors à Philomélium en Phrygie. Avant que de commencer la guerre, il voulut consulter un reclus qui passoit pour prophète. Si l'on en croit les Grecs, fort crédules et fort superstitieux en ces temps-là, le reclus lui prédit tout ce qui lui arriva dans la suite. Il lui annonça même que Léon l'Arménien et Michel le Bègue, pour lors ses écuyers, parviendroient un jour à l'empire, et que Thomas, un de ses officiers, échoueroit dans l'entreprise qu'il formeroit pour y parvenir. Ces trois officiers étoient nés dans l'obscurité : Michel à Amorium en Phrygie, Thomas sur le bords du marais de Gazure en Cappadoce. Léon sortoit à la vérité d'une famille plus distinguée; Bardas son père avoit été patrice et général des troupes d'Arménie. Mais, ayant trempé dans la conjuration qui se forma contre Constantin Porphyrogénète, la première année du règne de ce prince, il avoit été dépouillé de ses charges, battu de verges et banni; son fils Léon, né dans les montagues d'Arménie, s'engagea de bonne heure dans le service, et se signala par sa valeur. L'anachorète fit tout ce qu'il put pour détourner Bardane de son dessein, et c'est probablement tout ce qu'il y a de vrai dans ce récit. Bardane l'avoit consulté comme un prophète; après un conseil qui flattoit

si peu son ambition naissante, il le méprisa comme un rêveur.

Le 19 juillet il se mit en marche vers Nicomédie, et s'avança jusqu'à Crhysopolis. Il s'arrêta pendant huit jours aux environs de cette ville, espérant toujours qu'elle lui ouvriroit ses portes, et ne voulant pas l'assiéger, pour ne pas commencer son règne, disoit-il, par une guerre civile. Léon et Michel, prévoyant les mauvaises suites de ces ménagemens timides, le quittèrent alors, et allèrent offrir leurs services à Nicéphore, qui les récompensa sur-le-champ, faisant l'un commandant des troupes confédérées, et l'autre comte de la tente impériale; c'étoit une dignité à la cour de Constantinople. Thomas seul demeura fidèle, mais Bardane ne mit pas son zèle à l'épreuve. Il s'étoit flatté que tout l'empire suivroit l'exemple de son armée, et que Nicéphore, universellement haï, seroit abandonné de tous. Il apprit que l'empereur trouvoit des soldats, et qu'il alloit marcher à lui avec une nombreuse armée. Il se retira vers Malagines, ville de Bithynie, au pied du mont Olympe; et, frappé de la crainte de Dieu, frémissant d'horreur à la vue des maux que son ambition alloit causer, il résolut de renoncer à une entreprise dans laquelle on l'avoit précipité malgré lui. Mais il falloit cacher ce dessein à ses soldats, qui brûloient du désir de combattre. Il fit donc secrètement savoir à Nicéphore que, s'il vouloit lui accorder pleine et entière amnistie à lui et à ses soldats, il mettroit bas les armes et rentreroit dans son devoir. Nicéphore lui envoya par écrit une promesse authentique signée de lui, du patriarche Taraise et de tous les patrices; il y joignit, comme un gage sacré et inviolable, une petite croix qu' avoit coutume de porter au cou.

Après avoir reçu cette assurance, Bardane sortit secrètement de son camp au milieu de la nuit du 8 septembre, accompagné seulement de Thomas, et gagna

le monastère d'Héraclius, dans la ville de Cius, près du golfe de Nicomédie. L'abbé, refusant de lui donner l'habit monastique qu'il demandoit, Bardane se coupa lui-même les cheveux avec son épée; et, s'étant revêtu d'un méchant habit, il se rendit au port, où il trouva une barque envoyée par l'empereur pour le transporter dans l'île de Proté. Bardane y avoit autrefois bâti un monastère, et il y possédoit une petite terre qu'il prenoit plaisir à cultiver lorsqu'il n'étoit pas employé au service de l'empire. Il y prit l'habit de moine; il changea son nom en celui de *Sabbas*; et, résolu de consacrer à Dieu le reste de sa vie, il ne s'occupoit que de la prière et de la culture de son champ.

Il comptoit sur la parole de Nicéphore. Mais ce monstre de perfidie commença par le dépouiller de tous ses biens, et, malgré l'amnistie qu'il avoit donnée, il fit mettre en prison grand nombre de seigneurs, tant des provinces que de sa capitale, et confisqua leurs terres, sous prétexte d'avoir entretenu intelligence avec Bardane. L'armée rebelle s'étoit dissipée après la retraite de son chef; Nicéphore n'en fit aucune poursuite, parce qu'il n'auroit rien gagné à dépouiller de misérables soldats. Bardane n'en fut pas quitte pour la perte de ses biens. Peu de jours après, une troupe de Lycaoniens, gens féroces, dont Nicéphore se servoit pour de cruelles exécutions, arrivent de nuit à l'île de Proté, se jettent dans le monastère, se saisissent de Bardane et lui crèvent les yeux. Ils se sauvent ensuite à Constantinople dans l'église de Sainte-Sophie, comme pour se mettre à couvert de la punition. C'étoit une ruse de Nicéphore pour faire croire qu'il ne leur avoit pas commandé cette violence. Tous les gens de bien de Constantinople en furent indignés; le patriarche surtout et les patrices se plaignoient amèrement qu'on eût violé une promesse dont on les avoit obligés d'être garans. Nicéphore, habile à se contrefaire, parut encore plus irrité que per-

sonne. Comme le parjure ne lui coûtoit rien, il jura en plein sénat qu'il n'avoit aucune part au traitement fait à Bardane, et qu'il en puniroit les auteurs. Mais, au lieu de tenir parole, il les fit évader secrètement, et ordonna d'informer contre quelques Lycaoniens qu'il savoit être innocens. Pour mieux jouer la douleur et l'affliction, il se tint sept jours enfermé dans son palais, sans se laisser voir à personne qu'à ses domestiques, poussant des sanglots et versant des larmes, qu'un long exercice de déguisement tenoit toujours prêtes à couler. Cependant tous ses artifices n'en imposèrent à personne, et ne firent qu'accroître la haine et le mépris. Bardane fut le seul qui lui pardonna sa perfidie ; il lui sut même gré d'avoir coopéré à sa pénitence. Il ne cessa le reste de sa vie de se traiter en coupable avec plus de rigueur que n'auroit pu faire Nicéphore ; s'abstenant de vin et d'huile ; couvert d'une simple tunique, de peau en été, de poil de chèvre en hiver ; la tête et les pieds nus au milieu des plus grands froids ; ne vivant que de pain d'orge, qu'il faisoit lui-même cuire sous la cendre. Malgré tant d'austérités, il vécut assez pour voir sur le trône ce même Léon qu'il avoit tiré de l'obscurité. Il engagea sa femme Dominique, qu'il nomma *Athanasie*, avec une fille et plusieurs fils qu'il avoit, à se consacrer à Dieu dans l'état monastique, et à donner aux pauvres tout ce qui leur restoit de biens. Sa mémoire fut en vénération après sa mort, et la voix des peuples le mit au nombre des saints.

La révolution qui avoit ôté la couronne à Irène, et la révolte de Bardane, avoient suspendu la négociation des envoyés de Charlemagne. Il s'agissoit d'un partage entre les deux empires. Nicéphore congédia enfin Jessé et Hélingand, et les fit accompagner de trois députés, qui allèrent porter à Charlemagne les propositions de leur empereur. Ils le trouvèrent à Saltz, sur la rivière de Sala en Thuringe, et le traité de partage fut arrêté

Eginh. annal. Ado. chr. Regin. chr. Herman. con. Sigeb. chr. Chron. German. l. 9. Lucius de regno dalmat. l. 1, c. 15, 16.

Du Cange, fam. byz. p. 296.
D. Liède sur l'étendue de l'empire de Charlemagne.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 452 et suiv.

entre les deux princes. L'Istrie la Liburnie, la Dalmatie, l'Esclavonie (c'étoit l'ancienne Pannonie entre la Drave et la Save), la Croatie, qui contenoit alors ce qu'on nomma ensuite la Bosnie, demeurèrent à Charlemagne, qui s'en étoit rendu maître. Mais il laissoit à l'empereur d'Orient les îles qui bordoient la Dalmatie, ainsi que les villes maritimes de cette province, telles que Zara, Trau, Spalato; ce qui conservoit aux Grecs le domaine de la mer Adriatique, que les Vénitiens n'étoient pas encore en état de leur disputer. Cette nouvelle république croissoit à l'abri de l'empire, dont elle reconnoissoit la souveraineté; elle se bornoit à ce qu'on appelle le Dogado, qui contenoit Venise, Chiozza, Malamoco, Héraclée et Equilie. Ces deux dernières villes se détruisirent mutuellement dans ce temps-là par une guerre sanglante. Les Grecs possédoient encore le reste de la Vénétie, comme aussi dans l'Istrie Justinopolis, qu'on nomme aujourd'hui *capo d'Istria.* Quant à la Servie, entre les auteurs, les uns prétendent que par ce traité elle fut attachée à l'empire d'Orient; les autres, qu'elle entra dans le partage de Charlemagne. Je croirois plutôt que ce pays, qu'occupoient des princes particuliers depuis quatre-vingts ans par concession de l'empire, demeura dans le même état, jouissant d'une sorte d'indépendance. Les guerres continuelles des Sarrasins, celles des Bulgares, et les fréquentes révolutions civiles depuis le règne d'Héraclius, donnoient aux sujets éloignés du centre la facilité de s'en détacher; et ces peuples ne faisoient partie de l'empire grec que dans les registres de la chambre impériale. Les courses des François qui possédoient le bord septentrional de la Save, et les conquêtes que firent dans ces contrées le armes de Charlemagne, ont fait croire à quelques-uns que la Servie devint une province de son empire. On en peut dire autant de la Dalmatie et de la Croatie. Ces peuples, soumis à Charlemagne, en étoient plutôt vassaux que sujets.

Nicéphore ne consentit qu'à regret à ces dispositions. Il regardoit l'Occident comme l'ancien patrimoine de l'empire, et le partage de la dignité impériale lui paroissoit une usurpation. Pour profiter des conjonctures, il envoya une flotte dans la mer Adriatique. Les villes maritimes de la Dalmatie préféroient la domination de Charles à celle de l'empereur grec, et l'évêque de Zara, joint au doge de Venise, étoit allé trouver Charles à Thionville pour lui offrir obéissance. A cette nouvelle, le patrice Nicétas, à la tête d'une armée navale, s'avança jusqu'à Venise; mais cette expédition n'eut pas de suite. Il reprit la route de Constantinople, après avoir fait une trève de quelques mois avec Pépin, fils de Charlemagne et roi d'Italie. Cependant le parti françois prévaloit dans Venise. Paul, nouvel amiral de l'empire grec, s'y rend avec sa flotte. Son dessein étoit d'y passer l'hiver et de faire quelque entreprise contre les François. Il envoie une partie de ses troupes s'emparer de Comacchio, dont Pépin étoit maître : la garnison les taille en pièces dans une sortie. En vain Paul veut ménager un traité de paix entre les François et les Grecs; sa négociation est traversée par les Vénitiens mêmes, et il retourne a Constantinople. La présence de Pépin, qui campoit près de Venise avec une armée nombreuse, donnoit l'avantage au parti françois. Les Vénitiens firent avec ce prince un traité de paix, dont une des conditions étoit qu'ils n'auroient aucun commerce avec les Grecs, qu'ils ne leur donneroient ni n'en recevroient aucun secours. Mais bientôt ils se repentirent de cet engagement. Etablis sur la mer, ils ne pouvoient subsister par l'agriculture; le commerce faisoit toute leur ressource; et c'étoit s'en interdire les moyens que de se déclarer ennemis des Grecs, maîtres de la mer. Ils prennent donc le parti de se réconcilier avec la cour de Constantinople. Pépin, ayant découvert leurs démarches, les traite comme des perfides; il s'empare des

villes de leur dépendance, attaque leurs îles, porte le ravage et l'incendie dans tous les lieux où il peut descendre; il force les habitans de se retirer tous dans Rialto qu'il assiége; mais sa flotte devient le jouet des vents et des barques légères des Vénitiens, qui rendent inutiles tous ses efforts. Il envoie quelques vaisseaux pour ravager la côte de Dalmatie. Mais Paul, gouverneur de Céphalonie, leur donne la chasse avec des forces supérieures. En même temps une troupe de Grecs, cantonnés dans les montagnes de l'Apennin, où ils s'étoient maintenus malgré la puissance des Lombards et celle des François, entre en Toscane, et ruine de fond en comble la ville de Populonie.

Charlemagne, pour sauver l'honneur de son fils, engage secrètement le pape à lui demander grâce pour les Vénitiens, et il ne se rend pas difficile à l'accorder. On leur permet le commerce avec les Grecs; les Vénitiens s'engagent à payer tous les ans un tribut au roi d'Italie, et les François se retirent. Dans ces conjonctures arrive à Aix-la-Chapelle un ambassadeur grec. Pépin venoit de mourir sans enfans mâles, et Charlemagne, qui se réservoit le titre de roi d'Italie, et qui ne le donna que deux ans après à Bernard, fils naturel de Pépin, écoute les plaintes de Nicéphore. Tous les historiens du temps s'accordent à dire qu'il rendit Venise à l'empereur grec; ce qui prouve la dépendance de cette république, alors soumise à l'empire d'Orient. La suite en fournit encore une nouvelle preuve. Charles, en renvoyant Arsafe, ambassadeur de Nicéphore, le fit accompagner de trois députés pour recevoir la ratification du traité. Il les chargea en même temps de remettre entre les mains de Nicéphore deux de ses sujets : l'un étoit Léon, écuyer de l'empereur grec, qui, s'étant échappé des prisons de Sicile, s'étoit réfugié à Rome; Nicéphore le redemandoit : l'autre étoit Obélério, doge de Venise, que les Vénitiens venoient de déposer, et qu'on envoyoit

à son seigneur comme un sujet perfide ; ce sont les termes de Réginon. Ces députés n'allèrent à Constantinople qu'en 811 ; l'un d'eux étoit Hatton, évêque de Bâle, qui fit la relation de ce voyage.

C'étoit un malheur pour Nicéphore de se trouver placé entre les deux plus grands monarques qu'eussent produits depuis long-temps l'Europe et l'Asie. Charlemagne, du côté de l'Occident, resserroit les bornes de l'empire; Haroun-Raschid, le Charlemagne de l'Orient, lui portoit de rudes atteintes et ravageoit impunément les provinces voisines de la Syrie. Irène avoit acheté la paix de ce prince ; Nicéphore, dont l'incapacité n'étoit remplacée que par une présomption grossière, écrivit au calife en ces termes : *Nicéphore, empereur des Romains, à Haroun, roi des Arabes. Irène vous a payé une somme dont vous auriez dû payer le double. C'est un effet de la foiblesse et de la sottise d'une femme. Aussitôt après la lecture de cette lettre, ayez soin de me renvoyer ce que vous avez reçu : autrement l'épée décidera cette querelle.* Cette sommation ridicule inspirant au calife plus de mépris que de colère, il lui renvoya sa lettre avec cette apostille : *Je vais moi-même vous porter ma réponse.* Il part en même temps, passe comme un éclair au travers de l'Asie, et pénètre jusqu'à Héraclée en Bithynie, mettant tout à feu et à sang. Nicéphore, aussi prompt à prendre l'épouvante que Haroun à la donner, demande la paix, et, plus foible qu'Irène, il s'offre à payer un tribut annuel. Haroun l'accepte et se retire : c'étoit la fin de l'automne. L'hiver qui survint étant fort rude, Nicéphore refusa de payer au terme convenu. Il se flattoit que les Sarrasins, n'osant se mettre en campagne au milieu des glaces et des neiges, il auroit le temps d'assembler des forces suffisantes pour s'affranchir d'une servitude si déshonorante. Haroun part malgré la rigueur de la saison, et traverse de nouveau l'Asie. Il approchoit du Bosphore,

Abulfarage. Elmacin, hist. sarrac. l. 1, 2, c. 6.

lorsque Nicéphore, encore effrayé, lui envoie le tribut. Haroun, plus curieux de ménager ses troupes que de se venger d'un prince si méprisable, reprit le chemin de Syrie.

Theoph. p. 404. Cedr. p. 477. Hist. miscel. l. 24. Zon. t. 2, p. 122. Joël. p. 178.

Il ne tint pas à Nicéphore qu'il ne laissât après lui sur le trône sa stupidité, son avarice et tous ses vices. Au mois de décembre de cette année, il fit couronner solennellement dans Sainte-Sophie, par le patriarche Taraise, son fils Staurace, aussi foible et aussi mal fait d'esprit que de corps. Cette association menaçoit l'empire d'un long avilissement. Mais les Bulgares, comme nous le verrons, délivrèrent les Grecs des maux qu'ils éprouvoient de la tyrannie du père, et qu'ils craignoient du mauvais naturel du fils.

An. 804, 805. *Theoph. p. 406. Abulfarage. Elmacin.*

Le tribut qu'il falloit payer au calife coûtoit beaucoup plus à l'avarice de Nicéphore qu'à son honneur. Ce motif lui inspira du courage. Ayant réuni toutes les forces de l'empire, il voulut les commander en personne. Il passa en Asie, et marcha vers la Syrie. Haroun lui épargna la moitié du chemin, et vint à sa rencontre à la tête de cent trente-cinq mille hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence au mois d'août près de Crase en Phrygie. La bataille fut très-sanglante. Selon les auteurs arabes, les Grecs y perdirent quarante mille hommes. Nicéphore y reçut trois blessures, et seroit resté prisonnier, sans les efforts de ses plus braves officiers, qui l'arrachèrent des mains des Sarrasins. Après cette victoire, Haroun ayant partagé son armée en plusieurs corps, porta le ravage dans toute l'étendue de l'Asie mineure. Il prit des villes, détruisit des forteresses qui faisoient la défense du pays. La plus grande perte que firent les Grecs, fut celle de la ville d'Héraclée en Bithynie ; le calife la prit, y mit le feu, et en enleva seize mille prisonniers. Nicéphore, qui n'apercevoit le péril que lorsqu'il étoit proche, demanda la paix et paya le tribut. Le prince sarrasin s'engagea à rétablir Héraclée.

Les traités ne gênoient jamais Nicéphore. L'année suivante, les troubles survenus en Perse ayant appelé le calife au-delà du Tigre, l'empereur profita de son éloignement pour réparer Ancyre, presque ruinée dans les guerres précédentes, et pour relever les forteresses d'Andrase et de Thébase en Lycaonie, au pied du mont Taurus. S'imaginant que l'absence du calife laissoit la Syrie sans défense, il y envoya un corps de troupes légères pour la ravager; elles y furent si mal reçues, qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre.

Constantinople perdit l'année suivante le patriarche Taraise. Il mourut le 25 février, après vingt-un ans d'épiscopat. Tout l'empire le pleura comme un vrai successeur des apôtres. Nicéphore, grand comédien, qui n'avoit guère consulté ce saint prélat pendant sa vie, fit parade d'une extrême douleur à sa mort. Dans la cérémonie des obsèques, il se prosternoit sur le corps du défunt, il l'embrassoit, il le couvroit de sa pourpre; il l'appeloit son maître, son père, son appui, son étoile, l'ange de ses armées, le fléau des ennemis par ses prières. L'église grecque a honoré la mémoire de Taraise par des éloges plus solides en le mettant au nombre des saints. L'empereur, qui prenoit assez volontiers le bon parti lorsque son avarice n'étoit pas intéressée, consulta les évêques, les sénateurs et les plus distingués d'entre les moines, sur le choix du successeur. Enfin il jeta les yeux sur un laïc renommé pour sa vertu, et qui portoit le même nom que lui. Le père de ce Nicéphore avoit été secrétaire de Constantin Copronyme, et son attachement aux saintes pratiques de l'Eglise lui avoit attiré l'indignation de son maître. Copronyme le fit fouetter, lui ôta sa charge et l'envoya en exil. Quelque temps après, le croyant changé par le châtiment, il le rappela, et, le trouvant aussi ferme qu'auparavant, il lui fit souffrir plusieurs tourmens, et le bannit une seconde fois à Nicée, où il mourut. Sa veuve, qui avoit partagé

An. 806.

Theoph. p. 407. Cedr. p. 477, 478. Hist. miscel. l. 24. Zon. t. 2, p. 122, 126. Joël. p. 178. Glycas, p. 286. Theodorus in vitâ Platonis apud Surium. 16. dec. Ignatius in vitâ Tarasii apud Bolland. 13. Mar. Oriens christ. t. 1, p. 240, 241. Fleury, hist. ecclés. l. 45, art. 33, 41 et suiv.

avec lui toutes ses peines, éleva son fils avec soin, et le fit instruire de la religion et des sciences humaines. Elle se retira dans un monastère lorsqu'elle le vit revêtu de la même charge que son père. Nicéphore étoit éloquent, et faisoit usage de ses talens pour ramener au sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient écartés. Il assista au concile de Nicée, où il fit la fonction de secrétaire. Quelque temps après il quitta la cour, et se retira dans une solitude au bord du Bosphore. Il y bâtit un monastère, où, sans prendre l'habit de moine, il s'exerçoit à la pratique de toutes les vertus monastiques. Irène l'en fit sortir pour le charger de l'administration du grand hôpital de Constantinople. L'empereur l'ayant proposé pour successeur de Taraise, il fut élu par le suffrage du clergé et du peuple. Il fallut lui faire violence pour le déterminer à consentir à l'élection. Il prit d'abord l'habit monastique, selon la coutume de ce temps-là. Ce fut Staurace, fils de l'empereur, qui lui coupa les cheveux. Après avoir passé en peu de jours par tous les degrés du sacerdoce, il fut sacré évêque le jour de Pâques, dans l'église de Sainte-Sophie.

Il se trouva deux hommes de grand mérite qui s'opposèrent au vœu universel; c'étoient le moine Platon et son neveu Théodore, abbé du monastère de Stude, le plus célèbre de Constantinople, et peuplé de sept cents moines. Tous deux respectables par leur vertu, ils étoient tous deux d'une fermeté inflexible, ennemis de toute condescendance, aussi sévères pour les autres que pour eux-mêmes. Ils protestèrent contre l'élection, alléguant les canons qui défendent d'élever un laïc à l'épiscopat. On crut à la cour que le motif qui les animoit étoit le dépit d'avoir manqué cette place éminente, qu'ils désiroient pour eux-mêmes; mais la vertu de ces deux saints personnages ne permet pas d'adopter ce soupçon. L'empereur fit enlever Platon et le tint en prison près d'un mois; il traita de même Théodore et plusieurs de

ses moines ; il vouloit même les bannir tous de Constantinople. On lui représenta que la destruction d'un monastère si illustre et si nombreux rendroit odieux le patriarchat de Nicéphore; il les mit donc en liberté. Mais bientôt l'ardeur de leur zèle leur attira un nouvel orage. Sous le règne de Constantin, ils s'étoient séparés de Taraise, parce que ce patriarche ne s'étoit pas opposé avec assez de vigueur au divorce de l'empereur, et ils ne s'étoient réconciliés avec lui qu'après qu'il eut excommunié l'abbé Joseph, qui avoit donné au prince adultère la bénédiction nuptiale. Cet abbé avoit gagné les bonnes grâces de l'empereur Nicéphore dans la révolte de Bardane; c'étoit lui qui, par ses remontrances, avoit désarmé ce rebelle, et s'étoit rendu médiateur de la paix. En récompense de ce service, l'empereur engagea le nouveau patriarche à lever dans un concile la censure lancée par Taraise contre Joseph. Le même motif qui avoit retenu Taraise dans le divorce de Constantin porta Nicéphore à condescendre au désir de l'empereur. Il étoit à craindre que ce prince violent et peu religieux ne se vengeât sur l'Eglise du refus qu'auroit fait le prélat. Mais ce ménagement parut à Platon et à Théodore une prévarication criminelle. Ils protestèrent contre le décret du concile, et se séparèrent de communion d'avec le patriarche. Les moines de Stude se joignirent à leur abbé; et leur exemple attira dans le schisme une grande partie de Constantinople. L'empereur employa inutilement les sollicitations, les menaces, les mauvais traitemens. Enfin il fit assembler un concile nombreux, dans lequel Platon et Théodore furent excommuniés. Joseph, frère de Théodore et archevêque de Thessalonique, fut enveloppé dans la même condamnation ; il fut chassé de son siége, mis en prison avec les deux autres, et peu de temps après ils furent relégués séparément dans les îles de la Propontide, où ils demeurèrent jusqu'à la fin du règne de Nicéphore. Leurs

moines, plusieurs abbés avec leur communauté, plusieurs évêques attachés aux mêmes sentimens éprouvèrent la même persécution.

Theoph. p. 407, 408. Cedr. p. 477, 478. Hist. miscel. l. 24. Elmacin, l. 2, c. 6.

Haroun, ayant pacifié les troubles de la Perse, ne songea plus qu'à se venger de l'infidélité ordinaire de Nicéphore, qui avoit l'année précédente violé le traité en attaquant la Syrie. Il entra sur les terres de l'empire avec une armée de trois cent mille hommes. Etant arrivé à Tyanes, il y bâtit une mosquée. Rien ne résistoit à ce torrent. Grand nombre de forteresses, celle qui portoit le nom d'*Hercule*, et qui passoit pour imprenable, Malécopée, Sidéropale, Thébase et Andrase, nouvellement réparées, furent emportées en peu de jours. Soixante mille hommes s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ancyre, et portèrent le ravage dans tous les environs. Nicéphore, hors d'état d'opposer des forces égales, trembloit au milieu de Constantinople. L'extrémité où il craignoit d'être réduit le rendit éloquent, et comme il ne manquoit pas de belles et sages maximes dont son hypocrisie savoit faire usage pour tromper les hommes, il écrivit au calife en ces termes : « Prince, à quoi bon « verser tant de sang et franchir tant de fois les bornes « de l'empire que vos pères ont établi? Votre prophète « ne vous a-t-il pas recommandé de regarder les chré- « tiens comme vos frères? Nous sommes vous et moi « les maîtres de nos peuples, mais Dieu est leur père : « vous voit-il avec plaisir égorger ses enfans? Est-ce la « nécessité qui vous fait sortir de vos états? ne sont-ils « pas assez étendus? Manquez-vous d'or et d'argent? « Vous possédez en abondance tout ce qui peut faire « l'objet de la plus insatiable ambition et de l'avarice la « plus avide. Si vos désirs ne sont pas satisfaits, deman- « dez, nous ajouterons encore à vos immenses riches- « ses. Ne nous fatiguons pas par des guerres éternelles, « comme si nous étions immortels; n'abrégeons pas « par le fer des jours que Dieu nous donne; laissons

« aux génies infernaux le soin de tourmenter les hom-« mes. Pensons que nous devons mourir et comparoître « devant un juge incorruptible qui nous demandera « compte de la vie du moindre de nos sujets. Une « guerre injuste rend le prince coupable d'autant d'ho-« micides qu'il y perd de ses sujets et qu'il y fait périr « d'ennemis. »

Ces réflexions, appuyées de présens considérables, apaisèrent Haroun. Il témoigna qu'il étoit prêt à entrer en négociation. On convint que les Grecs paieroient tous les ans trente mille pièces d'or. Mais ce qu'il y eut de plus humiliant, c'est que Haroun exigea par-dessus cette somme trois pièces d'or pour la tête de l'empereur, et trois pour celle de son fils. C'étoit reconnoître la souveraineté du calife par une sorte de capitation et d'hommage. Aussi Haroun se faisoit-il plus d'honneur de cette foible redevance que d'un tribut de dix mille talens; il se vantoit d'avoir asservi l'empire. On convint encore que les forteresses prises et détruites par les Sarrasins ne seroient pas rétablies. Mais à peine le calife fut-il éloigné, que Nicéphore, qui ne donnoit jamais sa parole que pour la violer, se hâta de les relever. Haroun, indigné de cette mauvaise foi, déclara qu'il alloit recommencer la guerre pour ne jamais faire de paix avec un prince si perfide. Il reprit Thébase, et fit partir une flotte chargée de troupes pour s'emparer de l'île de Cypre. Il y détruisit les églises, et emmena en esclavage la plupart des habitans.

Nicéphore, toujours malheureux contre les Sarrasins, tourna ses armes contre les Bulgares. Il se mit en marche avec son armée, mais il ne passa pas Andrinople. Arrivé dans cette ville, il découvrit une conjuration formée contre lui par plusieurs de ses courtisans et de ses officiers. Les coupables furent interrogés, jugés, condamnés sur le lieu même. Il se contenta de les faire battre de verges et de les punir de l'exil, avec confiscation

An. 807.
Theoph. p. 408.
Hist. miscel. *l.* 24.

de leurs biens. Nicéphore n'étoit pas gratuitement cruel; il laissoit volontiers la vie aux criminels, pourvu qu'il s'emparât de leur fortune. Après ce jugement, il reprit le chemin de Constantinople. Mais il voulut se dédommager aux dépens de ses sujets du butin qu'il avoit espéré faire sur les Bulgares. L'avarice le rendoit inventif; il imagina une vexation qui avoit échappé à tous ses prédécesseurs. La Thrace, pays fertile, mais souvent ravagé et désolé par les guerres, attiroit sans cesse de nouveaux habitans : il chargea un de ses écuyers nommé Bardane Anémas d'enregistrer tous ceux qui, n'étant pas nés en Thrace, étoient venus s'y établir, et de les réduire à la condition de serfs de l'empereur; en sorte que, tirant de leurs terres une subsistance modique, ils rapporteroient au fisc tout le reste du revenu. C'étoit se mettre à la place des propriétaires dans une grande partie de la Thrace.

Theoph. p. 408. Cedr. p. 478. Hist. miscel. l. 24.

A peine Nicéphore fut-il de retour à Constantinople, qu'il apprit le ravage de l'île de Rhodes. Une flotte sarrasine ayant abordé à cette île au mois de septembre, avoit massacré les habitans et saccagé tout le pays. La capitale, défendue par une bonne garnison, avoit seule échappé à leur fureur. S'étant ensuite rembarqués, ils prirent et pillèrent la ville de Myre en Lycie. Ils voulurent briser le tombeau de saint Nicolas, autrefois évêque de cette ville, et dont la mémoire étoit en vénération dans tout l'Orient, croyant y trouver de grands trésors. Dieu ne permit pas que les cendres de ce saint évêque fussent profanées par ces infidèles. Ils se trompèrent de sépulture, et portèrent leurs coups sur un autre tombeau. Une horrible tempête, dont ils furent battus à leur retour, fut regardée comme un effet de la vengeance divine : presque tous leurs vaisseaux furent embrasés de la foudre ou engloutis dans les flots. Chumid leur chef eut beaucoup de peine à se sauver avec les débris de sa flotte.

L'empereur songeoit depuis long-temps à marier son fils Staurace. Ce jeune prince étoit d'une laideur difforme ; et ce fut apparemment pour corriger ce défaut dans sa race que Nicéphore fit chercher dans tout l'empire une beauté accomplie. Elle se trouva dans Athènes ; c'étoit Théophano, parente d'Irène. L'empêchement le plus invincible de tous ne parut pas une difficulté à Nicéphore. Théophano étoit mariée depuis quelque temps, et habitoit avec son mari. Elle fut enlevée et transportée à Constantinople, où le nouveau mariage fut aussitôt célébré le 20 décembre. Le patriarche Nicéphore, aussi vertueux que Taraise, eut-il plus de foiblesse? et donna-t-il à cette union adultère la forme de sacrement ? C'est sur quoi l'histoire garde le silence. Mais elle relève un fait encore plus scandaleux que ce mariage. Nicéphore avoit fait enlever avec Théophano deux autres filles qui l'égaloient en beauté ; elles étoient destinées aux plaisirs du père ; et pendant les fêtes qui suivirent la célébration, les amours effrontés du vieillard, qui se faisoit honneur de rajeunir pour la débauche, furent la fable de toute la ville.

Theoph. p. 408. Zon. t. 2, p. 121. Hist. miscel. l. 24.

Le mépris qu'il s'attiroit faisoit fréquemment oublier à ceux qui l'approchoient de plus près ce qu'ils devoient à leur souverain. Au mois de février de l'année suivante, il se forma une nouvelle conjuration. Plusieurs des principaux seigneurs résolurent de mettre sur le trône le patrice Arsaber, alors questeur ; ce qu'on pourroit appeler, selon nos usages, le chancelier de l'empire. C'étoit un personnage savant, expérimenté dans la conduite des affaires, et religieux, dit Théophane : mais comment une ambition poussée jusqu'à la révolte peut-elle se concilier avec la religion ? Nicéphore, qui s'étoit lui-même élevé par une conjuration, étoit d'une merveilleuse sagacité pour pressentir ces sortes d'intrigues. Il éventa le complot, fit fouetter Arsaber, ordonna de lui couper les cheveux, et le confina dans un monas-

AN. 808. *Theoph. p. 409. Hist. miscel. l. 24.*

tère de Bithynie, comme dans une prison perpétuelle. C'étoit le traiter avec douceur; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, il se contentoit de saisir les biens. La joie qu'il recevoit de l'accroissement de son trésor effaçoit le ressentiment du crime. Il condamna les complices à la même peine; et, pour grossir la confiscation, il enveloppa dans le châtiment tous ceux sur qui tombèrent ses soupçons : c'étoient ceux qui paroissoient les plus choqués de ses désordres, des seigneurs distingués, des moines vertueux, de saints évêques, de pieux ecclésiastiques; et entre autres le syncelle, le sacellaire, le garde des archives de la grande église, personnages respectés de toute la ville; ils étoient riches, c'en étoit assez aux yeux de Nicéphore pour être traités en criminels.

An. 809.
Theoph. p. 409. Hist. miscel. l. 24. Elmacin l. 2, c. 6. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 328.

L'empire se vit délivré, l'année suivante 809, d'un ennemi redoutable, qui avoit autant d'avantage sur Nicéphore par la générosité et la grandeur d'âme que par les talens militaires. Harou-nRaschid mourut au mois de mars dans le Korasan. Ce fut le plus accompli des califes qui résidèrent à Bagdad. Nourri dans les combats dès sa jeunesse, il porta sur le trône une valeur héroïque, tempérée par l'humanité et par son amour pour ses sujets. Aussi dévot que guerrier, pendant les vingt-trois ans de son règne, il fit huit ou neuf fois le pèlerinage de la Mecque; et les autres années il y envoyoit à sa place trois cents pèlerins, qu'il habilloit, et auxquels il fournissoit les frais du voyage. Il livra en personne huit batailles dont il sortit toujours vainqueur. On lisoit sur son casque cette inscription : *Le pèlerin de la Mecque ne peut manquer de courage.* Sévère dans le maintien du bon ordre, mais charitable et compatissant, il distribuoit tous les jours mille staters aux pauvres : le stater étoit une pièce d'or pesant une drachme. Il aimoit les savans, et dans ses pèlerinages il en menoit toujours cent avec lui. Jamais calife n'eut à sa cour tant de conseillers, de juges, d'astro-

nomes, de poëtes. Son sceau portoit cette sentence: *La grandeur et la puissance sont à Dieu.* Il avoit entre ses femmes une jeune Egyptienne parfaitement belle, et qu'il aimoit tendrement : elle tomba malade; et, les médecins de Bagdad ne pouvant la guérir, il en envoya chercher en Egypte. Le patriarche orthodoxe d'Alexandrie étoit expert en cet art : il fit le voyage de Bagdad, guérit l'Egyptienne : et, pour le récompenser, Haroun fit rendre aux catholiques d'Alexandrie toutes les églises dont les jacobites s'étoient emparés. Haroun ne vécut que quarante-sept ans, et ses deux fils aînés se disputèrent la couronne par des guerres sanglantes. Pendant son règne, Hamid fit des conquêtes dans l'île de Crète.

Un autre ennemi moins puissant, mais plus formidable encore par sa proximité, étoit le roi des Bulgares. Crum, qui régnoit depuis deux ans, avoit d'abord exercé ses forces contre les Abares. Il acheva de détruire cette nation. Ce prince, aussi politique que guerrier, faisant réflexion sur la grande puissance qu'avoient possédée les Abares, auxquels les Bulgares eux-mêmes avoient été soumis, voulut profiter de leurs fautes pour assurer les fondemens de sa domination. Il fit venir devant lui leurs prisonniers les plus avancés en âge, et leur demanda quelles étoient les causes de la ruine de leur nation. Alors un d'entre eux, dont les autres sembloient respecter la sagesse, élevant la voix avec modestie, lui répondit : « Prince, les causes de nos malheurs sont celles qui renverseront toujours les plus florissans états ; les voici. Les hommes puissans en intrigues et en calomnies ont écarté du ministère les plus sages et les plus capables : l'injustice et la corruption se sont insinuées dans les tribunaux : le vin et la bonne chère ont appesanti les corps et abruti les esprits : la justice, les emplois, les dignités, la faveur, tout a été vénal. Nous nous sommes nous-mêmes mis en com-

Theoph. p. 410, 411, 412. Cedr. p. 478. Hist. miscel. l. 23. Zon. t. 2, p. 126. Suidas, voce Βȣλγαροι.

« merce, et nous sommes devenus de vil prix : nous « étions déja détruits avant que de l'être par nos enne-« mis. » D'après cette réponse, Crum convoqua une assemblée générale de ses états, et publia ces lois : *Si quelqu'un en accuse un autre, je m'assurerai d'abord de sa personne; et, après un mûr examen, s'il est convaincu de calomnie, il sera mis à mort. Personne ne recevra à sa table un juge taxé d'injustice et de rapine, sous peine de confiscation de biens. On arrachera toutes les vignes. Si un homme est réduit à l'indigence, et qu'il soit convaincu de vol, il aura les jambes rompues : il ne lui sera pas même permis de mendier; mais, pour la première fois, ceux du même état que lui se cotiseront pour rétablir sa fortune. Quiconque refusera de contribuer à cette œuvre d'humanité sera privé de ses biens.* C'est là ce que je puis tirer de Théophane, auteur confus, et qui souvent ne s'exprime qu'à demi. Je crois qu'il faut ajouter que, *si celui qui a été secouru dans son infortune tombe une seconde fois dans l'indigence par sa faute, il faut le laisser mourir.*

Ce guerrier législateur fut un voisin fort incommode pour Nicéphore, qui n'étoit ni l'un ni l'autre. L'empereur, averti de quelques mouvemens des Bulgares, avoit fait passer en Thrace des troupes d'Asie, qui s'étoient cantonnées sur les bords du Strymon. Il envoyoit à cette armée onze cents livres d'or pour la paie des soldats. Crum, l'ayant appris, intercepta la caisse, et, tombant sur le camp des Grecs, y fit un grand massacre, tua le commandant et la plupart des officiers, et enleva tous les bagages : c'étoit au commencement de mars. Peu de jours après il étoit devant Sardique, qu'il surprit dans le temps qu'on traitoit de capitulation. Il ruina la ville, et y tailla en pièces un corps de six mille hommes, sans compter un grand nombre d'habitans qui furent passés au fil de l'épée. La fête de Pâques tomboit cette année au huitième d'avril; Nicéphore partit de Constanti-

nople le mardi de la semaine de la Passion pour aller combattre les Bulgares, qui, de leur côté, s'avancèrent à sa rencontre. A leur approche, son armée se débanda, plusieurs officiers même prirent la fuite. S'étant ralliés ensuite auprès de l'empereur, comme il paroissoit résolu de punir leur lâcheté, rejetant avec colère leurs prières et leurs excuses, ils l'abandonnèrent pour aller se donner aux Bulgares. On regretta surtout un Arabe nommé Euthyme, très-versé dans toutes les opérations de la mécanique. Cet Arabe, s'étant fait chrétien, l'empereur, pour profiter de ses talens, l'éleva d'abord à un grade honorable dans ses armées, et lui donna un établissement à Andrinople. Mais comme, loin de lui payer la pension qu'il lui avoit promise, il lui retranchoit encore une partie de sa paie militaire, l'Arabe irrité s'emporta en plaintes amères, qui lui attirèrent un traitement rigoureux : il fut cruellement battu de verges. Désespéré et plein de vengeance, il se donna aux Bulgares, et leur enseigna l'art de construire des machines qu'ils avoient jusqu'alors ignoré. Nicéphore crut couvrir sa honte par un mensonge impudent, qui ne pouvoit que le déshonorer encore plus que sa déroute; il manda à Constantinople qu'après avoir défait les Bulgares, il avoit célébré la fête de Pâques dans le palais de Crum, et qu'il auroit rétabli Sardique abandonnée des ennemis, si les troupes n'eussent refusé de lui obéir. Les soldats, informés de cette imposture, qui devoit les rendre odieux à tout l'empire, se révoltent contre leurs capitaines, abattent les tentes qu'ils mettent en pièces, courent en foule à celle de l'empereur, l'accablent d'injures et de malédictions, lui reprochant son horrible avarice, et jurant qu'ils n'obéiront plus à un tyran calomniateur de sa propre armée. Nicéphore étoit à table; tremblant pour sa vie, il se présente à eux et s'abaisse aux plus humbles prières; ses courtisans, se mêlant parmi les soldats, les caressent, les adoucissent par de belles pa-

roles. Cette émeute devoit coûter la vie à Nicéphore; cependant la fureur des soldats s'étant ralentie, ils se retirent sur un coteau voisin, et passent toute la nuit à implorer à grands cris le secours du ciel, comme s'ils eussent été battus de quelque tempête. Nicéphore fait distribuer pendant la nuit de l'argent aux officiers, et dès le point du jour, ayant rassemblé auprès de sa personne ceux en qui il avoit le plus de confiance, il va au milieu d'eux trouver les soldats; il leur proteste avec les sermens les plus terribles qu'il les chérit comme ses enfans, qu'il les porte tous dans son cœur, qu'il leur pardonne leur faute, et qu'il n'en fera jamais aucune recherche. Il part ensuite pour Constantinople, laissant le patrice Théodose, surnommé *Salibaras*, son premier secrétaire, pour découvrir par leurs accusations mutuelles les auteurs de la sédition. Dès qu'ils furent de retour, il les assemble hors de la ville, dans la plaine de Saint-Mamas, sous prétexte de leur payer les montres qui leur sont dues; il les fait environner de troupes plus nombreuses; et, sans avoir égard à ses sermens, il condamne les coupables au fouet et au bannissement perpétuel, et les fait sur-le-champ transporter à Chrysopolis.

Theoph. p. 411. Hist. miscel. l. 24.

Les Esclavons, sujets des Bulgares, faisoient sans cesse des courses en Macédoine, en Grèce et dans toute l'Illyrie. Nicéphore résolut d'établir à demeure sur cette frontière un corps de soldats qui n'en sortiroient jamais, et dont la postérité formeroit une garde perpétuelle. Ils furent choisis de toutes les provinces et eurent ordre de vendre leurs immeubles, et de se transporter avec leurs familles aux environs du Danube. Ce fut pour eux une extrême douleur de se voir arracher de leur patrie, d'abandonner les sépulcres de leurs ancêtres et les biens que leurs pères leur avoient acquis par leurs travaux. Ils se séparoient avec larmes de leurs parens, de leurs amis, comme s'ils eussent été traînés en

esclavage. Toutes les villes, toutes les campagnes retentissoient d'imprécations contre l'empereur. On appeloit les Sarrasins et les Bulgares: on les invitoit à venir se rendre maîtres d'un empire qui n'étoit plus pour les habitans qu'un lieu d'exil et une vaste prison; on envioit le sort de ceux qui étoient morts dans les batailles. Il y en eut qui se pendirent de désespoir.

L'année suivante auroit été paisible, si l'avarice de Nicéphore n'eût pas fait la guerre à ses sujets. Une armée d'exacteurs, plus impitoyables que les Bulgares et les Sarrasins, chargée de recueillir les nouveaux impôts, infestoit les provinces, désoloit les familles, et partageoit avec le prince la dépouille de la veuve et de l'orphelin. Les financiers avoient imaginé quantité de nouvelles manières de tirer le sang des peuples. L'histoire en rapporte quelques-unes, et avertit que ce n'étoit qu'une partie des vexations mises en usage. On enrôla dans la milice tous les pauvres de chaque ville; et on força les autres habitans de payer pour eux les impositions, et de fournir pour l'équipement de chaque soldat dix-huit pièces d'or: c'étoit à peu près deux cent cinquante livres de notre monnoie. On augmenta tous les impôts, et on exigea en sus un dixième pour les frais du recouvrement. On fit payer les sommes remises par le fisc du temps d'Irène. On auroit pardonné au prince d'exiger des sommes considérables des intendans qui s'étoient enrichis dans les provinces, c'étoit une peine trop légère de la concussion; mais on ne lui pardonna pas de piller lui-même les provinces plus que tous les intendans. Les hôpitaux, les églises, les monastères qui étoient sous la protection spéciale du prince, et qui avoient été fondés par ses prédécesseurs, furent les plus maltraités. Outre une taxe annuelle qu'il exigea pour chaque cheminée, et qu'il fit remonter jusqu'à la première année de son règne, il mit en ses mains les plus belles terres de ces communautés, sans les dispenser de la taille, en sorte

AN. 810.

Theop. p. 411, 412, 413.
Cedr. p. 479, 480.
Hist. miscel. l. 24.
Zon. t. 2, p. 123.

qu'elles payoient pour ce qu'elles n'avoient plus. On força les navigateurs des côtes d'Asie, qui ne vivoient que du commerce de mer, d'acheter ces terres au prix que l'empereur voulut. Tous ceux qui, depuis vingt ans, avoient déterré par hasard quelque urne sépulcrale, quelque vase enfoui dans la terre, furent taxés comme ayant trouvé un trésor. Ceux qui, depuis vingt ans, avoient hérité de quelques biens, furent obligés d'en faire la déclaration pour être taxés à proportion de ce qu'ils avoient reçu, encore qu'il ne leur en restât plus rien. On fit payer deux pièces d'or pour chaque esclave. L'empereur avoit défendu l'usure par une loi : c'étoit pour en avoir le privilége exclusif; il fit assembler les plus riches négocians de Constantinople, et leur mit à chacun entre les mains douze livres d'or, avec ordre de lui en payer l'intérêt à vingt pour cent. Des espions, répandus dans Constantinople comme dans une ville ennemie, tenoient registre de la dépense qui se faisoit dans chaque maison; on excitoit les esclaves à trahir leurs maîtres; on encourageoit, on récompensoit les délateurs, et la fortune, le repos des plus illustres familles, étoient à la merci des derniers des hommes, qui forgeoient contre elles des calomnies toujours favorablement écoutées du prince. Personne ne jouissoit en assurance de son patrimoine; l'empereur sembloit s'établir propriétaire de tous les biens de l'empire. On rapporte un trait singulier de sa rapacité. Il y avoit à Constantinople un marchand de cire, d'une probité reconnue, qui s'étoit enrichi par son commerce. Nicéphore le manda, et lui dit : *Mets la main sur ma tête et déclare-moi avec serment combien tu as amassé d'or.* Le marchand n'osoit d'abord lever la main sur la tête de son prince; mais sur son ordre réitéré il obéit, et jura qu'il avoit cent livres d'or. Nicéphore lui commanda de les faire apporter, et le fit dîner avec lui. Au sortir de table il lui donna cent pièces d'or, qui faisoient treize

à quatorze cents livres de notre monnoie : *Va*, lui dit-il, *je te décharge du reste ; c'est autant d'inquiétude dont je te délivre. L'honneur d'avoir mangé avec ton maître vaut bien ce que tu me laisses.*

Tant de vexations et de rapines faisoient désirer la mort du prince, et portoient le désespoir dans tous les cœurs. Le premier d'octobre, un inconnu, vêtu d'un habit de moine, arracha l'épée d'un garde de la porte, et se jeta dans le palais pour aller tuer l'empereur. Deux officiers qui voulurent le saisir furent dangereusement blessés. Il fut cependant arrêté et mis à la question. On ne put tirer de sa bouche l'aveu d'aucun complice ; il feignit d'être possédé du démon, qui le jetoit dans des accès de fureur. Nicéphore se contenta de le faire enfermer avec les furieux qu'on tenoit enchaînés.

Il y avoit en Arménie un nombreux essaim de manichéens qui se multiplioient de plus en plus, quoique Constant eût fait lapider leur chef, et que Justinien II en eût fait brûler un grand nombre. Ils avoient pris depuis quelque temps le nom de *pauliciens*, d'un certain Paul qui s'étoit signalé entre eux, et qui avoit introduit quelque changement dans la secte de Manès. A ces hérétiques s'en étoient joints d'autres nommés *athingans*, sortis des montagnes de Pisidie et de Lycaonie, dont la doctrine étoit un mélange de l'impiété judaïque et des blasphèmes de Basilide et de Valentin. On croit que ces malheureux vagabons, connus aujourd'hui sous le nom de *bohémiens*, sont un reste des athingans. Nicéphore, né en Pisidie, ayant eu dès son enfance commerce avec eux, s'étoit entêté de leurs visions ; il les regardoit comme de grands prophètes ; il les avoit consultés dans la révolte de Bardane, et avoit pratiqué, par leur conseil, certaines cérémonies magiques. On dit qu'il renouvela en cette occasion ce bizarre sacrifice dans lequel le sacrificateur recevoit sur toute sa personne le sang du taureau immolé, ce que les païens avoient

Theoph. p. 413, 414. Cedr. p. 480. Hist. miscel. l. 24. Zon. t. 2, p. 123, 124.

nommé *taurobole.* Cette superstition, née en Perse, avoit passé dans tous les pays idolâtres; et Manès, Perse de nation, l'avoit transmise à ses sectateurs. C'étoit à ces pratiques extravagantes, et à d'autres semblables que Nicéphore attribuoit son succès. En récompense, il accordoit aux pauliciens toute faveur, et ces fanatiques formoient en Arménie un petit état qui se gouvernoit selon les lois de leur religion. La liberté dont ils jouissoient attiroit dans leur secte un grand nombre d'ignorans et de visionnaires. Les évêques, les moines, les personnages vertueux étoient suspects à Nicéphore; il les regardoit comme autant de censeurs de sa conduite; il suffisoit de se déclarer contre eux pour être assuré de sa protection. C'est ce qui procura ses bonnes grâces à un faux ermite nommé Nicolas, qui, s'étant bâti une cellule aux portes de Constantinople, ne cessa de prêcher une doctrine erronée et d'invectiver contre le culte des images. Quoique Nicéphore ne fût pas iconoclaste, il soutenoit cet hypocrite contre le patriarche, que Nicolas attaquoit avec impudence. Il ne pouvoit souffrir la paix et la concorde entre les chrétiens; il s'étudioit à semer entre eux des sujets de querelles dont il se faisoit juge, et qu'il décidoit toujours en faveur du mauvais parti. Politique ténébreux et pervers, il croyoit dérober la vue de ses débauches et détourner de dessus lui l'attention de ses sujets en les occupant à se déchirer les uns les autres. Sous son règne, les gens de guerre, qui prennent ordinairement le ton du prince sur le fait de la religion, traitoient en esclaves les évêques et les moines; ils se logeoient dans les maisons épiscopales et dans les monastères, vivoient aux dépens de l'Eglise et s'emparoient de ses biens. L'empereur blâmoit hautement les présens faits pour la décoration du culte divin; c'étoit, selon lui, perdre l'or et l'argent, dont l'unique usage étoit d'entrer dans son trésor. Il prétendoit que tous ses prédécesseurs n'avoient rien entendu au gouver-

nement de l'état; les Constantins, les Théodoses n'avoient été que des imbécilles; lui seul savoit régner. Athée dans le cœur, il nioit la Providence, et répétoit souvent qu'elle étoit dans la tête du prince, dont la prudence et la sagesse étoient l'unique ressort des événemens: présomption impie et insensée, dont cette même Providence qu'il outrageoit ne tarda pas de tirer une vengeance éclatante.

Un si méchant prince étoit mal servi par ceux-mêmes dont les talens auroient pu lui faire honneur, s'il eût su s'en faire aimer. Léon, qui commandoit en Orient depuis qu'il avoit abandonné Bardane, s'étoit signalé en plusieurs combats contre les Sarrasins. Il étoit alors dans la province d'Hélénopont, qui comprenoit une partie de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Découragé par l'insensibilité d'un prince qui, tout occupé d'entasser des trésors, ne savoit ni connoître ni récompenser le mérite, il se livroit aux plaisirs et négligeoit le soin de sa province. Jeune et voluptueux, se voyant oublié de l'empereur, il oublioit lui-même tous ses devoirs. Les Sarrasins, dont les courses infestoient ces contrées, ayant appris qu'il avoit reçu treize cents livres pesant d'argent pour payer les troupes, et que cette somme étoit dans Euchaïtes, où Léon faisoit sa résidence, viennent tout à coup attaquer la ville. Léon, hors d'état de se défendre, prend la fuite, abandonne la ville et la caisse militaire; les Sarrasins s'emparent de l'une et de l'autre, et font prisonniers ce qui étoit resté de soldats. Une pareille lâcheté méritoit la mort. Nicéphore fit amener Léon à Constantinople; mais, ne considérant que la perte de l'argent, sans tenir aucun compte du reste, il se contenta de le faire battre de verges et de l'envoyer en exil.

An. 811.

Theoph. p. 414.
Cedr. p. 481,
Zon. t. 2, *p.* 124.
Hist. miscel. l. 24.
Auctor incertus post. Theoph. p. 428.
Contin. Theoph. p. 7, 8.

L'affront qu'il avoit reçu deux ans auparavant dans son expédition contre les Bulgares lui tenoit au cœur. Il résolut de le réparer cette année, et sortit de Con-

Theoph. p. 414, 415, 416.
Hist. misc. l. 24.

Cedr. p. 481. Zon. t. 2, p. 124. Vita Nicolaï Studitæ.

stantinople au mois de mai avec son fils Stauracе. Pour fournir aux frais de cette guerre sans ouvrir son trésor, il donna ordre au patrice Nicétas, grand logothète, d'augmenter les taxes imposées sur les églises et les monastères, et de faire payer à la rigueur les arrérages dus au fisc depuis huit ans; ce qui causa une consternation générale. Comme Théodose Salibaras, son plus fidèle ministre, lui représentoit que le mécontentement étoit universel, et que, s'il lui arrivoit quelque malheur, ce seroit pour tout l'empire un sujet de joie: *Que veux-tu?* lui dit-il, *Dieu m'a endurci le cœur comme à Pharaon; quel bien mes sujets peuvent-ils espérer? pour toi, n'attends rien de moi que ce que tu vois.* Si cette réponse n'est pas celle d'un insensé, ce ne peut être qu'une dérision impie de la parole de Dieu même. L'historien Théophane jure qu'il tient ce fait de la propre bouche de Théodose. L'armée étoit nombreuse; mais ce n'étoit qu'un amas confus de misérables enrôlés de force, dont la plupart n'avoient pour armes que des bâtons et des frondes: car, quoique Nicéphore retirât de ses sujets des sommes considérables pour l'armement et l'équipement des troupes, il obligeoit les soldats de s'équiper et de s'armer à leurs dépens. Aussi, au lieu de cette allégresse qui accompagne ordinairement le départ d'une armée, on n'entendoit dans celle-ci que murmures et malédictions. Quoiqu'il persécutât Théodore Studite, il le considéroit néanmoins autant que les pauliciens et les astrologues. Il l'envoya consulter sur le succès de la guerre: le saint abbé, adressant la parole à l'empereur, comme s'il eût été présent, répondit: *Vous deviez vous repentir de vos fautes passées, au lieu d'en ajouter de nouvelles. Mais, puisque, non content de vous perdre, vous entraînez les autres dans le précipice, voici ce que vous annonce par ma bouche celui qui voit l'avenir comme le passé: vous ne reviendrez pas de ce voyage.* Cette prédiction ne fit qu'irriter

Nicéphore, qui remit la punition de ce prophète insolent à son retour de la guerre.

L'armée étant arrivée au château de Marcelles, sur la frontière de Bulgarie, le roi, qui ne s'attendoit pas à cette irruption soudaine, demanda la paix. Nicéphore, fier de cette humble démarche de l'ennemi, et enorgueilli par les flatteries de son conseil, rejeta cette proposition avec hauteur. Il n'avoit pas encore quitté le château de Marcelles, qu'un de ses plus affidés domestiques emporta sa garde-robe avec cent livres d'or, et passa chez les ennemis; ce qui fut regardé comme un événement de mauvais augure. Après de longs détours par des chemins difficiles qui fatiguoient beaucoup l'armée, l'empereur entra le 20 juillet sur les terres des Bulgares, répétant presqu'à chaque pas, *je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui m'entraîne, mais je me sens poussé par une force irrésistible.* Les trois premières journées furent assez heureuses. Les Bulgares, se sentant beaucoup plus foibles, se contentoient de harceler l'ennemi par des courses, et étoient toujours repoussés. Ces foibles avantages paroissoient à Nicéphore des succès éclatans; il les attribuoit à sa fortune et à celle de son fils Staurace, qui, aussi stupide que son père, se croyoit un héros dès sa première campagne. Il insultoit ceux qui n'avoient pas été d'avis de s'engager dans la Bulgarie, et menaçoit de les châtier comme des traîtres. L'ordre étoit donné de ne laisser la vie à rien de ce qui respiroit sur les terres des Bulgares, pas même aux animaux, mais de ménager avec grand soin le butin, et de le réserver à l'empereur. On brûla un des palais de Crum, après en avoir enlevé les meubles, qui furent déposés dans des magasins scellés du sceau de Nicéphore. De malheureux soldats, pour en avoir détourné quelques pièces de peu de valeur, eurent les mains et les oreilles coupées. Crum, hors d'état de résister, envoya dire qu'il étoit prêt à se soumettre à telles conditions qu'on

voudroit lui imposer, pourvu que l'empereur sortît du pays : il ne fût pas écouté.

Alors ce prince, animé par le désespoir, résolut de faire périr Nicéphore et toute son armée, ou de périr lui-même avec sa nation. Les Grecs étoient campés dans une plaine environnée de montagnes inaccessibles. Crum fait fermer toutes les gorges, tous les passages par de grands abattis de bois. Les Bulgares travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en deux jours et deux nuits les Grecs furent environnés d'un mur impénétrable ; et Nicéphore étoit si négligent et si peu entendu dans les opérations de la guerre, qu'il ne s'aperçut de cet ouvrage que lorsqu'il fut achevé. La surprise et la terreur rend toute l'armée immobile ; l'empereur, le plus effrayé de tous, courant de toutes parts sans donner aucun ordre, s'écrioit à la vue des barrières qui fermoient chaque défilé, *nous sommes perdus ; il nous faudroit des ailes pour sortir d'ici.* La nuit suivante, c'étoit celle du 25 juillet, les Bulgares mettent le feu à tout ce vaste contour, et entrant eux-mêmes par une des gorges, la seule qu'ils avoient laissée libre, ils fondent comme des furieux sur le camp des Grecs ; ils laissent dans la plaine quelques troupes de cavalerie, pour couper aux fuyards le chemin des montagnes, dont l'accès étoit d'ailleurs presque impraticable. C'étoit une confusion et un carnage horrible. Au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, qui n'étoit éclairée que par les flammes, les Grecs, saisis d'épouvante et fuyant de toutes parts, tomboient sous le cimeterre des Bulgares, ou, s'ils échappoient au fer ennemi, ils périssoient dans les feux qui leur fermoient le passage. Nicéphore y perdit la vie, et avec lui toute la cour de Constantinople : patrices, seigneurs, ministres, officiers de l'armée et du palais, un nombre infini de soldats. La fleur de la jeunesse, les forces de l'empire furent ensevelies dans cette nuit funeste ; les armes, les équipages, la caisse militaire, les richesses des officiers furent

la proie des barbares. Crum, ayant fait couper la tête à Nicéphore, la fit planter au bout d'une pique et la donna en spectacle pendant plusieurs jours. Le crâne fut ensuite enchâssé en argent, et servit de vase à boire dans un grand festin, où se trouvèrent les seigneurs de sa cour et plusieurs princes étrangers qu'avoit attirés la renommée de sa victoire. Pendant que les Bulgares triomphoient, tout l'empire étoit en deuil; il étoit peu de maisons à Constantinople qui n'eût une veuve ou un orphelin. Au milieu de tant de pertes il ne restoit qu'une consolation; c'étoit d'être délivrés d'un monstre d'avarice et de dissolution, plus détesté encore que les plus odieux de ses prédécesseurs. Personne ne put dire avec certitude de quelle manière Nicéphore avoit perdu la vie. Quelques-uns disoient que ses propres soldats, pleins de rage, le voyant abattu par l'épée d'un Bulgare, l'avoient achevé à coups de pierres. Les mieux instruits des circonstances de sa mort auroient été ces infâmes libertins dont il se faisoit accompagner jusque dans les alarmes de la guerre; mais tous avoient péri ou par le fer des Bulgares, ou dans les flammes: juste punition de leurs horreurs.

Nicéphore avoit régné huit ans et près de neuf mois. Son fils Staurace fut du petit nombre de ceux qui se sauvèrent du carnage. Quoiqu'il fût blessé à mort, il eut cependant assez de force pour gagner Andrinople, où se rassemblèrent les tristes débris de l'armée. Le patrice Etienne, commandant de la garde impériale, et Théoctiste, maître des offices, y étoient arrivés avant lui. Etienne, fidèle à ses maîtres, assembla ses soldats; et ayant fait porter au milieu d'eux ce malheureux prince, à qui sa blessure mortelle n'ôtoit pas la passion de régner, il le fit reconnoître empereur. Staurace harangue les troupes, et, pour gagner leur estime, il invective contre le gouvernement de son père, et promet de réparer les maux qu'il a faits. La haine que l'on portoit

Theoph. p. 416, 417, 418. Cedr. p. 482. Hist. miscel. l. 24. Zon. t. 2, p. 125. Manas. p. 94. Auctor incertus post. Theoph. p. 431. Contin. Theoph. p. 8. Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 28. Combesis ad Theoph. p. 664.

Du Cange, fam. byz. p. 128. à Nicéphore couvrit l'indécence de cette censure; on applaudit à ce discours; on espéra, contre toute raison, qu'un mauvais fils pourroit être un prince estimable. Mais ceux qui jugeoient mieux de Staurace, à la tête desquels étoit Théoctiste, offroient secrètement la couronne à Michel, surnommé *Rhangabé*, grand-maître du palais.

Il étoit fils de Théophylacte, l'un des quatre grands officiers qui avoient conjuré contre Constantin Porphyrogénète, la première année de son règne. Michel avoit pris de son aïeul le surnom de *Rhangabé*. On n'auroit pu faire un meilleur choix, si les qualités qui font chérir un particulier suffisoient pour faire un grand prince. Il étoit bienfaisant, généreux, sans ambition; toujours égal à lui-même, on pouvoit l'élever sans lui faire rien perdre de sa modestie, et de son affabilité naturelle à l'égard de ses inférieurs. La piété et la régularité de ses mœurs relevoient encore le prix des vertus humaines. Il se faisoit un devoir d'assister aux offices de l'église, et remplissoit même dans une église de Constantinople les fonctions de lecteur, espèce de dévotion qui n'avoit en ce temps-là rien de singulier ni de bizarre. Aux agrémens de l'esprit se joignoient les grâces de l'extérieur; il étoit d'une taille avantageuse, bien fait, et dans la force de l'âge. Quoique Nicéphore fût peu sensible au mérite, Michel s'en étoit fait aimer; ce prince l'avoit pris pour gendre et l'avoit revêtu de la dignité de maître du palais. C'étoit lui donner le premier rang dans l'empire après son fils, qu'il avoit nommé Auguste. Procopia, fille de Nicéphore, ne ressembloit ni à son mari ni à son père. On voyoit en elle les vertus contraires aux vices de son père; mais on y retrouvoit aussi plusieurs vices opposés aux vertus de son mari. Elle étoit vraie, chaste, généreuse, ne faisant usage de ses biens que pour le soulagement des pauvres et pour de pieuses fondations; mais

elle étoit hautaine, opiniâtre, ambitieuse ; elle vouloit gouverner son mari et tout l'empire. Elle se joignit à Théoctiste pour solliciter son mari à prendre la couronne, et Michel eut à combattre l'ambition de sa femme dans le refus qu'il fit de l'accepter. Il avoit servi fidèlement son beau-père, et ne s'étoit sauvé des mains des Bulgares qu'après avoir fait tous ses efforts pour le défendre. Il répondit à Théoctiste et à ses amis qu'il avoit juré fidélité à Nicéphore et à Staurace, et qu'il devoit au fils la même obéissance qu'il avoit rendue au père.

Etienne, opposé à Théoctiste, soutenoit fortement Staurace ; il espéroit que ce prince guériroit de sa blessure. Il le fit porter en litière à Constantinople. Le patriarche, qui n'avoit pas les mêmes espérances, vint visiter Staurace ; et croyant devoir lui donner les avis les plus salutaires dans l'extrémité où il le voyoit, il lui conseilla de se réconcilier avec Dieu en réparant les injustices de son père, qu'il reconnoissoit lui-même, et en restituant aux possesseurs légitimes les biens dont ils avoient été dépouillés. Staurace, plus disposé à imiter la rapacité de son père qu'à en perdre le fruit, répondit qu'il connoissoit l'état de ses finances, et qu'il ne pouvoit rendre au plus que trois talens ; c'étoit alors à peu près la somme de trente mille livres d'aujourd'hui, portion infiniment petite et des trésors et des rapines de Nicéphore. Il n'est pas étonnant qu'il eût conçu une aversion mortelle contre Théoctiste et Michel : il pouvoit haïr l'un comme son ennemi, l'autre comme son rival ; mais, aussi ingrat que vindicatif, il ne haïssoit pas moins Etienne auquel il devoit la couronne, et le patriarche dont il n'avoit reçu que de bons offices. Il trouva moyen de les unir ensemble par les affronts dont il les accabloit également. Il n'aimoit pas davantage sa sœur Procopia. Sa femme Théophano, aussi méchante qu'elle étoit belle, lui avoit persuadé que sa sœur ne

cherchoit qu'à le perdre. Théophano n'avoit point d'enfans, Michel seul lui faisoit ombrage; en le faisant périr elle se flattoit de pouvoir, à l'exemple d'Irène, devenir maîtresse de l'empire après la mort de son mari. Comme les douleurs de Staurace augmentoient de jour en jour, il en vint enfin à douter lui-même qu'il pût recouvrer la santé. Dans cette incertitude il désiroit de laisser la couronne à sa femme; ou, s'il ne pouvoit y réussir, d'abolir le gouvernement impérial, et de le changer en démocratie. C'eût été porter un coup mortel à l'empire dans l'état où il se trouvoit alors.

Theoph. p. 418, 419, 420. Cedr. p. 482. Hist. misc. l. 24. Zon. t. 2, p. 125, 126. Manas. p. 94. Auctor incertus post. Theoph. p. 428. Contin. Theoph. p. 8. Glycas, p. 286. Joël. p. 178. Theod. in vitâ Platonis. Eginh. annal. Annal. fran. Regino chr. Ado chron. Herman. contract. Fleury, hist. ecclés. l. 45, art. 53, 54.

Pour exécuter un projet si bizarre, il falloit se défaire de Michel, sur lequel tout l'empire jetoit les yeux, ou du moins le mettre hors d'état de profiter de la bienveillance universelle. Staurace crut qu'Etienne le serviroit volontiers en cette occasion. Il le fit donc venir le soir du premier octobre, et lui ordonna d'aller se saisir de Michel et de lui crever les yeux. Etienne lui représenta l'impossibilité de l'exécution; que Michel étoit l'idole du sénat et du peuple; sa maison, toujours remplie d'amis, et si avantageusement située, qu'il pouvoit s'y défendre contre toute violence. Staurace, convaincu par ces raisons, se réduisit à demander le secret sur la proposition qu'il venoit de faire. Etienne le lui promit, et se hâta d'aller avertir Michel qu'il falloit régner ou périr. Il court pendant toute la nuit chez le patriarche, chez les sénateurs, chez les officiers revenus de la défaite; il leur expose la barbarie de ce malheureux prince, qui, près de rendre l'âme, est encore altéré du sang de ses meilleurs sujets, et ne respire que pour donner des ordres cruels. Il les invite à se rendre dans l'Hippodrome pour proclamer Michel empereur. Pendant ce temps-là le patriarche va trouver Michel; il lui fait donner par écrit une promesse de soutenir la foi, de protéger les personnes consacrées à Dieu, et de ne point répandre le sang des orthodoxes. Au point du jour Michel se rend

à l'Hippodrome, où le sénat et les principaux seigneurs l'attendoient. A son arrivée on le salue empereur; le patriarche le conduit à Sainte-Sophie; et, l'ayant fait monter dans la tribune, il lui met la couronne sur la tête au milieu des applaudissemens de tout le peuple. Dès que Staurace apprend cette nouvelle, il se fait couper les cheveux, et prend l'habit monastique des mains du moine Siméon son parent. Tremblant pour sa vie, il implore la protection du patriarche Nicéphore. Procopia et le nouvel empereur vont le rassurer; ils lui protestent qu'on aura pour lui tous les égards dus à sa naissance, et que l'état où le met sa blessure est la seule cause qui ait déterminé le sénat à le décharger du fardeau de l'empire. A quoi Staurace ne répondit que par un soupir que le dépit arrachoit de son cœur. Dix jours après Procopia fut couronnée et reçut le titre d'Auguste.

Cette heureuse révolution changea la face de l'état. L'avarice de Nicéphore, semblable à un vent brûlant, avoit desséché toutes les sources de la félicité publique. Michel ouvrit ses immenses trésors pour les répandre sur la ville et sur les provinces. Tout sembloit se ranimer, tout retentissoit des louanges du prince. Au moment de son couronnement, il fit de grandes largesses au patriarche, au clergé, au sénat et aux gens de guerre. Il rendit les biens usurpés, et fit une exacte recherche des injustices de son prédécesseur pour en effacer toutes les traces. Procopia partageoit les soins de sa générosité; et, mesurant ses libéralités sur les besoins, elle s'empressa de pourvoir à la subsistance des veuves et des orphelins, qui venoient de perdre leurs maris et leurs pères dans la guerre des Bulgares. Théophano, femme de Staurace, qui avoit fait de vains efforts pour la faire périr, voyant ses desseins renversés, s'étoit à regret jetée dans un monastère : Procopia, loin de se venger, la combla de biens; elle étendit même ses bien-

faits sur les parens de cette princesse, que Nicéphore avoit laissé ramper dans l'indigence; elle leur donna pour demeure une des plus magnifiques maisons de la ville, dont ils firent un monastère où Staurace fut enterré après sa mort.

Cedr. p. 485, 486. Auctor incertus post. Theoph. p. 428. Contin. Theoph. p. 5, 8, 14, 15. Orientalium synodica ad Theophilum apud Combesis. Genesius. p. 4.

C'étoit la coutume des empereurs de signaler par quelque grâce le commencement de leur règne. Léon l'Arménien étoit exilé; et quoiqu'il eût bien mérité une peine encore plus sévère, cependant ce fut en sa faveur que Michel voulut donner des marques de clémence. Il aimoit Léon, en qui il avoit reconnu des talens supérieurs. Il le rappela donc d'exil, le combla de bienfaits, le fit patrice, commandant général des troupes d'Orient, et l'honora de toute sa confiance. Mais Léon étoit un ingrat dévoré d'ambition, qui ne se servit de la bienveillance de son maître que pour s'ouvrir une voie à le supplanter. Il trouva même des scélérats qui l'y excitèrent et lui offrirent leurs services. L'ignorance de ces temps-là donnoit un grand crédit à cette espèce de charlatans, qui, après avoir trompé le peuple, parviennent à se tromper eux-mêmes et à se croire inspirés. Il y avoit à Constantinople une femme qui passoit pour être possédée de l'esprit de Python; on en racontoit des prodiges. Toutes les fois qu'elle voyoit passer l'empereur Michel, elle lui crioit : *Descendez, prince, descendez, cédez la place à un autre.* Un prince moins patient que Michel auroit fait jeter dans la mer cette prophétesse; il se contenta de la faire enfermer. Un moine, nommé Jean le Grammairien, homme corrompu et grand ennemi du culte des images, connoissant le désir de Léon, se mit en tête de se servir de cette insensée pour faire Léon tout à la fois empereur et iconoclaste. Il suborne cette femme, et lui fait prédire que le successeur du prince régnant sera un puissant empereur, qui régnera trente ans avec gloire, et qui remportera de grandes victoires, pourvu seulement qu'il abolisse à jamais le

culte idolâtre des images. Jean vient annoncer à Léon cette prédiction, dont étoit témoin un certain Nicéphore; il lui amène encore un anachorète, aussi renommé pour son esprit prophétique, et qui s'accordoit parfaitement avec la pythonisse. Léon, facile à persuader de ce qu'il désiroit avec passion, promet à Jean une haute fortune; il lui jure qu'il remplira avec zèle la condition à laquelle le ciel attache sa prospérité et sa gloire, et qu'il ne laissera subsister aucune image dans toute l'étendue de l'empire. Ces sourdes pratiques ne purent être si secrètes que Michel n'en eût quelque avis; il chargea Théodote, surnommé *Cassitéras*, un de ses écuyers, d'aller interroger la devineresse, et de lui en rendre compte. Théodote, aussi fourbe que Jean le Grammairien, après avoir entendu cette femme, rapporte à l'empereur que ce n'est qu'une malheureuse visionnaire, dont les discours ne sont qu'un tissu d'extravagances, et qui ne mérite que du mépris. Mais aussitôt il va trouver Léon, lui promet de le seconder dans ses vues, et tire de lui une promesse réciproque pour son avancement. Cependant Léon, attendant une occasion favorable, redouble à l'égard de l'empereur les apparences de zèle, et Michel prend plus de confiance que jamais dans sa fidélité.

Affligé de la division qui troubloit l'église de Constantinople, Michel s'empressa de réconcilier Théodore, Platon, l'archevêque de Thessalonique et les autres exilés, avec le patriarche Nicéphore. L'économe Joseph fut encore sacrifié à l'intérêt de la réunion; il fut une seconde fois chassé de l'Eglise. Le patriarche eut la liberté que le précédent empereur lui avoit toujours refusée, d'écrire au pape une lettre synodique, et de donner cette marque de communion au chef du corps épiscopal. Michel renvoya en même temps les trois ambassadeurs venus de la part de Charlemagne du vivant de Nicéphore. Il les fit accompagner d'un évêque et de deux

grands officiers, qui allèrent trouver Charles à Aix-la-Chapelle, conclurent avec lui le traité de paix, et le reconnurent pour empereur, lui donnant le même titre qu'ils donnoient à leur maître. A leur retour ils passèrent à Rome, où le pape, qui souhaitoit que cette paix fût solide et durable, leur mit solennellement entre les mains une copie du même traité dans l'église de Saint-Pierre. Ces ambassadeurs avoient aussi été chargés de demander à Charlemagne une de ses filles pour Théophylacte, fils aîné de Michel; mais cette affaire n'eut aucune suite. Théophylacte reçut le jour de Noël la couronne impériale des mains du patriarche, et à cette occasion Michel fit de riches présens tant à l'église qu'au clergé de Sainte-Sophie. Peu de temps après il décora du même honneur son second fils, qui portoit le nom de *Staurace;* mais ce jeune prince mourut l'année suivante.

AN. 812.

Theoph. p. 420. *Cedr. p.* 482. *Hist. miscel. l.* 24. *Contin. Theoph. p.* 218.

L'autre Staurace, fils de Nicéphore, se voyant près de mourir, s'étoit retiré dans le monastère, où sa femme pleuroit la perte du diadème plus que celle de son mari. Sa plaie, que nul remède ne put guérir, s'aigrissoit de jour en jour, et rendoit une odeur si infecte, que ses plus zélés domestiques n'osoient approcher de son lit. Enfin, consumé par les douleurs, il rendit l'âme le 11 janvier de l'année suivante 812, ayant survécu à son père cinq mois et demi, dont il en avoit régné deux mois et sept jours.

La piété de l'empereur étoit alarmée du progrès que faisoit en Arménie et dans le reste de l'Asie la secte monstrueuse des pauliciens : il tint conseil sur les moyens de les réprimer. Les uns vouloient qu'on employât les voies d'une douce correction; qu'on travaillât à les éclairer plutôt qu'à les perdre; qu'on leur laissât le temps de revenir de leurs erreurs et d'expier leurs désordres par la pénitence; que le clergé préservât les peuples du venin de l'hérésie par de solides in-

structions et par l'exemple d'une vie sainte et régulière. Ils ajoutoient que l'Eglise n'a que des armes spirituelles, et qu'elle ne peut infliger de peine capitale ; qu'il ne lui est pas même permis de demander la mort de ceux qu'elle ne peut convertir, parce qu'elle ne doit pas fixer des bornes à la miséricorde divine, qui peut toujours amollir les cœurs les plus endurcis. Les autres opinoient à la mort : on ne pouvoit, à leur avis, trop sévèrement punir des hommes infâmes et opiniâtres, dont les discours séducteurs, quoique grossiers, corrompoient des provinces entières. On savoit par expérience, disoient-ils, que ces détestables hérétiques ne se convertissoient jamais : les laisser vivre c'étoit exposer le salut des autres. Ils s'appuyoient sur l'exemple d'Ananie et de Saphire, et sur un passage de saint Paul, mal interprété, pour conclure que l'Eglise peut armer les princes contre les hérétiques. Le patriarche étoit à la tête de cet avis, comme le dit expressément Théophane. Ce grave historien censure lui-même avec aigreur le sentiment contraire ; il le traite de doctrine nouvelle, opposée à celle des Apôtres : ce qui prouve seulement qu'un zèle amer méconnoît la douceur de l'Evangile, et qu'il voudroit s'autoriser de l'exemple des Apôtres, dont les paroles et la conduite ne respirent qu'indulgence et humanité. L'empereur, aussi irrésolu qu'auparavant, flottant entre ces deux avis, fit trancher la tête aux plus hardis des pauliciens, et épargna le reste.

Theoph. p. 420, 421. Hist. miscel. l. 24. Zon. t. 2, p. 126. Ortelius.

La défaite de Nicéphore avoit relevé le courage des Bulgares. Crum conçut l'espérance de s'étendre en Thrace, et vint assiéger Dévelt, ville ancienne, autrefois colonie romaine, qui se rendit au bout de quelques jours. La ville fut ruinée, et les habitans transportés dans l'intérieur de la Bulgarie. Pour arrêter les progrès de ces barbares, Michel se mit en marche le 17 juin : Procopia l'accompagna jusqu'à Zurule, à moitié chemin entre Constantinople et Andrinople : c'est aujour-

d'hui Ciorlo ou Zorli. Peut-être même ne l'auroit-elle pas quitté alors, si les murmures des soldats ne lui eussent pas fait appréhender des suites plus fâcheuses. *C'est donc d'une femme*, disoient-ils, *que nous prendrons l'ordre! c'est une femme qui nous rangera en bataille et qui nous donnera le signal! les aigles romaines vont se courber devant la nouvelle Sémiramis: elle a droit sans doute de nous commander, puisqu'elle commande à notre maître.* Ces railleries insolentes couroient de bouche en bouche; et les ennemis secrets de Michel aigrissoient de plus en plus la mauvaise humeur des soldats. On peut soupçonner que Léon étoit, par ses émissaires, l'auteur caché de ces murmures. Le départ de Procopia ne les apaisa pas, et Michel comprit bien qu'il ne pouvoit attendre d'une telle armée que mutinerie et désobéissance. Il prit donc le parti de retourner à Constantinople.

Cette retraite attira les Bulgares. Assurés de ne point trouver de résistance, ils s'étendirent hardiment dans la Thrace et dans la Macédoine. Les garnisons et les habitans des villes n'étoient pas mieux disposés que les soldats de l'armée. Deux raisons produisoient ce mécontentement général en ces provinces: elles étoient peuplées de ces malheureuses familles que Nicéphore avoit arrachées du sein de leur patrie pour les transplanter en ces contrées. Aussi, à l'approche des Bulgares, Anchiale, Bérée, Nicée, Philippopolis, Philippes, Strymon (c'étoit l'ancienne Amphipolis, qui avoit pris le nom du fleuve), demeurèrent désertes. Tous les nouveaux habitans prirent la fuite pour retourner dans les pays de leur naissance. D'ailleurs la Thrace et la Macédoine étoient remplies d'iconoclastes qui regrettoient le règne de Constantin Copronyme. Ils honoroient la mémoire de ce prince, qu'ils appeloient le fléau des Bulgares, quoiqu'il eût été aussi souvent vaincu que vainqueur. Ils portoient même le fanatisme jusqu'à le

mettre au nombre des saints; et comme plusieurs de ses fils vivoient encore à Panorme, dans la Chalcidique, où ils traînoient une malheureuse vieillesse, on formoit le dessein de les enlever et de les proclamer empereurs, tout aveugles qu'ils étoient. Michel, averti de ces mouvemens secrets, fit transporter ces princes dans une île de la Propontide, sans vouloir faire des recherches qui l'auroient obligé à répandre du sang contre son inclination.

Comme les iconoclastes de Constantinople entroient dans ces complots, il en fit arrêter un grand nombre, qu'il se contenta de châtier légèrement. Il fit couper la langue à un faux ermite qui avoit abattu publiquement une image de la sainte Vierge en prononçant d'horribles blasphèmes. Le chef de ces furieux étoit cet imposteur nommé Nicolas, dont j'ai déjà fait mention; il fut arrêté par ordre de Michel; et comme ce misérable témoignoit du repentir et promettoit de faire pénitence, il obtint grâce de la vie; on le promena par toute la ville, confessant hautement ses crimes, et il fut enfermé dans un monastère. Grand nombre de pauliciens et d'athingans s'étoient rendus à Constantinople et commençoient à infecter le peuple de leurs erreurs. Michel chargea Léon d'en purger la ville. Léon s'acquitta avec succès de cette commission : ils furent proscrits et chassés par édit. Le prince fit ensuite assembler les soldats dans le palais de Magnaure; il leur reprocha leur mutinerie et leur ingratitude à l'égard d'un prince qui les chérissoit, et qui ne leur avoit donné aucun légitime sujet de plainte; il leur représenta le mépris qu'ils s'attiroient de la part des Bulgares et la honte dont ils couvroient l'empire; et comme il savoit que plusieurs d'entre eux étoient encore attachés à l'hérésie, il justifia le culte des images en leur exposant la doctrine de l'Eglise, et leur dit à ce sujet tout ce qu'un prince doit savoir et que des soldats peuvent entendre. Ce discours,

que la tendresse pour ses sujets rendoit pathétique, fit sur leurs cœurs une telle impression, que, fondant en larmes, ils demandèrent pardon de leur faute; et protestèrent qu'ils étoient prêts à la réparer au prix de tout leur sang.

Theoph. p. 421, 425, 426.
Zon. t. 2, p. 126.
Hist. miscel. l. 24.
Genés. p. 4.

Cependant, l'empereur n'osant encore se fier à cette ardeur passagère, remit à l'année suivante à éprouver la sincérité de leur repentir. D'ailleurs il avoit alors une autre guerre à soutenir en Orient. Il y envoya Léon, qu'il savoit être le plus habile de ses généraux, et qu'il croyoit le plus fidèle. Thébith, à la tête d'une armée de Sarrasins, ravageoit l'Asie : Léon lui livra bataille, lui tua deux mille hommes, mit le reste en fuite, et demeura maître des chevaux et d'un grand butin. Ce succès augmenta sa réputation : on comparoit sa victoire avec l'expédition infructueuse de l'empereur. Les Sarrasins ne purent alors prendre leur revanche. Pendant que les deux fils d'Haroun Raschid se disputoient la dignité de calife, quatre tyrans, profitant de leur querelle, déchiroient leur empire, et s'étoient emparés de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte, et de l'Afrique. Ces provinces, désolées par les armes de tant de concurrens, étoient devenues le théâtre des plus affreux désordres : massacres, incendies, viols, rapines, chaque ville, chaque village éprouvoit toutes les horreurs d'une place prise de force par des barbares. Les églises profanées, les monastères détruits n'étoient plus que les tombeaux des chrétiens, qui furent les premières victimes de ces fureurs. Ceux qui échappèrent, prêtres, moines, laïcs, se réfugièrent dans l'île de Cypre, d'où la plupart passèrent à Constantinople. L'empereur et le patriarche les reçurent avec bonté; ils leur donnèrent pour habitation un grand monastère, et leur fournirent de quoi satisfaire à tous les besoins de la vie; ils envoyèrent des secours d'argent à ceux qui étoient demeurés en Cypre.

Le roi des Bulgares, maître d'une partie de la Thrace et de la Macédoine, alla dans le mois d'octobre mettre le siége devant Mésembrie. Cependant, comme il auroit bien voulu jouir tranquillement de ses nouvelles possessions, il envoya proposer la paix à l'empereur aux mêmes conditions auxquelles elle avoit été conclue sous le règne de Théodose III. Il y ajoutoit deux articles: premièrement qu'on lui rendît les transfuges, et il comprenoit sous ce nom les sujets de l'empire qui, ayant été pris dans la guerre, avoient trouvé moyen de s'échapper et de revenir dans leur patrie; à cette condition, il consentoit à rendre les prisonniers qu'il avoit entre les mains. Secondement, il vouloit que les marchands grecs qui venoient commercer en Bulgarie, fissent, en entrant dans le pays, la déclaration de leurs marchandises pour payer la taxe qui seroit imposée, sous peine de confiscation de tous leurs effets. Il faisoit dire en même temps à l'empereur que, s'il différoit d'accepter ces conditions, les Bulgares alloient saccager Mésembrie. L'article des transfuges étoit le seul qui fît difficulté. Il arrêta long-temps le conseil et causa de grands débats. Le gouvernement étant chez les Bulgares sévère jusqu'à la cruauté, ceux qui craignoient quelque châtiment se réfugioient à Constantinople et s'y faisoient baptiser; ils y attiroient plusieurs de leurs compatriotes, en sorte que le roi bulgare craignoit de voir dépeupler ses états. On avoit reçu un assez grand nombre de ces transfuges; mais les Bulgares avoient encore un beaucoup plus grand nombre de prisonniers grecs; et cette raison, jointe à la crainte d'une guerre sanglante, déterminoit l'empereur et une partie du conseil à opiner en faveur de l'échange. Ils considéroient *qu'étant obligés d'opter entre le salut des Grecs prisonniers et celui des Bulgares transfuges, ils ne devoient pas balancer; qu'à la vérité les transfuges, rendus aux Bulgares, ne devoient s'attendre qu'à la mort; mais que les Grecs*

Theoph. p. 421 et seqq., et ibi Combesis. Hist. miscel. l. 24. Contin. Theoph. p. 8, 9. Cedr. p. 486, 487. Zon. t. 2, p. 126, 127.

abandonnés à leur merci ne seroient pas traités moins cruellement, et que, dans cette égalité de péril, il falloit, comme dans un naufrage, sauver préférablement ceux qui devoient être les plus chers. Quant à ce petit nombre de Grecs échappés des prisons, en même temps qu'on les rendroit à Crum, on pourroit les racheter à prix d'argent, et que le roi, satisfait sur tout le reste, ne se rendroit pas difficile sur cet article. De plus, en perdant quelques transfuges on acquéroit la paix; au lieu que, dans l'autre partie, outre la perte de tant de compatriotes, on s'attiroit une guerre très-fâcheuse dans l'état où se trouvoit l'empire. Telles étoient les raisons de ceux qui vouloient que les propositions de Crum fussent acceptées. Mais Théodore Studite et Théodiste, l'âme de tous les conseils, et que le foible empereur n'osoit jamais contredire, s'élevèrent avec force contre cet avis : « Ne seroit-ce pas (disoient-ils) une « insigne lâcheté que de trahir des malheureux qui sont « venus chercher un asile? Ils y ont embrassé la foi; ils « ne sont plus transfuges : renouvelés par les eaux du baptême, Constantinople est devenue leur patrie; cette « ville est encore plus pour eux, c'est un sanctuaire. « Ils se sont jetés entre les bras de Jésus-Christ même; « les en arracherons-nous pour les livrer à la cruauté « d'un roi infidèle et barbare? Et nos compatriotes, nos « frères, qui ont eu le bonheur de recouvrer la liberté, « les punirons-nous d'une évasion légitime? Deviendrons-nous leurs bourreaux pour les traîner sous le « glaive dont la Providence divine les a sauvés? Ne nous « flattons pas de les racheter; le prince inhumain ne « les demande que pour se désaltérer de leur sang. Comment ce roi cruel ose-t-il exiger de nous un pareil « sacrifice? Quel est le droit des nations qui autorise « cette barbarie? En est-il un exemple chez les peuples « les plus sauvages? Mais, dira-t-on, nous allons donc « abandonner nos frères prisonniers? Eh quoi! devons-

« nous donc les délivrer par un double crime? Ces ré-
« fugiés devenus chrétiens, ces sujets de l'empire échap-
« pés des cachots et rendus à leur patrie sont-ils moins
« nos frères? C'est avec le fer qu'il faut affranchir d'es-
« clavage nos compatriotes. Mais, si nos armes ne peu-
« vent les délivrer, ils mourront : mourons nous-
« mêmes, si nous ne savons plus vaincre, plutôt que de
« nous déshonorer par une lâcheté aussi honteuse qu'elle
« seroit criminelle. » Tous les sénateurs se rangèrent à cet avis.

Pendant ces délibérations Crum pressoit le siége de Mésembrie. La place étoit forte, mais la garnison manquoit de courage et étoit mal secondée par les habitans. Le déserteur arabe dont j'ai parlé servoit les Bulgares avec zèle, leur enseignant la construction et l'usage des machines propres à battre des murailles. La ville ne tint que quinze jours. Le lendemain du dernier conseil, second de novembre, on apprit que les Bulgares étoient dans Mésembrie. Cette place, importante par sa situation, par ses richesses, par les munitions de guerre qu'on y avoit amassées comme dans un dépôt assuré, étoit un des boulevarts de Constantinople. Les Bulgares y trouvèrent beaucoup d'or, beaucoup d'argent, et, ce qui n'étoit pas moins estimable, trente-six tubes d'airain pour lancer le feu grégeois, avec quantité de matières toutes préparées.

Après la prise de Mésembrie, Crum, irrité d'apprendre que ses propositions étoient rejetées, envoya dire à l'empereur que, puisqu'il ne vouloit point de paix, il devoit s'attendre à toutes les horreurs d'une guerre, où l'on n'épargneroit ni les hommes, ni les animaux, ni les fruits de la terre, et que l'épée des Bulgares alloit faire de la Thrace un vaste désert. Sa colère ne lui permit pas d'attendre le printemps. Il part dès les premiers jours de février, portant partout le feu et le ravage. Quoique Michel n'eût pas été d'avis de continuer la

An. 813.
Theoph. p. 424 et seqq. Auctor incertus post. Theoph. p. 428 et seqq. Contin. Theoph. p. 9 et seqq. Cedr. p. 483 et seqq. Zon. t. 2, p. 127, 128, 130.

Hist. miscel. l. 24. Leogramm. p. 445. Syméon. p. 402. Manas. p. 94, 95. Joël. p. 178. Glycas, p. 287. Genésius, p. 2, 3, 4, 6, 7. Du Cange, gloss. græc. voce Ἰκανάτος.

guerre, il ne se laissa pas effrayer des bravades du roi bulgare; il se mit en marche le quinze de février, et s'avança jusqu'à Andrinople avec ce qu'il avoit de troupes. Il n'eut pas besoin d'aller plus loin; un événement imprévu arrêta la fureur de Crum, et lui fit plus de mal qu'une sanglante bataille. La maladie se mit dans ses troupes et le força de regagner ses états, après avoir perdu les deux tiers de son armée. Michel revint à Constantinople; et, attribuant ce succès inespéré à l'intercession de Taraise, pour lequel il avoit une singulière vénération, il alla rendre grâces à Dieu près de la sépulture de ce saint patriarche, dont il fit couvrir le tombeau de lames d'argent du poids de quatre-vingt-dix livres.

L'empereur résolut de profiter de la foiblesse à laquelle la maladie avoit réduit les Bulgares, et de faire un dernier effort pour accabler de si opiniâtres ennemis. En attendant la saison propre à tenir la campagne, il travailla à réunir toutes les forces de l'empire. Il connoissoit si peu Léon, qu'il lui manda de se rendre à Constantinople pour l'aider de sa valeur et de ses conseils. Ses ordres envoyés dans l'Asie rassemblèrent toutes les troupes depuis l'Euphrate jusqu'au Bosphore. Cette nombreuse jeunesse paroissoit pleine d'ardeur, à l'exception des Cappadociens et des Arméniens que Léon commandoit. Ce perfide leur avoit inspiré les sentimens de mépris qu'il avoit lui-même pour l'empereur. Michel partit au commencement de mai. On n'avoit vu depuis long-temps une si belle armée: tous les chemins retentissoient de vœux. Le peuple de Constantinople, qui suivoit l'empereur l'espace de plusieurs lieues, étoit rempli des plus heureuses espérances. Mais Procopia, qui seule vouloit ignorer le mauvais effet que produisoit sa présence, se croyant toujours nécessaire, accompagna encore l'armée jusqu'à Héraclée. Cette princesse, plus hardie qu'adroite, ne cachoit pas assez l'ascendant qu'elle avoit sur son mari;

on lui attribuoit toutes les fautes du prince : en se rendant odieuse, elle le rendoit méprisable. Ce fut donc à contre-temps qu'elle s'avisa de haranguer les troupes, et de leur recommander l'honneur de l'empire et la conservation de la personne de l'empereur. Cet encouragement, loin d'animer les soldats, renouvela les railleries et les murmures. Lorsqu'elle se fut retirée, la conduite de Michel n'effaça pas ces préventions peu avantageuses. Au lieu de travailler à reprendre Mésembrie, et de faire les dispositions nécessaires pour s'assurer du succès de la campagne, il demeura campé aux portes d'Andrinople. Peu instruit des moyens de faire subsister une armée, et trop foible pour maintenir la discipline, ses soldats, qui manquoient de vivres, pilloient les provinces et causoient plus de dommage que n'auroient fait les ennemis. Il ne savoit pas même choisir ceux dont il devoit prendre conseil. Des courtisans nourris à l'ombre du palais, et qui n'entendoient rien aux opérations militaires, lui persuadoient que l'ennemi ne paroîtroit pas de toute la campagne, et n'oseroit se présenter devant lui. Crum leur donna bientôt le démenti : il avoit employé ce temps à recruter ses troupes ; mais, malgré ses efforts, il n'avoit pu mettre sur pied qu'une armée fort inférieure en nombre à celle de l'empereur. Il vint les premiers jours de juin camper à Bersinicie, éloignée de dix lieues du camp des Grecs.

Cependant la ville de Constantinople adressoit au ciel les plus ardentes prières pour la prospérité des armes de l'empereur. Le patriarche, à la tête d'un peuple nombreux, faisoit tous les jours des processions aux principales églises. La cabale des iconoclastes, jointe à celle des pauliciens, forma secrètement le complot de relever leur secte par quelque prestige éclatant qui pût en imposer à la simplicité du peuple, toujours prêt à crier au miracle. La procession s'étant rendue à l'église des Apôtres, où Constantin Copronyme étoit enterré, tout à

coup son tombeau s'ouvre avec grand bruit, et ceux du complot s'écrient de concert : *Lève-toi, grand prince, cours secourir l'état prêt à périr.* En même temps mille voix s'élèvent : *Le voici*, disoient-ils, *ouvrez-lui le passage ; le voyez-vous monté sur son cheval de bataille ; il va fondre sur les Bulgares ; fuyez, barbares, devant le sauveur de l'empire.* Le peuple, effrayé, croit voir ce qu'il ne voit pas : chacun se vante de l'avoir vu, chacun va raconter ce prodige à sa famille, et jure à ceux qui étoient absens la vérité de cette étrange apparition. On décrit le cavalier, le cheval, l'habillement et les armes. Le préfet de la ville, moins crédule, fait arrêter ceux qui avoient crié les premiers ; on les interroge ; ils protestent que le tombeau s'est ouvert de lui-même par un pur effet de la puissance divine. On prépare à leurs yeux les instrumens des tortures. A cette vue ils se troublent, ils balancent dans leurs réponses, et enfin ils avouent l'artifice. On leur attache au cou les leviers dont ils s'étoient servis pour détacher la pierre du sépulcre ; ils sont promenés ainsi par toute la ville, faisant eux-mêmes à haute voix l'aveu de leur imposture ; et le peuple eut le chagrin d'être détrompé.

Crum ne demeura pas long-temps à Bersinicie ; il vint camper près d'Andrinople, à l'entrée d'une plaine bordée par des hauteurs où s'étendoit le camp des Grecs. Les deux armées restèrent en présence pendant quinze jours, et ne cessèrent d'essayer leurs forces par de petits combats où les Grecs avoient toujours l'avantage. Les chaleurs de l'été, qui furent excessives cette année, faisoient périr grand nombre d'hommes et de chevaux ; et quoique la perte fût à peu près égale de part et d'autre, elle étoit plus sensible dans le camp des Bulgares à cause de leur petit nombre. Le dessein de Michel étoit de laisser les Bulgares se consumer peu à peu sans en venir à une action générale. *Qu'est-il besoin*, disoit-il, *de livrer une bataille dont l'événement est toujours incer-*

tain, puisque nous sommes assurés de détruire l'ennemi sans coup férir? Mais plus il témoignoit d'éloignement pour le hasard d'un combat, plus les soldats et les officiers mêmes montroient d'empressement et d'ardeur. Léon, résolu de faire perdre la bataille, et de sacrifier et l'empereur et l'armée à son ambition, excitoit sourdement les murmures des soldats; il taxoit de timidité les délais de l'empereur; il le pressoit, il l'assuroit de la victoire; c'étoit, disoit-il, déshonorer l'empire, c'étoit avouer hautement la supériorité des ennemis. Aplacès, commandant des troupes de Macédoine, guerrier fougueux, mais fidèle, et mieux intentionné que Léon, se joignoit à lui pour demander le combat: « Jusqu'à quand (disoit-il) demeurerons-nous à rien « faire? Attendons-nous que les ardeurs de la saison « aient fait périr jusqu'au dernier de nos soldats? Per- « mettez-nous de faire usage de nos armes et de notre « courage: les forêts, les défilés, les lieux impratica- « bles ont quelquefois favorisé les Bulgares: ce champ « de bataille est une plaine découverte et unie qui ne « promet l'avantage qu'à la vraie valeur. Je marcherai « le premier, et cette épée ouvrira le chemin de la vic- « toire. Pouvons-nous craindre un ennemi qui ne fait « pas la dixième partie de notre armée? » Les soldats, animés par l'exemple de leurs commandans, menaçoient de se jeter hors du camp et d'aller sans ordre fondre sur l'ennemi.

Michel, forcé de combattre, range en bataille son armée. Crum en fait autant de son côté; inférieur dans tout le reste, il avoit l'avantage d'être craint et estimé de ses soldats, et il mettoit sa confiance dans le mépris que les Grecs faisoient de leur chef. Les deux princes, courant de rang en rang, encouragent leurs troupes, l'empereur, par la honte de céder à un foible ennemi, le roi des Bulgares, par la gloire de vaincre une armée plus nombreuse, mais qui comptoit plus d'hommes que

de soldats. Ils demeurèrent en présence une grande partie du jour, les Grecs postés à l'avantage sur le penchant des collines, les Bulgares dans la plaine. C'étoit le 22 juin, et un soleil ardent couvroit de sueur les hommes et les chevaux. Enfin Michel donne le signal. Aplacès, qui commandoit une des ailes, à la tête des Thraces et des Macédoniens, s'élance avec fureur sur les Bulgares : tout plie devant lui. En vain Crum, le plus brave de son armée, volant de toutes parts, rallie les fuyards, les ramène à la charge, les anime de paroles et d'exemple; il alloit succomber sous les efforts d'Aplacès, lorsque Léon, voyant contre son gré la victoire se déclarer pour l'empereur, prend la fuite et entraîne après lui les troupes orientales qu'il commandoit. Le courage revient aux Bulgares; les Grecs, abandonnés, prennent l'épouvante; tout fuit à la suite de Léon, dont on connoît la valeur et qu'on ne croit pas effrayé en vain. Aplacès s'efforce inutilement de les retenir; il meurt en combattant. Les Bulgares, étonnés de cette fuite imprévue, dont ils ne peuvent deviner la cause, demeurent d'abord immobiles; ils s'imaginent que c'est un stratagème pour les attirer et revenir sur eux : mais bientôt, voyant les Grecs dispersés se sauver en désordre au travers des rochers et des vallons, ils se mettent à la poursuite. Les fuyards, n'osant tourner visage, démontés pour la plupart, prennent pour ennemis leurs propres escadrons, dont ils entendent le bruit derrière eux; ils se pressent, ils se renversent et s'écrasent les uns les autres dans les gorges des montagnes. Tous les chemins sont jonchés de casques, de cuirasses, d'hommes et de chevaux expirans; ceux qui échappent au vainqueur se sauvent dans Andrinople, où Michel, qui lui-même ignoroit la trahison de Léon, s'étoit retiré, n'imputant son malheur qu'à la lâcheté des troupes, et accablant de reproches les officiers et les soldats. Les Bulgares, chargés des armes des vaincus comme d'au-

tant de trophées, traînant après eux une multitude de prisonniers, retournèrent à leur camp, épuisés eux-mêmes de chaleur et de fatigue.

L'empereur, plongé dans la plus amère douleur, reprit le chemin de Constantinople, laissant Léon dans Andrinople avec les débris de l'armée pour arrêter les Bulgares. Prévenu en faveur de ce perfide, qu'il avoit comblé de bienfaits, il ne le soupçonnoit pas d'être cause de la déroute, et personne n'osoit l'en instruire. Cependant, comme il rentroit dans Constantinople le 24 juin, Jean Hexabule, qu'il avoit chargé du gouvernement de la ville en son absence, homme sage et plus hardi que les autres, lui demanda à qui il avoit laissé le commandemant des troupes; et sur la réponse de Michel: *Prince*, lui dit-il, *vous ne pouviez plus mal choisir; si vous m'en croyez, rappelez ce traître; il n'est capable que d'abuser de votre confiance.* Michel justifioit Léon et faisoit l'éloge de sa fidélité, lorsqu'il apprit que le perfide avoit soulevé l'armée. A peine Michel étoit-il sorti d'Andrinople, que Léon, profitant de ce moment critique pour exécuter ce qu'il méditoit depuis long-temps, fit courir ses émissaires, qui trouvèrent les soldats disposés à écouter tout ce qu'on leur diroit contre Michel. *C'en est fait de l'empire*, disoient-ils, *si vous n'avez que Michel pour le soutenir. Que peut faire une troupe de lions commandés par un cerf timide? Il fuit, il va cacher sa honte entre les bras de sa femme qui le gouverne, et dont nous sommes les esclaves. Il nous laisse en proie aux Bulgares vainqueurs, qui vont bientôt nous arracher ce qui nous reste de vie, si vous ne choisissez un chef plus capable de vous défendre.* Ces discours séditieux soulevèrent tous les esprits; on s'assemble, on proclame Léon empereur. Le rusé politique, auquel on donna dans la suite le surnom de *Caméléon*, feint de refuser la couronne; encore incertain du succès il se ménage une excuse. Alors Michel le

Bègue mettant la main sur la garde de son épée : *Cette épée*, lui dit-il, *va vous ouvrir les portes de Constantinople et vous conduire au trône, si vous vous rendez au vœu de l'armée ; ou se plonger dans votre sein, si vous vous obstinez à une folle résistance.* Léon n'eut pas de peine à se laisser vaincre ; il se met à la tête des troupes et marche vers Constantinople.

Son approche jette l'épouvante ; on tremble dans l'attente d'une guerre civile. L'empereur, étonné sans être abattu, délivre de crainte ses sujets ; il avoit porté la couronne avec foiblesse, il devint fort et généreux pour la déposer, et jamais il ne parut plus digne du trône que lorsqu'il voulut en descendre. Après quelques mouvemens d'indignation, qu'il ne put retenir, contre la perfidie de Léon : *Je ne veux pas*, dit-il, *qu'il en coûte à mes sujets une goutte de sang pour me conserver l'empire.* Les seigneurs de sa cour, les magistrats de Constantinople se jettent à ses pieds, et le conjurent de faire usage de leur zèle ; ils lui protestent qu'ils le défendront jusqu'au dernier soupir ; ils le prient seulement de ne pas s'abandonner lui-même. Procopia surtout met en œuvre tout le pouvoir qu'elle a sur son esprit ; elle presse, elle se lamente, elle fond en larmes ; elle lui représente qu'un souverain ne peut sans lâcheté quitter son rang qu'avec la vie ; et par un mouvement de jalousie qui trahissoit son sexe : *Je verrai donc ma couronne*, s'écrie-t-elle, *sur la tête de la Barque ;* c'étoit un nom injurieux qu'elle avoit coutume de donner à Théodosie, femme de Léon et fille du patrice Arsaber, qui, ayant conjuré contre Nicéphore, étoit depuis cinq ans confiné dans un monastère. Ce mot, que les historiens rapportent sans l'expliquer, et qui embarrasse les critiques, me paroît signifier que Procopia n'étoit pas persuadée de la chasteté de Théodosie. Les cris et les larmes de l'impératrice ne peuvent ébranler Michel ; il résiste pour la première fois aux volontés de sa femme ; il

appelle le plus fidèle de ses domestiques et lui met entre les mains son diadème, sa pourpre et sa chaussure d'écarlate; c'étoient les marques de la dignité impériale: *Allez*, lui dit-il, *porter à Léon ces ornemens, et dites-lui de ma part qu'il peut venir sans crainte se loger dans le palais.* En même temps il se fait couper les cheveux; et ce bon prince, plus capable d'obéir que de commander, après avoir paru sur le trône impérial un an, neuf mois et neuf jours, prend l'habit de moine, qu'il auroit dû porter toute sa vie. Il se retira avec sa femme et sa famille dans l'église de Notre-Dame du Phare.

Cependant Léon s'avançoit suivi de l'armée et accompagné d'une foule d'habitans, qui, ayant appris la résolution de Michel, accouroient au-devant de lui. Il trouva un tribunal dressé devant la Porte dorée; il y monta, et fut proclamé empereur par un concert unanime du sénat et du peuple. Le patriarche Nicéphore lui présenta, selon l'usage, une formule de serment par laquelle il s'engageoit à protéger l'Eglise, à maintenir la doctrine catholique, et en particulier le culte des images. Il la signa sans balancer, quoiqu'il n'eût pas dessein d'accomplir ce qu'il promettoit. Il entra dans la ville le lendemain onzième de juillet, au milieu des acclamations du peuple. Il se transporta d'abord à Sainte-Sophie, où il reçut la couronne des mains du patriarche. On rapporte que les cheveux de Léon étoient si rudes, que Nicéphore, lui posant la couronne sur la tête, se sentit piquer comme par des épines; ce qui est relevé par les plus graves historiens de ce temps-là, comme un symbole de son caractère dur et impitoyable. Léon marcha ensuite au palais, et, s'arrêtant dans le vestibule devant une image de Jésus-Christ pour y faire sa prière, selon la coutume des empereurs à leur première entrée, il quitta son habit de guerre, qui étoit une casaque rouge courte et sans ceinture, et le mit entre les mains de Michel le Bègue. Michel s'en revêtit

lui-même; et dans la suite, lorsqu'il prit la pourpre après en avoir dépouillé Léon, on se rappela cette frivole circonstance comme un présage. On se ressouvint encore que Léon montant alors les degrés du palais, Michel avoit marché sur le bord de sa robe, et l'avoit fait marcher en arrière: tant il est facile de trouver après coup de petits pronostics des grands événemens.

Michel Rhangabé, incertain de son sort, se tenoit renfermé avec sa famille dans l'église de la Sainte-Vierge. Léon, n'osant le faire périr, le relégua dans un monastère d'une île de la Propontide, où il lui assigna une pension qui fut mal payée; en sorte que cet empereur, détrôné, et dépouillé même de son patrimoine, manquoit souvent du nécessaire: ce qui ne l'empêcha pas de vivre encore trente-deux ans, sous le nom d'*Athanase*, dans une austère pénitence, oublié de tout l'empire, mais n'ayant pas régné assez long-temps pour s'être oublié lui-même. Léon, sans le vouloir, lui rendit sa disgrâce moins amère en le séparant de sa femme. C'étoit l'affranchir des reproches éternels d'une épouse hautaine et ambitieuse; mais Michel, loin de sentir ce bon service, parut regretter encore ce surcroît de pénitence. Elle fut enfermée dans un monastère qui portoit son nom, et qu'elle avoit elle-même fondé dans Constantinople. Michel avoit eu trois fils et deux filles. Staurace, son second fils, couronné en même temps que son aîné Théophylacte, étoit mort avant que son père fût détrôné. Théophylacte, et Nicétas, le dernier des trois, furent faits eunuques, et eurent la liberté de vivre avec leur père sous l'habit monastique. Le premier prit le nom d'Eustatius; il étoit alors dans sa vingtième année, et survécut son père de cinq ans. L'autre, âgé de quatorze ans, prit le nom d'*Ignace*, et devint dans la suite patriarche de Constantinople. Il se rendit célèbre par la sainteté de sa vie, et par sa fermeté dans une injuste persécution. Il n'avoit encore que dix ans, lorsque l'em-

pereur Nicéphore, son aïeul maternel, lui donna le commandement d'une troupe de la garde nouvellement établie, qu'on nommoit les *Icanates*. C'étoient des soldats choisis qui campoient jour et nuit sous des tentes autour du palais. Nicétas, presque enfant, s'en étoit fait chérir par son beau naturel, et respecter même par des talens au-dessus de son âge. Les deux filles de Michel, nommées Gorgon et Théophano, vécurent dans le cloître avec leur mère.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

HÉRACLIUS.

(Ce règne comprend les livres 56, 57 et 58.)

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

CONSTANTIN III. HÉRACLÉONAS. CONSTANT II.

LIVRE SOIXANTIÈME.

CONSTANT II.

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

JUSTINIEN II,

ET UNE SECONDE FOIS, DIT ALORS RHINOTMÈTE. LÉONCE. TIBÈRE II. FILÉPIQUE.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

ANASTASE II. THÉODOSE III. LÉON III, DIT L'ISAURIEN.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.
LÉON IV, DIT CHAZARE.

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGÉNÈTE. IRÈNE.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

NICÉPHORE. STAURACE.

MICHEL RHANGABÉ. LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN.

FIN DE LA TABLE.


THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET